

BIBLIOTHECA VALLESIANA

15

MARIE DE RIEDMATTEN

JOURNAL INTIME

(1882-1896)

Edition intégrale
publiée sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion

Texte établi, annoté et présenté
par
André Donnet

Préface
de
Bernard de Torrenté
président de la Bourgeoisie

* *

1975
Imprimerie Pillet Martigny
Diffusion : Payot, Lausanne

Médiathèque VS Mediathek



1011040076

2

BIBLIOTHECA VALLESIANA

15

BIBLIOTHECA VALLESIANA

15

MARIE DE RIEDMATTEN

JOURNAL INTIME

(1882-1896)

Edition intégrale
publiée sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion

Texte établi, annoté et présenté
par
André Donnet

Préface
de
Bernard de Torrenté
président de la Bourgeoisie

* *

1975
Imprimerie Pillet Martigny
Diffusion : Payot, Lausanne

7A 78.326/15



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais wallis

Ouvrage publié avec l'aide de la Bourgeoisie de Sion
et des amis de la « Bibliotheca Vallesiana »

Année 1892

1^{er} janvier 1892 et premier vendredi du mois

Encore un an de plus ! A mon âge, ce n'est pas agréable ; on voudrait retenir le temps, parce que avec lui les illusions s'envolent et une partie du bonheur de la terre aussi ! Nous n'avons plus rien de bon à souhaiter de l'avenir, mais la mort peut toujours nous atteindre et nous ravir des personnes chères. Enfin, si nous acceptons la volonté de Dieu avec résignation, la paix nous remplacera le bonheur.

Les visites de nouvel an ont commencé hier et continuent aujourd'hui. Nous nous sommes partagés pour les faire, Louise, Augustin, Madeleine et moi ; eux ont trouvé tout le monde, et quand c'était mon tour, nous n'avons vu personne ; c'est pourquoi j'ai le temps d'écrire un instant.

Hier, comme je finissais notre pliant pour tante Henriette, l'oncle Charles et tante Nina sont venus, puis Marie-Louise Lietti qui, ayant reçu ses papiers, devait partir le soir même pour Saxon, afin de se marier aujourd'hui, l'anniversaire de ses trente ans¹ ! Enfin, le soir, j'ai reçu Ernest qui nous apportait une caisse de bonbons fondants, et un joli cahier de musique et chants pour Caroline, sa filleule.

Le matin de ce jour, j'avais été distribuer mes billets zélateurs et Marie-Louise nous avait donné à chacune un franc pour nous acheter des bonbons, et le soir, après le souper, tante Henriette est

¹ Marie-Louise Lietti épouse en effet, à Saxon, le 1^{er} janvier 1892 Charles-Joseph Lombardi, ferblantier.

descendue, avec Augustin et Caroline, pour nous porter aussi des cornets de bonbons.

Ce soir, après la bénédiction du Séminaire, nous irons chez l'oncle Louis et, après le souper, chez M^{me} Charles de Riedmatten qui nous a invitées, Louise, Madeleine, Henriette et moi.

A la grand-messe, il y a eu un sermon bien approprié à la circonstance, et j'ai résolu de bien passer l'année qui commence au point de vue de la conscience. Je compte sur la Sainte Vierge pour, non seulement m'aider, mais me forcer à remplir les desseins de Dieu sur moi, d'atteindre le but qu'Il s'est proposé en me créant et de prendre les moyens pour cela. Mais je vais au Séminaire où le très Saint-Sacrement est exposé.

Dimanche, 3 janvier [1892]

J'avais oublié de dire que le soir, veille du nouvel an, j'avais reçu par la poste un petit paquet. Je l'ouvre ; il contenait du papier et puis encore du papier. Enfin, je vis dedans mon peigne que j'avais perdu, je ne sais où ni comment, quelques jours avant Noël.

Les dents de ce peigne retenaient un papier sur lequel des bouts rimés étaient écrits ; c'était :

*Coquettement placé au sommet de votre tête,
Retenant avec grâce, non seulement les jours de fête,
Vos beaux cheveux avec élégance nattés,
Je vis souvent briller de ce peigne les dents écaillées
Lorsqu'au premier printemps, accourant sur votre balcon,
Vous découvriez votre belle tête que j'admirais de mon donjon.
Quel fut mon bonheur au moment où, par vous perdu,
Je ramassai cet objet qui doit aujourd'hui vous être rendu
Pour soulager ma conscience au renouvellement de l'année.
Je pleure ces heures, hélas ! déjà passées
Où je contemplais avec amour cet ornement
Dont la seule vue adoucissait mon long tourment !*

*Chacune des cinq dents, plus heureuse que ma main,
Avait touché votre cerveau orné comme un écrin.
J'essayai de leur arracher une partie de leur secret,
Mais je m'aperçus que je me plaçais en indiscret.
Trop peu de jours j'ai possédé ce doux trésor !
Mêlé à mes plus doux objets je dois lui donner essor !
Si, du moins, je pouvais le remplacer pour habiter le siège de votre
Ce serait faire oublier les désirs de dix longues années ! [pensée,
Au revoir donc, mon aimable et douce Marie.
Je sens que pour moi la source du bonheur n'est pas tarie !
Sion, 31 décembre, minuit.*

Comme Etienne Dallèves avait voulu m'envoyer des vers sur ma toilette, en réparation des premiers, et que j'avais dit à Marie-Louise de l'engager à me les faire parvenir pour le nouvel an, je ne doutai pas que ceux-ci fussent de lui et, le lendemain déjà, je répondis sur le même ton, comme si un enfant s'était chargé de le remercier pour moi.

UN ENFANT SUR UN PEIGNE

*Moi des enfants je connais une amie
Qui, par malheur, perdit son peigne un jour.
Où sera-t-il ? se demandait Marie
Interrogeant le monde tour à tour.*

*Je ne pouvais que prier saint Antoine,
Moi, pauvre enfant, pour qu'un rayon d'espoir
Lui fût donné. Voilà que ce bon moine
Rendit l'objet, au nouvel an, le soir !*

*O messenger si tendre et si fidèle
Qui du bon saint accomplit la mission,
Merci, merci ! Un grand cœur se révèle
Dans ces doux vers exprimant la passion.*

*Je veux pour toi demander en échange
Vertus, santé, longs succès, doux aveux,
Et supplier dès ce jour mon bon ange
De bien vouloir accomplir tous mes vœux.*

*Sois un bon fils, réjouis ta famille,
Reste toujours un frère affectueux,
Et du balcon, quand l'insecte fourmille,
Tu recevras un salut gracieux !*

Dans ces vers faits à la hâte, je ne m'aperçus pas de la signification qu'on pouvait donner à « l'insecte qui fourmille », car je n'avais en vue que de désigner le printemps en faisant une rime pour « famille ». Marie-Louise, qui se trouvait chez nous, me le fit remarquer, mais je n'avais pas le temps de changer, étant déjà prête à sortir et voulant que la réponse lui arrivât le jour même du nouvel an ! Ce fut Henriette qui porta ma lettre ; elle revint en disant que l'on niait rien savoir de la mienne, mais je n'y crus pas, et les autres non plus.

Le même soir, chez l'oncle Louis, on lut à haute voix ceux qui m'étaient adressés, et il me dit en riant que cela devait venir de Ragozzi² à cause du donjon !

Après souper, j'en parlai chez M^{me} Charles de Riedmatten, et Marie-Louise de Riedmatten en fut très intriguée, ce qui me faisait rire, car je pensais à Etienne, étant sûre qu'ils étaient de lui, mais je ne leur en dis rien pour exciter davantage leur curiosité.

Mais, hier soir, je reçus une réponse d'Etienne qui m'assurait que je m'étais trompée ; la voici :

SUR UN PEIGNE

*Hélas ! je n'étais pas, Marie, oui, je l'avoue,
Cet heureux possesseur du peigne précieux.
Je ne suis pas non plus un envoyé des cieux,*

² Le manuscrit porte, phonétiquement, *Ragotze*. - Ragozzi était gypseur-décorateur. Est-il fait allusion à l'enseigne de son entreprise ?

*De si loin venu pour te rendre ta parure,
Messager de Joseph ou messager d'Antoine,
Cet heureux envoyé n'est certes pas un moine !
Qui est-ce ? Un soupirant dont le nom, tu l'ignores !
Et qui, depuis des ans, dans le secret t'adore.
En perdant ce cher peigne, ah ! tu fis son bonheur.
Prends garde qu'un beau jour tu n'y perdes ton cœur !
Mais quoique ces beaux vers aient manqué leur enseigne
En s'adressant à moi qui n'ai trouvé ton peigne,
J'accepte néanmoins les vœux que tu m'adresses
Toujours si gracieux et si pleins de tendresse.
Je te prie à mon tour de recevoir les miens
Que, de mon cœur, pour toi, je formule, Marie.
Garde ton amitié, serre pour nous ses liens.
Enfin, dans l'oraison, pense à nous, je te prie.
Mais avant de finir, de ta lettre étonné,
Encore veuille accepter ce conseil bon, utile :
Enfonce mieux ton peigne, et pour ta liberté
Ne perds jamais ton temps en un amour futile !*

Je pensai alors à Fanny de Lavallaz, à Joseph, mais lui nia si catégoriquement que je n'y pensai plus. J'accusai aussi l'oncle Louis que je rencontrai, mais sans parvenir à ne rien apprendre. Louise, sa femme, que je vis ce soir, nia formellement d'avoir vu mon peigne. Enfin, on ne sait plus qui soupçonner ! Fanny de Lavallaz veut aussi que ce soit M. Ragozzi ; elle insiste même tant sur cette idée que je la soupçonne de savoir quelque chose !

Si je pouvais me souvenir de l'endroit où j'ai perdu mon peigne !

[Mardi], 5 janvier 1892

Je sais tout ; la solution de cette énigme m'a été révélée à l'atelier.

Après-midi, j'avais été me promener et n'avais trouvé que M^{me} [Charles] Solioz ; puis, comme je me rendais chez Fanny [de Lavallaz] pour l'inviter à notre réunion, qui doit avoir lieu

cette après-midi, je la rencontrai et elle m'assura encore que ce n'était pas elle. Je l'accompagnai ensuite chez Marie-Louise de Riedmatten qui me demanda si j'avais trouvé la solution de mon problème. Je lui avouai mon insuccès, en lui disant que ce qui m'amusait le plus était de penser que le soir du nouvel an, chez Aline, j'avais voulu feindre d'être intriguée pour exciter leur curiosité, tout en étant alors persuadée que c'était Etienne. Elle me répondit qu'on m'en parlerait à l'atelier. En effet, Mayette me dit savoir le nom de l'auteur. — « C'est ton frère Charles, lui dis-je. — Oh ! non ! — Alors, c'est Marie-Louise [de Riedmatten]. » Elle ne répondit pas et m'avoua plus tard qu'en effet c'était elle !

Ce qui m'ennuie un peu, c'est que je crois Aline et Elvire du complot, et avant-hier soir, comme elles étaient chez nous, je leur ai détaillé tous les défauts des bouts rimés que j'avais reçus, en leur disant que ce n'était pas des vers !

Même jour

M^{me} Charles, Aline et Elvire n'y étaient pour rien ; j'en suis contente. Fanny [de Lavallaz] m'a dit que lundi, lorsque j'étais sortie de chez Marie-Louise [de Riedmatten] et que je leur avais crié par la fenêtre, [que] j'avais envie d'écouter à la porte pour entendre les confidences de Fanny, elle lui faisait précisément les siennes et qu'après mon départ elles avaient beaucoup ri et même imaginé de continuer la farce en m'envoyant une seconde lettre, dans laquelle on se serait plaint du peu de soin que je prenais à conserver mes vers, car je lui avais dit que je ne pouvais les retrouver.

Nous nous sommes bien amusées ce soir. Augustin voulant apprendre à danser, ces dames se sont faites ses institutrices, et il a été chercher Jacques Calpini pour qu'il y ait un cavalier de plus. Fritz de Courten étant venu chercher Gladys a fait le troisième, et nous avons dansé un quadrille.

Notre lot pour la tombola des jeunes gens est terminé ; j'y ai ajouté un oiseau.

[Samedi], 16 janvier 1892

La tombola et la charmante petite pièce, si bien jouée par MM. [Charles] Walther et Isaac de Riedmatten, sont déjà passées³.

Notre lot a été gagné par Marie Lorétan et Liseley Clo ; celui d'Anna de Riedmatten, de la gare, par son cousin, M. Walther. Le monde a cru que c'était arrangé d'avance, mais les collégiens ont assuré que non. Ils ont fait une recette de trois cent cinquante francs, et c'est une année de gelée !

Des bravos ont éclaté et l'on a claqué des mains quand le pupitre d'Anna de la gare est tombé à M. Walther, et le lendemain, comme Jules de Riedmatten est venu chez nous, pour nous faire entrer dans la confrérie du Chemin de la Croix⁴, Louise lui a demandé : « M. Walther a dû être content d'avoir gagné le lot d'Anna ? — Oh ! sans doute, a-t-il répondu ; précisément, il lui disait avant : « C'est dommage de penser que d'autres pourront » l'avoir ! » et il est tombé dessus ! » Nous avons bien ri de ses confidences.

L'hiver continue à être magnifique. Il a beaucoup neigé, ce qui rassure contre la gelée, puis il ne fait pas froid et l'on [n']a point d'engelures.

La *Sainte-Vierge* de Valère est commandée, et la première neige est tombée le lendemain du jour où ces messieurs ont été choisir la place pour y mettre la statue. Elle aura un piédestal de dix mètres et son corps n'en aura que cinq ; les proportions sont petites, mais le défaut d'argent ne permet pas de faire davantage⁵.

³ La tombola organisée par la société *La Valérienne*, fanfare des étudiants, en faveur de l'Orphelinat des garçons, le 6 janvier 1892, avec des morceaux de musique et de chant, suivis de l'opérette *A Clichy*, [épisode de la vie d'artiste, par A. Dennery et Eugène Grangé], musique d'Adam. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 3, du 9 janvier, p. 3, et n° 6, du 20 janvier, p. 2.

⁴ Nous ne savons rien de plus sur cette confrérie.

⁵ Ce projet, dû à l'initiative privée et dont les journaux valaisans contemporains, à notre connaissance, ne font pas mention, n'a jamais été réalisé. Les fonds recueillis à cet effet ont été affectés en 1965 à la restauration de la chapelle de Tous-les-Saints. - Communication de M. le chanoine R. Brunner, curé de la cathédrale.

Si je pouvais seulement recueillir tout l'or qui se perd dans le monde, c'est-à-dire qui se dépense pour des bagatelles !

L'autre jour, mardi passé [12], comme nous étions conviées, Louise, Madeleine et moi, chez M^{me} Dallèves à sa partie de tarots, j'étais reine et, en attendant mon tour, je me voyais hériter d'un ou d'une riche inconnue un ou deux millions ! J'en étais là de mon rêve quand M^{me} Dallèves me demande : « A quoi penses-tu, Marie ? — Oh ! je n'ose pas le dire ! » repris-je en riant, mais comme ces dames insistaient pour que je le leur dise et paraissent curieuses de le savoir, j'ai pensé qu'il valait mieux leur dire la vérité que de leur laisser supposer toutes sortes de choses, et je racontai ma pensée — « Vous descendez dans mon opinion, me dit M^{me} Robert de Torrenté ; je vous croyais éloignée de toute idée d'intérêt et planant au-dessus des choses de la terre. — Oh ! lui dis-je, je saurais assez employer un million ! » Et de là, chaque personne dit comment elle emploierait son argent si elle en avait : une à refaire les pavés de Sion, à donner aux pauvres, aux vieilles filles, etc. Louise, Madeleine et moi, c'est notre hôpital et l'arrivée de nos sœurs de Charité qui nous tiennent au cœur, car j'ai abandonné l'idée de faire abattre les maisons qui entourent notre cour afin d'en faire un parc.

Comme on pourrait cependant faire du bien avec un million, sauvegarder et sauver bien des âmes et causer la joie de beaucoup d'autres !

Louise a dit à l'oncle Charles que je ferais alors un beau voyage de temps en temps et que je le choisirais pour compagnon. Il l'a chargée, en riant, de me dire qu'il voulait bien !

Mercredi, 20 janvier 1892

Lundi, 11 janvier, j'ai envoyé le résultat de mes recherches pour le concours du *Journal des demoiselles*. Deux solutions seules manquaient : la réponse à cette question « En quelle année les seigneurs et les dames de la cour se firent traîner en tonneau ? », et le rébus. ⁶ Voilà que M^{me} Dallèves l'a deviné après que mon

⁶ Le « concours de devinettes proposé aux abonnés du *Journal des demoiselles* » a paru dans le numéro de décembre 1891, pp. 334-336.

envoi avait été fait ; c'est bien regrettable, j'aurais pu gagner un premier prix parce que, pour les personnes qui auront tout juste, il y a un prix d'honneur. Peut-être aussi n'aurai-je qu'un troisième prix ou même un accessit, car il se peut que l'une ou l'autre des réponses que je crois justes puisse être fausse ; enfin, nous verrons.

Les réunions qui se suivent nous montrent que le carnaval est là. Ainsi, jeudi [14], nous avons été chez Glady ; Fritz et elle nous ont chanté quelques jolies romances en s'accompagnant sur le piano.

Dimanche [17], Caroline avait sa réunion chez Jeanne de Lavallaz. A sept heures et demie, on fait chercher Augustin pour qu'il vienne ramener Caroline, mais à dix heures moins un quart l'oncle Antoine nous la reconduisait en nous engageant à venir chercher Augustin. Nous y avons été, Louise, Madeleine et moi, et nous y sommes bien amusées.

Joseph nous a conduites dans son bureau pour nous montrer le grelot de Louise, pris l'année passée à notre bal costumé, suspendu d'un côté de sa petite table, au-dessus du porte-lettres brodé par les demoiselles Rouiller ; de l'autre, son billet d'admission à la Garde d'honneur placé sur un vide-poche brodé par Cécile.

Hier, mardi [19], nous étions invitées en deux endroits différents : chez tante Nina et chez Louise de Lavallaz. Madeleine a été chez tante Nina ; Louise et moi, chez Louise. Il y avait là M^{me} Elisabeth Kuntschen, M^{lles} Marie et Léontine Dubuis, et notre après-midi s'est passée fort agréablement.

Aujourd'hui, nous avons été chez les demoiselles Rouiller demander des nouvelles de M^{lle} Louise Odet. Nous y avons trouvé M^{mes} de Rivaz et Kuntschen, Léontine d'Odet, puis est venue M^{lle} Chappex, et enfin Fanny [de Lavallaz].

M^{lle} Louise avait bonne mine et allait mieux, en effet ; mais ses nièces nous ont dit que le docteur ne leur avait donné aucun espoir de guérison, et même avait ajouté que cette maladie serait fort pénible, soit pour leur tante, soit pour elles. Comme je les plains ! Fanny les aura invitées pour sa réunion qui aura lieu demain ; elle était venue nous le dire ce matin, mais je crois que ces demoiselles ne viendront pas.

Il y a bal, ou plutôt soirée, ce soir au Casino. Maman y a été pour accompagner Madeleine et Augustin ; c'est depuis son ma-

riage, la troisième fois qu'elle y va, et la première depuis la mort de papa ; aussi je crois qu'elle en souffrait, mais il le fallait, car tante Henriette et Marie-Louise sont du Tiers-Ordre, et le père supérieur n'a pas voulu permettre à la première de remplacer maman.

Mardi ⁷, 26 janvier 1892

Hier était mon jour de naissance ; j'ai eu trente ans. Je n'en reviens pas comme les années passent, et je me sens intérieurement la même, quoique avec moins d'illusions, de sensibilité et d'ardeur qu'à quinze ou vingt ans. Mais je ne me sens pas vieillir, et il me semble que je n'ai fait qu'un rêve depuis ce temps !

Donc, puisqu'une fois j'ai résolu de raconter tout au long, chaque année, mon jour de naissance ⁸, je commence.

Après la grand-messe, je vins ici copier des lettres pour la Garde d'honneur et quelques pages de mon livre d'enfant sur un cahier cartonné ⁹. On vint m'appeler pour dîner et, en arrivant, je vis devant mon assiette un pot de miel et un étui à plumes avec un petit encrier, puis un bâton de sucre d'orge dessus. C'étaient les cadeaux de maman pour mon jour de naissance, sauf le dernier qui était de Louise.

On m'annonça que sa tailleuse, M^{me} Steiger, était venue lui demander des conseils pour sa robe.

Il faut que je dise qu'avant-hier, dimanche, Aline et Elvire, et Fanny de Lavallaz avaient beaucoup engagé Louise à se rendre au bal et, comme elle s'y refusait, lui dirent : « Nous irons commander ta toilette », et toutes se dirigèrent vers la maison de sa tailleuse. Louise, croyant qu'elles voulaient lui faire une farce, refusa de monter et les attendit en bas ; mais comme ces demoiselles prolongeaient leur absence, Louise perdit patience et vint chez l'oncle Louis où nous étions réunies, maman, tante Henriette, Marie-Louise et moi. La tailleuse étant venue, on me raconta que Louise, malgré ses protestations de ne pas aller au bal, choisit

⁷ L'auteur a écrit par mégarde *lundi*.

⁸ Voir plus haut, t. I, p. 301.

⁹ Voir plus haut, t. I, p. 344.

néanmoins la forme qu'elle désirait, puis disait : « Il ne faudra pas m'enlever mes anciens dessous de bras, parce que si je la mets le soir... », ou : « Pour le soir, il faudrait se borner à faire ainsi », etc.

Après-midi, je rencontrai Fanny en promenade et lui contai le bon succès de leur démarche. Elle en rit et me dit : Quand nous avons été chez M^{me} Steiger, nous n'avons trouvé que sa mère, M^{me} Andréoli, et Aline lui dit avec assurance de laisser la robe de Louise telle quelle, parce qu'elle voulait la mettre le soir. Comme Elvire riait beaucoup, M^{me} Andréoli nous dit : « Mais il me semble que ce devrait être mademoiselle elle-même qui vienne commander cela. — Sans doute, reprit Aline, il convient qu'elle le sache ; dites à votre fille de passer chez M^{lle} de Riedmatten demain matin. »

Comme je rentrais à cause de l'atelier, Aline et Elvire descendaient le trottoir opposé ; nous les rejoignîmes pour leur raconter encore la même chose, et Aline me pria d'avertir Louise qu'elle viendrait la chercher, ce soir, pour aller ensemble combiner la toilette de Fanny.

A l'atelier, où j'arrivai un peu tard, on fut très gai parce que nous étions nombreuses. J'annonçai que j'avais trente ans et, en sortant, je donnai à Mayette mon cahier de poésies¹⁰ qu'elle m'avait demandé.

Le soir, quand le chapelet fut dit à l'église, j'allai chez Louise de Lavallaz, après avoir été chercher, chez tante Marie, mon ouvrage que j'avais oublié. Louise était à la chambre à manger, faisant faire le devoir de Tatïe, et Guillaume les regardait. Louise me demanda de festonner une bande brodée pour en faire une collerette à Adèle et j'acceptai. Enfin, l'oncle Louis vint, puis Ernest et Marie-Louise. Nous soupâmes, et avant de nous quitter, Louise nous offrit la liqueur pour ma naissance. Je trouvai, en rentrant, la famille encore chez tante Henriette, qui me donna un chapeau d'été avec la condition de ne le mettre que les jours d'œuvre aux mayens. Aussi je ne puis l'accepter parce que ce n'est pas un chapeau de montagne : il n'a presque pas d'ailes ! Je ne vou[---]¹¹.

¹⁰ Nous n'avons pas eu connaissance de ce « Cahier de poésies ».

¹¹ La notice est restée inachevée.

Dimanche, 7 février [1892]

Il a neigé, neigé, neigé, vendredi, toute la journée, et de longtemps je n'ai vu la neige à une si grande hauteur ; mais aujourd'hui le vent chaud l'a déjà fait en partie disparaître ; les chemins sont horribles, tout en eau, et il pleut un peu pour achever cette inondation.

Louise a été au bal avec Madeleine ; on les a trouvées charmantes ! Moi, j'étais à la loge avec tante Henriette, à côté de Marie Ribordy, qui regrettait d'être empêchée d'y aller, et de Cécile Wolf qui, en deuil de son grand-oncle, M. [Ferdinand] Penon, brûlait d'envie de danser. Tante Emma, qui se trouvait là avec son mari et sa sœur, M^{me} Lucie de Courten, a dit : « J'en grille d'envie et M. [Oscar] de Werra lui a promis de la conduire au bal prochain, dans quinze jours. Mais, a-t-elle repris, on trouvera drôle, quoique j'aie le droit d'y aller si tu me le permets, puisque le deuil est de ton côté. — Eh bien ! je te l'ordonne alors, lui a-t-il répondu en riant ; vous êtes tous témoins que c'est moi qui le lui ordonne ! »

De là, je passe à une triste, bien triste chose : M^{lle} Louise d'Odet est bien mal ! J'ai été demander de ses nouvelles après-midi ; elle n'a plus sa connaissance, et ces demoiselles Rouiller sont fort affligées. Que je les plains ! C'est encore une affection qu'elles perdent, et elle leur rappelait leur mère.

Pour le concours, je n'ai eu qu'une mention d'honneur ; c'est une carte en caractères dorés, comme un témoignage¹².

Jeu, 11 février [1892]

M^{lle} Louise Odet est morte, on l'a enterrée hier. Après une agonie de deux jours, elle a expiré lundi, à sept heures et demie du soir, pendant que nous étions à l'atelier.

¹² C'est dans la livraison de février 1892 du *Journal des demoiselles*, p. 55, qu'ont paru les « réponses aux questions du concours... », mais les noms des lauréates n'y figurent pas, en dépit de l'annonce publiée dans la livraison de janvier (p. 27).

Le jeune Pierre Lorétan est mort aussi, mardi, à neuf heures du matin. Maman vient de se rendre à son enterrement ; depuis la fenêtre de ma chambre, je vois le cercueil et les personnes qui l'entourent. Enfin, M^{me} [Marie-Louise] de Preux, la mère de M. Pierre, est morte hier ; on a tinté pendant que nous étions à l'enterrement de M^{lle} Louise.

Toutes ces morts vous rendent tristes, et l'on ne pense plus que nous sommes en carnaval ; cependant, hier, nous avons passé l'après-midi chez tante Henriette. Elle avait invité M^{me} Dallèves et Marie-Louise, M^{me} Fanny Barman venue pour l'enterrement, tante Nina, Louise de Lavallaz, Anna de la Pierre qui n'est pas venue, et notre famille. Son goûter a été grand ; il y avait de la poularde, du pâté, du jambon, des glaces, etc.

Mais parlons des morts ! M^{lle} Louise était une belle âme ; elle a pu recevoir tous les sacrements et cependant ne s'est pas vue mourir. Elle fera beaucoup de vide à ces demoiselles.

[Mardi], 16 février 1892

J'aurais eu bien des choses à dire ces jours-ci ; mettons-les en abrégé.

1° La famille de la fiancée de M. [Hermann] Lorétan s'est très bien montrée. Elle a retardé le mariage de la sœur aînée, qui devait se faire le jour de l'enterrement, ainsi que son abjuration, en disant qu'elle ne voulait pas être en fête pendant que la famille de M. Hermann serait en deuil ; elle a dû contremander plus de deux cents invitations à la noce, et a envoyé ici tous les bouquets de la noce, qui ont orné le cercueil du jeune Pierre Lorétan.

2° Le jour de l'enterrement de M^{lle} Louise Odet, l'oncle Louis avait invité M. Henri Roten à dîner, puis à souper ; Louise de Lavallaz, à cause de cela, avait dû quitter plus tôt notre réunion chez tante Henriette. Voilà que, le soir, au café, Auguste de Riedmatten reproche à M. Henri de n'être pas venu dîner chez eux, en lui disant : « On sait bien pourquoi Louise de Kalbermatten t'invite toujours ; c'est parce qu'il veut te jeter à la tête les six demoiselles

Philomen. » Maman, qui est assez fine, l'a bien dit, en ajoutant qu'il faisait bien ; que, quant à elle, elle n'avait rien de contraire ! Il paraît que M. Henri s'est fâché, tandis que l'oncle Louis dit en riant : « Ah ! oui, certainement ; moi, quand j'invite mes amis, c'est toujours dans un but intéressé ! » C'est Augusta Bruttin qui a raconté cela à Madeleine ; l'oncle Louis et Louise ne nous en avaient rien dit.

3° Nous avons eu beaucoup de réunions. Jeudi, chez Aline de Riedmatten ; il s'y trouvait les dames Antoine, M^{me} Lucie de Courten, M^{me} Ida de Torrenté et tante Emma. Nous avons été très gaies et avons bien discuté, soit sur les deuils, soit sur M. Edouard Wolff qu'elles voulaient voir se remarier. Nous avons parlé de M. Henri Roten, et comme nous ne savions pas encore ce qui s'était passé, la veille, nous leur disions qu'elles devraient l'engager à se marier ; elles auront peut-être encore pris cela pour des avances des six filles de M^{me} Philomen.

Le samedi, M^{me} Ida nous avait invitées ; il y avait, en plus de jeudi, M^{lle} Marie Kuntschen, et nous avons parlé du concours du *Journal des demoiselles* et de la mention d'honneur que j'avais reçue.

Lundi, la réunion était chez nous ; Glady et Charlotte [d'Odet] ne sont pas venues, quoiqu'elles en aient eu un moment l'intention.

Aujourd'hui, c'était encore chez nous ! Maman avait invité M^{mes} Dallèves, Charles de Rivaz, Louise de Lavallaz, Anna de la Pierre, Marie-Louise, Elvire. Notre goûter a été très bon, mais le canari-serin d'Henriette n'a pas chanté. On a beaucoup parlé du testament de M^{lle} Louise Odet. Non seulement elle donne tout de ce qu'elle peut donner aux demoiselles Rouiller, mais le mayen à leur père et les vignes du canton de Vaud en plus, parce que, dans ce canton, on peut tout donner ; aussi les Odet sont froissées ; cela ne m'étonne pas, parce qu'ils avaient toujours été bons pour M^{lle} Louise, mais elle ne se sera pas rendu compte de ce qu'elle faisait ; on croit qu'elle se sera bornée à copier le testament, ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'il s'y trouvait plusieurs termes de loi qu'elle n'aurait pas su mettre.

Vendredi ¹³, 19 février 1892

Hier, Caroline a eu sa réunion. Après goûter, ces fillettes se sont mises à danser, et Louise, Madeleine, Henriette et moi avons suivi leur exemple. Après le souper, Augustin est arrivé aussi, puis M. Jacques Calpini et François de Kalbermatten, qui sont venus chercher leurs sœurs. La soirée était bien gaie et nous avons dansé jusqu'à près de minuit ; c'est Marie-Louise Stockalper qui l'a fait finir. Augustin a si bien pris goût à la danse qu'il s'est mis à jouer de son harmonica et ne voulait plus qu'on s'en aille. Il se réjouit de celle [la soirée] d'Henriette qui aura lieu dimanche.

M. [Auguste] Bruttin est tombé, hier, en promenade et a perdu connaissance ; mais on dit que ce n'était que par suite d'une indigestion de rissoles ¹⁴ ; mais c'est mauvais signe quand même.

Aujourd'hui, Louise et moi, nous allons passer l'après-midi chez tante Marie de Courten, où doivent se trouver tante Léonie, ses filles et Fanny de Lavallaz.

Mercredi ¹⁵, 24 février 1892

Mgr le cardinal Mermillod est mort hier, à onze heures vingt minutes du matin ¹⁶.

J'ai rencontré cette après-midi tante Marie [de Lavallaz] qui conduisait Paula en classe. Elle s'est plainte à moi des difficultés qu'elle trouve à pouvoir s'occuper des enfants qui, partagés entre leurs deux familles, reçoivent souvent des ordres contradictoires. Quel malheur toujours quand la mère vient à manquer ! Ah ! si Marie vivait, comme tout irait mieux ! Pourtant je ne pourrais pas souhaiter qu'Edouard se remarie, comme le désireraient sa mère et la famille Antoine de Riedmatten ; cela me ferait trop de peine de voir remplacer Marie, et puis, pour tante Marie, pour les enfants ce serait encore pis ! Enfin, je plaindrais cette seconde

¹³ Le manuscrit porte vendredi 18 février 1891.

¹⁴ Rissole, s. f. Sorte de pâtisserie (Lar. XIX^e S.).

¹⁵ Le manuscrit porte mercredi 22 février 1891.

¹⁶ La *Gazette du Valais*, *L'Ami du peuple* et le *Walliser Bote* consacrent plusieurs articles au cardinal Mermillod.

femme pour peu qu'elle ne soit pas très énergique ; quelle vie elle aurait, car Edouard a un caractère trop faible pour pouvoir la soutenir !

Samedi [20] nous avons été en réunion chez Marie-Louise de Riedmatten. Il n'y avait que Fanny [de Lavallaz] et nous. Marie-Louise nous a montré les photographies de ses élèves de Roumanie, a promis de nous montrer des lettres d'amour qu'elle avait reçues dans le temps ; enfin, elle a eu l'idée de vouloir se masquer pour venir chez nous, le lendemain, avec Fanny, à la réunion des amis d'Henriette. Nous avons été ensemble choisir la visagère, une figure de poupon qui pleure en montrant la langue ; c'était si risible que, ayant été l'essayer chez M^{me} Antoine de Lavallaz en même temps que nous allions engager Joseph à venir, lui aussi, costumé en garde suisse, nous riions sans pouvoir nous arrêter.

Le lendemain, dimanche [21], les jeunes gens invités sont déjà venus à six heures, sauf MM. de Lavallaz et Jacques Calpini. A huit heures et demie, les masques sont arrivés : Marie-Louise en joli costume de paysanne, robe de gaze rayée verte et rouge, petit tablier de mousseline blanche, corselet et fichu de dentelle ; un bonnet également en dentelles surmontait sa drôle de visagère ; elle s'est mise à me courir après, et, quoique je susse que c'était elle, je me sauvais naturellement, tant elle me causait une singulière impression ! Fanny avait le costume roumain de Marie-Louise et une visagère noire ; Joseph [était] en garde suisse. Les jeunes filles et tante Henriette ne pouvaient comprendre qui c'était, car maman, Louise et moi seules étions dans le secret. Henriette l'a de suite deviné, mais je lui ai soufflé à l'oreille de ne rien dire. Enfin, l'incognito a été découvert, et il était temps pour ces pauvres masques qui étouffaient sous leurs visagères. Nous nous sommes fort bien amusées jusqu'à deux heures du matin.

Lundi [22], nous avons encore une fois manqué l'atelier pour aller chez Louise de Lavallaz, encore en invitation. Nous étions nombreuses, et le goûter trop grand ! Je me suis amusée avec les enfants, mais pour revenir le soir souper, c'est-à-dire non, me coucher à la maison.

Mardi [23], nous avons été de la partie de M^{me} Dallèves, et j'ai gagné soixante centimes.

Aujourd'hui, Marie de Montheys est venue voir la toilette de Madeleine et celle de Louise, qui vont ce soir au bal ! Moi, j'irai à la loge. Nous avons discuté sur les romans. Je disais que, puisque ce sont des histoires inventées, je ne les aimais que lorsqu'ils me laissaient une heureuse impression ; elle, au contraire, préfère les tristes !

Samedi, 12 mars 1892

C'est aujourd'hui carême, comme dit la chanson, et tout à fait carême ! Le temps s'est uni au jeûne pour nous faire faire pénitence ; jamais il n'a fait aussi froid que ces jours passés, après une température si agréable qu'on se croyait au printemps !

Le dimanche du vieux carnaval¹⁷, nous avons assisté à la pièce donnée par les étudiants suisses¹⁸, mais les actrices ont moins bien joué que d'habitude ; peut-être le froid en était-il la cause, car on en souffrait au théâtre. Nous nous sommes bien mieux amusées, le soir, après souper, chez Marie-Louise qui nous avait invités à un concert donné par Etienne et Fanny Dallèves ; nos deux familles s'y trouvaient, ainsi que l'oncle Louis et Louise. Les jeunes gens et les jeunes filles ont joué des charades ; celles de ces messieurs étaient très amusantes et nous ont beaucoup intéressées. Marie-Louise a eu, je crois, une petite déception ; elle attendait M. Peppino, mais il n'est arrivé que mardi soir, pour repartir hier à Brigue. Nous ne l'avons vu que de loin.

Il s'est commis un crime au bois de Finges¹⁹ : un homme a été trouvé tué, près du rocher fendu dont parle la légende.

Au temps où le bois de Finges était occupé par les brigands, un petit enfant tomba entre leurs mains. Le chef qui le tenait lui

¹⁷ Le vieux carnaval [6 mars 1892], nom du premier dimanche de carême. - Voir *Glossaire*, t. III, p. 97, s. v. carnaval 2.

¹⁸ Représentation dramatique donnée le dimanche 6 mars 1892 par la section séduinoise des Etudiants suisses. Ils joueront *La Maison de Penarvan*, comédie en quatre actes, par Jules Sandeau, et *Après le bal*, comédie en un acte, par Siraudin et Delacour. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 19, du 5 mars 1892, p. 2.

¹⁹ La *Gazette du Valais* relate ce crime dans son n° 18, du 2 mars, p. 2 ; *L'Ami du peuple*, dans son n° 18, du 2 mars également, p. 2 ; le *Walliser Bote*, dans son n° 10, du 5 mars, p. 2. - Il s'agit d'un nommé Joseph Seiler.

demanda : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? » Et l'enfant répondit : « C'est le lait de ma mère. — Qu'y a-t-il de plus tendre que les plumes ? — Ce sont les genoux de ma mère. — Qu'y a-t-il de plus dur qu'un rocher ? — C'est le cœur d'un brigand ! » A ces mots, l'homme cruel lança l'enfant contre un rocher, et le rocher se fendit !

On me l'a montré, dans le temps, quand le chemin de fer n'allait que jusqu'à Sierre et que, pour aller à Reckingen, je dus passer sur cette route en diligence.

Quant au nouveau meurtre commis ces temps-ci, on raconte que l'homme assassiné, qui est d'un village près de Rarogne, avait été voir une parente à Bramois et qu'il en revenait le samedi suivant avec quarante francs dans la poche. Celui qui a trouvé son corps dit avoir vu, dans le bois, un vagabond qui se nettoyait les souliers avec de la terre, mais qu'il n'y avait pas pris garde ; que plus loin il avait aperçu un cadavre à moitié dépouillé de ses vêtements et portant deux blessures. Ce pauvre homme a dû se défendre et souffrir beaucoup, paraît-il. Enfin, on n'a pas trouvé l'assassin, ce qui n'est pas rassurant !

[Vendredi], 18 mars 1892

Nous avons un temps exceptionnel, cette année. Il a fait plus froid qu'en hiver, ces jours passés, et un vent affreux.

Mercredi, en sortant, nous apercevons avec surprise un demi-pied de neige couvrant toute la nature, tandis que de petits flocons très fins continuaient à tomber. Le lendemain, jeudi, tout avait disparu ; il y avait un soleil ardent qui, aujourd'hui encore, nous réchauffe pendant notre route, de Sion à Longeborgne.

Elvire était avec nous, et Fanny de Lavallaz, Marie-Louise de Riedmatten sont venues nous chercher. J'étais sur notre balcon, à midi et demi, quand je les vis arriver, et je leur criai avec surprise : « Vous venez aussi à Longeborgne ? (La veille, elles avaient donné des empêchements pour s'excuser de n'y pas venir !) — Oui, me répondit Marie-Louise, descendez, nous vous attendons ! » Je les rejoignis sur le Grand-Pont et leur dis gaiement : « Hier, vous étiez cependant décidées à ne pas venir. Quand on ne les combine pas

d'avance, les choses vont beaucoup mieux ! — Oui, c'est souvent vrai », me répondit Fanny, et Elvire nous ayant rejointes, nous nous mîmes en route. Un peu après l'hôpital, Marie-Louise et Fanny commencèrent à discuter ; puis, lorsque nous eûmes dépassé le pont du Rhône, Marie-Louise dit : « Je vous annonce une nouvelle : demain, je pars à Genève. — Ce sera bien encore un de tes mensonges, reprit Fanny. — Oh ! c'est trop fort ! on ne veut plus croire ce que je dis ; je suis fâchée. Bonjour ! Je m'en vais ! » et elle retourna sur ses pas. — « Mais non, Marie-Louise, reste ! » lui criâmes-nous, mais elle ne se détournait pas. Alors Fanny dit : « Puisque je suis la cause de son départ, il me faudra la suivre », et elle lui courut après. Nous comprîmes tout : elles avaient organisé cette petite comédie pour nous amuser, et nous continuâmes sans elles et en riant notre pèlerinage de Longeborgne.

Lina [Aymon] est arrivée²⁰ ; elle a beaucoup engraisé ; c'est une femme maintenant, mais cela ne lui va pas bien.

Lundi, 28 mars 1892

Augustin est parti samedi pour Dijon²¹, avec tante Henriette. Le pauvre garçon regrettait tant de quitter Sion et la famille que notre bonne tante s'est dévouée, comme toujours, en allant l'accompagner, malgré sa gêne relative cette année.

Nous avons toutes été à la gare avec eux. Comme il était en retard, le train a dû attendre sur Augustin pour partir, parce que c'était lui qui prenait les billets et faisait enregistrer la malle. Voici qu'à peine étions-nous installés à la maison, une dépêche arrive : « Perdu petit sac, voir à la gare ; télégraphier réponse gare Lausanne. » Or, dans ce petit sac, tante Henriette avait mis tout son argent : trois cents francs. Vite, nous envoyons Catherine [Bacher], puis Madeleine qui revinrent sans avoir rien trouvé. Le chef de gare avait cependant cherché de suite, ayant lui aussi reçu une dépêche. On supposa qu'il avait été volé, parce qu'il

²⁰ De retour d'Angleterre. - Voir t. I, p. 422.

²¹ Voir t. II, p. 78.

s'était trouvé beaucoup de monde à la gare, lors de leur départ ; mais cela me semblait drôle ; je disais : « Il sera peut-être tombé dans le wagon ; tante Henriette nous a fait tant de signes pour qu'Augustin se dépêche d'arriver et puis elle a changé de compartiment », et je m'attendais qu'une nouvelle dépêche vînt confirmer ma supposition ; mais rien n'arriva, et le soir, maman envoya Madeleine chez l'oncle Guillaume pour lui demander s'il ne serait pas bon de prévenir la police. « C'est déjà un peu tard, répondit-il ; j'en parlerai demain à Caillet-Bois. Nous priâmes saint Joseph de faire retrouver ce sac à tante Henriette pour la tirer des inquiétudes où nous la supposions, et, dimanche, comme je me promenais avec Fanny et Marie-Louise de Riedmatten, après la grand-messe, en attendant celle de onze heures, Louise, qui avait été chercher son paroissien pour suivre la messe du jour, revint en me criant : « Une bonne nouvelle ! le sac est retrouvé ! » Tante Henriette avait écrit de Lausanne une carte de correspondance où elle racontait précisément ce que j'avais supposé la veille.

[Vendredi], 1^{er} avril 1892

Tante Henriette est revenue ce matin par le train de onze heures vingt. Nous ne l'attendions pas, mais elle a envoyé une dépêche ; je l'ai appris chez Madeleine Passerat, comme je faisais ma tournée de billets zélateurs ; c'est pourquoi je l'ai cru malgré la date de ce mois. Les autres, Louise, Madeleine, Caroline et Fanny, à qui Henriette s'était empressée d'annoncer la nouvelle, l'ont prise pour un poisson d'avril et se sont montrées incrédules jusqu'au moment où, pour les faire aller à la gare, on leur a montré la dépêche. Fanny même, déjà à mi-chemin, est revenue en arrière ; elles ont eu, ainsi, un poisson d'avril retourné.

Tante Henriette est un peu triste, car elle a laissé Augustin bien chagriné de son éloignement de la famille, mais elle l'a laissé logé convenablement et déjà en bons termes avec ses camarades, étudiants à l'université, qui lui ont tous serré la main ; puis, elle l'a recommandé aux pères jésuites de Dijon et à M^{lle} Dethel, vieille demoiselle tertiaire, connue de M^{me} [Marie-] Immaculée, qui lui

avait écrit pour lui annoncer la visite de tante Henriette. Cette demoiselle très pieuse et fort aimable a un neveu de l'âge d'Augustin et qui est dragon. Elle a promis que, lorsqu'il reviendrait à Dijon, elle lui ferait faire connaissance avec Augustin qu'elle inviterait à dîner.

Tante Henriette nous a rapporté de Dijon des nonnettes, des nougats, des grains d'anis et de la moutarde.

A midi, Louise et moi avons reçu une lettre comme poisson d'avril ; ce n'était qu'un billet, ainsi conçu : « Aux vieilles filles Marie et Louise de Riedmatten. Bon pour un chat, un oiseau et un roquet, ou plutôt, pour éviter des chicanes fraternelles, on leur en donnera le double à chacune, etc. Signé : Un ami plaignant les vieilles filles. » Il doit venir de Fanny [de Lavallaz], quoique l'écriture soit de Marie de Preux.

Nous en avons aussi envoyés : 1° un à Saillon, pour Aline, trois jumeaux en sucre dans un maillot. 2° Un bon pour une mauvaise langue à Marie de Montheys, signé par quelqu'un : M. Léon Roten, président, M. Léonce de Werra, caissier, parce que, paraît-il, elle aurait eu des disputes avec ces deux messieurs. 3° Un à Fanny de Lavallaz, une mèche de cheveux rouges (couleur de ceux de M. de Ribaupierre²²) avec un billet imprimé : « On demande des ingénieurs pour faire un travail en Grèce, etc. » Enfin, un 4° à Marie-Louise de Riedmatten : deux messieurs pourvus d'un cœur enflammé, qui se battent en duel ; sur le plus petit, qui perçait l'autre de son épée, étaient inscrites les deux initiales E. S. ; sur celui qui tombait en portant tragiquement la main à son cœur, il y avait P. P. C'est l'oncle Charles qui nous a fait ce dessin, sauf les cœurs que j'y ai ajoutés. Voyons si l'on nous en parle.

Après-midi, nous avons été à Longeborgne, tante Henriette, Louise et moi ; puis, à souper, sur mon assiette, il y avait un paquet et, dedans, un énorme croûton de pain, avec un papier sur lequel un beau (horrible²³) monsieur en gibus et en frac disait ces mots

²² Il s'agit de Paul de Ribaupierre (1853-1918), ingénieur, qui était responsable de la voie ferrée de Lausanne à Sion, et qui était en effet rouquin, comme m'en informe très aimablement son neveu, M. François de Ribaupierre, artiste peintre, à La Tour-de-Peilz.

²³ Adjonction interlinéaire entre parenthèses.

inscrits devant sa bouche : « Je suis un artiste qui aime ses pareils ! » et « Mademoiselle, pourrai-je vous être agréable en vous offrant ce petit complément pour votre bol de café ? » Malheureusement je devinai de suite parce qu'Henriette avait enveloppé le pain dans le *Nouvelliste*²⁴ apporté par tante Henriette, pour que nous sachions en détail les profanations commises [à Paris] dans les églises de Saint-Méry et de Saint-Joseph, comme les explosions de dynamite dans la rue [de] Clichy, etc.

Mardi, 12 avril 1892

Mon Dieu, quelle délicieuse année vous nous avez accordée ! Il n'y a pas une semaine, les prairies commençaient à verdier et les arbres étaient encore nus, sans feuilles ; en trois ou quatre jours, les marronniers, puis les tilleuls se sont couverts d'un beau vert tendre qui augmentait d'heure en heure ; maintenant, sauf les platanes, tous les arbres en sont couverts et les lilas vont fleurir. Je ne reviens pas de cette promptitude ; on dirait qu'une baguette magique a frappé la nature pendant la nuit ; c'est un véritable enchantement ! Je ne me trouve cependant pas disposée à voir la vie en beau, car je tousse et me sens très fatiguée. L'idée m'est venue que je pourrais être poitrinaire, mais ce n'est qu'une idée fugitive et je crois plutôt avoir pris ce qui règne, une espèce de coqueluche.

Nous voici dans la semaine sainte. Elle a commencé tristement, par le feu à Chalais, village près de Sierre, un feu terrible qui a dévoré les trois quarts du village²⁵. A quatre heures, on a télégraphié ici pour avoir des secours ; une grande pompe est partie aussitôt ; les pompiers et autres pompes sont montés par le train de cinq heures, mais il n'y avait d'eau qu'à une demi-heure de distance, et les maisons de bois, recouvertes de tavillons²⁶, les gran-

²⁴ Journal français.

²⁵ Incendie survenu le lundi 11 avril 1892. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 30, du 13 avril, pp. 2-3 ; *L'Ami du peuple*, 1892, n° 30, du 13 avril, p. 2 ; *Le Confédéré*, 1892, n° 30, du 13 avril, p. 3, et n° 31, du 16 avril, p. 2 ; *Walliser Bote*, 1892, n° 16, du 16 avril, p. 2, et les numéros suivants.

²⁶ Tavillon, ou tavaillon, s. m. Bardeau.

ges avec le foin qu'elles contenaient ont vite été enflammées. Pendant toute la nuit, elles continuaient de brûler, et les hommes en manche de chemise, les femmes, les enfants, le bétail qu'on a pu sauver, voyaient se consumer leur asile, leurs vêtements, leurs provisions, leur nourriture, sans pouvoir rien sauver. Il y avait les petits enfants qui demandaient à manger, des bêtes qui criaient la faim et des hommes qui, ayant été travailler aux champs, n'avaient pas mis leur habit et se trouvaient sans vêtements pour se préserver du froid de la nuit.

On organise du secours. M^{me} Dallèves a déjà fait un paquet de vieux habits ; maman veut aussi envoyer des anciennes chemises d'Augustin, et l'oncle Charles de Preux nous a dit que l'arsenal enverrait une soixantaine de vieux pantalons des soldats pour les premières nécessités.

Dimanche, 24 avril 1892

Pâques est passé ! Plus de carême, mais des alléluias ; mais je n'en jouis pas, car je n'ai pas été bien ces jours-ci, et sans la santé rien ne fait plaisir.

Le temps a été mauvais depuis le jeudi saint [14] jusqu'à hier ; plusieurs personnes ont pris la grippe ; c'est peut-être ce que j'ai eu, avec complication d'un peu de coqueluche ; mais, comme toujours chez moi, c'est le moral qui m'a le plus fait souffrir ; dès que je ne suis pas bien, je vois tout en noir et il me vient des idées mélancoliques qui s'imposent malgré moi et me rendent malheureuse.

J'ai peur de la mort et je crois mourir cette année, parce que j'ai trente ans, comme Marie de Lavallaz quand Dieu nous l'a reprise. Nous avons tant de rapports, elle et moi : toutes deux, nous sommes nées le jour d'une fête de [la] Saint-Paul, elle, le 29 juin ; moi, le 25 janvier, jour de sa conversion ; nous avons eu le même parrain, grand-papa [Augustin] de Riedmatten ; la même marraine, grand-maman [Antoine] de Lavallaz ; nous avons reçu le même nom, Marie ; nous étions deux aînées de famille ; enfin, étant enfants, nous nous ressemblions. Il ne me manque plus que

de mourir dans ma trentième année comme elle ; mais moi, je ne suis pas prête !

Lundi de Pâques [18], malgré le vent, malgré la pluie, malgré la toux, nous avons pris, mes cinq sœurs, les Fanny de Lavallaz et Dallèves, et Raphy, le billet du dimanche pour aller voir le village brûlé de Chalais. A Sierre, où nous sommes descendus, il a neigé, et nous n'avons point trouvé de voiture pour nous conduire où nous voulions aller ; aussi, un instant, a-t-il été question de revenir à Sion sans avoir rien vu, mais le temps, devenu moins mauvais, nous a permis d'arriver à Chalais en passant par Ormo [---] ²⁷.

C'est triste à voir ces débris à moitié consumés et ces pierres écroulées, mais les habitants sont bien résignés. — « Qu'y avait-il ici ? demandons-nous à un homme qui passait. — C'était la maison de mon père, et ceci son jardin potager. Voyez ces poteaux à moitié brûlés, ils soutenaient une treille dont vous pouvez encore voir quelques ceps noircis, nous dit-il. — Et votre maison, a-t-elle aussi brûlé ? dit Fanny Dallèves. — Tout, tout. — Comment faites-vous ? où logez-vous ? — On s'arrange entre voisins ; il y a une chambre dans cette maison qui loge quatre ménages. — Oh ! fîmes-nous. — Que voulez-vous ? il ne faut pas se gêner quand il n'y a rien d'autre à faire. — Moi, dit un autre, je cherche à me résigner ; un ancien militaire en a vu d'autres ! Je me figure que c'est l'ennemi qui a tout pillé et brûlé sur son passage. — Vous avez servi à l'étranger ? — Oui, très longtemps en Sicile. Ma maison a entièrement brûlé ; j'étais cependant un des premiers à m'apercevoir de l'incendie ! j'ai fait aller une pompe, mais il y avait trop de vent ; quand j'ai voulu entrer chez moi, ici tout près, il était déjà trop tard. — Avez-vous des enfants ? — Un seul garçon ; ma femme est morte il y a deux ans. Je ne suis pas de ce village ; je suis de Lens, mais j'y demeurais. » Là-haut, nous dit-on, il y a des poutres qui fument encore.

Nous désirions voir M. le curé, M. Barras, notre ancien bon curé d'Hérémece, et nous leur avons dit : « Il est là-bas, dans le pré. — Nous devons aussi y aller, car on a convoqué les incendiés

²⁷ Le mot inachevé trahit peut-être une incertitude. L'auteur, qui estropie généralement les noms propres, a-t-il voulu écrire *Noës* ?

pour une réunion à deux heures. » Nous suivîmes ces hommes et [ils] nous placèrent derrière un groupe de villageois qui formaient un rond. Au milieu se tenaient M. le curé, M. [Jean-Marie] de Chastonay le pharmacien, M. [Charles] de Preux et un autre, et puis une table carrée noire. M. de Chastonay a lu ou fait un discours dans lequel il recommandait aux paysans d'être résignés à la volonté de Dieu, qui châtie comme il récompense ; de se montrer reconnaissants pour tous les dons qu'on leur fait, et de ne pas aller mendier séparément et partout, mais de se présenter à la cure pour recevoir les effets de première nécessité, et que le comité leur distribuerait ensuite, selon leur état de fortune, les dons en argent ; qu'il y aurait, le jour même, une distribution de pommes de terre à planter, etc. Quand ce fut fini, ils ont crié : « Bravo ! »

Nous avons déjà remarqué que les gens paraissaient si reconnaissants de tout ce qu'on leur donnait : « Oh ! oui, nous avaient dit les hommes dont j'ai parlé, on ne peut pas se plaindre sous le rapport de la nourriture et des habillements ; on nous distribue une bonne soupe trois fois par jour, et pour le moment nous avons de quoi nous vêtir. On a été bien bon pour nous ; le bon Dieu récompensera tout cela. » Il y avait une femme qui me disait : « J'ai huit enfants et je n'étais pas au village quand l'incendie a éclaté ; en allant sauver le dernier, j'ai brûlé les habits que j'avais sur moi et je n'ai pour passer la nuit qu'un raccard²⁸ ; nous aurons froid, ce soir ; ne pourriez-vous nous donner un duvet ou une couverture ? » Je lui dis que nous avons laissé à la gare de Sierre notre paquet d'habillements. — « Quand mes deux frères et moi avons hérité, ajouta-t-elle, j'ai changé leur part de maison contre des biens, pour qu'elle soit tout entière à moi. Maintenant que tout a brûlé, mon mari me gronde d'avoir fait cela ; il me le reproche souvent. — On vous rebâtira votre maison », lui ai-je dit.

Enfin, nous avons pris le chemin qui conduit à Granges. Charles [-Albert] de Courten, qui arrivait en ce moment à Chalais, se contenta d'aller jeter un coup d'œil sur le désastre, afin de nous accompagner. Il a été très aimable, aussi tante Henriette se propose de faire son éloge à M^{me} Célestine [de Courten, sa mère].

²⁸ Raccard, s. m. Grange à blé.

Il y avait tant de monde dans le train que, malgré nos billets de troisième, nous avons été en seconde d'abord, puis en première. L'employé n'était pas aimable, et Louise, assise dans un bon fauteuil de première, disait : « Je vous demande ce que cela peut leur faire, à ces employés, de nous laisser aller en première ? » au moment où il ouvrait la porte. Il entendit et d'un ton fâché : « Ce que cela peut leur faire, mademoiselle, c'est qu'on les met à l'amende et que tout leur retombe sur le dos ! » Charles [-Albert] de Courten lui fit un grand coup de chapeau pendant qu'il se retirait. A la gare de Sion, Marie-Louise nous accueillit en s'écriant : « Oh ! les vilaines ! aller par ce temps ; il faudra vous coucher de suite en arrivant et prendre un grog bien chaud. M. [François] Ducrey m'a dit que c'était ce qui préservait des inflammations de poitrine. » C'était pour Fanny Dallèves qu'elle disait cela, nous le comprîmes, et elle seule se mit au lit en rentrant, mais nous y avons été de suite après souper.

Demain aura lieu le mariage de Loulette²⁹. Madeleine est invitée pour la soirée dansante ; l'oncle Louis et Louise, pour le cortège et le repas ; mais le premier est à Reckingen, et Louise ne veut pas y aller sans lui. Marie-Louise aussi ira au dîner s'il y a de la place, ou sans cela le soir, comme aussi Henri et Anna [de Lavallaz].

Samedi, 30 avril 1892

Lundi [25], pour voir la noce, nous avons été sur le balcon de Louise de Lavallaz. Marie-Louise était aussi invitée au cortège, mais elle ne voulait y aller que si un monsieur se trouvait sans dame ; elle avait pour coiffure un diadème doré dans les cheveux et une abeille piquée, mise pour faire honneur à M. [Joseph] Gabioud, son président [de la Société] d'agriculture³⁰. Enfin, comme le cortège allait partir et qu'on insistait pour qu'elle y paraisse, Marie-Louise prit le bras d'Auguste [de Riedmatten] et

²⁹ C'est le mariage religieux qui est célébré le lundi 25 avril 1892.

³⁰ Joseph Gabioud est alors vice-président de la Société d'agriculture de Sion. - Voir Jules de Torrenté, *La Société séduoise d'Agriculture...*, dépliant entre pp. 12 et 13.

Lucie [de Courten] se plaça derrière avec Paul. José et Etienne [de Kalbermatten] avaient de charmants costumes bleu pâle ; la mariée, une belle robe laine et soie ; tante Emma, une magnifique en soie lilas ; Fanny, en laine rose unie ; Emma [de Kalbermatten], en bleu de ciel ; les amies de noce, des blanches à fleurs ; c'était moins habillé, mais elles étaient très bien quand même.

Le seul regret que l'on eut provint de l'absence de M^{me} Antoine de Riedmatten, la grand-maman ; elle aurait donné le bras à son mari et l'on aurait cru voir ses noces d'or, car il y a cinquante ans qu'ils sont mariés. Elle s'est rendue à l'église et, en sortant, Madeleine l'a entendue, qui disait : « Je suis trop vieille pour assister à une noce ; je laisse cela à mon jeune homme de mari. »

Le repas, pendant lequel Marie-Louise a parlé de ses vieilles filles, était fini à trois heures. Il y a eu un beau discours de M. Jules Ducrey : « Je n'ai pas, disait-il, à faire l'éloge des deux familles de la jeune épouse ; tout le monde connaît ici les illustrations dans l'épiscopat et dans la magistrature des de Riedmatten et des Kalbermatten..., etc. » Puis : « Mais ce que nous aimons dans la jeune épouse, c'est la simplicité qui la distingue, l'affabilité de son caractère, la bonté de son cœur. Oui, nous la recevrons à bras ouverts ; elle sera pour nous une sœur aimée », etc. M. Joseph [de Kalbermatten] lui a répondu en termes fort touchants, donnant à sa fille des conseils pleins de sagesse et faisant pleurer. Joseph de Lavallaz a parlé sur l'amitié, et M. Raoul [de Riedmatten], on ne sait trop sur quoi : il a fait l'éloge de la famille Dubuis et de Loulette, et s'est un peu embrouillé. Les invités ont pris le café noir au jardin et, pendant que la jeunesse faisait des rondes, au verger, les personnes plus sérieuses discutaient. Marie-Louise, de ses vieilles filles, en vint à la statue de la Sainte Vierge de Valère, et M. [Oscar] de Werra, faisant allusion au discours de M. Ducrey (« Il y a trois espèces d'êtres : les éphémères, ceux qui ne produisent rien, et ceux qui peuplent l'humanité »), lui dit que, quoique restée fille, on ne pourrait pas dire d'elle qu'elle n'avait rien produit ; M. Raoul lui promit vingt francs à l'installation de ses vieilles filles et lui en donna cinq sur-le-champ, ainsi que M. de Werra, mais un sou seulement pour la statue de Valère. « Ce sou, lui répondit Marie-Louise, vous portera bonheur, malgré vous ! »

Enfin, le soir, maman, Louise et moi avons été après souper chez Louise de Lavallaz où s'habillait Madeleine, pour voir sa toilette. M. [Edouard] Dubuis, puis Alphonse de Kalbermatten vinrent la chercher, et nous, à neuf heures et demie, nous descendîmes pour retourner à la maison. Le corridor d'en bas était si éclairé que maman voulut passer du côté de la cave, mais là, une haie de servantes qui regardaient le bal nous empêchait le passage. « Oh ! que l'on voit bien ! dit Louise, c'est comme à la loge [du Casino], restons ici ! » Et nous sommes restées, laissant maman rentrer seule à la maison. Peu à peu, les servantes s'en allaient et ne nous cachaient plus, mais il y avait un rideau devant l'escalier de la cave derrière lequel Louise et moi nous nous réfugions lorsqu'une personne passait. Il y en avait qui se promenaient à l'allée sans nous voir, nous effleurant presque le visage, parce que nous étions à l'obscurité et eux, dans la lumière. Mais M^{me} Stéphanie [de Kalbermatten] vint à passer pour se rendre à la cuisine. Louise, en se sauvant, bougea le rideau. « Mon Dieu, mais il y a quelqu'un ! s'écria M^{me} de Kalbermatten effrayée. — Oui, madame, c'est moi, dit Louise. — Comment ? vous êtes seule ici ? — Non, Marie est avec moi ! » Et je me vois obligée de me montrer à mon tour. M^{me} Stéphanie voulut nous faire entrer, mais sur notre refus nous offrit des glaces à la cuisine. Après cela, nous sommes retournées à notre poste, guettant un moment favorable pour nous enfuir, mais l'allée était pleine de monde : MM. Henri Roten, [Joseph] Gabioud, puis Henri de Lavallaz, Raymond Evéquoz, etc., et les demoiselles de Kalbermatten s'y trouvaient tour à tour. Enfin, il y eut un moment où tout le monde rentra et nous nous sauvâmes.

On a beaucoup parlé ces derniers jours des attentats et de l'arrestation de Ravachol, puis de l'explosion de dynamite qui fit sauter le café Véry, [à Paris]. Ce pauvre homme a perdu une jambe ; sa femme et sa fille ont été blessées³¹. Que les hommes deviennent mauvais !

³¹ Sur l'attentat de Ravachol, du lundi 25 avril 1892, voir notamment *Gazette du Valais*, 1892, n° 35, du 30 avril, p. 1. - Le manuscrit porte le café Méry ; plus loin également ; nous avons corrigé.

Véry a perdu un œil par suite de ses blessures, et un autre homme qui se trouvait dans le café a succombé ayant eu le tétanos ; cependant la peine de mort n'a pas été appliquée à Ravachol. Il y a eu grande panique dans Paris pour le 1^{er} mai ; toutes les troupes étaient sur pied, mais rien de mauvais n'est arrivé. On dit qu'à Lyon des scandales se sont produits dans les églises, et qu'on aurait piétiné des hosties consacrées ! Quelle monstruosité ! mais ce n'est pas étonnant s'il n'y a plus de foi ! On a voulu l'enlever aux enfants, en arrachant le crucifix des écoles, en défendant aux maîtres de leur enseigner la religion. Voici le résultat ! Et si c'est l'autorité qui est en danger de sauter par la dynamite, ce n'est que juste ; c'est elle qui a fait les anarchistes.

Avant-hier a eu lieu le mariage de Fernande Calpini³². Elle n'a pas fait noce, vu le grand deuil de M. de Preux, mais il y a eu chants pendant la messe, et les trois voitures qui contenaient la fiancée et sa famille donnaient un air grandiose à ce mariage. L'autel était garni de fleurs, et Julie et Cécile Calpini, l'une en bleu de ciel, l'autre en rose, étaient charmantes.

Le soir, nous avons été au verger de Louise pour écouter le concert donné par la *Valérienne*³³ à Marie-Louise, qui l'avait invitée pour la remercier du cadeau de la scène qu'ils lui ont offert. René de Preux a fait sa première communion.

Tante Fanny [de Lavallaz], religieuse d'Annecy, est morte avant-hier soir d'une inflammation de poitrine sans que nous l'ayons connue. La question de savoir si l'on portait ou non le deuil des religieuses a donné matière à discussion ; comme nous ne l'avons pas connue et que, par conséquent, nous ne pouvons la regretter, nous aurions assez aimé en être dispensées afin de pouvoir assister à la représentation de dimanche soir où Aline et Elvire seront actrices. Mais on le porte, paraît-il, et nos robes neuves du printemps doivent faire place, tous ces jours de grandes fêtes, à

³² Le mariage religieux avec Pierre de Preux, qui venait de perdre sa mère, le 10 février 1892. - Voir plus haut, t. II, p. 19.

³³ Fanfare des étudiants.

nos vieux vêtements noirs ! Pauvre tante Fanny ! c'est-à-dire, non, elle est heureuse, elle, après avoir terminé une vie d'abnégation et de sacrifices.

[Dimanche], 29 mai 1892

On nous a permis d'assister à la représentation ³⁴, puisque les vrais neveux y allaient et que nous ne sommes que les petites-nièces de tante Fanny, mais nous avons porté nos robes noires, et les derniers jours la mienne était devenue si vilaine que Fanny de Lavallaz a dit à tante Nina qu'elle ne comprenait pas qu'on me la laisse porter, ce qui m'a fait gronder ou plutôt recevoir des reproches à la maison ; aussi je me suis mise à pleurer, car j'ai dit : « Vous voulez que je porte le deuil, je ne puis pas mettre mes jolies robes et vous me reprochez d'être mal mise ; je ne puis cependant pas mettre et ne pas mettre la même robe ! » Marion de Courten a eu quelque chose de semblable chez elle, et s'est aussi mise à pleurer pour ce deuil !

Tous ces jours-ci il y a eu le Grand Conseil qui a passé inaperçu, et les militaires qui ont bien animé notre ville. C'était les deux compagnies 11 et 12 que nous avons, le centre et le Bas-Valais ³⁵. Hélas ! Demain, elles partent emportant nos regrets, car nous aimions tant, après notre promenade qui suit la bénédiction, entendre la retraite et voir les feux de Bengale qu'on allumait sur leur passage. Ils jouaient à neuf heures quelques morceaux de musique devant la maison de Fanny de Lavallaz. Un soir, elle nous engagea de monter sur son balcon ; il y avait aussi Elvire, Fanny

³⁴ Donnée en faveur des incendiés de Chalais par la société de musique *La Valeria*, le dimanche 15 mai, et comprenant l'interprétation de trois pièces : *L'été de la Saint-Martin*, comédie en un acte par Meilhac et Halévy ; *La Fille de l'épiciier*, saynète [par Léon Quentin], musique de [Victor] Robillard ; *L'Absent*, drame en un acte par Eug. Manuel. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, nos 39 et 40, du 14 et du 18 mai ; *Le Confédéré*, 1892, n° 40, du 18 mai, p. 2 ; *Walliser Bote*, n° 20, du 14 mai, p. 3.

³⁵ La session du Grand Conseil a débuté le lundi 16 mai 1892. - Les bataillons 11 et 12 (et non les compagnies) sont arrivés à Sion le samedi 21 mai. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 41, du 21 mai, p. 3 ; n° 42, du 25 mai, p. 3 ; n° 44, du 1^{er} juin, p. 2.

Dallèves, Henriette, Caroline et Fanny. Pendant que les musiciens jouaient, M^{me} Antoine [de Lavallaz] a fait des feux de Bengale sur le balcon où nous nous trouvions et sur la fenêtre à côté, tandis que M. Faust le pharmacien en allumait un droit au-dessous. Nous étions tout illuminées et, d'en bas, on a crié : « Bravo ! »

Hier a eu lieu le bal des officiers, c'est-à-dire que la Société du Casino les a invités. Louise et Madeleine n'y ont pas été à cause du deuil, mais Fanny et Joseph de Lavallaz, Erasme de Courten, ses neveux, s'y trouvaient, et Louise trouvait drôle que l'on soit plus sévère pour nous que pour les autres, car enfin maman qui était, elle, sa nièce, ne l'a vue qu'une fois dans sa vie et ne peut regretter sa tante, tandis que, pour ses frères et sœurs, c'est autre chose, et cependant ils ont permis à leurs enfants de s'amuser. Cependant le bal n'a pas été bien gai et nous avons été à la loge jusqu'à près de minuit pour le voir. Il y faisait une chaleur étouffante et je comprends que les officiers, déjà fatigués par leurs exercices, n'aient pas eu beaucoup d'entrain. Ils restaient à la porte, tandis que plusieurs dames ou demoiselles se trouvaient assises.

Ce matin a eu lieu la messe militaire ; l'autel, très bien arrangé, sur la place du gouvernement, était orné d'une grande croix, de drapeaux et de tambours ; les soldats occupaient une partie de la Planta, et M. Nantermod, qui officiait comme aumônier militaire, leur a parlé de manière à enthousiasmer tout le monde, sur la beauté de l'armée chrétienne, ou plutôt du soldat qui croit et pratique [---]³⁶.

A près de midi, les officiers genevois qui se trouvent à Martigny³⁷ sont arrivés pour l'invitation à dîner que leur ont faite ceux de Sion, mais ils n'ont pas fait grand bruit.

M. Armand de Riedmatten est à Sion avec sa jeune femme, mais ils repartent demain. Elle a, sans être jolie, une figure sympathique et Sion lui plaît, paraît-il. Je l'ai vue, une première fois, lundi

³⁶ La notice est restée inachevée. L'auteur a laissé en blanc deux lignes et demie.

³⁷ Il s'agit du bataillon 10, de Genève, commandé par Gustave Ador, conseiller d'Etat. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n^o 41, du 21 mai, p. 3, etc.

passé en allant souper chez l'oncle Louis : j'entrais dans la maison comme elle en sortait parlant encore à M^{me} Stéphanie [de Riedmatten]. M. Armand me salua en me donnant la main et balbutia quelques mots où je compris « voir chez ma cousine », et M^{me} Stéphanie me dit : « Voilà encore une Louise de Riedmatten », sans me la présenter autrement. Moi, je n'ai rien su que dire ; nous nous sommes regardées en souriant, et puis c'est tout.

Le lendemain, je la revis au café de la Planta. Il y avait de la musique, et M. Peppino, qui s'était arrêté à Sion en revenant du service militaire dans le Tessin, nous conduisit dans l'enclos, [et] nous faisant apporter une table, il nous offrit des verres de sirop. Marie-Louise Stockalper voulait payer mais il a refusé, et pendant ce temps, la famille Antoine de Riedmatten, Valentine, M. Armand et sa femme, M. Raoul et Auguste, se sont placés à une autre table près de nous. Un feu de Bengale vert ayant été allumé tout près, la figure de M^{me} Armand s'est trouvée éclairée pour la satisfaction des personnes qui ne l'avaient pas encore vue. Enfin, elle est venue hier, un moment, à la loge. Lina Aymon avait la plus jolie toilette du bal : une robe en satin jaune avec de jolis reflets soyeux. Elle a reçu, par la poste, un charmant bouquet dans un papier en forme de cornet ouvert. Oh ! les belles roses et les autres jolies et fraîches fleurs qui le formaient, si bien arrangées, de manière à leur laisser toute leur souplesse et tout leur naturel, sans qu'elles puissent néanmoins se déranger ni détruire l'ordre harmonieux dans lequel on les avait placées ! Je le sais parce qu'Henri de Lavallaz, pour nous montrer le bouquet, a fait monter à la loge la jeune fille qui était chargée de le remettre à Lina de la part d'un officier inconnu. Nous avons donc pu l'admirer tout à notre aise.

Il faut que je fasse mon mois de Marie et que j'aïlle me coucher.

Mardi, 31 mai 1892

Le mois de mai à sa fin déjà ! Il me semble commencer ! Comme tout passe ! Comme tout passe ! De plus en plus on reconnaît la vérité de ce proverbe : « Vanité des vanités, tout n'est que

vanité hors aimer Dieu et le servir³⁸. » Si le temps continue d'aller avec cette vitesse, nous serons bientôt tous morts !

Hier, à trois heures du matin, M. Dallèves a fait peur à sa famille. La veille au soir, nous nous promenions avec eux, pour écouter, une dernière fois, la retraite des soldats. Ce soir-là, il n'y eut pas de morceaux de musique devant le balcon de Fanny [de Lavallaz], mais de nombreux feux de Bengale rouges et verts dans les deux rues de Lausanne et du Grand-Pont, et un feu aux mayens. M. [et] M^{me} Dallèves, Etienne et Fanny se demandaient avec nous dans quel mayen on l'avait allumé, et l'on supposait le mayen Du Fay à cause de la hauteur. — « Remarquons bien où nous sommes, disait M. Dallèves, afin de venir de jour à cette même place pour nous assurer du fait. » Mais au même instant, M. Adrien de Riedmatten vint confirmer notre supposition, en nous disant que M. Eugène Theiler, qui se trouve seul chez eux, leur avait annoncé qu'il ferait un feu pour s'unir à eux. Nous quittâmes la famille Dallèves toute gaie. Mais le lendemain, comme j'étais sortie de l'église avec Louise de Lavallaz pour aller sur la place du gouvernement voir manœuvrer les militaires, elle me dit : « Voici Fanny Dallèves ; je veux lui demander des nouvelles de son père. — Mais il va bien ; nous l'avons vu hier soir. » Quel ne fut pas mon étonnement quand Louise, ayant posé cette question à Fanny, elle lui répondit : « Il va mieux, je vous remercie. Le médecin nous a dit que ce n'était rien, une simple crise nerveuse à la suite d'une indigestion ; mais cette nuit nous avons cru le perdre. — Comment ? lui ai-je dit ; il était si bien hier soir ! — Oui, mais à trois heures du matin, maman a été réveillée par une espèce de râle ; elle se lève et court dans la chambre de papa qu'elle trouve sans connaissance et la bouche tout en sang, car il s'était mordu la langue en prenant mal ; elle croit qu'il va mourir et Raphy se réveille à son cri ; alors il se met à courir dans la chambre en pleurant et disant : « Papa va mourir, je ne veux pas que papa meure ! » C'est ce qui m'a réveillée. Au commencement, j'ai cru que Raphy rêvait, mais j'ai entendu pleurer maman et

³⁸ *Imitation de Jésus-Christ*, chap. I, 3, trad. Marcel Michelet, Saint-Maurice, 1959, p. 4.

suis aussitôt accourue près du lit où papa se trouvait évanoui, les yeux ouverts. Ce fut un moment terrible, nous le croyions à sa fin ! Etienne monta aussi et on l'envoya chercher le médecin, tandis que Raphy allait appeler le prêtre. Celui-ci arriva bientôt après, mais Etienne ne trouva pas la sonnette pour entrer chez le docteur et il se rendit alors chez Marie-Louise qu'il réveilla et qui s'habilla à la hâte, en lui conseillant de crier depuis la rue à M. [Jean-Baptiste] Bonvin de venir. En effet, il l'entendit et, reconnaissant la voix d'Etienne, s'habilla pour le suivre, mais perdit du temps à chercher la clef de son appartement qu'il ne pouvait trouver. » Pendant qu'elle nous racontait leur frayeur, je me demandais comment Louise de Lavallaz avait pu savoir ce qui s'était passé, de nuit, chez M. Dallèves ; elle me dit après qu'elle avait entendu Etienne appeler Marie-Louise. Enfin, tout va bien maintenant, par bonheur.

Que c'était intéressant à voir les soldats des deux bataillons se ranger en ligne tandis que la musique jouait, que les tambours battaient, que le colonel, les majors et les médecins à cheval caracolaient sur la Planta ! Je comprends l'enthousiasme que l'on doit éprouver en temps de guerre, et comment on peut tuer des hommes qui sont vos ennemis sans vous avoir fait aucun mal personnel ! Cela excite, ce déploiement de force et tout ce bruit. Moi-même, en ce moment, j'aurais voulu être soldat. Pendant que nous regardions, tout à coup, les chefs à cheval s'arrêtent et donnent des ordres. Aussitôt chaque officier quitte la place qu'il occupait près de sa troupe et s'approche du colonel et du major en faisant avec l'épée le grand salut militaire ; puis ils se rangent en groupe, les bras en bas, pour écouter ce qu'on leur dit. Et quand l'instruction fut achevée, ils retournèrent à leur place, les tambours battirent et les troupes se rangèrent en file pour se retirer à la caserne. Louise et moi avons quitté la place, et je l'accompagnai à la rue de Conthey, car elle allait voir Paula, affligée d'une forte coqueluche. Voilà qu'à la fin de la rue je rejoignis les militaires qui arrivaient sur le Grand-Pont, et je suivis les trottoirs à la hâte pour les regarder ensuite depuis le balcon. Enfin, ils sont partis, la première troupe à une heure de l'après-midi, et la seconde à quatre heures. Je ne les ai plus vus que défiler une fois, car

Louise m'avait invitée à venir faire une promenade à Maragnenaz avec sa famille. Il faisait chaud, mais moi je ne souffre pas tant de la chaleur, et les prés en fleurs, le grand air, la campagne me ravissaient. Adèle Reynard me dit qu'une de leurs poules ayant clouqué³⁹, elle avait mis mes œufs dessous, et qu'elle la transporterait à l'écurie du cheval pour que rien ne vienne la déranger. Pourvu que la couvée réussisse !

Le même soir, *la Sédunoise* est allée à la gare jouer pour fêter le retour des petits garçons et des petites filles qui revenaient de promenade, les uns par le train du bas à neuf heures, les autres par celui du haut à neuf heures et demie. Nous les avons suivis en ville où d'innombrables feux de Bengale illuminaient les maisons. M. le président [Robert de Torrenté] leur a donné vacance pour aujourd'hui, et les cris de « Vive le président ! Vive *la Sédunoise* ! » ont retenti devant la maison de ville.

Aujourd'hui, par contre, tout est calme, et plusieurs personnes se disposent à monter aux mayens. Anna de la Pierre ira vendredi et tante Marie la suivra de près, car ses enfants ayant tous les trois la coqueluche ont besoin du bon air de la montagne pour se remettre.

J'ai oublié de dire, hier, que dans le *Journal des demoiselles* que je reçois, il était venu un concours littéraire, consistant à composer une saynète sur cet axiome de La Fontaine : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi. » J'ai pris part à ce concours, arrangeant la comédie de Marie-Louise et de M. Peppino de manière à remplir le programme du concours. Voyons si je mériterai un prix ! On en donne onze ; ce sont des ouvrages manuels ; le 1^{er}, un cousin, etc. J'aurais préféré des livres⁴⁰.

³⁹ Clouque, s. f. Poule couveuse. - Clouquer, v. Couver.

⁴⁰ On lit en effet dans le fasc. d'avril 1892 de l'édition mensuelle : « La Direction..., désireuse de faire participer les abonnés des éditions mensuelle et bi-mensuelle au concours littéraire qui sera proposé le 30 avril aux abonnés de l'édition hebdomadaire (blanche), ouvre en leur faveur un abonnement d'essai à cette édition dont elles recevront les numéros spéciaux du 30 avril au 25 juin inclus. Cet abonnement leur donne le droit de prendre part au concours pour lequel est réservée une série de prix d'une élégante fantaisie. »

C'est ainsi que, dans le fasc. 14 de l'édition hebdomadaire, du 30 avril, on trouve une page entière (p. 168) consacrée au « Concours littéraire », avec l'énoncé des conditions dont la première est libellée de la manière suivante :

[Jeudi], 2 juin [1892]

J'écris à Augustin et pendant que la page sèche, je veux mettre quelques mots ici, parce que je prends une partie de ce que je lui dis dans les pages écrites avant-hier dans ce cahier.

Aujourd'hui, le conseil de guerre s'est rassemblé pour juger quelques soldats qui s'étaient fait remplacer pour un temps par d'autres hommes, mais surtout pour punir une faute plus grave. Pendant l'exercice une balle sortit d'un fusil, heureusement sans faire de mal à personne. L'officier interroge aussitôt le soldat qui le possédait et le pauvre homme dit ne pouvoir comprendre comment cela s'est fait ; que la veille au soir il avait nettoyé son arme comme d'habitude et que ses voisins étaient témoins qu'il n'y avait rien. On fait aussitôt mettre bas les armes à toute la compagnie, et M. de Cocatrix⁴¹, l'officier, s'aperçoit qu'un soldat se baissait et cachait quelque chose sous son pied ; il regarde et creusant la terre trouve des cartouches. Comme c'est extrêmement défendu d'en avoir, le soldat est arrêté et conduit au cachot⁴².

Cette après-midi, que nous avons passée (la réunion) chez Jacques de Riedmatten et Charlotte, était l'anniversaire de leur mariage ; il y a sept ans, je crois, qu'ils se sont unis pour la vie et ils ont voulu fêter ce jour en invitant leurs amis à s'en réjouir avec eux ; c'est une jolie idée de leur part. Notre réunion s'est donc trouvée dans l'ancien moulin de Lavallaz qu'habitait autrefois tante Marie-Thérèse, avant que nous l'ayons vendu aux Dubuis,

« S'inspirant de la morale de la fable [de La Fontaine] *Le Lion et le Rat* [II, 11] : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi ! » ; nos lectrices devront en tirer une saynète qui ne comportera pas plus de cinq personnages et qui pourra être jouée par des jeunes filles. » La troisième condition spécifie qu'« on pourra signer d'un pseudonyme ».

Quant aux prix, ils seront décernés aux onze meilleures saynètes ; il s'agit de « jolis bibelots parisiens » qui figurent, en couleur, sur une planche hors-texte (entre pp. 160 et 161) insérée dans le même fascicule.

⁴¹ Selon l'*Annuaire officiel du canton du Valais pour 1892* (Genève, s. d., p. 80), il y a deux officiers du nom de Cocatrix au bataillon 12 : Georges de Cocatrix, 1^{er}-lieutenant, et Paul de Cocatrix, lieutenant, tous deux à la 2^e compagnie.

⁴² Pour la question du remplacement, voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 45, du 4 juin, p. 2 ; pour l'affaire des cartouches, voir *L'Ami du peuple*, 1892, n° 46, du 8 juin, p. 2, et *Gazette du Valais*, n° 47, du 11 juin, p. 2.

de Savièse. Les chambres bien réparées sont spacieuses et agréables. Le salon particulièrement m'a plu, car il avait l'air habité, et sur la grande table ronde du milieu se trouvaient des livres, des albums de photographies, un autre de souvenirs. Dans ce dernier, M. [Louis] de Cocatrix a peint Valère ; Aline Maine a laissé son souvenir en quelques lignes tracées de sa main, et Jacques, y étant son fiancé, y a transcrit des vers charmants qu'il a eu le mérite d'avoir bien su choisir.

Leur petit Léon est un charmant enfant, doux et bon, quoiqu'il soit un peu gâté. Il jouait au soldat avec un grand plaisir, ayant un bâton pour fusil, une verge pour sabre. Cela me fait penser au soldat des cartouches. Son jugement n'est pas encore prononcé⁴³ ; on ne peut prouver que ce soit lui qui les ait mises dans les fusils des autres, et naturellement il soutient ne les avoir cachées que par crainte de la défense d'en porter sur eux ; aussi ne sera-t-il condamné qu'à quelques mois de prison, tandis que Jacques assure que, s'il avouait avoir chargé les deux fusils qui sont partis, il serait fusillé dès le lendemain ; qu'on creuserait sa fosse d'avance et qu'à quatre heures du matin on le placerait contre le mur du cimetière, puis, crac ! tout serait dit ! Pourvu qu'il n'avoue pas ! car, enfin, les balles n'ont pas pu se placer seules dans les fusils, et je crains bien qu'il ne soit coupable.

Dimanche, [5 juin 1892], jour de la Pentecôte

Mgr [Jardinier] a pontifié, M. le chanoine Kalbermatten a prêché, aussi la grand-messe n'a fini qu'à douze heures au lieu de dix heures et demie.

Ce soir, après la procession du premier dimanche, j'ai été voir Riri dans son habit de velours ; il était charmant : un vrai petit Louis XVII⁴⁴ avec ses longs cheveux blonds bouclés, mais hélas ! on les lui coupe demain. Quel dommage que Marie ne puisse voir

⁴³ Selon les journaux (*Gazette du Valais*, 1892, n° 48, du 15 juin, p. 3 ; *L'Ami du peuple*, 1892, n° 48, du 15 juin, p. 2, et n° 49, du 18 juin, p. 4), le tribunal militaire s'est réuni à Sion pour juger et condamner le coupable.

⁴⁴ Le manuscrit porte *Louis XII*.

ce charmant enfant ! Elle qui désirait tant que les siens fussent jolis, elle est exaucée mais n'en jouit pas sur cette terre. Par exemple, elle serait inquiète, ces jours-ci, de Paula : depuis son inflammation de poitrine, cette petite ne reprend pas ; la coqueluche la fatigue beaucoup ; elle ne peut dormir la nuit. Tante Marie voulait monter aux mayens pour le changement d'air, mais le temps, si chaud ces jours passés, est à la pluie, et l'air humide ne convient pas aux bronches malades de Paula. Comment faire ?

En sortant de là, je me rendis chez l'oncle Louis pour lui faire mes adieux, croyant qu'il partait demain pour Reckingen avec les enfants, comme il l'avait annoncé. Mais pas du tout, il retarde comme toujours son voyage, fixé à mardi si ce n'est à plus tard. Tante Marie de Courten, tante Henriette, maman, mes sœurs étaient toutes venues dans le même but que moi et nous nous retrouvâmes chez Louise avec l'oncle Guillaume et Marie-Louise.

On n'a point encore de nouvelles d'Ernest ; il est toujours en Espagne et n'écrit point.

[Samedi], 11 juin ⁴⁵ 1892

Nous avons fait avant-hier une jolie promenade.

Lundi matin [6], Marie-Louise de Riedmatten vint de la part d'Aline nous inviter à la réunion qu'elle voulait avoir à Sion, ne pouvant la donner à Saillon, comme elle l'aurait désiré tout d'abord. Marie-Louise Stockalper se trouvait chez nous et, je ne sais comment, nous sommes venues à parler des excursions que font, chaque année, les demoiselles de Torrenté et Bruttin, tantôt au Saint-Bernard, tantôt à Zermatt, enfin dans tout le Valais, qu'elles vont connaître parfaitement.

Nous témoignâmes le désir d'en faire autant, quoique moins bonnes marcheuses que ces demoiselles, et Marie-Louise Stockalper nous approuva, tandis que l'autre Marie-Louise [de Riedmatten], pleine d'enthousiasme, s'écriait qu'il fallait aller pendant que nous sommes encore jeunes, et l'on décida que le jeudi suivant [9], si le temps était favorable, nous irions à la vallée de Bagnes.

⁴⁵ Le manuscrit porte 11 mai 1892.

L'après-midi, chez M^{me} Charles de Riedmatten, nous reparlâmes de ce projet, et Aline témoigna le désir de venir aussi depuis Saillon. Le jour suivant, nous le proposâmes à Fanny [de Laval-laz] qui ne s'était pas trouvée là. Enfin, jeudi matin, après avoir assisté à la première messe, je rejoignis mes sœurs à la gare où elles se trouvaient déjà et, un moment après, Fanny, Elvire et nous, installées dans un compartiment de troisième, nous partions.

Aline ne nous rejoignit pas à Saillon, nous le savions depuis la veille, et cette absence gâta une partie de la joie d'Elvire qui aime sa sœur presque trop !

Il y avait longtemps que je n'avais vu Martigny et je ne m'en souvenais plus ! J'ai trouvé cette ville très jolie et ses alentours charmants ; des prairies en fleurs et des buissons bordaient la grand-route que nous suivions, et l'air du matin était si bon que Fanny et moi nous nous disions que c'est dommage de rester le matin au lit, au lieu de profiter d'une si agréable température.

Le chemin nous parut long et nous enviâmes des Anglais qui se rendaient au Grand Saint-Bernard en voiture à deux chevaux. Nous nous assîmes sur des troncs d'arbres pour faire notre première collation. La vallée est magnifique, couverte de champs parsemés de coquelicots et de prés dont l'herbe est verte, fournie ; de temps en temps, de petits mamelons couverts de mélèzes et de sapins de la base au sommet nous variaient le paysage, mais la route pleine de poussière, principalement dans un tunnel⁴⁶ qu'elle traversait, et mes souliers trop durs qui me blessaient, me faisaient rester en arrière des autres. Enfin, nous arrivâmes à Sembrancher⁴⁷, après avoir traversé les villages de Martigny-Combe et de Bovernier⁴⁸. Il y avait là de charmants enfants que je prenais plaisir à regarder, pendant que Marie-Louise de Riedmatten débattait le prix de la voiture et que Fanny offrait d'accepter tout de suite les un franc par personne qu'on nous demandait. C'est ce que l'on fit, et pendant que notre conducteur attelait son cheval, on nous fit

⁴⁶ Sans doute, le tunnel dit des Trappistes, avant Sembrancher.

⁴⁷ L'auteur, qui est brouillé avec la géographie, a écrit : *Troistorrents* !

⁴⁸ L'auteur confond les noms des localités traversées et en invente même ; nous avons supprimé ces noms, en partie estropiés, en partie laissés en blanc. - Il écrit notamment *Beauvergnier*.

entrer dans une vaste chambre où se trouvaient un bon canapé, une table ronde, et où nous mangeâmes notre seconde collation : quelques tranches de saucisse et du pain.

Enfin, toutes les six dans la voiture, nous interrogeons le conducteur sur les noms des villages que nous voyions ; il nous montra celui de [---]⁴⁹ qui a brûlé dernièrement, puis nous apprit, en causant, qu'il était venu à Sion comme officier ; et Fanny le regardant lui demanda s'il n'avait pas des lunettes bleues. — « Oui, dit-il, Exhenry et moi nous portons des lunettes. — Alors, c'est vous qui faisiez la revue des soldats devant notre maison, dit Louise, près de la grande fontaine où se trouve le lion ? — Oui, et je voyais bien des demoiselles à la fenêtre, mais je ne savais pas qui c'était ; il me semble que je vous reconnais, continua-t-il en s'adressant à Louise. Vous étiez à la fenêtre à droite du balcon et j'étais obligé de gronder un de mes soldats, un Vaudois, qui levait toujours les yeux en haut ! » Il me répondit : « Ce n'est pourtant pas défendu de regarder sa sœur », mais je voyais bien que ce ne devait pas être sa sœur, parce qu'une sœur, on ne la regarde pas si souvent ! » Cette aventure nous a bien amusées ! Il y avait aussi Marie-Louise de Riedmatten qui, très gaie, disait des bêtises pour nous faire rire. Notre conducteur, qui s'appelle M. Stanislas Delasoie⁵⁰, hochait la tête en l'entendant, et nous regardait d'un air significatif, en disant : « Est-ce qu'elle est toujours comme cela ? » Ou bien : « Quelle rigolette⁵¹ ! elle doit bien vous amuser dans vos promenades. » Et encore : « On dirait un garçon manqué ! Est-ce que les demoiselles de Sion sont toutes gaies comme cela ? — Oui, lui dit Marie-Louise. — Eh bien, il ne me semblait pas ; je les trouvais assez sérieuses quand j'étais là. » En route, il voulut nous offrir de la limonade ou du sirop, et pour cela descendit

⁴⁹ Le village qui « a brûlé dernièrement », c'est celui de Soulalex. Le conducteur a pu en parler, mais non le montrer depuis Sembrancher. - Soulalex avait été incendié le 26 mai 1892, jour de l'Ascension. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 44, du 1^{er} juin, p. 2.

⁵⁰ Stanislas Delasoie ne figure pas dans l'état des officiers du bataillon 12, mais bien Maurice Delasoie, qui est alors lieutenant à la 1^{re} compagnie. - Voir *Annuaire officiel du canton du Valais pour 1892*, Genève, s. d., p. 80.

⁵¹ Rigolette, adj. Rigolote. « Presque synonyme de grisette », d'après le nom d'un des personnages des *Mystères de Paris*, d'Eug. Sue. - Voir Bescherelle, *Dictionnaire national*, Paris, 1846-1859, 2 vol., t. II, p. 1204.

dans les villages que nous traversions : Bagnes, [Montagnier, Prarreyer, Versegères]⁵², Champsec, mais comme il n'en trouva point, il nous offrit du vin et nous l'invitâmes à dîner. C'était dans un pré de Champsec. Louise et moi étions assises sur le bois d'une haie, et M. Delasoie, qui avait voulu se placer à côté de Louise, voyant qu'il ne le pouvait pas parce que le bois était pourri, lui dit : « Aussi, quelle idée d'aller s'asseoir là ! »

Au retour, il parla d'Auguste de Riedmatten comme ayant été un bon caporal, bien joyeux. L'une de nous dit en riant que Marie-Louise était sa sœur ; il le crut à cause de sa gaieté. Arrivés à Sembrancher⁵³, nous le payâmes ; mais il ne voulait pas tout accepter et rendit trois francs à Fanny, qui répondit que, puisque nous étions convenus de ce prix, il fallait qu'il les garde. — « Je ne savais pas que vous étiez des demoiselles de Sion, nous dit-il ; je vous croyais des Vaudoises ; sans cela je ne vous aurais pas autant demandé ! » Enfin, voyant notre refus de reprendre l'argent, il le garda.

Le retour fut fatigant et nous nous réjouîmes d'arriver à la gare de Martigny. Isaline Bonvin était à sa fenêtre quand nous passâmes dans cette ville, et Louise monta lui donner un bonjour.

[Mardi], 14 juin 1892

Aujourd'hui, le conseil de guerre est assemblé pour juger le soldat qui a mis les balles dans les fusils⁵⁴. Une vingtaine d'officiers sont entrés à une heure à la maison de ville. J'aurais bien aimé entendre ce jugement, mais les femmes n'osent aller nulle part ici ; il n'y a que M^{me} Lucie de Courten et Marie-Louise de Riedmatten qui ont osé s'y rendre.

J'ai été hier chez Louise de Lavallaz qui se trouve bien seule depuis le départ de l'oncle Louis et de ses enfants ; elle n'a que Tatie. Le parrain et la marraine de leur prochain enfant ne sont pas encore décidés ; peut-être que ce sera moi, cela dépend de

⁵² Nous avons complété les passages laissés en blanc.

⁵³ Le manuscrit porte de nouveau *Troistorrents*.

⁵⁴ Le tribunal s'est réuni à cet effet le 15 juin. - Voir plus haut, t. II, p. 43, note 43.

l'oncle Louis. Il était fâché dans sa dernière lettre, parce que Louise lui avait écrit que Tatie, tout en regrettant son papa, s'était écriée : « Qu'on est bien d'être nous deux seules, maman ; on est si tranquilles de ne plus entendre ces criailles d'enfants ! » Henri de Lavallaz qui a passé deux jours aux mayens, trouve Paula bien souffrante, toussant toujours beaucoup.

Nous travaillons ces jours-ci pour le reposoir, mais tante Henriette n'a personne pour le diriger ; aussi a-t-on choisi le plus simple de tous nos anciens plans : celui de la colonne de fleurs.

Le soir

Il n'a été condamné qu'à un mois de prison et cent francs d'amende⁵⁵. Joseph de Lavallaz, son avocat, a, paraît-il, fort bien plaidé.

Ce soir, la pluie si longtemps attendue est enfin tombée ; dans les montagnes on en était altéré ; mais à Sion on la craint à cause des vignes, qu'elle lave de tous les remèdes dont on couvre ses feuilles, et surtout parce que la fleur n'est pas encore tombée et que cela fera couler le vin. Enfin, tant pis, nous ne prions pas publiquement ici, tandis que dans les villages on a presque partout fait des processions pour la pluie.

Tante Nina a eu sa partie de tarots aujourd'hui. J'y étais invitée et j'ai perdu un franc et dix centimes. Le goûter très bon et bien servi sur une table, où deux roses ornaient chacune de nos tasses, nous a charmé les yeux comme le goût avec ses caramels, ses coupes pleines de magnifiques cerises et de groseilles.

Les jeunes filles du reposoir d'en bas sont revenues trempées de pluie ; elles avaient été aux mayens avec Marie-Louise pour faire des guirlandes de bouts de sapin. Ce que personne ne comprend, c'est que Marie-Louise n'ait pas fait rester Fanny Dallèves là-haut, elle toujours si inquiète pour sa santé.

C'est le jour de naissance de Caroline aujourd'hui ; elle a quinze ans, l'âge que j'avais quand je devins sa marraine, et je me trouvais

⁵⁵ Voir encore t. II, p. 43, note 43.

si vieille alors, tandis que maintenant je la trouve si jeune et moi, je me parais la même qu'autrefois.

[Jeudi], 16 juin 1892, Fête-Dieu

La procession a eu lieu malgré le mauvais temps. Ce matin, il pleuvait pendant qu'on achevait le reposoir et c'était décourageant. Mais, après la messe de huit heures, M. le curé [Abbet] vint dire qu'à moins qu'il ne pleuve des pierres, la procession aurait lieu et qu'il fallait s'habiller. Dans l'intervalle le temps s'éclaircit et l'on partit. J'étais une des porteuses de la Sainte Vierge, et M^{lle} Madeleine Calpini ne voulait pas nous la laisser, de crainte que sa robe ne s'abîme, mais nous insistâmes fortement ; notre groupe n'aurait eu aucune raison d'exister si celle que nous accompagnions nous était enlevée. On nous la laissa ; cependant, à la bénédiction du dernier reposoir, celui de l'évêque, nous dûmes aller la rapporter. La procession marchait avec moins d'ordre que d'habitude à cause des mauvais chemins, et nos robes blanches, nos voiles, étaient sales ; quelques petites filles manquaient et l'on ne pouvait s'agenouiller au passage du très Saint-Sacrement.

Tatie en saint Jean était charmante ; Pouponne et Stéphanie [de Torrenté], la petite [Marie] Andenmatten et la petite [Marie-Stéphanie] Zeiter, ainsi que d'autres toutes petites filles portant les épis d'or, formaient des anges ravissants. Anna de Preux portait le calice ; Laie, un drapeau ; Caroline, en bleu, l'M de la Sainte Vierge, et Fanny, en rouge⁵⁶.

Notre reposoir était le plus joli des trois. Cette verdure, ces fleurs, cette eau qui baigne les nénuphars, ces longues gerbes de roseaux plantées dans la mousse au milieu des sapins, les pierres du tour garnies de lierre comme la croix du sommet, tout et chaque petit détail présentaient un coup d'œil ravissant. Le reposoir d'en haut avait sa chapelle entourée de fleurs, et celui d'en bas, à cause des jardins qui entourent la colonne [météorologique], avait des proportions moins grandioses que d'habitude.

⁵⁶ L'auteur a laissé une ligne en blanc.

L'après-midi, nous avons aidé à faire rapporter les vases à fleurs et, demain, j'ai une réunion de la Garde d'honneur à neuf heures.

Louise vient de me dire qu'Ernest est arrivé ce soir d'Espagne et qu'il nous a rapporté une ombrelle à Caroline, [à] Louise et à moi ; ce sera la première de ma vie !

Louise a reçu des nouvelles de l'oncle Louis : un de ses veaux a péri !

[Mardi], 21 juin 1892

Ernest est arrivé. C'était le soir de la Fête-Dieu. Tatie est accourue comme une bombe chez sa maman en s'écriant : « Ernest est arrivé ! Maman, Ernest est là ! »

Il avait couché à Lausanne et ne s'était plus souvenu que c'était la Fête-Dieu ; ce n'est qu'à Martigny, en voyant à la gare des gendarmes en grande tenue, qu'il apprit de M. Fama la cause de ces habits de fête.

Samedi matin [18], il est venu chez nous et nous a donné des ombrelles, des éventails et de la liqueur venant d'Espagne. Louise, Caroline et moi avons eu les parasols ; Madeleine et H[enriette], les éventails, et maman, un chapelet en bois de senteur et la liqueur venant du couvent de Montserrat où se construisait le pont qu'Ernest dirigeait. Il nous a raconté tous les ennuis que cette liqueur lui a causés pour son transport. A Barcelone déjà, il dut payer l'octroi, et au sortir de cette ville il risqua de manquer le train parce qu'on l'examinait trop longtemps. Après bien d'autres difficultés, il fut arrêté à la frontière de France pour des formalités ; heureusement, il avait sa carte d'ingénieur sur lui et quand on l'eut vue, on se radoucit à son égard, mais on lui fit payer quinze francs et quelque chose, et à Genève, quatorze francs ! Voilà de la liqueur qui vient cher ! Il avait voulu l'envoyer par une agence à Barcelone, mais il attendit en vain pendant trois heures que le bureau s'ouvrît ; il y avait grève ce jour-là, et pour éviter le désordre, le bureau ne s'ouvrait pas !

Ernest a vu des courses de taureaux, mais il est sorti avant la fin parce qu'il en avait assez de ce carnage. Ce jour-là, on devait

abattre six taureaux ; ils arrivaient les uns après les autres sur l'arène, la crinière au vent et presque toujours furieux : il paraît que ce sont de superbes bêtes, plus belles que les nôtres, et qui font en entrant l'effet d'un lion. La vue du monde les excite et, lorsqu'ils aperçoivent le toréador monté sur un cheval, leur premier mouvement est de s'élançer contre lui tête baissée ; avec ses cornes il éventre le cheval et pour le jeu chaque taureau en tue trois ; ce sont de vieux rosses⁵⁷ qu'on achète à bon marché pour cela. L'homme doit profiter de ce moment pour le frapper au défaut de l'épaule et atteindre le cœur.

A Arles, où Ernest s'est aussi rendu, on n'immole pas les taureaux, mais le jeu consiste à leur attacher une cocarde entre les cornes. Là, le Colisée⁵⁸ est ancien et l'on croit se retrouver aux premiers temps du christianisme, quand les chrétiens étaient exposés aux bêtes !

Ernest a encore assisté à Barcelone à une première d'opéra. C'était quatorze francs la place au parterre. Il s'est trouvé à côté d'un joaillier italien qui lui a parlé et, lui montrant les dames qui assistaient au spectacle couvertes de bijoux, il les évaluait d'après leurs pierreries : « Voyez-vous celle-là, dit-il, elle vaut bien deux cent mille francs, et si elle consentait à venir poser ainsi, deux ou trois jours, dans ma vitrine, en disant que ces bijoux viennent de chez moi, elle ferait ma fortune ! »

Je n'ai plus le temps d'en dire davantage ; je dois aller chez Louise de Lavallaz qui me fait faire un sac pour Tatie, et de là je me rendrai à Maragnenaz avec cette dernière, car mes poussins doivent être éclos entre hier et aujourd'hui. L'oncle Louis laisse Louise libre de choisir le parrain et la marraine de son enfant ; aussi j'espère l'être parce que Louise ne veut pas dans sa position aller demander trop loin quelqu'un.

J'ai oublié de dire, à propos d'Ernest, que les mœurs espagnoles sont très drôles. Les gens ne se font point scrupule de manquer la messe le dimanche, et cependant ils sont religieux ! Ils travaillent ces jours-là presque comme à l'ordinaire, et le vendredi saint, tous

⁵⁷ Rosse, s. m. Vieux cheval, mauvais cheval. Emprunt au patois. - Voir FEW, t. XVI, p. 735 b.

⁵⁸ Plus exactement les Arènes.

s'habillent en noir, on ferme les magasins, on arrête les voitures et même les wagons, sauf les trains directs ; la reine même marche à pied. Les femmes et aussi les hommes ne sortent pas sans parasol et sans éventail, et les dimanches, à la messe, on entend continuellement le bruit des éventails que l'on fait aller ! La moindre femme du peuple se coiffe mieux que nous ici les jours de bal ou de réception !

Même jour, plus tard

La délicieuse après-midi que j'ai passée ! Jusqu'à trois heures j'ai travaillé dans le verger avec Louise, et puis voyant que le temps changeait et le ciel couvert de nuages, nous sommes parties plus tôt pour Maragnenaz, Louise avec nous. La pluie s'est mise à tomber lorsque nous étions arrivées, mais je ne l'ai pas sentie, parce que je me trouvais à l'écurie devant la « clouque ». Plus tard, nous l'avons soulevée : il y avait cinq poussins vivants et un de mort complètement hors de l'œuf ; nous l'avons enlevé et jeté loin. Il y en a un de jaune canari avec une petite tache noire sur la tête ; un autre gris pommelé ; deux, presque noirs ; un, brun.

Nous avons aussi vu le poulain de [Germain] Reynard qui est très joli, et pour goûter, Louise a commandé de la crème, de la viande salée, de la tomme et du pain de seigle.

Les classes sont terminées ! Hier, j'ai été voir l'exposition des ouvrages manuels des classes des sœurs ursulines et de celles des Dames franciscaines. Dans les premières, ce qui m'a frappé est la quantité d'ouvrages faits par chaque élève ; Ida Calpini, entre autres, avait brodé un voile du Saint-Sacrement magnifique : or sur satin blanc, une robe d'enfant en mousseline laine blanche brodée d'une guirlande de fleurs en soie, trois robes tricotées, une camisole cousue, festonnée et brodée, enfin des pièces de raccommodage et une image pieuse. Aussi, ce soir, l'ayant rencontrée, je l'ai félicitée ; elle est vraiment une fille de ressource pour sa maman ! Chez les Dames franciscaines, ce qu'il y avait de plus beau était le lambrequin de Fanny Dallèves, le cousin d'Henriette et, comme finesse d'ouvrage, les lettres brodées au plumetis, par Agnès [Roten], sur des mouchoirs de batiste.

[Vendredi], 24 juin [1892], jour de la Saint-Jean

Je n'ai pas assisté à la comédie jouée par les petits garçons de l'école primaire⁵⁹, mais après les vêpres, je me suis rendue au théâtre avec Louise de Lavallaz. Nous sommes arrivées au commencement de l'école des filles pour jouir des succès d'Anna et Laie de Preux qui ont eu, l'une le second et l'autre le troisième prix de progrès. Tatie a mérité le second avec celui de catéchisme, de conduite et d'ouvrage manuel. Je lui ai fait présent, comme marraine de confirmation, d'un petit album sur la première page duquel j'avais peint une couronne de petites fleurs roses et de myosotis, puis ces vers composés à son intention :

*Tu as sept ans, Tatie, c'est l'âge de sagesse,
C'est l'âge de raison.
Tu l'as si bien compris que, chassant la paresse,
Préparant la moisson,
Ta volonté s'unit à ton intelligence
Et le zèle à l'effort
Pour mériter un prix que chacun récompense.
Jouis, tu es au port !
Hier, tu avais semé ; aujourd'hui, tu recueilles
Et peux te reposer !
Accepte cet album ; qu'on vienne sur ses feuilles
Une fleur déposer !
Un mot, un souvenir, une petite image
Disent beaucoup au cœur,
Feront penser, plus tard, à l'ami qui voyage
Comme au père, à la sœur.
Mais ce que je voulais, en ornant cette page
De « Ne m'oubliez pas »,*

⁵⁹ La représentation, au théâtre, d'une farce en un acte *Les Bossus de Québec*, [par un auteur non identifié]. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 50, du 22 juin, p. 2 et n° 52, du 29 juin, pp. 2-3.

*C'était de t'inspirer, enfant, nouveau courage
Pour lutter ici-bas.
Il faut, pour que notre âme en vertus soit féconde,
Se vaincre tous les jours.
Nos penchants, nos défauts, nous devons, en ce monde,
Les combattre toujours.
On peut ce que l'on veut, tu l'as prouvé, mignonne,
Je t'en fais compliment.
Sache persévérer et vouloir être bonne
Pour que Dieu soit content.*

Dimanche, 26 juin [1892]

Demain, nous montons aux mayens. Aussi ai-je été hier, après la bénédiction du Sacré-Cœur, à Maragnenaz voir mes poussins : il y en avait neuf ; presque tous sont noirs ou gris ; un seul, blanc avec une tache noire sur la tête, et point de brun avec une raie plus foncée sur le dos. Adèle Reynard s'est montrée bien complaisante ; elle me les a montrés, puis les a mis dans un panier pour que je puisse les porter, malgré la clouque qui lui sautait contre et la piquait, parce que j'avais envie de les avoir prêts pour demain matin de bonne heure. Ils sont dans le poulailler du pressoir avec mes deux autres poules qu'Adèle m'a portées. J'ai voulu la payer pour ses œufs, ses soins et ses peines, mais elle n'a pas accepté, disant que le coq la payerait ; je le leur laisse, et ils ont vendu le leur deux francs, et s'il y a un coq noir dans ma couvée, je le porterai à [Germain] Reynard en descendant des mayens puisqu'il en a envie. Pour aujourd'hui mes poussins sont bien mal, enfermés avec la clouque et mes deux autres poules, et ces dernières, sans cesse piquées par celle-là, le sont encore plus. Les petits peuvent sortir par les barreaux du poulailler mais rentrent difficilement ; aussi je dois aller voir sans cesse ce qu'ils font et les remettre près de leur mère. Demain, je les porterai moi-même au bras tandis qu'on mettra la mère avec les poules dans un autre panier ; ils seront bien malheureux pendant la route, mais on dit que cela vaut mieux ainsi pour que la clouque ne les étouffe pas.

Ce matin, mon journal du *Petit courrier des dames et Journal des demoiselles*⁶⁰ est arrivé. Je me suis empressée de voir si j'avais un prix ; mais comme je ne me voyais pas marquée au commencement, j'ai lu tout d'abord les lignes placées sous ces mots : « Concours littéraire ». Il y avait que la direction du journal, très heureuse du succès qu'a eu son concours, remercie ses abonnées et les félicite de leurs manuscrits qui, presque tous, ont une certaine valeur littéraire ; que leurs sujets choisis avec intelligence étaient souvent très intéressants ; le style, bon, quelquefois semé de mots drôles, jetant çà et là l'étincelle du rire, et dans beaucoup le dialogue n'était pas dénué d'imagination et montrait de l'esprit. Quant au dénouement si difficile à trouver, [il] était généralement bien amené et conservait ainsi jusqu'à la fin l'intérêt de la pièce. Après avoir lu tous ces éloges, j'osai à peine regarder si mon nom était marqué ! il l'était, mais le dixième sur onze prix. Cependant, on disait ensuite que, parmi les manuscrits qui n'ont pas obtenu de prix, on devait citer comme particulièrement intéressants ceux de ... ; il y avait dix-huit noms ; donc il y a dix-neuf personnes après moi, qui ont composé d'intéressantes saynètes, c'est beaucoup ! parce que la mienne, je l'ai faite toute seule, et dans les premières, plusieurs probablement se seront fait aider. Voyons ce qu'on m'enverra comme prix⁶¹ !

M. [Gustave] de Nucé est mort cette nuit, presque subitement. A minuit, il eut une oppression comme cela lui arrivait quelquefois, mais elle ne dura pas longtemps ; à cinq heures, elle lui reprit.

⁶⁰ Le *Journal des Demoiselles*, revue mensuelle, a paru de 1833 à 1922. En 1869, il avait absorbé le *Petit courrier des dames, ou nouveau journal des modes, des théâtres, de la littérature et des arts* (1822-1865). Dès lors, certaines livraisons paraissent sous le titre de *Journal des Demoiselles et Petit courrier des dames*.

⁶¹ Les résultats du « Concours littéraire » sont publiés dans le fasc. 20 de l'édition hebdomadaire, du 25 juin 1892, p. 238. On y lit en effet que le dixième prix est attribué à l'abonnée qui a choisi le pseudonyme : « Au pied des trois collines, Tourbillon, Valère, Majorie », qui est donc celui de Marie de Riedmatten.

Ce dixième prix, Marie de Riedmatten devait savoir en quoi il consistait ; il était mentionné dans le fasc. 14 et reproduit dans le hors-texte : « Pelote étoffe rebrodée ». - Voir, plus loin, p. 60, la déception que l'auteur éprouve à la réception de son prix.

Madame alla chercher le docteur ⁶² ; M^{lle} Rosalie Penon, le curé, qui se trouvait déjà au confessionnal ; cependant on ne sait s'il est arrivé à temps ; les uns disent que oui ; les autres, non. M^{me} Venetz nous a raconté que sa femme lui ayant demandé, au dernier moment, s'il souffrait, il avait secoué la tête et montré la bouche, voulant exprimer par là qu'il ne pouvait plus parler ; « donc, ajouta-t-elle, il a conservé sa connaissance jusqu'à la fin, et je n'ai aucune crainte sur son âme, car enfin il faisait sa prière tous les soirs et par conséquent un acte de contrition. Quant à moi, je ne crains point la mort subite ; je ne demande jamais à Dieu de m'en préserver, mais de faire une bonne mort et de me l'envoyer telle qu'Il lui plaira ! » Je trouve sa résignation admirable, mais je ne l'ai pas ; elle, cependant, a vu mourir dans sa famille plusieurs personnes ainsi, mais c'est le bon Dieu qui le veut ainsi, et c'est bien !

J'ai revu avec plaisir, après la grand-messe, M^{lle} Blanche [Dénériaz], l'amie d'Alphonsine de Torrenté, celle qui nous avait tant amusées, il y a deux ans, aux mayens, par le jeu des petits papiers. M^{me} Venetz lui a fait une grâce charmante.

J'ai salué de même Césarine [de Torrenté] et ses deux enfants Jules et Marguerite [Abbet] ; l'aîné, qu'on appelle encore Bébé, louche davantage, et c'est regrettable avec ses jolis traits.

Césarine a bien changé ; c'est depuis une grave maladie qu'elle a faite et dont elle souffre encore, on le voit. Peut-être est-elle poitrinaire comme sa sœur Alexandrine ?

J'ai vu encore un monsieur étranger, à la grand-messe, dans notre banc qu'il a pris, et j'ai dû me mettre derrière. Il n'avait pas de gants ; c'est drôle pour un étranger, un dimanche surtout, quand sa mère ou sa sœur, qui se trouvait sur le même banc que moi, avait l'air comme il faut. Ils sont restés assis presque tout le temps de la grand-messe, sauf pendant l'élévation, et pourtant il n'avait certes pas l'air malade, étant gras et rouge. Un Valaisan n'aurait pas fait cela ; ceux qui s'assoient hors le temps du Credo ne viennent pas à la grand-messe.

⁶² Sans doute le Dr Jules Dénériaz, beau-fils du défunt.

Il m'a semblé l'avoir revu sur le chemin des Capucins, et plus tard à la bénédiction des Dames, mais je me serai trompée probablement, je suis si myope ! et je n'ose pas porter de lorgnon ! Aussi ce qui m'a fait croire cela, c'est qu'il ne m'a pas saluée ; les messieurs d'ici me saluent tous !

Le soir, après souper

Je ne m'étais pas trompée en ayant cru voir le monsieur à la bénédiction des Dames ; il y était ! Caroline et Fanny voulaient donner un dernier bonjour à leurs chères maîtresses et ne l'ont pas pu, parce que ce monsieur et cette dame se trouvaient au parloir en sortant de la bénédiction.

Le matin, à la grand-messe, j'avais eu un air attrapé quand je m'étais aperçue que notre banc était occupé, et ce monsieur m'ayant regardée à ce moment avait voulu se reculer, mais c'était trop tard ; j'entrais déjà dans le banc de derrière. Le soir, quand j'entrai dans la chapelle et que je regardai au fond s'il y avait de la place dans les bancs des élèves, il s'était vivement reculé en me regardant encore, mais je n'ai pas traversé la chapelle, contre mon habitude, ayant trouvé une place au commencement. Enfin, Henriette, à qui j'ai raconté cela, m'a dit être entrée à Saint-Théodule et les avoir vus ; que ce monsieur l'avait beaucoup regardée. « Comme j'ai une même robe que toi, a-t-elle ajouté, il aura pensé que j'étais ta sœur ; les étrangers connaissent toujours les airs de ressemblance. » Ils courent donc toutes les églises ; ce soir, nous les avons encore vu descendre la nef principale de la cathédrale, en se donnant le bras, à la Bonne-Mort⁶³ ; c'est même ce qui a fait que nous en avons parlé. La sœur des Dames a dit à Caroline que c'était une célébrité.

Il s'appelle M. Philips ; sa femme est presque aveugle, et il a perdu quelques années plus tôt une jeune fille de dix-sept ans. Ils avaient avec eux leur unique enfant qui doit avoir de quatorze à quinze ans, et son institutrice. Ils sont seize fois millionnaires et

⁶³ C'est-à-dire à la chapelle de l'Ossuaire, à gauche en entrant par le bas-côté de la cathédrale.

voyagent beaucoup ; pour le moment, ils sont à Zermatt⁶⁴. La dame toujours souffrante est une bienfaitrice des Dames franciscaines. Une des sœurs converses, je crois sœur Isabelle, a soigné sa mère dans sa dernière maladie et comme elle avait perdu son anneau d'argent, M^{me} Philips le lui a racheté. Un de ces jours passés, monsieur, madame et mesdemoiselles ont été chercher en break les Dames franciscaines pour les conduire à Saint-Léonard.

Mayen de Sainte-Anne⁶⁵, [lundi], 27 juin 1892

Enfin nous voici aux mayens et par un temps magnifique ! Je ne comprends pas Louise qui a préféré rester à Sion, pour assister à la comédie des étudiants⁶⁶, le jour de la Saint-Pierre. Mais une comédie, qu'est-ce auprès du bon air, de la forêt, des prairies, de la vie libre et bonne que l'on possède ici ? Toujours dehors avec le ciel bleu comme unique voûte, les différentes chaînes de montagnes pour horizon, la verdure de l'herbe comme tapis, et puis les arbres, les fleurs, la fontaine autour de nous ! Il me semble qu'on ne goûte aucune peine ici ; tout paraît facile et rien ne semble ennuyeux. Ainsi nous n'avons guère pu jouir des agréments du mayen, ce premier jour ; car, à peine arrivées, il nous a fallu mettre en ordre le chalet et le nettoyer, mais cela ne nous fatiguait pas et la seule déception que j'ai eue, c'est de ne pas recevoir mon sac par le bagage⁶⁷ de ce soir, ce sac où j'avais mis ce qui m'était le plus utile pour les mayens ; enfin, on ne peut pas tout avoir !

Ce matin, à cinq heures, j'allai à la messe pour en revenir à cinq et demie. Après avoir déjeuné, j'allai au pressoir prendre mes poussins ; pour cela, je m'étais munie d'une soucoupe de

⁶⁴ Il est impossible de vérifier au moins la graphie du nom dans le *Journal et liste des étrangers de Zermatt et Loèche-les-Bains*, année 1892. La Bibliothèque cantonale du Valais, à Sion, et la Bibliothèque nationale suisse, à Berne, ne possèdent la collection de ce périodique que depuis 1900.

⁶⁵ L'auteur a inséré ici dans son manuscrit un cahier de vingt feuillets.

⁶⁶ Le 29 juin, les étudiants du collège de Sion ont donné la représentation d'un vaudeville *Le Docteur Oscar*, [par Antony Mars]. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 52, du 29 juin, p. 2 et n° 53, du 2 juillet, p. 2.

⁶⁷ Bagage, s. m. Convoi, transport. - Voir *Glossaire*, t. II, p. 190. - D'où *bagageur*, transporteur de bagages. Voir t. II, p. 396.

pain au lait que je mis devant le poulailler ; comme ils avaient faim, ils sortaient pour venir manger et je pus en attraper plusieurs que je mettais dans un panier couvert ; mais à la fin, la clouque s' alarma et le dernier ne put rejoindre ses frères qu'après la sortie de la mère, prise de force par Rosine.

Il était près de six heures et demie quand nous nous mîmes en route, moi mon panier de poussins à la main, et près de Sainte-Marguerite⁶⁸ je rencontrai Henri de Lavallaz qui me dit : « Dépêche-toi de rejoindre les autres qui sont en avant. » C'est ce que je fis et dans une minute je les eus rejointes.

Notre voyage fut très agréable et pas fatigant, car nous nous arrêtions de temps en temps pour regarder les poussins, et nous marchions tout doucement.

A Vex, Henriette et moi fîmes une petite prière à l'église et nous rencontrâmes M. le curé [Fardel]. Enfin, après une pénible montée, voici le mayen ! Je me hâtai de rendre à la clouque ses poussins dont elle avait été privée pendant tout le voyage : elle n'eut pas encore l'air si contente !

Nous avons dîné bientôt après avec du rôti froid, du salame et du fromage, assaisonnés par la bonne eau des mayens. J'avais rentré mes poussins pour ne plus avoir à m'en occuper et leur portais l'après-midi un quart de bidon, son, eau et salade mélangés ; ce soir, ils avaient tout mangé ! L'après-midi se passa à balayer, faire les lits, nettoyer les buffets, laver les tiroirs, etc. Je mis en ordre ma chambre et ne pus me rendre à la forêt que vers les sept heures.

Comme nous n'avions pas de lait pour le souper, il fut retardé et nous priâmes le chapelet en attendant ; puis les bagages arrivèrent. Fanny et Laie, qui avaient voulu se promener près d'une grange, virent un taureau noir qui les regardait et mugissait ; elles s'enfuirent avec frayeur et se cachèrent, toutes pâles, dans une grange, croyant qu'il les poursuivait ; mais il n'en fut rien.

Après le souper, une agréable surprise vint à nous dans la personne d'Aline et de son mari, qui arrivaient pour prier sainte

⁶⁸ Chapelle, aujourd'hui disparue, de l'ancienne léproserie, qui se dressait près de la route qui conduit au pont du Rhône.

Anne, sans penser nous y trouver. Elle, Aline, n'avait pas osé venir plus tôt à cause du taureau qui est méchant, nous dit M. Léon ; il nous a parlé aussi du renard qui a pris une poule à Jacques [de Riedmatten], le premier soir de son arrivée. Quel ennui ! des dangers partout : pour nous le taureau, pour les poules le renard.

Le jardin est bien soigné cette année ; les choux sont beaux ; la salade, déjà grandie ; les pommes de terre, avancées. Il n'y a que les carottes qui sont rares. Il y a beaucoup de groseilles, mais elles sont petites ; une partie de mes plantes de framboises prospère bien.

Mardi, 28 juin 1892

Ce matin, pendant que je rangeais dans mon buffet mon linge et tout ce qui se trouvait dans mon ballot, Henriette, Laie et Fanny, accourent en s'écriant : « Marie, Marie, une bonne nouvelle, deux bonnes nouvelles pour toi ! — Vous avez trouvé mon sac, leur dis-je. — Oui, et il y a suspendu ton prix du *Journal des demoiselles*. » C'était un petit paquet ficelé où je devinai une pelote. Je l'ouvris devant leurs regards impatients et de leur étonnement de ce que je n'avais pas l'air plus ravie ! Voilà que nous découvrons une horrible pelote, passée, râpée, entourée d'un galon de soie blanche défraîchi et sali ! Elle ne valait pas le port de quinze centimes qu'elle a coûté ; le son qui la remplit vaut seul quelque chose. Je n'aurais pas cru que le *Journal des demoiselles* ose envoyer une pareille chose ! Il aurait mieux fait de réduire les prix et de donner du frais. Je l'ai déjà défaits pour voir ce qu'elle contenait, puis j'ai recousu la doublure, car elle pourra me servir si je la recouvre une fois.

J'ai eu bien à faire à cause de mes poules : cette clouque est bornée ; quelle différence avec celle de l'année passée, si intelligente ! Celle-ci ne me connaît pas et ne comprend pas mes intentions ; quand je veux lui donner à manger, elle hérissé ses plumes ; et si je lui rends ses poussins qui ne peuvent la suivre, elle me saute contre. Elle ne veut pas sortir du poulailler le matin, et le soir, pas rentrer ; elle n'en connaît pas encore le chemin et j'ai toutes les

peines du monde à la conduire de la place jusque-là. Aussi je suis beaucoup moins attachée à cette couvée qu'aux précédentes, et c'est tant mieux, car la plupart des poussins sont des coqs et il faudra les tuer ou les vendre. Cependant je crains pour eux, mais surtout pour la clouque, le renard qui pourrait creuser un trou dans la terre et entrer ainsi dans le poulailler qui n'a point de fondement. Notre coq a disparu et des poules sans coq s'égarèrent et peuvent être dévorées, d'autant plus qu'un gros épervier a passé par ici. C'est plein de dangers pour ces pauvres bêtes.

Mon autre poule a couché hier à la grange et ne s'est pas approchée; aujourd'hui, j'ai dû la veiller pour lui donner à manger et entrer dans l'écurie où elle s'était réfugiée. Ce soir, la femme [de Louis] Bovier a pu l'attraper et l'enfermer avec l'autre, arrivée de Sion par le bagage. Il y avait aussi une grande boîte de carton sur notre mulet; c'étaient les effets de M^{lle} de Sépibus que nous devons remettre à M^{me} Charles de Rivaz. Laie et Fanny sont allées les lui porter, mais un instant après elles arrivaient hors d'haleine avec la boîte; elles avaient rencontré le taureau et s'étaient trouvées presque en face de lui; il avait mugé en les apercevant, mais elles s'étaient sauvées! Pourvu que nous ne le rencontrions pas demain en allant à la messe!

Madeleine et Caroline sont arrivées ce soir; elles avaient vu la pelote et avaient bien ri, avec maman, en la contemplant. Il faisait très chaud pour aller au cimetière, et le monde a été bien ému en entendant la petite Olga [de Nucé] appeler son papa d'un accent déchirant. M^{me} Charles de Riedmatten n'était pas à l'enterrement.

Henriette, Laie et Fanny, qui avaient été acheter du pain, ont rencontré Marie Ribordy, Anna de la Pierre et les demoiselles de Kalbermatten, qui les ont engagées à s'asseoir un instant. Comme elles en avaient le temps, elles acceptèrent et demandèrent des nouvelles de Marguerite [de Lavallaz]. On répondit qu'elle se trouvait à l'écurie pour boire son lait chaud de la vache. En effet, s'y étant rendues, les jeunes filles la virent et Marguerite, enchantée, se jeta dans les bras de Fanny, lui faisant mille caresses.

Je n'ai pas encore été au chalet d'Aline et n'ai vu ni M^{me} de Rivaz, ni Jacques, ni Charlotte, ni leurs enfants.

[Mercredi], 29 juin [1892], jour de la Saint-Pierre

En passant devant le mayen Léon [de Riedmatten] pour aller à la messe, nous vîmes que la famille de Rivaz était déjà partie, mais Jacques nous rassura en disant que nous étions en avance. En effet, lui attendait encore sa femme et son enfant. La messe n'avait pas été sonnée une seule fois quand nous arrivâmes à la chapelle [d'en bas] et il n'y avait presque personne autour ; seuls quelques paysans, étendus dans un pré, dirent en nous voyant passer toutes les six : « Eh, voilà des belles filles ! » J'eus le temps de faire ma méditation et quelques-unes de mes prières avant la messe, et, quand elle fut terminée, nous nous retrouvâmes entre connaissances, Aline et son mari, Charlotte, Jacques et le petit Léon, M. et M^{me} Charles de Rivaz que nous avions rejoints, puis dépassés, sur le chemin ; l'oncle Henri [de Torrenté], Ida et Pouponne, Charles de Torrenté et M^{me} Emilie, Emma de Riedmatten qui nous a engagées à venir un jour chez elle, etc. ; mais c'était tout drôle de ne pas y voir les demoiselles Rouiller. Nous avons renoncé à cause de la chaleur au projet d'aller voir le chalet de M. Léon de Cocatrix qu'on dit si joli, et, au retour, nous nous assîmes, chez Aline, sous le cerisier dont les fruits commencent à rougir ; tout est si précoce, cette année !

Je ne suis pas restée longtemps à cause de mes poules ; il y en a trois maintenant à part celles qu'on a portées de Sion, mais ces dernières, je ne les laisse pas sortir de crainte qu'elles ne se perdent. Les autres sont habituées au mayen et ne s'éloignent pas.

Après leur avoir donné à manger, je me suis mise à écrire une lettre à maman pour lui dire d'envoyer un coq et lui donner de nos nouvelles, pendant que les enfants jouaient au croquet. Après-midi, nous avons été voir le fameux chalet et y avons rencontré, au-dessus de l'hôtel, Charles de Torrenté, sa femme et le petit Maurice ; ils nous ont dit leur approbation sur le mayen et nous avons parlé du taureau. Il y en a, paraît-il, au mayen Gabioud un terrible. Afin de pouvoir le sortir, on lui a entouré les jambes d'un triangle de bois, qui l'empêche de faire un pas plus grand que l'autre, et on le tient lié par une grosse chaîne. Malgré cela, il laboure la terre d'une manière effrayante et ceux qui le condui-

sent n'en approchent qu'avec précaution. Le chalet de M. Léon de Cocatrix n'était pas fini, mais j'aimai bien sa forme, de côté. Par contre, devant, il n'y a que trois ouvertures de grandeurs différentes ; c'est très drôle, mais il paraît que la galerie que l'on doit poser changera tout. On a fait des terrasses qui conduisent au milieu des rochers, c'est charmant ! Les alentours me plaisent, mais on ne peut juger de l'ensemble parce qu'il y a des bois et d'autres matériaux disposés çà et là. En passant sur le bisse, pour notre retour, nous avons vu les deux cousines, ces vieilles demoiselles protestantes, qui font hausser leur chalet et, devant l'hôtel, Vivie de Torrenté, assise avec un livre de chant ; nous l'avons fait chanter et puis lui avons demandé si elle aimait les mayens : « J'aime mieux Sion, dit-elle, parce qu'ici on ne me laisse pas sortir. Maria est bien là, mais elle ne vient pas me voir, papa non plus, et maman est malade, toujours au lit ; quand elle veut essayer de se lever, elle prend mal et tombe comme un enfant. »

Enfin nous arrivâmes chez tante Marie, Madeleine donna le prix de Paula, qui fut ravie d'en recevoir, car elle ne s'y attendait pas. Il y avait aussi une très jolie lettre de M^{me} Marie-Immaculée. Plus tard, le petit Arnold est venu ; c'est un bel enfant, mais très mal habillé : un manteau blanc trop étroit et des souliers percés, déchirés. On avait écrit à Louise d'en envoyer d'autres, mais comme elle ne l'a pas encore fait, j'ai, dans ma lettre à maman, beaucoup insisté là-dessus, lui disant, ce qui est vrai, qu'elle faisait manquer la messe à sa nourrice, qui n'ose le porter ainsi à la chapelle. Malgré cela, il fait plaisir à voir et ressemble à tous ses frères et sœurs, mais avec le teint moins noir ; il a surtout de Guillaume dans les traits, mais souvent l'expression de Louis. Comme lui, il se fâche quand des personnes inconnues le regardent ; à goûter, il s'est un peu familiarisé ; il a bu comme quatre du vin rouge pur et mangé comme un ogre, du thé, du beurre et du miel, du salame et de la viande salée, des bonbons, etc. Il n'a plus sa grosseur à la joue, mais il est faible de jambes et ne marche pas encore. Paula va mieux ; elle n'a eu qu'un seul accès pendant que nous étions là, et tante Marie ne paraît pas trop fatiguée ; mais elle était triste, ce jour étant l'anniversaire de la naissance de Marie qui aurait trente-trois ans. Elle s'attendait à recevoir une

lettre, mais il n'en est point venu. La photographie de Tatïe en saint Jean lui a fait grand plaisir ; elle a été sensible à cette attention de Louise et a répondu immédiatement à Tatïe ; mais elle a senti vivement la négligence qu'on a mis à lui envoyer celle de Riri faite longtemps avant.

Ce soir, le ciel était pommelé. Fera-t-il beau demain ? Il n'y a pas de messe à la chapelle d'en haut ; l'abbé Vincent [de Torrenté] est loin. Si un prêtre monte pour le premier vendredi, Léontine Dubuis a promis de me hucher depuis la forêt ! Il faudrait alors aller se [---]⁶⁹.

[Jeudi], 30 juin 1892

Cette nuit, j'ai eu un fort accès de fièvre produit, je pense, par l'estomac chargé, car j'ai rendu des glaires ; ce sera la viande du souper qui m'aura pesé.

Après nos prières, nous nous sommes mises à travailler, moi au tapis de maman dont le bouquet vient trop petit. Vers les dix heures, nous voyons un énorme épervier perch  sur un mélèze, non loin de la grange et qui s'envola pour se poser sur le toit d'une autre grange. Il n'avait pas l'air effrayé de notre présence, et j'allai voir si ma poule était à l'écurie ; heureusement, oui. Bientôt, deux autres éperviers arrivèrent, c'est inquiétant !

Il était onze heures lorsque nous entendons hucher ; c'était Tatïe ! Elle courait, à la montée, pour nous voir plus vite. Euphrosine Reynard l'accompagnait ; Marguerite, la fille de la fermière des de Lavallaz, ayant manqué de parole à Louise, elle avait été avec Tatïe jusqu'à Maragnenaz pour demander une personne qui puisse la porter une partie du chemin, car elle ne supporte ni le mulet, ni la voiture, ni le chemin de fer, sans rendre.

Malgré sa fatigue, Euphrosine a pris plaisir à voir leur clouque et mes poussins, puis a examiné la chapelle, admirant les vitraux, l'autel Saint-Laurent, etc. Nous lui avons porté à dîner dehors, afin qu'elle ne se refroidit pas et pût rester au soleil.

⁶⁹ Notice inachevée.

Après-midi, nous allâmes montrer la forêt à Tatïe ; elle monta comme nous sur M^{me} Roc-à-fleurs, pour se laisser glisser au second étage, cueillit quelques fraises, admira le rocher canapé, le rocher fauteuil, M^{me} Roc-à-bain, puis Roc-à-eau, mais surtout elle eut du plaisir à trouver de la poix. Euphrosine Reynard nous rejoignit et s'extasiait sur la beauté de la forêt et ses grands mélèzes. « C'est presque tout en mélèzes ici, disait-elle ; ces arbres ont bien du meilleur bois que les sapins. Comme vous devez être bien ici ! continuait-elle ; l'air est si bon ; vous ne devez jamais avoir trop chaud ; ah, je suis contente d'être montée aux mayens ! »

Il n'était qu'une heure et demie quand elle parlait de descendre pour couper les blés ; nous l'en dissuadâmes et elle suivit notre conseil en nous demandant le chemin de La Vernaz, pour voir quelques mayens avant de partir. Nous lui conseillâmes de monter à la chapelle d'en haut en passant par les mayens Dallèves et de Kalbermatten, puis de continuer jusqu'au mayen de Lavallaz et, de là, descendre sur le bisse pour voir les chalets de Werra, de la Pierre et de Rivaz en descendant. Elle a dit qu'elle ferait cela, voulant profiter, puisqu'elle était aux mayens, de les connaître, ne sachant plus si elle pourrait y revenir. Alors, nous lui avons montré le chemin.

Tatïe est enchantée et nous amuse beaucoup. Après-midi, pendant que nous travaillions, elle s'est mise à tricoter, et le soir, après souper, à jouer à un, deux, trois, courant avec ardeur ; puis elle est venue prier avec nous, et sans dormir, quoiqu'elle se soit levée à cinq heures du matin, elle a répondu à tout le grand chapelet, à celui des âmes du purgatoire, à celui du divin Cœur de Jésus, à tout le mois du Sacré-Cœur, à la prière du soir, à l'angélus, etc. Elle nous a dit qu'il fallait l'éponger, sa maman ne la laissant pas rester ici, si on ne le lui faisait pas. Laïe lui a répondu en riant qu'on la mettrait sous le goulot de la fontaine pour recevoir sa douche. En se couchant, elle a aussi demandé une chemise de nuit, mais on s'est contenté de lui donner une camisole, lui disant qu'aux mayens on ne fait pas tant de compliments.

Madeleine Bovier est venue nous porter le lait ; Tatïe l'a reconnue et lui a demandé où était Arnold ; elle nous a dit qu'elle le porterait samedi, en descendant à Vex. Tatïe, en partant de Sion,

avait avec elle un petit panier contenant son tricot et les souliers d'Arnold, mais Euphrosine Reynard, devant déjà porter Tatie, n'a pu s'en charger.

[Vendredi], 1^{er} juillet 1892

C'est aussi le premier vendredi du mois, et, tandis qu'à Sion il y a l'exposition du Saint-Sacrement, ici nous n'avons pu ni confesser, ni communier, et pas même entendre de messe.

Le matin, pendant que je travaillais au tapis de maman, M^{me} Dallèves est arrivée ; Madeleine, Henriette, Tatie, etc., ont été l'inviter à dîner, mais elle a refusé.

Après-midi, j'ai fait écrire à Tatie une lettre pour sa maman, puis nous l'avons conduite chez son amie Martha de Rivaz. Il y avait sur la place de ce mayen Aline, Charlotte [d'Odet], M^{me} [Franz] de Sépibus, tandis que M. Charles de Rivaz et Jacques se tenaient devant elles, étendus tout de leur long sur le gazon.

Madeleine est restée là jusqu'à près de trois heures, et nous avons lavé les vitres de la chapelle, mais nous n'avons pu l'arranger n'ayant pas trouvé les clefs du coffre qui contient les fleurs, les chandeliers, etc.

M^{me} Dallèves est venue le soir, et nous avons prié avec elle notre chapelet, puis le chemin de la croix, en attendant maman et Louise que Madeleine avait vu venir sur la route de Vex en regardant avec la lunette. Nous finissions de prier le chapelet quand nous voyons entrer dans la chapelle Etienne, que personne n'attendait ce soir ; ce fut une surprise agréable pour sa mère.

Enfin Louise arriva sur son mulet, puis maman à pied depuis un moment parce qu'elle avait eu peur de sa monture trop vive. Nous nous sommes embrassées, avons échangé les nouvelles de Sion et des mayens. Louise de Lavallaz a été très contente de la lettre de Tatie et des nouvelles d'Arnold. Euphrosine Reynard n'enverra pas mon coq.

Enfin, nous avons passé une agréable soirée ; Aline, Elvire, M^{me} de Sépibus et Jeanne de Rivaz sont venues nous trouver, et Tatie a été contente de se coucher un peu tard.

[Samedi], 2 juillet [1892], fête de la Visitation

Nous avons été à la messe à la chapelle d'en bas, mais comme nous nous croyions en avance, nous ne nous pressions pas, allant en nous amusant. Voilà que nous arrivons à l'Élévation de la messe qui s'était dite un quart d'heure plus tôt, Mathilde Rouiller prétendant que Charles de Torrenté avait voulu avancer l'heure, et lui rejetant toute la faute sur Caroline Rouiller. C'était M. Dumoulin qui disait la messe ; je me suis confessée à lui, afin de pouvoir terminer demain mes six dimanches de saint Louis de Gonzague que j'avais commencés trop tard.

Aline et Elvire sont venues nous accompagner jusqu'à mi-chemin de leur mayen et nous avons causé un instant ensemble. Elles ne veulent pas jouer l'opérette que nous avions désignée pour la fête de maman, à cause de leur deuil⁷⁰. Le reste de la matinée s'est passé à m'occuper de mes poussins qui se développent beaucoup et de la chapelle dont nous avons revêtu l'autel des trois nappes exigées et du tapis, avec le crucifix et les chandeliers dorés, les fleurs et les canons. Tante Henriette s'est procurée une sonnette à trois grelots comme en désirait Raphy.

Après-midi, j'ai lu la vie du saint du jour, c'est-à-dire la Visitation de la Sainte Vierge, à la forêt où j'ai travaillé à la couverture des vieilles filles de Marie-Louise. Je dois en faire treize carrés, et chacune de mes sœurs autant.

Le soir, Laie nous a fait rire comme à son ordinaire ; elle a de la gaieté à revendre ; elle est bien heureuse de pouvoir jouir ainsi et de s'amuser de tout, et c'est agréable aussi pour les autres. A son âge, j'étais parfois ainsi, mais quand on a senti la douleur, quand on a perdu des personnes aimées, on ne peut plus rire de rien, malgré sa volonté, et j'en ai tant perdues !

O Eugénie, avec toi la moitié de mon âme a disparu ; tu me parlais un langage que je cherche en vain parmi ceux qui m'entourent ; il me nourrissait, me soulageait, me fortifiait, élevait mes pensées et les rendait plus profondes et meilleures. Je suis plus enfant à trente ans que je ne l'étais à vingt quand ton amitié

⁷⁰ De leur oncle, Gustave de Nucé, décédé le 26 juin 1892.

m'aidait de tes conseils et que ton jugement droit et sûr provoquait ma confiance. C'est pour Dieu cependant que tu m'as quittée, et à cause de cela j'accepte ton absence. Faut-il donc qu'elle soit préjudiciable à mon âme ? et ce don que j'ai fait de toi en acceptant volontiers ce sacrifice sera-t-il payé par une chute toujours plus grande du ciel vers la terre ? O mon Dieu, vous êtes juste et généreux, je ne puis en douter ; ma foi en vous ne peut être altérée, mais accordez-moi votre secours.

[Dimanche], 3 juillet [1892]

Ce matin, nous avons assisté à notre première messe dans la chapelle de Sainte-Anne, et j'y ai communié.

Il y a un inconvénient aux mayens, c'est que du dedans de la chapelle on entend tout ce qui se dit au dehors ; ainsi, pendant notre action de grâces, au révérend père capucin et à moi, une partie de la conversation de ces messieurs et dames, les habitués de notre messe, arrivait jusqu'à nous pour nous distraire, car, dès que les prières après la messe sont dites, M. Dallèves, Etienne, Jacques, M. Léon de Torrenté sortent sur la place, puis quelques dames aussi ; on rit, on cause avec cordialité, tandis que les plus jeunes vont jouer au croquet derrière la chapelle. C'est très agréable quand on a fini ses prières, mais non sans cela.

Le père qui nous disait la messe est du Haut-Valais ; sa langue est l'allemand, mais il se fait bien comprendre en français. Nous avons causé pendant le déjeuner sur les causes de l'incrédulité et comment on pouvait perdre la foi, et qu'une fois perdue, il est difficile de la recouvrer, parce que c'est ordinairement l'orgueil qui est cause de ce malheur, et que se railler de la religion, par exemple, est un péché contre le Saint-Esprit que Dieu pardonne difficilement.

Ce père s'est informé d'Augustin, pour les examens duquel maman lui a demandé de prier. Il a du goût pour les mathématiques et il aime la solitude : « Je ne suis jamais mieux que dans ma cellule, nous dit-il, et je préfère une retraite aux missions. On me demande parfois si je ne m'ennuie pas d'être si longtemps seul, mais j'ai toujours à faire et je ne m'ennuie jamais. — Je

vous comprends, lui dis-je ; si l'on s'ennuie, c'est bien plutôt quand on se trouve obligé de prendre part à une conversation qui ne vous plaît pas. » Il a souri d'un air approbateur.

Tatie étant entrée dans la chambre, il demanda qui elle était. — « C'est l'enfant de mon frère, dit maman, que vous connaissez peut-être, M. Louis de Kalbermatten. — Le professeur ? — Non, celui qui passe les étés à Reckingen. — Ah ! M. Louis, l'ami de M. Henri Roten ! — Oui. — Je ne l'ai vu qu'une fois, mais je m'en souviens. Quand M. Henri me l'a présenté, M. Louis m'a dit : « Je ne vous ai jamais vu, mais je vous connais depuis longtemps, car Henri m'a souvent parlé de vous ! »

En sortant de table, il a voulu donner une image à Tatie et par la même occasion m'en a offert aussi une de la Sainte Vierge après m'avoir demandé mon nom. « Vous la traitez comme un enfant, a dit maman. — Oh ! elle le mérite bien, répondit le père, qu'on la traite en enfant. » Au même instant, comme je sortais en montrant mon image aux personnes assises sur la place, Jacques me dit : « Tu es mise au rang des enfants ! — Vous avez entendu, leur dis-je. » Mais non, il me disait cela par hasard !

Hier soir, par le bagage, j'avais reçu le *Journal des demoiselles* et j'en ai lu une partie cette après-midi, avant d'aller chez tante Marie. Tatie a été fort contente de retrouver sa grand-maman et Paula ; elle avait voulu lui garder son orange du dessert, mais, comme on a tardé avant de se mettre en route, elle n'a pu résister à la tentation et l'a mangée. Jean-Jean [Wolff] nous a bien amusés ; c'est un vrai petit gamin de trois ans, toujours gai, de bonne humeur. Tout d'un coup il paraît couvert de boue de la tête aux pieds ; sa figure était noire comme celle d'un ramoneur ; il a fallu le laver et tante Marie en était mécontente, mais lui riait de tout son cœur. Henriette, Caroline et Laie l'ont couronné de pissenlits et porté sur un brancard en criant : « Voici le roi Jean ! » Il était charmant ainsi, ses longues boucles blondes lui tombant sur les épaules, et sa figure d'ange ; aussi avons-nous toutes crié : « Vive le roi Jean ! »

En descendant, nous avons été donner un bonjour à Anna de la Pierre qui part jeudi à Sion ; Henri s'y trouvait et ses enfants ont été charmants. Piccolo a pris très bonne mine ; Marguerite est

toujours très gracieuse. De retour au mayen, j'y ai revu François [Pitteloud], l'ancien berger et l'ami d'Augustin ; il est marié et a deux enfants, deux filles dont l'aînée a sept ans. Aussi s'est-il étonné qu'aucune de nous ne se soit mariée, et sur ma réponse négative, il a dit : « Mais toi, Marie, tu dois bien approcher des trente ans. — Je les ai eus cette année. »

[Mercredi], 6 juillet 1892

Depuis que Louise dort à côté de moi, je ne puis plus écrire le soir et je ne sais quand trouver un moment dans la journée.

J'avais oublié de dire, dimanche, que, avant d'aller chez tante Marie, Madeleine avait reçu une lettre de [---]⁷¹, un hôtel non loin de Martigny. Comme je ne croyais pas qu'elle eût une connaissance dans cet endroit, je pensais qu'on s'était trompé et que la lettre était pour M^{lle} Madeleine de Riedmatten l'institutrice et voulais envoyer la lettre sans l'ouvrir, mais Madeleine dit : « Il faut bien cependant que je sache si elle est pour moi ! » On décolle l'enveloppe avec précaution et Madeleine regarde la signature: Adélaïde Cottet. « C'est pour moi, s'écrie-t-elle ; c'est une de mes amies du Sacré-Cœur qui se trouve à Champex et qui m'invite à passer quelques jours avec elle. » Nous lui conseillâmes d'accepter l'invitation, d'autant plus que M^{lle} Gross devait inviter Augusta Bruttin à la même époque. Madeleine est donc descendue à Sion, déjà mardi, pour se faire faire une robe neuve et doit partir demain pour Champex.

Hier, Marie-Louise est arrivée avec Célestine Barman ; elle a, devant Tatie, sorti ses seize poules du panier pour les mettre au poulailler ; enfin, elle nous a dit bien des nouvelles ; l'oncle Louis est arrivé à Sion, peut-être montera-t-il un de ces jours aux mayens. Madeleine l'a fait saluer le même soir de son arrivée par sa servante, en lui annonçant pourquoi elle venait, ce qui l'empêcha de s'effrayer ; elle lui conseilla de se faire belle et les frisons, coiffure qui la change complètement. Tante Henriette était chez Louise quand Madeleine y a fait son apparition.

⁷¹ En blanc dans le manuscrit.

Ce matin, Tatie est venue pleine de joie me réveiller en disant : « Ouvre-moi, je veux te montrer quelque chose ! — Et à moi ? a dit Louise. — Aussi, mais à Marie avant. — Alors je ne viens pas t'ouvrir, car moi je suis prête. — Mais quand il n'y a rien d'écrit pour toi ! » Son secret lui échappait, c'était une lettre de sa maman qu'elle voulait nous montrer, jolie lettre pleine de bons conseils et de recommandations.

Elle est très amusante, Tatie, et elle a bon cœur, mais peu de réflexion. Au dessert, elle nous offrit tous les abricots que contenait la boîte que sa maman lui avait envoyée par Marie-Louise. Pour lui faire plaisir, nous poussâmes toutes des exclamations de surprise et de contentement ; elle rayonnait, ses yeux brillaient de plaisir et elle nous embrassa toutes en nous offrant ses fruits. Laie, Caroline et Fanny se sont amusées à lui faire des questions comme celles-ci : « Quelle est la couleur du cheval blanc de l'empereur d'Allemagne ? » Ou : « Quel est le père des enfants de Jacob ? » Elle répondait : « Brun » ou « Je ne sais pas », et « Isaac », ou même elle cherchait longtemps. Longtemps elle se trompa ; il fallut lui mettre les objets sous les yeux pour lui faire comprendre et encore elle se trompait : « Quelle est la couleur de ton tablier bleu ? » Elle répondait en regardant son tablier : « Il a de grandes raies bleues, de petites rouges », etc.

Ce soir, M. le curé [Fardel] de Vex est venu nous rendre visite ; il a dit la messe le matin même à la chapelle d'en bas et nous ne l'avons pas su ! Mais il ne peut pas la dire à jour fixe.

Les oreillers de tante Henriette sont arrivés, et les cours de droit sont commencés. M. Raphaël Dallèves n'a pas été bien hier soir, ce qui a empêché sa famille de venir à [---]⁷².

[Vendredi], 8 juillet 1892

Nous avons passé hier soir, avec la famille Dallèves, la soirée chez Marie-Louise. Pour faire coucher Tatie, nous voulions la persuader qu'elle devait être fatiguée d'être venue avec nous au

⁷² Notice inachevée.

chalet de M. Léon de Cocatrix, mais elle disait : « Moi, je ne suis pas fatiguée », et quand, enfin, elle fut au lit, s'apercevant que nous ne rentrions pas, elle disait à maman : « Si j'étais vous, je ne permettrais pas à mes enfants de sortir le soir tard et de rester si si longtemps dehors. »

Cette après-midi, comme je lisais un instant, après avoir exercé à jouer une petite saynète Charles, Marthe de Rivaz et Tatïe, celle-ci revint en courant à la forêt et me cria : « Mamie ! Mamie ! une dépêche est arrivée pour nous dire que j'ai encore un petit frère ! Alors il faudra que tu descendes, parce que c'est dimanche le baptême. — C'est un petit frère, lui dis-je ; alors tu as perdu, toi qui priais pour avoir une sœur, tandis que Laïe, Caroline et Fanny demandaient au bon Dieu le contraire ! » Et j'ajoutai : « Voilà, tu as si bien prié hier soir trois chapelets que le bon Dieu t'a envoyé le poupon que tu demandais. — Je veux descendre pour le baptême », disait-elle, et nous eûmes bien de la peine à la dissuader de cette idée.

Dans la dépêche, il y avait : « Louise a garçon ⁷³, dimanche baptême, couches difficiles. » C'est la première fois que cela lui arrive.

En allant faire ma neuvaine, je me suis rendue chez tante Marie de Lavallaz pour avoir de plus amples détails. Elle venait de recevoir une lettre de l'oncle Guillaume qui lui annonçait que Louise avait eu besoin de deux médecins et qu'on l'avait chloroformée, mais que le docteur assurait tout danger disparu pour le moment. Pourvu que tout aille mieux désormais ! Je descends demain, car je crois être marraine.

Mardi, 12 juillet [1892]

Samedi [9], après une pénible descente, j'arrivai à Sion à huit heures du soir. Tante Henriette m'attendait ; elle me fit prendre un bain de pieds et nous soupâmes ensemble. Elle me raconta, pendant le repas, quelle horrible opération avait subie Louise et à laquelle tante Henriette dut assister, son aide étant devenue néces-

⁷³ Jean de Kalbermatten, né le 8 juillet 1892.

saire. On ne croyait pas pouvoir sauver l'enfant, et la mère difficilement, ce qui fit qu'on baptisa mon filleul sur la jambe avant sa naissance, puis, après, une seconde fois, sur la tête, sous condition. Tante Henriette était à Longeborgne quand l'oncle Louis l'envoya prévenir de l'état de Louise ; mais, à son retour, l'opération n'était pas encore commencée et Louise la reconnut. On l'endormit en lui mettant un masque sur la figure et tante Henriette dit n'avoir jamais rien vu de si horrible ! Heureusement, la pauvre Louise n'a pas beaucoup souffert et va très bien depuis. A peine soupiré, j'ai été la voir pour lui donner des nouvelles de Tatie et lui porter son bouquet, car, en montant avec moi à la chapelle d'en haut, l'après-midi du samedi, elle avait vu quelques plantes de pensées sauvages et avait cueilli ces fleurs, puis d'autres de chaque espèce, en disant : « Comme ça, maman connaîtra toutes les fleurs des mayens ! — Elle les connaît déjà, lui avais-je répondu, car avant son mariage elle passait les étés aux mayens, mais cela lui fera d'autant plus de plaisir. » C'est ainsi que je portai à Sion ce bouquet auquel j'avais ajouté des branches de mélèze et qui fit grand plaisir à Louise à cause de l'attention de Tatie. Je lui racontai sa sagesse et ses naïvetés, puis j'embrassai mon filleul, et je me retirai avec l'oncle Louis sur le balcon. Il était exaspéré de ce que tante Marie ne soit pas descendue pour le moment des couches. « Mais, lui dis-je, vous ne l'avez pas avertie ; elle ne pouvait pas deviner que cela irait mal. Jusqu'à présent Louise les a toujours eues bonnes ! Je voulais la faire prévenir hier, mais Louise par bonté ne l'a pas voulu. Et puis, dis-je, il faut penser que tante Marie n'est plus jeune ; elle a cinquante-huit ans ; chaque dérangement la fatigue et l'indispose. »

Nous étions à parler ainsi quand mon petit filleul se mit à crier ; j'allai le voir et, ne le sachant pas déjà baptisé, je lui dis : « Console-toi ; demain, tu seras chrétien », et il se tut.

Le lendemain était le grand jour ; je me levai de bonne heure pour aller me confesser, car je n'avais pu le faire la veille, étant restée trop tard chez l'oncle Louis. Je rentrai à la maison pour le déjeuner ; il était huit heures du matin, et tante Henriette qui avait veillé Louise ne s'était pas encore couchée. Après avoir entendu les premières messes, elle était revenue déjeuner puis était retournée

à l'église. Elle ne dort pas de toute la journée, elle qui a tant de sommeil, mais elle offre tout cela pour la réussite des examens d'Augustin ; heureusement qu'ils sont bientôt passés, sans cela elle en mourrait, elle est déjà si maigrie ⁷⁴ par ses privations. Après la grand-messe, je suis allée chez Louise et j'y ai revu mon futur filleul : un joli enfant qui ressemble aux autres frères et sœurs, mais en mieux ; il a un grand front bombé, un nez droit et mince, une toute petite bouche et, pour le moment, ses yeux semblent noirs, comme ses cheveux ; il est long, pas très gras, mais bien sage.

Après-midi, j'arrivai à trois heures. Tante Marie était là, elle venait des mayens, un peu dérangée et avait laissé Agnès [Roten] pour garder les enfants. Tante Marie de Courten lui demanda si elle connaissait les noms de son petit-fils : « Non, dit-elle, on ne m'a rien dit ; je ne savais même pas jusqu'à hier qui serait son parrain et sa marraine. Louise, dit tante Marie de Courten, voulait absolument qu'il s'appelle Grégoire et M. Louis n'y tenait pas du tout. — Pourquoi Grégoire ? dit tante Marie. — Parce que c'est un nom de la famille de Kalbermatten, lui répondis-je, et que l'oncle Louis semblait regretter de ne l'avoir [pas] donné à Arnold. — Ses enfants ont tous des noms de la famille de Kalbermatten, continua tante Marie. — Sauf Guillaume, expliquai-je. — Et une mère peut aussi tenir à donner le nom de ses parents à ses enfants ; elle en a autant de droit que le mari. » Elle nous quitta en disant cela pour aller chez Louise, et je ne me souviens plus de la réflexion que fit tante Marie de Courten quand, ayant levé les yeux, je vis l'oncle Louis devant nous. — « Que venez-vous de dire ? demanda-t-il. — Nous parlions du nom de tes enfants, qui sont tous pris dans la famille de Kalbermatten, sauf Guillaume. — C'est M^{me} Guillaume qui a dit cela, reprit avec violence l'oncle Louis. Est-ce que cela la regarde ? Mes enfants sont des de Kalbermatten ; elle n'a rien à dire sur leurs noms. Que les de Lavallaz donnent des noms de de Lavallaz s'ils le veulent ! — Mais elle n'a rien dit, m'écriai-je, un peu effrayée par le ton qu'il avait pris. — Alors, tant mieux, mais qu'elle prenne garde ! Quand le verre est trop plein, il déborde à la fin ! »

⁷⁴ Maigri, maigrie, adj. Amaigri, amaigrie. - Voir *FEW*, t. VI, 1, p. 7 a.

Anna de la Pierre était là et entendit tout. Elle aussi trouve que tante Marie aurait dû descendre pour le moment de la naissance ; cependant, sa mère à elle, M^{me} de la Pierre, ne sera pas là pour ses couches, et c'est elle-même qui lui a dit de rester aux mayens. Etrange inconséquence ! Comme on voit autrement pour les siens que pour les autres !

A quatre heures, j'ai mis le bouquet de parrain à M. Edouard [Wolff], mais j'avais déjà mes gants et n'ai pas su bien l'épingler ; tante Henriette m'a aidée.

L'orage qui s'était déclaré vers les trois heures, avait cessé ; il ne pleuvait plus, mais les chemins étaient mouillés. Mon futur filleul avait sur sa couverture le bouquet de myosotis et le ruban de soie bleu que je lui avais donné ; tante Marie de Courten était porte-channette⁷⁵ et tante Nina, accompagnée⁷⁶. Mon filleul ne pleura pas pendant les cérémonies de son baptême ; une seule fois, quand on lui mit du sel dans la bouche, il fit un « hein » qui montrait que Jean, Grégoire, Marie, Edouard de Kalbermatten savait goûter le symbole de la sagesse. Des fonts baptismaux nous le conduisîmes à l'autel de la Sainte Vierge et je le lui offris pour être un champion dévoué à sa cause, tout en tenant un cierge allumé dans la main. Enfin, nous reprîmes le chemin de la maison où les invités au goûter de baptême nous attendaient sur le balcon. Le goûter fut très gai ; il y eut du jambon à la gelée, un gâteau aux fraises, du vin rouge avec de l'eau de Seltz, du champagne, des bonbons et des pêches. L'oncle Louis était gai, car Louise n'avait pas de fièvre. L'oncle Charles et Anna [de Preux] se trouvaient aussi là, ainsi qu'Henri de Lavallaz et Emma de Kalbermatten.

On parla beaucoup du terrible accident arrivé sur le *Mont-Blanc*, bateau du lac de Genève, où les passagers restés dans le salon de première ont été cuits par la vapeur de l'eau bouillante que la chaudière a répandue en éclatant. Huit sont morts sur le coup et presque tous les blessés ont succombé, soit pendant le

⁷⁵ Voir t. I, p. 380, note 57.

⁷⁶ Accompagne, s. f. Personne qui accompagne la porte-channette dans la cérémonie du baptême.

transport, soit plus tard ⁷⁷. On eut peur un instant, que Fanny de Lavallaz ne se trouvât là, car elle avait annoncé son arrivée pour ce jour-là et n'était pas venue. L'oncle Antoine, après avoir été plusieurs fois l'attendre à la gare, télégraphia à Lausanne ; on lui répondit qu'il n'y avait personne de ce nom-là, mais sur la liste des morts était inscrite une dame inconnue. Heureusement, on sut plus tard qu'elle n'avait pas quitté Aix.

Le lendemain, tante Henriette m'accompagna jusqu'aux Fournaises, et de là, je montai seule aux mayens. Il était onze heures quand j'arrivai ; maman me fit boire un grog et puis un verre de sirop, car j'avais bien soif. Elle voulut descendre le soir même, malgré la défense de l'oncle Louis qui, dimanche soir, m'avait pris par le bras en me disant : « Ecoute, Marie, tu diras à ta maman que je ne veux pas qu'elle descende, et que si elle vient je consulterai M. le Dr Sierro pour son genou. » Je vis le petit Arnold en montant et lui donnai à goûter des bonbons du baptême de son petit frère que je portais à Tatie.

Avant-hier mardi nous étions bien seules, sans maman ni tante Henriette. Il y avait messe à la chapelle d'en bas, nous y allâmes ; puis, comme nous avions nos ouvrages, Louise et moi, nous sommes restées chez les demoiselles Rouiller, ainsi que M^{mes} Ida et Emilie de Torrenté. Après-midi, il fit un orage épouvantable et quoique pressée d'ouvrage je me réfugiai à la cave avec Catherine. Un coup de tonnerre plus fort que les autres y fit descendre toutes les autres. Tatie pleurait à moitié ; joignant les mains, elle priait, mais ne tarda pas à s'ennuyer et remonta. Un instant après, un coup beaucoup plus fort que les autres, précédé d'un éclair qui illumina toute la chambre, la fit redescendre avec Louise, Laie, Caroline et Fanny. C'était comique, et cette fois ce n'était pas moi qui prêtais à rire.

Hier, pendant que nous travaillions, l'une de nous lisait *Jean nu-pieds* ⁷⁸, et nous avons fait de même le soir après souper, et ce

⁷⁷ C'est une explosion survenue le dimanche 10 juillet 1892, à Ouchy, sur le bateau le *Mont-Blanc*. - Voir les détails dans la *Gazette du Valais*, 1892, n° 56, du 13 juillet, pp. 1 et 2, et *L'Ami du peuple*, 1892, n° 56, du 13 juillet, pp. 1-2.

⁷⁸ Roman par Albert Delpit (Paris, 1876, 2 vol.).

matin, après le départ de M. Dumoulin. Il arriva hier, au moment où je m'apprêtais d'aller faire ma neuvaine et resta pour nous dire la messe aujourd'hui.

Cette après-midi, nous avons écrit à tante Henriette pour sa fête, et Henriette, à sa réunion. Tatie était curieuse de savoir ce que c'était qu'une réunion ; quand on la lui a montrée elle n'osait pas entrer. Marie-Louise et Ernest ont chez eux M. Chappuis et deux de ses enfants, un garçon et une fille.

Mercredi, 20 juillet 1892

Nous avons passé la Saint-Henri dans l'angoisse de l'attente, au lieu de la joyeuse réunion et du bon goûter des années précédentes : c'était le jour des examens d'Augustin. S'il était reçu, nous devions recevoir une dépêche, et maman l'attendait de midi à deux heures. Pour m'éviter les émotions de crainte et d'espoir, je montai à la chapelle d'en haut pour conduire Tatie chez Henriette de Torrenté qui l'avait invitée, puis, de là, j'allai chez tante Marie pour y donner un bonjour à l'oncle Guillaume arrivé de Sion, mais je n'y trouvais que M. Edouard [Wolff], car il avait été chez Piccolo lui souhaiter sa fête. A trois heures et demie, je redescendis et eus un moment d'espoir en voyant deux bougies allumées sur l'autel de la chapelle d'en haut, mais plus j'avançais près de notre mayen, plus je me sentais oppressée, lorsque, du mayen Dallèves, j'entendis me crier : « Augustin est reçu ! » Ah ! quel soulagement et que nous pûmes jouir ensuite de la petite comédie jouée par les amies de Fanny, au mayen de Torrenté, dont le produit se montant à frs 13,01 fut apporté dimanche à Marie-Louise pour ses vieilles filles !

Marie-Louise est descendue à Sion, vendredi, pour remonter le lendemain soir. Elle m'a porté de bonnes nouvelles de mon filleul qui se mouille, paraît-il, à chaque instant.

Vendredi, samedi et dimanche, c'était jours de canicule ; sauf le premier, ils ont été très mauvais ; aussi, depuis, pleut-il continuellement et nous ne pouvons aller à la messe.

Hier, c'était la fête de saint Vincent de Paul, jour de naissance d'Eugénie ; j'ai rêvé d'elle, la nuit du lundi à mardi.

Ce soir, Laie, Caroline, Fanny, Madeleine et maman ont voulu faire une farce à Louise. Comme elle regarde tous les soirs sous son lit par crainte d'y trouver quelqu'un de caché, elles habillèrent des chiffons en homme, avec les habits d'Augustin, le chapeau de papa et des souliers. C'était très ressemblant. Elles le déposèrent sous le lit. Malheureusement, Louise vit les souliers qui dépassaient ; elle les toucha et ils lui restèrent dans la main. Quand j'arrivai, on éteignit la lumière et lorsque j'eus allumé la mienne, je vis cet homme couché sur mon lit, et cela me fit une certaine impression, quoique je m'attendisse à une farce.

[Vendredi], 29 juillet 1892

Augustin est arrivé ⁷⁹ mercredi [27], après avoir assisté à la première messe d'Henri de Courten et nous en avoir rapporté les images de sa part ⁸⁰.

Le vendredi avant [22], c'était le jour de fête de maman, la Sainte-Madeleine, mais il n'y a pas eu de messe dans notre chapelle et nous avons été à celle d'en bas. En revenant, nous nous sommes rangées par âge, Tatie marchant la première et portant un beau bouquet que tante Henriette avait envoyé de Sion chez Marie-

⁷⁹ La *Gazette du Valais* annonce (1892, n° 58, du 20 juillet, p. 3) qu'Augustin de Riedmatten vient de passer son examen de licence ès sciences à l'Académie de Dijon : « M. de Riedmatten a fréquenté le collège de Sion jusqu'en Syntaxe ; il a terminé ses études classiques au Pensionnat de Notre-Dame de Mongré, à Villefranche, dirigé par les R. P. jésuites, et complété ses études scientifiques à la Faculté catholique de Lyon. »

En effet, Augustin de Riedmatten a réussi son baccalauréat (deuxième partie) à Notre-Dame de Mongré en 1887. Il a ensuite suivi les cours de la Faculté des Sciences aux Facultés catholiques de Lyon trois années consécutives : 1888-1889, 1889-1890, 1890-1891. Pour obtenir la licence ou le doctorat, il doit alors se présenter devant une Faculté d'Etat. C'est ainsi qu'il se rend à Dijon en 1891 où il échoue une première fois en juillet (voir plus haut, t. I, pp. 405-406), puis de nouveau en septembre suivant, bien qu'il ait été admissible à l'oral. Il accomplit donc une nouvelle année (1891-1892) à la Faculté des Sciences de Dijon, et il est enfin reçu à la licence en juillet 1892. - Renseignements communiqués par le secrétariat des Facultés catholiques de Lyon et par celui de l'Université de Dijon.

⁸⁰ Célébrée à Einsiedeln le dimanche 24 juillet 1892, comme l'avaient annoncé la *Gazette du Valais*, n° 57, du 16 juillet, p. 3, et *L'Ami du peuple*, n° 58, du 20 juillet, p. 2.

Louise ; Fanny, les dents du tapis ; Caroline, sa pelote rose recouverte d'un carré au filet ; Henriette, le manchon que tante Henriette avait envoyé la veille et moi, notre tapis. Nous nous avançâmes près de maman pour lui souhaiter sa fête.

Le lendemain, Marie-Louise Stockalper reçut une dépêche qui lui annonçait que son oncle Antoine était très mal ; elle partit par la poste, le soir même, pour Brigue, et le lendemain, M^{me} Dallèves. Aline et Elvire descendirent à Sion le lundi matin, en sorte que nous étions peu nombreux le jour de la Sainte-Anne. La veille, Jacques nous avait donné des mélèzes que nous plantâmes de chaque côté de la chapelle ; on garnit aussi les deux jardinières de mousse avec des plantes de fougères, et l'intérieur comme toujours. Le jour de la Sainte-Anne, on nous porta deux chaises prie-Dieu, cadeau de Marie-Louise. Il y avait à la messe M^{me} de la Pierre, Louisa, Virginie et Marguerite [de Lavallaz], M^{me} Ida de Torrenté et Pouponne, deux demoiselles Rouiller, M^{me} [Célestine] Dubuis et sa fille, etc.

Lundi, 1^{er} août 1892

Nous descendons ce soir pour la Portioncule et, de Sion, Louise et moi irons au Saint-Bernard. Il avait été décidé que toute la famille irait, mais au dernier moment, maman a eu peur pour Henriette et Fanny qui toussent, et elles viennent de se décider à ne pas venir. Augustin devait nous accompagner avec M. Duval, son ami, qui lui avait annoncé son arrivée à Sion pour aujourd'hui. Cela se rencontrait bien, car il avait dû se rendre à Brigue, dimanche, pour l'enterrement de M. Antoine Stockalper.

[Dimanche], 14 août 1892

Je n'écris plus, c'est qu'il fait un temps magnifique et comment rester en chambre quand on voit au dehors le soleil ? J'en fais provision, toujours assise sous ses rayons ; je ne recherche pas l'ombre, à peine en ai-je sur mon ouvrage grâce à mon large chapeau de paille.

Nous n'avons pas été au Saint-Bernard, personne ne voulant venir avec nous ; mais, après avoir reçu M. Duval à Sion, chez tante Henriette, nous avons fait avec lui une promenade de montagne, à Essertse⁸¹. Il avait de la peine à marcher dans des endroits peu difficiles et pas dangereux ; M. l'abbé Jacquier était obligé de lui donner le bras et même, une fois, j'ai dû lui tendre la main. Les Français ne sont pas de vrais hommes ; quelle différence avec les nôtres ! Arrivés aux chotes⁸² d'Essertse, nous avons dîné avec du lait chaud et du pain de seigle, de la crème et du beurre fournis par les bergers, de la viande salée, du pain bis, du salame et du bœuf conservé, apportés par Augustin. On ne nous a demandé que fr. 1,80 pour tout ce qu'on nous a donné ; il est vrai qu'Augustin leur avait donné deux cigares et ensuite les restes de notre repas. Tout un troupeau de cent cinquante vaches ont passé au-dessus de nous ; j'avais peur des taureaux (il y en avait trois), car Madeleine avait un tablier et un parasol rouge vif, mais ils ne nous ont point fait de mal. Après-midi, nous sommes montés au lac et avons aperçu du monde sur les crêtes de Thyon ; nous avons huché et l'on nous a répondu, en sorte que nous avons deviné des Valaisans ; mais qui ? En regardant avec les jumelles d'Augustin, nous avons distingué un père capucin, mais pas davantage, tandis qu'en approchant les autres nous ont reconnus et appelés par notre nom. Il y avait des myosotis, des pâquerettes et des violettes ; j'en ramassai en disant à M. Duval : « N'est-ce pas que l'on est bien sur les montagnes ? » Mais il n'avait pas l'air enchanté et me répondit : « Oui, quand on est arrivé ! » Pour redescendre, nous avons passé par les crêtes de Thyon, mais auparavant, ayant vu de la neige, nous nous sommes dirigés de ce côté et en avons mangé. En ce même endroit, nous avons rencontré M. le ministre protestant [Hahn], sa femme et des Anglais et Anglaises étrangers. La descente m'a beaucoup fatiguée ; mes souliers trop durs me faisaient mal. A Thyon, mes compagnons ont été voir le fameux taureau de M. Gabioud.

⁸¹ Le manuscrit porte *Issert*, et plus loin *Issers*.

⁸² Chote, s. f. Abri contre la pluie ou la neige. Etable. - Voir *Glossaire*, t. IV, pp. 18-19, s. v. *Chôta*, nos 1 et 3.

Samedi, 20 août 1892

Je ne parviens pas à dire tout ce qui s'est passé depuis : l'arrivée de tante Henriette, le retour de la famille Dallèves et de Marie-Louise, un agréable goûter que nous avons fait les trois familles réunies au sommet de la forêt de Vex, le jour des fêtes d'août la promenade de l'après-midi au-dessus de la chapelle d'en haut avec M. Crompt, Ernest et Paul de Courten en plus. Et déjà quelque temps auparavant, la charmante représentation de la crèche, jouée par M^{lle} Blanche Bourgeau, l'amie d'Alphonsine, les demoiselles de Torrenté et Bruttin, les enfants de M. Raoul, Aline et la petite Abbet, etc. On nous a aussi volé deux poules : Bob et ma dernière poussine de l'année passée, Lilie, la courte de souffle, que je réservais pour couvrir l'année prochaine.

Mardi soir, Fanny Dallèves, Henriette et Caroline sont descendues à Sion pour l'enterrement de Sœur Isabelle⁸⁸, franciscaine ; elles y ont vu mon petit filleul que Laie va promener tous les jours ; Louise qui, enfin, va mieux, et l'oncle Louis, descendu de Reckingen pour lui tenir compagnie pendant les deux jours de fête. Comme il avait envie d'un coq noir, j'avais proposé de lui donner un de mes poussins pour sa fête, mais cette idée l'a fait rire, tant pis ! Tatie, qui est si gentille pour moi, a été, de son argent, acheter du riz pour eux ; aussi, si ses parents y consentent, c'est à elle que je le donnerai.

Hier, pour me taquiner, on disait à table que l'on devrait descendre plus tôt des mayens, cette année, parce que la vigne est très avancée. Comme à l'accent de la voix, je devinai leur intention, je ne fis pas semblant d'avoir compris ; alors, elles m'interpellèrent directement : « Oh ! cela ne me fait rien, dis-je ; avec tous ces embarras de toilette, les mayens ne sont plus les mayens pour moi ! » [En] pensant à tous mes tourments sur ce chapitre, j'avais les larmes aux yeux et leur reprochais de n'avoir point de cœur, de me gêner ainsi ma saison en s'occupant toujours de moi qui, cependant, ne se mêle jamais d'elles !... Tante Henriette fut si touchée de mes paroles qu'aussitôt après le dîner elle me coupa

⁸⁸ Décédée à Sion le 15 août 1892.

une taille que ce matin je lui aidai à coudre. A trois ou quatre heures, quand je revins de la forêt, ma chère tante Henriette l'avait achevée et maintenant je l'ai sur moi. Maman et toutes mes sœurs sont venues s'extasier sur ma toilette, me faisant des compliments, disant que je rajeunissais, et Madeleine m'a donné sa jupe de robe moire.

Il a fait si beau, ces jours-ci, que chaque soir je craignais un orage pour la nuit, et dans cette prévision, j'allais boucher toutes les fenêtres sur le passage du galetas, où je dors, à la cave, mon lieu de refuge. Mais aujourd'hui seulement le ciel s'est couvert et l'orage n'a eu lieu que dans le lointain ; nous en sommes quittes pour la pluie et le vent !

Beaucoup d'enfants meurent de la cholérine. M. le Dr [Jean] Pitteloud, en les soignant, l'a prise et s'est trouvé très mal ; mais il va mieux.

Jeudi, Jeanne de Lavallaz, invitée chez M^{me} Müller, est venue trouver Caroline ; elles sont arrivées à la forêt peu après moi et m'ont rendu visite dans mon petit salon. C'est ainsi que j'appelle ma place ordinaire entourée de jeunes mélèzes et dont les sièges sont des rochers, l'un en forme de fauteuil. Nous nous sommes raconté des histoires. Ce même jour, Augustin avait ses amis au nombre de huit. Le soir, nous leur avons demandé de chanter, et sous nos fenêtres, ils ont entonné : « La belle à sa fenêtre, psit ! psit ! » et « Guérita chante encore ! ».

Jeudi, 25 août 1892, jour de la Saint-Louis

Il pleut à verse, ce qui ne s'est pas vu depuis longtemps et me permet d'écrire. C'est la fête de Louise et de Marie-Louise. Nous l'avons déjà souhaitée, à la première, avant la messe. Maman lui a donné une cravate et une paire de gants ; tante Henriette, un joli nécessaire à ouvrage ; Anna de Preux, des bonbons ; Tatie, une écharpe de dentelle ; Madeleine et Henriette, des fourres⁸⁴ pour sa chambre ; Caroline, un petit nécessaire de toilette ; Fanny, une boîte de chocolat et moi, une petite poche à ouvrage, c'est-à-dire

⁸⁴ Gribouillage qui rend un mot illisible.

un rond en peluche rouge contenant des bobines et un porte-aiguilles.

Marie-Louise a disparu après la messe pour aller voir ce que faisait Arnold qui est toujours chez elle, car lundi sa nourrice nous l'a porté tout malade de la cholérine. Augustin est allé chercher le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin, qui ne se trouvait pas chez lui. Il a été renvoyé d'un mayen à l'autre, et partout on lui répondait que le docteur avait déjà passé. Il revint seul, mais un moment après le docteur descendait le talus, au-dessus de la fontaine ; revenu chez lui, on l'avait informé de l'appel d'Augustin. Il trouva le petit Arnold assez mal et dit qu'il reviendrait le voir le lendemain. Alors, Marie-Louise, sa marraine, le prit chez elle.

Augustin est descendu hier à Sion pour l'enterrement de Lietti⁸⁵ qui est mort, mardi, à trois heures du matin, muni des sacrements de l'Eglise. Une lettre fort bien écrite, signée « la famille Lietti », nous a appris son décès.

Nous donnons à Marie-Louise un chemin de table brodé, entre Madeleine, Henriette, Louise et moi, et, de plus, je lui fais cadeau d'une paire de mes poussins, de la grande race dont elle avait envie et qu'elle voulait m'acheter. Je ne savais comment les prendre ; personne ne voulait m'aider à le faire, à cause de la pluie qui tombe par torrent. Enfin, Marie-Eléonore [Pitteloud] est arrivée ; elle entra dans le poulailler et nous les enfermâmes dans un panier en attendant que Marie-Louise vienne. Là-bas, dans la chambre à manger, les jeunes gens jouent aux tarots, et dans le petit salon M^{me} Dallèves travaille avec maman, tante Henriette et les grandes. Je vais aller les rejoindre.

Hier soir, la famille Dallèves s'était rendue au mayen de Marie-Louise pour lui souhaiter sa fête et [ils] ne la trouvèrent pas ! Mais, sur la table, il y avait une carte d'invitation de M^{me} de la Pierre qui l'engageait à se rendre chez elle, voulant lui présenter ses parents français venus aux mayens pour les voir. Etienne écrivit sur le revers de la carte : « Je retourne la carte du soleil, pour te dire que nous sommes tous venus, même grand-papa, pour te souhaiter ta fête, mais tu étais au ciel ! » (« Soleil de Marie-

⁸⁵ Joseph Lietti décédé à Sion le 23 août 1892.

Louise » est le surnom de M^{me} de la Pierre.) Et Fanny ajouta : « Que sommes-nous, pauvres mortels, pour toi qui habites au milieu des astres ? »

[Samedi], 3 septembre 1892

La saison des mayens touche à sa fin ; déjà la famille Dallèves est à Sion et nous, ce sera pour samedi ou mardi prochain.

Lundi matin [29 août], M. l'abbé Jacquier est parti pour la retraite des prêtres à Brigue, et nous n'avons pas eu de messe toute la semaine, même hier, le premier vendredi du mois ; il n'est revenu que le soir après souper, à huit heures.

Jeudi [1^{er}], par la pluie battante, nous avons été souhaiter la fête à Marie-Louise, et nous l'avons rencontrée qui venait chez nous avec M. le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin ; maman, qui a les mains enflées, est retournée sur ses pas avec le docteur et Marie-Louise, sur les siens pour nous accompagner chez elle. Mes poussins lui ont fait bien plaisir et aussitôt elle a envoyé Flora, sa servante, pour les remettre en liberté. Maman lui a donné des gravures des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et nous, notre chemin de table ; mais ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est l'annonce de l'arrivée de M. Peppino Stockalper et de son père, [Ferdinand], qu'elle a reçue lundi.

Vendredi, Anna de Preux, Tatie et moi avons été à la forêt de Vex faire notre provision de poix. Nous nous sommes dirigées du côté d'en bas, pour remonter à la hauteur de M^{me} Roc-à-eau, après avoir chanté, yodelé⁸⁶.

Samedi, Arnold se trouvait mieux. Augustin remonta aux mayens, porteur de bonnes nouvelles de Sion : il nous apprit que mon petit filleul était remonté à Vex.

Dimanche, Arnold, se trouvant guéri, vint nous faire ses adieux ; il retournait à Vex en attendant que Louise le reprenne, mais elle le peut difficilement, parce que Marie, sa servante, est tombée malade et a dû la quitter pour un temps indéterminé, peut-être pour toujours ; elle n'a que Jeanne Werlen pour la servir.

⁸⁶ Yodeler, v. Terme régional signifiant vocaliser.

L'après-midi, nous avons fait une charmante petite promenade aux mayens Zimmermann et Rion. Nous voulions voir la petite chapelle que bâtit la première famille. Au commencement nous avons eu une petite contrariété ; M. le curé de Vex [Fardel] était venu nous faire visite, puis, à deux heures, M. Praz, curé d'Héremence, mon frère spirituel, arriva aussi avec son vicaire [Andereggen]. Nous ne pouvions pas partir et, bien plus, vers les trois heures, ils se rendirent au mayen Dallèves prendre le café noir, ce qui l'empêcha également de se mettre en route. Aline et Elvire s'impatientsaient un peu et nous aussi. Enfin, nous avons résolu de partir quand même, M^{me} Dallèves promettant de nous rejoindre plus tard. M^{me} Charles de Riedmatten, assise avec ces messieurs dans le groupe d'arbres de M. Dallèves, se leva à notre passage pour nous rejoindre, mais M. Léon de Torrenté jugea à propos de rester. Nous n'avions pas dépassé le mayen Lovey, qu'Aline redescendit rejoindre son cher mari ; nous avons continué sans elle.

L'oratoire Zimmermann nous a paru bien situé, au commencement de la forêt ; il a une jolie forme. De là, en nous rendant au mayen Rion, nous avons rencontré M^{mes} Joris, Zimmermann et Joseph de Riedmatten. Aux premières, j'ai demandé des nouvelles d'Eugénie ; elles n'en avaient point. La seconde m'a dit qu'elle avait espéré voir tante Henriette qui marchait facilement cette année. Enfin, au mayen Rion, nous avons vu la chambre des évêques avec des fresques anciennes⁸⁷, et nous avons goûté au retour dans la forêt de Sépibus. Là, MM. Crompt, Dallèves, de Torrenté, M^{me} Dallèves et Aline, Etienne, Augustin, Raphy nous ont rejoints et tous ensemble nous avons terminé notre promenade.

Mercredi, 14 septembre 1892

Nous sommes à Sion depuis avant-hier soir, et il fait un temps magnifique ! Quels regrets j'éprouve d'avoir quitté notre belle montagne des mayens, la forêt, la vie en plein air, mes poulets,

⁸⁷ Voir A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, p. 64.

l'air pur, la belle vue et cette liberté que l'on n'a plus dans la plaine ! Enfin, il faut savoir se résigner à tout en ce monde, et qu'est-ce cela en comparaison des grands malheurs ? Rien, sans doute, et cependant ces petites contrariétés vous sont quelquefois plus difficiles à supporter que les vraies souffrances ; à cause de leur répétition, sans doute.

Voici comment se sont passés les derniers jours.

Vendredi [9], n'ayant pu étendre notre lessive, la veille, à cause du mauvais temps, nous dûmes le faire ce jour-là ; il faisait un temps magnifique et tout a séché comme par enchantement. Aussi avons-nous pu, l'après-midi, aller chez Aline, qui nous avait invitées à prendre le fromage rôti pour l'anniversaire de son mariage.

M. Ferdinand Stockalper et M. Peppino étaient aux mayens depuis mardi, et déjà Marie-Louise nous avait offert le mercredi le fromage rôti à la forêt de Vex, où nous avons été très gais, faisant la connaissance de M. Ferdinand et nous lançant des coussins et des lobenets⁸⁸.

Le jeudi soir [8], il y a eu chez Marie-Louise soirée musicale et M. Peppino a chanté son Ave Maria, puis d'autres chansonnettes, après avoir joué un morceau d'harmonica, accompagné du violoncelle d'Ernest.

Enfin, dans la promenade Aloïs [-de-Riedmatten], où Aline nous avait conduits pour le fromage rôti ; se trouvaient aussi ces messieurs Stockalper ainsi que [Paul,] le frère de M. Léon de Torrenté. Fanny Dallèves y est venue jusqu'à quatre heures, moment de son départ ; sa mère l'attendait chez Marie-Louise et elles sont descendues à Sion avec les messieurs Stockalper, tandis que nous continuions à jouer au gant, aux gages, etc.

Pour qu'il fasse beau temps, nous avons mis brûler une bougie à Sainte-Anne, et c'est grâce à cela que nous avons si heureusement séché [notre lessive], car samedi, la pluie a commencé, pour reprendre dimanche et les jours suivants, ce qui a tant découragé les enfants qu'ils ont demandé de descendre à grands cris, en sorte

⁸⁸ Lobenet, s. m. « Pive », fruit des conifères.

que notre départ, qui avait été fixé au mardi 13, a été avancé au lundi.

Jeudi, 1^{er} septembre, nous avons été souhaiter la fête de tante Marie [de Lavallaz], et elle nous a reçus dans sa chambre d'en bas qu'elle s'est fait arranger. Il y avait là l'oncle Guillaume, Henri et ses enfants, Fanny et Cécile de Lavallaz, montées aux mayens après le départ du pensionnat Immer⁸⁹, et toute notre famille. Jean-Jean était insupportable, pendant le goûter, allant et venant sans cesse, voulant prendre des pêches lorsqu'on servait la viande salée, etc., tandis que Marguerite et Piccolo se sont très bien tenus.

Quelques jours après, c'était ma fête ; nous nous sommes toutes confessées à M. le curé de Vex [Fardel], que maman a invité à dîner pour la circonstance.

C'était aussi la fête de Tatie. Depuis plusieurs jours déjà, nous étions à lui préparer ses cadeaux ; Henriette, Caroline et Fanny lui avaient fait un trousseau complet pour sa poupée, et monté en rouge un petit lit de fer qu'elles avaient. Le jour désiré, ayant paru, elle voulut qu'on étalât sur une table tout ce qu'on lui donnerait, et l'on satisfit à son désir après le déjeuner. C'était environ neuf heures et demie, la messe ayant eu lieu à huit heures, ce jour-là, et l'action de grâces ayant pris l'autre demi-heure. Nous avons retiré la nappe et l'on a placé, au milieu, le gâteau de Marie-Louise tout garni de fleurs, avec la caisse de raisins de M. l'abbé Jacquier ; puis, tout autour, les différents cadeaux. Il y avait un tablier et des bonbons de sa maman, un nécessaire de tante Henriette avec un petit couteau, une boîte de bâtons de menthe de maman, ma petite aumônière renfermant des surprises, un savon de Louise, un col de Madeleine, le lit de poupée d'Henriette, le trousseau de Caroline et de Fanny. Quand elle entra, avec Marthe de Rivaz, la surprise et la joie la troublèrent ; elle ne savait où aller, que regarder.

Pour moi, j'ai eu de maman une blouse en mousseline laine et un porte-monnaie, des cartes transparentes avec des pinceaux pour faire des images de tante Henriette, une boîte de crayons

⁸⁹ Le manuscrit porte *Immers*, pensionnat installé à la Berlettaz.

pastels de Marie-Louise, un tablier de Louise de Lavallaz, une charmante pelote bleue recouverte d'un carré au filet donnée par Caroline, ma filleule, enfin, des autres, j'ai reçu des bonbons.

L'après-midi, malgré le temps couvert, nous avons été faire notre neuvaine, d'abord à la chapelle d'en haut, puis chez tante Marie où nous nous sommes chauffées à la platine⁹⁰.

Nous avons demandé à Paula si elle se réjouissait de descendre à Sion. Contre notre attente, elle a répondu : « Non ! — Mais il y a des raisins à Sion, lui a dit maman. — Oh ! des raisins, quand nous devons nous contenter de les regarder sans les manger ! » s'écria-t-elle en regardant sa grand-maman d'un air malin. Le dimanche précédent aussi elle nous avait amusées lorsque, passant avec M^{me} Charles de Riedmatten, Elvire, etc., devant le mayen de Lavallaz, tante Marie l'appela pour nous donner le bonjour ; elle avait l'air boudeur, et tante Marie de s'en inquiéter : « Tu as quelque chose ? Paula, on t'aura contrariée (Paula jouait avec la petite Mimi du pensionnat Immer). — Oui, j'ai quelque chose, dit Paula de mauvaise humeur. — Quoi donc ? qu'as-tu ? interrogeait tante Marie. — J'ai que ça m'ennuyait de venir donner le bonjour, parce que je m'amusais bien à la marchande ! » En partant de chez tante Marie, nous avons été donner un bonjour à Fanny [de Lavallaz]. Il y avait aussi Cécile et une demoiselle Chappuis, enfin leur servante, jeune fille tout à fait enfant pour le caractère et qui nous a bien amusées. Elle jouait de la musique à bouche, sautait, dansait, chantait. Nous avons dansé au son de sa musique, puis nous avons fait des rondes. Je lui ai dit que c'était ma fête ; elle vint devant moi et s'inclinant : « Je ne savais pas, « moiselle » ; je vous souhaite une bonne fête, « moiselle », joie et contentement, « moiselle », etc. »

Vendredi [2], tante Marie est descendue et a passé devant notre mayen. Nous lui avons confié Anna [de Preux] souffrant encore de son mal d'estomac et, le même soir, Tatie est également descendue à pied, avec Ernest monté pour un jour.

⁹⁰ Chauffer à la platine : « Ustensile consistant en un grand rond de cuivre, un peu convexe, monté sur un pied de fer, dont on se sert pour sécher ou repasser le linge. » (Lar. XIX^e S.)

Marie-Louise, ayant appris que Fanny Dallèves était indisposée, a eu si peur que, sans nous dire, elle est descendue à Sion, à six heures du soir, pour remonter le lendemain.

Samedi [10], le temps s'est levé, trop tard hélas ! pour nous faire retarder notre départ. Marie-Louise est partie définitivement et Augustin a eu la visite de M. Jacques Calpini, monté aux mayens pour reprendre son fusil que l'on avait oublié.

Dimanche après-midi, Louise et moi avons été faire le tour des mayens. En passant, nous avons pris M^{me} Charles de Riedmatten, Aline, Elvire, qui allaient en visite chez M. Albert Ribordy, et M^{me} Charles de Rivaz et sa famille se rendant chez M^{me} de Rivaz la mère, dont c'était la fête et qui se trouve aux mayens pour remplacer Marie Ribordy venant de faire avec son mari un voyage à Einsiedeln et aux îles Borromée. Nous avons admiré en passant le nouveau mayen de M. de Rivaz, dont un étage est élevé, puis nous avons quitté la famille pour nous arrêter une seconde fois au mayen Ferdinand de Torrenté⁹¹.

Dimanche, 18 septembre 1892

Quelle délicieuse surprise j'ai eue aujourd'hui ! Je n'étais pas encore sortie de la cathédrale, après la grand-messe, quand j'entends des petits pas s'approcher de moi et Tatie vient me dire : « Marie, sœur Agathe ne revient plus à Sion, mais à sa place est arrivée Eugénie Joris ! » Je suis sortie de l'église et tout aussitôt j'ai été sonner à la maison des religieuses [ursulines], en demandant sœur Françoise. On m'a fait entrer et un moment après je revois Eugénie, mais quelle Eugénie ! détachée de tout au point de ne voir dans Sion, qu'elle aimait tant autrefois, que son couvent tout seul, et de se sentir complètement indifférente à être ici ou ailleurs, puisque partout c'est la volonté de Dieu et l'obéissance qui l'envoient. Ah ! mon Dieu, comme elle et moi, nous nous sommes éloignées, marchant en des voies contraires, elle dans la perfection et moi m'en écartant toujours plus !

⁹¹ Notice inachevée ; l'auteur a laissé en blanc une demi-page.

Demain, nous allons à Zermatt avec M. Dallèves, madame, Fanny et Raphy, par l'express de 10 h. 35, si rien ne survient pour [nous] en empêcher.

Mardi, 20 septembre [1892]

Nous revenons de notre délicieuse promenade et j'en suis encore tout enthousiasmée. Ah ! vive Zermatt, le Riffelalp, le Riffelberg, le Gornergrat ! Vivent les montagnes ! Et vive la famille Seiler qui nous a si bien reçus ! Nous nous sentions chez nous dans chacun des trois hôtels où nous avons passé. Mais je veux raconter notre promenade pour ne pas l'oublier.

Il était onze heures moins un quart, lorsque je me trouvai à la gare, une demi-heure avant que le train parte, mais après tous les autres qui s'étaient si pressés de s'y rendre que j'eus peur d'arriver trop tard, oubliant, dans mon empressement à les rejoindre, de prendre mon châle russe, et un parapluie ou mon ombrelle. C'est qu'au dernier moment, ma robe noire, arrangée pour la circonstance, était trop courte et n'avait point de poche ; je dus changer et mettre ma jupe de robe d'hiver.

A Viège, nous arrivâmes sans autre incident et nous prîmes immédiatement le wagon de Zermatt. Il y avait là une dame étrangère. Elle dit à Louise qu'elle faisait partie d'un train de plaisir venant depuis Vevey pour trente francs. Un peu plus tard, parlant de M. Dallèves, elle supposa, devant moi, qu'il était le directeur de son train de plaisir⁹², « car, ajouta-t-elle, on met toujours des personnes pour organiser le voyage dans ces trains-là. — Mais, lui dis-je, nous ne faisons pas partie d'un train de plaisir ! » Mais elle ne me comprit pas tout de suite.

A la station de [---]⁹³, nous dînâmes et la dame avec nous. Ernest arriva avec deux autres ingénieurs ; ils avaient été éprouver

⁹² D'après les journaux, notamment la *Gazette du Valais* (1892, n° 75, du 17 septembre, p. 3 et n° 76, du 21 septembre, pp. 2-3), une excursion à prix réduit pour Zermatt a eu lieu le dimanche 18 et le lundi 19 septembre 1892.

⁹³ Il est difficile de déterminer la station où ces dames dînèrent, sans doute à Stalden. La crue de la Viège avait, en juillet, coupé « le même jour en trois endroits la ligne du chemin de fer entre Kalpetran et Saint-Nicolas ». - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 67, du 20 août, p. 2 ; *L'Ami du peuple*, 1892, n° 67, du 17 août, p. 2 ; le *Walliser Bote*, 1892, n° 34, du 20 août, p. 3.

le passage endommagé par l'éboulement ; nous serions donc les premières personnes qui passeraient sans descendre du train depuis l'accident. Il nous dit cela pour consoler Fanny Dallèves qui regrettait de ne pas voir le transbordement. Il nous fit ensuite la galanterie de nous payer le dîner et puis vint nous accompagner à travers le village jusqu'à l'église et nous fit ensuite visiter l'hôtel. Il y a, dans ce village, une maison qui m'a frappée : elle semblait avoir été coupée en deux à cause de la forme de son toit qui finissait à la moitié. Cette dame nous rejoignit et demanda plusieurs explications à M. Dallèves, pendant que nous attendions l'arrivée du train, redescendu à Zermatt pour y chercher la seconde partie des voyageurs. Elle inscrivait tout sur un carnet, et nous raconta qu'elle n'était pas Vaudoise mais Parisienne (ce qui se reconnaissait à son accent) ; qu'elle était venue à Vevey pour accompagner une dame de ses amies qui, se trouvant souffrante, n'avait pu la suivre à Zermatt, mais qu'elle y était venue quand même parce qu'elle avait le désir de tout voir ; qu'elle avait déjà de grands fils et qu'elle aimait nous voir parce que nous lui rappelions sa famille. On nous prend pour des [---]⁹⁴.

[Vendredi], 30 septembre [1892].

Je dois continuer à l'encre noire, car la violette est par trop mauvaise.

Donc, nous remontâmes dans le wagon. Ernest nous fit entrer en seconde et vint avec nous jusqu'au transbordement.

Il y avait à l'entrée de notre compartiment deux dames étrangères, anglaises, je crois, ou américaines, avec un monsieur habillé de gros drap brun dont les pantalons s'arrêtaient aux genoux et laissaient voir ses jambes recouvertes de bas bruns à côtes en très gros coton ; il avait aussi des souliers de montagnard et un chapeau de feutre placé en travers sur sa tête et qui le faisait ressembler à un brigand, car il avait de grands yeux noirs perçants et un profil qui ressemblait à celui d'Henri de Lavallaz. S'il avait eu

⁹⁴ Notice inachevée.

des rubans liés autour des jambes, on aurait cru voir un brigand espagnol, comme on les représente sur les images. La jeune dame était jolie, et la plus âgée gardait la jambe étendue. Il y avait aussi un colonel suisse, d'un certain âge, qui possédait une très belle stature ; il m'a fait penser à celui dont nous parlait M. Peppino.

A Saint-Nicolas, nous eûmes quarante minutes d'arrêt à cause du transbordement, qui n'avait pas lieu, la première fois depuis l'éboulement, tandis que l'horaire du train n'était pas encore changé. Cela nous a permis d'aller voir l'église, où se trouve un autel dédié à Notre-Dame du Rosaire, avec tous les mystères représentés sur le tableau, et, vis-à-vis, un autre à Notre-Dame des Sept-Douleurs, également représentées chacune dans un médaillon. L'autel principal est dédié à saint Michel archange, le patron de notre famille. Nous avons encore vu une petite chapelle des âmes du purgatoire avec un tableau représentant le ciel, le purgatoire et l'enfer ; dans l'enfer, il y avait un damné qui tenait des cartes de tarot dans les mains : le monde, et une autre. Sur l'autel, un bas-relief sculpté représentait les pauvres âmes au milieu des flammes, tendant vers le ciel leurs mains suppliantes et des anges venant les délivrer⁹⁵.

En arrivant à Zermatt, nous vîmes pour la première fois le Cervin. Fanny Dallèves en était toute désillusionnée : « C'est cela, disait-elle, ce roi, ce géant, cette merveille décrite par M. Rambert⁹⁶ ! Il a par trop exagéré. »

Nous logeâmes à l'hôtel du Mont-Rose dans de jolies chambres : Louise et moi dans une, Madeleine et Henriette dans l'autre. Le soir, après dîner, nous ne savions pas que faire ...⁹⁷

.
Les vendanges sont commencées. Déjà, lundi [26], nous avons été à l'Agasse, mardi à Uvrier pour le muscat et aujourd'hui pour

⁹⁵ Voir A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, p. 95.

⁹⁶ Eugène Rambert, l'auteur de *Les Alpes suisses* (2^e édit., 5 vol.), notamment dans le récit *Deux jours de chasse sur les Alpes vaudoises*, op. cit., 2^e série, 1869, pp. 65 et suivantes.

⁹⁷ Notice demeurée en suspens. L'auteur a réservé trois pages et demie en blanc pour l'achever.

le fendant. Nous devons vendanger la vigne de Conthey, hier jeudi, mais à cause du mauvais temps, nous avons remis à demain. La récolte n'est pas belle, cette année ; on est trompé en mal.

Aujourd'hui, M. Dallèves vendangeait aussi, et il a fait venir dans sa vigne tous les jeunes élèves des RR. PP. liguoriens, ainsi que les pères. Il y avait aussi l'oncle Charles, la famille Flavien de Torrenté, la famille Kuntschen et celle de Charles de Torrenté qui vendangeaient aujourd'hui à Uvrier.

Nous avons porté au frère un panier de raisins ; il a reconnu que c'était la seconde fois que nous en offrions et son exclamation nous a bien amusées. Marie-Louise Stockalper a demandé l'autorisation de visiter la chapelle et nous y avons été prier ; en même temps, nous avons admiré son magnifique chemin de croix en relief et avons imploré Notre-Dame du Perpétuel Secours pour le petit Eugène Ducrey qui se trouve assez mal d'une inflammation d'entrailles.

Dimanche, 2 octobre [1892], jour du Rosaire.

Il est trois heures et quart. Jusqu'à ce moment, la journée s'est passée à faire des visites à Saint-Théodule, devant l'autel du Rosaire, puisqu'on y peut gagner chaque fois une indulgence plénière. De plus, tante Henriette, Madeleine, Henriette et moi voulons dire les mille Avé Maria. J'en ai 700. Et quand on les a exactement priés, on est sûr d'obtenir ce que l'on demande.

Hier, nous avons vendangé à Conthey. Il faisait très beau temps, et nous n'avions pas à aider, le nombre des vendangeuses étant suffisant. Allées à char de vendange, nous sommes revenues en char à bancs, et nous avons croisé, le matin, tous ceux qui se rendaient à la foire de Sion, et le soir, ceux qui en revenaient, puis encore un char sur la fuste duquel se trouvaient Cécile de Lavallaz et leur servante Marguerite, et Fanny sur le devant.

Nous avons pris nos tricots pour nous occuper, mais comme je n'avais plus de coton, je me suis amusée à ériger un semblant de chapelle avec des pierres de tuf et de la mousse. Dessous une pierre, j'ai mis un chapeau fait en papier sur lequel j'avais dessiné un bouquet de fleurs, notre mayen et inscrit nos noms, afin de

voir si nous le retrouverons l'année prochaine. L'oncle Guillaume est venu dîner avec nous et, un moment après son départ, j'ai lu à mes sœurs des lettres reçues en 1876, lorsque j'étais aux bains de Loèche et que j'avais quatorze ans. Eugénie qui m'écrivait n'en avait pas treize, et dans l'une elle me disait : « Ecris-mois sur du papier plus épais afin que je puisse conserver tes lettres, que nous relirons quand nous serons vieilles filles (si je ne me fais pas religieuse), puisque nous ne voulons pas nous marier ! » Ainsi, à cet âge, elle avait déjà le pressentiment de sa vocation ! Oh ! que les temps sont changés et combien de joies il m'a enlevées, en ne m'apportant que des déceptions ! Cependant Eugénie est ici ; Dieu est bon de me l'avoir rendue, mais son temps n'est plus à elle, elle ne s'appartient plus, elle me l'a dit. Belles amitiés disparues, adieu ! adieu ! J'ai tant été aimée, j'ai tant désiré de l'être que je ne me suis jamais contentée de ce que j'avais, et maintenant je vois ce que j'ai perdu, tout en étant reconnaissante envers Dieu de m'avoir encore tant laissé.

Jeudi, 6 octobre 1892.

Aujourd'hui, tante Henriette vendange à la Sionne et nous sommes invitées à son dîner avec la famille de l'oncle Charles, moins Anna partie dimanche matin pour Besançon au couvent. Je me souviens de l'année passée comme nous étions gais à cette vendange⁹⁸ et je veux aussi écrire celle-ci, si j'en ai le temps. Comme chaque année se ressemble : les mayens, les fruits, les vendanges et les noces. Nous avons assisté hier à celle de M^{lle} Müller avec M. Beeger⁹⁹. Il y avait de très beaux costumes et elle m'a paru très convenable, les dames étant en capote et les messieurs, bien mis.

Lundi, nous avons vendangé à Magnot¹⁰⁰ ; tante Henriette n'y est pas venue, parce que c'était la veille de [la] Saint-François d'Assise, jour de jeûne et d'abstinence pour les tertiaires. Mais

⁹⁸ Voir plus haut, t. I, pp. 428-430.

⁹⁹ Le mariage religieux d'Ida Müller avec Maurice Beeger a été célébré le 5 octobre 1892.

¹⁰⁰ Le manuscrit porte *Magnon*.

Marie-Louise ne s'est souvenue de rien et nous avons bien ri ! Elle s'étonnait de l'absence de tante Henriette et nous lui disions : « C'est qu'elle est toujours en mortifications. » Nous dînions alors, assises dans un pré, et Marie-Louise reprenait : « Mais je ne vois pas en quoi elle aurait à se priver. Aurait-elle promis de ne pas manger de salé ? mais il y aurait le pâté et le rôti. Serait-ce le pâté dont elle ne peut pas prendre ? mais alors il y a le salé. Je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de venir, à moins qu'elle veuille faire maigre ; mais un lundi ? Il ne faudrait pas lui permettre de semblables promesses qui ruineront sa santé. » Nous ne pouvions pas nous empêcher de rire et voyant que nous ne lui disions pas tout, elle était fort intriguée. Mais nous sûmes être discrètes afin de la laisser manger. Quand elle nous a quittées pour prendre le train avec Madeleine, nous avons bien envie de tout lui dire, mais nous avons pensé à son souper et nous nous sommes tues. Voilà que cette sotte de Fanny Dallèves vint nous ôter le plaisir de la révélation. A peine à Sion, chez M. Cropt, Marie-Louise s'entend demander : « As-tu bien dîné ? — Mais oui ! — Demain, c'est [la] Saint-François. — Ah ! — Mais c'est jeûne et maigre pour les tertiaires ! — Ah ! mon Dieu ! » s'écria Marie-Louise, et elle comprit tout.

Louise et moi avons été à Ardon voir l'église neuve qui se construit ; on commence déjà le toit.

Mardi, c'est à Corbassière que nous avons vendangé. Nous avons dîné avec l'oncle Guillaume, tante Marie et les enfants de Marie, près des mamelons que nous aimions tant à gravir autrefois, avec leur maman et Louise, quand nous étions enfants. Il y avait aussi tante Henriette et Fanny Dallèves. Après le dîner, je suis aussi montée, avec Paula, Riri et mes sœurs, sur la petite colline ; nous y avons revu la petite maison bâtie contre le roc et ramassé des coquillages¹⁰¹. Plus tard, nous avons vu passer un char de recrues, avec un drapeau au milieu d'eux et des rubans de toutes couleurs à leurs chapeaux. Ils chantaient, et crièrent en nous voyant : « Oh ! la jolie blonde, fille de mon cœur », etc. Heureusement nous étions sur le second tablas, et ils auront peut-être pris

¹⁰¹ Coquillage, s. m. Ici pour coquille d'escargot.

le petit Jean Wolff pour une jeune fille, car il n'y avait pas de blonde parmi nous.

Hier, point de vendanges. Nous avons été ramasser du raisin à Pagane et j'ai rencontré Eugénie au milieu de ses petites élèves. Je l'ai accompagnée jusque devant la classe. Quand nos raisins ont été levés, je me suis rendue au verger en face de la Sitterie¹⁰², où se trouvait Louise de Lavallaz avec Adèle, Henriette, Nicolas et mon petit filleul Jean que j'ai gardé un instant ; mais il a pleuré et Louise m'accusant de ne pas savoir le garder, je le lui ai donné. Il a pleuré encore davantage ; il était mouillé, avait mal au ventre et faim, etc.

Samedi, 8 octobre¹⁰³ [1892]

Quand j'arrivai à la Sionne, je fus accueillie par des « Adieu, Marie ! Voici Marie ! il doit être midi ! » Il l'était en effet, mais nous n'avons pas dîné de suite, tante Henriette et tante Nina voulant remplir leurs paniers de raisins. Enfin, on se mit à table ; je puis le dire, car l'oncle Charles et Augustin avaient arrangé une vraie table avec un dessus de char, et Varone avait prêté des bancs et des chaises de bois pour nous asseoir. Le soleil était si chaud que nous avions le dos brûlant, et l'oncle Charles disait : « Il y aura un orage. »

Nous avons beaucoup parlé d'Anna. Tante Nina est enchantée de son voyage à Besançon ; elle a été si bien reçue par M^{lle} Blanche Bourgeau, l'amie d'Alphonsine [de Torrenté], et sa famille, qu'elle s'est trouvée distraite de son chagrin, la séparation d'Anna. Ces dames et un jeune homme de dix-sept ans l'ont conduite en voiture dans toute la ville qu'ils lui ont fait visiter ; ils lui ont offert à dîner, à déjeuner à la fourchette¹⁰⁴ et le thé pour goûter. Quand au couvent, elle en est enchantée, comme des religieuses qui le dirigent.

Ils ont fait cent trente brantes à la Sionne.

¹⁰² L'auteur écrit *Sauterie*.

¹⁰³ L'auteur a écrit samedi 9 octobre.

¹⁰⁴ Déjeuner à la fourchette : avec de la viande, des mets solides qui se mangent ordinairement avec une fourchette (Lar. XIX^e S.).

Dimanche, [9] octobre [1892]

En revenant de Lentine où nous avons fait près de cinquante-deux brantes, ce qui est assez joli pour cette année, j'ai été porter un panier de raisins à Eugénie. J'ai pu rester un long moment seule avec elle, mais nous n'avons rien dit d'intime ; son absence prolongée et sa différence de condition paralysent un peu mon abandon. Elle priera pour moi et pour la famille. Ah ! j'en ai grand besoin ! Je l'ai revue après les vêpres de deux heures ; elle m'a dit : « Devine où j'ai goûté le jour de ma fête, celle de Saint-François d'Assise, mardi passé ? » Comme je ne savais pas, elle reprit : « Sur les escaliers devant votre mayen de Sainte-Anne, et nous avons dit les vêpres dans la chapelle d'Emma, au mayen Zimmermann. »

Quel bien sa présence me fait ! Je dois avoir quelque chose au cœur parce que je me sens un poids de moins depuis que j'ai revu Eugénie ! si elle pouvait toujours me parler comme avant ! mais son temps n'est plus à elle ; je n'ose trop souvent la déranger.

[Mercredi], 12 octobre [1892]

Veille de la lessive. Quelques mots pendant que j'en ai encore le temps.

J'ai revu Eugénie à la récréation de ses élèves ; je ne lui ai pas parlé, mais j'ai entendu sa voix et nos regards se sont rencontrés.

Lundi a été notre dernier jour de vendange ; l'hiver approche et avec lui son cortège de froid, de longues nuits, d'engelures et d'autres maux. En l'attendant, nous avons encore de beaux jours, et lundi a été une journée charmante. Nous avons dîné dans le pré de l'Orphelinat et, en passant devant les Capucins, [nous] y avons rencontré tante Marie de Lavallaz avec ses trois petits-enfants. Jean-Jean a couru à la rencontre de maman et s'est mis à pleurer parce que sa bonne l'a retenu. Maman a invité Paula et Henri à dîner avec nous, et tante Marie, tout en consentant, nous demanda de faire apprendre ses leçons à Paula, ce qui a été bien facile, car elle les savait déjà.

Riri n'est pas comme Guillaume ; il aimerait aller en classe et il nous a dit : « Quand je suis méchant, grand-maman me dit : « Tu iras en classe à Pâques ! » Mais quand Pâques viendra, elle ne m'enverra quand même pas ! »

Des deux Paganes, nous avons été dans la vigne de Fanny, et là, tante Marie de Courten, tante Henriette, puis Fanny Dallèves, son père, sa mère et Marie-Louise sont venus fêter avec nous la fin de nos vendanges. Fanny n'a pas paru ; elle n'a fait que neuf brantes.

Jeudi, [13 octobre 1892]

Ce n'est que demain notre jour de lessive ; encore un jour de bon.

Je reviens de l'enterrement de M^{lle} Anaïs de Montheys¹⁰⁵, la tante de Marie. On a sonné la grande cloche, mais M. le curé [Abbet] a défendu de mettre aucune fleur sur le cercueil et l'enterrement a eu lieu à neuf heures au lieu de dix.

M^{lle} de Montheys était très charitable ; quoiqu'elle n'eût que 5 à 600 francs de rente, elle savait faire de nombreuses charités. Elle n'avait point de vigne, mais ses parents lui envoyaient des raisins, et une pauvre femme a dit que personne ne lui en avait donné autant qu'elle. C'est une maladie de cœur qui l'a emportée ; elle l'avait, paraît-il, depuis longtemps sans le savoir, ne sentant aucune souffrance, même lorsque le médecin s'effrayait de ses battements. Mais elle a eu trois jours d'agonie fort pénibles, elle ne pouvait pas mourir ! souffrant beaucoup de ses oppressions sans que l'on sache si elle avait sa connaissance ou non.

Il y a en ce moment, à Sion, un étranger aux cheveux gris, petit, gros, que l'on rencontre sans cesse dans les églises ; ce n'est pas un prêtre cependant, puisqu'il a des moustaches. On le voit, les jours d'œuvre, à la grand-messe, à la bénédiction, à l'adoration chez les Dames franciscaines et encore à leur bénédiction. Quel homme religieux ! Je m'étonne, qui cela peut être ? J'ai dit à

¹⁰⁵ Décédée à Sion le 11 octobre 1892 et ensevelie le 13.

Henriette et Fanny de le demander à ces Dames, car elles doivent le connaître.

Vendredi gras, 21 octobre [1892]

On nous a donné, en chaire, la permission de faire gras aujourd'hui, mais nous n'en avons pas profité, quoique ce soit une exception assez rare. Mais Sion n'est plus Sion ces jours-ci, c'est-à-dire une bonne petite ville bien calme, où chacun se connaît et où les jours s'écoulaient uniformes. Il y a l'exposition¹⁰⁶ ! Une exposition de bétail, mais qui amène des étrangers, des cirques, des carrousels, des ménageries, des panoramas.

Mercredi matin, Madeleine, Henriette et quelques autres jeunes filles ont été faire des guirlandes en bouts de sapin pour décorer l'enceinte où se trouvent les animaux. Je l'ai visitée hier avec l'oncle Charles et tante Nina. C'est très bien organisé. Il y a trois allées parallèles formant des rues pour permettre aux visiteurs de bien examiner le bétail, plus une autre transversale, tout au sommet de la Planta. Les crèches sont recouvertes d'un long toit qui prend toute l'allée ; celles des vaches ne sont pas séparées, mais celles des taureaux et des chevaux ont une barrière en planches. Les chevaux et les mulets seront placés derrière l'allée transversale, contre le jardin de Monseigneur dans lequel on a bâti un joli chalet de bois, entouré de sapins ; il termine l'allée principale et offre un charmant coup d'œil. On y fera le beurre et le fromage. Il y a aussi des endroits pour les porcs et les moutons. Le devant est orné de sapins, de drapeaux, d'armoiries et de colonnes recouvertes de bouts de sapin par les jeunes gens, Etienne Dallèves, Paul de Courten, etc. Elles sont reliées par les guirlandes des demoiselles.

Hier, Louise, Madeleine et moi avons été assister à l'arrivée du bétail, avec Fanny et Cécile. Nous nous tenions avec tante Nina

¹⁰⁶ L'Exposition cantonale de bétail et de produits laitiers, organisée à Sion du 20 au 24 octobre 1892. - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 84, du 19 octobre, p. 2. La Bibliothèque cantonale du Valais conserve le *Catalogue officiel* (46 - VIII p.), le *Programme* en français (23 p.) et en allemand (23 p.), et les *Rapports des jurys* (68 p.) dans les deux langues également, de cette Exposition de 1892.

à la porte de leur enclos, afin de pouvoir nous sauver si un taureau s'échappait. L'un d'eux nous a fait bien peur ; il sautait en l'air et son gardien avait toutes les peines du monde à le maintenir. Pourtant ils ont tous un anneau dans le nez.

Nous avons vu la ménagerie¹⁰⁷ avant-hier. Il y a des lions magnifiques, des ours noirs, blancs et bruns, des loups, un tigre, un jaguar, une panthère, des serpents, un éléphant, des singes, des perroquets, etc.

Hier, nous avons assisté à des tours de gymnastique faits par la famille Wetzel et Cie¹⁰⁸. Ils étaient fort bien exécutés et les entractes, remplis par un paillasse qui amusait le monde par ses sottises. Une pantomime a terminé la représentation. Louise et les autres y sont retournées ce soir.

Le petit monsieur est toujours là. Il loge chez M. Berli¹⁰⁹. On dit que c'est un Français ; on le rencontre partout, et un de ces jours par un même mouvement, nous étant croisés, nous nous sommes retournés mutuellement pour nous examiner.

J'ai revu Eugénie dimanche, mais pas seule ; il est venu continuellement du monde, sa sœur Julie et la famille Grasso. Sylvie [Grasso] nous a parlé de sa nouvelle belle-sœur [Julia-Louise] qui s'est faite catholique pour se marier¹¹⁰ ; elle se trouve heureuse ; il lui semble entrer dans une nouvelle vie, mais elle a eu bien des peines.

Lundi, 31 octobre¹¹¹ 1892

L'exposition est finie, tout est parti. Sion est redevenu une petite ville tranquille où la veille se passe comme l'avant-veille, et le lendemain comme la veille. Mais quelle animation il y avait samedi et dimanche ! Samedi, mille huit cents personnes sont entrées

¹⁰⁷ Il s'agit de la « Ménagerie continentale ». - Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 84, du 19 octobre, p. 3 et p. 4, et n° 85, du 22 octobre, p. 4.

¹⁰⁸ *Ibidem*, l'annonce du « Théâtre Wetzel ».

¹⁰⁹ Sans doute Jean-Baptiste Beerli (1833-1905), un Thurgovien, alors secrétaire-copiste à la Chancellerie de l'Etat.

¹¹⁰ Barthélemy Grasso a épousé à Corsier (VD) le 14 septembre 1892 Julia-Louise Cavin.

¹¹¹ Le manuscrit porte lundi 30 octobre 1892.

à l'exposition, et le lendemain encore plus. Nous avions été, le vendredi, visiter l'exposition des fruits ; il y en avait de très beaux : [---]¹¹² espèces de poires, etc., des raisins, des pommes, des nèfles, du miel en rayon magnifique, des choux-fleurs, des tomates d'une grosseur prodigieuse, des melons, des citrouilles, des choux, des raves, des betteraves, des cornichons, deux bols venus de la fabrique de Saxon, où les betteraves et autres légumes formaient l'armoire de Sion. Une pomme de terre qui en valait dix, c'est-à-dire qu'il semblait y avoir dix pommes de terre posées l'une sur l'autre, mais elles ne formaient qu'une seule.

Dans un petit cabinet qui précédait la salle de l'exposition, on avait mis les ouvrages de M. [---] : tapis brodés et peints, mais je ne crois pas qu'ils lui aient attiré des pratiques, ils n'étaient pas assez bien faits pour cela.

Cette exposition avait lieu au nouveau collège, comme celle des arts et métiers. Là, on y remarquait des confections de toutes sortes, avec un livre de poésies de M. Louis Clo. Nous avons lu celles de l'Amour, des Mayens, l'acrostiche sur Ambroisine (M^{me} Ragozzi), etc.¹¹³. Tout au fond se trouvait un salon complet avec rideaux et ameublement d'un bleu vert, table et console de bois noir, le tout pour 1300 francs, sans le tapis, je crois. Il a été acheté depuis par M. [Alexandre] Seiler. Une chambre à coucher, à peu près du même prix, avec un beau lit de bois sculpté, deux ou trois chaises, rideaux, commode, lavabo et tapis ; on la mettra en loterie, ainsi que les autres objets, tels qu'un autre lit, un petit bureau de dame, une commode, un fauteuil et des chaises avec des pieds et des bras en cornes de bêtes, une petite table, etc. Ils veulent placer dix mille billets à un franc. Louise a envie d'en prendre un ; elle désirerait gagner la chambre à coucher et promet vingt francs à l'Orphelinat si elle l'a !

Samedi, il y avait foire. Comme l'exposition prenait la Planta, le bétail était resserré dans l'avenue Julier ; c'était une foule extraordinaire, et la ménagerie, le théâtre Wetzler, les carrousels, les tirs, le panorama, un certain jeu de roulette, ont dû beaucoup

¹¹² En blanc dans le manuscrit.

¹¹³ Sur ce « poète », voir l'étude de M. Zermatten, *Louis-Elie Clo dit Blondel (1835-1920)*, dans *Ann. val.*, 1943, pp. 53-71.

gagner. La ménagerie a fait, dit-on, plusieurs milliers de francs. J'ai le programme du théâtre Wetzel ; le voici en abrégé :

Représentations extraordinaires, les anneaux américains par les jeunes gymnastes Charles et Marie Wetzel. Hammène-Polka, danse villageoise et comique par les demoiselles Wetzel. Les jeux icarins ou gymnastiques par toute la famille Wetzel. Exercices sur les bouteilles par M. Béaussi ; les échelles périlleuses, le fil de fer par M^{lle} Louise. Les chiens dressés par M. Wetzel, directeur (le paillasse). Pour terminer, nouvelle pantomime, etc. 1^{res} : 1 fr. ; 2^{es} : fr. 0,50 ; 3^{es} : fr. 0,30.

C'est ce qui a le plus amusé les enfants. Nous y sommes retournés le dimanche soir, mais cela nous a moins plu ; les pauvres gens étaient fatigués ; les bancs de premières ont craqué et cela a mis du froid. Auguste [de Riedmatten] a crié tout fort : « Hé ! paillasse, toi qui es malin, viens arranger ces bancs ! » Il a répondu entre ses dents : « Il y a des gens qui sont payés pour faire l'imbécile et d'autres qui le font sans rien ! »

Donc, dimanche, après la grand-messe, maman, tante Henriette, mes sœurs, Augustin, les deux demoiselles Rouiller, [nous] sommes allés voir l'exposition du bétail. L'oncle Charles était là, qui nous a conduits partout en nous donnant des explications. Il nous a montré du fromage de cent ans, il y en avait même de cent trente ans. Les vaches étaient du côté droit ; les taureaux, les porcs, les moutons, du côté gauche ; les ânes, mulets et chevaux, tout autour. Il y avait cinq allées latérales et jamais la Planta ne m'a paru si grande. Les vaches primées avaient un écriteau imprimé suspendu à leur crèche ; celles de la race d'Hérens, quoiqu'il y en eût de jolies, n'ont presque pas été primées parce qu'on exigeait qu'elles fussent complètement de couleur unie, sans la moindre petite tache blanche. Les taureaux de l'Abbaye [de Saint-Maurice] et de M. Seiler étaient énormes. Rey-Bellet a eu deux vaches primées et une mention d'honneur pour son fromage ; [Germain] Reynard, quelque chose pour un porc, mais son poulain n'a pas eu de prime.

Dans le chalet, nous avons goûté de la crème faite instantanément dans une machine. Nous avons rencontré par là bien des connaissances.

Après-midi, nous avons vu les chiens du Saint-Bernard, *Barri*, *Bella*. M. Ferdinand Stockalper, M. Peppino, M^{lles} Marie, Anna et Amelia Stockalper sont aussi venues ; nous nous sommes promenées avec elles.

A deux heures, M. le conseiller fédéral Deucher et tous les membres de [la Société d'] agriculture, qui avaient dîné à l'hôtel de la Poste, sont venus en cortège sur le devant du nouveau collège et l'on a fait la distribution des prix. J'ai très bien vu M. Deucher, parce qu'il était à la grand-messe et que j'étais obligée de le voir en regardant le prédicateur qui, ce jour-là, a fait un très joli sermon sur l'existence de Dieu. On m'a dit que M. Deucher était médecin et cela m'a causé une espèce d'inquiétude parce qu'il m'a aussi regardée, et je m'imagine toujours, quand les médecins me regardent, que pour cela ils doivent trouver quelque chose d'anormal en moi.

M. [Maurice] de la Pierre a fait un discours, sur les marches du collège, avant la distribution des prix. Sa femme et ses filles étaient devant nous, et Madeleine les a vues pleurer. Il n'y avait cependant rien de touchant dans ses paroles ; il parlait des progrès de l'agriculture en Valais. Pendant que nous écoutions, Fanny de Lavallaz me montre un drôle de monsieur étranger, avec une longue barbe grise qui descendait jusqu'à sa ceinture ; il était petit et portait une toque de fourrure sur les cheveux et un châle jeté sur son épaule. Comme je le regardais, M. Joseph Kuntschen adressait un grand salut de notre côté ; je me retourne et vois derrière nous M. Henri Roten, puis M^{lles} Ida et Bertha. Cette dernière avait un vilain chapeau et sa sœur paraissait blanche à côté d'elle. Je parlai aussi avec M^{lle} Marile Zen Ruffinen qui est devenue bien maigre, tandis que Louisa [de la Pierre] disait : « On dirait que tout Saint-Maurice est ici », et qu'il semblait de même des Montheysans. Tout le Valais, Haut et Bas, se trouvait donc à Sion. Pendant que la distribution des prix continuait, nous allâmes faire un tour devant les baraques. Là il y avait tant de monde qu'on ne pouvait marcher et je dis à Louise : « Es-tu contente ? Il y a foule aujourd'hui. » Nous revînmes pour les vêpres et de là j'allai à la bénédiction des Dames. En passant par le collège, j'entendis M. de la Pierre s'écrier que la Société d'agriculture de la Suisse

romande accordait un prix à celle de Sion pour ses beaux produits.

Je retrouvai, à la bénédiction, toute la famille Dallèves, la nôtre et les Stockalper. Anna et Marie et Amelia nous donnèrent de vifs témoignages d'amitié et nous les quittâmes pour goûter. Mais une demi-heure après, nous les rejoignons au carrousel et M. Raphaël Dallèves nous payait un tour à toutes. J'aurais voulu aller sur un cheval, mais il n'y en avait point de libre. De là, nous avons été voir les métamorphoses d'une personne en bouquet de fleurs, en statue, en tête de mort. Pour moi, je n'ai su distinguer que le bouquet de roses, à cause de mes mauvais yeux. Pour le panorama, Adèle de Torrenté m'a prêté ses lorgnons ; aussi j'ai pu voir New York, Nazareth, le Jugement dernier, des incendies, la catastrophe de Münchenstein, du *Mont-Blanc*¹¹⁴, etc. Ce n'était pas bien fait.

Le soir, après souper, nous sommes retournés au théâtre Wetzl, mais cela nous a moins plu.

Lundi matin, toute notre famille s'est rendue à Longeborgne pour remercier la Sainte Vierge de sa protection pendant l'année passée et la lui demander pour la nouvelle. Le départ d'Augustin pour Munich¹¹⁵ était aussi une des raisons de ce pèlerinage.

Mardi, une retraite commençait chez les Dames franciscaines et j'assistai à deux sermons par jour. C'était un père liguorien qui la prêchait ; il n'avait pas l'éclat et l'enthousiasme de M. l'abbé Saint-Clair, mais beaucoup plus de fond. On sentait le religieux dans ce prédicateur ; il m'a fait beaucoup de bien.

Mercredi, j'ai dîné chez l'oncle Louis avec Augustin.

Le temps, très mauvais jusqu'alors, s'est levé jeudi, et vendredi Augustin est parti. Après avoir communié dans la chapelle des Dames pour la clôture de la retraite, je me suis jointe aux autres pour l'accompagner à la gare. Il y avait aussi toute la famille de tante Marie-Thérèse, l'oncle Stanislas et tante Dyonise, car Erasme

¹¹⁴ Pour la catastrophe de Münchenstein, voir plus haut, t. I, p. 395 ; pour l'explosion survenue sur le *Mont-Blanc*, voir plus haut, t. II, p. 76.

¹¹⁵ Nous ne savons rien de plus, pour le moment, que ce que nous apprend le *Journal* de sa sœur sur le séjour d'Augustin de Riedmatten à Munich : il s'étend d'octobre 1892 à août 1893 (voir plus loin, t. II, p. 182).

[de Courten] partait aussi, Louise lui a dit comme adieu : « Hélas ! tes cousines n'auront plus de danseurs au Casino. » Cette remarque l'a fait rougir, car il a compris que l'on remarquait son absence d'attentions.

Après-midi, comme nous allions à la gare porter une corde pour attacher la malle d'Augustin, Fanny, Cécile et Louise désirent s'asseoir sur un banc pour voir passer le train. La petite ménagerie et la famille Wetzel devaient partir. Il faisait un temps magnifique et Fanny, regardant les mayens, dit : « Il doit faire beau là-haut ! — Marie-Louise s'y trouve aujourd'hui, répondit Louise. — Comment ? elle est aux mayens, m'écriai-je, sans m'avoir avertie ! Elle me l'avait promis cependant. — Elle est venue, dit Louise, mais je n'ai pas pensé de te le dire. » Personne dans la famille ne s'est rappelé ? Depuis si longtemps cependant j'attendais ce jour avec impatience et on le savait. Marie-Louise est venue deux fois, chez moi, pour me dire d'aller et je me trouvais aux sermons de la retraite. J'ai passé la soirée chez tante Nina. Anna écrit souvent.

Dimanche après-midi, Louise et moi avons été nous promener du côté de Plattaz ¹¹⁶. Il faisait un beau soleil et nous avons rencontré un étranger en bicyclette et l'oncle Charles de Preux à qui nous avons annoncé la mort de M^{me} [Célestine] Barman ¹¹⁷, la grand-mère de Célestine. De là, passant par la Sionne, nous sommes arrivées aux Capucins où nous avons entendu les vêpres. En redescendant, nous rencontrâmes M^{lle} Emma Bonvin et sa sœur Léonie. Près d'un quart d'heure s'est passé à causer ensemble. Il y a douze ans que Léonie s'est mariée en Allemagne et nous nous souvenions encore de promenades faites ensemble avec la classe et dans notre mayen. Elle n'a que deux enfants, un garçon et une fille ¹¹⁸ ; aussi, en voyant la nombreuse famille de Louise [de Lavallaz] qui descendait des Capucins, s'est-elle exclamée. Arnold est devenu sage depuis le départ de sa nourrice. Enfin, nous avons été chez Eugénie ; Louise ne l'avait pas encore vue, et elle a été

¹¹⁶ L'auteur orthographie *Plate*.

¹¹⁷ Célestine Barman (1806-1892), veuve de Joseph-Hyacinthe, était décédée à Saint-Maurice le 29 octobre 1892.

¹¹⁸ Léonie Bonvin avait épousé en Bavière un M. Kaphhammer, et on connaît de cette union au moins le nom d'une fille, Marie (GP).

toute contente de ce qu'elle comprenait ses scrupules. On lui a fait une opération, coupé une excroissance derrière l'oreille, et pour cela deux médecins l'ont endormie ; mais elle s'est réveillée de suite, sans pouvoir bouger cependant, ni sentir la douleur. M. [le Dr François] Ducrey ayant dit qu'elle avait un peu de goitre, elle n'a pu s'empêcher de rire, mais elle entendit que le médecin répondait à la sœur qui s'écriait : « Elle ne dort pas ! — Si, si, c'est un effet des nerfs ; dans cet état, on rit et l'on pleure quelquefois tout en dormant. »

Lundi, Louise et moi avons rencontré M^{me} Antoine de Lavallaz et Joseph qui allaient hiverner leurs abeilles. Elle nous a invitées de les suivre et nous l'avons fait. Fanny et Cécile sont venues ensuite nous rejoindre.

Mercredi, 2 novembre 1892

Hier, fête de la Toussaint, Louise a été de bon matin à l'enterrement. Plusieurs personnes de Saint-Maurice l'ont chargée de me saluer.

Pendant ce temps, après avoir assisté le matin aux offices comme d'habitude, je me rendis l'après-midi, avec Madeleine, à la chapelle de la Toussaint. J'y rencontrai tante Léonie, Marie, Anna [de Montheys], Fanny, Cécile de Lavallaz, Aglaé Rouiller. Il y avait beaucoup de monde à la petite chapelle ; j'y priai de tout mon cœur et j'y retrouvai mes sœurs Henriette, Caroline et Fanny. De là nous montâmes à l'église de Valère, voulant examiner les réparations qu'on doit y faire, mais elle était fermée et nous n'avons pas voulu déranger l'ermite¹¹⁹. Sur le plateau, il y avait Alphon-sine [de Torrenté], Adèle de Torrenté et les demoiselles Bruttin. Avec elles nous regardâmes le panorama de Sion, cherchant à y distinguer nos maisons. Et nous avons fait le projet, Fanny et nous,

¹¹⁹ L'abbé Antoine Follonier, décédé le 11 avril 1887 (voir plus haut, t. I, p. 198), fut le dernier « ermite » de Valère. Comme on avait commencé à réunir à Valère des collections archéologiques pour y former un musée, le Conseil d'Etat nomma, en mai 1887, un concierge et gardien en la personne d'Alexandre Wenger. - Voir A. Donnet, *Le Musée de Valère...*, dans *Vallesia*, t. I, 1946, p. 105.

d'aller dimanche prochain à Tourbillon pour faire parler [Barthélemy Mariéthod], le gardien des ruines. On dit que, sans perdre son assurance, il débite mille choses vraies ou fausses sur l'origine des seigneurs de Tourbillon et de toutes les familles nobles de Sion. Nous avons rencontré, en descendant, l'oncle Henri et M^{me} Ida qui se rendaient aussi à la chapelle, et j'ai fait mes reproches à mon oncle de ce qu'il n'osait employer le banc des conseillers d'Etat pendant la grand-messe [à la cathédrale], par crainte de se distinguer. Quelle idée ! Quand on est conseiller d'Etat il vaut mieux employer le banc auquel on a droit que de prendre la place des autres personnes, à l'église déjà beaucoup trop petite pour les fidèles.

Après les vêpres des morts, je ne suis plus sortie que pour la bénédiction du soir.

Ce matin, l'office a duré jusqu'à onze heures et maintenant je vais me rendre au cimetière.

Samedi, 5 novembre [1892]

Hier, le premier vendredi du mois, j'ai fait ma tournée ordinaire. M^{me} [Charles] Solioz, par laquelle j'ai commencé, m'a parlé de sa chatte si gentille, si drôle, qui vient tous les matins frotter sa tête contre la joue de son mari, qui aime à se promener sur le piano et en fait résonner les touches quand on le laisse ouvert, etc. Elle m'a demandé quand les ateliers commençaient ; qu'elle désirait venir aux réunions, cette année, afin de ne plus faire attendre l'ouvrage.

Madeleine Passerat m'a informée que l'on travaille à la béatification du père Passerat, son parent, deuxième père général des RR. PP. liguoriens depuis saint Alphonse. Il est mort en 1858, je crois, mais elle ne l'a pas connu parce qu'elle ignorait son existence, de son vivant, ou plutôt le croyait trappiste¹²⁰. Elle pense qu'il était peut-être cousin germain de son père, mais pas plus proche. Un religieux de cette compagnie lui apprit un jour cette parenté

¹²⁰ Voir *Lexikon für Theologie und Kirche*, publié sous la direction de M. Buchberger, 2^e édit., t. VIII, Freiburg, 1963, col. 142-143.

qu'elle ignorait. Son père ne vivait plus, ni le père général, mais Madeleine avait encore sa mère qui l'engagea d'aller le voir au couvent des Capucins où il logeait. Le religieux la remercia de cette attention : « Que vous avez bien fait de venir, lui dit-il, je vous regarde comme une sœur parce que vous êtes parente à notre père général que j'aimais tant ! » Il lui raconta que c'était en récréation qu'il avait appris du père Passerat sa parenté avec des personnes du Valais, ses seuls parents... etc. Elle ne put continuer à m'en dire davantage, car sœur Rose arrivant, je la quittai pour me rendre chez M^{me} Jean-Marie Roten. Elle me demanda si maman avait fait dire à Theiler de venir lui arranger son fourneau, qu'il fumait, etc., mais qu'il ne fallait pas lui dire que c'était pour elle qu'on le demandait, parce que lui en voulant depuis quelque temps il refuserait peut-être de faire ses réparations, etc.

M^{me} Isaline Lorétan se trouvait absente.

Catherine Frasseren se retrouvait au magasin, chez sa mère.

M. [Auguste] Bruttin venait d'avoir perdu connaissance ; ses filles pensaient qu'il avait eu une nouvelle indigestion et se montraient fort inquiètes. M^{me} Aloysia [de Riedmatten] se trouvait là ; je n'ai pas eu besoin de monter chez elle.

M^{me} Othon Wolf, Louiselle, tante Constance, Mayette, absentes.

Pauline de Torrenté m'a parlé de son oreiller pour l'atelier, qu'elle a dû recommencer, ayant brûlé le premier en le repassant.

M^{me} Emilie de Torrenté avait Anne-Louise malade ; elle a été très gracieuse.

M^{me} Duruz avait également son poupon indisposé.

M^{me} Crescentino, absente également, et j'ai pu terminer assez tôt ma tournée pour aller rejoindre ma famille chez l'oncle Charles et lui souhaiter sa fête. Anna est contente de l'image que je lui ai donnée avant son départ ; c'était la chapelle d'en haut ; elle l'embrasse souvent, paraît-il.

[Mercredi], 9 novembre 1892

Louise de Lavallaz est partie pour Genève en l'absence de l'oncle Louis qui se trouve en Allemagne chez le docteur Kneipp. Il voulait le consulter pour Nicolas. Samedi, après son départ, qui

avait eu lieu à six heures du matin, Louise alla consulter à Genève. Elle prit le train de neuf heures et, à Saint-Maurice, Louise [de la Pierre] lui donna un billet pour le docteur [---]¹²¹ qui l'avait soignée. Grâce à cette recommandation, elle fut très bien reçue du docteur qui prit de grandes précautions pour lui annoncer qu'il lui faudrait faire une opération. Elle s'y attendait et revint à Sion pour en repartir hier, avec tante Henriette qui n'a pas voulu la laisser aller seule. En attendant, Tatie est chez nous.

Ce matin, une dépêche annonçait à l'oncle Guillaume que l'opération avait bien réussi. Quelle femme admirable que cette Louise, quel complet oubli d'elle-même ! Pour ne pas étonner l'oncle Louis, elle lui cache son projet et le laisse partir tout tranquillement pour trois semaines ; elle voulait aller seule pour ne déranger personne ; heureusement que tante Henriette aussi est dévouée, car elle n'avait pas d'argent cette année et devra se gêner pour avoir fait ce voyage.

Il fait un temps de printemps ; les prairies sont vertes et nous avons cueilli des pâquerettes cette après-midi. C'est l'été de la Saint-Martin. Marie-Louise organisera ce soir...¹²²

Jeudi, 10 novembre [1892]

Nous revenons de Longeborgne, pèlerinage fait par toute la famille pour remercier la Sainte Vierge de la réussite de l'opération faite à Louise et lui demander la guérison de Nicolas. Adèle était avec nous ; elle a bien marché.

Mercredi, 16 novembre [1892]

J'ai rencontré la femme dite la Sainte [---]¹²³ parce que, disent les fillettes comme Laie, elle prétend avoir des apparitions de ce saint inconnu. Je lui ai demandé de me les raconter, mais

¹²¹ En blanc dans le manuscrit.

¹²² Notice inachevée.

¹²³ Le nom est laissé en blanc dans le manuscrit. Personne non identifiée.

elle m'a dit n'en avoir pas eu d'autres que celle de la Sainte Vierge, il y a une trentaines d'années alors qu'elle n'était pas mariée. « Il ne faut en parler à personne, a-t-elle ajouté, car le monde s'en moque, et l'on ne doit pas répandre ces choses-là. Moi, je n'ai raconté cette apparition qu'à une seule personne, une jeune fille, pour l'engager à rester brave ; je ne sais comment on l'a su ! Voyez, c'est là, au-dessus du clocher de la cathédrale, qu'Elle m'est apparue si belle, si belle, qu'on ne peut pas le raconter ni l'écrire. C'est plus beau que tout ce qu'on peut voir ! La Sainte Vierge avait une robe de mousseline blanche, une écharpe blanche autour de la taille, et les pieds nus. — Vous a-t-elle dit quelque chose ? lui ai-je demandé. — J'ai tout compris sans qu'elle parle ; moi, je ne pouvais non plus rien dire ; j'étais trop surprise ; vous savez, ça m'a coupé la parole. — Mais pourquoi vous a-t-elle apparu ? est-ce pour vous annoncer quelque chose ? — C'est pour m'encourager et me donner des forces. » Comme elle m'avait avoué qu'elle ne craignait pas la mort : « Vous la désirez, lui dis-je, parce que vous reverrez la Sainte Vierge au ciel ? — Si j'irai, reprit-elle ; je puis encore devenir mauvaise. — Mais vous n'allez pas le devenir maintenant ? — Il faut bien espérer que le bon Dieu m'en préservera ; je ne suis pas mauvaise, non. »

Elle m'avait annoncé qu'un pommier était tout en fleurs, à Viège, tant il fait beau, et avait ajouté : « C'est signe d'une mort dans la famille. — Vous croyez donc que cela annonce un malheur ? — Pas un malheur, une mort ; ce n'est pas un malheur de mourir. » De là est venue notre conversation.

Le Grand Conseil a commencé, c'est-à-dire la suite de la session de mai ; la messe du Saint-Esprit n'aura lieu que lundi.

M. [Victor] de Chastonay est mort hier soir ; on ne l'enterre qu'après-demain. Comme M. Léon Roten est son cousin germain, peut-être la comédie des vieilles filles, qui devait se jouer mercredi ¹²⁴, n'aura pas lieu ; peut-être aussi la donnera-t-on sans que

¹²⁴ Il s'agit d'une représentation qui sera donnée le 29 novembre 1892 au Casino en faveur de l'hospice Sainte-Catherine, comprenant trois productions : *Ramoneur et Meunier*, [d'un auteur non identifié] ; *Le vieux garçon*, comédie [inédi]te en un acte, par Léon Roten ; *L'Anglaise à Paris*, monologue, [d'un auteur non identifié]. - « Le clou de la soirée... a été le *Vieux garçon*...

M. Léon puisse la voir représenter. Ce serait bien regrettable, car M. Raymond Evéquo, qui fait le vieux garçon, veut imiter les gestes et les tics de M. Roten et il s'est fait faire une perruque comme ses cheveux et de la manière dont il se coiffe. Il y aura, en outre, une saynète par deux messieurs et un monologue, *L'Anglaise*, par M^{lle} Angèle Dénériaz. C'est Hortense [de Torrenté] qui doit représenter Marie-Louise.

Les ateliers ont commencé lundi. J'ai vu dimanche Eugénie, c'est-à-dire sœur Françoise.

Samedi, 19 novembre [1892], fête de sainte Elisabeth

M. de Chastonay est mort mardi passé. Louise a été à son enterrement quoique nous n'ayons pas reçu de lettre de faire-part. Il était magnifique, car le défunt faisait partie de plusieurs sociétés ; de plus, il était député [au Conseil] national, membre du Grand Conseil, président des Etudiants suisses, etc. On a chanté sur sa tombe. Pauvre femme et pauvres jeunes filles ! qu'importe les honneurs que reçoit la mémoire d'un père quand il n'est plus là !

M^{me} [Jacob] Leuzinger aussi vient de perdre son mari ; on l'entermera demain ; elle aussi est bien à plaindre ; ses enfants ne sont pas encore élevés, le plus âgé des garçons, Henri, n'a que treize ans, je crois.

[Lundi], 21 novembre [1892]

J'ai voulu essayer d'écrire, mais inutilement ; les larmes m'empêchent de le faire, et je me sens incapable d'autre chose que de venir me soulager ici, en confiant à ce papier ce que je ne puis plus dire à personne. O Eugénie, je puis te voir, mais non te confier mes pensées comme autrefois ; ton temps est limité et,

qui a obtenu les plus légitimes applaudissements. Leurs interprètes... l'ont rendue à la perfection et de manière, croyons-nous, à bien traduire la pensée de l'aimable M. Léon Roten, qui aurait pu difficilement être mieux inspiré ». Voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 95, du 26 novembre, p. 3, et n° 97, du 3 décembre, p. 3.

pendant les rares instants où je me trouve seule avec toi, je ne sais plus rien te dire d'intime. Ah ! si c'était encore autrefois, tu me consolerais, tu me soulagerais. Je me meurs d'être seule au milieu des miens, de me sentir comprise par personne, d'avoir en moi un foyer d'amour qui ne sait se répandre parce que toujours il craint d'être froissé ! Je sais bien que je ne possède pas le véritable amour, généreux, dévoué, qui se donne sans exiger de retour ; non, j'ai soif de ce retour que j'ai toujours cherché et mal cherché, car il me rend exigeante et susceptible. Je voudrais avoir l'autre, mais il ne m'est pas donné de me changer et mes prières sur ce point n'ont pas été exaucées. Oh ! si je n'aimais pas, comme je souffrirais moins ! Un écrivain a dit : « Celui qui n'est pas misanthrope à quarante ans n'a jamais aimé les hommes.¹²⁵ » Cette pensée est exagérée, mais elle a du vrai ; c'est la souffrance des autres qui oppressant votre cœur le rend susceptible de même à votre égard et ne se sentant pas compris, ce pauvre cœur se replie en dedans de lui parce qu'il ne sent pas celui des autres battre à l'unisson. Quand lui-même se sent atteint et qu'il voit les personnes qu'il aime le plus rester indifférentes à sa souffrance et même chercher à le blesser, lui qui aurait tout fait pour leur éviter cette même peine, il s'étonne d'abord, et puis il saigne, et enfin s'habitue ; sa grande douleur le rend insensible à celle des autres à moins qu'il ne la croie plus forte que la sienne. Quelle douleur est plus forte que celle d'un cœur blessé ? Il n'y en a point. La seule différence vient de la profondeur de la blessure. Comment s'étonner dès lors que toutes les pertes matérielles, les siennes et celles des autres, nous laissent insensibles ? Notre maison brûlerait, j'en serais réduite à gagner mon pain, j'en souffrirais moins que d'une parole dite avec l'intention de me contrarier, dite par une personne de la famille dont je serais en droit de me croire aimée. Et cependant, malgré toute ma bonne volonté à vouloir fermer les yeux sur une chose que je croyais impossible de la part des autres, parce qu'elle me serait impossible à moi, l'expérience

¹²⁵ La citation est de Chamfort ; son texte exact est le suivant : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » Elle est tirée du *Journal de Paris*, n° 178. Voir Othon Guerlac, *Les citations françaises*, Paris, 1953, p. 133.

m'a montré que cela arrivait ; j'en ai senti moi-même les atteintes et mon cœur ulcéré n'a pu s'en guérir. Ces blessures successives, comme des pierres acérées ou des morceaux de plomb, ont formé autour de lui comme un mur d'amertume qui ne laisse plus entrer aucun plaisir, aucune jouissance ; seule la joie que l'on goûte au pied des autels peut s'ouvrir un passage, et bien rarement encore ! Mais si le bonheur n'y trouve plus sa place, les peines savent s'en faire une, moins facilement que dans la jeunesse, il est vrai, mais une fois qu'elles y sont, elles y restent plus longtemps et plus douloureuses. Oh ! être aimée, rêve délicieux et impossible pour moi ; être aimée comme j'aime serait ma guérison morale et physique. Hélas ! cela m'est aussi impossible de dévoiler l'amour ardent qui couve en moi que d'en recevoir l'échange, et pourtant maman, tante Henriette, mes sœurs sont des affections permises, mais elles n'ont pas besoin de la mienne, [elles] s'étonneraient et peut-être seraient ennuyées de sa tyrannie, car l'amour demande l'amour. Ah ! qu'ils sont heureux ces caractères chez lesquels tout est réglé, même l'affection ! ils font moins de péchés et peut-être plus de bien. Cependant, je ne puis pas m'imaginer que le bon Dieu les aime autant ; il me semble qu'Il doit avoir plus de sympathie pour ceux qui l'offensent plus souvent, mais vont à Lui avec plus d'élan et de ferveur que ceux qui mesurent jusqu'aux moments qui peuvent être à Lui, Le quittent avec la satisfaction d'avoir fait ce qui était nécessaire, sans le regret de ne pouvoir faire plus et sans avoir eu le désir de faire ce qu'ils ont fait. Il y en a pourtant des caractères comme cela !

Dimanche, 4 décembre 1892

Il y a une éternité que je n'ai plus écrit et j'aurais tant de choses à dire, mais ces temps-ci sont des temps d'occupations ; il y a les ouvrages de Noël à préparer, les habillements des pauvres, et mon livre que je viens enfin de terminer¹²⁶.

¹²⁶ L'ouvrage intitulé : *Aux tout petits* dont l'auteur a annoncé la mise en train plus haut, t. I, pp. 344-345, note 12.

Aujourd'hui est le jour mémorable où je dois mettre à la poste ma lettre. Que j'appréhende ce moment et les suivants ! pourvu qu'elle arrive à bon port, ou du moins que personne n'en prenne connaissance à Sion ! Je mettrai ce soir une bougie à saint Joseph et demain à la Sainte Vierge, Notre-Dame du perpétuel secours.

Le jour de la Sainte-Cécile, mardi 22 novembre, Louise, Fanny, Cécile et moi avons été visiter les ruines de Tourbillon. M. [Barthélemy] Mariéthod¹²⁷ n'étant pas là, on nous a donné les clefs avec son petit garçon pour nous accompagner, mais il nous rejoignit avant que nous fussions arrivées et nous lui dîmes : « Expliquez-nous toutes choses comme à des étrangers ; nous sommes des Parisiennes. — Oui, oui, des Parisiennes de Sion, nous dit-il. — Mais nous ne savons rien sur ces ruines ; il faut nous en parler comme vous le faites pour les autres visiteurs. — Ah ! bah ! répondit-il, vous savez mieux ces choses-là que moi, vous qui avez eu des parents ici — Des parents ? — Oui, Adrien IV [de Riedmatten] est mort dans ce château. » Il prenait nos ancêtres pour des parents ! Arrivées sur le haut de la tour, il nous montra les montagnes qu'il désignait par leurs noms, puis nous fit admirer la vue qui s'étend jusqu'à Loèche. Enfin, il commença à parler des étrangers qu'il avait conduits, toujours poliment, sans réclamer sa paie, « quoique j'aie le droit de demander cinquante centimes par personne. » Il nous prit une forte envie de rire, car nous n'avions pas l'intention de lui donner autant. Mais nous sommes Valaisannes ! Il nous dit encore que les Françaises craignaient le chemin à faire pour monter jusqu'à Tourbillon, et que M. [Raphaël] Ritz, qui peignait par là un jour avait dû se déranger pour en aider deux qui ne savaient pas descendre. C'est étonnant, car le chemin est large, bon, quoique dans le roc. Il nous fit voir ensuite la chapelle

¹²⁷ Le manuscrit porte *Mariéthou*. - Sur la pittoresque figure de Barthélemy Mariéthod, voir un article nécrologique paru dans la *Gazette du Valais* (1920, n° 142, du 14 décembre, p. 3) où on lit notamment : « Tourbillon a donc perdu en lui son cicérone dont il connaissait tous les coins et recoins ainsi que toutes les particularités, faisant appel à son imagination pour le célébrer lorsqu'il pouvait manquer de détails et faits marqués au coin de la vérité historique. »

dont les fresques sont bien abîmées. De mauvais plaisants ont peint la robe de la Sainte Vierge en vert et falsifié des inscriptions. « Je ne voudrais pas passer la nuit là, nous dit Mariéthod. — Y a-t-il des revenants ? — Oui, mon fils a entendu parler là derrière ; il a fait le tour et n'a vu personne. Quant à moi, pour vrai dire, je n'ai rien encore aperçu. » Et continuant à nous montrer les ruines, il nous expliquait où se trouvaient la cuisine, les appartements, les prisons. « Ah ! j'en ai vu des étrangers, de toutes sortes, voyez-vous, des bons catholiques et des mauvaises gens. — Comment savez-vous s'ils sont bons ou méchants ? avons-nous demandé. — Voilà ! Quand ce sont des noirs, ils disent : « Ah ! le beau château, les belles ruines ! » Quand ce sont des rouges, ils s'écrient : « Voilà le château de la canaille ! » Un jour, j'ai conduit ici un ministre protestant qui me dit : « Vous autres, vous dépensez tout votre argent à faire dire des messes et des requiem. » Moi, j'ai laissé dire, mais après que j'avais tout montré, il s'en est allé sans rien me donner ; alors, j'ai pris un sou dans ma poche, j'ai tiré mon chapeau : « Voilà, M. le ministre, pour me dire un psaume, que j'ai fait, car c'est bien, je crois, ces prières-là que vous dites. » Il a compris et m'a donné un franc. Une autre fois, un Anglais ne m'a rien donné ; j'ai été cependant poli quand même ; d'une famille française de même, je n'avais rien reçu, sans pour cela être malhonnête, eh bien, elle m'a laissé cinq francs à l'hôtel parce qu'ils n'avaient pas eu d'argent sur eux. Les Anglais, voyez-vous, sont originaux, comme les peintres. Les jeunes miss ne sont pas contentes si elles ne s'assoient sur ce bord, au-dessus de la route, qui est très dangereux. » Nous allions sortir quand Madeleine est arrivée, et pendant qu'elle visitait la tour, nous avons feuilleté le livre des voyageurs où se trouvaient quelques mots écrits par le duc de Joinville, et puis nous avons été goûter chez Cécile [de Lavallaz] ¹²⁸.

¹²⁸ Fin du cahier n° 5.

Année 1893

[Mercredi], 18 janvier 1893

Une nouvelle année a commencé depuis dix-huit jours, et c'est la première fois que je me remets à écrire les événements ou plutôt les faits qui se sont passés, depuis quelque temps, dans mon existence ; même, je n'ai rien dit de Noël et des jours précédents, mais je vais réparer cet oubli en mettant ici tout ce dont je me rappelle de cette époque.

Déjà bien avant l'Immaculée Conception [8 décembre 1892], j'étais allée chez Louise de Lavallaz où se trouvait tante Marie. Elle nous a quittées un instant pour aller à l'hôpital prendre sa douche d'eau froide sur les jambes, car, malgré l'hiver, elle continue courageusement le traitement que lui a ordonné son docteur de Genève. Elle était encore bien faible à son retour et marchait difficilement. Toute notre famille se trouvait à la gare, avec Tatïe et l'oncle Guillaume, tante Marie avec Guillaume [de Kalbermaten], Paula et Henri [Wolff]. Ses enfants s'attendaient à ce qu'elle leur apportât quelques cadeaux de Genève, mais elle n'avait rien acheté. Aussi, pour les contenter, elle nous pria, Louise et moi, d'aller faire des emplettes à Sion, mais il n'y avait pas grand-chose, les jouets de Noël n'étant pas encore arrivés. Cependant nous achetâmes à bon marché des poupées, trompettes, buvards, etc.

Le plus difficile était de trouver quelque chose pour Tatïe : elle avait déjà de tout ! Aussi je pense souvent à ce que disait l'oncle Louis dans le temps, avant son mariage et quand Louise et moi étions des fillettes : « A mes enfants je ne donnerai que

peu de choses afin qu'ils ne soient pas blasés sur tout, et se réjouissent d'un rien, comme ceux de Joseph de Kalbermatten. » Louise ne leur donna que le lendemain ces cadeaux dont ils furent très contents.

Mais j'en reviens à ce jour où je suis restée avec tante Marie. Nous causions depuis un instant à peine que Louise était déjà de retour. Ce fut au tour de tante Marie de nous quitter et je parlai à Louise de sa santé. « Je me sens encore bien faible et bien souffrante, me dit-elle ; aussi je me réjouis presque de l'absence de Louis ; je voudrais tant me trouver guérie pour son retour ! » Nous continuions à nous entretenir quand Tatie arrive de classe en s'écriant : « Maman ! maman ! le poupon Jésus est déjà venu jeter des bonbons chez Marguerite Calpini et chez d'autres ; prions pour qu'il vienne aussi chez nous. — Bah ! dit Louise, c'est trop tôt avant l'Immaculée Conception. — Mais si, maman, prions, prions », et elle pleurait presque. — « Prie si tu veux, mais il ne viendra peut-être pas ; ou bien, va chez grand-maman comme tu le désirais avant. — Non, chez grand-maman [M^{me} Guillaume de Lavallaz], il ne vient que les jeudis, parce que Paula a vacances, mais aujourd'hui elle doit faire ses devoirs. » Louise et moi nous sommes regardées ; est-ce que Tatie saurait déjà ? Mais elle courut chez Marguerite de Lavallaz et la fit descendre avec Piccolo ; elle alla chercher aussi tous les enfants dans la chambre longue pour les faire venir où nous étions, et me demanda de les faire prier. Louise ne put résister ; elle envoya Marguerite acheter des bonbons, et nous nous mîmes tous à genoux. « Mamie, Arnold reste debout ; est-ce que ça ne fait rien ? demandait Tatie. — Non, il est si petit. » Et nous avons prié, mais le poupon Jésus ne venait pas. « Il faut encore chanter, la prière était trop courte », disait toujours Tatie, et les voilà criant sur tous les tons : « Il est né le divin Enfant », etc. — « Je crois, lui dis-je, que tu devrais commencer à faire ton devoir ; peut-être cela le fera-t-il venir. » Elle se mit aussitôt à écrire et n'avait pas fait deux lignes que la clochette se fit entendre. Alors ce fut des cris de joie, un bonheur inexprimable. Guillaume et Etienne se tenaient à genoux dans le fond de la chambre, priant toujours, tandis que José ramassait les bonbons que l'on mit sur la

table pour les partager. Il y en avait un gros monton¹, mais quand chacun eut sa part, elle était petite ; ils étaient si nombreux !

Quelques jours après, l'oncle Louis arriva ; il ne se trouvait pas mieux de son traitement Kneipp et se proposait de continuer ici ses lotions d'eau froide, mais je crois qu'il s'en est vite lassé. L'oncle Louis est arrivé la veille de l'Immaculée Conception, fête des hommes.

De ce jour l'attente de Noël devient plus vivace ; il semble qu'on y est presque, on presse son travail pour achever ses ouvrages, tant pour les pauvres que pour maman et tante Henriette. Pour cette dernière, Louise, Madeleine et moi avons fait un petit tapis de table en velours noir, avec des applications de peluche rouge brodée de soie vieil or ; Henriette, une pelote recouverte d'un carré au filet ; Caroline et Fanny, je ne me souviens plus quoi, mais à maman elles ont brodé des serviettes à thé qu'elle avait déjà ; Louise a festonné un oreiller ; Madeleine et Henriette ont donné un lambrequin de fourneau en velours noir et applications vieil or, très beau et bien fait ; moi, un coussin de fenêtre et un nécessaire de velours dans lequel j'avais mis un porte-aiguille rempli. Pour les pauvres je n'ai presque rien fait, m'attendant toujours qu'on vienne me porter de l'ouvrage pour leur arbre de Noël ; mais, cette année, c'était celui des filles et probablement les sœurs ont trouvé facilement à placer l'ouvrage.

Mais voici Noël ! Comme chaque année nous avons été faire le poupon Jésus dans les maisons pauvres, jetant des pommes, des bonbons et des jouets avec quelques vêtements ; Aline et Elvire ne nous ont pas accompagnées, elles ont été remplacées par Henriette et Fanny Dallèves, et toujours le jeune Tavernier nous guidait.

A huit heures, le lendemain, l'arbre fut allumé. Maman a été contente de nos cadeaux et tante Henriette a dit que ses vœux étaient réalisés, qu'elle se trouvait trop heureuse. Nous aussi avons été bien satisfaites des nôtres : Louise a eu une chaise pour sa chambre, un plastron vieil or ; de Marie-Louise, [---]² ; de tante

¹ Monton, s. m. Monceau, tas. - Voir *FEW*, t. VI, 3, p. 90 a.

² La notice est seulement esquissée.

Henriette, deux jupons brodés de dessus et de dessous, etc. ; Madeleine [---] ; Henriette [---] ; Caroline [---] ; Fanny [---]. Et moi, un beau manchon, un pot pour changer l'eau de mes vases à fleurs, et des cahiers ; de Marie-Louise, une belle cravate en soie.

Le soir, nous avons assisté chez les orphelins à la représentation qu'ils donnent, chaque année, sur les mystères de ce jour. Mais les paroles étaient traduites en français d'une manière peu compréhensible et débitées avec un accent allemand qui leur enlevait tout charme. Cependant comme décors et tableaux vivants, c'était bien réussi. C'est déjà beaucoup, ces pauvres sœurs ne peuvent faire davantage³. A la fin de la représentation, l'arbre et la crèche ont été allumés, et les cadeaux, distribués. Quelle joie pour ces enfants qui ne sont pas gâtés sous ce rapport !

Le jour des Saints-Innocents [28 décembre 1892], j'ai assisté à la loterie, mais personne de notre famille n'a gagné de lot ! Tatie a eu une lampe.

Le nouvel an est arrivé avec ses visites. Nous avons commencé par M. le curé [Abbet]. Il y avait là Eugénie et une autre sœur qui ont voulu se retirer quand nous sommes entrées, maman, Louise et moi, mais M. le curé les a fait rester. Nous avons parlé d'Augustin, de Munich, d'Erasmus [de Courten] et de M. [Eugène] de Lavallaz. Chez tante Constance, il y avait l'oncle Henri et M^{me} Ida avec leurs deux petites. Stéphanie s'est disputée avec son père. Je suis étonnée comme les parents d'à présent se laissent taper sans rien dire et que les enfants osent le faire. Ce n'est pas de notre temps qu'une pareille chose aurait pu se faire !

L'oncle Henri nous a dit, en parlant du Tiers-ordre, je crois, que cela n'allait pas d'être religieuse dans le monde. Puis, nous lui avons souhaité le nouvel an et il nous a répondu que ses nièces étaient des malhonnêtes qui ne venaient jamais le voir. Tante Constance a essayé d'arranger cette phrase en disant que l'oncle Henri aimait à nous taquiner parce que nous savions bien lui répondre. Nous, nous avons décidé d'aller toute la famille lui faire une visite et, en effet, un dimanche, tante Henriette, maman et

³ Sur le Noël de l'Orphelinat des garçons, voir *Gazette du Valais*, 1892, n° 103, du 20 décembre, p. 2 (programme), et n° 104, du 28 décembre, p. 2 (compte rendu) ; voir aussi le *Walliser Bote*, n° 52, p. 3.

ses six filles, sommes montées à la rue du Château, et nous l'avons trouvé. Pouponne nous a montré ses cadeaux de Noël et les images d'un livre : *Le voyage de M^{lle} Lili*⁴, qui m'a tant intéressée qu'Ida me l'a fait porter un jour par Pouponne afin que je puisse le lire. J'en ai copié quelques images.

Mais avant nous avons été chez M^{me} Antoine de Lavallaz, chez l'oncle Eugène que nous n'avons pas trouvé, chez tante Marie, chez l'oncle Stanislas où nous nous sommes rencontrés avec l'oncle Louis et Louise, chez M. Alexandre de Torrenté, chez tante Marie de Courten qui était chez elle. Tante Léonie, tante Marie-Thérèse, Glady, nous ne les avons pas trouvées.

Plusieurs jours après

Les 22, 25 et 27 janvier étaient nos jours de naissance à Henriette, Madeleine et moi. On m'a donné, pour le mien, le 25, jour de la conversion de saint Paul, maman une ceinture de peau, tante Henriette des gants. C'est le soir de ce jour que j'ai envoyé à M. Thierry, directeur du *Journal des demoiselles*, la solution des devinettes qui m'ont donné tant de peine à chercher.

Quelques jours avant, Marie-Louise était tombée malade, une suite de l'influenza. Nous avons tous été la voir souvent, les Dallets, ses amis et nous. Augustin nous a écrit comment il passait son carnaval ; il a dû se laisser introduire dans la société de Munich à cause des recommandations du R. P. Bartet ; dans un bal où il s'est trouvé, il y avait plus de messieurs que de demoiselles ! Ce n'est pas le cas ici où règne le calme le plus désolant pour les jeunes filles ! Point d'entrain, peu de soirées, elles ne parviennent pas à réussir. L'oncle Charles dit que les jeunes gens d'à présent sont blecs⁵ !

Dimanche, [29] janvier, a eu lieu la comédie de Saint-Maurice ; nous y avons été en société. On nous a donné un mauvais dîner chez M. Grisogono. Les pièces que l'on représentait, *Louis XI*

⁴ *Le Voyage de Mademoiselle Lili autour du monde*, livre pour enfants publié en 1868 par Lorenz Froelich.

⁵ Blec, adj. Blet, mou, indolent. - Voir *Glossaire*, t. II, pp. 419-420.

et *La leçon de grammaire*, se remarquaient l'une par son décor et ses costumes du temps, l'autre par sa gaieté et son entrain⁶. C'est celle que je préférerais. Elles ont été moins bien jouées que celles des autres années, parce que M. Jules Stockalper n'en a pas pris la direction, mais M. Moret⁷, je crois.

Jeudi, 2 février, la fête des Dames. Le sermon a été assez bien prêché. Le soir, Fanny [de Lavallaz] nous avait engagées à faire une partie de tarots chez elle avec Marie et Anna de Montheys ; nous nous sommes bien amusées.

Samedi, Louise a été marraine à Vex, chez Marie [Rudaz, fille] de Pierre Bonvin⁸.

Dimanche [5], Tatïe a dansé au théâtre⁹. C'était gracieux de voir ces enfants exécuter leurs figures ; la petite Andenmatten les conduisait admirablement.

Mardi [7], nous avons eu chez nous la réunion. Mathilde Rouiller nous a chanté *C'est l'amour qui dore*, et *Les Noces d'or*.

Mercredi [8], il y a eu bal au Casino¹⁰ ; la famille Antoine de Lavallaz s'y trouvait, et pendant la nuit l'oncle Eugène prend une attaque d'apoplexie !

Jeudi [9], grande discussion avec M^{me} de Quay à propos d'Aline ; elle a menacé Louise du poing.

⁶ La représentation donnée, le 29 janvier 1893, au théâtre de Saint-Maurice était composée de deux pièces : *Gringoire* (et non *Louis XI*), comédie en un acte par Th. de Banville, et *La Grammaire*, comédie-vaudeville de Labiche. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 6, du 21 janvier, p. 3, et n° 9, du 1^{er} février, p. 3 ; *Le Confédéré*, 1893, n° 10, du 4 février, pp. 2-3 ; n° 11, du 8 février, p. 3.

⁷ Dans le manuscrit : *Morue* [?] - Il s'agit du chanoine Adolphe Moret, professeur d'Humanités. Voir sa nécrologie par le chanoine André Rappaz, dans *ESM*, 1952, pp. 41-44.

⁸ A Vex, baptême chez Marie Rudaz, fille de Pierre Bonvin, d'un fils, Adrien-Jean-Louis, célébré le 3 février 1893. L'enfant mourra huit jours plus tard.

⁹ Soirée musicale et artistique donnée au théâtre de Sion, le dimanche 5 février, sous la direction de Charles Haenni, au profit de l'Orphelinat des garçons. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 9, du 1^{er} février, p. 3 (programme) ; n° 11, du 8 février, p. 3 (compte rendu) ; *Le Confédéré*, 1893, n° 10, du 4 février, p. 3 (programme).

¹⁰ A l'occasion d'un concert donné par la *Valeria*, dirigée par Ch. Solioz. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 11, du 8 février, p. 3 (programme) ; *Le Confédéré*, 1893, n° 12, du 11 février, p. 2 (compte rendu).

Ce soir, à neuf heures, l'oncle Eugène de Lavallaz vient de mourir d'un coup d'apoplexie. Ce qui est surtout pénible pour la famille, c'est que ce coup a pu être provoqué par son chagrin sur l'état de ses affaires. Depuis qu'il avait acheté cette ferme à Saint-Léonard, il s'est ruiné peu à peu, lui qui avait une belle fortune, ayant été favorisé par grand-papa [Antoine] de Lavallaz comme aîné et comme garçon, et il n'a eu que trois enfants seulement. On ne sait où son argent a passé ; il n'a pas joui de la vie, menant une existence simple et retirée, n'étant ni joueur ni buveur, s'habillant fort mal, ne faisant aucune dépense superflue ; mais il était négligent, il n'a jamais payé les intérêts de la somme empruntée pour payer la ferme et avait ainsi doublé le capital lorsqu'il l'a revendue ; il n'a jamais voulu louer son bel étage de Sion quoiqu'il ne l'habitât point, et cela pendant près de vingt ans ; enfin, il n'aimait pas à parler de ses affaires et ne s'en confiait à personne, ni à sa femme, ni à ses enfants, ni à ses frères. Ce n'est que l'autre jour, en se voyant près d'être saisi, qu'il consentit à révéler ses dettes à l'oncle Guillaume, à l'oncle Stanislas et à Henri, qui consentirent à en prendre la charge sur eux, à condition qu'il se laisserait nommer un conseil judiciaire. Pressé par la saisie de l'un de ses créanciers, il accepta cet arrangement avec joie. Mais voilà que, avant-hier, l'huissier [Jacques] Mariéthod, qui ne sait pas lire, va porter chez lui la convocation du conseil de famille. L'oncle Eugène, en la lisant, fut péniblement affecté ; il n'avait pas pensé qu'il fallait réunir un conseil de famille, car ses frères avaient cherché à passer sous silence ce qu'il pouvait y avoir de pénible pour lui en cette affaire. Le pauvre oncle changea d'idée et ne voulut plus se soumettre à la mesure qu'il avait lui-même demandée. Il se rendit chez M. Antoine de Riedmatten et le supplia de s'opposer à cette décision ; il fit aussi venir M. Raphaël Dallèves, et lui demanda d'appuyer l'opposition ; mais M. Raphaël lui répondit qu'il n'était qu'un parent de sa femme et n'avait rien à dire, puisque sa fille et son beau-fils repré-

¹¹ L'auteur a écrit par mégarde 1892.

sentaient ce côté-là. En effet, M. Antoine mit opposition au projet de famille ; alors les frères de l'oncle Eugène furent obligés de le mettre au courant des affaires et lui demandèrent s'il voulait être responsable des cinquante mille francs de dettes ; [ils dirent] qu'ils s'engageaient à payer entre eux si l'oncle consentait à laisser régler sa situation ; M. Antoine comprit que c'était un bien pour l'oncle Eugène que cet arrangement et qu'il se trouverait beaucoup mieux après qu'avant, et il cessa son opposition. Mais l'oncle Eugène souffrait dans son amour-propre ; il dit à ses frères qui cherchaient à le calmer qu'il avait toujours eu une conduite rangée, etc., ce qui est vrai ; mais comment faire autrement puisqu'il ne pouvait plus vivre ainsi et se trouvait exposé à des poursuites et des saisies ? C'est ce qu'ils ont tâché de lui faire comprendre hier soir, et il a de nouveau consenti à tout. Après leur départ, il était agité mais pas souffrant, et il a soupé de très bon appétit. Ce n'est qu'à deux heures du matin que la servante a entendu un grand bruit ; elle s'est levée, et a trouvé l'oncle Eugène tombé en bas du lit. Il lui a demandé de l'aider à se relever et comme elle n'en avait pas la force, elle est allée réveiller M. Jodoc [Burgener], qui se trouve ici pour le tribunal. L'oncle a pu lui dire encore : « Paralysé du côté gauche. » On l'a remis dans son lit et [ils] n'ont pas fait chercher le docteur, croyant peut-être qu'il dormait ; mais, à six ou sept heures du matin, le voyant toujours en cet état, ils se sont enfin décidés d'appeler l'oncle Stanislas, puis l'oncle Guillaume qui a fait chercher M. le curé, lequel a demandé à l'oncle s'il le connaissait. On croit que l'oncle lui a serré la main. Il a reçu l'absolution et l'extrême-onction sous condition.

C'est en allant à la messe d'enterrement de M. Joseph de Preux¹², le frère de M. Pierre, que j'ai appris ce triste accident. A mon retour, j'ai accompagné maman chez lui. Il était couché dans son lit, ayant des sinapismes aux jambes, des vésicatoires à la tête et sur le front des compresses d'eau froide. Il soufflait fortement, car il avait un asthme et une maladie de cœur, et tout d'un coup il tremblait de tous ses membres. Il paraît qu'il a senti quand

¹² Décédé le 7 février 1893.

on lui a mis le sinapisme ou le vésicatoire, car il a aussitôt porté la main à sa joue. Le docteur a dit que c'était une congestion nerveuse et que le cerveau était atteint. Il y avait là les oncles Guillaume et Stanislas, et M. Jodoc, puis sœur Rose et la [---] ¹³.

A deux heures, nous avons vu passer Madeleine [Burgener], venant de Viège, accompagnée de M^{me} Dallèves et de Marie-Louise qui avaient été à sa rencontre. Tout le jour, il s'est trouvé dans le même état.

Nous avons été chez Marie-Louise passer l'après-midi. En redescendant, je vais chercher maman descendue avant nous chez l'oncle Louis ; elle venait d'en sortir et je m'empressai de retourner à la maison pour souper, mais maman n'était pas là. Louise et moi avons prié le chapelet, puis celui des âmes du purgatoire, et l'avons attendue jusqu'à huit heures. Alors, la servante est revenue, disant qu'elle ne se trouvait pas à l'église où elle avait été la chercher, et j'ai aussitôt supposé que l'oncle Eugène devait être bien mal. Nous avons dit de servir, Louise ayant sommeil, parce qu'elle a veillé hier jusqu'à quatre heures et demie du matin, à la soirée dansante donnée par la *Valeria* ¹⁴. Nous nous mettions à table quand on vint nous dire que maman ne reviendrait pas, l'oncle Eugène se trouvant très mal. Je me proposais d'aller la rejoindre ou la chercher si elle ne revenait pas avant dix heures, mais à neuf heures et quart elle rentrait nous annonçant la mort de l'oncle Eugène, sans qu'il ait repris connaissance.

Pauvre Madeleine ! que de vides en cinq ans ! Sa mère en 1887, Eugénie en 1890, et maintenant son père ! Il ne reste plus qu'elle de toute la famille !

Samedi, 11 février [1893]

L'enterrement a eu lieu ce matin ; il y avait peu de monde, les annonces étant arrivées trop tard dans le Bas-Valais, c'est-à-dire hier à six heures du soir, mais les facteurs n'en ont fait, à Saint-

¹³ Mot illisible.

¹⁴ Voir ci-dessus, t. II, p. 121, note 10.

Maurice, la distribution que le matin suivant. Plusieurs personnes étaient indisposées, Marie de Montheys et Madeleine qui s'est fait en tombant un trou au coude. Elle a eu du malheur avec son bras droit. Petite, à un an, elle se l'est cassé ; plus tard, [elle s'est] démis le poignet ; une autre fois, écrasé un doigt, et cette fois-ci, une plaie que le docteur a dû recoudre. Marie-Louise, dont Madeleine est l'idéal, est venue, pleine d'inquiétude, lui dire de se bien soigner, puis a fait venir le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin pour lui défendre d'aller à la messe demain. Louise de Lavallaz est de nouveau souffrante et garde le lit depuis quelques jours ; elle est presque découragée d'avoir tout fait et de n'en pas sentir un bon résultat.

Jeudi, 16 février 1893

Nous avons terminé notre carnaval en allant jouer aux tarots chez Aline, et nous nous sommes bien amusées. Madeleine n'a pu venir, son coude n'étant pas guéri, mais il y avait M. Léon. Avant son arrivée, nous avons fait part à ces dames de la discussion que nous avons eue sur elle, avec M^{me} de Quay. Je crois qu'elle n'en a pas été contente, car elle a vraiment l'idée de ne plus quitter Sion et ne veut pas élever ses enfants en petits paysans, dit-elle. Quand on lui remontre que leur fortune est placée à Saillon, elle répond que ce n'est pas la leur, mais celle de M^{me} [Philippe] de Torrenté. Je crois que, si sa belle-mère consentait à se dépouiller de ses biens pour les partager entre ses deux fils, Aline, voyant son intérêt à les bien entretenir, resterait à Saillon.

Dimanche [12], j'ai été voir Eugénie qui cherche à me corriger de ma paresse ; je sors toujours soulagée de mes entretiens avec elle, parce que j'ose tout lui dire. Nous avons beaucoup parlé de l'oncle Eugène et de sa mort si subite.

Le mercredi des cendres [15], après avoir entendu les paroles humiliantes *Memento homo*, etc., que Dieu prononça pour abaisser l'orgueil d'Adam, nous eûmes l'atelier, comme d'habitude, pour remplacer le lundi gras. Marguerite, la bonne de Louise qu'elle avait laissé monter à Vex pour assister à la représentation qui s'y

donnait de *Paquita* et de la crèche¹⁵, n'est arrivée, ce jour-là, qu'à huit heures du matin, quoiqu'elle eût promis de revenir la veille, Louise ne pouvant encore quitter son lit. Aussi j'avais aidé l'oncle Louis à mettre coucher les enfants, et je revins m'informer le lendemain des nouvelles de mon petit filleul. Il est, selon Marguerite, bien portant et joli, mais pas si gros, et ma robe lui va très bien ; il la met tous les jours tant il en a besoin.

Plusieurs demoiselles de Sion ont été à Vex, mardi gras, et nous aurions été du nombre, Marie-Louise, mes sœurs et moi, sans la mort de l'oncle Eugène.

Il paraît que c'était bien amusant ; M. le curé [Fardel] allait et venait en scène pendant que les acteurs jouaient, leur apportant quelque chose d'oublié ou arrangeant un détail, tirant le rideau. La scène se trouvait entre l'église et la cure et, dans la crèche, certains acteurs parlaient des fenêtres de cette maison.

Dans *Paquita*, les filles de la comtesse étaient habillées avec mauvais goût et la coquette, dans la crèche, comme une paysanne à la Fête-Dieu, ornée de rubans et de fleurs de toutes les couleurs. Ce qu'il y avait de pittoresque à voir, c'était la foule de paysans encombrant la place, les fenêtres, les toits des maisons d'alentour. Quand un mot un peu juron¹⁶ se faisait entendre, tous éclataient de rire. Enfin, ni l'ange ni le diable n'ont paru, et les paysans ont dansé quand même toute la nuit ; c'est pour cela que Marguerite n'est pas revenue.

Les lettres d'Augustin deviennent moins rares. Il a assisté à deux bals et nous écrit au moment de se rendre au troisième, déjà prêt, en frac et en gibus. Le dernier était un bal costumé, très nombreux, de cent à deux cents demoiselles. Comme Augustin est arrivé un peu tard, tous les carnets se trouvaient à peu près remplis et il n'a guère dansé, se contentant de regarder les costumes magnifiques, paraît-il, des Autrichiennes. Il y [en] avait surtout une, en Grecque, qui l'a frappé. Sa robe, en flanelle blanche, nous dit-il, était simple, sans garniture et presque sans pli, formant

¹⁵ Les journaux valaisans contemporains ne donnent pas de compte rendu de cette représentation. - *Paquita* est un ballet-pantomime, par Paul Foucher et M. Marzilier, musique de Deldevez.

¹⁶ Juron, adj. Emploi adjectival du s. juron.

blouse à la ceinture comme dans les statues, mais elle avait un galon d'or autour du décolletage et les bras, presque entièrement nus, ornés de deux bracelets en or, un près de l'épaule, l'autre au poignet, puis un cercle d'or dans les cheveux. Comme c'était une très belle femme, ce costume lui allait très bien. Un prince, cousin de l'empereur [Guillaume II], est aussi venu regarder le bal, couvert de ses décorations ; comme il ne dansait pas, il s'est mis à côté d'Augustin, qui avoue n'avoir jamais vu un prince d'aussi près. Mais, pour la prochaine fois, celle de [mardi] gras, on leur a annoncé la visite de plusieurs grands personnages, car le bal sera non seulement costumé, mais masqué. Il y aura peu de messieurs qui, comme Augustin, resteront en civil.

Mardi, 28 février ¹⁷ 1893

Augustin nous a fait de son dernier bal une description magnifique : « Ce n'était, nous dit-il, que soie, velours et dentelle ; j'étais ébloui... J'ai beaucoup dansé, mais j'aimais encore mieux regarder ! Il y a eu pour commencer une espèce de ballet : un groupe en costume Empire ; un autre en bergers et bergères Marie-Antoinette d'un bleu de ciel et d'un rose tendre ravissant, avec les bâtons et les houlettes dorés ; un troisième groupe costumé, les messieurs en pierrots et les demoiselles en fleurs ; un quatrième en costume espagnol, les messieurs tenant un drapeau et les dames, un tambour de basque. Ils ont dansé un quadrille séparément, puis les quatre groupes se sont réunis pour former une danse commune. Le régent [Luitpold], son fils [Louis], le futur roi, son petit-fils le prince Ruprecht ¹⁸, ont assisté à ce bal ; le dernier a fait le tour de la salle au bras de M^{me} Beuniger, la femme du monsieur qui m'a introduit. »

Il nous dit encore : « Le professeur chez lequel je prends ma pension m'a demandé l'adresse des personnes avec lesquelles j'ai dansé ; je lui ai répondu que je ne le savais pas. — « C'est un tort, me dit-il ; on s'en informe adroitement quand une demoiselle

¹⁷ L'auteur a écrit par mégarde *mardi 28 avril 1893*.

¹⁸ Le manuscrit porte *Ruthbergo*.

vous a plu, et le lendemain on va se promener devant sa maison : la demoiselle qui s'y attend est à sa fenêtre, et on la salue profondément. Alors, toute contente, elle s'écrie : « Maman, maman, il paraît que j'ai plu à ce monsieur, car il m'a salué depuis la rue. » On met aussi à sa boutonnière la fleur qu'elle préfère, et cette visite a un nom particulier en allemand. — « A-t-on jeté l'hameçon sur vous ? » m'a-t-il encore demandé. — Au commencement, je ne savais ce qu'il voulait dire, puis j'ai répondu que je n'y avais pas fait attention. — « Vous avez tort, reprit-il ; ici, toute demoiselle jette son hameçon, et un bal ne lui plaît pas si elle n'a pris un poisson dans son filet... »

C'est intéressant ces mœurs de Bavière ; les jeunes gens sont favorisés de pouvoir voyager pour s'instruire. Si j'avais de la fortune, j'aimerais de temps en temps sortir de mon pays pour voir du nouveau et tant de belles choses antiques, intéressantes et consacrées par la religion et la grandeur.

Louise de Lavallaz n'est pas encore bien, et il y a quelques jours trois de ses enfants sont tombés malades : Henriette, Adèle et Guillaume, ce dernier plus sérieusement que les autres. Louise craignait la scarlatine, mais heureusement trois jours après ils étaient remis. Guillaume s'est levé hier.

Tatie, qui se trouve chez tante Henriette depuis lors, n'est pas bien aujourd'hui ; elle a un dérangement d'estomac ; on a fait prévenir l'oncle Louis.

Mercredi, 1^{er} mars [1893], mois de saint Joseph

Il commence par un mercredi, jour de la semaine consacré à ce même saint ; c'est d'un bon augure.

Tante Henriette a fait réparer la chapelle [à Saint-Théodule], puis nettoyer ; enfin, elle a orné l'autel avec soin pour commencer ce mois. Elle a aussi fait placer une tire-lire dans le buffet, parce qu'il y a quelques jours on a volé le tronc ! On dit que ce sont des vagabonds étrangers qui s'en sont emparé.

M^{me} de la Pierre, venue ce matin chez tante Henriette pour quêter en faveur d'une église de Neuchâtel, lui a dit qu'elle avait

eu l'intention de mettre vingt francs dans le tronc de saint Joseph ; puis, ayant réfléchi, elle se décida à les lui remettre en mains propres. Quelle inspiration !

Cette après-midi, il faisait un soleil de printemps ; nous avons été nous promener, Louise et moi, avec Henriette, Etienne et Fanny Dallèves, là où j'allais autrefois avec Eugénie, en montant après le chemin plat qui commence à la maison Julier. Etienne a brûlé son heure de grec ; nous lui avons dit qu'Henriette avait tenu à mettre la première son offrande dans le nouveau tronc de saint Joseph, et il a promis de mettre autant qu'elle ; c'était vingt centimes ; il ne s'attendait pas à autant, mais il les a donnés.

Dimanche, 5 mars 1893

Je viens de faire une charmante promenade avec Louise, Henriette, et Paul de Courten, par un temps superbe, au Petit-Montorge et alentours ; j'y ai rapporté de la belle mousse verte et du lierre.

Mais voici les soldats qui rentrent ; j'entends la musique militaire ; nous les avons vus sur la Planta, à se reposer ; il n'y a que le cadre pour le moment¹⁹.

Je viens d'avoir eu, jeudi soir, une charmante surprise. Depuis la veille, j'attendais mon *Journal des demoiselles* pour connaître ma place de concours, mais comme par un fait exprès il se trouva en retard. Enfin, le soir, à six heures et demie, au moment où je ne l'attendais plus, Madeleine vint toute rayonnante dans la chambre bleue me crier : « Marie, un grand bonheur ! » et elle me remit en même temps mon journal, une carte d'accessit et un livre. Avant de l'ouvrir, je m'emparai de la feuille rose²⁰, puis je les cachai pour jouir de la surprise de maman et de mes autres sœurs,

¹⁹ Ce sont les bataillons 11 et 12 de landwehr, dont les cadres sont réunis à Sion depuis le vendredi 3 mars. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 18, du 4 mars, p. 2.

²⁰ Feuille rose sans doute insérée dans la livraison du *Journal des demoiselles*. On ne saurait, sans autre indication, identifier l'ouvrage reçu dont il est question plus loin.

enfin, j'allai me confesser. Comme je revenais, Henriette me demanda la feuille rose avec instance et je la lui donnai, lui laissant deviner le pseudonyme que j'avais choisi et tenu secret jusqu'à ce jour. Ce n'était pas difficile : « Mayen de Sainte-Anne », le nom de notre petite chapelle, et puis « mayen », ce mot enlevait tous les doutes, car il n'est usité, je le crois, qu'en Valais. Aussitôt, elle s'écria : « Mais tu as gagné un accessit ! » et elle voulut voir ma récompense. Je leur ai causé une déception à elle, à maman, Louise, Henriette, en ne leur montrant que la carte coloriée, mais de suite après, un transport de joie en apportant le volume. Elles l'ont feuilleté et trouvé charmant, c'est la description des monuments nationaux français avec leur gravure et le récit des anecdotes qui y ont eu lieu.

Aujourd'hui, Fanny Dallèves est allée à Montreux avec son père et M. Léon Roten, pour y voir l'empereur d'Autriche [François-Joseph] qui s'y trouve jusqu'à mardi, en visite chez sa royale épouse [Elisabeth] ; elle y séjourne depuis quelque temps pour sa santé²¹. J'aimerais bien, moi, voir un roi ou un empereur héréditaire. M. Dallèves a, pour cela, perdu son vote, mais Etienne l'a remplacé²² ; il est tout fier d'avoir vingt ans et de pouvoir commencer à faire acte de citoyen. Il prétend que depuis lors il reçoit des coups de chapeau de tous les chefs du parti et des bonjours gracieux.

Henri de Lavallaz s'est fait porter sur la liste comme député, et hier, il est venu nous demander un setier de vin. Maman et tante H[enriette] en ont donné un à contrecœur, pour ne pas contrarier Henri ; mais quand il n'y a pas de lutte et que les conservateurs sont certains de gagner, pourquoi enivrer les gens ? C'est une bien mauvaise habitude. Nous venions déjà d'avoir donné deux francs à [Jean-] Charles de Courten, chargé de venir quêter pour le même but, c'est-à-dire pour l'élection du juge, et maman lui avait dit : « Je te les donne uniquement pour ta visite ; si

²¹ *L'Ami du peuple*, entre autres journaux, signale (1893, n° 14, du 4 mars, p. 3) l'arrivée, incognito, de l'empereur d'Autriche en Suisse.

²² Pour les élections au Grand Conseil. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 19, du 8 mars, p. 2.

c'était pour les pauvres, ce serait avec plaisir, mais pour enivrer les gens, cet argent me fait mal au cœur ! »

M. Peppino s'est aussi fait porter à Brigue comme député, mais contre une forte partie, celle des Seiler, qui sont riches et dépensent des sommes énormes pour assurer leur élection. Dans une commune, ils ont fait danser trois ou quatre jours de suite (et nous sommes en carême), ont donné à boire et à manger, puis encore à chacun quatre francs. Jamais M. Peppino ne pourra soutenir la lutte, quoique le peuple et le clergé soient encore très attachés à la famille Stockalper ; mais, en ce siècle, l'argent fait tout.

[Jeudi], 9 mars [1893]

En effet, M. [Joseph] Seiler a triomphé pour 800 voix contre 300 qu'a obtenues M. Peppino. A Sion, toute la liste conservatrice a passé ! Henri est député ²³ !

Fanny de Lavallaz a la scarlatine, et sa mère [M^{me} Antoine] souffre beaucoup du cou. La pauvre Cécile, encore malade, a été obligée de se lever pour soigner les autres ; elle était toute découragée. Louise et moi l'avons vue aujourd'hui en allant demander des nouvelles des malades.

Les militaires sont ici et très calmes ²⁴. Il n'y avait pas même de musique ces jours passés.

Madeleine s'est décidée à faire partie du voyage de Rome avec les demoiselles [Charlotte] de Chastonay et [Ida et Bertha] Roten de Rarogne, M^{me} [Théodore] et Mathilde de Sépibus qui s'y rendent pour le mariage de leur frère ²⁵. C'est Esther de Sépibus qui a fait finir ses dernières hésitations en venant lui dire de la part de M^{me} [Jean-Marie] de Chastonay que sa fille serait très contente de l'avoir pour compagne ; que M^{lle} Suzanne de Courten

²³ *Ibidem*, résultats des élections.

²⁴ Voir note 19 ci-dessus, p. 129.

²⁵ Le mariage de Charles de Sépibus avec Ernestine Cocastelli di Montiglio, demoiselle d'honneur de la duchesse de Parme, sera célébré à Rome, en la basilique de Sainte-Marie-Majeure, le 27 avril 1893. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 37, du 10 mai, p. 3.

se chargeait de leur procurer un logement à bon marché, dans un couvent, près de chez eux, et que tous les matins elle viendrait les prendre pour leur faire visiter Rome qu'elle connaît très bien maintenant ; enfin, qu'il fallait se décider au plus tôt pour qu'on puisse arrêter son lit ou sa chambre. Ces demoiselles resteront un mois en voyage et iront visiter Naples et Venise, je crois. M. Henri Roten, qui a dîné mardi chez l'oncle Louis, lui a dit d'engager Madeleine à se joindre à ses sœurs et qu'il leur en parlerait. Voilà donc tous les scrupules de Madeleine envolés sur la crainte de s'imposer.

J'aurais bien voulu être à sa place, mais c'est impossible, je n'ai pas assez d'argent ! Mes économies à la Caisse d'épargne ne se montent qu'à deux cent cinquante francs ! Tante Henriette, qui est riche pour Sion, fait bien le sacrifice de ce voyage, faute d'argent, parce qu'elle donne tout et ne réserve jamais rien pour elle, et cependant elle aimerait revoir Rome où s'est passée son enfance, et sa première jeunesse, où elle reverrait encore à la Trinité-du-Mont des religieuses de sa connaissance.

[Samedi], 11 mars 1893

Hier matin, le temps était couvert de nuages et je craignais la pluie pour notre pèlerinage à Longeborgne ; les chemins, si bons, allaient-ils redevenir pleins de boue comme les autres fois ? J'étais découragée et je priai pour qu'il ne pleuve qu'après quatre heures. Il n'a pas plu du tout ; au contraire, le soleil s'est levé et nous avons eu trop chaud. Henriette et Fanny Dallèves nous ont rejointes après Bramois, nous avons fait les stations ensemble, priant à haute voix. Il y avait beaucoup de bougies dans la chapelle, mais elles étaient éteintes et je les ai rallumées, ce qui m'a pris du temps. En redescendant, après avoir prié les trois Pater, Ave et Gloria devant saint Antoine, nous avons rencontré M^{me} Adèle de Werra, sa fille Marie et Mayette de Torrenté.

Il y a quelques jours que cette dernière est revenue de Lausanne où elle a été subir un traitement pour une maladie aux rognons qui lui donne des idées noires : ce sont les rognons qui se détachent. Elle va mieux maintenant, mais pas encore tout à

fait bien, car les nerfs sont aussi malades et cela ira long avant qu'ils aient repris leur force. Elle s'est ennuyée à Lausanne malgré les gentilles des personnes de connaissance qu'elle y a rencontrées et qui l'ont invitée, et malgré surtout la bonté de sa belle-sœur Emilie [Ducrey] qui, pour lui tenir compagnie, est restée plus d'un mois séparée de ses enfants. Elles n'ont été que deux fois au théâtre.

En passant sur le pont du Rhône, à notre retour, nous y avons rencontré plusieurs groupes de soldats, mais qui n'avaient pas l'air de beaucoup se fatiguer. L'un d'eux écoutait une instruction que leur faisait l'officier que nous n'avons pas connu ; il finit en leur disant : « Vous vous dirigerez du côté de « Paraignenat ». C'est bien comme cela, n'est-ce pas capitaine ? » Et le capitaine nonchalamment appuyé sur la balustrade du pont, dit : « Oui ». Nous avions envie de rire ; ils ne se doutaient pas que nous étions les propriétaires de ce Maragnenaz dont ils estropiaient le nom.

Il n'était pas quatre heures que nous attendions, assises sur un banc de la promenade, le moment de la bénédiction. Paul de Courten, sortant du collège, vint nous saluer et nous lui dîmes que nous venions de Longeborgne. — « Pourquoi ne pas m'en avoir averti ? Je serais venu avec vous. — Mais n'as-tu pas classe le vendredi ? — Oui, mais j'aurais peut-être pu m'en dispenser. — Eh ! bien, si cela se peut, vendredi prochain, nous irons encore à midi et demi, une heure moins un quart. » Et il promit de réfléchir.

Dimanche, 12 mars 1893

Il y a eu messe militaire sur la Planta avec instruction de M. Nantermod, mais je l'ai appris trop tard et n'ai pu y assister.

Madeleine est partie pour Sierre par le train d'une heure pour aller se concerter avec M^{me} et M^{lle} de Chastonay sur leur voyage de Rome²⁶. Louise, Henriette et moi avons été l'accompagner à la gare, comme les demoiselles de Sépibus qui allaient avec elle.

²⁶ On trouvera le programme du « Pèlerinage suisse à Rome » dans *L'Ami du peuple*, 1893, n° 15, du 11 mars, pp. 2-3.

Nous y avons rencontré les officiers de Sion venant de Martigny ²⁷, M. et M^{me} Adolphe de Courten et Eugénie ; madame se rendait également à Sierre ; monsieur est remonté avec nous. Il nous a dit que M^{lle} Suzanne se ferait un plaisir d'accompagner ces demoiselles dans Rome qu'elle connaît si bien, et où des faveurs exceptionnelles lui sont accordées pour la laisser pénétrer partout. Quelle chance a cette Madeleine ! Et puis elle assistera aux noces d'argent du roi Humbert et verra peut-être l'empereur d'Allemagne [Guillaume II] et sa suite qui s'y rendront.

Eugénie et Fanny Dallèves se sont jointes à nous pour faire une promenade dans la vallée de la Sionne. En passant devant la maison de tante Marie-Thérèse, nous nous sommes informées de Paul et elle a été le chercher. Il n'a pas osé refuser de nous accompagner ; nous avons fait tant d'éloges sur la politesse et l'amabilité des jeunes gens de cette génération qu'ils veulent soutenir leur réputation. Il faisait une chaleur excessive et lorsque nous avons trouvé un peu d'ombre, il y avait encore de la neige que nous avons mangée avec délices. Puis nous sommes montés, montés, au-dessus d'une grange et d'un talus qui rappelaient les mayens, pour redescendre par le chemin de Savièse.

Comme nous rentrions, Etienne et Albert de Torrenté nous ont accostés en disant qu'ils avaient cherché Paul partout, voulant aller faire une promenade en voiture à Bramois, et nous les avons laissés pour nous rendre aux vêpres et de là à la bénédiction des Dames. L'une d'elles, M^{me} Marie-Stéphane, la maîtresse de Paula, doit partir pour Lyon où se fait une fondation de leur ordre. On ne devait annoncer aux petites cette triste nouvelle qu'après la bénédiction. Il y aura bien des larmes, car elle était très aimée de tout le pensionnat.

Lundi, 13 mars 1893

Il y a eu le feu, cette nuit, à la maison Roten ²⁸ où demeure la famille Kuntschen. On ne sait s'il a pris dans un arrière-magasin

²⁷ C'est le bataillon 12 qui est stationné à Martigny. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 21, du 15 mars, p. 2.

²⁸ A la rue de Loèche. - Voir *ibidem*, p. 3.

ou dans le bûcher. Heureusement point d'accident, et les papiers importants ont été sauvés ; le feu n'a consumé que les provisions du magasin qui, malheureusement, n'étaient pas assurées.

A minuit moins un quart, j'ai entendu le premier cri ; comme je ne dormais pas encore, Louise et moi avons regardé par la fenêtre, puis nous nous sommes habillées et avons été à la chaîne qu'on ne parvenait pas à organiser.

Cette après-midi, à l'atelier, M^{lle} Marie Kuntschen nous a fait part de sa frayeur pour les enfants de son frère [Joseph] qui dormaient dans une des chambres de derrière, plus exposée au feu et dont les fenêtres grillées empêchaient le sauvetage. Leur servante les a conduits, en chemise, sur le devant, puis a voulu retourner se vêtir, mais on ne l'a plus laissée passer.

Tout un pensionnat de jeunes filles, en costume d'été avec blouses de différentes couleurs, sont à Sion ; nous les avons vues se diriger vers la rue du Château depuis l'atelier, puis, après la bénédiction, monsieur, madame et Fanny Dallèves me les ont montrées qui descendaient [de] Tourbillon ; enfin, pendant que je faisais le chemin de la croix, elles sont entrées à Saint-Théodule et se sont tenues fort respectueusement. Ce sont peut- [---] ²⁹.

Mardi, 14 mars 1893

Augustin a écrit hier à tante Henriette une longue lettre qui n'est qu'une dissertation sur la manière de vivre à Sion : pourquoi les jeunes gens vont au café ? c'est qu'ils n'ont pas d'autres distractions et qu'après le travail il en faut ; que, ailleurs, il y a le théâtre, les musées, les cours, des distractions intellectuelles et des réunions où l'on parle littérature ; tandis qu'ici, on ne peut se réunir sans offrir à manger ou à boire, et que les dames ne parlent que de toilettes ou du prochain, etc.

Pauvres dames ! on les prive de tous moyens de s'instruire, parce que cela coûte et leur fait perdre le temps consacré au travail des mains, au raccommodage, et puis on les voudrait capables de

²⁹ Notice inachevée.

discuter avec les hommes qui ont la faveur de pouvoir aller au collège et puis de voyager pour terminer leur éducation. Elles aussi ont besoin de distractions, et pas d'argent pour les prendre au café ; elles ne dépensent pas cinq centimes par jour pour elles, et les hommes qui fument encore des cigares ? Les femmes gagneraient assez si on leur en donnait les moyens.

Fanny de Lavallaz a été très mal, hier, à trois heures du matin, et plus tard a eu de forts saignements de nez.

Jeudi, 16 mars 1893

Le pèlerinage de Rome, dont nous avons reçu le prospectus³⁰, est si bon marché que j'ai envie d'en faire partie. Je possède trois cent cinquante francs à la Caisse d'Epargne, plus vingt francs dans mon portemonnaie, et le voyage ne coûte que deux cents francs en seconde pour aller et retour, voitures, bonnes mains, nourriture comprises. Quel bonheur si mon projet pouvait réussir !

Vendredi, 17 mars [1893]

En revenant de Longeborgne, Louise, Henriette et moi avons été faire une petite visite à Madeleine Passerat. Il y avait là Marie Reynard venue pour trouver une cousine à laquelle M. le Dr Sierro a fait une opération à la main, et la fille Zeiter malade de la fièvre.

Madeleine nous a reparlé d'une histoire qui l'intéresse. C'était en Angleterre. Un ministre avait épousé en secondes noces une dame allemande catholique dont il avait eu deux enfants, un fils et une fille ; de la première, il avait déjà deux fils ; un s'était fait pasteur protestant et l'autre, médecin. Celui de la seconde femme alla étudier pour devenir également pasteur ; il revint à la maison paternelle pour se marier, mais le soir avant la noce, il s'enfuit et

³⁰ Voir note 26 ci-dessus, et aussi *Gazette du Valais*, 1893, n° 22, du 18 mars, p. 2.

l'on ne sut ce qu'il était devenu ; sa mère seule était informée de ses projets : il voulait se faire catholique et prêtre. Cependant le P. Lacordaire vint prêcher à Londres avec l'autorisation du ministre qui disait : « Je n'ai rien contre la secte catholique. » Sa fille se déguisa en femme de chambre pour aller entendre le sermon et en fut si touchée qu'elle résolut de se faire catholique et, dans ce dessein, alla trouver le père à la sacristie où elle se rencontra avec sa mère. Le père lui dit que pour être convaincue il fallait qu'elle fasse le pèlerinage de Jérusalem. Cette famille était très riche et avait déjà voyagé un peu partout, à Sion, par exemple. De plus, la jeune fille était restée six ans à Rome pour apprendre la peinture et, comme elle exécutait une fresque au Vatican, elle tomba de l'échafaudage et se cassa la jambe. Sa Sainteté Pie IX vint la voir, accompagné du saint-père le pape actuel [Léon XIII], et, comme en lui répondant elle disait : « monsieur », le cardinal [Joachim Pecci] la reprit et la pria d'appeler le pape « Très Saint-Père ». — « Non pas Saint-Père, dit Pie IX, mais simplement : père ! » Enfin, le ministre lui ayant proposé un voyage en Egypte, elle accepta et ils se rendirent à Jérusalem où elle retrouva son frère prêtre et le P. de Ratisbonne. Ils la virent si touchée par la grâce qu'ils ne voulurent plus différer son abjuration et son baptême. De nuit, on vint la chercher ; l'église était illuminée et pleine de monde ; elle devint catholique, se confessa et fit sa première communion sans que son père s'en doutât et le lendemain repartit avec lui. Mais afin de mieux observer ses pratiques religieuses, elle lui demanda d'aller à Paris étudier la médecine. Elle y resta six ans, obtint son diplôme de docteur et revint en Angleterre se faire religieuse passionniste. Mais son frère, le pasteur, l'ayant su, menaça de brûler le couvent si elle n'en sortait pas, et l'on obtint de N. S. P. le pape la dispense de ses vœux de clôture. Mais l'ayant entre ses mains, son frère voulut la marier, et la veille du jour choisi pour les noces, la femme de chambre de sa mère la prévint par un billet, dans la chambre où elle était enfermée, de se tenir sur ses gardes. Alors elle demande une lime, enlève les barreaux de sa fenêtre et se jette dehors, mais elle se casse encore la jambe. Un homme la recueille chez lui et elle se guérit elle-même, puis se sauva en Allemagne et en Suisse. Elle

doit être actuellement au Jura où elle exerce la médecine et peint des églises pauvres. Il y a bien des détails que j'ai sautés, par exemple, son frère le prêtre avait un défaut à l'œil et elle avait été le voir, avec sa mère, avant sa conversion, et son père lui avait pardonné en le reconnaissant à Jérusalem, lui avait même donné sa bénédiction.

Cette histoire a tant intéressé Madeleine Passerat qu'elle voulait que je l'écrive en y mettant mes réflexions. Henriette s'est mise à rire, Louise encore plus, et moi les entendant, je ne pouvais me contenir. Aussi elle s'en est aperçu et en a demandé la cause. Louise lui a dit que c'était parce que cette histoire l'intéressait tant ³¹.

Les bataillons 88 et 89 sont arrivés aujourd'hui. Il paraît que les majors sont les mêmes que ceux de l'élite MM. Henri Roten et Joseph Ribordy ³². M. Peppino est également officier, comme [Jean-] Charles de Courten de tante Marie-Thérèse ; lui portera l'habit pour la première fois.

Lundi matin, 20 mars [1893]

Hier, fête de saint Joseph, [l'autel] était garni de fleurs, et beaucoup de cierges brûlaient sur la petite table dorée donnée à cet effet, il y a un an, je crois. La dévotion à ce grand saint se propage de plus en plus dans notre ville ; on peut aller le prier devant son autel [à Saint-Théodule] à n'importe quel moment de la journée, il y a toujours du monde. Tante Henriette a retiré du tronc, la veille de sa fête, vingt-cinq francs dont une pièce de vingt francs, ce qui lui a permis de payer les bancs neufs qu'elle a fait faire pour la circonstance.

Les soldats doivent arriver aujourd'hui ; avant, il n'y avait que les cadres. Le costume d'officier flatte beaucoup ces messieurs ; j'ai vu [Jean-] Charles de Courten, chez lui où tante Marie-Thérèse

³¹ Cette édifiante histoire, curieusement imprécise — puisque Madeleine Passerat n'est en mesure de rapporter aucun patronyme — paraît être d'origine orale ; elle n'a donc pas fait l'objet d'une publication : la narratrice n'aurait pas proposé à l'auteur de l'écrire lui-même.

³² Les cadres des bataillons de landwehr 88 et 89 sont arrivés à Sion le 18 mars 1893 ; la troupe suivra le 21 courant. - Voir *Gazette du Valais*, 1893 n° 22, du 18 mars, p. 3.

m'avait amenée faire une visite à l'oncle Frédéric qui est redevenu souffrant. Je lui ai demandé de me faire le grand salut militaire avec l'épée ; il a essayé, mais l'espace manquait dans la chambre pour lui donner assez d'ampleur. Le jour de la fête, dans notre promenade de l'après-midi, nous avons rencontré tous les officiers qui revenaient de l'hôtel où se donne leur dîner officiel, et encore sur le trottoir ; c'était assez intimidant, quoique maintenant je ne me gêne plus comme autrefois.

Mardi, 21 mars [1893]

Hier soir a commencé la retraite pascale. L'oncle Louis, Louise et moi y avons été après souper ; mais Ernest trouve que c'est déjà bien assez d'avoir les sermons du dimanche ; il a été à son orchestre³³. Le prédicateur n'a pas plu à l'oncle Louis, il n'a plus envie d'aller l'écouter tous les soirs. Cependant il a dit que depuis quelque temps il devenait plus religieux, voulant se préparer. — « A la confession pascale ? lui demandai-je. — Oh ! non, mais à la mort qui peut arriver d'un instant à l'autre. Ce n'est pas que j'en aie peur pour moi, mais pour les autres. » Il se frappe et Louise aussi, car elle n'est pas encore tout à fait bien ; elle aussi a parlé de sa mort, et ce fut au tour de l'oncle Louis à être mécontent.

A l'atelier, nous nous sommes mises deux ou trois fois à la fenêtre pour voir passer le landsturm³⁴.

Dimanche, 26 mars [1893]

Comme vendredi je n'ai communiqué qu'après la messe de classe, je ne suis partie pour Longeborgne qu'à huit heures et demie, pour arriver au Gloria de la grand-messe.

M. le chanoine Bagnoud a prêché, non sur les douleurs de la Sainte Vierge, mais sur la véritable piété. Il a été très pratique et

³³ L'orchestre de Sion où Ernest Stockalper tient une partie de violoncelle (voir t. II, p. 86). - Voir les *Statuts de la société d'Orchestre de Sion* (Sion, 1867, 7 p.), arrêtés en séance du 5 novembre 1865.

³⁴ Notamment le bataillon de landsturm 71, d'abord stationné à Martigny. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 25, du 29 mars, p. 2.

a fait comprendre que la véritable piété, loin de rendre triste, donne de la gaieté, même quand le corps souffre, parce qu'on a un contentement intérieur qui donne la paix de la conscience. Il a dit encore que les âmes sans piété sont comme les autruches qui ont des ailes mais ne peuvent voler parce que leurs ailes sont trop courtes ; ainsi, les pécheurs ont les moyens de faire leur salut, mais en négligeant la piété, ils les rendent inefficaces ; les âmes peu ferventes, qui n'ont pas de persévérance, ont des ailes de poule, qui peuvent voler à une certaine hauteur mais retombent de suite après ; enfin, les personnes véritablement pieuses sont comme l'aigle qui vole sur les hauteurs ; elles tendent à leur but unique qui est Dieu.

Après les sept Pater et Avé, que le prêtre récite en allemand à la fin de la messe pour honorer les sept joies et [les] sept douleurs de la Sainte Vierge, il y eut le *Tantum ergo* et bénédiction du Saint-Sacrement.

Maman, tante Henriette et Madeleine sont parties de suite après ; moi, je voulais entrer dans la chapelle, mais il y avait tant de monde que je perdis beaucoup de temps à essayer. Dans l'intervalle, Marie-Louise vint m'engager à dîner avec elle à Bramois, mais comment faire pour avertir maman ? Nous avons chargé la femme Mayennet de la commission, mais en descendant nous l'avons encore trouvée sur le chemin ; alors, Marie-Louise, en sortant de Bramois, a fait courir M. Eugène Lorétan après des filles qui se rendaient à Sion, pour les prier d'aller chez nous dire que je ne viendrai pas pour dîner.

Nous nous sommes assises dans un restaurant, à deux, devant une petite table de bois, après que Marie-Louise eut terminé ses conférences sur les abeilles. Mais comme il n'y avait pas de beurre, nous avons couru dans le village pour en trouver, car il devait faire une partie de notre dîner. Après en avoir pris presque une livre, nous sommes retournées au restaurant où des paysans avaient pris nos chaises pour s'installer dans une table à côté ; alors nous avons dû nous contenter de tabourets.

On nous a servi du café au lait et quatre œufs cuits dur, mais Marie-Louise en a fait conserver deux pour Henriette et Fanny Dallèves, qui devaient aussi venir à Longeborgne après dîner, et

elle m'a chargée de les leur donner. J'ai dû les prendre en poche, mais quand j'ai voulu les leur donner, à mon retour, elles ne s'en sont pas souciées, moi qui aurais tant eu l'occasion de les donner à des pauvres sur le chemin, car je suis retournée à Longeborgne l'après-midi, quand Marie-Louise m'a quittée pour aller surveiller son défoncement [à la vigne] de Saint-Léonard. Je n'ai pas dit qu'elle avait apporté encore une boîte de thon pour le dîner.

A mon arrivée près de l'hôpital, j'y suis entrée faire une visite à Madeleine Passerat. Heureusement, elle ne m'a plus reparlé de son histoire et je lui ai raconté le sermon. Comme je lui en parlais, voilà que M. le chanoine Bagnoud entre avec M. [Gattlen], curé de l'hôpital, pour voir une de ses anciennes paroissiennes à qui l'on venait de coudre une lèvre. Ils sont restés un instant et peu après leur départ, je me suis aussi en allée.

J'ai trouvé chez nous mon filleul, le petit Jean, que Louise a fait descendre de Vex. Quel ravissant enfant ! On trouve qu'il ressemble au petit Jean Wolff et, comme traits, à Louis, mais il n'a pas ses yeux noirs ni son expression. Il est blond et son air est angélique. Je suis allée avec lui au verger où il m'a fait des grâces charmantes, à condition que je le laisse dans les bras de sa nourrice. On lui avait mis la robe rose qu'Ernest a gagnée à la tombola des vieilles filles, et il sautait sur les genoux de Rosette [Rudaz], riait et faisait des gestes délicieux. J'aurais voulu le manger de baisers. Louise lui a fait acheter un chapeau blanc avec un ruban paille, qui va bien, et le choix des coiffures pour tous les enfants a fait venir au verger M^{me} Stéphanie et Loulette [de Kalbermaten] qui ont trouvé mon filleul bien joli.

Pendant que nous étions là, Tatie est revenue de classe avec une amie, la petite Jeanne Delaloye ; elles ont sauté à la corde dans le chemin à qui ferait le plus de tours, et j'étais juge. Jeanne a fait un tour de moins. Adèle avait été cueillir des violettes sans queue, et Guillaume est venu s'en plaindre à sa maman, mais quand Tatie s'en est aperçue, elle lui a dit : « Vilaine fille, je ne veux pas que tu ailles arracher toutes les violettes ! entends-tu ? Attends, tu me payeras cela ! » Pour amuser Arnold, je faisais rouler un cerceau de fer et il riait de tout son cœur, mais il a fait une scène affreuse parce que Marguerite est allée rendre les cha-

peaux, il voulait la suivre et s'est roulé par terre ; pour le distraire, j'ai fait rouler le cercle vers lui, mais Henriette cherchait aussi à le prendre, ce qui le faisait crier. L'oncle Louis arriva et le petit Jean resta un moment sur son bras sans pleurer. Arnold s'étant approché d'un déchargeoir avec les autres enfants, Tatie le mit dedans pour le punir de s'être mouillé les pantalons. Le pauvre petit était perdu dans cette prison et il criait quand j'ai été le délivrer. C'est un si bon garçon ; quand je suis arrivée au verger, il jouait sous les sapins et moi, j'étais assise à l'arbre du milieu ; je l'ai appelé pendant que mon petit filleul dormait pour qu'il vienne me donner le bonjour, et il a fait sans hésiter tout ce trajet qui est une grosse affaire pour lui, car il ne sait pas sauter la rigole, mais doit la descendre. Nicolas était bien sage aussi ; quand l'oncle Louis est arrivé, il m'a dit : « Ote-toi pour que je puisse voir papa ! » Il est si affectueux ; malheureusement, il griffe tous les petits qui ont le visage abîmé. Juliette a été montrer la marque à tante Marie de Courten qui se trouvait au verger avec nous et qui a grondé Nicolas. Avant de rentrer, le petit Jean a eu un accès de colère pareil à ceux de ses frères et sœurs.

Hier, je l'ai revu entre la grand-messe et la messe d'enterrement. Il était en blanc et bleu, les couleurs de la Sainte Vierge dont il est le petit chevalier, et avait des souliers jaunes d'Arnold qui lui faisaient gros pied, aussi en a-t-il perdu un. Louise en a été ennuyée, parce qu'ils étaient neufs et avaient coûté fr. 3,50 ; elle aurait mieux fait de lui mettre les siens, tout noirs qu'ils étaient. Quand, ce jour-là, je suis venue pour dîner, presque toutes mes sœurs m'ont fait compliment sur le petit Jean, mais en ajoutant qu'il avait un gros pied ; heureusement, j'ai pu leur dire pourquoi.

Samedi saint, 1^{er} avril [1893]

Tous ces jours-ci ont été si occupés que je n'ai pas eu le temps d'écrire un mot ; cependant j'ai d'autant plus à dire qu'il s'est passé plus de choses et parce que je veux faire le journal du petit Jean. Ce lui sera un souvenir de sa marraine quand il sera grand ; il verra combien j'ai pensé à lui et je suis sûre qu'il l'intéressera.

En attendant que je puisse le commencer, je mets ici ce qui le concerne et je le recopierai ensuite avec plus de détails si je m'en souviens.

Donc, le même jour, avant souper, j'ai été chez Louise pour le voir et l'ai fait admirer à maman qui se trouvait là. Déjà je l'avais présenté à Mathilde de Torrenté avant la grand-messe. Le dimanche, il était sur le balcon quand Louise et moi avons passé pour nous promener ; il faisait très chaud et nous avons été dans le pré de M^{mes} Antoine de Riedmatten et de Lavallaz chercher des violettes et nous reposer. Assise sur le bord d'un ruisseau desséché, je me suis endormie tandis que Louise, qui a de bons yeux, regardait passer les officiers qui se rendaient à la gare, le dimanche leur donnant vacances. Ils ont eu la messe les deux jours de fête à six heures du matin, non pas sur la Planta, mais à l'église du collège, je crois.

En passant à deux heures et demie devant chez Louise, j'y suis entrée pour voir mon filleul, mais il était allé Sous-le-Sex. C'était le dimanche des Rameaux, et la matinée j'avais suivi l'office.

Lundi 27 [mars] a eu lieu notre dernier atelier ; on a plaisanté M^{lle} Marie Calpini parce qu'allant voir Madeleine Passerat à l'hôpital, elle s'est trompée d'étage et a trouvé un officier souffrant du cou, qui s'est offert à l'aider dans ses recherches.

Le soir, chez Louise, j'ai revu mon petit Jean, au verger d'abord où il a bien voulu se laisser prendre et porter par sa marraine quoique sa nourrice fût là. Je lui ai montré pour le distraire les branches du grand poirier sous lequel on s'asseyait, et il riait de bon cœur de les voir descendre puis remonter. Après, nous nous sommes rapprochés du jardin de M. Joseph [de Kalbermatten], puis il a fallu rentrer, mais quelle affaire ! Marguerite, la bonne, avait été faire une commission, la nourrice portait Jean et les autres ne voulaient pas venir. Je pris Arnold qui s'est débattu comme un possédé et l'ai porté jusque dans l'allée, tandis que Josette sur les escaliers appelait les autres. M^{me} de la Pierre et Marguerite [de Lavallaz] s'avançaient et je leur présentai mon filleul que madame a trouvé très joli, mais Adèle s'est écriée : « C'est Marie qui est sa marraine ! » En s'avançant, M^{me} de la

Pierre a trouvé Arnold étendu par terre, de tout son long ; il ne criait plus et je l'avais oublié ! Elle lui a dit quelques mots de reproche, puis l'ayant relevé, j'ai voulu le porter sur le balcon, mais il s'est débattu comme avant et j'ai dû le tenir serré contre moi jusqu'à ce que je sois arrivée en haut. Une fois là, il s'est tu ; Henriette s'est décidée à monter aussi, mais un instant plus tard, elle est redescendue avec Arnold sans que nous nous en soyons aperçues, la nourrice et moi. Les voyant dans la cour, elle a appelé Marguerite qui seule peut en faire façon et qui leur a couru après. Arnold s'est laissé prendre, mais Henriette s'est traînée par terre et sa pauvre bonne avait bien de la peine à les porter tous deux. A peine arrivée, Henriette s'est jetée par terre au corridor en criant et Arnold armé d'un mouchoir de poche allait la taper de temps en temps, montrant par ses gestes et son expression qu'il la trouvait méchante, car il ne sait pas encore parler. Naturellement cela excitait encore plus Henriette. Enfin, je crois que ce sont encore les militaires qui ont fait finir cette scène en attirant l'attention des enfants. Le petit Jean, au milieu de tout ça, était gentil comme un ange. A la fin du souper, il est venu à table et on lui a donné du miel, mais bientôt après il n'en a plus voulu. Louise, ce soir-là, n'avait pas d'appétit ; elle ne se sentait pas bien.

Mardi 28, en revenant de promenade, chez Müller où j'avais été chercher la jaquette bleu foncé commandée il y a quelques jours, je l'ai vu en passant à la cour ; il avait été chez nous, et je suis montée chez Anna de la Pierre malade d'une esquinancie ; Louise s'y trouvait qui préparait des cataplasmes de farine de lin ; elle m'a dit que mon filleul [---]³⁵. Anna était assez souffrante ; sa mère est venue un instant après, puis Virginie. Je m'en suis allée et j'ai trouvé le petit Jean qui dormait dans la chambre bleue, mais la nourrice voulut sortir. Après la bénédiction, Louise et moi avons été chez les malades de Lavallaz. Leur servante m'avait dit : « Elles vont mieux, « moiselle », merci ; à présent on vous recevra dans la chambre ; oui, « moiselle », mais pas longtemps, parce que c'est le plus dangereux pour prendre la maladie ! »

³⁵ Phrase inachevée, sans lacune dans le manuscrit.

Elles ont été contentes de nous voir ; Jeanne nous a huché quand nous étions à l'escalier. Fanny a bien mauvaise mine ; Cécile était remise et Jeanne, presque.

Jour de Pâques, 2 avril [1893]

Mercredi 29 mars, je vis le petit Jean à la cour et j'entrai au jardin avec lui, lui montrant les poules de Marie-Louise. Arnold voulait leur donner son pain, mais il était trop tard, elles sont rentrées au poulailler. Mon filleul s'est laissé porter par moi très longtemps sans pleurer ; au contraire, il riait et cependant sa nourrice était là.

Jeudi 30 mars, communion et grand-messe avec cérémonies : bénédiction et salutations du saint chrême et de l'huile, puis adoration à Saint-Théodule. Après-midi, j'ai été au jardin de Louise et j'ai vu une première fois mon filleul qui sortait ; puis, à deux heures et quart, une seconde fois devant la cathédrale. J'ai conseillé à la nourrice d'aller chez les Dames adorer le Saint-Sacrement qui est tout entouré de fleurs, de lumières et de lampions rouges. Pour moi, je n'ai pu l'accompagner, car j'attendais maman, tante Henriette et mes sœurs, car nous devions faire une neuvaine pour Marie de Montheys, moins bien ces jours-ci : elle a un retour de son inflammation d'entrailles. Puis, après avoir assisté au lavement des pieds, j'ai été faire mon chemin de croix aux Capucins, et suis redescendue pour suivre les Ténèbres. Le soir, de onze heures à minuit, nous avons comme chaque année été faire une heure d'adoration. Avant souper, il y avait eu procession du voile³⁶ avec sermon.

Vendredi 31 mars, j'ai jeûné et suis arrivée trop tard pour l'évangile, parce que avant d'aller à la cathédrale, je me suis rendue à l'Adoration. Une autre année, il me faudra dès huit heures entrer dans cette église à l'adoration de la croix. Après dîner, Louise et moi avons été à Longeborgne et marché très lentement. A trois heures nous étions encore là, quand une heure nous avait trouvées près de Bramois. Mayette de Torrenté s'y trouvait aussi.

³⁶ Voir plus haut, t. I, p. 445.

Au retour, une petite visite à Madeleine Passerat. Une sœur de l'hôpital nous a dit que, chez elles, on n'exposait pas le Très Saint-Sacrement le jeudi, mais seulement le vendredi et le samedi. Madeleine était assise dans un fauteuil ; elle se trouvait moins bien.

Samedi 1^{er} avril, au Gloria, la clochette a sonné et l'orgue joué. Déjà depuis le Kyrie, les cloches étaient en branle. J'ai assisté à la bénédiction des fonts baptismaux et de l'eau, aux litanies des Saints, et j'ai joui des alléluias.

Le soir, M^{me} Arlettaz m'a donné une demi-feuille de papier vert pour envelopper mes gants achetés là avant la procession, à condition que je prie pour elle, et j'en ai entouré mon cierge. Le temps était beau, il y avait des étoiles au ciel et point de vent, aussi cette belle procession a bien réussi. Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement a été rapporté de Saint-Théodule à la cathédrale au milieu d'un grand concours de personnes portant toutes des cierges ou des bougies allumées, entourés de papiers bleus, blancs, verts, rouges, roses, etc. Je crois que ce soir le vert dominait.

A la cathédrale, il y avait l'illumination de la croix du sommet de l'autel, etc. Les enfants ont chanté *O croix bénie* et *Loué soit Jésus-Christ*.

Enfin Pâques ! Il a fait beau, nous avons mis nos robes et chapeaux d'été. Tante Henriette nous avait donné à chacune un franc, la veille, pour nous acheter des bonbons et j'avais pour ma part des caramels. Après-midi, nous sommes montées à Valère, Louise, Madeleine, Henriette, Fanny Dallèves, Laie, etc., et j'en suis redescendue pour les vêpres du collège. Comme ils finissaient, je précédai les petits garçons sur la colline, mais ils m'avaient rejointe lorsque nous rencontrâmes M. Germanier. L'un d'eux lui dit : « Vous auriez dû porter votre piano à Valère », et il rit d'un air content. — Hé ! dis donc, j'ai été chez lui, reprit un autre, je lui ai dit : « Bonjour, Monseigneur », il m'a donné vingt centimes et je m'en suis allé tout content ! » A Valère, je rejoignis Louise, Aline et Elvire, puis M. de la Pierre qui m'engagea d'aller à Naples, enfin Louise, l'oncle Louis et le petit Jean que j'ai fait admirer à Mayette de Torrenté, à son frère Charles et à Emilie, [sa femme] ; tous l'ont trouvé charmant.

Jeudi, 6 avril [1893]

Le petit Jean est parti. J'ai été le chercher lundi matin pour le conduire chez le photographe, mais on ne l'avait pas averti d'avance et il avait du monde. Nous avons dû attendre jusqu'à onze heures, mais alors ce fut bien autre chose, il [Jean] était de moins bonne humeur et a pleuré lorsqu'on l'a déshabillé. Ensuite, il devait se tenir tranquille sur une chaise et y être attaché. Mais le photographe va encore se préparer et lorsqu'il revint, le petit ne voulait plus rester ; on lui a donné une sonnette pour se distraire, mais il la mettait en bouche et pleurait quand on la lui enlevait. Enfin, d'autres personnes sont venues qui devaient partir par le prochain train, et le photographe pressé voulait nous faire attendre quand midi allait sonner ; nous ne le pouvions plus, car Jean devait partir après midi. On l'a mis sur les genoux de sa nourrice et tiré le cliché ; mais aura-t-il réussi ?

Après midi, je l'ai vu encore jusqu'à deux heures et l'ai embrassé pour la dernière fois, car nous devons aller dans la forêt d'Ardon chercher des bruyères.

Ce fut une charmante promenade ; tante Nina et deux de ses garçons [Charles et René] nous accompagnaient. Nous étions en troisième et plusieurs étrangers, des touristes, je crois, des Italiens et autres remplissaient notre compartiment. Deux avaient un peu trop bu, un Suisse et un Italien, et ils discutaient. Le Suisse disait : « Quand on veut chanter en chemin de fer, qu'on chante de bonnes chansons, mais pour des autres, qu'on se taise ! — Ze veux çanter la bannière tricolore, disait l'Italien aux mains noires, en se dandinant, et rien ne m'empêchera de çanter mon çant patriotique. » L'autre reprenait : « Ici, nous sommes en Suisse et vous ne devez pas le chanter. Qu'est-ce qu'on dirait si les Suisses allaient en Italie chanter leur chant patriotique ? qu'est-ce qu'on dirait ? — Moi, ze ne vous l'empêcherais pas de le dire, et moi ze veux çanter la bannière tricolore ! » Le plus ivre, le Suisse, lui dit : « Vous êtes chique³⁷, taisez-vous ! — Je ne suis pas plus cique que vous et ze çanterai la bannière tricolore. » En effet, il se mit à la dire, mais

³⁷ Chique, adj. Ivre. - Voir *Glossaire*, t. III, p. 587, n° 5.

le train s'arrêtait, nous étions à Ardon. Maman et tante Henriette se sont assises au commencement de la forêt avec nos provisions et nous avons été très loin chercher notre bruyère. En revenant, nous ne les trouvions plus. Le goûter, le premier après le carême, a été délicieux : tranches de salame, chocolat, petits pains, tarte, oranges et bonbons nougats à cinq centimes la pièce. Chacune de nous avait un gros bouquet pour le retour.

Mardi, j'ai été porter mon carnet de la Caisse d'épargne à tante Marie et, en revenant de la bénédiction, demander des nouvelles de l'oncle Frédéric. Il était mal ; Mayon [de Courten] m'a dit qu'on allait l'administrer. En effet, vers six heures du soir, nous accompagnions le bon Dieu chez lui et on lui a donné l'extrême-onction. Il a répondu à toutes les prières, et le lendemain il allait mieux. C'est la faiblesse qui est à craindre, à cet âge, dans les inflammations de poitrine.

Hier, nous avons goûté, maman, tante Henriette et les quatre grandes, chez M^{me} Dallèves, où se trouvaient M^{me} Charles Roten, tante Nina, Marie-Louise et M^{lle} Amalia Stockalper, la sœur de M. Peppino. Nous avons parlé de notre voyage à Rome. Comme j'ai trouvé plus d'argent que je ne le croyais, je ferai comme les autres. J'irai à Naples et peut-être à Venise. Après le goûter, nous avons été chercher des violettes au jardin, puis voir mon sapin dans celui de l'oncle Charles. Il faut maintenant que j'aille porter notre argent à M. le chanoine Schnyder ; je ne l'ai pas trouvé à onze heures un quart.

Premier vendredi, [7 avril 1893]

Presque partout, j'ai parlé de mon voyage à Rome, dans ma journée d'aujourd'hui. M^{me} Isaline Lorétan m'a dit qu'elle aussi aimait les voyages et s'est recommandée à nos prières.

Chez M^{me} [Auguste] Bruttin, nous avons parlé de Naples et de l'heureux souvenir qu'il laissait à tous les anciens officiers et à leurs femmes.

Louiselle n'était pas là, ni tante Constance, mais j'ai trouvé chez elle M^{me} Adrien de Courten et Mayette qui m'a présentée

à sa tante. Là, j'ai dit comment j'avais trouvé plus d'argent que je ne m'y attendais et que je comptais faire comme Madeleine.

M^{me} Emilie n'était pas là, ni Pauline [de Torrenté] ; c'est la troisième fois que je la manque. La petite fille de M^{me} Crescentino [Berthe-Catherine] est très gracieuse et bien mignonne ; j'aime la voir chaque mois parce que je suis arrivée là quand elle venait de naître. Chez M^{me} Duruz, la famille avait, je crois, un grand dîner.

Cette après-midi, Louise et moi, en passant devant le logement de Glady voyant Fritz, nous lui demandâmes des nouvelles de l'oncle et de sa femme. Il nous dit d'entrer et nous avons trouvé Glady bien et sa petite [Antoinette], charmante pour une enfant qui vient de naître : une bouche mignonne dont les coins s'abaissent, des joues rondes, un nez un peu large, un ensemble abandonné ; je crois qu'elle aimera ses aïeules ! Tante Marie-Thérèse est arrivée, envoyée par l'oncle qui voulait avoir des nouvelles de sa filleule. Lui est très faible ; il a un hoquet et des oppressions ; tante n'a pas beaucoup d'espoir. C'est le septième jour. Erasme et Léon [de Courten] sont arrivés, mais Pierre n'a pu obtenir la permission.

Ce soir-là, j'ai rencontré M^{me} Ida de Torrenté ; elle m'a dit que les demoiselles Roten se réjouissaient de leur voyage ; elles n'ont jamais vu Rome, ni M. Henri non plus, mais son père [Hans-Anton] ne veut pas qu'il aille en même temps que M^{lle} Bertha parce qu'ils se disputent toujours³⁸.

Mardi, 11 avril 1893

Notre voyage à Rome nous occupe exclusivement. Je lis les *Trois Rome* de M. l'abbé Gaume³⁹ et prends des notes. Je fais aussi nos achats et hier j'ai été commander mon chapeau noir pour le voyage. M^{me} Charles Roten est venue parler à maman dimanche, pour savoir si nous voulions prendre une malle et nous avons consenti.

³⁸ Fin du cahier n° 6, dans lequel sont insérés quatre feuillets détachés.

³⁹ *Les Trois Rome. Journal d'un voyage en Italie...*, par Jean-Joseph Gaume, nouv. édit., Bruxelles, 1854, 4 t. en 2 vol.

L'oncle Frédéric est sauvé ! Ils ont envoyé dépêche sur dépêche à Paris pour obtenir l'arrivée de Pierre ; il est venu, mais ne [peut] dire ici sa première messe. Avant-hier, tante Marie-Thérèse et ses six fils ont été se faire photographier.

Louise est plus souffrante ; sa servante Marie l'a quittée, mais Marguerite restera une année encore, parce que la nourrice du petit Jean [veut] qu'elle soit là pour garder mon petit filleul à son retour. Elles [sont] sœurs, Josette la nourrice et Marguerite. J'ai soupé chez l'oncle Louis, avec lui et les enfants, car Tatïe et Guillaume sont admis maintenant à la grande table, le soir. Ce dernier va en classe maintenant, mais hier il avait eu mal à la tête et l'oncle Louis l'a fait rester à la maison.

Samedi, 15 avril 1893

Notre voyage approche ; encore une semaine et nous sommes en route. Tout le monde nous félicite, et cependant les personnes qui auraient pu nous imiter ne l'ont pas fait. M. Antoine Roten a conseillé à ces dames Roten et Wolff de prendre des billets de première classe et elles nous l'ont proposé. Mais je leur ai dit que je ne pouvais pas, cinquante francs de différence faisant beaucoup pour moi. Cela m'ennuie cependant si elles prennent les secondes à cause de nous.

Depuis quelque temps on parlait du mariage de M. [Eugène] Theiler avec Marie Julier, et de M. Henri Roten avec une demoiselle Glasson, de Fribourg, [paren]te aux Zenklusen, de Sion. Il paraît que, se trouvant au Tessin pour [le mi]litaire, il se serait rendu d'une ville à l'autre pour la voir. Cécile de Lavallaz, que nous accompagnions, Louise et moi, avec l'oncle [An]toine à leur défoncement, nous a dit avoir vu arriver M^{me} et M^{lle} Glasson par un train du Haut-Valais, tandis que M. Henri se trouvait ici, qu'il se promenait tout beau devant l'hôtel de la Poste et qu'enfin, hier, vendredi, par le train de neuf heures du matin ces dames étant parties, il se trouvait à la gare, les avait accompagnées dans leur compartiment, avait causé avec q[uelques] Haut-Valaisans, puis était remonté près de ces dames jusqu'au moment du [départ]. Est-ce vrai ? M. Henri se décidera-t-il une fois à se marier ? Et

avec une de[moiselle] Glasson, lui si aristocratique ? On ne peut dire ; M. Antoine consulté a répondu : « Avec Henri, on ne sait jamais rien de certain. »

Aujourd'hui, Arnold est venu sur notre balcon, puis s'est ennuyé après Marguerite, et je l'ai reconduit chez Louise où j'ai vu la couvée de Marie-Louise ; elle a dix petits canards et deux poulets.

Dimanche, 16 a[vril] 1893]

Maman, tante Henriette et leurs six filles, avons été, cette après-midi, nous [---]⁴⁰

... abatement, mais on ne peut pas toujours réagir complètement sur soi-même.

Louise et moi devions alterner sur le mulet, tandis que les autres étaient partis plus tôt. Je pris l'avance et j'arrivai à Vex sans avoir été rejointe. Je priai un instant à l'église et montai le village. Arrivée à l'extrémité, devant la maison de [François] Pitteloud, j'attendis le mulet en parlant à Marie-Eléonore. Elle savait le départ de Madeleine et m'a dit : « Quelle idée elle a eue, Madeleine, de partir ; une si jolie demoiselle, c'est bien dommage ! » Je fis venir mes poules en leur jetant du pain et m'assis sur des troncs de bois coupés. Bientôt je vis venir M. le curé de Vex [Fardel] avec un père dominicain, celui qui a prêché l'année dernière, à Vex, la première communion. Ils me rejoignirent ; M. le curé me dit avoir l'intention de dîner chez nous, et je répondis que ce que nous avions nous le partagerions volontiers. Le mulet vint enfin, Louise en descendit et je pris sa place.

Nous arrivâmes tous ensemble au mayen, mais le soleil s'obscurcit et il commença de pleuvoir. Cependant, nous pûmes dîner dehors avec du jambon, du rôti, de la tomme portée par M. le

⁴⁰ Feuilletts manquants. Le texte reprend sur une montée aux Mayens-de-Sion.

curé de Vex, et des saucisses trouvées dans le buffet. Puis, nous jouâmes aux tarots dans la chambre verte.

M. le curé de Vex était bien amusant ; il cherchait à nous faire rire en disant quelques plaisanteries.

A trois heures, nous descendions, et nous n'étions pas encore à Vex mais à moitié chemin que le soleil s'étant levé nous fit regretter notre départ précipité. Ce fut bien autre chose, plus tard, sur la route. Déjà nous avions descendu la courte de la Croix et la suivante quand, au commencement de celle de la forêt, apparaît une voiture conduite par Anthonioz ! Tante Henriette nous l'envoyait et mes sœurs se repentirent d'avoir manqué une si belle occasion d'aller en voiture⁴¹.

.

Vendredi, [18 mai 1893 ?]

Nous voici de retour à Sion. Que l'on se trouve bien chez soi ! Je suis arrivée toute malade, ayant pris un refroidissement entre Naples et Rome, et hier je suis restée au lit.

Le soir de mardi, nous rencontrons déjà des connaissances à la gare de Saint-Maurice, les dames Dénériaz. Voilà qu'à la gare d'Ardon, nous nous entendons appeler ; c'étaient tante Henriette et nos quatre sœurs qui venaient à notre rencontre en toilettes roses, bleues, etc., nous offrant un coup d'œil charmant, à nous dont les toilettes étaient défraîchies par un long voyage et par la nuit précédente passée en wagon. Elles nous racontèrent bien des choses, nous donnèrent beaucoup de nouvelles : la noce d'Antoine Bovier⁴², les jardins aux mayens, les naissances d'un petit garçon

⁴¹ Fin des deux premiers feuillets volants. Il manque ici, semble-t-il, si l'auteur l'a rédigé, tout le récit du pèlerinage suisse à Rome. Pour les participants du diocèse de Sion, le départ avait été fixé au 25 avril (voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 30, du 15 avril, p. 2). - La *Gazette du Valais* publie (1893, n° 33, du 26 avril, p. 3) les noms des 15 pèlerins valaisans où figurent Marie et Madeleine de Riedmatten. Les numéros suivants publient diverses correspondances sur « Nos pèlerins à Rome ». Voir également *L'Ami du peuple*, aux mêmes dates.

⁴² Célébrée à Vex le 4 mai 1893.

chez Loulette de Kalbermatten et qui s'appellera François Dubuis, celle du petit Haenni de M. Charles et la fille de M. Othon Wolf⁴³. On marie ces deux derniers ensemble pour accorder la musique. A Sion, maman, Marie-Louise, tante Nina et ses enfants, etc., se trouvaient à la gare. Quel bonheur de les revoir tous !

Le lendemain, j'allai chez Louise de Lavallaz qui est toujours souffrante ; elle croit avoir un cancer et ira consulter, une seconde fois, à Genève. J'ai porté un chapelet pour Tatie, un pour Guillaume, des médailles pour les autres. Nous sommes restées au verger à causer, puis l'oncle Louis est venu, m'a demandé quand M^{lle} Glasson avait dû revenir, mais je ne le savais pas, car depuis Naples je ne l'ai plus revue. Maman et Madeleine étant arrivées, nous sommes remontées.

J'ai donné ma médaille de Notre-Dame du Perpétuel secours à Marie-Louise et un crayon en lave du Vésuve à Ernest. Ils en ont été tous deux fort contents.

Hier, après la messe, je me suis couchée.

Ce matin, je n'étais pas encore bien et j'ai passé ma matinée chez tante Nina à ne rien faire. Je lui ai donné les chapelets qu'elle m'avait chargée d'acheter et des médailles pour Laie et les garçons [Henri et René], une boîte d'allumettes à Charles et des noyaux de néfliers du Japon à l'oncle Charles, qui nous annonça les changements survenus au Conseil d'Etat : MM. Walther et Chappex ont été remplacés par MM. Jules Ducrey et [Jean-Marie] de Chastony⁴⁴.

Après-midi, Louise a été à Longeborgne et je l'ai accompagnée chez Madeleine Passerat que j'ai trouvée assise dans un fauteuil, près de la fenêtre. Je lui offris un chapelet qui a touché Lorette et a été béni par le saint-père [Léon XIII]. Mais quand je voulus le lui donner, je ne le retrouvai plus dans ma poche ! Heureusement, je l'ai retrouvé à terre dans le corridor et je le lui ai apporté. Je lui ai aussi fait part du succès qu'avait eu son histoire⁴⁵

⁴³ François Dubuis est né à Sion le 12 mai 1893 ; Pierre Haenni, le 5 mai, et Marie-Agnès-Joséphine Wolf, le 6 mai.

⁴⁴ Voir les résultats des élections au Conseil d'Etat dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 40, du 20 mai, p. 1.

⁴⁵ Voir plus haut, t. II, pp. 136-137.

à Rome, mais elle a été déçue de ce que M. [---] ⁴⁶ ait parlé de sa dame anglaise comme d'une intrigante qu'on [n'] aimait pas et qui avait abîmé une église.

De là je suis allée chez Jeanne [Werlen] voir mes petits pous-sins. Elle m'a laissé le choix entre deux couvées, une sortie samedi, l'autre aujourd'hui. Les derniers sont tous de la race noire dont j'ai donné deux coqs à Marie-Louise pour sa fête, croyant que l'un des deux était une poule. Je l'ai vu, celui qui reste; il est très grand.

Mercredi, 24 mai [18]93

Je n'ai pas été bien tous ces jours-ci et n'ai joui de rien.

Vendredi soir, j'ai porté à Eugénie l'image du saint-père à laquelle j'avais fait donner l'indulgence plénière à l'article de la mort; elle en a été très contente et m'a bien remerciée. Cela me fait toujours du bien de la revoir. De là je me suis rendue chez tante Marie; j'ai donné à Paula un chapelet, un autre à Riri, une médaille à Jean-Jean et aux servantes.

Samedi était le jour des préparatifs pour le pèlerinage de lundi ⁴⁷. Louise et moi avons été nous promener à Valère pour voir l'autel qu'on érigeait. En chemin, nous rencontrons l'oncle Henri de Torrenté qui revenait dîner et qui, par amabilité, s'offrit à nous accompagner. Je lui demandai: « Que pensez-vous des changements survenus au Conseil d'Etat? Etes-vous pour? » Il répondit: « Je ne m'en suis pas mêlé. C'est bien triste pour ces deux messieurs qu'on a mis dehors. » Il reprit: « Les places de conseillers ne sont pas des sièges de sénateurs. Fallait-il les laisser jusqu'à leur mort? — Pourquoi pas? puisque tout marchait bien. — Eh! comment le sait-on? On se trompe, cela ne va pas bien du tout. — Vous prendrez, lui dis-je, le département des Finances? — Oui, si je le veux! — On dit que vous y tenez. — Non, si

⁴⁶ Nom illisible.

⁴⁷ A partir du n° 28, du 8 avril 1893, la *Gazette du Valais* (et les autres journaux valaisans) publie de nombreux communiqués relatifs au pèlerinage organisé à Valère, à l'occasion du jubilé de Léon XIII, et fixé au 22 mai 1893, lundi de Pentecôte.

j'y tenais, il y a huit ans que je l'aurais ! — Vous faites bien de ne pas le vouloir, repris-je ; c'est le plus ennuyeux de tous ! — Oui, dit Louise, on trouve toujours que l'on dépense trop ! » Il ne répondit rien et nous quitta, mais il a très bien pris le département des Finances, et plusieurs ne sont pas contents, car il est très dépensier !

A Valère, le dessus de l'autel seul était mis. Louise et moi nous sommes couchées sous un rocher pour essayer de dormir, mais en vain. En redescendant, nous avons rencontré Marie-Louise qui montait.

J'ai fait sur un drapeau l'armoirie de Sion et tante Marie de Courten est venue nous faire visite.

Le soir, par le dernier train, M. Charles de Sépibus et madame sont arrivés.

Le jour de la Pentecôte [21], je me suis trouvée dans le même banc que M^{me} de Sépibus ; elle n'est pas laide comme on l'avait dit ; on ne peut l'être avec de beaux yeux et une figure sympathique comme la sienne.

Dimanche [21], jour de la Pentecôte, j'ai bien prié le Saint-Esprit de descendre sur moi et de m'éclairer. Il y a eu une première messe au collège, à onze heures et demie, mais je n'y ai pas assisté et n'ai pas vu le cortège. Après-midi, le petit Jean, venu de Vex, m'a fait une visite et je l'ai accompagné au retour jusqu'au verger. Il a pris du teint, mais je le trouve plutôt moins bien que la dernière fois. Je lui ai donné un morceau de sucre et, de ses mains collantes, il a taché la manche de ma belle robe noire, celle de l'audience du saint-père. Il n'était pas de bien bonne humeur et, comme Louise était partie pour Genève avec l'oncle Louis, la veille, la [---] ⁴⁸

.

Mayen de Sainte-Anne, mercredi, 28 juin 1893

J'avais voulu, à Sion, raconter notre court séjour ici pour arranger le mayen, mais je n'ai pas eu le temps.

⁴⁸ Fin du cahier n° 6 et des quatre feuillets volants.

Henriette et moi, nous avons pris René [de Preux] qui dormait encore quand j'ai été le chercher. Après une route agréable, pendant laquelle nous nous reposions de temps en temps, nous asseyant en regardant Longeborgne depuis la courte de la croix avec mes jumelles, ou encore le paysage, nous nous sommes arrêtés un instant à l'église de Vex. Il avait sonné neuf heures avant notre entrée au village et quand nous en fûmes dehors, Henriette dit : « Que je suis contente de l'avoir passé ! » Vers l'endroit où le petit sentier devient moins rapide, nous rencontrons tante Léonie qui descendait et nous l'avons fait remonter pour dîner avec nous.

Nous avons une commission à faire pour Marie-Louise à leur fermier et nous avons accompagné tante Léonie chez les dames Charles de Riedmatten, aux mayens depuis la veille.

Pauvre tante Léonie ! elle regrettait de quitter les mayens. « Tant que j'avais les meubles ici, me disait-elle les larmes aux yeux, j'avais encore l'espoir de remonter, mais maintenant c'est fini ! Aussi mes filles ne voulaient pas que je les vende et cela me fait de la peine pour Marie qui aimait tant les mayens. — Mais elle aime Lens aussi, lui dîmes-nous pour la consoler. — Ce n'est pas la même chose, un village, et puis il n'y pas ni télégraphe ni médecin, et cette année que Marie est souffrante, je crains de la voir y monter ; elle aussi en a peur, je le crois, quoiqu'elle ne me le dise pas pour ne point m'effrayer. » Elle est partie vers les trois heures et demie ; les femmes étaient déjà là pour laver les chambres ; elles les ont toutes terminées cette après-midi.

Pendant ce temps, Henriette et moi, nous mettions en ordre, puis j'ai défait mon ballot pour le mettre dans le buffet dont j'avais trouvé la serrure forcée. Les souris y étaient entrées ; elles m'ont rongé le fond de toutes mes poches, une partie de mes rideaux et beaucoup de ma robe rouge, avec du papier et des laines réduites en un peloton informe. Il a fallu tout renettoyer la chambre qui venait d'être lavée. Puis je l'ai faite ; j'ai pendu les rideaux aux fenêtres, le grand volant bleu au fond du lit, les cadres à leur place. J'ai recouvert ma table du tapis bleu ; l'encoignure, de sa dentelle blanche ; j'y ai posé les statuettes de l'Enfant Jésus et de saint Jean que m'a données Marie de Lavallaz, et l'ange à genoux acheté dans le temps à la foire du Sacré-Cœur ;

sur l'autre j'ai mis le crucifix et *Mater admirabilis*. Enfin, nous avons fait notre souper : des cerises au « rochter »⁴⁹ et du café au lait.

Le lendemain, il pleuvait ; je n'ai pu aller à la messe quoique ce fût Saint-Louis de Gonzague [21 juin]. Nous nous sommes levées tard, avons fait notre déjeuner, Marie-Eléonore [Pitteloud] nous a aidées à nettoyer et à arranger les chambres, et nous l'avons invitée à dîner. Nous avons fait une soupe salée délicieuse quoique ce fût la première fois de notre vie que nous faisons de la soupe. Nous y avons fait cuire une saucisse, le lard et l'os du jambon donné par maman et avons été chercher au jardin des poireaux, des herbettes, des herbes d'oignons et autres, etc. Il y avait encore la saucisse, les pommes de terre et les choux, puis du rôti froid avec de la salade, et des pralines à dessert.

A souper, nous avons fait des pommes de terre en robe de chambre, et le lendemain à dîner de la mayonnaise avec le rôti, encore du jambon froid et de la saucisse, de l'omelette et de la salade, des caramels à dessert, avec un plat inventé par Henriette pour entremets, composé de blanc d'œufs, de sucre et de noix ; c'était délicieux.

Le premier soir, j'ai été à la chapelle d'en haut faire un tri-duum que j'avais promis pour mes dents, et j'ai prié aussi pour le succès des examens d'Etienne Dallèves⁵⁰.

Le jeudi, après la messe, nous avons fait notre dîner, puis, quand tout a été relavé (c'est cela qui était ennuyeux !), il était deux heures passées. Henriette, René et moi sommes partis pour nous promener et voir le petit Jean. Arrivés dans notre nouveau mayen, la nourrice de Tatie nous dit qu'il était là, mais malade. Nous l'avons vu ; il avait une mine magnifique, mais paraissait un peu accablé et grognon. La nourrice ne savait pas si elle devait descendre à Sion, mais Louise et l'oncle Louis étant à Genève,

⁴⁹ Rochter, s. m. Soupe de cerises à la farine grillée. - Voir *Schweiz. Idiotikon*, t. VI, col. 1521 : *Rost*, s. m., farine grillée au beurre, notamment en Valais allemand.

⁵⁰ Les examens de la dernière année du lycée (classe de Physique) de Sion. Les examens de maturité ne seront introduits en Valais que lors de l'année scolaire 1894/1895.

nous lui avons conseillé d'attendre au lendemain. Il était mal mis, avec une robe brune à l'ancienne mode et trop étroite pour lui, mais sa figure est si jolie que l'on avait quand même plaisir à le regarder, plaisir qu'il ne nous laissait pas beaucoup éprouver, car il était gringé ; c'est naturel, il souffrait.

A trois heures passées, nous l'avons quitté pour nous rendre au bord du bisse. C'est une si jolie promenade ; il y avait des églantines partout, et René allait nous en cueillir de toutes les teintes, depuis le rouge pourpre jusqu'au rose pâle.

Il était gentil, ce René, nous aidait bien, allumait le feu, coupait le bois, allait chercher l'eau à la fontaine, essuyait la vaisselle que nous relavions. Voilà l'ennuyeux du ménage, c'est de relaver. Quand, après souper, nous aurions voulu nous reposer de nos fatigues et passer une agréable soirée, il fallait se lever, passer à la cuisine et relaver jusqu'à huit heures passées !

Pour en revenir à notre promenade, nous avons été jusqu'au mayen Cocatrix. Qu'il est joli et quelle place délicieuse au milieu des rocs et de la forêt ! mais il est trop éloigné d'une chapelle ; c'est ennuyeux pour les dimanches de mauvais temps.

Le grand rocher nous a rappelé Lourdes, et nous disions : « Voilà un endroit fait pour une apparition de la Sainte Vierge ! — Attendons, peut-être elle apparaîtra, dit Henriette. — Peut-être, mais il faudrait prier le chapelet, lui répondis-je — Chantons, cela revient au même », reprit-elle, et nous nous mîmes à chanter « Marie, Oh ! descendez des cieux, venez et recevez nos vœux ! » Mais nous n'avions pas assez de mérites entre nous trois pour obtenir cette grâce.

A notre retour, nous avons rencontré M^{me} [Charles] Solioz et Eugénie Roten, la famille Aymon et d'autres personnes, ce qui nous montra que les mayens étaient habités. En effet, à peu près tous étaient ouverts ; devant celui des vieilles demoiselles [Borel], nous les avons vues, qui mangeaient comme d'habitude. Celui de M. Blanchoud ne peut être terminé parce qu'il a un procès avec la Bourgeoisie à cause des bois ; il avait promis de les accepter au nouveau tarif, mais comme on ne lui a point fait écrire sa promesse, il la nie. Où est-elle la loyauté des Suisses d'autrefois ? Heureusement que tous ne sont pas comme lui, et cependant il ne

s'est fait passer bourgeois qu'à cause des bois. Comme il veut habiter son mayen cet été, il fait mettre le toit sur le premier étage, et c'est affreux ; du moins Henriette et moi l'avons trouvé.

A la chapelle d'en haut, nous avons prié notre chapelet et rencontré la famille de Sépibus, avec la nouvelle dame, demoiselle de compagnie de la duchesse de Parme. Elle est très brune, mais a une physionomie sympathique. Enfin, nous avons encore vu MM. [Joseph] Burgener, [Henri] de Werra et un autre.

La soirée, depuis neuf heures, nous l'avons passée chez les dames Charles de Riedmatten, où le jeu du solitaire⁵¹, qu'Elvire a prêté à René, nous a intéressés, même Ernest.

Le lendemain, en revenant de la messe, Henriette me dit par la fenêtre : « Viens vite, une visite pour toi ! — Le petit Jean est déjà là ? » m'écriai-je. En effet, c'était lui toujours aussi rouge avec des cheveux très blonds, un teint d'Evolénarde ! mais encore un peu grognon. Nous lui avons donné du lait, du fromage, puis, pour jouer, un petit bidon de fer-blanc colorié, celui de Tatïe. Il s'amusait du bruit des pierres que nous lui avions mises dedans. Nous devons, ce jour-là, dîner chez Ernest et nous l'avons pris avec nous pour qu'il jugeât de sa santé. Lui qui est si vite inquiet ne l'a pas trouvé malade, les dents seules le tourmentaient. Ernest a invité la nourrice à dîner avec nous, et le petit a très bien mangé du pain trempé dans les œufs et bu du vin. Il porte vraiment son nom de Jean à merveille, il est rempli de grâces. Par moment il penchait sa tête sur la poitrine de sa nourrice avec une expression ravissante d'abandon et de tendresse. On aurait dit un de ces Enfants Jésus des images coloriées de Notre-Dame du Bon Conseil, mais de celles qui sont fortement coloriées ! Ernest le trouve, de traits, plus joli que Louise, mais il n'a pas ses yeux noirs ni sa vive expression. Au contraire, il paraît distrait, rêveur et souvent quand on lui parle n'entend pas et regarde au loin comme si déjà il pensait.

Henriette, René et moi avons effeuillé des marguerites pour voir ce qu'il deviendrait : d'après toutes les trois, il se ferait prê-

⁵¹ Jeu que l'on joue seul, au moyen d'une petite tablette percée de 37 trous, et avec 36 chevilles pointues (Lar. XIX^e S.). - Voir aussi L. de Valaincourt, *Jeux de société*, Paris, 1903, pp. 291-293.

tre. Il nous a quittés à deux heures et nous, à quatre, sommes descendus à Sion après avoir fermé le mayen et par la pluie. Un peu avant le pont du Rhône, nous rencontrons M. de la Pierre qui montait et au même instant mon parapluie s'est retourné à cause du vent. Un violent mais court orage a éclaté et nous avons su, depuis, que la foudre était tombée près de notre mayen. Ernest a vu le zigzag et a entendu le coup au même instant. Quel bonheur de n'avoir pas été là !

A Sion, point de nouvelles, sauf que le bruit qui avait annoncé la naissance d'un garçon chez Aloysia Bruttin était faux. Madeleine Passerat allait toujours de même, pas si bien ; tante Henriette et Madeleine ont été la voir l'après-midi de la Saint-Jean et moi, après avoir été aux vêpres des Capucins, je suis montée au théâtre et suis arrivée pour le commencement de la distribution des prix. René a eu un prix d'encouragement, Chouchou, Xavier de Riedmatten, Xavier Rey aussi ; Léon, le fils de Jacques, un prix de conduite ; José, le second progrès et d'autres premières. Enfin, les jeunes filles. Laie a eu une déception : Valérie Pitteloud l'avait devancée. Alphonsine Bruttin n'a été que seconde, etc. Mais Tatie a eu le premier progrès, le prix d'application de [---]⁵² et d'ouvrage manuel. Je crois que j'ai déjà mis cela à Sion.

Le jour suivant, j'ai été voir Madeleine Passerat. Elle était assoupie et sa figure tirée m'a frappée. Quand elle a ouvert les yeux, ils étaient voilés. Je lui ai dit : « Je viens vous donner un bonjour avant de monter aux mayens. » Elle m'a tendu la main, disant d'une voix faible : « Vous prierez pour moi. — Oui, sans doute, à la chapelle d'en haut et à Sainte-Anne. On ne vous fait pas l'opération une seconde fois ? — Non. — Qu'avez-vous pris ? vous étiez si bien la dernière fois que je vous ai vue ; peut-être l'influenza ? — Je ne sais pas, dit-elle plutôt par son expression que par paroles. — Il faut espérer que vous vous remettrez comme la dernière fois ! » Elle a fait un geste qui voulait dire : « Je n'en sais rien, comme Dieu voudra ! » — « Vous êtes fatiguée, je vais me retirer », repris-je et je la quittai sans qu'elle cherchât à me retenir. J'étais triste ; je pensais que peut-être je la revoyais pour

⁵² En blanc dans le manuscrit.

la dernière fois, et je dis à maman à mon retour : « Je crois que Madeleine n'ira pas longtemps. — Je le crois aussi », reprit-elle, mais Madeleine, ma sœur, s'écria qu'elle l'avait vue tout aussi mal la dernière fois.

Tante Henriette nous a offert des glaces et Isabelle Rouiller est venue nous inviter à faire une promenade en voiture. Nous y avons été, Louise, Mathilde Rouiller, Isabelle et moi ; c'était charmant. Isabelle guidait et nous a conduites vers Conthey.

Marie de Montheys est retombée malade ; j'ai été pour la voir, mais c'était fermé.

Le lendemain, à sept heures et quart, je montai seule aux mayens et n'ai rencontré personne sur la route, mais j'ai vu mon coq et mes poules à Vex chez [François] Pitteloud.

Ernest m'a invitée à dîner, souper et déjeuner le lendemain, ce qui m'a évité la peine de préparer mes repas et m'a laissé le loisir de m'arranger une robe. L'après-midi, depuis quatre heures, je l'ai passée chez M^{me} Charles de Riedmatten et j'ai goûté là. Nous avons admiré le mayen d'Ernest que ses découpures rendent charmant. Il a fait placer deux bâtons nouveaux sur le toit pour représenter l'emblème des Stockalper.

Le mardi, pendant que je déjeunais, Flora, la servante de Marie-Louise, vint m'annoncer trois nouvelles : la grosse Victoire [Schaller] avait pris un coup d'apoplexie, Madeleine Passerat et l'enfant de Jeanne [Werlen] étaient morts⁵⁸.

L'enfant, c'est un ange au ciel, mais Madeleine que cela me fait de peine de la voir disparaître ! C'était un dernier vestige de l'ancien temps ; elle nous parlait encore de la jeunesse de nos grand-mères et de ce qui se passait alors, et elle nous était si attachée ! Je croyais que Louise restait pour l'enterrement puisqu'elle n'était pas montée le matin avec les autres ; mais non, elle arriva le soir et à mulet ! Aline et Elvire se trouvaient avec nous et nous lui avons tous crié : « Oh ! la paresseuse ! »

En revenant de la messe, je trouve Etienne Dallèves chez nous ; sa visite nous a fait grand plaisir ; on aime tant à voir arriver le

⁵⁸ Pierre-Marie Werlen est décédé à Sion le 26 juin 1893 ; Madeleine Passerat, le 27 juin, à l'âge de 78 ans.

monde aux mayens ! Nous l'avons chargé de toutes nos commissions et je lui ai enfin remis, pour Raphy, la boîte d'allumettes de Naples que depuis si longtemps j'oubliais de lui donner ; j'y ai mis quelques fleurs des mayens dedans. Le soir, Ernest vint comme d'habitude s'asseoir sur nos bancs à côté de la chapelle pour passer la soirée avec nous, au clair de la lune et des feux qui sillonnaient les montagnes en l'honneur des saints Pierre et Paul.

Jeudi, [29 juin 1893], fête de la Saint-Pierre

Ce matin, au moment de nous rendre à la chapelle d'en bas pour y entendre la messe, il se mit à pleuvoir et nous avons dû nous habiller en sombre. Henriette et moi n'avions point de parapluie ! Heureusement le temps s'est levé.

Il y avait peu de monde à la chapelle : les familles de la Pierre, de Torrenté et Rouiller, tante Constance et Louiselle, et Mayette qui va maintenant tout à fait bien.

Charles de Torrenté a trouvé dans la chapelle un livre de prières oublié, il l'a ouvert pour savoir à qui le rendre, mais il n'y avait point de nom inscrit, seulement sur une image ces mots : « Souvenir de moi ». Cette idée nous a bien amusées. Il nous a encore annoncé la mort de M. Jules Stockalper⁵⁴, de Saint-Maurice, l'ancien directeur des comédies d'amateurs. Plus tard, nous avons su qu'il était mort d'une inflammation de poitrine. Pauvre M^{me} Elodie, toute seule, sans enfants ! Ernest est descendu pour l'enterrement et m'a pris une lettre pour la mettre à la poste ; je l'écrivais à Louise de Lavallaz.

Samedi, 1^{er} juillet [1893]

Nous n'avons pas la clef de la chapelle et ne pouvons l'arranger.

⁵⁴ Jules Stockalper est décédé à Saint-Maurice le 28 juin 1893. - Voir sa nécrologie dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 52, du 1^{er} juillet, pp. 1-2.

Hier, j'ai passé la matinée chez tante Marie de Lavallaz après avoir assisté à deux messes. Elle nous a parlé de ses différends avec M^{me} Antoine de Lavallaz à cause du mayen ; peut-être y aura-t-il procès ! On ne devrait jamais laisser des mayens indivis, même entre deux frères.

L'après-midi, je suis restée à la forêt, il fait si beau temps !

Ce matin, toutes, sauf Fanny qui a mal aux dents, sommes allées à la messe. M^{me} [Victor] de Chastonay, en parlant à Madeleine, lui demande après sa sœur Marie qu'elle aimerait connaître. L'oncle Stanislas lui a dit : « Mais elle est là », et m'approchant, j'ai continué : « C'est moi qui suis Marie ! — Ah ! pardon, je ne vous connaissais pas, et Suzanne [de Courten] m'ayant beaucoup parlé de vous, je tenais à vous voir. » Puis elle m'a parlé très aimablement de notre voyage à Rome et m'a demandé d'aller voir sa fille Eugénie. Je lui ai répondu que sans doute je me ferais un plaisir de venir, que j'attendrais l'arrivée de M^{lle} Suzanne qui doit monter lundi.

Dimanche, 2 juillet [1893], Visitation de la Sainte Vierge

M^{me} la générale [Edouard] Wolff vient de mourir cette nuit, à une heure du matin⁵⁵. Je la regrette beaucoup ; c'est encore une de ces vieilles dames de l'ancien temps, si aimable et si gracieuse, qui vient de disparaître. La dernière fois que je l'ai vue, c'était le jour de la Saint-Jean ou le lendemain ; il y avait l'adoration à la cathédrale, de cinq à huit heures du soir, pour obtenir un temps favorable. Elle se trouvait dans le banc devant moi et en s'en allant m'a saluée avec un sourire et sa grâce ordinaire. Elle est montée aux mayens, lundi, je crois se trouvant déjà indisposée, ayant même rendu. Les médecins appelés l'ont trouvée très mal, le jeudi, et ont voulu la faire transporter à Sion. « Je suis donc venue aux mayens, dit-elle, pour ne pas les voir ! » Pour lui faire plaisir, on la promena tout autour du sien sur un brancard, avant

⁵⁵ M^{me} Edouard Wolff, veuve du général, est en effet décédée à Sion le 2 juillet 1893. - Voir sa nécrologie dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 54, du 8 juillet, p. 2.

son départ. Ce jour-là, tante Dionyse, qui se trouvait à la chapelle, nous dit qu'elle allait mieux, ayant passé une assez bonne nuit, et qu'elle paraissait moins souffrante que tante Marie de Courten [l']avait été. C'est aussi une inflammation de poitrine qu'elle a eue. Le voyage s'est bien effectué et, hier matin, tante Dionyse nous dit qu'elle allait mieux et que maintenant elle espérait tout à fait. Le même matin, Eugénie Roten et les enfants de M^{me} Mayette [Wolff] reçoivent à dix heures et demie une dépêche leur disant de descendre tous. A midi, elle n'avait plus sa connaissance et n'a pas reconnu M. Antoine Roten.

Mais nous ne savions rien de tout cela, et après avoir arrangé la chapelle et nettoyé la place, comme le R. P. capucin [---]⁵⁶ était arrivé, nous n'attendions plus que maman pour souper. Le bagage arrive sans elle et [Daniel] Bovier nous dit : « Elle est restée pour l'enterrement de M^{me} Wolff. — Elle est morte ? m'écriai-je. — Non, mais à l'agonie. » En effet, son agonie a duré de midi à une heure du matin suivant. Dans un billet, maman nous expliquait son motif pour ne pas monter, quoiqu'il fût à Sion une chaleur affreuse. Elle nous envoya aussi une lettre d'Augustin, qui ne pense revenir qu'au commencement du mois d'août. La nuit, je me réveillai plusieurs fois en pensant à M^{me} la générale, et je priai pour elle, me disant : « C'est peut-être le moment de sa mort. »

Ce matin, nous avons eu la messe que M. Léon de Torrenté a servie. Ernest m'a refait le plan de ma maison future ! A dîner, le révérend père nous a raconté des histoires amusantes et puis, lui et les trois grandes avons été prendre le café noir et la liqueur chez M^{me} Charles de Riedmatten, avec Ernest, Jacques, M. [Paul] Dénériaz. On a parlé de combats de coqs auxquels ces deux derniers messieurs s'intéressent beaucoup, et puis de la manière de tuer les poules sans leur faire de mal, en leur coupant l'artère derrière l'oreille, etc. Cette conversation ne me plaisait pas beaucoup et me dégoûtait parfois. Après, nous avons joué aux tarots ; le père est parti pour Sion ; Louise et Madeleine, pour la chapelle d'en haut ; moi, pour celle d'en bas, et au retour je me suis arrêtée

⁵⁶ En blanc dans le manuscrit.

avec les demoiselles de Kalbermatten, qui m'ont dit que la mort de M^{me} la générale avait beaucoup frappé leur grand-père, M. Antoine de Riedmatten ; c'était sa dernière sœur.

J'ai oublié de dire que le R. P. capucin nous a donné à toutes une médaille de Saint-Benoît qui préserve de tous les malheurs.

Mardi, 4 juillet [1893]

M. Crompt, Etienne, Fanny et Raphy Dallèves sont arrivés hier aux mayens ; monsieur et madame, restés pour l'enterrement, ne monteront que ce soir, avec maman et tante Henriette.

Fanny avait une multitude de choses à nous raconter : la distribution des prix du collège, la comédie⁵⁷, une promenade en voiture qu'elle a faite à Saint-Pierre-de-Clages, le jour de la fête, et où elle a dansé avec ses amies Antoinette de Torrenté, sa sœur Emma, Fanny, Cécile et Jeanne de Lavallaz et les messieurs François de Kalbermatten, Albert de Torrenté, Alfred Gilliard, Xavier de Riedmatten et Joseph de Lavallaz. Elle a passé la matinée avec nous et une partie de l'après-midi. Tante Marie de Lavallaz a passé avec les enfants pour descendre à l'enterrement.

Laie, Charles, Henri et René sont au mayen de Rivaz ; nous ne les avons pas encore vus, sauf Charles qui est venu hier soir nous faire une commission ; ils ont à faire à tout mettre en ordre.

On ne m'a envoyé, de Sion, que trois poussins ; que seront devenus les autres ? Un, paraît-il, ne s'est pas laissé attraper.

Quel bonheur que maman et tante Henriette arrivent enfin ! Nous les attendons avec impatience et leur avons envoyé des mulets pour ce soir. Leur absence a cela de bon qu'elle nous a permis de travailler pour leur fête sans crainte d'être surprises.

⁵⁷ A l'occasion de la clôture du collège de Sion, les élèves donnent, le dimanche 2 juillet, une représentation « composée d'une récréation musicale intitulée *Le Rendez-vous des petits Savoyards* [plus exactement *Le Rendez-vous des Savoyards*, par l'abbé Auguste Thibault], et d'une comédie en deux actes *Le Poisson d'avril*, [par Léon Laya]. » - *Gazette du Valais*, 1893, n° 52, du 1^{er} juillet (annonce) et n° 54, du 8 juillet (compte rendu).

Enfin nous voici toutes aux mayens ! Voilà pourquoi je n'ai plus le temps d'écrire. Nous avons repris le cours de notre vie habituelle. Maman et tante Henriette sont arrivées mardi soir. Avec quelle joie nous les avons reçues ! Le temps paraissait long sans elles. Et elles aussi se sentaient heureuses de nous retrouver, de respirer l'air frais et pur des mayens après les chaleurs étouffantes qu'il y a eu à Sion.

Il paraît que l'enterrement de M^{me} la générale Wolff a été très nombreux ; il y avait beaucoup de personnes venues d'ailleurs et beaucoup de pauvres.

M^{lle} Bertha Roten qu'Aline a vue l'a chargée de me dire que la coque en nacre⁵⁸ d'Henriette, que nous croyions perdue, se trouve à Rarogne et qu'il fallait que je vienne jusque-là la chercher.

On dit que le mariage de M. Henri [Roten] est décidé ; que M. Antoine est revenu de Fribourg tout de noir habillé, avec une cravate blanche, ce qui indiquerait que la demande a été faite. De plus, M^{me} Ida de Torrenté nous a raconté qu'elle avait entendu M. Henri se promener longtemps dans sa chambre, qu'elle y avait été et qu'elle lui avait dit : « Tu ne me feras pas croire que tu ne vas pas te marier, ton agitation le prouve. — Ah ! lui aurait-il répondu, c'est une chose sérieuse que le mariage », et que, soupirant, il avait ajouté : « Si l'une de mes sœurs s'était mariée, moi je serais resté garçon ; mais mon père désire tant me voir établi ! » Qu'alors elle lui avait chanté : « Il était un petit navire... Il fallut donc tirer au sort... Le sort tomba sur le plus jeune... », etc. Comme c'est flatteur pour sa future femme, ce qu'il a dit là !

Tante Nina aussi est aux mayens depuis vendredi ; elle l'a trouvé déjà tout propre et tout rangé, car Laie, montée lundi, avait [tout] préparé. Nous avons été la voir mercredi matin.

Hier, l'oncle Charles et tante Nina sont venus nous donner un bonjour avant le dîner et aujourd'hui assister à notre messe. Nous les avons rencontrés, ce soir, près du mayen Cocatrix, Louise,

⁵⁸ Coque, s. f. Ici, verre de poche, gobelet en nacre tenu par une chaînette.

Caroline, Fanny et moi ayant été faire une charmante promenade au bord du bisse. Il y avait avec eux Laie, Charles, Jeanne et Charles de Rivaz. Nous sommes revenus ensemble par le nouveau mayen Blanchoud dont nous avons visité l'intérieur ; la cuisine est près de la cave, sous les chambres, éclairée par un simple soupirail ; il n'y a point de grandes chambres, et les petites ont de si grandes fenêtres qu'il n'y aura pas de place pour un lit et une table de nuit ; de là au mayen de Lavallaz, puis à la chapelle où nous avons prié un instant. En sortant, l'oncle Guillaume, tante Marie et les enfants nous ont huché du Rossplatz, puis sont descendus à notre rencontre, le petit Jean [Wolff] comme une avalanche ; aussi est-il tombé, mais pour se relever aussitôt et recommencer à courir. Au mayen de Rivaz, tante Nina nous a offert du sirop et l'oncle Charles nous a suivies au mayen Aloïs [-de-Riedmatten], parce qu'il devait descendre à Sion avec M^{me} Dallèves et Etienne ; M. Raphaël ne se trouvait pas bien.

Jeudi, mon filleul, le petit Jean, est venu nous voir et a dîné avec nous. Il a toujours sa laide robe de soie brune ! Je lui en avais fait une noire et blanche, que j'avais brodée avec des fleurs de laine rouge, bleue et blanche, mais elle était trop étroite et trop longue ; de plus, chacun s'est récrié sur la broderie que j'ai dû défaire parce qu'on la trouvait trop affreuse. J'ai passé la matinée à élargir la robe qui m'avait déjà donné beaucoup à faire, mais la nourrice n'avait pas envie de la prendre et elle a prétexté qu'elle était trop légère, que le petit Jean aurait froid. Ce pauvre petit, il n'avait que sa robe, point de pantalon, point de drapelle⁵⁹. Maman et tante Henriette en ont eu pitié et lui ont de suite arrangé une paire de pantalon, un jupon à taille et une robe. C'est moi qui devais la coudre, mais j'étais si pressée à l'ouvrage de tante Henriette que je ne suis pas revenue de la forêt pour la faire.

Lundi, [10 juillet 1893]

Il y a eu un orage, ce soir. J'étais à la forêt vers les une heure et demie quand les premiers coups de tonnerre se sont fait enten-

⁵⁹ Drapelle, s. f. Lange.

dre, quoique le ciel fût encore bleu. Néanmoins, je suis revenue près de la maison en cas où l'orage, après avoir fait le tour des montagnes, vienne aussi de nos côtés. Mais le beau temps revint ; ce ne fut qu'à cinq heures qu'il recommença à tonner dans le lointain sans cependant pleuvoir ; aussi je n'avais pas peur et suis restée dehors jusqu'à six heures et demie passées. Marie-Louise est venue avec trois révérends pères liguriens d'Uvrier jusqu'à notre chapelle. L'un d'eux avait de la barbe ; il est obligé de la garder, parce qu'à [---]⁶⁰, où il a été comme missionnaire, un barbier ennemi des prêtres lui a mis quelque chose pour l'empoisonner ; heureusement sa vie a été sauve, mais non sa santé. Un autre, qui a longtemps habité Rome, nous a dit en voyant Saint-Laurent, qu'il avait vénéré au Vatican la véritable tête de saint Laurent. L'autre était l'aimable père [---]⁶¹ qui doit partir d'Uvrier.

Jeudi, 13 [juillet 1893]

Encore un orage lundi soir tandis que tante Nina et Laie étaient chez nous, aussi n'ai-je pas pu jouir de leur société. Heureusement Laie est restée pour passer la soirée et coucher à Sainte-Anne.

Le matin, j'avais été travailler chez M^{me} Dallèves et, comme il faisait mauvais temps, elle a invité les juristes à l'absinthe. Ils boivent beaucoup : chacun deux verres. Il y avait [Jean-] Charles de Courten de tante Marie-Thérèse, François de Kalbermatten, M. Henri de Werra, MM. [Louis] Troillet et [Justin] Planchamp. Ils voulaient aller chez Jacques de Riedmatten, qui les avait invités pour un jour de la semaine, mais ils ont été chez lui le lendemain de l'invitation ; lui ne s'attendait pas à les voir si tôt et ne se trouvait pas là. Alors ces messieurs se sont imaginés que Charlotte l'avait fait rentrer ! « Mais, ont-ils ajouté, nous irons quand même demain », et ils ont été.

⁶⁰ En blanc dans le manuscrit.

⁶¹ En blanc dans le manuscrit.

Cette après-midi là, il y avait le baptême de l'enfant de Marie Ribordy⁶² et je me suis rendue à la chapelle d'en haut pour le voir. Il y avait foule ! Une fourmillière d'enfants se sont précipités dans la chapelle au premier son de la cloche ; or, on a sonné à tour de bras depuis le départ de l'enfant du mayen de Rivaz jusqu'à son arrivée au mayen Kuntschen, où l'attendaient le parrain et le curé de Vex [Fardel]. Alors les jeunes filles se sont arrêtées un instant pour recommencer à ébranler la cloche à l'arrivée du cortège. La sage-femme de Vex, en beau costume, portait le petit Jean, Marie, Benjamin qui avait une très belle couronne de liserons roses, posé sur les dentelles de [---]⁶³. Après, s'avançaient M. Joseph Kuntschen et M^{lle} de Sépibus Adèle, [parrain et marraine], puis Jeanne de Rivaz et Eugénie Kuntschen, portechannette et accompagnée. Lorsque le petit garçon est sorti de la chapelle, régénéré par l'eau du baptême, les jeunes filles rangées en deux groupes de chaque côté de la chapelle, se sont mises à chanter : « Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien », etc.

Le même jour, nous étions invitées à passer l'après-midi chez M^{me} Charles de Riedmatten et nous nous y sommes bien amusées en jouant aux tarots. Il y avait dessous, chez Jacques, Louis Joris et M. Henri de Werra qui buvaient, et si bien que, ce dernier ne pensant pas à s'en aller, Charlotte dut l'inviter à souper. En sortant de chez elle, à dix heures du soir, il a encore été faire une sérénade à Emma Bruttin. Ces jeunes gens, comme ils s'en donnent quand ils sont loin de leur famille ! et ce pauvre M. de Werra n'a plus de mère, mais seulement une belle-mère ! Je l'ai en sympathie à cause de cela.

Samedi, 15 juillet [1893], la Saint-Henri

La fête de tante Henriette ! Dès le matin nous avons été la lui souhaiter en offrant nos cadeaux qui l'ont ravie, comme d'habitude, elle est toujours si contente de ce qu'on lui donne. Maman

⁶² Jean de Rivaz est né aux Mayens-de-Sion le 11 juillet 1893, et a été baptisé à la chapelle d'en haut, aux Mayens, le 12 juillet.

⁶³ En blanc dans le manuscrit.

et tante Nina lui avaient fait à l'avance leur présent de fête, un tapis de pied pour la chambre grise, à Sion, qu'elles avaient placé devant le canapé, à son retour de Genève. Les autres les lui ont offerts ici, et elle les a étalés sur le lit du petit salon, afin que chacun pût les voir à son aise : il y avait les crépines⁶⁴ de Louise, celles de Caroline, toutes quatre garnies d'un ruban de couleur différente, bleu, rose, lilas et rouge ; puis, nos trois lambrequins pareils d'Henriette et de moi ; celui de Madeleine ; les dents au crochet pour bordure de tapis faites par Fanny ; enfin, un charmant sac de satin noir peint par Laie d'un bouquet de tulipes, très bien fait.

Dimanche, 16 juillet [1893]

Après-midi, Henri et Anna de Lavallaz étant venus, nous étions deux douzaines, moins une personne, à table. A la fin du goûter, chacun a trinqué à la santé des Henriettes, puis nous avons dansé un quadrille sur la place !

J'ai oublié de dire que le matin de vendredi M. Petermann Stockalper, qui était ici et logeait au mayen Dallèves depuis lundi soir et nous disait la messe tous les jours, avait voulu nous photographier. Déjà nous étions tous placés, les plus jeunes jouant au croquet avec Fanny Dallèves et Célestine Barman, Madeleine près de la cage du canari, Raphy et moi derrière la jardinière, lui m'offrant des fleurs et moi les arrangeant, lorsque [Jean-] Charles de Courten arrive du cours de droit. On le plaça sur un banc à côté de Louise, mais Marie-Louise ne trouvant jamais assez bien notre groupe nous faisait à chaque instant changer de place. Nous avons aussi voulu aller voir dans la machine l'effet que nous produisions et qui était charmant. [Jean-] Charles, lui, ne s'est pas contenté de voir cela ; il souleva l'étoffe et tira les verres qu'il mit au jour, ne sachant pas que cela les perdait pour toujours ! Hélas ! tout était fini ; plus de photographie, car on n'avait pas d'autre [plaque] de rechange. M. le vicaire Petermann était tout ennuyé ; il disait : « Les deux verres sont perdus, car je les avais mis l'un

⁶⁴ Crépine, s. f. Bonnet de nuit. - Voir *Glossaire*, t. IV, p. 528.

derrière l'autre et le jour traverse. Je ne pourrai plus prendre l'oncle Cropt ; à son âge, il peut partir d'un moment à l'autre ! » Il parlait ainsi tout naturellement devant Fanny Dallèves, qui baissait la tête en écoutant cette probabilité de la mort de son grand-père, fondée sur sa vieillesse.

Lundi, 17 juillet [1893]

Tante Marie n'est pas venue parce que Edouard est monté aux mayens. Le mauvais temps nous a fait rester la matinée en chambre, mais l'après-midi j'ai travaillé à la forêt à ourler des purificateurs pour la fête de maman.

Mardi, [18 juillet 1893]

Nous avons passé notre après-midi chez tante Nina très agréablement. Elle avait invité Jeanne et Charlot de Rivaz dont la mère est malade.

Mercredi, 19 [juillet 1893]

Jour de la lessive ! Il y a eu un combat de coqs chez M^{me} Dallèves. Déjà dimanche matin, celui d'Etienne s'était battu chez Jacques avec celui de M. Paul Dénériaz et avait perdu. Cette fois, ce devait être la revanche ; on portait celui de M. Dénériaz en haut. Comme la première fois, Jacques et tous les juristes étaient spectateurs. Quand le combat a commencé à devenir acharné, Marie-Louise Stockalper s'est apitoyée sur les coups que recevait le coq de M^{me} Dallèves, tandis que M. Dénériaz voulait lui prouver que le sien était encore plus abîmé, ayant une oreille emportée et que, par conséquent, il exigeait encore plus sa compassion. Ce fut inutile ; elle s'intéressait à l'autre et, quand elle vit qu'il perdait, exigea la séparation, le fit prendre et le donna à la fermière en s'écriant : « Donnez-lui du beurre cuit et lavez-le ! » Ce qui fit rire les juristes.

L'après-midi, je l'ai passée en partie à repasser, et ma poule *Baba* voulant couver, je lui ai mis les œufs de la poule blanche sous elle.

Samedi, 22 [juillet 1893]

Fête de maman ! Nous lui avons porté nos ouvrages dont elle a été très contente. La veille, M. l'abbé Jacquier est monté pour lui offrir ses vœux en même temps que pour dire la messe du lendemain ; mais elle avait déjà arrêté M. le curé de Vex [Fardel], ce qui fit que nous avons eu deux messes.

Vendredi, [Jean-] Charles de Courten nous a conduit les juristes pour prendre l'absinthe, maman les ayant invités quelques jours auparavant. Ils étaient attablés sur la place quand je suis arrivée de chez les demoiselles Rouiller. Mon coq gris leur a paru laid, mais au lieu de me dire, comme l'aurait fait un monsieur de l'ancien temps, que, puisque je l'aimais, il leur plaisait ainsi, ils n'eurent pas même la politesse de me cacher leurs mauvais compliments. Jacques étant survenu voulut me contrarier en me faisant croire qu'il porterait son coq chez nous pour le faire battre avec le mien. J'ai fait semblant d'avoir peur pour amuser ces jeunes gens ; m'ont-ils cru assez sotte pour le croire ? car ils se sont joints à lui pour me dire que je donnais à boire du vin à mon coq afin de le rendre plus fort et plus belliqueux ; que cela se voyait à son bec rouge, etc. Je n'ai pu m'empêcher de leur répondre qu'il buvait moins que quelques-uns d'entre eux ! — « Pour lequel de nous dis-tu cela ? me demanda Etienne. — Celui-là peut le prendre pour soi, qui se sent la conscience troublée », lui répondis-je. Alors ils se mirent à rire et s'en allèrent.

Fanny vint un instant après me dire que, des fenêtres ouvertes, tante Henriette et elle avaient entendu M. [Henri] de Werra dire en parlant de moi : « Elle est tordante, cette demoiselle ! » Virginie [de la Pierre] a eu un petit garçon aux mayens⁶⁵ !

⁶⁵ Maurice Ducrey est né aux Mayens-de-Sion le 22 juillet 1893.

Nous sommes montées, Louise, Madeleine et moi, à la chapelle d'en haut après avoir entendu notre messe et une petite instruction du P. Alexis. Marie-Louise venait de dire, la veille, devant M. Jacquier, qu'elle n'aimait pas les sermons aux mayens, et le père a commencé le sien par ces mots : « Comme je sais que vous aimez la parole de Dieu... »

Nous sommes arrivées au mayen de Lavallaz où nous allions pour Edouard que nous n'avions pas encore vu depuis la mort de sa mère. Fanny est venue au-devant de nous. Elle avait demandé à Louise, vendredi, si nous voulions aller avec elle au Saint-Bernard et Louise lui a donné sa réponse affirmative. En chemin, nous avons aussi rencontré M^{me} [Victor] de Chastonay, et M^{lles} Suzanne et Justine de Courten, qui ont été très aimables pour moi et ont demandé quand on nous verrait chez elles.

M. Edouard et la famille Antoine [de Lavallaz] s'étant installés dans le rond, tante Marie est venue nous y rejoindre et on nous a offert de l'absinthe et de la liqueur, comme à tante Dionyse et [à] l'oncle Stanislas qui se trouvaient avec nous. Tante Dionyse avait l'air souffrante.

A mon retour, j'ai ouvert le poulailler à la clouque ; elle est sortie et j'ai compté seize œufs sous elle, au lieu de treize que j'avais mis ; j'ai dû en enlever trois.

Après-midi, nous avons fêté la Sainte-Madeleine. Comme nous étions trop nombreux pour nous mettre à table, nous avons goûté à la forêt. Il y avait tante Nina et ses enfants, M. [et] M^{me} Dal-lèves et les leurs, M^{me} Charles de Riedmatten, Aline, Elvire, Anna de la Pierre et Marguerite, [Jean-] Charles de Courten, Ernest et Marie-Louise et nous. L'oncle Charles n'est pas monté à cause de l'enterrement de M^{me} Emélie Bonvin qui vient enfin d'aller recevoir la récompense de ses longues souffrances⁶⁶.

⁶⁶ Emélie Bonvin, veuve de Charles-Marie, est décédée à Sion le 22 juillet 1893. - Voir sa nécrologie dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 59, du 26 juillet, p. 2.

Le goûter a été gai. J'ai dit à [Jean-] Charles de Courten que nous avions [---] ⁶⁷.

Lundi, 24 ⁶⁸ [juillet 1893]

Le soir, Elvire, Laie de Preux, Louise, Etienne sont descendus à Sion pour l'enterrement et Marie-Louise après avoir veillé Virginie est allée les rejoindre.

Le matin, nous avons été faire visite aux demoiselles de Courten, qui demeurent au mayen Roten. L'oncle Stanislas était parti pour Hérémençe avec le P. Alexis, et tante Dionyse plus souffrante était au lit. Tante Marie de Courten ayant absolument voulu monter avec nous est restée à dîner là.

Après-midi, tante Marie de Lavallaz est descendue avec ses trois enfants. Jean-Jean nous a beaucoup amusées ; c'est un petit étourdi avec sa figure de chérubin ; il ne restait pas un instant tranquille à table et a voulu goûter du picalili, ce qui lui a brûlé la bouche ; il a fait une si drôle de figure que, malgré ses pleurs, nous nous sommes tous mis à rire, même tante Marie.

Mardi, [25 juillet 1893]

Que nous nous sommes amusées aujourd'hui ! C'était la fête de Jacques et je la lui ai souhaitée en passant pour aller à la chapelle d'en bas. Là, après la messe, ces dames et ces demoiselles des mayens d'en bas se sont mises à orner la chapelle pour le baptême du petit de Virginie [Maurice Ducrey]. Il y avait trois jardinières garnies de mousse, de fleurs et de branches de sapin ; les cierges mêmes étaient garnis d'une branche de mélèze enroulée tout autour, et sur les escaliers on avait semé des aiguilles de mélèze et des fleurs.

Quand on a su que le cortège s'avavançait [24 juillet], on sonna la cloche jusqu'au moment de son arrivée à la chapelle, ce qui ne

⁶⁷ L'auteur a caviardé et effacé le reste de la notice.

⁶⁸ Le manuscrit porte lundi 23.

se fit pas vite, car M. le capitaine [César] Ducrey a tenu de monter jusqu'au mayen de la Pierre pour en redescendre au bras de [M^{me} Joséphine de la Pierre]. Il était le parrain et madame, la marraine ; Anna, porte-channette, et M^{me} Elisa Ducrey, accompagnent.

Pendant que l'on sonnait, je vis [Jean-] Charles de Courten en bas des escaliers et je l'appelai pour qu'il pût jouir du coup d'œil que présentait la chapelle. Il monta avec tous les juristes et, après m'avoir saluée, M. de Werra me dit : « Je vous demande pardon, Mademoiselle, de ce que mes paroles ont pu vous offenser. Faut-il que je me mette à genoux devant vous pour l'obtenir ? — Oh ! non, pas du tout, répondis-je, cherchant à garder mon sérieux. — Vous ne voulez pas accepter mes excuses ? — Mais si, je pardonne toujours ; je ne peux pas en vouloir longtemps. — Tu ne le veux pas ? dit [Jean-] Charles de Courten. — Non, je ne le puis pas ; d'ailleurs ce n'était pas tant de votre faute, puisque vous ne l'avez pas dit devant moi et que vous ne supposiez pas qu'on puisse vous entendre des fenêtres ouvertes. — Mais, reprit M. Henri de Werra, je n'ai pas dit un mot qui dût vous offenser ! » J'ajoutai encore : « Il faut que vous sachiez que je n'ai pas cru un mot de ce que vous me disiez ; je voulais vous amuser et vous avez tout pris pour bon ; vous me croyez trop sotté ; à mon âge, ce serait ridicule de paraître aussi naïve que vous voulez bien me croire ; je voulais me mettre à votre portée, voilà tout. »

Bientôt après, le baptême a paru ; Marguerite, Piccolo [de Lavallaz] et Eugène [Ducrey] se trouvaient là, habillés en dimanche. Le petit garçon reçoit les noms de Maurice, Charles, Marie, César. En sortant, Anna nous donna de l'eau de rose et M^{me} de la Pierre remercia beaucoup les demoiselles Rouiller et M^{me} Emilie Ducrey de la peine qu'elles s'étaient donnée pour orner la chapelle.

À notre retour à Sainte-Anne, nous avons trouvé la nôtre déjà toute nettoyée et ornée, avec le beau tapis de pied et celui d'autel en drap blanc brodé de liserons et de lilas roses, que tante Henriette avait donné à faire à l'atelier et que Marie-Louise de Riedmatten vient d'achever.

Après-midi, Etienne, Raphy et les enfants de Preux ont planté, de chaque côté de la chapelle, les mélèzes que Jacques nous a

donnés ; nous avons réuni le bout des deux plus grands de manière à former une sorte de voûte, et entre chaque groupe des petits arbres nous avons placé les deux jardinières que j'avais garnies de mousse et remplies de fleurs. Ces fleurs, j'avais été les chercher à la forêt ; c'étaient des reines des prés, rois des prés⁶⁹, clochettes bleues, marguerites et petites fleurs roses. Mêlées avec des grappes de lilas apportés de Sion, elles faisaient très bon effet.

Marie-Louise avait sa partie et nous avait invitées, Madeleine et moi, et depuis quatre heures les plus jeunes pour manger nos restes. Après avoir été au jardin manger des groseilles, je m'y suis rendue avec ces derniers, Etienne et Fanny Dallèves, Henriette, Caroline, Fanny, Célestine Barman et Laie de Preux qui était venue passer la journée chez nous, pour terminer les serviettes à thé qu'elle lui donne pour sa fête. Tante Marie de Courten lui a aidé à les effiler ainsi que les autres, sauf Henriette qui en brodait pour sa part, tante Nina étant sa marraine. Quant à Etienne, sa patience a été vite lassée à cet ouvrage. Quand nous sommes arrivés, ces dames jouaient aux tarots ; je me suis assise à côté de Charlotte d'Odet et j'ai continué à faire ma dentelle. Pendant le goûter, Marie-Louise a fait l'éloge de Madeleine : « Je ne devrais pas le dire étant si proche parente, s'écria-t-elle, mais c'est une vraie perle ! » Elle a peur que Madeleine n'ait l'intention de se faire religieuse et nous a dit, l'autre jour, qu'elle en avait maigri ces temps passés.

Le soir, en revenant à Sainte-Anne, nous avons prié le chapellet, puis soupé. Mais après, Fanny s'est mise à sonner la cloche et nous nous sommes emparées de toutes les clochettes qui se trouvaient au mayen pour faire carillon. Ensuite, je suis venue prendre les lanternes vénitiennes que je cachais depuis que Marie-Louise me les avait données pour ma fête, l'année 1889, je crois⁷⁰ ; j'y ai mis des bouts de bougies et nous les avons suspendues aux mélèzes devant Sainte-Anne. Elles faisaient un charmant effet, aussi avons-nous huché pour faire descendre Marie-Louise et les Dal-

⁶⁹ Reine des prés. Nom vulgaire de la spirée ulmaire (Lar. XIX^e S.).
- Roi des prés. Plante non identifiée.

⁷⁰ Voir plus haut, t. I, p. 300.

lèves. Après un premier cantique « Prends mon cœur, le voilà » que nous avons chanté sans eux, Etienne et Raphy étant venus comme Marie-Louise et Célestine, nous avons recommencé à chanter et à prier. Puis, quand les lumières se sont éteintes, Etienne nous a bien amusées en faisant des tours Wetzel⁷¹ ; tante Marie de Courten, qui ne les avait jamais vus, a augmenté notre gaieté par ses réflexions.

Jeudi, 27 [juillet 1893]

Hier, il y a eu beaucoup de monde à la messe, mais peu de personnes sont restées après, aussi ai-je pu écrire à Louise de Laval-laz et lui envoyer des brins de mousse et des fleurs cueillies à la forêt.

Après-midi, nous étions invitées chez tante Nina. Il y avait beaucoup de monde ; Louiselle et Mayette, Mathilde et Berthe de Torrenté, M. Robert, madame et Pauline, Marie-Louise Stockalper, enfin notre famille, celle des de Rivaz et les leurs, et M. le recteur Kuntschen. On avait très bien arrangé des bancs sur la promenade pour que nous puissions nous asseoir. Berthe m'a parlé d'Augustin qu'elle a vu à Vienne et qui s'est plaint à elle de ce que je ne lui écrivais pas. Elle doit recevoir un de ces jours la directrice de son pensionnat qui fait un tour en Suisse en ce moment. C'est une Juive qui a perdu sa fortune dans le krach de Vienne, il y a vingt ou trente ans. Elle avait alors dix-huit ans et, comme son instruction avait été très soignée, elle s'est mise courageusement à l'œuvre, a pris son brevet, a donné des leçons, puis, aidée par ses parents restés riches, a fondé ce pensionnat qui marche très bien. Tous les maîtres sont catholiques, mais la plupart des élèves, juives. J'ai dit à Berthe que, si elle avait de si beaux sentiments, elle devrait se faire catholique. — « Elle aime beaucoup les catholiques, me répondit-elle, mais ce n'est pas facile de changer de religion, et puis les catholiques de Vienne ne sont pas comme ceux d'ici ; ils

⁷¹ Exercices de gymnastique imitant les acrobates du cirque Wetzel, vus à Sion en 1892. - Voir plus haut, t. II, pp. 100 et suiv.

sont peu fervents et le dimanche croient entendre la messe en ne faisant qu'entrer et sortir de l'église. » Je ne comprends pas que, dans une grande ville comme Vienne, on connaisse si peu sa religion ; cela me donne des envies d'aller leur prêcher un peu plus de pratique, quand je vois tant d'indifférence. Il me semble que j'aimerais me trouver à la place des catholiques d'ici qui se trouvent parmi des Juifs ou des indifférents pour tâcher de les convertir ou de les ramener. Aussi je prie souvent la Sainte-Vierge et saint Joseph pour que je sache me vaincre moi-même afin de gagner des âmes à Notre-Seigneur. Le goûter a été très grand et très long. Il y avait des tranches de viande salée, de la langue salée avec de la gelée, du fromage rôti, du pouding, des poires, etc. Un instant, j'ai joué aux tarots avec M. le recteur Kuntschen, M. et M^{me} Robert et Mayette de Torrenté.

Le soir, après souper, comme nous avons fini nos prières et que je lisais dans la chambre à manger, j'entends parler dehors et maman qui disait : « Entrez dans la chambre, Messieurs. » Je suis sortie et dans l'obscurité j'ai aperçu un petit homme barbu qui répondait à maman, ce qui m'a permis de le reconnaître à la voix. C'étaient Laie de Preux, l'autre, Jeanne de Rivaz, très bien déguisées, avec de la barbe et des moustaches. Tante Marie de Courten n'a pas deviné qui cela pouvait être et nous a bien amusées en les questionnant. Elles étaient cependant entrées dans la chambre éclairée et elle leur demandait : « Quel langage parlez-vous ? » Laie répondait : « Le patois. — Comme le petit ressemble à M. le Dr Sierro ! D'où êtes-vous ? — D'Hérémençe, répond Laie en contrefaisant sa voix. — Et vous, le grand, comme vous êtes muet ! Quel langage parlez-vous ? — Patois. — Hum ! lui aussi. — Tante Marie, dit l'une de nous, ces hommes ont demandé de coucher au galetas ; croyez-vous qu'il faille le leur permettre ? — Au galetas ? Non, non, ce sont des messieurs déguisés, moi je le crois. Vous ne les reconnaissez pas ? — Ma foi, non. Qui êtes-vous ? Messieurs. » Point de réponse. Nous riions toutes. On leur a demandé de chanter, mais elles n'ont pas voulu et sont parties. Nous les avons accompagnées, tandis que tante Marie de Courten disait à Ernest : « Le grand est peut-être M^{me} Léopolda Solioz ! — Mais non, lui répondit-il, c'étaient M^{lles} Laie de Preux et

Jeanne de Rivaz ! — Pas possible ! non, non, je ne crois pas ! — Mais je les ai reconnues. » Il a bien fallu qu'enfin elle se rendît à l'évidence. Laie nous a raconté que les dames Charles de Riedmatten ont eu peur à leur passage.

Aujourd'hui, il fait un mauvais temps ; nous n'avons pu aller à la messe, et Louise est au Saint-Bernard ! Pauvre elle, pauvres Fanny et Cécile ! elles ont mal réussi.

Nous avons passé notre journée presque entièrement en chambre. Célestine est venue nous trouver, mais Henriette, qui devait avoir sa réunion, n'a pas eu d'amies.

Mardi soir, on a tué ma poule jaune que tante Henriette m'avait donnée. Ma clouque est restée sur le nid, sans le quitter un instant.

Vendredi, [28 juillet 1893]

Le soleil qui s'était levé resplendissant ce matin peu à peu s'est caché derrière les nuages et ce soir, il a plu.

Nous avons été, Henriette, Madeleine, Fanny et moi, entendre la messe à la chapelle d'en haut, et de là, Henriette voulant dire à ses amies de venir aujourd'hui chez elle pour remplacer la réunion d'hier, nous avons passé devant le mayen de Torrenté, d'où Louison a bien voulu venir avec nous, ayant une commission à faire chez la repasseuse qui a loué notre nouveau mayen ; puis, au mayen de Lavallaz, l'oncle Guillaume est descendu pour nous donner le bonjour, mais tante Marie faisait la classe à Paula et à Riri ; elle n'a pu venir et, pour monter chez elle, il nous a fallu passer devant la famille Aymon qui déjeunait dehors. Paula faisait un devoir de style, « Une promenade dans la montagne, à Thyon », et Riri copiait les lettres l-z.

Pendant que Fanny et Louison se rendaient au mayen de Sépi-bus, nous sommes descendues au bisse ; elles nous ont rejointes avant que nous l'ayons atteint et sont parties pour le mayen Bruttin. Henriette et moi nous sommes promenées le long du bisse où nous avons rencontré plusieurs étrangers, et nous avons admiré Sion, cherchant à connaître notre maison.

On nous avait annoncé la naissance du fils d'Aloysia de Riedmatten ⁷² ; Fanny et Louison, à leur retour, ont voulu nous faire croire que c'était encore une fausse nouvelle, mais ne sachant s'expliquer sans mentir, nous avons vite deviné leur intention.

Au mayen Dallèves, tante Henriette et Madeleine se trouvaient [là] et les juristes jouaient aux quilles. Je suis descendue pour chercher mon ouvrage et visiter ma clouque, puis remontée. Nous avons fait des projets de promenade dans les montagnes.

Mon après-midi s'est passée à la forêt : j'ai lu *André Hofer* ⁷³ et j'ai travaillé à ma dentelle. En revenant, j'ai trouvé la réunion d'Henriette qui jouait au croquet.

Le soir, le facteur nous apporta une lettre d'Augustin qui redemande de l'argent pour son retour et un petit voyage qu'il compte faire. Il a été dans une synagogue assister à un office juif qu'il nous raconte, et se dit un peu indisposé.

Lundi, 31 [juillet 1893]

Louise nous a écrit une carte du Saint-Bernard ⁷⁴ ; elle met que la route en est longue et agréable, que le temps est un peu pluvieux et qu'elle ne reviendra probablement qu'après la Portioncule, son confesseur ne se trouvant pas à Sion avant.

L'oncle Charles et tante Nina sont venus nous voir samedi ; ils ne savent s'ils doivent aller chercher Anna, parce que la troupe de Paris étant venue jouer à Besançon, Alphonsine de Torrenté, avec qui elle devait revenir, restera encore une semaine à Besançon. M^{lles} Suzanne et Justine de Courten sont arrivées le même soir chez nous ; elles ont visité la chapelle et l'ont beaucoup admirée. Nous avons parlé de Rome et du pauvre de Pie IX. Il paraît qu'en mendiant près de la statue de saint Pierre, il a gagné une fortune. Il est mort il y a deux ans. M. l'abbé Jacquier est arrivé à huit heures et demie passées.

⁷² Auguste Bruttin est né à Sion le 25 juillet 1893.

⁷³ *Andreas Hofer ou l'insurrection du Tyrol en 1809*, par le P. Charles Clair (Paris, 1873).

⁷⁴ L'auteur a écrit par mégarde *Saint-Gothard*.

Hier, il a plu toute la journée ; tante Marie de Courten est venue dans ma chambre me faire visite pendant que je dessinais. L'après-midi, j'ai peint une image pendant que les autres jouaient aux tarots, et le soir nous avons été chez Marie-Louise faire la partie pour remplacer celle de jeudi.

M^{lle} Blanche Dénériaz est partie pour se faire religieuse, à la Visitation. Son père est fou de douleur ; Marie-Louise a été le consoler et lui a promis de prier le chapelet avec lui, mais il a fait trop mauvais temps pour qu'elle ait pu remplir sa promesse. Sa couvée est perdue ; on a découvert de la vermine sur ses œufs, et la poule, déjà presque dévorée, a dû quitter le nid. On a cassé un œuf ; le bec et les pattes étaient déjà formés. Les miens doivent être au même point.

Le cours de droit est fini ; aussi M. Crompt peut-il venir à la messe, que nous aurons maintenant tous les jours, sauf celui de la Portioncule. Le temps n'est pas encore beau, quoique moins mauvais qu'hier.

Lundi, 7 août 1893

M. Crompt a une indigestion et c'est toujours grave à son âge. Ce matin, il était mieux quand nous sommes montées à l'hôtel, puis, après-midi, le bouillon qu'il a pris lui a fait mal. Etienne est descendu chercher le docteur à Vex, M. [le Dr François] Ducrey y étant venu pour M. le vicaire Hallenbarter qui se trouve très mal ; il n'a rien trouvé d'inquiétant dans l'état de M. Crompt, et M. Raphaël Dallèves a pu descendre sans inquiétude à Sion. Mais à peine était-il parti que le mal du malade a augmenté. Pourvu qu'il n'y ait point d'aggravation !

Je suis descendue pour la Portioncule avec M. Dallèves, Etienne et Raphy, et nous avons trouvé une voiture de rencontre qui nous a conduits jusqu'à Sion. Dès que Rosine est rentrée, j'ai changé de chapeau et suis allée me confesser.

Louise était là lorsque je rentrais ; elle avait été passer son après-midi chez Sophie de Quay et quelle joie de me revoir elle a éprouvée ! Sa promenade au Saint-Bernard a bien réussi.

J'ai été interrompue par des exclamations qui venaient du dehors : « Augustin ! Augustin ! » disait-on. C'était lui qui arrivait et je suis descendue pour aller à sa rencontre. On l'attendait d'autant moins que, la veille, le facteur nous avait apporté à midi une lettre de lui, fort lamentable et comique en même temps : il manquait d'argent, n'ayant pas encore reçu celui que maman lui avait envoyé, et malgré cela continuait son voyage, ne mangeant presque pas et regrettant jusqu'au timbre, jusqu'à la feuille de papier à lettre qu'il devait acheter pour nous écrire ! disant que si le mandat de poste retardait encore, il devrait mettre sa montre au mont-de-piété ! Tante Henriette pleurait et nous, nous riions parce que l'on voyait bien, d'après le ton de la lettre, qu'il disait cela pour nous amuser. Tante Henriette ne pouvait nous comprendre ; elle trouvait que nous n'avions pas de cœur ! Il avait été convenu, le matin, après la messe, que nous irions faire une promenade avec l'oncle Charles, tante Nina et leur famille ; tante Henriette refusait d'y venir et je lui disais : « Si Augustin t'en priait, tu ne lui résisterais pas, mais nous six avons moins de pouvoir sur toi que lui seul ! » Elle s'en défendait. Eh bien ! la lettre d'Augustin changea ses projets, parce qu'elle voulait prier l'oncle Charles qui descendait à Sion, le même soir, d'envoyer un nouvel argent à son pauvre neveu ! L'oncle Charles se chargea de le faire par dépêche et nos deux familles réunies, nous fîmes une charmante promenade au bord du bisse. Nous avions pris notre goûter dans des paniers et, lorsque nous eûmes dépassé l'hôtel et trouvé une place bien à l'ombre, au-dessus du mayen Calpini, chacun s'assit ; l'oncle Charles découpa le pain que ses trois garçons nous distribuèrent ; ils firent de même pour le salame, la saucisse, la viande salée, les bonbons, les fruits, et nous servaient à boire. Nous avions pris du vin dans des bouteilles, et l'eau, Riri [= Henri de Preux] alla en puiser au mayen Calpini. En revenant, nous descendîmes au mayen Cocatrix pour le montrer à maman et tante Henriette qui ne l'avaient pas encore vu achevé.

Le lendemain matin, Henriette, Fanny et moi avons été à l'hôtel faire une commission, accompagnées de M. Raphaël Dalèves, et nous avons demandé à la poste pourquoi le mandat n'était pas arrivé. M. [Louis] Allet s'excusa et nous dit qu'une formalité

avait été négligée, qu'on avait omis un chiffre ne pensant pas que ce serait nécessaire, mais qu'en Allemagne on était très formaliste et qu'on leur avait renvoyé le mandat, cependant qu'à cette heure Augustin devait l'avoir en sa possession. C'est ce qui était arrivé, et le soir même notre frère était au milieu de nous.

Cependant le terme où ma couvée devait éclore était arrivé. A tout instant, j'allais au poulailler écouter si je n'entendais pas crier, et quelquefois, à force de tendre l'oreille, je prenais le cuic des oiseaux d'alentour pour ce que je désirais. Vaine illusion ! Pendant ce temps, notre promenade au Pas de Riedmatten, remise au samedi, s'organisait. Nous nous sommes entendus pour les provisions et avons arrêté un mulet entre tous. Mais le matin du jour attendu, il commençait à pleuvoir. Nous avons été à la chapelle d'en haut faire notre neuvaine, et avons été mouillées en descendant. Adieu la promenade ! Il était déjà onze heures et le dîner avait été commandé pour alors. Nous nous sommes mis à table et parlions tristement de notre déception quand, tout à coup, Raphy ouvre la porte et nous crie d'un accent vibrant : « Nous partons ! » En effet, la pluie avait cessé et nous avons été nous préparer. Au moment du départ, j'allai encore au poulailler et je crus véritablement entendre crier un poussin, mais je n'osai soulever la clouque et je suivis les autres en recommandant de bien soigner ma couvée lorsqu'elle serait éclore.

Quelle gentille promenade et quel temps agréable ! de la gaieté, un ciel couvert qui nous garantissait de la grande chaleur.

Nous passâmes par le mayen Alexandre [-de-Torrenté⁷⁵] pour redescendre sur Hérérence et, de là, nous suivîmes la route qui conduit à Saint-Barthélemy. Après le dernier village [Pralong], jusqu'auprès de la chapelle, je montai à mulet, mais ce n'était pas très agréable, parce que le bagage était très élevé, branlant, et qu'il y avait beaucoup de descente, puis après un peu de montée, et il fallait se tenir en équilibre pour ne pas tomber, tantôt en avant, tantôt en arrière.

A la chapelle, après avoir prié de tout notre cœur le saint apôtre (je l'aime beaucoup depuis que j'ai appris qu'il était la

⁷⁵ Au lieu dit La Sara.

même personne que Nathanaël dont Notre-Seigneur a dit : « Voilà un vrai Israélite en qui il n'y a pas de dissimulation ⁷⁶ ! »), après avoir prié et regardé à l'intérieur, à travers le vitrage, nous avons mangé un peu de chocolat et nous nous sommes remis en route. Il recommençait à pleuvoir ; nous demandâmes si depuis Méribé nous trouverions des granges pour nous abriter si la pluie devenait plus forte. Les paysans nous répondirent qu'il n'y en aurait plus jusqu'à Cheilon ⁷⁷ ; alors nous nous décidâmes à ne pas continuer plus loin. Etienne découvrit une grange tout près, alla l'ouvrir et nous y entrâmes. Elle était spacieuse, il y avait un petit réduit d'un côté et une chambre de l'autre. On ouvrit la porte et la fenêtre, mais une telle odeur s'en échappait qu'il fut impossible d'y rester, et ces messieurs, aidés de [François] Pitteloud, apportèrent dans la grange la table et les bancs qui s'y trouvaient. Nous nous mîmes à jouer aux tarots, mais ces messieurs avaient envie de pouvoir faire du feu et nous engagèrent de monter jusqu'aux chalets de Méribé. Il fallut recharger le mulet et par la pluie se remettre en route. Mais là, nous ne trouvâmes qu'une chote basse, ouverte à tous les vents et, pour plancher, la terre nue, toute détrempée de pluie. Les messieurs commencèrent par boucher une des fenêtres. On voulut faire du feu, mais il n'y avait pas de bois pour l'alimenter et celui que l'on trouvait dehors était tout mouillé. Enfin, on parvint à l'allumer et déjà l'on avait posé dessus une grande marmite, dans laquelle Elvire mettait le chocolat que nous râpons, quand l'eau qui venait du dehors par la porte mal jointe, s'étant creusée un petit lit, coulait en un mince filet qui arrivait jusqu'au feu. Il fallut faire des travaux pour l'en empêcher.

Enfin, nous pûmes nous réchauffer. Pitteloud alla chercher du lait, le pâte arriva et proposa de nous céder son lit sur lequel il étendrait de la paille fraîche et nous acceptâmes avec reconnaissance. Le souper fut bon. Il se composait de chocolat cuit au lait, et d'un œuf. Mais le chocolat, nous devions le prendre dans nos verres de poche, ce qui n'était pas très commode, surtout pour

⁷⁶ *Joan., I, 47 : Ecce, vere Israelita, in quo dolus non est.*

⁷⁷ L'auteur écrit *Cleulon*, au lieu de *Cheilon*, tout le long de son récit.

celles qui les avaient en caoutchouc. A dix heures, les demoiselles se rendirent dans la chambre désignée pour y passer la nuit. Une épouvantable odeur nous saisit en entrant : c'était une espèce de cave pour conserver le sérac et il y en avait tout plein sur les tablas, du frais ! Il fallut se résigner ! Mais comment s'installer pour dormir ? Les lits se composaient de deux tablas assez larges pour deux ou trois personnes au plus chacun, mais nous étions huit. Madeleine, Henriette, Caroline et moi montèrent dans l'un, mais que nous nous trouvions mal ! Caroline, près de la paroi, était écrasée ; Henriette et moi, au milieu, ne pouvions pas nous bouger, ni même nous tenir sur le dos ; Madeleine seule, étant au bord, avait un côté libre, mais elle pouvait tomber, poussée par nous toutes ; heureusement pour elle que je n'ai pas de force ! Les messieurs et Elvire n'étaient pas mieux. Impossible de fermer l'œil. Vers minuit, une heure, M. Léon de Torrenté prit sa couverture et alla se coucher par terre, ce qui donna un peu plus de place aux autres. Nous ne pouvions pas l'imiter, parce qu'il nous manquait une couverture. Enfin, nous pûmes nous assoupir un instant, une heure à peu près.

Dès qu'il fit jour, les messieurs se levèrent et j'allai me mettre sur leur lit pour essayer de me reposer un peu, mais tout le monde parlait ; c'était impossible, avec cette odeur surtout ! Nous aurions été beaucoup mieux dans la première grange !

Nous retournâmes pour déjeuner où nous avions soupé la veille, le pâtre voulant partir et fermer sa chambre auparavant, ce qui fit que, dans mon empressement, j'oubliai de prendre mon parapluie et que, lorsque je m'en souvins, le pâtre était loin.

La montée du Plan des Morts fut pénible ; nous alternâmes sur le mulet qui nous servit jusqu'à Cheilon. Là, M. Léon de Torrenté trouva une cornemuse⁷⁸ et se mit à jouer. Aussitôt une bande de porcs arriva en courant et se précipita sur la mangeoire, mais elle était vide et ils eurent un air attrapé des plus risibles. Nous nous mîmes à manger un peu, mais j'avais surtout sommeil ! Mes jambes étaient si engourdies par la mauvaise nuit que nous avions passée que, lorsqu'il fallut se remettre en marche, je ne pouvais

⁷⁸ Plutôt un cor des Alpes.

presque plus me remuer ! Heureusement un pâtre, entendant la cornemuse, était venu nous porter du lait, ce qui a au moins étanché notre soif.

Nous entendîmes rouler une avalanche et la vîmes tomber au-dessus de nous, sur la montagne, en face de Cheilon.

La montée du Plan des Morts fut pénible ; Henriette et moi, nous étions en arrière. Tout à coup, Etienne nous cria : « J'ai trouvé une edelweiss ⁷⁹ ! C'était mon désir d'en pouvoir cueillir moi-même. La pensée d'en trouver nous donna le courage d'avancer sur cette pente de gazon jauni, toute bosselée. Enfin, nous en trouvâmes autant que nous pouvions en cueillir et, comme les autres s'arrêtaient pour en prendre, nous diminuions la distance qui nous séparait.

De temps en temps on nous criait : « Il y a ici un peu de plaine », mais quand nous arrivions nous n'apercevions de plat qu'un espace de trois pas. Mais tout d'un coup nous voyons les plus avancés arrêtés sur un chemin qui descendait ; ils se trouvaient plus bas que nous : quel bonheur ! Hélas ! M. Léon de Torrenté, qui était avec Henriette et moi, leur cria qu'il fallait remonter et nous dûmes grimper, sans chemin, sur des pierres et sauter de l'une à l'autre. Heureusement Etienne est venu m'aider ! je lui suis bien reconnaissante et n'oublierai de ma vie la peine qu'il s'est donnée à me tirer en haut ; c'était si mauvais que nous crûmes un instant nous être trompés et avoir pris le col [de] Chèvres. Il n'en était rien. M. Léon de Torrenté a pris auprès de moi la place d'Etienne, tandis que celui-ci aidait Caroline. Tout à coup, Elvire s'écria : « Je suis sur le Pas de Riedmatten ! » Nous redoublâmes d'efforts et nous y voici à notre tour. Je cueillis là une fleur d'une teinte rose ancien et qui forme un petit calice sans pétales, puis j'écrivis nos noms dans le fond d'une boîte de cachoux et je l'enterrai sur le Pas, en ayant soin de l'entourer de pierres dessus et dessous, pour que l'humidité ne la pourrisse pas trop vite. Il était midi.

Enfin, nous redescendîmes, et les premiers aperçurent deux personnes dont une agitait son chapeau, comme pour nous saluer.

⁷⁹ Edelweiss, s. f. - Voir *Glossaire*, t. IV, p. 127.

Croyant que c'étaient des connaissances, nous huchâmes pour leur répondre, mais nous nous aperçûmes qu'elles étaient étrangères, puisqu'elles ne huchèrent point à leur tour. Arrivés près d'un petit étang, les provisions furent déballées et nous dînâmes, mais sans appétit, du moins pour ma part. Pendant notre repas, les étrangers qui nous avaient salués depuis une cime voisine au Pas de Riedmatten, passèrent dans le sentier au-dessus de nous. C'étaient un monsieur, une dame et un guide, armés de piolets, et la dame couverte d'une voilette. Etienne s'amusa à viser les bouteilles vides et à les briser. Jamais une descente ne m'a paru aussi longue ; je compris alors combien nous avions monté.

Arrivés à l'hôtel d'Arolla⁸⁰, j'aurais aimé que nous nous arrêtions là, mais Elvire engageait à poursuivre jusqu'à Evolène à cause de la messe du lendemain, et elle eut raison, car c'était encore loin. Nous rencontrâmes un paysan qui nous offrit un mulet, mais nous refusâmes quoiqu'il nous assurât que le village dont les premières maisons se laissaient apercevoir n'était pas les Haudères⁸¹, comme l'un de ces messieurs l'avait annoncé pour nous encourager. Ah ! non, ce n'était pas les Haudères ! Nous nous assîmes près d'un petit ruisseau pour étancher notre soif et nous reposer.

Pendant que nous étions là, groupés, trois petites dames toutes rondelettes passèrent près de nous. Un peu plus bas, elles voulurent sauter une haie pour passer dans le pré. La haie n'était pas haute, et même cassée en cet endroit-là, en sorte que la traverse touchait terre et qu'il n'y avait qu'un pas à faire pour y entrer. Mais ce pas, elles eurent des peines inouïes à l'exécuter ; une surtout s'y est reprise si souvent que M. Léon de Torrenté s'est avancé deux fois pour lui aider, mais sans continuer, croyant qu'elle l'avait fait. Enfin, à notre tour, nous passâmes la haie pour arriver dans le petit village⁸². Les trois dames étaient en pourparlers avec un paysan pour avoir une voiture qui les reconduisit à l'hôtel. « Et ceux-ci ? dit le paysan en nous montrant. — Ceux-là ne sont pas à nous », dit l'une d'elles avec un fort accent étranger.

⁸⁰ Le premier hôtel d'Arolla, l'hôtel du Mont-Collon, construit en 1872 par Jean Anzevui. - A. Gaspoz, *Monographie d'Evolène*, Sion, 1950, pp. 40-41.

⁸¹ L'auteur écrit *les Oders*.

⁸² Le hameau de La Gouille ?

La descente continuait, et de temps en temps nous nous arrêtions ; nous rencontrions des étrangers qui montaient à pied ou à mulet. Il y avait de jolies dames, et les messieurs saluaient. Près d'une forêt, nous vîmes un gros rocher qu'un arbre penché abritait de ses branches. Etienne doutait que cette position fût naturelle. Non loin de là, une petite chapelle de Saint-Barthélemy⁸³ nous rappela que ce grand apôtre avait exaucé notre prière pour un temps favorable, faite du côté opposé de la montagne, dans son autre chapelle⁸⁴, et nous le remerciâmes de tout notre cœur par une petite prière. Enfin, après avoir encore marché, et marché en plaine et à la descente, nous arrivâmes aux Haudères⁸⁵. Il était tard, les messieurs ont joué de la musique pour nous faire aller au pas, mais elle était si faible que nous l'entendions à peine. Alors nous avons prié le chapelet.

Voici l'hôtel, quel bonheur ! Nous arrivons enfin au port et de nuit. Nous nous assîmes sur le banc devant la maison et nous y trouvions au moment où les étrangers en sortaient pour se promener. Il y en avait beaucoup, entre autres ce peintre ami de M. Franzoni. Pendant notre souper qu'Agnès nous servait, la porte était ouverte et les étrangers qui passaient nous regardaient manger. Il y avait parmi eux un petit garçon de quatre à cinq ans, avec de longs cheveux bouclés sur son habit. C'était le fils d'un monsieur [---]⁸⁶, de Turin, que M. Dallèves a connu aux Bains de Loèche. Son père a demandé à Raphy ce qu'il voulait devenir plus tard ; sur sa réponse, se faire prêtre, il ajouta : « Ma petite fille aussi veut se faire religieuse. »

On nous donna une chambre à l'hôtel qu'un monsieur étranger avait arrêtée pour le lendemain, mais il ne devait pas revenir avant neuf heures du matin et alors nous serions prêtes. C'est Henriette, Caroline et moi qui l'avons occupée ; Elvire et Madeleine ont été dans une dépendance, et les messieurs, chez M. le curé [Zufferey].

⁸³ Voir A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, p. 66.

⁸⁴ Voir plus haut, t. II, p. 183.

⁸⁵ D'après le contexte, il s'agit d'Evolène, non des Haudères.

⁸⁶ En blanc dans le manuscrit.

Le lendemain, nous regardâmes arriver les paysans et paysannes en costume du dimanche des différents villages d'alentour pour assister à la messe, les uns à char, d'autres à mulet ou à pied. A l'église, la foule était si compacte que l'on étouffait ; des petits enfants pleuraient, d'autres jouaient, d'autres dormaient. Ils ont tous un bonnet sur la tête, et je n'ai vu qu'une vieille femme portant la busquière.

Avant de repartir nous avons pris des rafraîchissements chez M. [Jean] Anzevui, celui qui tient le nouvel hôtel⁸⁷. Nous ne l'avions pas encore vu : il est grand et beau, mais les arbres plantés depuis peu ne donnent pas encore d'ombrage, et pour nous garantir du soleil nous avons dû entrer dans une espèce de tente. Tout à coup, M. Léon dit à Etienne : « Tu as une araignée sur toi ! » Celui-ci bondit, renversa les verres qui étaient sur la table et en cassa un.

Le retour a été bien agréable ; nous nous sommes arrêtés souvent pour ne pas arriver trop tôt au mayen, d'abord dans une maison isolée, espèce de restaurant où nous avons dîné avec nos provisions, puis, au-dessus d'Euseigne⁸⁸, avant Hérémençe, et enfin près de la forêt de Vex. Mais, quand nous fûmes à Sainte-Anne, il n'y avait personne ! J'ai de suite été voir mes poulets : aucun de sorti, hélas !

Le même soir, comme nous étions à souper, Augustin arriva avec ses amis, MM. Duval et Fougerat. Le second, nous ne le connaissions pas encore et cependant il a paru de suite plus à son aise que le premier ; il est plutôt gras et rouge, le contraire de l'autre. Nous leur avons parlé de notre promenade et deux ou trois jours après, nous en faisons une avec eux, à Combire. Il y avait aussi Anna de Preux et ses frères, Elvire, Etienne, Fanny et Raphy Dallèves, et Célestine Barman à mulet. Arrivés aux chotes assez fatiguées Anna, Louise et moi, nous avons enfin pu nous asseoir pour le dîner. Mais après, il fut décidé que nous gravirions le mont Rouge. Quelle montée fatigante ! Henriette et moi étions au

⁸⁷ Dit Grand Hôtel d'Evolène, ouvert en 1890. - Antoine Maistre, *Simple notes sur Evolène et son passé*, Sierre, 1971, p. 185.

⁸⁸ L'auteur écrit *Useigne*.

même point, ayant pris l'avance sur Madeleine, Louise, Anna et Célestine Barman, Augustin et M. Duval, mais nous trouvant en arrière des autres. Un troupeau de moutons se précipita sur les derniers et Célestine se mit à pousser des cris. C'était joli à les voir depuis l'élévation où nous nous trouvions, tandis qu'ils étaient encore dans la plaine et qu'ils entouraient les retardataires sans qu'ils pussent parvenir à les chasser⁸⁹.

Enfin, Henriette arriva, et puis moi et M. Duval, sur la pointe de ce mont Rouge si pénible à gravir. Le mulet qui avait conduit Célestine redescendit pour prendre Madeleine, puis une seconde fois pour Louise. De là nous avons une très belle vue sur les montagnes d'alentour. M. Fougerat les appelait avec dédain des montagnettes, et je lui ai demandé ce qu'il entendait alors par montagne. Il me répondit : « Le mont Blanc. » Sans doute il est en France et comme les montagnes sont rares dans son pays, il fallait qu'il vantât celle qui surpasse les nôtres. Ces Français sont tous les mêmes ; il faut toujours qu'ils fassent d'une manière ou de l'autre ressortir les avantages qu'ils possèdent.

Puis, nous longeâmes les crêtes de Thyon pour redescendre aux chalets où pâture le bétail. De temps en temps nous nous arrêtons pour manger des embrunes⁹⁰ et puis, une fois là, Etienne demanda du lait, et Bonaventure [Pitteloud], le fils de notre fermier et futur filleul d'Augustin, alla nous en chercher. Il était pâtre à Thyon. Pendant que nous buvions et nous reposions, les messieurs ont voulu essayer de jouer de la cornemuse⁹¹, et les petits garçons aussi. Mais c'est à peine s'ils pouvaient en tirer quelques sons ; quant à nous qui les avons imités, il a fallu les plus grands efforts pour en faire sortir un seul.

La descente s'est faite assez rapidement, et le plaisir de se retrouver chez soi, de pouvoir enfin se reposer, a compensé notre fatigue. Je dis à ces messieurs : « J'avais espéré sur M. Duval pour ralentir notre pas, mais il a trop bien marché. » Le même soir,

⁸⁹ Les moutons sont en effet attirés par l'odeur de transpiration qui se dégage des promeneurs.

⁹⁰ Embrune, s. f. Myrtille. - Voir *Glossaire*, t. I, p. 387, s. v. anbrune.

⁹¹ Voir plus haut, t. II, p. 185, note 78.

Marie-Louise nous a invités à la liqueur ; Etienne a déclamé *La Sous-Préfecture*⁹², mais ces messieurs n'avaient pas l'air de s'y intéresser beaucoup.

Le surlendemain, ils sont repartis pour Sion avec Augustin, et quelques jours après le R. P. Plantier, que Mgr [Jardinier] avait fait venir à Sion (sur la demande de tante Henriette) pour prêcher la retraite des prêtres, est monté nous faire à Sainte-Anne une petite visite. Marie-Louise lui avait réservé son plus beau canard et M. Duval disait en plaisantant : « Il faut que le P. Plantier se dépêche, sinon son canard périra de graisse. » Aussi depuis ce jour l'avions-nous appelé « le canard du P. Plantier ». Elle l'a donné à maman qui l'a fait préparer et vraiment il était bon ; je parle selon l'avis général, car pour moi je n'en ai point goûté ; je ne puis manger de volaille aux mayens, parce que je vois de trop près ces pauvres petites bêtes.

Nous avons souvent des discussions avec le R. P. Plantier, c'est-à-dire que c'est nous qui les faisons, il paraissait toujours de notre avis, ne nous contredisait jamais, puis, en quelques mots dits comme par hasard, il faisait comprendre quelle était son opinion sur ce que nous venions d'énoncer.

Un jour, pendant qu'il allait avec Augustin et M. l'abbé Jacquier visiter les mayens, Louise et moi, invitées chez les demoiselles Alexandre [de Torrenté], nous y avons été passer l'après-midi. Elles nous ont montré leur étang ; Louison et Léna Delacoste s'y sont baignées en costume : l'une avait sur la tête un vieux gibus, l'autre, je ne sais quelle coiffure, toutes deux des pantalons de laine, tandis que l'on plongeait les enfants de M. Raoul [de Riedmatten] dans une petite baignoire, Anny en pantalon, Pierre presque nu en culottes. Après le goûter, nous avons joué au croquet, mais il faisait froid. Madeleine a demandé un entretien au P. Plantier et, pendant ce temps, Louise et moi avons été avec Ernest au concert donné par M^{lle} [Emma] Rouiller, de Martigny⁹³, qui a

⁹² Sans doute le texte bien connu : *Le sous-préfet aux champs*, des *Lettres de mon Moulin*, d'Alphonse Daudet.

⁹³ Pas de compte rendu dans la presse valaisanne. On trouve seulement, à la suite d'un communiqué annonçant l'arrivée à Saxon de M^{lle} Emma Rouiller, « qui a obtenu au Conservatoire de Milan un premier prix de chant », deux

obtenu un prix ou diplôme au conservatoire de Milan. Quand nous sommes revenus, le révérend père était parti, emportant non la sympathie de Marie-Louise, mais le contraire, parce qu'elle s'est imaginé qu'il avait engagé Madeleine d'entrer au couvent ; du moins il lui a conseillé une retraite.

J'ai retrouvé chez M^{me} Gessler (Lina Erné) les poules que l'on m'avait volées ; elle me les a rendues au prix d'achat et voulait descendre à Vex pour nous faire connaître la voleuse ; mais Jacques de Riedmatten, qui s'était d'abord offert de l'accompagner, a changé d'idée.

Vendredi, 15 septembre [1893]

A Sion depuis trois jours, et il me semble que nous y sommes depuis longtemps, bien longtemps ! que le séjour des mayens n'a été qu'un beau rêve ! Que je les regrette ! qu'il fait chaud ici ! Enfin, sur cette terre on ne peut être toujours satisfait ; c'est déjà beaucoup deux mois et demi de bonheur.

Mais cet air pur, cette vie en plein air, ces prairies à perte de vue, ces vaches, ces poules, toute la vie [de] campagne ! et cette belle forêt de Vex avec ses rochers, sa mousse, ses mélèzes et ses sapins, ses écureuils et ses oiseaux, et tous ces souvenirs enfin, tout, tout a disparu !

Avant de partir, j'ai fait mes adieux à la forêt ; je lui disais comme si elle pouvait m'entendre :

*Adieu belle forêt, forêt pleine de charmes,
Adieu, adieu, adieu !
Je dois bientôt quitter, les yeux remplis de larmes,
Ce que j'aime en ce lieu !
Je ne vous verrai plus, rochers pleins de mystères,
Si beaux, si imposants...
Si variés, si...*

lignes relatives au concert de Sion : « M^{lle} Rouiller a été très appréciée à Sion où l'on a également eu la bonne fortune de l'entendre. » (*Gazette du Valais*, 1893, n^o 66, du 19 août, p. 3.)

Et j'en suis restée là ! Je voulais ramasser de la mousse pour la porter à Sion comme souvenir et le temps pressait ! En passant sur la promenade qui conduit à la forêt, j'ai coupé des branches de sapin et de mélèze, puis je me suis changée de toilette ; j'ai fermé mon buffet et le volet de ma chambre, déjà dépouillée de ses rideaux, tapis et statuettes. On n'y voyait plus, je m'en suis allée !

Toutes ensemble, maman, tante Henriette et leurs six filles, sommes entrées pour la dernière fois dans la chapelle dont les beaux ornements avaient fait place à sa toilette d'hiver, et nous y avons dit le chapelet, puis les litanies de sainte Anne. Les fermières et leurs enfants attendaient pour nous donner un dernier bonjour ; je leur ai recommandé mes poules ; nous avons jeté un dernier coup d'œil sur tout ce que nous allions quitter et nous sommes parties.

A Vex, les deux voitures nous attendaient ; les servantes ont pu y trouver place et voilà !

J'ai oublié de dire qu'au commencement du village, ma poule grise, déjà chez [François] Pitteloud, nous a regardées d'un œil de connaissance et que nous avons rencontré Catherine [Vuissoz, fille] de Pierre [Bonvin], en service chez les étrangers du mayen Wolff, puis sa sœur Marie [Rudaz], dont le mari se trouvait souffrant, Madeleine Bovier qui portait le dernier enfant de M. Joseph Kuntschen⁹⁴, un magnifique poupon dont elle est la nourrice, enfin le père nourricier de Louise.

A Sion, Rosine nous avait préparé un bon souper chez tante Henriette.

Le lendemain, nous avons défait et mis en ordre nos ballots et l'après-midi, par la grosse chaleur, Augustin, Louise, Caroline, Fanny et moi sommes partis pour Uvrier, avec de gros paniers pour y chercher du muscat. Nous devions revenir par chemin de fer. Aussi, à cinq heures, chargés de nos raisins, Augustin de son fusil, nous partons pour la gare de Saint-Léonard. Là on nous dit que le train n'arrive qu'à six heures quarante. Il nous fallait attendre une heure ! Augustin et Caroline sont retournés au vil-

⁹⁴ Pierre Kuntschen né à Sion le 11 août 1893.

lage. Trois quarts d'heure après, ils reviennent avec l'oncle Charles et Henri ; il y avait aussi à la gare M. Franz de Sépibus avec un marchand de vin. Nous nous sommes pesés sur un poids qui se trouvait là. Riri marquait [---] ; Louise, [---] et moi, [---]⁹⁵, mais j'avais plusieurs choses lourdes en poche. Au moment de l'arrivée du train, il y avait encore, à la gare, monsieur, madame Auguste et Alphonsine Bruttin.

Samedi, 16 septembre 1893

Jeudi matin a eu lieu, dans l'église du collège, la première messe de Pierre de Courten. Maman faisait partie du cortège et nous, Fanny, Cécile, Jeanne de Lavallaz, Marie et Anna de Montheys, mes sœurs et moi occupions les premiers bancs après les invités qui étaient, à droite : M. [Victor] de Chastonay, l'oncle Frédéric, l'oncle Guillaume, Fritz, Léon, [Jean-] Charles, Erasme, Paul, M. Antoine Roten, tante Marie-Thérèse, tante Léonie, tante Marie de Lavallaz, tante Dionyse, M^{me} Antoine de Lavallaz, maman, M^{lle} Louise de Courten ; à gauche, MM. Eugène-Ernest de Courten, M. le colonel Louis de Courten, M. Adolphe son frère, l'oncle Antoine de Lavallaz, l'oncle Stanislas, M. le Dr Pitteloud, Joseph et Henri de Lavallaz, l'oncle Henri de Torrenté, etc., sans compter les prêtres.

Nous sommes arrivées un peu avant neuf heures et en attendant que l'office commence, nous regardâmes l'église qui était magnifiquement ornée. De grandes couronnes de sapin étaient suspendues en l'air par des guirlandes du même, rattachées à la voûte, et partout pendaient des oriflammes de couleur.

L'autel, resplendissant de lumières, attendait qu'on l'employât. Enfin, le cortège parut. Pierre était précédé d'enfants de chœur portant de magnifiques bouquets et des cierges allumés. Il était assisté d'Henri de Courten, c'est-à-dire le P. Sigismond, et du révérend chanoine de Saint-Maurice, Guillaume de Courten. Le P. Marcellin a fait un sermon sur le sacerdoce très bien pensé.

⁹⁵ En blanc dans le manuscrit.

Quand la messe fut terminée, je restai pour voir défiler le cortège ; il n'allait pas très bien en ordre. Quand M. Louis de Courten a passé je l'ai regardé et lui aussi ; nous ne nous étions pas vus depuis Rome, et il avait demandé à Augustin de mes nouvelles. Mais c'est tout ce que nous avons pu faire, étant à l'église.

Maman nous a dit qu'au dîner on avait placé presque tous les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Elle était à côté du R. P. Marcellin et de tante Marie de Lavallaz qui, de l'autre côté, avait M^{lle} Louise de Courten. L'oncle Guillaume avait M^{me} Antoine de Lavallaz près de lui, tante Marie de Courten, l'oncle Henri de Torrenté ; Pierre se trouvait entre sa mère et M. le chanoine Escher qui, de l'autre côté, avait M. Louis de Courten.

Il paraît que le dîner était très abondant.

Lundi, [18 septembre 1893]

Eugénie est revenue ! J'ai été la voir hier ; elle se trouve toujours si heureuse d'être religieuse que cela donne envie de le devenir ! Mais elle ne cache pas que c'est une vie de sacrifices. « Il faut, m'a-t-elle dit, n'être plus qu'une chose, c'est-à-dire ne se compter pour rien et renoncer à sa volonté propre. Sainte Thérèse, ajouta-t-elle, disait à Dieu : « Vous m'êtes un époux de sang⁹⁶ ! » Je pense, parce que plus il aime ses épouses, plus il les fait souffrir !

⁹⁶ Cette expression, tirée du livre de l'*Exode* (IV, 25) et mise ici dans la bouche de sainte Thérèse d'Avila, je ne l'ai pas retrouvée dans les *Œuvres complètes*, édition du quatrième centenaire par les Carmélites de Paris-Clamart (Paris, 1962-1963, 2 vol.). Le P. André Fracheboud, OCR, aumônier du couvent de Géronde, à Sierre, a bien voulu encore faire consulter un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de sainte Thérèse : la réponse a été également négative. Mais, ce qui est étonnant, on rencontre cette expression dans une lettre écrite, en date du 28 février 1889, par sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à sa sœur Céline : « Jésus est un époux de sang, il veut pour lui tout le sang de notre cœur ! ». - Voir *Histoire d'une âme écrite par elle-même. Lettres. Poésies*, Paris, s. d. [1889], p. 297. Il y aurait lieu cependant de se demander si ce texte de 1889 a pu être connu du public en 1893, avant la mort de la religieuse, qui, en outre, à cette date, n'était pas encore qualifiée de sainte ; remarquons enfin que l'*Histoire d'une âme* n'a été publiée, pour la première fois, qu'en 1898.

Mardi, [19 septembre 1893]

Hier, en quittant ce cahier, je suis partie pour la vendange d'Uvrier. A la cour, j'ai rencontré l'oncle Louis que je n'avais pas encore vu depuis mon retour des mayens. Il m'a demandé si j'allais à pied et, sur ma réponse affirmative, a témoigné le désir de venir avec moi s'il en avait le temps. J'ai insisté pour qu'il m'accompagne et nous avons fait route ensemble jusqu'à la vigne. En chemin, il m'a parlé de Madeleine et des conseils qu'elle a demandés au R. P. Plantier. Il la trouve ridicule de l'avoir consulté ; il ne voudrait pas qu'elle se fasse religieuse et ne croit pas qu'elle ait la vocation.

Nous avons fait un très bon dîner froid et avons mangé beaucoup de muscat, les derniers ! En revenant, nous avons trouvé Marie-Louise à la gare de Saint-Léonard et nous avons avec nous onze paniers de raisins, dont deux petits et neuf gros.

Je dois aller à Lentine que nous vendangeons aujourd'hui.

Le même soir

Maman, Augustin, Louise, Madeleine, Henriette et Fanny étaient déjà à dîner quand je suis arrivée, non dans notre vigne, mais dans celle à côté où se trouve un petit arbre qui fait de l'ombre. Je me suis assise à terre près d'eux et nous avons fait un bon repas. J'aime à manger en plein air, et de notre place, on voyait les mêmes montagnes qu'aux mayens : la Maya, le [Sasse-neire] et la Dent Blanche, notre chère Dent Blanche. Maman aussi a eu du plaisir à la retrouver.

Pierre et Erasme de Courten sont venus nous faire une petite visite. Maman avait invité toute la famille, mais les autres ont trouvé des raisons pour rester chez eux. Nous avons demandé après [Jean-] Charles, Paul et Mayon, puis Louise a dit à Erasme : « Ainsi, c'est toi seul qui nous a fait l'honneur de venir ! » Il répondit : « Il fallait bien que j'accompagne Pierre ! — Oh ! continua Louise en riant, nous savons bien que ce n'est pas pour nous que tu viens ! » Il n'a pas cherché à se défendre et nous avons

continué à le taquiner. Louise lui ayant offert un raisin, il la remercia en s'écriant que, venant de ses mains, il en paraissait plus doux. Elle lui dit qu'elle était charmée du compliment, parce que c'était le premier qu'il lui faisait. Alors je lui ai demandé de m'en faire un aussi, mais il n'a pas su en trouver : « Attends, il faut que je réfléchisse ! » fut sa réponse. Enfin, un moment après, comme l'on m'engageait à monter les escaliers pour m'asseoir sur le mur et que j'eus suivi ce conseil, il trouva moyen de dire : « Marie est au-dessus de nous, comme toujours. » Mais je n'ai pas eu l'air d'avoir compris. Pierre nous a distribué des images de sa première messe ; j'ai saint Jean reposant près de Notre-Seigneur ; derrière se trouve écrite une belle pensée sur les faveurs que reçoit le prêtre par son ordination.

L'oncle Guillaume et tante Marie vendangeaient au-dessous ; Paula, Riri et Jean-Jean se trouvaient là avec eux. Riri va en classe depuis hier !

Nous avons fait [---]⁹⁷ brantes et le prix du vin est si bas, cette année, que ce n'est pas beaucoup.

Louise de Lavallaz revient demain.

Hier, nous étions si chargés de paniers que j'ai oublié mon petit sac jaune dans le wagon ; il faut que j'aille le chercher.

Mercredi, 20 septembre [1893]

Louise de Lavallaz est arrivée hier soir par le dernier train. Toute notre famille s'est rendue à la gare à sa rencontre ; l'oncle Louis avait été à Lausanne ; tante Marie, Ernest et Marie-Louise se trouvaient là aussi, mais maman s'était arrêtée sur un banc de l'avenue, parce qu'elle a toujours mal au pied. Il y avait aussi Eugénie Roten, ses sœurs, les petites [Marie et Emma] Wolff, qui attendaient le retour de M. Joseph [Roten].

J'ai profité de l'attente pour aller redemander mon sac au chef de gare ; il m'a dit que c'était tard pour le réclamer et qu'en troisième les objets disparaissaient presque toujours, mais qu'il ferait

⁹⁷ En blanc dans le manuscrit.

des démarches à Saint-Maurice et à Lausanne. Je veux prier saint Joseph et saint Antoine de Padoue pour qu'ils me le fassent retrouver !

Enfin, le train arriva et Louise en descendit ; elle nous embrassa tous avec joie et dit se trouver mieux, mais faible à cause des bains de vapeur qu'elle a dû prendre les derniers temps et qui l'ont bien épuisée, et parce qu'elle n'a guère dormi, les trois nuits précédentes, un gros rat venant à deux heures du matin faire un bruit épouvantable dans sa chambre. Le docteur lui a demandé deux mille et [---]⁹⁸ cents francs pour la pension et le traitement, sauf les douches. Elle le trouve très raisonnable. Il y avait quatre mois, jour pour jour, qu'elle est partie pour Genève.

Aujourd'hui, nous vendangeons à Magnot⁹⁹ ; j'y vais aller rejoindre Augustin et Louise déjà partis. Il faut profiter les jours où ce n'est pas jeûne, car nous avons les quatre-temps cette semaine et demain, Saint-Maurice, c'est fête et jeûne !

[Vendredi], 22 septembre 1893

Marie-Louise et Ernest avaient invité maman, tante Henriette, Augustin, l'oncle Louis et Louise à souper.

A dix heures du matin, j'entre dans la chambre grise et je dis à maman que je vais à Magnot. Elle cherche à me dissuader, m'engageant d'attendre le char qui devait apporter notre dîner. Elle me dit : « Aller à pied par la grosse chaleur, et peut-être inutilement ! tu ferais mieux de rester. — Pourquoi inutilement ? — Les chars ne sont pas venus prendre la fuste ; peut-être Vergères se sera-t-il trompé de jour pour la vendange et alors vous n'auriez pas de dîner. » J'avais envie de proposer à maman d'emporter avec moi le jambon roulé qu'elle avait acheté pour cette occasion, puis je pensai que du jambon sans pain ne serait pas mangeable, et je partis. Je ne rencontrai personne pendant la route, aucune occasion qui aurait pu m'offrir une place sur un

⁹⁸ En blanc dans le manuscrit.

⁹⁹ *Magnon* dans le manuscrit, comme aussi plus loin.

char ou une voiture, comme je me plaisais à me l'imaginer. Devant le pressoir de M. Masson ¹⁰⁰, il y avait deux petites filles qui regardaient verser le vin dans les entonnoirs... et voilà tout.

Quand j'arrivai en vue de notre vigne, Augustin était couché au pied d'un poirier, et Louise crochetait assise sur l'herbe du pré, les pieds dans une rigole. — « Et les vendangeuses ? » criai-je. Elles étaient là et deux tines ¹⁰¹, dont l'une à peu près pleine, se trouvaient au pied de la vigne. Augustin me dit qu'il y avait eu malentendu ; Vergères avait cru que maman procurait les chars et maman croyait que c'était Vergères. Dans cet embarras, il avait télégraphié à Sion : « Envoyez immédiatement deux chars », et le métrol, de son côté, en avait cherché à Conthey. Je m'assis à côté de Louise et commençais à travailler quand le char de Conthey arriva. On le chargea, lui recommandant un prompt retour. — « Oui, oui, j'irai vite », disait-il, et il partit. Louise regarda à sa montre : il était une heure cinq minutes. Un moment après, elle me dit : « Allons voir la nouvelle église d'Ardon ; cela nous fera passer le temps. » Nous nous mîmes en route à une heure et demie moins quatre [minutes] et nous arrivions au pont à deux heures moins un quart. En passant devant les prairies où de nouvelles maisons se contruisent, nous avons fait la même réflexion : « Que ce village est joli, agréable ! »

Nous avions l'intention de prier le chapelet, mais l'église n'est pas achevée, et les ouvriers parlaient tout fort. Il y a un autel provisoire, de belles colonnes, et les dalles sont posées ; les vitraux aussi qui représentent la naissance de Jésus-Christ, sa mort et sa résurrection, ou son ascension plutôt, ou même peut-être sa transfiguration.

Nous étions de retour avant deux heures et demie. Augustin nous cria : « Avez-vous faim ? — Oh ! oui. — Eh ! bien, venez dîner. — Il est arrivé ? » s'écria Louise. — « Mangez ces poires », nous répondit-il en riant et nous montrant ces fruits tombés à terre et

¹⁰⁰ Au domaine viticole de Mont d'Or fondé en 1847 par Eugène Masson qui, depuis 1870, en cède la gérance à ses deux enfants, dont Georges-Eugène. - Voir C.-F. Landry, *Mémorial du Mont d'Or*, Lausanne, 1947, p. 67 n. ch.

¹⁰¹ Tine, s. f. Cuvier où l'on met cuver le vin. - Voir E. Zwissig, *op. cit.*, fig. 17.

pourris. Enfin, il eut pitié de nous et de lui, et alla nous acheter du pain et du fromage. Nous commençons à manger (c'était trois heures passées) quand notre char arriva avec Madeleine qui nous portait le dîner. Nous y avons fait honneur.

A quatre heures, l'amigne¹⁰² étant vendangée et chargée, Louise dit : « Il faudra que l'une de nous s'en aille par ce char, parce que l'autre ne pourra pas nous prendre toutes. — J'irai, lui dis-je, à cause de la confession de ce soir. » Madeleine se décida aussi au retour pour la même raison, mais Louise, qui ne se confesse que le matin, dit qu'elle préférerait attendre.

Notre char allait lentement, il commençait à pleuvoir et nous ne rencontrions pas celui qui devait prendre Louise. Près de la *partia*¹⁰³ Czech, comme il faisait déjà nuit, Augustin nous rejoignit. — « Et Louise ? lui demandons-nous. — Elle est restée à attendre le char ; l'avez-vous rencontré ? — Non. — Moi, non plus. » Pauvre Louise, que fera-t-elle toute seule de nuit ? Il s'est mis à pleuvoir à verse, et quand maman et tante Henriette ont su l'abandon de Louise elles furent dans l'inquiétude. Tante envoya Fanny dire à Anthonioz d'aller la chercher en voiture, et elles ont été souper chez Marie-Louise avec Augustin.

Quand je revins de confession, à huit heures moins un quart, la servante appela : « M^{lle} Louise, est-ce vous ? — Non, c'est moi ; elle n'est donc pas encore arrivée ! » Mais à peine étais-je entrée qu'elle vint toute contente de sa promenade en voiture, faite depuis les pressoirs de M. Masson. Le char était venu ; il avait passé par Conthey, c'est pourquoi nous ne l'avions pas rencontré. Louise a pu offrir une place à M. Robert de Torrenté et à Hortense.

Après notre souper, nous nous sommes empressées d'aller raser maman et tante Henriette. Elles étaient encore au com-

¹⁰² Le manuscrit porte *la Migne*. - L'Amigne est un fameux cépage de vin blanc valaisan. - Voir Paul Aebischer, *Elucubrations bachiques et étymologiques sur les noms des vieux cépages valaisans*, Sion, 1959, pp. 3-5. (*Propos de l'Ordre de la Channe*, fasc. 2) ; voir aussi *Glossaire*, t. II, p. 27 b.

¹⁰³ *Partia*, s. f. Lot de jardin. - Voir FEW, t. VII, p. 680 a-b. Christ. Favre et Zacharie Balet, *Lexique du parler de Savièse*, Berne, 1960, p. 368 (*Romanica Helvetica*, vol. 71).

mencement du leur et le canard n'avait pas encore paru. J'avais si bien mangé que je n'ai pu prendre que du melon et des raisins, mais j'ai joui de la bonne société et j'ai passé une agréable soirée.

Dimanche, 24 septembre 1893

Il y a un carrousel ! Vendredi soir, nous avons été l'admirer et nous retournerons probablement aujourd'hui, après la bénédiction. C'est une distraction qui assemble la foule et donne une animation assez rare ici. Nous avons toutes été un tour en barque, parce que là on ne nous voyait pas ; mais ce que j'aurais aimé, c'est de monter sur un cheval. Puisque, dans notre Valais, la médiocrité des fortunes interdit de posséder de vrais chevaux, même aux messieurs, au moins pourrait-on se faire un instant d'illusion en tournant sur des chevaux de bois, si l'on osait ! Mais à mon âge, l'on n'ose plus, l'on craint de faire cette folie ! Encore si l'on se donnait le mot entre plusieurs demoiselles de notre génération, mais aucune ne veut prendre l'initiative.

Hier, nous avons dîné à dix heures et demie, et puis nous sommes parties pour Champs-Marais¹⁰⁴, assises sur le char de vendange, maman devant, Henriette sur la fuste, Louise et moi derrière sur une planche mise en travers, que Raphy Dallèves nous avait prêtée. Voilà qu'au-dessous de la descente de Corbassière, nous voyons un cheval traînant un char de vendange et une fuste, qui allait au galop ! Le conducteur perdit son chapeau sans y prendre garde et bientôt après le cheval s'élança contre un mur. Tout renversa ! mais l'homme eut le temps de sauter en bas avant que la fuste lui tombât dessus. Il était tout pâle, et a perdu une brantée de vin.

M. le curé [Abbet] nous avait dispensés du jeûne, Louise, Augustin et moi. En arrivant à la vigne, Augustin nous dit d'aller vendanger afin qu'on puisse bientôt renvoyer le char. Maman, Henriette et moi y avons été, mais Louise est restée en bas pour

¹⁰⁴ Le manuscrit porte *Chamarée*.

ne pas avoir la tentation de manger des raisins. Moi, j'en ai mangé quelques grains de temps en temps, puisque M. le curé nous l'avait permis et que je vendangeais ; c'était trop tentant de couper sans cesse des raisins sans les goûter ; je n'ai pu y résister !

Henriette nous ayant réclamé son verre de poche assez souvent, je lui ai conseillé d'écrire un mot à ces demoiselles Roten qui ont la vigne à côté de la nôtre pour les prier de le lui rapporter. Elle m'a dit que c'était à moi de le faire ; alors j'ai mis sur un morceau de papier : « Mesdemoiselles Bertha et Ida, la coque que vous avez n'est pas à Madeleine, ni à moi, mais à Henriette. Elle nous tourmente sans cesse pour que nous vous la réclamions, mais nous ne savons pas comment faire, on ne vous voit jamais ! Vous seriez bien aimables de la porter à Sion quand vous descendrez, pour qu'elle nous laisse tranquilles. J'espère que nous aurons le plaisir de vous y voir. Dans cet espoir, je vous souhaite le bonjour. Marie. »

J'ai enveloppé ce papier dans une petite enveloppe que je venais de faire et que j'ai suspendue à un cep du bord, bien en vue, avec de la laine rouge, tout près d'un raisin. J'ai mis l'adresse sur la lettre, mais comme aujourd'hui il a plu toute la journée, elle se sera effacée et tout le contenu de ma lettre aussi. Nous avons fait une bonne vendange ; cela remplacera les autres qui n'étaient pas fameuses.

Les deux chars partant ensemble, nous nous y sommes tous installés, Augustin, Louise et Henriette sur la fuste, maman devant et moi derrière avec un gros panier de raisins. Mais comme Augustin conduisait, le voiturier du second char me dit : « J'ai aussi envie d'aller sur le char ; je vais me mettre à côté de vous et je prendrai le panier sur mes genoux ! » Et le voilà installé. Il m'a parlé de sa femme et de ses enfants qui sont encore aux mayens, etc.

Ce matin, à la grand-messe, M. le curé a prêché sur les devoirs des parents envers leurs enfants. Après la messe de onze heures, Louise et moi avons été donner le bonjour à tante Marie-Thérèse et à Pierre [de Courten] qui doit partir pour Cannes aujourd'hui même ; puis, Valentine [de Riedmatten] nous a demandé de l'accompagner et nous l'avons fait. Elle nous a parlé de la jeune

dame Lorétan, la nouvelle épouse de M. Max¹⁰⁵, et ne croit pas qu'elle se soit faite catholique. Elle est, paraît-il, moins bien que sur sa photographie.

A trois heures, Madeleine est venue me chercher pour que nous allions donner un bonjour au révérend père [Théodore], l'ancien M. [Joseph] Borter qui était venu nous donner un bonjour à Lucerne, dans le wagon du pèlerinage, quand nous partions pour Rome. Maintenant c'est lui qui s'y rend ; il est nommé secrétaire du général des RR. PP. capucins. Nous nous sommes recommandées à ses prières.

Mercredi, 27 septembre [1893]

Lundi, nous avons vendangé le fendant d'Uvrier. Dans le tablas du fond, la récolte était très belle, mais les autres n'ont presque pas rendu. On croyait ne pas pouvoir finir, et nous avons aidé à vendanger. Pendant que nous travaillions, Louise de Laval-laz est arrivée, en voiture, avec tante Henriette et mon petit filleul [Jean], parce que l'oncle Louis vendangeait aussi ce jour-là, et nous avons combiné de dîner ensemble. Quand nous eûmes fini une ligne, il arriva et nous appela pour dîner. Déjà, ce même matin, il avait quitté sa vigne pour venir voir la nôtre et, quand il y retourna, les vendangeuses et les brantiers¹⁰⁶ étaient partis pour leur dîner sans avoir même fini la ligne commencée ! Le métral¹⁰⁷ lui dit naïvement pour s'excuser : « Oh ! ils ont cru, Monsieur, que vous étiez retourné à Sion ! »

Nous nous sommes assis en groupe à l'ombre d'un arbre, le petit Jean au milieu de nous. Quel gentil enfant ! Il ne s'étrangeait¹⁰⁸ pas du tout, il tapait l'arbre avec un bâton et riait. Je lui avais porté un petit raisin ; il en mangea quelques graines et puis s'amu-

¹⁰⁵ Erreur pour Hermann qui s'était marié l'année précédente. Max Lorétan est mort célibataire.

¹⁰⁶ Brantier, s. m. Vigneron qui porte la brante. - Voir *Glossaire*, t. II, p. 804, s. v. brintard.

¹⁰⁷ Métral, s. m. Chef vigneron qui engage et dirige les ouvriers de vigne.

¹⁰⁸ S'étranger, v. Etre dépaysé, se gêner. - Voir W. Pierrehumbert, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel, 1926, p. 237 b.

sa à lancer les autres. On lui donna des pommes de terre, du fromage, du gigot de mouton venant de Reckingen, du jambon, du rôti, du bœuf salé, des bonbons, des noix, des pêches ! Il commençait tout et ne finissait rien ! Il ne voulait toujours que boire, mais nous n'avions pas d'eau et Louise craignait qu'il ne prît trop de vin. Alors la nourrice prit un verre pour aller le lui remplir à la fontaine des RR. PP. liguoriens, mais il voulut absolument partir avec elle et nous dûmes nous passer de sa présence. Pendant son absence, Henri de Lavallaz, qui revenait d'avoir été dîner avec la famille de la Pierre, passa en vélocipède sur la route. Nous lui donnâmes le bonjour et peu d'instant après il était au milieu de nous. Il se laissa engager à partager notre fin de repas après avoir essuyé d'un refus, et nous étions plus gais que jamais quand le petit Jean reparut. Il essaya de marcher, mais il ne voulait pas quitter la main de sa nourrice. Je lui avais donné une baguette, j'en avais pris une et nous nous faisons la guerre. Il s'est assis près d'un panier à bras et y a fait tomber la pêche qu'il rongait. Quand il voulut la reprendre, elle avait roulé plus loin que la portée de son bras ; il pouvait la toucher, mais pas la saisir ; c'était comique de le voir essayer de l'atteindre ; après la troisième fois, il se fâcha et je branlai le panier pour qu'il puisse l'avoir. Enfin, il est parti avec l'oncle Louis, Louise et la nourrice pour leur vigne, et je les ai accompagnés jusqu'à la maison des RR. PP. liguoriens, en lui donnant pour l'amuser de ces choses rouges qui ont une boule dedans et qu'on appelle des lanternes ; ce ne sont pas des fleurs, mais des fruits plutôt, de je ne sais quelle plante¹⁰⁹.

Plus tard, Anna de Preux est venue nous trouver et a voulu nous aider à vendanger. Ils étaient aussi à leur vigne d'Uvrier, mais cette année-ci nous n'avons pas dîné ensemble comme les autres [fois]. Laie est restée à la maison tenir compagnie à René qui a une poussée ; elle l'a préféré, car l'oncle Charles les oblige à vendanger et cela ne leur plaît pas. Je revis le petit Jean sur sa voiture pour le retour et j'allai l'embrasser en lui faisant adieu.

¹⁰⁹ Lanterne, nom vulgaire du coqueret alkékenge (Lar. XIX^e S.).

Le soir, maman, Louise et moi nous sommes dirigées vers la chapelle des RR. PP. liguoriens que maman n'avait pas encore vue, et pour leur porter un panier de raisins. On vint à ma rencontre pour m'en décharger et je rejoignis maman et Louise. Mais nous nous sommes trompées de porte lorsqu'un jeune élève est venu nous ouvrir la véritable. Pendant que nous priions, on est venu nous engager à bien visiter la chapelle qui est charmante, et l'on nous a découvert les stations qui sont enveloppées d'une toile métallique transparente ; elles sont très belles, ces stations en relief ; les figures sont si expressives et les poses, si naturelles ; Pilate ressemblait à celui qui se trouve à Rome, à la Scala Santa, je crois. Bientôt après, nous partîmes avec la voiture d'Anthonioz.

Hier, nous avons été ramasser une corbeille de raisins à Pagane, et j'en ai porté un panier à Eugénie ; elle m'a beaucoup remerciée, m'a dit qu'elle avait reconnu mon petit filleul à sa ressemblance avec ses frères et sœurs ; elle l'a trouvé très gracieux ; il suivait, paraît-il, la ronde des petites filles avec un grand intérêt.

Il y avait, lorsque je suis arrivée dans leur chambre de réception, Adrienne Robatel et son élève, le petit Carlos, que ses parents ont confié à son institutrice pour que l'air de la Suisse raffermît sa santé. Il avait très mauvaise mine, et M^{lle} Adrienne venait faire ses adieux aux sœurs parce qu'elle partait le lendemain. Le petit s'ennuyait ; il voulait sortir ; enfin, elle est partie et je suis restée avec Eugénie qui m'a bien remerciée pour les raisins et demandé si nous avions des pommes à vendre, si Louise de Lavallaz se trouvait mieux et si Tatie reviendrait chez elles [les ursulines] en classe ou chez les Dames franciscaines. Je n'ai pu lui répondre. Elle m'a donné une image représentant l'aumône de la veuve et nous avons parlé sur l'orgueil de l'esprit. Je lui ai dit que je plaignais beaucoup plus ceux qui se perdaient par orgueil que ceux qui, menant une vie facile, au gré de leurs caprices, avaient du moins des jouissances en ce monde. Elle n'est pas de mon avis et dit que l'orgueil offense Dieu plus gravement parce qu'on veut prétendre son opinion meilleure que celle de Dieu ! — « Mais non, lui ai-je dit, on croit que la sienne est conforme à celle de Dieu plutôt que celle des autres. » Elle a ri et m'a dit qu'on devait toujours se défier de son opinion uniquement parce

qu'elle venait de soi. Elle m'a encore parlé contre les illusions, qu'elle appelle des mensonges ! Mais moi, je les aime, je trouve que la vie sans elles serait décourageante.

Jeudi, 28 septembre [1893]

Hier, nous avons vendangé les deux [vignes de] Pagane et la vigne de Fanny¹¹⁰, et nous avons toutes aidé afin de pouvoir finir. Quand nous étions à la dernière, M. Armand [de Riedmatten] a passé sur le chemin et s'est arrêté pour nous dire quelques mots ; puis Marie-Louise est venue nous faire une visite, et un étranger nous a regardé vendanger.

Comme nous rentrions pour aller à la rencontre des enfants de Louise, Henriette me dit : « Il y a dans la chambre les demoiselles Roten, de Rarogne ; tu n'oublieras pas de leur redemander ma coque. — Elles viennent probablement pour cela », murmurai-je, car je pensais à mon billet. En effet, M^{lle} Ida me dit : « Nous avons trouvé votre billet hier et il nous a bien amusées ; mais quoique nous ayons pensé de prendre la coque avant de partir, nous l'avons encore une fois oubliée ! » Je n'avais parlé à personne de ce billet, parce que je pensais que la pluie l'aurait peut-être abîmé ; mais non ; il était intact, et un des brantiers a dit à M^{lle} Ida : « C'est peut-être votre bon ami qui a mis cela ! — Mais, dis-je, j'avais mis au pluriel : aux demoiselles Roten. »

Quand ces demoiselles nous ont quittées, maman, Fanny et moi nous sommes empressées d'aller à la gare, mais c'était un peu tard ; nous les avons rencontrés sur le chemin. Ils n'ont pas changé : Arnold nous montrait des bonbons qu'on lui avait donnés ; il ne parle pas encore bien.

Nous avons soupé chez l'oncle Louis, Madeleine, Fanny et moi, après avoir assisté à celui des enfants. Le petit Jean était tout content de voir ses frères et sœurs. C'est Henriette qui lui a fait la meilleure grâce, et puis Tatie. Nicolas m'a de suite reconnue ; il a été tout heureux quand je lui ai dit que son papa et sa

¹¹⁰ Située sur les bords de la Sionne, à la hauteur de la Brasserie actuelle.

maman lui avaient acheté une voiture ; il est si affectueux et devient intelligent pour sentir les témoignages d'amour qu'on lui donne.

Le souper a été excellent. Madeleine a raconté leur voyage ; c'est elle qui avait été à Fiesch chercher Tatie qui ne peut supporter la voiture. Henri de Lavallaz est entré pour dire à l'oncle Louis que M. Henri Roten l'attendait et voulait lui parler, mais il ne s'est pas pressé d'aller le rejoindre, puis, une fois qu'il y est allé, il n'est plus revenu, malgré ses protestations de ne pas rester longtemps absent à cause de son rhume de cerveau et parce qu'il avait sommeil. A dix heures passées, nous nous sommes en allées ; il n'était pas de retour. Tante Marie de Lavallaz était aussi venue donner un bonsoir à ses petits-enfants et les engager à venir dîner aujourd'hui à Corbassière. Nous, nous vendangeons aussi cette vigne, mais nous allons dîner à la Sionne que tante Henriette vendange le même jour.

Vendredi, 29 [septembre 1893]

J'arrivai à midi, et de loin je vis les robes et les blouses rouges, jaunes, bleues, roses de mes sœurs et de mes cousines. Elles étaient dans le pré vis-à-vis de la vigne et attendaient le dîner. L'oncle Charles alla chercher au moulin une table et l'on porta des chaises et des planches pour faire des bancs. Nous étions huit sur le nôtre et tout à coup, ou plutôt peu à peu il se penchait en arrière en sorte que nous glissions et je crus qu'une jambe était cassée ; mais non, elle était enfoncée dans le pré, très tendre à cet endroit. Le dîner fut excellent ! Il y avait de la langue, du bœuf salé, du jambon et du bœuf à la mode, et puis un pâté chaud cuit au four du moulin.

La vendange promettait d'être belle ; elle fut magnifique. Peu après le dîner, l'oncle Charles arrive en disant : « Nous avons fait quatre-vingts brantes et il en reste à peu près autant à faire ; si vous ne venez aider, nous ne finirons pas ce soir. » Et nous voilà bientôt toutes à l'ouvrage.

Pour la première ligne, j'étais à côté de Marie Héritier, la sœur de celle que j'avais eue pour compagne à la vigne de Fanny ;

elle est très complaisante et cherchait à m'aider lorsqu'elle me voyait en retard. — « Laquelle de vous, m'a-t-elle demandé, est partie pour le couvent ? On nous a dit par là qu'une des demoiselles Philomen était partie pour se faire religieuse et qu'elle était revenue. — Mais c'est moi, lui dis-je. — Ah ! vous êtes bien mieux ici ; on dit qu'au couvent il y a tant de jeûnes, et vous qui êtes riche vous n'avez pas besoin de partir, et vous pouvez aller à l'église quand même ! » Et puis elle ajouta : « Est-ce vrai qu'une de vous doit bientôt se marier avec un M. *Cheltch* ? — Comment ? » lui demandai-je. Elle me répéta ce nom. — « Je ne connais personne qui s'appelle ainsi. — Mais si, le fils [Camille] du marchand de la rue de Conthey [Melchior Selz] ! » Je me suis mise à rire en disant : « Je ne sais pas qui c'est. — Le frère de cette dame [Bertha] qui a épousé M. Dénériaz Paul. — Ah ! Selz ? m'écriai-je. — Oui ; nous, en patois, on prononce mal. — Oh ! non, je vous assure que non, repris-je en riant ; d'ailleurs il est fiancé à M^{lle} [Hélène] Dubuis, du moulin¹¹¹. — On avait dit comme ça, aux fêtes d'août, qu'on devait publier une des demoiselles Philomen avec ce monsieur, alors j'ai dit : « Ce sera pour Marie ou pour Louise, qui sont les plus âgées. — Mais il est jeune, lui ; il n'a que vingt-deux ans ! — Enfin, voilà, vous savez, je pensais comme ça. Des uns ne voulaient pas croire ; ils disaient : « C'est pas assez » noble pour les demoiselles Philomen », et d'autres ont répondu : « Oh ! ils se sont faits riches, les *Chelch*. » — On se sera trompé de personne, cela arrive souvent. — Oui, moi, un jour que je suis venue vous payer un intérêt, j'ai vu M. Louis qui a sa vigne de Pagine à côté de la vôtre, et en revenant à la maison, j'ai dit qu'une des demoiselles Philomen allait se marier avec un joli monsieur. Papa m'a demandé comment il était et puis il m'a dit : « Qu'est-ce que tu racontes ? ce monsieur, c'est le frère de Mada-me ! » — Alors vous vous intéressez donc bien à notre mariage ? lui demandai-je. — Oui, vous savez, quand on connaît les personnes, on s'intéresse toujours davantage. »

¹¹¹ Camille Selz épousera Hélène Dubuis, à Sion, le 26 mars 1894.

Dimanche du Rosaire, 1^{er} octobre [1893]

Quelle journée nous avons passée hier, à vendanger le fendant de la vigne de muscat d'Uvrier¹¹² !

Nous sommes parties à neuf heures, maman, Henriette, Louise et moi ; Augustin et Madeleine avaient pris l'avance à pied, tandis que seules Caroline et Fanny restaient à la maison. Maman était assise avec Henriette sur le derrière du char, Louise et moi, sur la fuste, et Varone, le conducteur, n'ayant pas de place se tenait debout.

Nous vendangeâmes entre nous, aidés de la femme Lietti ; Augustin et Varone faisaient les brantiers ; nous étions toutes en transpiration à force de travail et n'avons dîné qu'à une heure passée. Puis il a commencé à pleuvoir. Heureusement, j'avais pris mon châle russe, ce qui m'a bien garantie. Nous en étions à la vigne de tante Henriette ; que les ceps étaient chargés ! Enfin, il nous fallut encore parcourir la vigne pour chercher les ceps de fendant qui se trouvaient dispersés. Le feuillage tout humide nous mouillait à son tour, mais nous avons des robes de circonstance. J'ai trouvé cinq ou six ceps à moi seule, lorsqu'on ne les cherchait plus et nous en avons rempli une messer¹¹³.

Le soir, maman qui avait pris le train de deux heures et demie nous envoya une voiture. Madeleine et moi qui avions pris l'avance sommes retournées chercher les autres.

J'ai gagné plusieurs indulgences en faisant mes visites à l'autel du Rosaire [à Saint-Théodule], et j'ai prié mes mille Ave Maria.

Mardi, 3 octobre [1893]

Hier, à huit heures et demie, après avoir assisté à la messe de classe, et communiqué et déjeuné, je me rendis à la gare où les autres se trouvaient déjà pour y attendre une demi-heure l'arrivée du train.

¹¹² L'auteur veut dire le fendant de la vigne plantée pour la plus grande partie de muscat.

¹¹³ Messer, s. f. Francisation du mot patois *mestra*, baquet avec douve prolongée dans laquelle est pratiquée une ouverture pour la main qui l'empoigne.

Il ne devait partir qu'à huit heures cinquante-huit, l'horaire étant changé depuis le 1^{er} de ce mois.

Il y avait foule à la gare, les uns se rendant à Sierre pour voir encore une fois M. Eugène-Ernest de Courten qui vient de mourir¹¹⁴, les autres partant comme nous pour la vigne, enfin une partie attendant le train du Bas qui croise ici celui du Haut. Il y avait dans ces derniers toute la famille de Nucé, Penon, Bonvin, et les amies d'Henriette de Nucé qui l'accompagnaient parce qu'elle part pour Soleure.

A Saint-Léonard, nous descendons du wagon pour monter au-dessus du village et atteindre la vigne.

Marie-Louise avait eu une déception déjà au croisement des trains. M^{me} Léonie Stockalper lui avait dit : « J'ai une commission à te faire. Peppino ne peut absolument pas venir, il doit plaider. » Aussi, voyant que le temps, magnifique en partant, se couvrait de nuages, cette pauvre Marie-Louise disait : « C'est une partie manquée ! » Cependant nous nous sommes très bien amusées, soit en abattant quelques noix fraîches, soit en admirant les boules blanches et rouges des noix de galle. Il y en avait quelquefois cinq sur une feuille, ce qui la couvrait entièrement. J'en ai ouvert une ou deux ; il y avait dedans comme un petit noyau tendre d'où sortait une mouche avec des ailes, ou même à moitié fermée, ou simplement un ver blanc, un œuf.

Le dîner était excellent. Marie-Louise avait apporté sa machine à esprit de vin, des petits pois avec la sauce, et une autre [boîte] aux tomates. Mais en voulant les faire cuire, on ne trouva pas d'allumettes, et il commençait à pleuvoir. Nous nous mîmes sous un avant-toit de terre et une petite fille alla jusqu'au village chercher ce qu'il nous fallait. Dans l'intervalle, nous cherchions à battre le briquet, c'est-à-dire à faire jaillir des étincelles en frappant deux pierres l'une contre l'autre, mais sans réussir. Augustin arriva et nous commençâmes à dîner. La pluie tombait à verse ; Marie-Louise voulait faire enlever à Madeleine sa blouse bleue pour qu'elle ne l'abîme pas, quoi qu'elle eût sa jaquette dessus. Enfin, le soleil reparut ; nous nous promenâmes sur les trois prai-

¹¹⁴ Eugène-Ernest de Courten est décédé à Sierre le 1^{er} octobre 1893.

ries consécutives qui se trouvent à droite de la vigne ; la dernière se termine par un petit bois et il y avait un troupeau de vaches qui en brouaient l'herbe. Nous avons pris le petit sentier qui traverse la petite forêt et nous sommes assis sur le pré suivant d'où l'on a une jolie vue.

Marie-Louise avait commandé deux voitures, mais l'une était un char. Henriette, plus leste que moi, a pris la dernière place qui restait dans la voiture et j'ai dû redescendre pour monter sur le char, à côté de Marie-Louise. Le cheval ne marchait pas et le petit garçon qui le conduisait s'évertuait à l'exciter sans résultat ; aussi ne sommes-nous arrivées que trois quarts d'heure après les autres.

Cette après-midi, j'ai rencontré mon petit filleul [Jean] avec Nicolas, Adèle, Henriette et Arnold. Pouponne et Stéphanie sont aussi venues se jeter dans nos bras. Le petit Jean a désiré aller en voiture et je l'ai placé à côté de Nicolas qui a dit : « Je ne le taperai pas. — Non, tu feras son petit papa », ai-je repris, et nous sommes partis chacun de notre côté.

Jeudi, [5 octobre 1893]

Ma journée de mardi s'est terminée chez Louise. J'y suis allée à cinq heures. Adèle, Henriette, Arnold et le petit Jean se trouvaient sur le balcon avec la bonne. Je leur ai donné à tous un bonbon, mais Arnold s'est empressé de finir le sien pour en demander un second : c'est le plus gourmand. Le petit Jean, au contraire, n'aime pas beaucoup les douceurs. Je me suis amusée à le faire tourner. Adèle le contraria en lui prenant les jambes et il poussait alors des cris perçants. Nous avons fait une ronde ; Adèle et Henriette se disputaient pour donner la main à leur plus petit frère, mais j'ai laissé la première parce qu'elle est plus forte et qu'il ne marche pas encore seul. Le pauvre Nicolas nous regardait faire, assis près du canapé de l'allée.

Marguerite m'ayant dit que Louise était au lit, je suis entrée dans la chambre, mais je l'ai trouvée habillée. Elle a fait faire ses devoirs à Tatie et lire Guillaume, mais ce dernier n'avait pas très bonne volonté. Il n'a rien fait de tout l'été et a oublié le

peu qu'il savait. Tatie est contente de sa classe chez les Dames franciscaines ; elle a voulu venir à la bénédiction avec moi ; Louise le lui a permis et j'ai promis une histoire à Guillaume pour mon retour s'il lisait bien. Quand je revins, il me rappela ma promesse, mais Ernest était là et aussi Marie-Louise, je l'ai remise au souper. L'oncle Louis ayant tardé à venir, Guillaume s'endormit et soupa très peu. L'oncle Louis nous lut, dans la *Gazette de Lausanne*, les prix des vins et puis il descendit à la cave. Alors Louise me parla de sa retraite et m'apporta le cahier où se trouvaient ses réflexions et le résumé de ses méditations. Ils m'ont bien intéressée, comme le récit de sa relation avec M^{lle} [---] ¹¹⁵.

Hier, Augustin partit pour l'enterrement de M. Eugène-Ernest de Courten et nous reçûmes la visite d'Henri de Lavallaz, visite toujours plus rare. Il ne vient que pour affaires. Hier, par exception, c'était pour une quête ; le curé de Salins [Jos. Pralong] lui avait donné à placer un cahier de billets de loterie. Henri entra jusque dans ma chambre pour m'engager à lui en prendre. Je n'ai pu lui refuser un quoique je sois à court d'argent. Peu d'instants après, Marie-Louise le rejoignit pour me demander si j'avais quelque habillement à donner pour le trousseau d'une jeune fille qui veut se faire religieuse, et je lui ai offert ma jupe. Après quatre heures, Louise, Madeleine et moi allâmes remercier les demoiselles de Montheys du *Sacré-Cœur* qu'elles nous ont rapporté d'Einsiedeln.

Augustin revint le soir et nous raconta sa journée. Avant l'enterrement, il avait été visiter la tour de Goubing avec M. Emmanuel de Riedmatten, et après M. Adolphe [de Courten] l'a invité à dîner en famille avec Henri. Il était placé, à table, à côté de tante Marie de Courten qui, de l'autre, avait M. Louis. On vint à parler de M. Ferdinand Wolff qui aimerait venir s'établir à Sion, mais dont la femme ne veut pas quitter Lucerne, et tante Marie dit à Augustin : « On fait bien mieux de ne pas prendre des femmes ailleurs ; toi, tu marieras ¹¹⁶ une Valaisanne, n'est-ce pas Augustin ? » Un peu embarrassé, il répondit que l'on épou-

¹¹⁵ En blanc dans le manuscrit.

¹¹⁶ Français familier pour épouser.

sait celle qui vous plaisait. — « Mais, reprit-elle, il y a de charmantes femmes à Sion. » Heureusement M. le colonel [Louis de Courten] venait de sortir et ne s'est pas entendu reprocher d'avoir épousé une étrangère !

Vendredi, [6 octobre 1893]

Hier, tante Henriette nous avait invitées à prendre le thé et lorsque le goûter fut terminé, j'ai été voir Rosine, malade depuis quelques jours et lui ai donné une médaille de Notre-Dame du Perpétuel Secours ; puis, comme je n'avais pu voir Eugénie, hier, jour de sa fête, [la] Saint-François d'Assise, j'ai voulu réparer le temps perdu, mais je n'ai pas joui longtemps de sa société parce que leur souper a été avancé d'une demi-heure à cause de la bénédiction du soir, qui se célèbre avant sept heures. Elle m'a demandé si j'avais lu le chapitre IX du *Combat spirituel*¹¹⁷ qu'elle m'avait conseillé de méditer, mais j'ai dû lui avouer que non.

Ce matin, après mon heure d'adoration, j'ai fait ma tournée habituelle, M^{me} [Charles] Solioz m'a fait lire une lettre d'une amie religieuse à la Providence, c'est-à-dire sœur de Charité ; elle lui demandait de placer des billets de loterie ! M^{me} [Charles] de Rivaz, chez laquelle j'allais pour la première fois, m'a dit que M. Joseph Burgener était au militaire et que je perdais un de mes associés, mais j'ai répondu que je ne m'occupais que de ce quartier. M^{mes} [Aloys] Lorétan, Antille, Louiselle, tante Constance et Mayette n'étaient pas là. Chez M^{me} [Auguste] Bruttin, j'ai trouvé les jeunes filles à écrire tout autour d'une table ; elles faisaient de l'allemand. A l'étage plus haut, j'ai vu le petit Auguste tout éveillé dans son berceau. Je ne me suis pas arrêtée chez Pauline, mais chez cousine Emilie [de Torrenté] j'ai fait tirer par Charles et Constant les billets de leur grand-mère et de leurs tantes. On dînait chez M^{me} [Pierre] Haenni, aussi ne me suis-je pas arrêtée. Quant à la famille Gollet, on entre chez elle par la cuisine ; c'est Octavie qui m'a reçue ; elle a bien grandi depuis que je lui ai tenu

¹¹⁷ Par le P. Laurent Scupoli, ouvrage dont il existe de nombreuses éditions et plusieurs traductions françaises. - Le chapitre IX est intitulé : « D'une autre chose nécessaire à l'entendement pour bien connaître ce qui est le plus utile. »

classe, en remplacement d'Eugénie, lorsque j'avais vingt et un ans. Elle a une petite sœur blonde aussi et un peu bossue qui se nomme Anna et me regarde chaque fois d'un air si affectueux que je l'ai prise en sympathie. M^{me} [Catherine] Crescentino se trouvait avec ses deux petites filles ; elle s'est excusée de ne pouvoir me rendre son billet parce qu'on lui avait volé toutes les images et ce qui se trouvait dans son livre de prières, un jour qu'elle l'avait oublié à l'église.

Cette après-midi, il faisait chaud. Louise et moi avons rencontré M. le curé de Vex [Fardel] avec un autre prêtre ; il avait été voir M. [Joseph] Blanc, le curé d'Ardon, qui se trouve, paraît-il, très mal. Je lui ai conseillé de demander à Marie-Louise une médaille de Notre-Dame du Perpétuel Secours, lui rappelant la guérison de M. le chanoine Grenat. Mais il m'a répondu en plaisantant que les médecins ne seraient pas contents si l'on attribuait cette guérison à la médaille et non pas à eux. Augustin est venu nous accompagner en promenade, puis nous avons rencontré Henriette et Fanny Dallèves ; alors Paul de Courten s'est approché de nous et a reconduit Henriette qui passait par derrière.

Mercredi, 11 oct[obre 1893]

M. le curé Blanc, d'Ardon, vient de mourir ; c'est une vraie perte pour la paroisse, car il était très charitable et très zélé. C'est grâce à lui que l'église s'est élevée et, comme le dit la *Gazette*¹¹⁸, elle deviendra son tombeau, un monument qui perpétuera sa mémoire.

Samedi, je suis montée aux mayens par un temps magnifique, pour mettre du blé de souris dans les chambres. Il était huit heures ; quelques nuages couvraient encore le ciel, et la pluie des jours précédents, comme la rosée du matin, rendait la mousse et les arbres encore humides ; il s'en dégageait cette bonne odeur de forêt que j'aime tant. Et puis l'on entendait chanter les oiseaux et sonner les clochettes des vaches, car c'était jour de foire et

¹¹⁸ Voir un premier article dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 81, du 11 octobre, p. 2, et d'autres, *ibidem*, n° 82, du 14 octobre, p. 3.

le bétail descendait à Sion. Un arbre avait des feuilles d'un rose saumon délicieux au milieu des prés encore verts et des buissons à peine jaunissants.

A Vex, je vis M. le curé qui nettoyait son église pour le lendemain, jour de la dédicace, et je rencontrai un petit garçon de quatre ans à peine, il portait encore la robe. Après m'avoir saluée, il s'approcha de moi et me dit en très bon français : « Vous allez là-haut ? — Oui, aux mayens. — Oh ! mais si vous allez aux mayens, vous n'avez rien à dîner. — Je le porte avec moi, vois-tu, dans ce sac. — Oh ! mais cela salira votre sac. — J'ai tout enveloppé dans du papier. — Mais cela salira le papier. — Oh ! cela ne fait rien, ce n'est pas dommage. — Ce n'est pas dommage ? — Non, regarde », et j'ouvris mon sac. Mon pain était entouré d'un papier de soie. — « Oh ! mais, dit-il, ce papier-là, il vaut ! — Je te le donnerai en descendant si je te vois, ou bien veux-tu venir dîner avec moi ? — Non, maman ne me permet pas de dîner aux mayens ! » et il s'en retourna.

Près du chemin qui mène aux mayens, à l'endroit le plus rapide, il y avait un taureau qui beuglait si fort que j'ai cru prudent de faire un détour. Une paysanne, un peu plus haut, m'a dit de ne pas craindre parce qu'il était gardé. En parlant avec elle, j'appris que la fête patronale de Nax est le 29 mai, jour de [la] Saint-Gothard. Voilà un agréable but de promenade pour le printemps prochain.

Les fermiers et le bétail se trouvaient au mayen. Marie-Eléonore [Pitteloud] me demanda si j'avais rencontré son père qui devait être venu chez nous pour avertir l'une de mes sœurs ou moi-même qu'un enfant lui était né et lui offrir d'en devenir la marraine¹¹⁹. Je n'en savais rien.

J'ouvris le mayen, je revis ma petite chambre et je mis partout du blé de souris. Je trouvais dans le buffet du fromage, des saucisses, des bouteilles de sirop et de liqueur, des figues et de la confiture. J'avais donc de quoi faire un bon dîner avec ce que maman [m'avait] donné. En effet, j'avais tant de choses que j'en laissai au lieu d'entamer la provision. Je ne pris que de la confiture et du sirop

¹¹⁹ Au baptême d'Augustin Pitteloud, fils de François et de Catherine Favre, célébré à Vex le 8 octobre 1893, c'est la sœur de l'auteur, Madeleine, qui a été marraine.

de citron pour me désaltérer en guise de vin. Puis j'allai à la forêt, mais il était près de deux heures et il n'y avait déjà presque plus de soleil ; je donnai un bonjour à M. Roc-à-eau et je ramassai de la poix. Il fallut revenir pour fermer les chambres et le mayen ; rien n'avait été changé depuis notre départ ; la place était propre. Le bétail et ses gardiens donnaient de la vie, on entendait hucher de tous les côtés. Après une prière à sainte Anne et aux saints de la chapelle, je descendis.

A Vex, je rencontrai Madeleine Bovier avec son beau nourrisson, le petit garçon [Pierre] de M^{me} Elisabeth Kuntschen et j'allai voir Marie-Catherine [Pitteloud] ; elle s'était levée pour faire son lit, et le petit poupon reposait dans son berceau depuis mardi déjà. Il est mignon avec une petite bouche et de grosses joues ; il ressemble à Bonaventure [Pitteloud].

A la courte de la croix, j'ai rencontré beaucoup de gens qui revenaient de la foire, entre autres trois paysannes qui m'ont saluée en me disant : « Vous avez été faire une promenade là-haut ? — Oui, j'ai fait le contraire de vous autres ; je suis montée quand vous descendiez et je descends quand vous montez. — Je sais bien, nous vous avons rencontrée aux Fournaises. — Vous venez de la foire ? — Nous n'avons pas foiré¹²⁰, me répondirent-elles en me montrant le cochon qu'elles chassaient devant elles ; nous n'avons pu le vendre.

Jeudi, 12 [octobre 1893]

Bien des choses se sont passées cette semaine et je n'ai pu les écrire hier. Augustin a reçu sa nomination¹²¹ ; le R. P. Plantier lui

¹²⁰ Foierer, v. Vendre à la foire.

¹²¹ En effet, en séance du Conseil d'Etat du 12 septembre 1893, « le département de l'Instruction publique est chargé d'étudier si les cours de mathématiques au collège-lycée de Sion pourraient être organisés de manière à utiliser les services de M. Augustin de Riedmatten, licencié ès Sciences mathématiques de l'Université de France, qui se met à la disposition du Conseil d'Etat pour l'enseignement des mathématiques. »

L'étude a donc été positive, puisque, dans le palmarès de 1893/1894, Augustin de Riedmatten figure au nombre des professeurs, chargé de l'enseignement des mathématiques en première Rhétorique (3 heures) et en Grammaire (3 heures).

a écrit pour lui offrir une place auprès d'un jeune homme malade, qui doit se rendre à Cannes. Il parle de moi dans cette lettre, mais mon frère est si mystérieux qu'il n'a pas jugé nécessaire de me le communiquer. Je sais vaguement, par les autres, qu'il veut établir à Sion l'industrie de la dentelle et m'envoyer dans un couvent apprendre à la faire, afin que je puisse l'enseigner aux autres ; mais il viendra lui-même ici, le 19, et je comprendrai mieux son intention.

Augustin est monté avant-hier soir aux mayens avec Jacques Calpini et doit revenir ce soir.

L'oncle Guillaume a repris son mal au foie ; je veux aller ce soir demander de ses nouvelles.

La retraite des pensionnaires de ces Dames franciscaines s'est terminée aujourd'hui ; j'ai assisté à plusieurs instructions, mais elles m'ont moins touchée que celles de l'année passée.

Dimanche, on célébrait la dédicace de la cathédrale et après-midi avait lieu la grande procession du Rosaire ¹²².

Louise et moi, après avoir été accompagner Madeleine qui se rendait à Vex pour être marraine, nous sommes revenues par la gare jusqu'à la Planta, très animée par une foule de bonnes et d'enfants qui se pressaient autour du carrousel. Nous nous y sommes arrêtées avec Fanny et y avons rencontré toute la famille de l'oncle Louis et deux de nos sœurs. Le petit Jean a été charmant ; il s'amusait avec un papier rose et cherchait à balbutier des mots. Il a tant d'expression et il est si caressant que c'est un vrai plaisir de le prendre et de le regarder. Je lui ai montré le carrousel et on aurait dit qu'il battait la mesure de l'air qui se jouait et puis il m'a entouré le cou de ses petits bras. Adèle me dit : « J'ai déjà été deux fois sur le carrousel ! » et Tatie se contentait de regarder, tandis qu'Arnold refusait d'y aller avec Fanny ou Laie de Preux qui ont pris Henriette.

Le soir, Marie-Louise vint me dire à l'église de venir avec elle en voiture aux Fournaises à la rencontre de Madeleine lorsque j'aurais rapporté mon gonfanon. J'ai accepté avec joie l'invitation,

¹²² Voir plus haut, t. I, p. 390.

et il était tard et déjà nuit lorsque nous avons vu ma sœur qu'accompagnait le frère de Pitteloud. Je lui avais conseillé d'appeler son filleul Joseph-Marie pour lui donner de grands protecteurs au ciel ; mais ayant dit aux parents qu'on devrait lui donner le nom du parrain, Vincent, celui-ci par politesse offrit celui d'Augustin, comme étant le nom du frère de la marraine.

M. David Calpini a été très mal ; on croyait qu'il ne passerait pas la journée, mais ce n'était qu'une crise provoquée par l'éther qu'on lui donne pour calmer ses souffrances.

Hier après-midi, tante Marie de Courten, tante Léonie, maman, Louise, Madeleine et moi avons été à l'Agasse chercher un peu de raisins que nous y avons laissé exprès. Il y avait aussi Adèle et son amie, la petite Cécile. Tante Léonie n'y était plus venue depuis la mort de grand-papa [Antoine] de Lavallaz ; elle a dit à maman qu'Augustin pourrait venir lui faire une visite sans se compromettre, qu'elle n'avait que des vieilles filles. Pauvre tante, je crois qu'elle regrette qu'une de ses filles ne se soit pas mariée et de n'avoir pas de petits-enfants.

Comme nous revenions, nous rencontrâmes M^{me} Antoine de Riedmatten qui se rendait avec un panier et un bonbon de pâte¹²³ cueillir des coings et tricoter dehors, parce qu'elle souffre moins de ses névralgies lorsqu'elle est à l'air. Elle était dans l'un de ses jours gracieux et a salué Madeleine en disant : « Bonjour, ma jolie petite cousine », puis a parlé de son mari qui n'avait pu l'accompagner plus haut, du départ de M. Armand dont la femme s'ennuyait loin de lui, ce qui lui semblait extraordinaire, s'ennuyer à Paris ! mais si elle était la femme d'un militaire, que ferait-elle ? Il est vrai que c'est encore moins agréable d'être celle d'un avocat, ils ont si mauvaise langue ! — « Mais au moins, lui dis-je, il saura la défendre. — Oh ! elle n'a pas besoin d'être défendue. Ils ont été se loger derrière l'église de Saint-Augustin » et je lui ai dit : « Vous ferez au moins prier votre mari ! » Comme elle est encore toujours jolie malgré ses [soixante-neuf] ans et comme c'est agréable de l'entendre parler ; elle a une voix, un

¹²³ Bonbon de pâte, s. m. Friandise. - Voir *Glossaire*, t. II, p. 486 b.

accent qu'on ne se lasse pas d'entendre, car nous ne sommes pas gâtés sous ce rapport.

Cette après-midi, j'ai encore une fois rencontré mon petit filleul. Il était avec Tatie et m'a tendu les bras. Je l'ai pris, ce qui a mécontenté sa petite sœur presque jalouse, parce que lui ayant demandé : « Veux-tu aller chez Tatie ? » il a dit : « Non, pas » et se mit à crier lorsqu'elle voulut le prendre. Jeanne de Lavallaz lui ayant tendu les bras, il mit les siens autour de mon cou avec un geste des plus caressants. Mais il ne tarda pas à se familiariser ; il alla chez elle, puis chez Henriette Wolff, chez Tatie et Henriette, ma sœur, qui le reconduisit à sa bonne.

Autour de Marguerite qui traînait la voiture de Nicolas, il y avait Adèle, Henriette et le gros Arnold qui m'a demandé : « As pas bonbon ? — Non, pas ici, mais si tu viens me trouver, je t'en donnerai. » On mit le petit Jean dans la voiture à côté de Nicolas qui s'écriait : « Je ne lui ferai pas de mal ! »

Samedi matin, 14 octobre [1893]

Nous avons été en famille, hier matin, à Longeborgne, pour remercier la Sainte Vierge des maux dont elle nous a préservés. Je suis partie après la messe de classe et n'ai rejoint les autres qu'à la chapelle. Lorsque nous eûmes prié à haute voix le petit chapelet de l'Immaculée Conception, toutes, maman, tante Henriette et mes sœurs, se sont disposées à partir et s'étonnaient de ce qu'Augustin n'arrivait pas. Pour l'attendre, tante Henriette a été chez l'ermite [Ineichen] acheter des scapulaires. Bientôt après il est venu. Comme j'avais beaucoup de prières à dire, lui et moi sommes partis après les autres et les avons rejoints en sortant de Bramois. Maman a bien marché malgré son mal de pied.

L'après-midi, M. Antoine de Riedmatten est venu parler à Augustin du bénéfice de Saint-Michel. Il voudrait pouvoir en employer une partie pour faire étudier des jeunes gens de la famille de Riedmatten et croit voir cette intention dans le testament d'Adrien III dont il a porté une copie et dont nous avons

l'original ¹²⁴. Il est en latin, mais ces messieurs ont traduit le passage en question à haute voix et nous avons pu comprendre. Il y avait que, dans l'intention de relever le culte, il fondait un certain nombre de messes à dire de préférence tous les lundis ; que ce bénéfice serait donné de préférence à tout autre à un prêtre de Riedmatten ou qui ne le soit pas encore. De là, M. Antoine conclut que ceux qui étudient ont plus de droit au bénéfice que ceux qui sont prêtres. Augustin lui disait toujours « Oui, si le prêtre n'est pas un de Riedmatten », mais on n'est point parvenu à le convaincre.

Lorsque la nuit est venue, m'empêchant de raccommoder ma robe, je suis allée chez Louise avec mon tricot. Elle était près de la table ronde, dans la chambre rouge, avec Madeleine qui faisait faire à Tatie son devoir. Adèle, Henriette, Arnold jouaient tout autour. Nicolas assis dans le corridor m'accueillit gracieusement comme toujours. Après m'avoir dit : « Adieu, mamie », il ajouta : « J'ai tant pleuré avant parce que je ne voulais pas rester dans la chambre ; j'étais tout seul, Adèle n'était pas là ! » Cette petite malicieuse me reçut par une tape, et je dis à Louise en riant : « Voilà une coquine qui a craché contre moi l'autre jour. » Alors Tatie se leva de sa chaise et voulut battre Adèle en lui criant : « Veux-tu laisser ma marraine tranquille ! — Laisse-la faire, lui dis-je, je saurai bien me défendre », et comme elle continuait à me battre, toujours pour rire, je lui rendais ses tapes. Mais Guillaume à son tour voulut la punir et se précipita sur elle. Adèle lui cria : « Ce n'est pas ta marraine à toi ! » Bientôt elle eut assez de la bataille et grimpa sur moi avec ses genoux. Comme j'avais ma robe de Longeborgne, je la laissai faire, et puis ce fut au tour de Guillaume qui, lui, tournait sur lui-même en retombant à terre. Louise nous pria de sortir au corridor pour ne pas déranger Tatie et là nous continuâmes nos jeux. J'allai dans la chambre longue prendre mon petit filleul ; je lui fis faire la culbute sur la table et puis nous dansâmes des rondes, tous quatre, après le départ de Guillaume qui devait aller lire. Comme la bénédiction sonnait, je

¹²⁴ Testament daté du 9 septembre 1646, qui confirme le patronat de famille : le rectorat de Saint-Michel. - Voir *AGS*, t. VI, 1936, p. 565.

m'attardai à embrasser le petit Jean, si gentil et si gai, malgré Guillaume qui, son étude terminée, me disait, parce qu'il voulait l'avoir : « Tu arriveras trop tard ! »

Dimanche, 15 octobre 1893

Il a fait aujourd'hui un temps magnifique, aussi y avait-il beaucoup de monde à la grand-messe de Valère ¹²⁵, et cette après-midi, Louise et moi avons fait une bonne promenade avec Fanny de Lavallaz jusqu'aux vêpres de deux heures. De l'église je me suis dirigée vers la maison du sel où logent les sœurs ursulines, pour y aller voir Eugénie. Je lui ai fait part de mes réflexions sur le chapitre IX du *Combat spirituel* ¹²⁶ qu'elle m'avait conseillé de lire ; elle a été chercher son livre afin que nous nous expliquions mieux et m'en a lu plusieurs chapitres sur les moyens d'avancer dans la vie spirituelle, et sur la paresse. Enfin, je lui ai parlé comme autrefois de ce qui me concerne et cela m'a procuré un grand soulagement.

Il y a eu procession du Saint-Sacrement.

Lundi matin, 16 [octobre 1893]

Hier au soir, j'ai revu mon petit filleul. Quand je suis arrivée chez Louise, il pleurait bien fort. Je l'ai pris et me suis promenée avec lui sans parvenir à le consoler, ce qui ennuyait Tatie parce qu'elle voulait jouer des comédies avec ses amies. Alors Louise de Lavallaz s'est éloignée avec lui.

Nous étions installés au corridor, maman, Louise, Madeleine, Fanny, Nicolas et tous les autres enfants.

Tatie, coiffée du chapeau valaisan de Marguerite, ressemblait à Marie-Eléonore [Pitteloud] ; elle faisait la maman et grondait ses petites filles parce qu'elles avaient cassé leur poupée : c'était tout le sujet de la pièce !

¹²⁵ Messe de la dédicace.

¹²⁶ Voir plus haut, t. II, p. 213, note 117.

J'ai voulu leur faire représenter *Le docteur Pilulos*¹²⁷, mais il y avait trop longtemps qu'elles l'avaient joué, plus d'une année, et puis le docteur et bien d'autres choses manquaient, en sorte que cela ne réussit pas du tout.

Le petit Jean, devenu plus sage, riait parce que je le faisais danser. Mais la bénédiction ayant sonné, je le quittai.

Aujourd'hui commence la session extraordinaire du Grand Conseil. Anna de Riedmatten, du Gaz, épousera prochainement son cousin [Charles] Walther ; elle a été publiée deux fois¹²⁸. Elle était venue, il y a quelque temps, nous annoncer son mariage, et Louise se propose de lui donner un nappage à thé.

Que je me trouve sotte de m'intéresser à toutes ces petites choses quand une seule est nécessaire, celle de travailler à sauver son âme pour la plus grande gloire de Dieu ! Je voudrais n'avoir que cela dans l'esprit et le cœur, mais j'en suis encore loin !

Plus tard

Maman nous a engagées, Louise et moi, d'aller cueillir les derniers raisins laissés à l'Agasse. Nous rencontrons Fanny et Jeanne de Lavallaz et les invitons à se joindre à nous, puis aussi Etienne et Fanny Dallèves. Mais quand nous arrivons à la vigne, il n'y en avait plus ! Quelle offre de Gascon !

Mardi, 17 octobre [1893]

En arrivant à la cour de Louise de Lavallaz chez laquelle je vais passer le lundi, je vis sur le balcon la tête blonde du petit Jean, et lorsque j'entrai au corridor Arnold vint se jeter dans mes bras. Mon filleul fut très gracieux, mais Guillaume avait de l'humeur et, chaque fois qu'Arnold montait sur son cheval de bois, il le tapait assez fortement. Ce pauvre Arnold, il aimait tant à se balancer ! Pour lui sécher ses larmes, je fis une ronde avec Adèle,

¹²⁷ Comédie en un acte par Marie de Riedmatten. - Voir Inventaire des manuscrits de l'auteur, n° 10 a, t. I, p. 45.

¹²⁸ Le mariage religieux sera célébré à Sion le 26 octobre 1893.

Henriette, lui et le petit Jean. Puis vint l'heure des devoirs ; Tatïe, étant un peu dérangée, n'en avait point à faire et lorsque Guillaume eut terminé le sien, je le pris avec moi à la bénédiction.

Je revins souper chez Louise. Ernest et Marie-Louise Stockalper étaient réunis, comme à l'ordinaire, dans le petit salon, ce dernier essayant de consoler mon filleul qui criait. Je le lui pris et réussis à le calmer un moment, mais monsieur avait des caprices ; il voulait s'asseoir à table dans la chambre à manger et jouer avec les couteaux, mettre les cuillers en bouche, etc. Louise le rendit à Marguerite ¹²⁹.

Jedi, 19 octobre 1893

Je commence un nouveau cahier. Pourquoi ne rapporterai-je pas les faits divers de mon existence en les considérant selon les vues de Dieu pour sa gloire et le bien des âmes en y ajoutant mes réflexions personnelles ? C'est que cela prend du temps et que je ne puis en disposer au moment où cela me ferait du bien, soulageant mon cœur ou mon intelligence en transcrivant les pensées qui se pressent dans mon cerveau. Et quand je le puis, leur impression est diminuée s'il en reste quelque chose.

Hier, Louise, Madeleine et moi avons fait avec Elvire et Marie-Louise Stockalper une charmante promenade.

Depuis longtemps nous avons envie de connaître le versant opposé des mayens, c'est-à-dire les villages de Mase ¹³⁰ ou Mage, de Vernamiège et de Nax, et voici qu'après la messe de classe nous sommes parties malgré le temps couvert.

De Bramois à Longeborgne, nous avons fait le chemin de la Croix et, dans la petite chapelle, Marie-Louise, que nous avons rejointe là, pria les litanies de la Sainte Vierge à haute voix. Puis, il a fallu redescendre jusqu'à la dernière station pour prendre le petit sentier qui monte en zigzag au-dessus des rochers. La vue était imposante ! Tout à coup, le chemin se perd dans un pré, au-dessus d'une ferme, et un chien vint en aboyant vers nous. Il

¹²⁹ Fin du cahier n° 7.

¹³⁰ L'auteur orthographie *Maze*.

devait sentir notre dîner, que nous portions chacune, suspendu à notre ceinture par une attache. Marie-Louise fut la seule courageuse ; elle le domina, je crois, par sa volonté et pour nous en débarasser l'appela en se dirigeant du côté de la ferme. Là, une femme l'enferma et nous indiqua où nous devrions passer pour rejoindre le chemin. Ce chemin, c'est presque une route à char, large, sans pierres ; il ne monte qu'insensiblement ; aussi que c'était agréable de le parcourir ! Nous traversions tantôt de grandes prairies encore vertes, tantôt une forêt de mélèzes, ou des rochers, des ruisseaux, etc.

Mais nous voici à Mase, un bon paysan nous donne tous les renseignements voulus, et nous l'écoutons assises sur le mur qui entoure l'église, dont on voit le clocher depuis notre mayen. Cette église est fermée pendant le jour, nous n'avons pu y entrer, et nous avons félicité notre interlocuteur sur son charmant carillon, si agréable à entendre la veille de la Sainte-Madeleine [le 21 juillet]. De là, nous nous sommes rendues à la fontaine. Une personne très bien, peut-être la sœur du curé [abbé Luyet], nous a vendu un pain de seigle et une tomme ; elle était à la cure, jolie maison de bois aux volets bleus (les paysans disent verts¹²¹). Un homme nous prêta une carafe et, un peu au-dessus de la fontaine, dans un pré et contre un arbre, nous nous sommes assises pour dîner. Tout était bon ! Près de là, trois enfants nous regardaient. L'un d'eux, un petit garçon de deux ans, s'approcha jusqu'au près de l'arbre, et chaque fois que sa sœur l'appelait, il répondait : « Na ! » Alors, pour qu'il s'en aille, Marie-Louise a porté un peu de nos provisions aux autres, et Elvire le lui montrant ajouta : « Va bas à li ! » Aussitôt le voilà qui court pour avoir sa part. En revenant, la sœur du curé nous avait ouvert l'église ; elle est simple, presque pauvre, mais propre. Sur le grand autel se voit une statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus et, au-dessus, encore la Sainte Vierge au moment de son Assomption, reçue au ciel par la Très Sainte Trinité, Dieu le Père avec une barbe blanche, Dieu le Fils plus jeune, Dieu le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.

¹²¹ L'auteur a ici interprété le terme patois (ou ancien français) *pers* (= bleu), en vert. - Communication de M^{me} R.-Cl. Schüle.

A l'autel de droite, il y avait la Sainte-Famille, toujours en statues, puis au couronnement, sainte Madeleine, la patronne de l'église, se voit à gauche de la Sainte Vierge dans le grand autel et embrassant la croix, sur la barre de fer qui surmonte l'entrée du chœur.

De là, pour aller à Vernamiège, il y avait un chemin délicieux au milieu d'une forêt. Marie-Louise nous racontait la fin d'une histoire et chantait des romances de son temps. Mais il a commencé à pleuvoir, heureusement sans continuer. Dans le village, nous avons visité une petite chapelle¹³² et puis avons continué sur Nax, en admirant la belle vue, si variée, qui se présentait à nos regards. Comme notre mayen se voyait bien, et d'autres encore jusqu'à Hérémençe et puis, au pied, la Borgne avec son eau bleue qui sort des rochers, enfin, dans la plaine, Sion et la vallée jusqu'à Saillon au moins !

Nax est ce village situé sur la crête de la montagne et dont on ne voit depuis Sainte-Anne que les premières maisons. Il a un tout autre aspect lorsqu'on le voit de près !

De Nax sur Bramois la descente était rapide mais courte. Nous y sommes arrivées un peu avant cinq heures et à Sion, lorsque nous nous trouvions devant la maison Clo, à la fin de la rue du Rhône, il sonnait la retraite des collégiens, qui a lieu ordinairement à cinq heures et demie.

Vendredi, 20 octobre¹³³ 1893

Hier, nous avons attendu le R. P. Plantier toute la matinée ; il est venu par le train de midi cinquante. Augustin avait été à sa rencontre, mais Louise et moi, nous nous sommes promenées du côté de Corbassière jusqu'à deux heures, pensant que jusqu'alors il serait resté à l'évêché, parce qu'il arrivait dans l'intention d'y aller voir les prêtres qui ont suivi sa retraite en été et qui devaient se trouver là. Mais il a tout fait en peu de temps et, quand nous sommes revenues à la maison, il en était déjà reparti pour la gare,

¹³² La chapelle dédiée à Saint-Antoine, remplacée en 1913 par la nouvelle église. - J.-E. Tamini et P. Délèze, *Nowvel Essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, p. 291.

¹³³ Le manuscrit porte vendredi 19 octobre 1893.

voulant reprendre le prochain train. Nous sommes descendues jusque-là et l'avons rencontré qui se promenait avec M. Dumoulin et Augustin. Il nous a parlé de son industrie des dentelles et nous lui avons dit que nous ne croyions pas que cela pourrait se faire. Il a insisté, mais notre entrevue a été un peu froide. En remontant, Louise s'étonnait qu'il ne nous ait pas tendu la main, mais cela ne se fait pas en France ; il n'existe pas dans les rapports notre simple et franche cordialité suisse.

Ce matin, à la messe, j'étais triste ; une foule de pensées mélancoliques me traversaient l'esprit, comme souvent au reste lorsque je réfléchis sur moi-même.

Je m'aime trop, voilà le malheur de ma vie ! Je voudrais tant être aimée, mais d'un amour exclusif, car tous ceux qui sont partagés ne me semblent pas assez forts pour contenter mon cœur. Et cependant cela ne sera jamais, parce que maman a plusieurs enfants et que je n'ai, moi, ni mari ni enfants ! Quand je réfléchis à l'heure de ma mort et au compte que j'aurai à rendre à Dieu, un seul sacrifice me semble devoir mériter à ses yeux être trouvé digne de récompense, mais il a absorbé tous les autres : c'est celui d'avoir, en ne me mariant pas, renoncé aux affections de la terre, surtout au bonheur d'être mère ! Mais peut-être que j'aurais trop aimé mes enfants ! Quand je pense à l'affection éprouvée, il y a trois ans, pour mes petits poussins uniquement parce que j'avais choisi moi-même les œufs à mettre sous la clouque et que j'avais suivi jour par jour les progrès qui devaient se faire dans cet œuf, que serait-ce d'un enfant à moi, de mon sang, de ma chair, dont je pourrais être maître de ses dispositions futures par les impressions que je lui donnerais ? Oh ! elles seraient bonnes ; rien ne me coûterait pour les lui former telles ; je me priverais de tout s'il le fallait, et j'offrirais à Dieu un petit être qui recommencerait ma vie mieux que celle de sa mère, parce que je la dirigerais d'après l'expérience que m'a coûtée ce qui a manqué à mon éducation.

Je ne le gênerais pas, je ne lui prodiguerais pas l'expression de mon amour, je le détromperais des illusions que font naître, dans l'âme tendre et sincère d'un enfant, ces témoignages de tendresse exagérés qu'on leur prodigue, parce qu'ils sont beaux, naïfs, affectueux et innocents. Cela fait trop souffrir, plus tard, de se les

voir enlever pour être prodigués aux nouveau-nés. On s'y était si bien habitué qu'il semblait tout naturel d'être un centre où aboutissaient tous les trésors d'amour des personnes qui vous entouraient. Et puis, lorsqu'on commence à bien en sentir la jouissance, à huit, dix, quinze ans, ceux qui vous les ont prodigués s'étonnent qu'on les réclame encore ; ils ont trouvé d'autres objets d'affection, tout aussi dignes, si ce n'est pas plus, que le premier. Peu à peu, il faut les voir tous s'éloigner, ne plus se sentir nécessaire au bonheur de personne. Les froissements arrivent, l'expansion disparaît, la tendresse ardente que l'on éprouve toujours se renferme en soi-même et n'ose plus s'exprimer. Plus on aime, moins on sait le dire, et alors on croit que vous êtes froide, que vous ne pensez qu'à vous, et l'on ne découvre pas les larmes secrètes, les désespoirs qui demanderaient, pour se changer en transports de joie, un élan d'amour, un cri qui parte de l'âme, un geste qui vous embrasse avec ardeur, et non seulement l'affection sincère et profonde qui reste calme et donne sans compter, mais comme par habitude. Je sais bien que c'est la plus sincère, la seule véritable, mais il ne faut pas habituer les enfants à se nourrir de l'autre ; elle leur fera toujours défaut et malgré eux, dans la suite.

Oh ! que les personnes sans passions sont heureuses ! Je veux dire celles qui ont le sens inné de l'ordre et du devoir, et qui marchent facilement à sa suite sans avoir à lutter beaucoup contre le penchant violent qui vous entraîne.

Ma sœur Henriette est comme cela. Aussi tout le monde l'aime et cependant elle n'a certes jamais eu pour aucune de nous la moitié de la tendresse que j'étais disposée à leur donner¹³⁴. Mais que sert une tendresse qui n'ose pas se montrer et qui semble d'autant plus insensible qu'elle fait tous ses efforts pour la contenir ? Peut-on lire dans l'intérieur des personnes quand les actes prouvent le contraire de ce que l'on sent ?

Oh ! pauvre amour froissé, si sensible que tu restes dans l'ombre pour éviter toute blessure ; il faut avoir beaucoup souffert si l'on veut te comprendre ; pour les autres, tu n'es que mystère ou folie !

¹³⁴ A ses sœurs.

On dit que les âmes qui ne trouvent ici-bas rien d'assez profond pour les contenter doivent chercher en Dieu le véritable amour ; mais Dieu lui-même a d'autres amours : Lui-même d'abord, et puis la Sainte Vierge et tous les saints qui se sont sacrifiés pour Lui. Moi, qu'ai-je fait en comparaison ? Les autres ont bien plus mérité son affection, et à quel rang serai-je placée si je pouvais le comprendre ? Je sais bien que son amour est infini et garde une large part pour chacun, mais je n'aurai jamais été aimée de personne au-dessus de tout, par-dessus tout !

Samedi, 21 octobre¹³⁵ [1893]

Arnold est un garçon batailleur, nous l'avons rencontré hier sur la Planta avec Henriette, Nicolas et le petit Jean ; il prenait de grosses pierres et nous les lançait ; l'une d'elles a effleuré les cheveux d'or de mon filleul. Le soir, après la bénédiction de quatre heures, m'étant rendue chez Louise, ce mauvais garçon cherchait à le griffer, à le pincer pour jouer ; alors je les pris chacun par la main et les fis tourner comme au chat et à la souris.

Le concert donné au casino par M^{lle} Rouiller a été court ; j'y ai assisté¹³⁶, mais ce qui m'intéressera davantage, c'est de voir le musée [mécanique Bracco]¹³⁷. Louise et moi nous sommes rendues là-devant et y avons rencontré l'oncle Charles. La musique s'est mise à jouer et une bonne vieille femme en cire (qui ressemblait un peu à Rosine), habillée en Bernoise, s'est mise à bouger ; elle levait les épaules, tournait la tête à droite, à gauche, saluait et battait de la grosse caisse. L'homme qui faisait la réclame parlait fort bien, expliquant tout ce que nous verrions. Il n'avait pas fini qu'un paysan assez laid, dont la bouche ouverte laissait voir de grosses gencives, s'approcha de lui, et le saluant avec respect,

¹³⁵ Le manuscrit porte samedi 22 octobre.

¹³⁶ Les journaux valaisans contemporains ne donnent pas de compte rendu du concert de Sion.

¹³⁷ Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 84, du 21 octobre, p. 4 (annonce) et n° 86, du 28 octobre, p. 3. - C'était un « musée genre Grévin avec mécanisme en plus. » (*Gazette du Valais*, 1893, n° 83, du 18 octobre, p. 3.)

lui demanda quelque chose que nous n'avons pu comprendre et à laquelle on lui répondit : « Non, non ! » C'était, je pense, ou de lui diminuer le prix d'entrée, ou d'accepter en échange, soit une tomme, soit quelque produit de ce genre ; toujours est-il que celui à qui il s'était adressé a bien ri !

Lundi, [23 octobre 1893]

Par un temps magnifique, Louise, Fanny de Lavallaz et moi avons fait, hier, une bonne promenade au soleil jusqu'aux vêpres. Puis j'ai terminé ma journée en allant chez Louise de Lavallaz. Comme je faisais une ronde avec Arnold et Jean, Henriette accourut et je lui dis de se mettre entre les deux petits, car mon filleul, à quinze mois, ne sait pas encore marcher ! Mais Arnold se fâcha et se jeta à terre ! Je voulus continuer la ronde sans lui, mais le petit Jean ne voulut absolument pas donner la main à sa sœur. Je lui disais : « Voyons ! donne la main si tu veux danser », mais il poussait un de ses petits cris aigus dont il a la spécialité et refusait. Guillaume assis sur le canapé ne voulait pas que l'on contrariât son petit frère. — « Il ne faut pas toujours lui céder, répondis-je, sans cela il deviendra méchant », et puis prenant mon filleul, j'ajoutai : « Eh bien ! va chez Guillaume puisque tu ne veux pas danser. » Mais ce n'était pas ce qu'il voulait, et il finit par consentir à donner sa main pour continuer la ronde ; alors, Arnold aussi se décida à ne plus bouder !

Mardi, 24 [octobre 1893]

J'ai trouvé Louise de Lavallaz seule, hier après-midi. Tatïe et Guillaume étaient en classe, Nicolas et Arnold au verger, et le petit Jean en promenade avec Marguerite, Adèle et Henriette. Ces derniers n'ont pas tardé à revenir et nous avons gardé mon filleul pendant que sa bonne allait en commission et à l'hôpital pour faire baigner les autres petits. Il était un peu criard, voulait rester sur la galerie et là attirait le monde aux fenêtres en jouant de la trompette ou même en poussant des cris perçants. Un moment, il s'est assis à terre avec une boule, mais la boule ayant roulé, vou-

lant la reprendre, il marcha à quatre pattes, mais assez péniblement, et lorsqu'il était arrivé près de son jouet, faisant des efforts pour le saisir, il ne parvenait qu'à le pousser plus loin, alors il se fâchait et il fallait l'aider.

A souper, je racontai aux deux grands l'histoire de Ravageot ¹³⁸ et ils se mirent à pleurer, et Louise m'a dit qu'ils étaient trop sensibles pour qu'on leur fasse de ces récits ; il n'est cependant pas bien terrible, à peine triste un instant et elle [l'histoire] finit bien.

Samedi, 28 octobre [1893]

Mardi [24], je passai une très agréable après-midi chez tante Nina. Laie se trouvait en classe, mais Anna me tint société et me dit que l'oncle Charles voulait lui apprendre la peinture à l'huile. Je l'encourageai à profiter, lui disant que j'aimerais être à sa place ; alors elle insista pour que je vienne partager ses leçons, me disant que l'oncle Charles aurait du plaisir à me les donner. Alors nous avons fait des projets pour dans le cas où nous deviendrions des peintres illustres.

Le soir, l'oncle Charles est arrivé et nous a égayées en racontant la réception à Paris et à Lyon de la flotte russe ¹³⁹, puis nous avons écouté la musique qui se joue au musée [mécanique Bracco].

Nous y avons été dimanche, après souper, maman, tante Henriette, M^{me} Charles de Riedmatten, Elvire et nous sept. Vraiment l'homme qui tenait le journal semblait vivant, et il y avait un ange ravissant qui nous regardait en souriant ; il inclinait sa tête avec une grâce à faire regretter qu'il ne fût qu'en cire. Mais ce qui m'a le plus frappée, c'est le tsar Alexandre II sur son lit de mort. Quel bel homme, si le portrait lui ressemble ! Il était couché, et son bel uniforme entrouvert laissait voir sa poitrine qui se soulevait ; puis il ouvrait des yeux déjà ternes mais qui exprimaient la souffrance ; ses joues ensanglantées portaient le trou des blessures ; sa belle main avait deux doigts coupés et son corps

¹³⁸ Personnage romanesque d'un ouvrage non identifié.

¹³⁹ Les équipages de la flotte russe mouillée à Toulon sont reçus à Lyon et à Paris. - Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 83, du 18 octobre, p. 1.

était recouvert d'une couverture¹⁴⁰ de soie. Je crois que, si ses assassins avaient pu le voir ainsi, avec ce douloureux regard, ils auraient regretté leur crime !

Mercredi [25], par un temps magnifique, maman, Louise, Augustin et moi avons été voir nos jardins des Champs-de-tabac, puis le verger des Mayennets. Enfin, jeudi, toute la famille, avec Marie-Louise Stockalper, Guillaume et Tatïe, avons été à Maragnenaz où la famille de Reynard nous a offert un goûter délicieux : café au lait, crème, beurre, miel, viande salée, châtaignes, pain de seigle, tomme, etc., et ils n'ont rien voulu recevoir.

Jeudi soir. Pendant que je copiais le journal du petit Jean, Henriette est entrée dans ma chambre en s'écriant : « Marie, ton filleul est ici ! » Je suis accourue aussitôt sur le balcon, ayant soin de prendre avec moi une tablette de chocolat, et bien m'en prit, car ce n'est qu'en la voyant qu'il consentit à quitter les bras de sa nourrice pour ceux de sa marraine. Malheureusement, comme il y avait encore Adèle et Henriette, je dus le quitter un instant pour aller leur chercher des bonbons et, lorsque je revins, il ne voulut plus me reconnaître. Henriette, ma sœur, et Louise s'amuserent à lui dire « Méchante Marguerite ! » pour voir s'il comprenait. Il s'est fâché, poussant de ces petits cris aigus et criant : « Non ! » Alors nous l'avons fait marcher seul sur le tapis du salon, Marguerite se tenant d'un côté et Henriette, ma sœur, de l'autre. Il avait fait deux ou trois fois ce trajet lorsque Adèle et la petite Henriette se mirent sur son passage afin qu'il arrivât chez elles, mais cela ne servit qu'à le faire trébucher et il tomba, se donnant un coup au front. Pour le consoler, nous le laissâmes partir. Un moment après, il nous faisait depuis en bas « adieu » avec la main.

A deux heures de l'après-midi, nous l'avons encore rencontré, Louise, Henriette et moi, sur le trottoir devant chez Minola, avec sa bonne et Arnold. Celui-ci nous fit meilleure grâce que mon filleul qui était vêtu, comme ce matin, d'une robe grenat au crochet.

¹⁴⁰ Adjonction interlinéaire : « drapeaux » au-dessus du mot *couverture*.

Lundi, 30 octobre 1893

Nous venons de passer une agréable après-midi chez Charlotte [de Riedmatten]. C'est la première fois que nous entrons dans son nouveau logement. Il est très agréable et tout fraîchement réparé. Elle doit être contente de se sentir chez elle !

De la chambre à manger une porte vitrée s'ouvre à plain-pied sur la terrasse, et de là on voit toute la basse-cour de Jacques. Il a des dindes maintenant et de très jolies poules, m'a-t-il dit, mais je n'ai pas osé quitter ces dames pour aller les examiner de plus près.

M^{lle} Marie Kuntschen et Glady faisaient partie de la réunion avec Louise, Madeleine et moi. Jacques ne s'est presque pas éloigné ! il fait exception aux jeunes gens d'à présent qui fuyent les dames et désertent leur chez-soi pour les cafés quand leurs femmes reçoivent.

Leur petit Léon est un charmant enfant, doux, affectueux, obéissant, mais un peu timide, et la petite de Glady [Antoinette] est devenue bien jolie ; au reste, je me souviens qu'elle l'était déjà en naissant, mais ses traits se sont raffermis et, quoiqu'elle n'ait que six mois, elle prononce très bien « attends, attends », et ne s'effarouche pas quand on la prend ; aussi l'ai-je tenue dans mes bras avec plaisir en la faisant rire !

A goûter, Charlotte et Jacques nous ont offert des pommes de leur verger ; elles sont énormes et très bonnes en même temps ! Puis ce dernier, à notre prière, a chanté : « Ah ! mes fleurs si jolies !... » Comme il a été au militaire à Walenstadt, il a passé à Einsiedeln, y a vu Henri de Courten. Le R. P. Sigismond a parlé avec lui de notre réunion à la forêt de Vex, le jour de la Saint-Augustin. — « Je m'en souviendrai toute ma vie », a dit le père.

[Jeudi], 2 novembre [1893]

Louise de Lavallaz va tout à fait bien maintenant ; elle était très gaie, mardi soir, comme je ne l'ai pas vue de longtemps. Ne

sachant que donner à maman pour Noël, j'ai acheté un passage¹⁴¹ afin de pouvoir commencer à le broder les jours où je vais chez Louise. Quand j'y suis arrivée, il n'y avait là qu'Adèle, mais les autres enfants n'ont pas tardé à venir, Guillaume en premier, qui m'a réclamé une histoire de martyrs — je lui ai raconté celle de saint Justin —, et puis enfin Henriette, Arnold et mon petit Jean. Les deux premiers se sont battus et Arnold avait son tablier tout en sang, mais c'est lui qui commence toujours. Mon filleul avait une pomme et ne voulait pas la lâcher, même pour danser. De temps en temps, Henriette allait lui en mordre une bouchée.

Hier, jour de la Toussaint, Louise, Madeleine et moi avons été nous promener avec Augustin à la petite chapelle [de Tous-les-Saints]. Il y avait beaucoup de monde, car le temps était beau mais avec du vent. Après avoir prié tous les saints, Augustin est descendu, mais nous sommes montées au prélet de Valère, il y faisait meilleur qu'en bas. Tatie y jouait avec ses petites amies, tandis que notre sœur Henriette allait à Tourbillon avec deux des siennes. Nous nous sommes fait des signaux et avons huché. Enfin, après nous être dirigées du côté de l'église et avoir admiré Sion depuis la terrasse, il fallut redescendre. C'est alors que je rencontrai mon petit Jean avec Adèle, Guillaume et Marguerite Lietti, leur seconde bonne du moment. Je l'ai promené et présenté aux messieurs et aux dames qui se trouvaient là. Il a été gracieux et Fritz de Courten m'a dit en riant que ce n'était pas étonnant puisqu'il était mon filleul. Hélas ! il n'a pas pris en cela de sa marraine !

Samedi, 4 novembre [1893]

Alphonsine et Adèle de Torrenté nous ont fait passer une agréable après-midi, jeudi. Elles sont aimables et gaies, je pense parce qu'elles sont très occupées par leurs heures de classe et leurs ouvrages manuels. Elles m'ont emprunté le dessin de sainte Geneviève pour le prie-Dieu qu'elles veulent broder et, le soir, elles se sont mises au piano. Adèle a chanté en s'accompagnant. De cinq

¹⁴¹ Passage, s. m. Chemin de table.

à six heures elle nous a quittées pour se rendre à une répétition de chant donnée par M. [Charles] Haenni. Il veut faire jouer un opéra, au printemps. Son premier sujet était *La Dame blanche*¹⁴², mais, depuis, son beau-frère M. Duruz a mis en pièce le roman de M. Roger de Bons, *Blanche de Mans ou la découverte des Bains-de-Loèche*, et M. Haenni en a composé la musique¹⁴³; aussi voudraient-ils mettre leur œuvre au jour, mais ce sera difficile parce qu'il leur faut trente acteurs! et nous craignons que cela tombe dans l'eau, tandis que *La Dame blanche* est connue et plaît à tous, elle a fait ses preuves!

Hier, le premier vendredi a été une journée bien remplie. Il y avait, en plus de l'Adoration, la procession des morts au cimetière. A la grand-messe des capucins, le R. P. [---] nous a prêché sur le purgatoire et a dit que le feu était pour ainsi dire plus affreux que celui de l'enfer; il a comparé les damnés au bois sec qui est fait pour être consumé et les âmes du purgatoire au bois vert sur lequel la flamme s'acharne davantage, ne pouvant aussitôt le réduire, mais nous n'avons pas trouvé sa conclusion bien juste, parce que dans le même instant le bois vert souffre moins du feu que le bois sec. Je n'ai pu terminer ma tournée le matin. Chez M^{me} [Auguste] Bruttin, M^{me} Frasseren, Léonie Wirthner et M^{me} [Charles] Solioz, j'ai été avant la messe; la dernière a voulu me faire lire une lettre de son amie la sœur de Charité, mais je n'en ai pas eu le temps. M^{me} Charles de Rivaz n'était pas là, Louise non plus. J'ai fait entrer Charles de Torrenté [père] dans la Garde d'honneur de neuf à dix [heures]; ses enfants étaient près du fourneau déjà chauffé. Chez tante Constance, il y avait sa sœur, M^{me} de Bons ou de Werra¹⁴⁴, de Saint-Maurice, et chez Pauline, Louise de Torrenté. Anna de Preux prenait sa leçon chez M^{me} [Albert] Duruz lorsque j'y suis allée.

¹⁴² Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et musique de Boieldieu (1825).

¹⁴³ *Blanche de Mans, ou découverte des eaux de Loèche*, paru en 1835 (Lausanne, VIII-342 p.), est un roman historique de Charles-Louis de Bons (et non de Roger, son fils). - La première représentation de l'opéra en quatre actes qu'en a tiré Albert Duruz aura lieu le lundi 26 mars 1894 (voir plus loin, t. II, pp. 262-264). - Le texte des chants a été imprimé. ([Sion, 1894], 16 p.)

¹⁴⁴ Il s'agit d'Amélie de Rivaz, veuve de Ch.-L. de Bons.

Caroline est arrivée à midi, [samedi]. Marie-Louise Stockalper l'attendait pour lui souhaiter sa fête et lui a donné un joli petit couteau ; maman, un nécessaire et des gants ; Louise, un étui à aiguilles ; Fanny, une boîte de nougats ; Henriette, une image peinte par elle avec des cartes transparentes pour qu'elle puisse en faire à son tour. Quand mon tour est venu, je lui ai offert le livre *Trois mois sur la montagne* que j'avais composé à son intention¹⁴⁵ ; il a paru lui faire plaisir.

Après-midi, comme je passais près de la foire pour rejoindre Henriette et Louise, je vis une paysanne aux traits accentués, à l'air un peu méchant, qui tirait un homme ivre par le bras en lui disant : « Veux-tu venir ? » Mais l'autre s'est dégagé et voulait, je pense, retourner boire. Alors ce fut une scène comique : — « Ah ! tu ne veux pas, criait la femme en colère, eh bien tiens ! tiens ! » et elle lui donnait de bons coups sur le dos avec son parapluie. L'homme resta tout interdit et chacun riait là autour, mais j'ai passé et n'ai pu voir la fin. Quand mes sœurs et moi sommes remontées pour aller chercher Fanny Dallèves, ils étaient encore là, l'homme faisant bonne grâce à la femme qui ne se déridait pas et chantant « Allons jouer de la clarinette, tra la la. » De là, je me suis rendue à l'évêché porter mon cahier de protocole à M. le chancelier [Julier] ; il m'a donné un chapelet.

Après quatre heures, Louise et moi avons été souhaiter une bonne fête à l'oncle Charles de Preux ; tante Nina venait de recevoir des planches de bois avec des raclours pour Charles qui s'occupe à faire des découpures. Il a donné à son père un joli porte-montre de son ouvrage.

Ce matin, tandis que je me promenais avec M^{mes} Robert et Flavien de Torrenté, M^{lle} Marie Kuntschen, Pouponne est venue en courant se jeter dans mes bras avec une figure radieuse. — « Y a-t-il quelque chose de nouveau chez vous ? » lui a demandé M^{lle} Marie. Avec la tête elle fit signe que oui. — « Un poupon ?

¹⁴⁵ *Trois mois sur la montagne*, par Marie de Riedmatten. - Voir Inventaire de ses manuscrits, n° 11, t. I, p. 45.

Est-ce un petit frère ? — Oui, fit-elle encore. — Est-ce bien vrai ? interrogeait-elle encore, pouvant à peine croire à cette bonne nouvelle. — Il s'appellera Henri ¹⁴⁶ », me dit Pouponne. Je lui ai répondu : « Tu diras à ton papa que je suis bien contente qu'il ait enfin un petit garçon ! »

Lundi, 6 [novembre 1893]

Il pleuvait aujourd'hui ; c'est triste, ennuyeux la pluie, et cela fait souffrir. Comme le mauvais temps influe sur le caractère ! on se sent mal disposé les jours d'humidité.

Mercredi ¹⁴⁷, 8 [novembre 1893]

Mon filleul marche maintenant seul, mais il tombe encore quelquefois. Lundi, Louise était au lit et le petit Jean ne voulait pas y monter, mais il se dirigea vers le petit salon et je le suivis en le tenant sans qu'il s'en aperçoive. Arrivé près du lit, il dit : « Papa ». C'est là que dort l'oncle Louis, et mon filleul voyant sa maman couchée croyait sans doute que son père l'était aussi. Je lui ai dit qu'il était sorti.

Tatie est revenue de chez tante Henriette, enchantée du volume de *La poupée modèle* ¹⁴⁸ que Caroline lui a donné ; elle ne va pas en classe ces jours-ci parce qu'elle n'est pas bien.

Le soir, l'oncle Louis m'a fait venir près du lit de Louise pour me montrer sa pharmacie, ingénieusement arrangée dans un coin, afin de pouvoir droguer ses enfants pendant la nuit. C'est l'oncle Louis qui dit droguer, parce qu'il n'aime pas qu'on leur donne des remèdes.

J'ai vu le baptême du fils de l'oncle Henri. Il a eu lieu mardi à trois heures. Louiselle était marraine et M. Raoul [de Riedmat-

¹⁴⁶ Henri de Torrenté, le futur ambassadeur de Suisse, est né à Sion le 5 novembre 1893.

¹⁴⁷ Le manuscrit porte mercredi 7.

¹⁴⁸ Image d'Epinal.

ten], parrain ; M^{me} Alexandre de Torrenté, porte-channette ; M^{me} Lucie de Courten, accompagnée. La couverture était jaune, les roses formant le bouquet couleur chair et le ruban blanc. Son parrain et sa marraine ont prononcé d'une voix ferme qu'ils renonçaient à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et on lui a donné les noms de Henri, Charles, Louis, Joseph. C'est un beau poupon qui a une voix déjà forte. Je l'ai entendu crier depuis le fond de l'église lorsqu'il n'était encore que devant la porte.

Mercredi, 15 novembre [1893]

Il fait froid, nos chambres ne sont pas chauffées et la lessive rapportée, toutes ces causes m'empêchent d'écrire, je le regrette, car le R. P. [---] qui a prêché aux tertiaires la retraite annuelle¹⁴⁹ a fait des sermons pratiques de fonds, dont j'aimerais à me rappeler, mais je n'ai plus le temps de les transcrire ici ; je me contenterai d'en dire le sujet. Le premier était sur le recueillement intérieur, nécessaire pour faire une bonne retraite ; le second, sur la tiédeur ; le 4^e, sur le péché véniel ; le 5^e, sur l'humilité ; le 6^e, sur la patience ; le 7^e, sur la sainteté. Les choses qu'il disait étaient si vraies et si bien raisonnées que j'ai voulu lui faire ma confession générale depuis la dernière. Mais, lorsque mon tour arriva, on vint frapper à sa porte pour l'avertir de l'heure du souper et il me demanda si je ferai long ; alors je me suis contentée d'une simple confession de quatre jours.

Le petit Jean, que j'ai vu lundi, a voulu me quitter pour Ernest lorsqu'il est arrivé. Il comprend ce qu'on lui dit et devient un peu volontaire.

Dimanche, 19 novembre 1893

C'était une réunion intéressante que celle d'aujourd'hui, à l'évêché. M. le curé [Abbet] a fait une jolie instruction sur la

¹⁴⁹ La retraite annuelle des tertiaires a lieu du 12 au 16 novembre, en l'église des Capucins. (*Gazette du Valais*, 1893, n° 90, du 11 novembre, p. 3.)

charité envers les pauvres, charité que les dames de l'Association de Saint-Vincent-de-Paul doivent pratiquer, 1° en assistant régulièrement aux ateliers dont le travail fait la principale ressource de l'œuvre, et parce que notre présence y est agréable à Dieu, et que ne fait-on pas pour contenter ce que l'on aime ? 2° en visitant les pauvres, non seulement les malades, mais tous, leur demandant s'ils assistent le dimanche à la messe, s'ils font leurs prières du matin et du soir, s'ils envoient leurs enfants en classe, leur apportant de l'eau bénite et de bons conseils. A ce propos, M^{me} Antoine de Riedmatten dit aux dames qui l'entouraient : « De l'eau bénite, et une bouteille de bon vin avec ! » Puis on procéda aux nominations. Il fallait remplacer M^{me} la générale [Edouard] Wolff, présidente. Caroline Rouiller nous distribua de petits carrés de papier blanc et l'on se passait les crayons tour à tour. La sous-présidente, M^{me} la comtesse [Charles] de Rivaz, eut presque toutes les voix ; M^{me} de la Pierre, cinq ; tante Henriette, trois ; M^{me} César Ducrey, une. Après avoir déchiffré ce dernier nom, M. le curé s'écria : « Mal écrit ! » Le dépouillement fini, il ajouta : M^{me} de Rivaz est nommée à la majorité, mais j'ai le regret de vous annoncer qu'elle n'acceptera pas cette dignité. J'ai insisté de tout mon pouvoir, mais sa détermination n'a pas changé ; il faudra recommencer le vote. Marie-Louise se leva et proposa de le faire à main levée, mais on a trouvé que ce mode n'était pas assez sûr, et voici donc une seconde distribution de billets. Alors, chacune des dames s'interrogea pour savoir qui mettre, on disait son opinion, discutait celle de sa voisine. Une rumeur nous apporta le nom de tante Henriette, mais nous savions qu'elle ne voudrait pas de cet honneur ; aussi maman, Louise, Madeleine et moi avons travaillé à lui enlever des voix et ne lui avons pas donné la nôtre. Elle-même, malgré sa réserve habituelle, se leva pour demander grâce. On dépouilla une seconde fois le scrutin, notre curiosité était au comble. M^{me} de la Pierre lui disputait les suffrages, lorsque les derniers billets décidèrent en sa faveur. Elle eut cinq voix de majorité. Pauvre tante Henriette ! Pour faire les choses bien consciencieusement, on revota une troisième fois à main levée ; cette fois-ci, il y eut majorité complète. Ses nièces seules s'abstinrent de toute manifestation.

Avant-hier, par le premier train, Suzanne Bonvin est partie pour se faire religieuse à Angers.

M. le Dr [François] Ducrey a une égratignure à la jambe qui inquiète ; on craint le tétanos.

Alphonsine de Torrenté est venue nous annoncer son mariage avec M. Léon Bruttin¹⁵⁰ ; elle aurait aimé le logement de M^{me} Solioz, mais nous l'avons déjà loué à M^{me} [Victor] de Chastonay ! Sa fille Eugénie est malade. Nous avons dû également le refuser à Jules de Torrenté.

Lundi, 20 novembre 1893

Notre premier atelier a été gai, les ouvrières se trouvaient nombreuses et bien disposées. Nous avons ourlé des serviettes et des mouchoirs de poche, et lu la brochure de M. le curé sur les mariages mixtes¹⁵¹, tandis que la conversation roulait sur différents sujets : le départ de Suzanne Bonvin, la maladie de M. Ducrey dont la plaie n'était rien du tout. Le Dr Roux n'a pu s'empêcher de sourire en la voyant et a dit : « Trois catégories de malades se frappent facilement et sont disposés à se croire de suite à l'extrémité ; ce sont les médecins, les Italiens et les bouchers ! » M. Ducrey étant des deux premières, il n'y a rien d'étonnant qu'il se soit cru déjà près de la mort !

Au contraire, il a trouvé Charles de Torrenté très souffrant d'une maladie de cœur déjà bien avancée, ajoutée à une autre au foie. Pauvre lui ! mais on peut si bien se remonter dans les maladies de cœur, je l'espère pour sa femme et ses enfants.

Et M. David Calpini ? Il paraît que ce n'est plus, pour lui, qu'une question de jours !

Quand, après la bénédiction, je suis allée chez Louise, elle pliait du linge au corridor. Tous les enfants étaient là, sauf Tatie qui avait été faire ses devoirs chez tante Henriette. Je les ai fait danser ; Arnold imitait à ravir les gestes de la ronde : « Pendant

¹⁵⁰ Le mariage civil aura lieu le 4 mai 1894 ; le mariage religieux, le 8 mai.

¹⁵¹ Jules-Maurice Abbet, *Un mot sur les mariages mixtes...*, Sion, 1893, 20 p.

que le moulin tournait et que Marianne se promenait... », ainsi que celle des métiers ; il ne parle pas encore, mais il est si expressif que les mots sont bien remplacés par son air ou ses gestes. Oh ! le bon garçon !

Mon filleul aussi est charmant, mais il a, pour se défendre des tracasseries de ses sœurs, d'Adèle surtout, un cri aigu à se boucher les oreilles. Il faut dire qu'elle est bien agaçante ; elle le prend par les bras, par les pieds, par la tête, et le tire de toutes les façons. Henriette a une manière de vous toucher la main, avec son doigt, entre les deux os, qui vous ébranle le nerf, aussi le petit Jean ne veut plus être à côté d'elles dans les rondes ; j'ai dû le prendre à part.

Quand Ernest est arrivé, il a voulu quitter sa maman pour aller chez lui ; il l'aime beaucoup ; c'est qu'Ernest est d'une rare complaisance pour ce petit bonhomme.

Louise et moi avons soupé toutes deux chez l'oncle Louis.

Dimanche, 26 novembre [1893]

Tous ces jours-ci, j'ai bien souffert ! Chez moi, l'âme est tant unie au corps que je ne sais lequel des deux a provoqué ma souffrance. Il est certain que je n'ai pas été bonne, que ma conscience était lourde et mon cœur aussi ! Si je pouvais enlever le poids qui l'opprime ! mais comment ? Je ne me sens pas dans ma voie et rien ne me la montre. Si Dieu me demandait à faire encore une fois le sacrifice de tout quitter pour le suivre, j'y suis disposée, mais ma santé me le permettrait-elle ? Et puis, où aller ? Où ferais-je du bien ? Où sauverai-je mon âme ? Mon Dieu, Marie, ma mère et ma patronne, tous les anges et tous les saints que j'aime, éclairez-moi !

Hier, les enfants de Louise sont venus me souhaiter la Sainte-Catherine, comme étant une vieille fille. Tatie me portait un bouquet, et ce qui m'a amusée, c'est le sérieux avec lequel les plus grands disaient aux plus petits de me souhaiter bonne fête, convaincus que ce jour l'était. Le petit Jean n'y comprenait encore rien, lui. Je l'ai pris dans ma chambre pour lui donner une pastille de chocolat et il a été bien sage. Comme je le laissais feuilleter

dans le livre d'images coloriées que j'ai faites pour les enfants ¹⁵² et que je les expliquais à son frère Arnold et à lui, sa bonne a voulu le prendre pour l'emmener, mais il a crié, cependant il a dû céder !

David Calpini est mort ! Après sa longue et douloureuse maladie, c'est une délivrance, et puis il était bien préparé. Mais, pauvres parents, ils sont dans la désolation ! C'est hier que ce malheur est arrivé à quatre ou cinq heures du soir. Il s'est éteint sans s'en apercevoir, il aurait tant aimé vivre encore ! Eugénie a été le voir, elle l'a trouvé changé mais reconnaissable.

La comédie des vieilles filles qui devait avoir lieu ce soir ¹⁵³, jour où l'on célèbre à Sion la Sainte-Catherine, a été remise à cause de cette mort.

Vendredi, 1^{er} décembre 1893

Le premier jour du dernier mois de l'année ! c'est effrayant comme le temps passe, et nos jours sont si uniformes que c'est sans nous en apercevoir.

J'ai revu mon filleul lundi ; il a des croûtes au visage qui le défigurent, mais il était gentil. Ce ne lui est pas difficile, tous ses frères et sœurs sont pleins d'attentions pour lui ; les derniers-nés sont favorisés ! Henriette, cependant, lui a fait mal à la main par une mauvaise habitude qu'elle a prise, d'enfoncer son pouce ou son index dans le dessus de la main des autres, tordant l'os et touchant le nerf, ce qui vous cause une sensation très désagréable, et même douloureuse.

Jeudi, j'ai revu le petit Jean sur les bras de Marguerite Lietti. Tatie portant un panier, Guillaume, Adèle et Henriette l'accompagnaient ; ils allaient faire une promenade à Corbassière et goûter là. L'oncle Charles de Preux, qui se trouvait avec nous en ce moment, a dit qu'Arnold et lui sont de beaux garçons. Il avait cependant un ancien béret d'Adèle en velours rouge, qui lui va

¹⁵² Voir plus haut, t. I, p. 344-345, note 12.

¹⁵³ La représentation est renvoyée au jeudi 30 novembre. - Voir note suivante.

bien mal. Les couleurs aux joues ne sont pas ce qui lui manque, on ne devrait plus lui mettre du rouge.

La représentation de Marie-Louise a bien réussi ; voici le programme :

Première partie. Entrée, marche militaire pour piano à quatre mains, invocation à sainte Catherine et opérette des *Deux aveugles*.

Deuxième partie. Tarentelle espagnole ; le *Trésor*, pièce en vers de [---]¹⁵⁴.

M. Dénériaz a très bien fait son invocation, mais ne l'a pas dite assez fort ; plusieurs personnes ne l'ont pas entendue. M. [Georges] de Quay et Albert de Torrenté ont très bien joué et chanté leur opérette, et le premier, une tarentelle espagnole. Dans le *Trésor*, M. Joseph de Kalbermatten, qui faisait le vieil instituteur savant, a excellé dans son rôle et sa manière de prononcer les vers sans qu'on en sente la rime. M. [Raymond] Evéquoze a très bien joué aussi ! Emma [de Kalbermatten], moins mais c'était difficile ! Marie-Louise a eu cent quatre vingts francs de recettes.

Je ne me sens plus triste et malade d'âme ni de corps ! Ma communion de ce matin a tout changé et je suis gaie. Je raconterai plus tard ma tournée du premier vendredi.

Dimanche, 10 décembre [1893]

Grande nouvelle ces jours-ci : l'oncle Henri de Torrenté a été nommé vice-président du Conseil des Etats, à Berne, ce qui le mènera, l'année prochaine, à la présidence. C'est la première fois qu'un Valaisan reçoit cet honneur, aussi en a-t-on fait grand cas. Des feuilles imprimées annonçant cette heureuse nouvelle ont été distribuées dans toutes les maisons¹⁵⁵, et pour sa présidence on

¹⁵⁴ Voir *Gazette du Valais*, 1893, n° 94, du 25 novembre, p. 3 ; n° 96, du 2 décembre, p. 3 : représentation donnée au Casino, le 30 novembre, au bénéfice de l'œuvre de l'hospice Sainte-Catherine, qui comportait notamment *Les deux aveugles*, opérette d'Offenbach, paroles de J. Moinaux, et *Le Trésor*, comédie en un acte et en vers de François Coppée.

¹⁵⁵ Ce bulletin spécial, distribué à cet effet en ville de Sion dans la soirée du lundi 4 décembre, est rappelé dans la *Gazette du Valais*, 1893, n° 97, du 6 décembre.

tirera le canon ! Hier, il devait revenir de Berne par le dernier train et la musique, aller à sa rencontre. Tout lui arrive à la fois : le bonheur avec son fils, les honneurs avec la présidence.

Malheureusement, il n'en est pas de même pour son frère Charles ; je lui ai trouvé bien mauvaise mine, lors de ma tournée du premier vendredi. Emilie [, sa femme,] a tiré un des billets de zélateurs et me l'a rendu parce qu'elle en voulait un autre ; mais son mari tira le même un moment après, c'était « L'âme éprouvée par le Sacré-Cœur. » — Prends-en un autre, lui dit Emilie, c'est celui que j'ai rendu. — Pourquoi ? répondit-il, ne sommes-nous pas éprouvés ? » et il le garda. Il me dit encore : « Je ne sais pourquoi les personnes pieuses préfèrent encore la maladie à la mort. — Parce qu'elles en ont peur, répondis-je. — Et pourquoi en ont-elles peur ? — Je pense, lui dis-je, que c'est à cause du purgatoire. — Ah ! oui, il y a encore cela », fit-il.

Dimanche, 17 décembre [1893]

Je suis à me demander si la terre n'a pas dévié de son axe, soit en se rapprochant du soleil, soit en se plaçant plus directement sous ses rayons. Nous sommes près de Noël et il fait un temps de printemps. Vendredi, l'oncle Stanislas, frileux comme tous les de Lavallaz, a dû ôter son pardessus en allant visiter ses vignes ; hier, nous avons rencontré une étrangère se promenant en taille et, cette après-midi, Marie de Montheys portant sa jaquette sur le bras, en faisant avec Anna le tour de la Sionne. Ce soir, le ciel avait des teintes charmantes, jaune dans le Bas-Valais et un lilas rose délicieux derrière Tourbillon et Valère. Je ne pouvais détacher mes yeux du tableau ravissant que formaient ces deux collines avec le clocher de la cathédrale et la tour des Sorciers, en revenant de la bénédiction des Dames.

Le jour de l'Immaculée Conception, elles ont illuminé toute leur maison, le toit, les fenêtres, balcons, etc., avec des bouts de bougies ; aux portes et aux arbrisseaux du dehors étaient suspendues des lanternes vénitiennes, et la procession a passé là devant en chantant les litanies de la Sainte Vierge et le cantique « Mère,

plus je te vois, plus je te trouve belle. » C'était beau à voir et à entendre ; il y avait beaucoup de spectateurs.

Tout parle de Noël ces jours-ci ! La neuvaine de l'Enfant Jésus est commencée ; nous avons fait hier soir la crèche dans la jardinière de Louise. Elle se trouve, comme les années précédentes, dans l'embrasement de la porte du salon, dans la chambre à manger. Il a sonné aujourd'hui la grande cloche du poupon Jésus et les enfants redoublent de ferveur. Adèle est pleine de foi, de confiance et d'ardeur ; elle était sûre, mercredi passé, que le poupon Jésus viendrait lui jeter des bonbons chez nous ou bien chez tante Henriette où se trouvait sa sœur Jeiette [= Henriette], parce qu'elle avait bien prié à la bénédiction. — « Montons, disait-elle, il vaut mieux être plusieurs pour qu'Il vienne. » En effet, à peine en haut, la clochette retentit et Dédèle se mit à genoux, chantant et remerciant ce bon petit Jésus.

Nos ouvrages avançaient mais ne sont pas terminés. Maman ne fait qu'aller et venir et a surpris le filet d'Henriette, qui s'est décidée à lui avouer son cadeau et à travailler devant elle. Madeleine s'est laissée prendre aussi, son velours épinglé sur la table au moment où elle calquait le dessin de son petit tapis ; maintenant, quand elle va travailler chez tante Henriette, elle dit à maman : « Je vais en haut, tu n'y viendras pas. » Cette pauvre maman n'ose plus bouger par crainte de déranger quelqu'un ; hier, Madeleine ne voulait pas même qu'elle passe d'une chambre à l'autre ; je crois que ces mystères ne l'amuse pas trop et qu'elle se réjouit d'en voir la fin.

M. le recteur [Pierre] de Riedmatten est toujours bien souffrant ; il gémit sans cesse. Je l'ai vu avant-hier.

Le petit Jean a été gentil aujourd'hui avec moi ; je l'ai rencontré en revenant de la messe de onze heures, tout en blanc. Louise avait pris Adèle avec elle à la messe pour qu'elle puisse l'entendre de temps en temps le dimanche, et nous l'avons reconduite à sa bonne.

Le petit José de Kalbermatten a la fièvre typhoïde. On le traite en l'enveloppant dans des draps mouillés d'eau froide, et l'un de ses poumons est attaqué depuis, mais on ne lui change pas son traitement pour cela.

Veille de Noël, [dimanche, 24 décembre] 1893

Elle tombe un dimanche, cette année ; aussi jouit-on d'un véritable repos : tout est prêt ; nous ferons l'arbre cette après-midi et l'allumerons après le souper.

Ce matin, après la messe de onze heures, Louise et moi avons rencontré M. et M^{me} Antoine de Riedmatten et les avons engagés à célébrer leurs noces d'or.

M^{me} [Marie] Rey vient de mourir, hier matin ¹⁵⁶ ; on l'entertera demain. Pauvres enfants, on va se les partager ; M^{me} [Charles] Solioz voudrait garder l'avant-dernière, la petite Anna sa filleule ; elle m'a demandé un avé Maria pour l'obtenir.

Vendredi, 29 décembre 1893

Noël est passé ! Cette fête, si belle, si joyeuse autrefois, ne me laisse qu'une impression triste. Je ne sais si c'est le surcroît de fatigue que l'on s'est imposé pour terminer tous les ouvrages pour ce jour, ou l'espérance déçue que l'on a de ne pouvoir y retrouver les fraîches et douces impressions de la jeunesse et de l'enfance, mais l'on est mal disposé et mélancolique. Il ne doit donc plus y avoir de joie sincère en ce monde, à notre âge, elles ne semblent pas mauvaises cependant, celles de ce jour.

La veille, comme d'habitude, nous avons été sonner aux portes des pauvres. Marie de Montheys et Anna s'étaient jointes à Elvire et à nous ; il s'est trouvé quelques enfants et parents contents.

Le lendemain, les enfants de Louise sont venus voir l'arbre ; Tatie, Paula, Henri et Guillaume, le matin, pendant que j'étais à la grand-messe ; aussi n'ai-je pu jouir de leur surprise à la vue du trousseau de poupée que nous leur avons préparé à chacune. Les autres sont entrés dans la chambre à deux heures ; ils ont fait quelques exclamations en voyant l'arbre allumé ; mon petit filleul n'a pas eu l'air de s'y intéresser, il a pris son jouet, une petite

¹⁵⁶ Marie Rey, veuve de Xavier, est en effet décédée à Sion le 23 décembre 1893.

voiture traînée par un cheval, a mangé des bonbons, et puis c'est tout !

Dimanche, 31 décembre 1893

Pour la dernière fois, j'inscris cette date ; encore une année d'écoulée. Mon Dieu, que le temps va vite ! A quoi bon vivre, si ce n'est pour faire le bien ? Je comprends le vide de tout ce qui n'est pas Dieu, mais il est plus facile de comprendre que de se vaincre.

La température s'est refroidie, mais il fait toujours un beau soleil ; cependant, les malades vont mal : Charles de Torrenté a quitté son appartement pour aller loger au soleil, à l'hôtel du Midi ; M. [Auguste] Bruttin est à sa fin, on croit qu'il ne passera pas la journée.

Nous nous sommes partagées pour les visites de nouvel an : Louise, Augustin et Henriette iront aujourd'hui ; Madeleine et moi, demain.

C'est aujourd'hui l'anniversaire des cinquante ans de mariage de M. et M^{me} Antoine de Riedmatten, mais ils ne le fêteront que mardi. Je viens de les rencontrer se donnant le bras, quels beaux vieillards ! On dit qu'ils recommencent leur lune de miel.

Je me suis promenée avec Eugénie Roten qui sortait leur nouveau chien. Il se nomme Castor et c'est une femelle très bonne pour la chasse, un présent de M. Henri Roten à M. Joseph ; c'est pour cette raison que M^{me} [Charles] Roten le garde après avoir fait tuer Mars, le beau Mars.

Année 1894

Mercredi, 3 janvier 1894

C'était hier que M. et M^{me} Antoine de Riedmatten ont célébré leurs noces d'or. A leur entrée dans l'église, par la porte de Sainte-Barbe [à la cathédrale], l'orgue s'est fait entendre. Madame avait sa robe de soie violette ; elle a soixante-neuf ans et monsieur, quatre-vingt-deux. Après eux s'avançaient M. Raoul [de Riedmatten] et M^{me} Lucie [de Courten], M. Joseph de Kalbermatten et madame, l'oncle Henri de Torrenté et Ida, M. Charles Stockalper et Valentine, M. [Oscar] de Werra et Emma, puis venaient les petits-enfants, les jumelles avec leurs frères Alphonse et François de Kalbermatten, Loulette avec M. [Edouard] Dubuis, Lucie [de Kalbermatten] avec Paul, Pouponne, Stéphanie, Catherine de Werra ; enfin, les bonnes avec les poupons ; celui de l'oncle Henri, et l'arrière-petit-fils, François Dubuis.

Le soir, je me suis rendue chez Louise de Lavallaz. Le petit Jean, poussé par Tatie, est venu m'offrir un « Goffiné », livre de prières dont j'avais envie depuis longtemps. Ernest nous portait, à la même heure, chez nous, une grande caisse de bonbons fondants. Nous en sommes comblés, cette année, et je ne puis en manger parce que j'ai mal aux dents.

M. [Auguste] Bruttin est mort¹ ; je reviens de son enterrement ; il y avait beaucoup de monde et trois autels, mais l'on n'a sonné que la seconde cloche parce qu'il l'avait demandé. Il a reçu les derniers sacrements, du moins Augusta l'a dit à Madeleine,

¹ Auguste Bruttin est décédé à Sion le 1^{er} janvier 1894.

sauf la communion ; mais jusqu'à présent, la manière dont il les a reçus n'est pas certaine : l'un dit une chose ; l'autre, une autre. Tout ce que l'on sait de sûr, c'est que le R. P. Hauger, supérieur des Liguoriens d'Uvrier, l'a entretenu pendant deux heures, puis il s'en est allé en disant : « Je reviendrai demain. » Le lendemain, il est revenu, et le surlendemain. Augusta dit qu'en le quittant ce jour-là, il a dit à sa mère : « Madame, vous pouvez être tranquille. »

Le samedi matin, il a pris mal. Le croyant à sa fin, la famille fit chercher M. le curé [Abbet] et, comme il était absent, M. [Adrien] de Torrenté qui n'était pas chez lui. On courut alors chez M. le chanoine Schnyder ; il vint et donna l'absolution générale à M. Bruttin. Un moment après, M. de Torrenté arrivait avec les saintes huiles et lui donna l'extrême-onction. Craignant que le malade n'expirât avant la fin, il n'essuya les onctions qu'à la fin. Depuis, il reprit connaissance et vécut jusqu'au nouvel an, à huit heures et demie. Avant sa mort, M. Louis Allet lui dit : « N'est-ce pas, M. Bruttin, vous vous repentez du mal que vous avez fait », et il répondit : « Oui, je me repens de tout. » Alors, madame s'écria : « Merci, mon Dieu. »

Pour moi, je le crois sauvé parce qu'il avait l'âme droite et que, si la foi lui manquait, il donnait le bon exemple à sa famille en suivant les préceptes de la religion dont elle pouvait apercevoir le [---]².

Samedi, 13 janvier 1894

Le carnaval a commencé, pour nous, par une charmante soirée que M. et M^{me} Antoine de Riedmatten ont donnée pour leurs noces d'or. Louise, Augustin, Madeleine et moi y étions invités.

C'est que, un peu avant Noël, lorsque nous avons rencontré M. et M^{me} Antoine de Riedmatten sur le Grand-Pont, madame avait répondu à notre demande de faire célébrer ses noces d'or : — « Oh ! mais ces grands repas, je ne puis plus les supporter, ah !

² Notice inachevée.

mon Dieu, ils me font peur ! — Mais vous n'en feriez pas, lui dis-je, ce n'est pas nécessaire, nous vous demandons uniquement la cérémonie religieuse », et M^{me} Lucie de Courten appuya ma demande en ajoutant : « Oui, maman ; à la sortie de l'église, nous vous accompagnerons jusque chez vous et puis chacun rentrera chez soi ! — Chacun rentrera chez soi ! reprit M^{me} Antoine en riant, non, non, je veux alors faire danser mes petites cousines ! »

Nous n'avions pas pris cette invitation au sérieux lorsque, le jour des Rois, en sortant de la grand-messe, Valentine nous invita pour le soir. Il était tard lorsque nous arrivâmes et, déjà, les deux cinquantenaires avaient ouvert le bal en dansant une valse ! Nous avons bien regretté de n'avoir pu y assister. Il n'y avait d'invités, à part les enfants, leurs maris et les petits-enfants, que M^{lle} Marie Kuntschen, Laurence de Riedmatten et son frère [Emmanuel], Elvire, Erasme et [Jean-] Charles de Courten et nous. C'était donc une vraie soirée de famille ; aussi nous sommes-nous parfaitement amusés.

Après minuit, on a tiré les rois. Alphonse de Kalbermatten a reçu le morceau de torche qui contenait la fève. Aussitôt, tous ont crié : « Vive le roi ! » et on lui a porté deux couronnes : une en feuillage que l'on a posé sur sa tête, l'autre en roses blanches qu'il devait offrir à la reine qu'il choisirait. Cette reine fut Madeleine ! On fit asseoir le couple royal sur le canapé, et deux à deux nous nous avançons en mesure pour arriver jusqu'à eux. Là, chaque couple faisait une profonde révérence. M. et M^{me} Antoine ont été la leur faire aussi. Enfin, chaque fois que le roi et la reine dansaient ensemble, l'on claquait des mains ; on fit même une ronde autour d'eux. Plus tard, on but le champagne à la santé de M. et de M^{me} Antoine de Riedmatten et l'on devint très gai. On nous servit aussi du homard ou plutôt un [---] excellent, de la dinde aux truffes, des bonbons, des fruits, etc.

Les plus en train étaient tante Emma, M^{lle} Marie Kuntschen, et, vers la fin, M. Raoul qui l'est presque devenu trop. Les jours suivants, j'ai beaucoup souffert des dents et de l'influenza.

Rosine en est malade ; Fanny de Lavallaz, Marie de Montheys s'en relèvent à peine ; tante Marie de Lavalaz en est au lit. Charles de Torrenté a été plus mal, on craint autant pour sa poitrine que

pour le cœur. M. le Dr de Cérenville, appelé, ne l'a pas trouvé aussi mal que ses médecins d'ici et a donné de l'espoir à la famille.

M^{me} Elodie Stockalper, de Saint-Maurice, est morte hier³ ; je la connaissais de vue. Je crois que nous lui sommes encore un peu parents ; du moins, elle l'est à Etienne et Fanny Dallèves. On ne sait si le bal de mercredi réussira ; j'aurais été à la loge voir l'entrée de Jeiette [= Henriette] dans le monde.

Mardi, 16 [janvier 1894]

Le bal réussit et M^{lle} Marie Kuntschen s'y rendra. Nous l'avons appris en allant, dimanche, Augustin, Louise et moi, faire une visite à M. et M^{me} Antoine de Riedmatten. Ils se trouvaient tous deux dans la chambre à manger avec Emma. Madame et moi avons un peu parlé de tout ; on a un véritable plaisir à l'entendre, elle cause si bien ! Son accent français, sa voix, c'est comme une musique.

La condamnation à mort de Vaillant, le lanceur de dynamite, a fait dire à M^{me} Antoine : « Il y a cependant des familles très pieuses, très bonnes, à Paris, mais que voulez-vous ? le mal se met partout. » Hélas ! rien n'est plus vrai. Un véritable drame vient d'avoir lieu à Conthey dans la nuit d'avant-hier et s'est terminé hier.

Comme c'est l'usage dans les villages, les jeunes gens, leur travail terminé, vont quelquefois le soir faire visite aux jeunes filles. Le frère de l'une d'elles avait prévenu deux garçons de ne plus venir. Malgré ses menaces, ils arrivent dans sa maison, avant-hier soir, et celui-ci en colère leur tire dessus. L'un a été tué raide ; l'autre, blessé au ventre. Le meurtrier vint à Sion consulter un avocat, sans vouloir chercher à fuir ; il fut pris au café Gollet, à côté de notre maison. Et hier, à trois heures de l'après-midi, comme on l'avait laissé un instant seul, il s'est étranglé avec son essuie-mains ! Il n'avait que vingt-quatre ans et sa victime, vingt-deux⁴.

³ M^{me} Elodie Stockalper est décédée à Saint-Maurice le 11 janvier 1894.

⁴ Voir *Gazette du Valais*, 1894, n^o 5, du 17 janvier, p. 2 : « Le drame de Plan-Conthey », où l'on trouve un récit circonstancié.

Mercredi ⁵, 17 janvier 1894

Journée tristement mémorable, Charles de Torrenté vient de mourir ! Il est mort, ce beau jeune homme de trente-huit ans, ce père de quatre petits enfants dont l'aîné n'a que onze ans. Jamais mort ne m'a rappelé plus vivement celle de papa. Lui aussi, c'est une maladie de cœur qui l'emporte ; lui aussi laisse une jeune veuve et de tout petits enfants ; lui aussi s'est vu mourir, jour par jour, heure par heure ; lui aussi regrettait la vie et savait le dire en témoignant par d'aimables paroles combien il lui en coûtait de se séparer de ceux qu'il aimait et [qui] savaient le rendre heureux !

Ce matin, à neuf heures, les coups pour administrer se font entendre ; c'était la troisième fois en ce jour. J'allais accompagner le bon Dieu avec ma famille chez M^{me} Delphine, la femme de Jules de Torrenté, très mal elle aussi. A une heure de l'après-midi, j'entends encore une fois les coups, je me rends à l'église, c'était pour administrer Charles !

Son fils [Charles] suivait le saint ciboire en pleurant, avec son cierge allumé, pauvre enfant ! Au retour, son père était déjà mort ! On n'eut que le temps de lui donner les saintes huiles, mais non la communion. Il est mort dans son fauteuil, chez sa mère [Constance de Torrenté]. Quelques instants avant il a dit : « Maintenant, je sais ce que c'est que la mort. » Puis : « Mon front est déjà froid ! Voyez, j'ai déjà la sueur de la mort ! » Emilie nous a raconté tout cela, cette après-midi, quand Louise et moi avons été voir Charles. Elle était debout près de lui, les cierges n'étaient pas encore allumés, elle lui tenait les mains, lui baisait le front, lui parlait. — « Si au moins je pouvais le conserver comme cela », nous a-t-elle dit.

Pauvre, pauvre veuve ! La mort, quelle chose horrible ! Et il tenait tant à la vie ! Il disait : « C'est triste, c'est pénible de mourir quand l'on est si bien entouré. » Et lorsque j'avais été lui changer les billets de la Garde d'honneur, il y a un peu plus d'un

⁵ Le manuscrit porte jeudi 16 janvier 1894.

mois⁶ faisant allusion à celui qu'il avait tiré, « L'âme éprouvée par le Sacré-Cœur », il disait à Emilie qui voulait le lui faire rendre : « Mais ne sommes-nous pas déjà éprouvés ? Ne plus pouvoir faire comme les autres, c'est pénible. Cependant, si je pouvais rester toujours ainsi, je serai content ! » Et puis : « Ma cousine, ce qui m'étonne, c'est que même les personnes pieuses ont peur de la mort. Pourquoi ? Est-ce à cause de l'inconnu ? » Je lui répondis : « Je pense que c'est à cause du purgatoire ; pour moi, cela ne me ferait rien de mourir si j'étais sûre d'aller droit au ciel. — Ah ! oui, a-t-il fait, il y a encore cela ! » Et il a encore cherché à me rassurer en me disant que je n'y resterais pas longtemps.

Jeudi⁷, 18 janvier 1894

M^{me} Delphine de Torrenté est morte cette nuit. Pauvre Jules ! veuf déjà avec un enfant [Ferdinand] qui vient de naître ! Qu'est-ce que la vie, mon Dieu ? Un temps d'épreuves qui nous est donné pour mériter le ciel et le gagner ! Peut-être que moi aussi, dans cinq ou six ans, je ne serai plus, si je vis jusque-là. La mort de Charles montre que l'on peut mourir d'une maladie de cœur en quelques mois. Il est temps de me préparer à la mort ! Oh ! si je pouvais partir, avoir la vocation religieuse, aller dans un lieu bien loin d'ici, où je ne retrouverais plus la facilité de retomber sans cesse dans mes mauvaises habitudes, où je me sentirais soutenue dans la pratique du bien, où je pourrais communier souvent avec facilité et de bonnes dispositions ! Il me faudrait tout cela pour changer.

Dimanche, 21 janvier 1894

Hier, on les a enterrés tous deux ; maman était porteuse d'offrande chez M^{me} Delphine et tante Henriette, chez Charles⁸.

⁶ Voir plus haut, t. II, p. 243.

⁷ Le manuscrit porte jeudi 16 janvier 1894.

⁸ Voir des notices nécrologiques sur Charles de Torrenté dans la *Gazette du Valais*, 1894, n° 6, du 20 janvier, pp. 1-2, et dans *L'Ami du peuple*, 1894, n° 3, du 20 janvier, p. 2.

Nous nous sommes partagés pour aller accompagner le cercueil, Augustin, Henriette et moi, en bas ; Louise et Madeleine, en haut, avec maman.

Il y avait beaucoup de monde, les sociétés d'agriculture, d'étudiants suisses, les pompiers et je ne sais quoi encore parce qu'il était major, plus une députation du Conseil d'Etat, enfin, ses nombreux parents et amis, de Sion, du Haut et du Bas-Valais. Plusieurs belles couronnes ont été données ; on les a tenues au cimetière pendant que le cortège passait. Comme nous étions près de la tombe de M^{me} Delphine et que je pensais avec tristesse aux rapprochements qu'il y avait eus entre cette mort et celles de papa et de l'oncle Charles, quatorze ans plus tôt, des sanglots se sont fait entendre et puis des cris : « Papa, maman, tous les deux, etc. », on se demandait qui les poussait ; je m'approche, Caroline Rouiller me dit : « C'est Louise Bonvin ! » et je la reconnais. Tout à coup, elle pousse un cri horrible, et puis un second encore plus fort, et elle disait : « Maman, ma chère maman, je l'ai vue, j'ai vu maman, je vous dis que je l'ai vue, ou du moins son cercueil ! Maman, maman, ô ma chère maman ! » Longtemps encore elle a continué ainsi. Comme on songeait qu'elle est orpheline, cela faisait pitié ; j'en ai été si brassée que, de toute la journée, je n'ai pu me remettre ; ces morts, le souvenir de papa qu'elles rappelaient, ces cris de désespoir m'ont fait pleurer toute la journée. Heureusement que je le pouvais, car ces larmes m'ont soulagée.

Mercredi, 31 janvier [1894]

Tante Constance a une inflammation de poitrine ; elle a, je crois, septante-quatre ans, c'est donc dangereux, aussi Mayette en était au désespoir. Mais, aujourd'hui, elle va mieux et l'on espère que le bon Dieu se contentera du sacrifice de Charles.

Les amies de Madeleine et d'Henriette sont venues lundi chez elles et mes sœurs leur ont joué un dialogue charmant. Henriette surtout rend si bien ses rôles. Augustin a récité un monologue : *Barbe bleue* ! Il était habillé en Anglais et imitait tout à fait leur accent. Quoique l'on soit dans le chagrin, il est bon de se distraire

un peu par des jeux innocents, surtout la jeunesse, et de ne pas se laisser aller à l'abattement et la mélancolie qui ne produisent que du mal.

Dimanche des Quarante-Heures, 4 février [1894]

Le curé de Saillon [Charles de Riedmatten], frère de Marie-Louise de Riedmatten, est mort presque subitement⁹. M^{me} Ragozzi est très mal ; M^{me} [Madeleine] Joris aussi, M^{me} [---] aussi : elles ont la fièvre puerpérale, toutes trois sont mères de famille. M^{me} [Aurélié] Solioz, la mère de M. Charles, est aussi en danger par une inflammation de poitrine¹⁰.

Aline de Riedmatten, qui attend son premier enfant pour la fin de février ou le commencement de mars, est dans des inquiétudes terribles avec sa mère et Elvire.

Hier, jour de Saint-Blaise, nous avons été nous faire bénir les cous comme d'habitude.

Mercredi, 14 février 1894

Tante Constance, qui s'était relevée de son inflammation de poitrine au point de faire espérer son lever pour le lendemain, est morte hier d'une maladie de cœur¹¹ ; la mort de son fils [Charles] l'a tuée. Dans la nuit, elle a été prise d'étouffements ; lundi, à sept heures du matin, on l'a administrée, et mardi, à dix heures, elle a été rejoindre Charles. Pauvre Mayette ! toute seule, sans père ni mère, ni ménage. Elle ira, je pense, chez Louiselle, peut-être chez Emilie [sa belle-sœur]. Elle a dit que sa seule consolation était de penser que sa mère viendrait la chercher, parce qu'elle le lui a demandé, et tante Constance lui a répondu oui d'une voix forte. Vont-ils tous mourir dans cette famille ?

⁹ L'abbé Charles de Riedmatten est décédé à Saillon le 2 février 1894.

¹⁰ M^{me} Aurélié Solioz décédera à Sion le 6 février 1894.

¹¹ Constance de Torrenté est en effet décédée à Sion le 13 février 1894.

Dimanche, 18 février [1894]

Jeudi a eu lieu l'enterrement ; tout le monde était triste. Ces morts, l'une sur l'autre, vous laissent dans un état d'abattement qu'on ne peut vaincre ; il semble que le monde doit finir. Paul de Courten, paraît-il, n'a plus que quelques mois à vivre. Ce jour-là était, en effet, le dernier de M. Alphonse Bonvin ; il est mort sans recevoir les sacrements, son enterrement a été protestant¹².

A dix heures, une personne de la famille est venue appeler M. le curé [Abbet] qui, étant empêché d'y aller à cause de l'enterrement, y envoya M. le chanoine Schnyder. On ne sait pas encore au juste ce qui s'est passé ; les uns disent d'une manière ; les autres, de l'autre ; ce qui est sûr, c'est qu'il est parti sans lui donner l'absolution. Plus tard, M. Nantermod se promenait là-bas, en disant son bréviaire. On vint en toute hâte le prier d'accourir près du mourant, mais, lorsqu'il arriva, M. Bonvin venait d'expirer dans les bras de M. [Jean] Travelletti.

Samedi, 24 février [1894]

Je ne sais si j'ai dit que M^{me} [Aurélié] Solioz est morte déjà le mardi gras [6 février], puis, la semaine passée, M. Alexis Dallèves¹³, qui laisse six petits enfants. Enfin, l'on a enterré aujourd'hui la sœur de Mgr [Jardinier]¹⁴ avec une autre femme.

M^{me} [Joseph] Clo, la mère de Wilhelmine, est à sa fin¹⁵ ; M. [Fabien] Moos, le nouveau marié, est assez mal d'une inflammation de poitrine bilieuse, comme celle de M. A. Dallèves.

¹² Alphonse Bonvin est décédé à Sion le 15 février 1894. - Voir sa nécrologie dans *Le Confédéré*, 1894, n° 14, du 17 février, p. 2.

¹³ Alexis Dallèves est décédé à Sion le 18 février 1894.

¹⁴ L'auteur doit se faire ici l'écho de faux bruits ou être victime d'une erreur. Ni les registres d'état civil, ni ceux de la paroisse de la cathédrale ne portent une telle mention. Le recensement de 1880 pour Sion signale (vol. 50, fol. 109) dans le ménage épiscopal la présence de « Philomène, sœur » en qualité de domestique. Or, Philomène Jardinier n'est pas la sœur de l'évêque, mais sa nièce.

¹⁵ M^{me} Joseph Clo décédera à Sion le 26 février 1894.

Parmi toutes ces morts, il y a d'heureux la naissance de la petite d'Aline. La mère et l'enfant vont bien, je les ai vus avant-hier. Le poupon est joli, très joli, tout mignon et se nommera Marie, ou plutôt Maria pour la distinguer de Pouponne. Quand je suis entrée chez M^{me} Charles, elle pliait du linge avec Elvire. M. Léon préparait quelque chose dans la machine à esprit de vin et Lia [de Riedmatten] regardait, assise près de la table. — « Quel bonheur que tout ait si bien été, leur dis-je ; souvent, lorsque l'on appréhende beaucoup une chose, elle tourne du bon côté. — C'est ton « Dieu te garde ! » fit Elvire avec effusion, en faisant allusion au baveron¹⁶ où j'avais brodé ce proverbe, et elle voulait me montrer le poupon ; mais il dormait et, pour ne pas le réveiller, on n'osait le bouger du berceau. Alors Aline témoigna le désir de me voir et, quoique le docteur l'eût défendu, on me permit d'entrer. Je ne fis que lui serrer la main, mais elle me dit : « Je trouve drôle d'avoir un enfant, il ne me semble pas qu'il soit à moi ! » Je la regardai et vis une petite figure mignonne, une jolie bouche, un nez mince et bien formé. — « Il me semble qu'elle tire de votre côté, dis-je à Elvire, et ressemble à M^{me} Charles. » Aline et elle reprirent : « Nous trouvons, au contraire, qu'elle tient de Léon. A cet âge, on ne peut rien dire, nous verrons plus tard qui aura eu raison ! »

Quand je revins dans la chambre à côté, j'affirmai encore l'avoir trouvée jolie. — « On sait que cela fait plaisir aux parents, dit Elvire, mais il ne faut pas trop nous le dire, car nous ne sommes déjà que trop disposés à la voir en bien. — Mais, repris-je, elle est vraiment jolie ; je t'assure que si cela n'était pas, je ne le dirais pas. — Oh ! je sais bien que l'on aurait vu si elle ne t'avait pas plu, mais tu es disposée à la voir en bien parce que tu nous aimes. — Mais non, même sans cela je la trouverais jolie. — Tu vois, tante Elvire, dit Lia, toute heureuse, en se jetant dans ses bras, il faut bien croire que c'est vrai puisque tout le monde le dit. — Oui, me raconta Elvire, Lia est allée dire à sa mère [Mathilde de Cocatrix] : « On dit toujours aux mamans que leurs

¹⁶ Baveron, s. m. Bavette d'enfant qu'on attache au cou. - Voir *Glossaire*, t. II, p. 296.

enfants sont jolis pour leur faire plaisir, mais, pour celle-ci, on ne pouvait faire autrement, parce qu'elle est jolie pour vrai ! »

Lundi ¹⁷, 26 février [1894]

Ce matin, j'ai été trouver Louiselle et Mayette. Elles causaient de Charles avec Emilie. Oh ! qu'elles m'ont fait de peine ! Louiselle pleurait en me parlant de tante [Constance] ; Mayette était très abattue. Je lui ai conseillé, lorsqu'elle sentirait trop le poids de l'isolement, je veux dire l'absence de sa mère, d'aller faire une retraite dans un couvent pour opérer une réaction, parce qu'alors, en revenant, elle sentirait le prix des affections qui lui restent.

Dimanche de la Passion, 11 mars [1894]

Nous en sommes déjà là du Carême ; que le temps passe vite ! quoique ce soit tristement.

Louise et moi allons tous les vendredis à Longeborgne, c'est notre seule distraction. L'avant-dernier vendredi, Adèle est venue avec nous et je lui ai fait prier les stations en les lui expliquant.

Cette après-midi, notre serin canari s'est envolé ! Il aura goûté de la liberté aux mayens et à Sion. Maman avait oublié de fermer la porte de sa cage et l'a mise ainsi sur le balcon. Tout à coup, après-midi, on nous fait signe de la maison vis-à-vis ; Marthe Allet appelle Fanny et lui dit que notre oiseau est chez eux. Personne, chez nous, ne s'était aperçu de sa disparition ; il s'était posé sur une de leurs jalousies et M. [Louis] Allet, je crois, l'avait attrapé, comme autrefois Jacques sur le mélèze de la forêt.

Louise de Lavallaz, me voyant passer depuis son balcon, m'appela pour me confier le petit Jean, Marguerite étant allée à Longeborgne avec les autres et devant dîner en route. Il ne voulait pas me suivre, mais Louise lui a donné cinq centimes pour que j'aie lui acheter des bonbons, c'est ce qui l'a décidé.

¹⁷ Le manuscrit porte lundi 25 février.

Bien des choses se sont passées cette semaine.

Lundi [12], jour d'atelier, ces demoiselles ont parlé d'Emma de Torrenté, qui était laide à l'âge de deux ans et devient maintenant jolie. Le soir, je me suis rendue chez Aline. J'y ai vu son poupon qui leur donne beaucoup à faire. Il y avait là M^{mes} Stéphanie de Kalbermatten, Charles Roten et Joseph de Riedmatten. Aline leur a dit que sa mère et elle ne savaient pas tenir la petite, par manque d'habitude d'avoir gardé des enfants, tandis qu'Elvire s'y était mise tout de suite. Ce même soir ont commencé les instructions de la retraite pascale ; c'est M. le curé [Abbet] qui prêche. Ses sermons sont très pratiques, sur la confession, le péché, la mort, le vol et les restitutions, etc. ; hier, il n'y en a pas eu ; aujourd'hui sera la clôture.

Mardi [13], j'ai passé mon après-midi chez Alphonsine de Torrenté ; on y a beaucoup discuté, encore sur la figure d'Emma de Torrenté, puis sur le mariage, car M. Léon Bruttin a donné un livre sur la femme qui se marie à sa fiancée ; elle nous en a lu certains passages où l'on comparait l'épouse à une liane flexible qui s'appuie sur l'arbre, son époux. J'ai demandé à M^{lle} Marie-Louise Bonvin des nouvelles de Suzanne. — « Merci, me dit-elle, elle s'ennuie un peu moins. — Irez-vous à sa prise d'habit ? lui demanda-t-on. — Je ne sais, mais je ne crois pas. — On aurait peur que tu restes ! — Oh ! je ne resterai pas lors même que j'en aurais la vocation ; mais, ajouta-t-elle, j'aimerais savoir que je l'ai, quoique je ne puisse point la suivre. — Si Suzanne ne l'a point, elle reviendra », dit l'une de ces demoiselles. Personne ne répondit. En sortant, on vit revenir le bon Dieu de chez Marguerite Burtin.

Mercredi [14], Marguerite Burtin est morte. Paul de Courten est venu nous accompagner en promenade. Pauvre jeune homme ! Dire qu'il est condamné et que dans sa famille ils sont pleins d'illusions ; nous lui avons promis de venir le chercher toutes les après-midi pour sa promenade, pendant que M. Albert de Torrenté serait au service militaire. Il [= celui-ci] nous a rejoints ce jour-là, et Louise s'est plu à le taquiner sur sa sympathie pour Cécile de Lavallaz. Il m'a demandé une médaille pour le temps de

son service militaire, mais je croyais n'en point avoir de neuve. Depuis, j'en ai trouvé une de saint Benoît, mais je n'ai plus trouvé d'occasion de la lui remettre. Il a fait si mauvais que nous ne sommes plus sorties que pour aller chez Mathilde Rouiller lui souhaiter une bonne fête et lui offrir la pelote en velours bleu que Louise et moi lui avons brodée. J'ai trouvé M. [Maurice] Rouiller bien changé ; je ne crois pas qu'il vivra jusqu'à la fin de l'année, mais ces demoiselles ne se doutent pas, heureusement, de la gravité de sa maladie. Pendant que nous étions là, M. le Dr Pitteloud est venu et nous a parlé un moment ; il est très aimable. De là, nous avons passé chez Aline et y avons encore embrassé sa petite Maria.

Jeudi [15], le temps s'est dérangé ; Louise n'est pas sortie ; moi, à peine. M. le curé nous a fait une petite visite, et plus tard j'ai été chez Louise de Lavallaz, mais je n'y suis pas restée pour le souper, à cause de la bénédiction.

Vendredi [16], fête de Longeborgne, maman et moi sommes parties à huit heures du matin, par la neige, pour nous y rendre. M. le curé de Nendaz [Jean Gauye] a fait un très joli sermon sur la puissance de la Sainte Vierge auprès de Dieu. Il nous a dit que Bethsabée, la mère de Salomon, avait voulu demander une grâce à ce roi, qu'il lui avait fait élever à ses côtés un trône plus élevé que le sien, disant qu'à sa mère il n'avait rien à refuser, et de là il démontrait que, puisqu'un homme mortel avait tant de respect pour sa mère, à plus forte raison Dieu accorde tout à la sienne. Pour le retour, le temps s'est levé, les chemins étaient meilleurs. Louise et Madeleine y sont allées l'après-midi ; moi, je passais la mienne chez tante Nina, j'y allais voir Anna qui a toujours mal aux pieds. Elle m'a montré un livre sur les francs-maçons, écrit par Leo Taxil¹⁸, et que les garçons ont pris à la bibliothèque du collège. Il y a des discours qui paraissent être bons et des choses affreuses. Mais on dit que l'on ne peut compter sur l'impartialité de l'auteur, parce qu'il a été renvoyé de la secte dont il a emporté la caisse de secours. Si c'est vrai, il n'est guère estimable. Plusieurs

¹⁸ On ne saurait identifier, parmi les nombreux ouvrages de l'auteur sur le sujet, duquel il s'agit ici.

doutent de la sincérité de sa conversion. Laie, en revenant de Maragnenaz, où elle avait été chercher de la mousse avec les Dames, nous a raconté que la femme Reynard lui avait dit : « Nous allons tous aux sermons de M. le curé ; ah ! il prêche bien, il est facile à comprendre parce qu'il répète souvent les mêmes choses. Au retour, elles ont rencontré M. Louis-Xavier [de Riedmatten] et sa fille Camille, avec M^{me} [Benoît] Curiger. Non seulement ils n'ont pas salué les Dames, mais ont dit en riant aux élèves : « Vous allez faire des guirlandes avec cette mousse pour le retour de Suzanne [Bonvin] ? » Laie nous disait que le bruit de son arrivée a couru, mais elle ne le croyait pas véritable, parce que M^{me} Marie-Immaculée n'en savait rien.

Samedi [17]. Tout le monde parlait du retour de Suzanne. On a trouvé qu'elle n'avait pas la vocation religieuse. Son père et Marie-Louise ont été à sa rencontre à Lyon. Chacun parle de cette arrivée d'une manière différente. Les uns disent : « Les parents voient maintenant qu'on ne la leur prend pas de force », ou : « Il ne valait pas la peine de faire tant de bruit de ce départ ; elle leur revient, et l'on verra si sa beauté fera beaucoup de conquêtes ! » Quelques langues peu charitables envers les Dames vont jusqu'à s'écrier qu'on ne la garde pas parce que son père ne voulait pas donner de dot, ou parce qu'elles ont trouvé qu'elle ne pourrait pas leur être utile, etc. Cependant, il me semble que ces Dames devaient savoir à quoi s'en tenir là-dessus, puisqu'elle avait étudié plusieurs années chez elles. Mais on ne se gêne pas de crier contre les ordres de religieuses. Nous avons été arranger l'autel de Saint-Joseph [à Saint-Théodule] avec les lustres, candélabres, chandeliers, crucifix et lampe, que tante Henriette a fait venir d'Einsiedeln avec l'argent des offrandes. J'ai garni quelques vases à fleurs avec de la mousse, de chaque côté de l'autel.

Lundi, jour de Saint-Joseph, [19 mars 1894]

La retraite pascale a continué hier et finira ce soir. M. le curé a pris pour texte de son sermon : « La lumière a paru, mais les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œu-

vres étaient mauvaises »¹⁹. Il a dit qu'il ne fallait pas croire ceux qui parlent contre la religion : 1° parce qu'ils ne la connaissent pas ; 2° parce qu'ordinairement ils ne la pratiquent pas ; 3° parce qu'elle est en opposition avec leur conduite. Il a raconté, à l'appui du premier point, qu'un jour il se rendait à pied au village de Mase lorsqu'il fut arrêté près d'une ferme qui se trouve sur la route, parce qu'on voulait lui offrir un verre de vin. Là, un homme lui dit : « Vous allez à Mase pour confesser ? — Je ferai ce que le curé me dira. — Moi, je veux aussi confesser. — Personne ne vous empêche de confesser ceux qui voudront s'adresser à vous ! — Moi, je me confesse à Dieu. — Confessez-vous à Dieu, personne ne vous le défend. » Quand il vit que M. le curé prenait ses paroles en riant, il se fâcha ; les autres le retinrent et dirent : « Excusez, M. le curé, il a bu un verre de trop ; du reste, il est savant, il a été dans le canton de Vaud ! » Quand M. le curé eut fini son anecdote, tout le monde se mit à rire, et au sortir de l'église, j'entendais des paysannes qui répétaient gaiement en patois « dans le canton de Vaud ! »

Cette après-midi, j'ai été prier à [l'autel] Saint-Joseph [à Saint-Théodule]. Il y avait là Louise de Lavallaz avec une partie de sa famille, y compris mon filleul ; puis, de là, je me suis rendue chez Eugénie, je lui ai dit le désir que j'ai d'avoir une occupation sérieuse et nécessaire pour remplir ma vie ; que, parfois, j'avais souhaité d'être pauvre afin d'être obligée de gagner. Elle m'a comprise et m'a avoué qu'avant d'être religieuse, elle se disait : « Je ne voudrais pas être comme Marie de Riedmatten, à ne rien avoir à faire. »

Je viens de finir ma neuvaine à saint Joseph pour obtenir cette occupation.

Pâques, 25 mars 1894

Alléluia, voici la résurrection du Sauveur ! Je me sens l'âme inondée de joie. Après le carême, les tristes cérémonies de la

¹⁹ Joan. III, 19 : ... *quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem, erant enim eorum mala opera.*

semaine sainte, on se sent un véritable soulagement de pouvoir chanter alléluia. Cette année, Pâques tombe le jour de l'Incarnation, de l'Annonciation de la Sainte Vierge, deux belles fêtes en même temps, mais celle-ci est remise à plus tard.

Ce matin a eu lieu l'enterrement de M. le vicaire Hallenbarter ; il est mort mercredi matin ou mardi soir²⁰, mais on a dû attendre jusqu'à aujourd'hui pour l'ensevelir, parce que les rubriques défendaient de le faire samedi saint et que le vendredi on ne pouvait pas dire de messe. J'ai été le voir, jeudi ; il n'avait pas changé. Une foule nombreuse accompagnait son cercueil jusqu'à l'église ; on voyait qu'il était aimé. Deux ou trois sociétés précédaient le catafalque sur lequel on avait posé une chasuble violette et un calice, avec leurs drapeaux roulés et revêtus de crêpe.

Hier, à la résurrection aux flambeaux, j'avais un papier rose autour de mon cierge ; Augustin, un rouge ; Henriette, un vert ; Louise, un bleu, et cette après-midi, comme de coutume, nous avons été à Valère. Il faisait beau, mais les toilettes étaient moins claires que d'habitude, à cause de la saison peu avancée, et aussi des deuils. L'année passée, je me souviens, j'avais parlé à Charles de Torrenté sur le même prélet de Valère, l'oncle Louis et lui discutaient sur les moyens d'obtenir une école spéciale pour leurs petits garçons ; je leur disais en riant : « Nous verrons quand vous y parviendrez ! » L'école n'est pas encore formée, et il est mort !

Jeudi, 29 mars 1894

L'opéra de M. Charles Haenni a réussi au-delà de toute attente ; au-delà de la mienne, puis-je ajouter, et c'est beaucoup dire, car je suis difficile, mon imagination me représentant presque toujours les choses plus belles qu'elles ne sont ou ne doivent être.

²⁰ L'abbé François Hallenbarter était décédé à Sion le mercredi 21 mars 1894. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 24, du 24 mars, p. 3 ; *L'Ami du peuple*, 1894, n° 12, du 24 mars, pp. 1-2 ; le *Walliser Bote*, 1894, n° 12, du 24 mars, p. 3.

J'aime ces pièces où les sentiments religieux et patriotiques dominant, où les pensées sont nobles ; la vertu, louée ; le vice, puni. Cela répond à ce que je sens.

Blanche de Mans les exprimait : l'amour fidèle uni par la religion, l'amour conjugal vivant de sacrifices, dans une sombre forêt ; l'honneur qui arrache le chevalier valaisan aux affections de sa famille et le fait courir au danger pour la défense de sa patrie ; l'amour paternel qui pardonne et fait trembler de joie le fier vieillard Jean, seigneur de Mans, à la vue de ses enfants ; enfin, l'hymne patriotique adressé au Valais, tout concourait à exciter mon enthousiasme. Une seule chose m'a déplu, c'est la fuite de *Blanche* et son mariage accompli sans le consentement de son père. Mais comme j'aimai le rôle de la sorcière, et quand l'ermite, après l'avoir conjurée de changer de vie, appelle, sur son refus, le châtiment du ciel. L'enfer s'entrouvre, les flammes jaillissent et elle y tombe en se tordant et poussant un grand cri !

M. [Georges] de Quay faisait Jean de Mans, le père ; il a parfaitement joué. Il était encore l'ermite et envoyait en enfer sa fiancée, M^{lle} Angèle Dénériaz, la sorcière. Elle aussi a si bien rempli son rôle que M. le rédacteur de la *Gazette de Lausanne* a dit que c'étaient deux artistes. M. Raymond Evéquo, le fiancé, et M^{me} [Marie-Laure] de Sépibus, *Blanche*, ont parfaitement chanté. Fanny de Kalbermatten a bien rempli son difficile rôle de folle. Les deux petits pages, Pierre, de M. Raoul [de Riedmatten], et la petite [Mimi] Andenmatten étaient charmants, et André Zimmermann, l'enfant de *Blanche*, a bien naïvement rempli son rôle.

M. Haenni a été acclamé, on lui a jeté une couronne depuis les loges. Il était si ému que, rentré dans les coulisses, il s'est jeté dans les bras de sa femme en sanglotant. C'est que l'orchestre a été reconstruit et dirigé par lui, et qu'il lui a fait honneur. Ernest et Raphy Dallèves dans le violoncelle, M. Edouard Wolff dans le violon, le petit [Gustave] Zimmermann dans la contrebasse sont ceux que je connais le mieux des exécutants ²¹.

²¹ Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 22, du 17 mars, p. 2 (annonce de la représentation), n° 25, du 28 mars, p. 3 (compte rendu), n° 26, du 31 mars, p. 3 (cite la *Gazette de Lausanne*), n° 27, du 4 avril, p. 3 (2^e représentation).

Mercredi, 4 avril [1894]

Dimanche, nous avons assisté à une seconde représentation de l'opéra ; il nous a semblé moins bien réussi ; c'est qu'il n'avait plus l'attrait de la nouveauté et qu'on en remarquait les défauts. Marie-Louise a fait offrir par deux petites filles habillées de blanc, deux coussins peints aux auteurs, MM. Haenni et Duruz. Ils en ont été si reconnaissants qu'ils veulent donner la représentation une troisième fois au profit de ses vieilles filles, mais on dit les acteurs très fatigués.

Lundi, 9 avril [1894]

La troisième représentation n'aura pas lieu, parce que Fanny de Kalbermatten a défait son costume. Ses amies se sont offertes à toutes lui aider pour le recoudre, mais elle n'a pas voulu. Cependant, M^{me} Marie-Laure [de Sépibus] était bien disposée et M. Raymond Evéquoqz n'avait pas refusé. Je crois M. Charles Haenni ennuyé ; j'ai vu sa femme et M^{me} Duruz, lors de ma visite du premier vendredi, elles m'ont dit que plusieurs personnes du Bas-Valais avaient télégraphié pour demander si l'on donnerait encore l'opéra et quand. M^{me} Haenni ajouta que, puisque l'on donnait deux fois les petites opérètes, il lui semblait qu'un opéra pouvait être donné trois fois. Il leur a donné tant de peines, je conçois que ces dames regrettent que tout soit fini, et le prix en était destiné à une bonne œuvre. Elles m'ont fait voir les coussins reçus ; ils sont

Dans la *Gazette de Lausanne*, Albert Bonnard consacre deux feuillets à *Blanche de Mans* : l'un au roman historique (n° 73, du 28 mars, p. 3, deux colonnes entières), l'autre à l'opéra de Ch. Haenni et Albert Duruz (n° 74, du 29 mars, p. 3, également deux colonnes).

Bonnard conclut ses articles par ces lignes, que reproduit la *Gazette du Valais* : « La partition de M. Haenni renferme de fort jolies choses et mérite l'accueil qu'elle a reçu. Elle est bien faite et montre beaucoup d'acquis. C'est une promesse que le jeune compositeur voudra tenir en redoublant d'ardeur au travail. Quant au libretto de M. A. Duruz, il ne faut pas lui appliquer les procédés d'une critique grincheuse. On y trouve mieux que du métier et de la versification correcte ou savante : de la fraîcheur, de l'élan, et un enthousiasme sincère. »

en peluche grenat, très bien montés, par Adèle de Sépibus ; au milieu est un carré de satin blanc posé en biais ; sur celui de M. Haenni, M^{lle} Nathalie Franc a peint en or une lyre avec un cahier de musique ; sur celui de M. Duruz, un manuscrit ouvert et un flambeau entourés de feuillage.

En allant placer les billets chez Louiselle, je l'ai trouvée moins abattue ; Alphonsine de Torrenté y était venue pour la remercier du cadeau de noce qu'elle lui avait envoyé, une aiguère, je crois. Mayette se trouve chez Emilie, toujours aussi mélancolique ; elle a beaucoup maigri.

Chez M^{me} Charles de Rivaz se trouvait M^{lle} Marie Kuntschen. Elles ont parlé de nos santés, et la première est convenue avec moi de prendre le remède contre l'anémie, donné par des religieuses, le même jour, soit avant-hier, samedi. Pour moi, j'ai rempli ma promesse.

Nous avons aussi parlé du bal du dimanche [, au Casino] ; Madeleine et Henriette y sont allées avec Marie-Louise Stockalper et Augustin, Louise et moi à la loge avec Fanny de Lavallaz. Il était très animé parce qu'il y avait plus de messieurs que de demoiselles. Quelques-uns sont venus à la loge : M. Henri Evéquoz et Auguste [de Riedmatten] nous ont beaucoup amusées par leurs remarques et leurs réflexions. M. Léon de Torrenté avait conduit Elvire au bal avec M. [Léonce] et M^{lle} [Alphonsine] Cretton ; il est venu nous faire une visite à la loge, témoignant aimablement du regret qu'il avait de ne pas nous avoir en bas ; d'autres ont dit de même nous demandant pourquoi, [par exemple] M. Joseph Burgener qui faisait son entrée dans le monde ce soir-là, comme Henriette et Fanny Dallèves. M. Henri Roten est monté à l'heure du souper à la loge ; il a témoigné de l'étonnement de ce que je me plaise encore à y rester si longtemps ; je lui ai répondu que j'allais partir, Augustin ayant reçu la recommandation de venir me chercher à l'heure du souper. Louise et Fanny sont venues m'accompagner avec M. Franz de Sépibus et sont restées [au bal] jusqu'à deux heures du matin.

Le lendemain, nous avons fait une promenade à Maragnenaz. Madeleine est partie pour Lyon ; elle y va faire une retraite à la Ferrandière.

Lundi ²², 23 avril 1894

Que de choses peuvent se passer dans une semaine !

Madeleine est partie lundi pour la Ferrandière. Depuis longtemps, elle désirait y faire une retraite pour se tranquilliser sur sa manière d'être, car elle trouvait, comme moi, sa vie inutile et sans but. Maman lui a permis d'y aller après avoir consulté M. le curé sur ce qu'il fallait faire. Il lui a répondu qu'il réfléchirait et puis est venu dire qu'il ne fallait pas l'en empêcher. Elle a fait la route seule et nous attendions avec impatience de ses nouvelles pour connaître le résultat de son voyage. Enfin, vendredi, maman était sur le point d'envoyer une dépêche quand sa lettre arriva. Depuis mardi elle l'avait écrite et nous racontait son installation, nous annonçait la mort de la mère Bois que nous avons vue l'année dernière à la Trinité-du-Mont [, à Rome], et celle d'Anne de Berluc, une de nos anciennes compagnes de pensionnat. Elle devait aller à Fourvière ce même jour et « aux Anglais » pour y voir M^{mes} Vaschalde, de Serres, etc., puis entrer le soir en retraite.

Marie-Louise Stockalper se fâchait contre maman qui l'avait laissée partir, craignant qu'il lui vienne la vocation religieuse, mais nous ne le pensions pas.

Aujourd'hui arrive une seconde lettre où elle demande à maman la permission de ne plus revenir ! Elle pleure, cette pauvre maman, et nous tous avec elle. Cependant si Madeleine se trouve heureuse dans cette voie, c'est la meilleure, et désirer qu'elle change est un manque de foi.

Vendredi, l'oncle Stanislas m'a fait visiter le musée du collège, avec tante Dionyse, Madeleine de Lavallaz et Agnès [Roten]. Il est très intéressant ²³. Madeleine [Burgener] a son fils aîné Oswald poitrinaire et l'aînée de ses filles, Hélène, assez souffrante aussi. Elle est venue nous voir et nous lui avons conseillé de faire prendre à Hélène le remède contre l'anémie qui me fait du bien.

²² Le manuscrit porte lundi 26 avril 1894.

²³ Il s'agit du « Cabinet de physique et chimie » installé dans le bâtiment du nouveau collège, et placé sous la direction de P.-M. de Riedmatten, professeur. - Voir *Rapport du Conseil d'Etat sur sa gestion... 1893*, département de l'Instruction publique, pp. 39-40.

Le même jour, un officier français s'est suicidé à Tourbillon. Un officier, commettre une pareille lâcheté ! Il était, on croit, un peu fou, et n'avait que vingt-cinq ans. On ne l'a trouvé que le lendemain, le front troué d'une balle et il a vécu jusqu'à dimanche matin, ayant, paraît-il, recouvré assez de connaissance pour serrer la main du prêtre, M. le chanoine Schnyder, qui lui demandait s'il se repentait, et pour recevoir l'absolution. Ce sera une consolation pour ses parents ! Il devait avoir écrit sur un carnet ou une photographie : « Adieu, mon père ; adieu, ma mère ; adieu, 44^e [d'infanterie] ; pardon. Je donne mes quatre pièces d'un franc, ma montre, mon revolver et mon manteau pour défrayer mes dépenses à l'hôtel du Midi ²⁴. »

Alphonsine de Torrenté nous a invitées pour la clôture de ses ateliers du mardi, demain. Nous n'avions pu y aller mardi passé, parce que nous avons les repasseuses, mais toutes les autres fois, nous nous y sommes bien amusées en même temps que nous avançons à son trousseau. Son amie, M^{lle} Blanche Bourgeau, est très intéressante.

Mercredi, 25 avril [1894]

Quelle alerte nous avons eue hier ! Nous étions au salon avec tante Marie de Lavallaz, et maman pleurait en lui parlant de Madeleine, lorsque l'on frappe à la porte de la chambre grise. Maman me dit d'aller voir et de recevoir dans cette chambre des personnes qui se présenteraient. C'était Fanny Dallèves ! Elle me demande : « Vous ne savez encore rien ? — Non, qu'y a-t-il ? — On croit que Marie-Louise a pris un coup d'apoplexie. » Que l'on juge de notre émotion ! mais elle nous rassura en nous disant que c'était Marie-Louise elle-même qui disait cela, et que seule elle s'en était aperçue, courant en avertir sa servante. Je suivis Fanny chez Marie-Louise et la trouvai venant d'avoir pris un bain. M^{me} Dallèves se trouvait là, persuadée elle aussi du coup d'apo-

²⁴ Le sous-lieutenant Louis Lyet, de Dole, et cantonné à Lons-le-Saunier. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n^o 33, du 25 avril, pp. 2-3, et n^o 35, du 2 mai, p. 2.

plexie. Tout à coup, elle demande une cuvette et la remplit de bile presque entièrement. Depuis, M. le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin a dit qu'elle avait éprouvé une atteinte ou affection du nerf sympathique ; ce n'était qu'une suite de l'émotion causée par la lettre de Madeleine. Mais déjà elle avait fait venir son confesseur, ce qui a fait courir le bruit de son coup d'apoplexie, parce qu'elle prétend devoir mourir de cette maladie qui est celle des Stockalper. Maintenant elle va mieux qu'auparavant.

L'après-midi, chez Alphonsine, a été gaie ; nous avons joué à divers jeux, et M^{lle} Blanche a promis de m'apprendre à peindre sur velours.

Demain, nous allons aux mayens, à Notre-Dame du Bon Conseil, c'est sa fête. Marie-Louise devait venir avec nous, ou plutôt c'était elle qui avait organisé cette promenade. Elle voulait monter aujourd'hui et faire dire demain une messe à la chapelle, mais elle a contremandé son mulet et la messe.

Vendredi, [27 avril 1894]

Notre promenade a parfaitement réussi. Il faisait un temps magnifique ; l'air était pur ; le soleil, chaud et le ciel, bleu. Depuis les Fournaises jusqu'à la courte de la forêt, j'entendais un concert qui alternait entre la musique militaire et le chant des oiseaux. C'est que nous avons les soldats à Sion depuis quinze jours. La semaine passée, c'était le bataillon du Centre, et maintenant celui du Bas-Valais²⁵, et nous nous amusons à les voir défiler, et surtout à entendre jouer la retraite, le soir à neuf heures.

Mais, pour en revenir à notre promenade, je dirai que nous étions Etienne et Fanny Dallèves, Elvire et nous cinq. Elle et Louise sont parties plus tard, à sept heures et demie, et nous, à six et demie. A Vex, la femme d'Antoine Bovier nous a offert du vin et nous avons acheté du pain. Plus loin, Etienne nous a offert des caramels en papier, et les plus jeunes s'amusaient à lire, en marchant, les billets qui s'y trouvaient.

²⁵ Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 33, du 25 avril, p. 2.

Il était dix heures quand nous arrivâmes à Sainte-Anne, et onze quand les deux autres nous y rejoignirent. Alors, nous dînâmes. À une heure et quart, nous partions pour la chapelle d'en haut et, après y avoir dit les litanies de la Sainte Vierge et un *avé Maria*, Fanny Dallèves nous dit qu'Étienne s'ennuyerait si nous y restions plus longtemps. — « Eh ! bien, dit Elvire, faisons notre commission aux demoiselles de Lavallaz et nous reviendrons ensuite, alors celles qui auront encore à prier resteront et les autres descendront. » Nous acceptâmes sa proposition et nous rendîmes au mayen de Lavallaz. Il y avait là Fanny et Cécile qui devaient mettre en ordre leur étage, parce que les RR. PP. ligouriens ont demandé à pouvoir le louer pour un de leurs malades. L'oncle Antoine nous avait chargées de leur dire que la visite de ces révérends pères était remise et qu'elles pourraient descendre quand cela leur conviendrait. Elles ont paru contentes de nous voir et accompagnées jusqu'au mayen Blanchoud, sauf Henriette et moi qui sommes retournées à la chapelle.

Enfin, nous revînmes à Sainte-Anne. Je pris de la mousse à la forêt et quelques branches de sapin.

Ce matin, tante Nina me fait appeler, parce que M^{lle} Blanche Bourgeau donnait une leçon de peinture sur velours à Anna et j'en ai profité.

Mardi, 1^{er} mai ²⁶ 1894

Je revenais de ma leçon de peinture ; c'était samedi matin. Alphonsine, Adèle et M^{lle} Blanche regardèrent avec moi, en passant, près du gouvernement, les soldats du 11^e bataillon qu'on allait licencier l'après-midi. Puis, je rentrai à la maison. — « Nous avons reçu une nouvelle lettre de Madeleine, me dit-on ; elle demande à rester. » Je lus cette lettre raisonnable et sincère, qui suppliait tante Henriette d'insister auprès de maman, afin de lui éviter le supplice de revenir faire ses adieux. Maman s'est décidée à partir, et hier nous avons été l'accompagner à la gare, à cinq heures du matin.

²⁶ Le manuscrit porte mardi 30 avril 1894.

A sept heures, il y avait chez les Dames franciscaines le renouvellement de la première communion, pour leurs élèves qui l'avaient faite la veille. Le révérend père capucin qui prêchait la retraite leur a fait un sermon sur l'humilité.

La veille, nous avons tous assisté à cette belle cérémonie célébrée à la cathédrale et y avons communié en union avec les enfants. Pendant notre action de grâces, on leur a fait entonner un Magnificat et un chant : « Vive le Seigneur, le Seigneur, le Seigneur », qui avaient de véritables airs de carrousel. J'étais émue en pensant à Madeleine, mais ils m'ont distraite complètement de toute émotion. José de Kalbermatten était un des premiers communiants ; son père, sa mère, son parrain Alphonse, ses sœurs, l'ont accompagné à la table sainte.

Ascension, jeudi, [3 mai 1894]

Maman nous a écrit de Lyon ; elle loge au Sacré-Cœur, près de Madeleine, et pleure sans cesse tandis que cette dernière reste calme. Dans la même enveloppe se trouvait une lettre d'elle pour Marie-Louise Stockalper ; nous avons été la lui porter, parce qu'elle ne veut plus venir chez nous pour ne pas voir la place vide de Madeleine. Elle cherchait à la consoler en lui parlant des bonheurs de la vie religieuse, disant qu'elle ne voudrait pas être à la place de ses sœurs. Je crois bien, nous n'avons aucun but dans notre vie ! Ah ! si je savais avoir la vocation religieuse, que je serais heureuse ! Mais je ne pourrais plus m'en aller, maintenant, à cause du chagrin de maman. Pauvre maman, elle en a tant. Comment la consoler ? C'est drôle que, quand on aime, l'on préfère avoir près de soi, mécontent, l'objet de son affection, plutôt que de le savoir heureux ailleurs. Tout le monde ici pleure tant Madeleine que je n'ose pas dire : « je l'envie », par crainte de paraître avoir peu de cœur. Et cependant, aux personnes que j'aime le mieux au monde, à maman même, je leur²⁷ conseillerais de s'éloigner de nous si, par là, elles devaient remplir les vues de Dieu sur elles. Nous ne

²⁷ Le manuscrit porte : « Je *lui* conseillerais ».

sommes dans ce monde que pour faire sa volonté et Lui procurer le plus de gloire possible.

Mardi, 22 mai 1894

Hier ont commencé les travaux du reposoir. Nous avons été à la forêt de M. Oswald de Riedmatten prendre des bouts de sapin et en avons rempli onze sacs, grâce au concours de Reynard qui nous a beaucoup aidés. M. Albert de Torrenté nous a prêté son cheval et une voiture ; Cécile de Lavallaz est également venue nous aider ; on croit que le projet de mariage entre eux commence à devenir sérieux. M. [Joseph] Burgener m'a demandé des nouvelles de Madeleine ; il m'a dit beaucoup la regretter, qu'il l'avait trouvée si gaie au dernier bal, que c'était une perte pour les messieurs de Sion, etc.

Aujourd'hui, nous avons terminé huit guirlandes et huit arceaux, et commencé d'autres. Le premier plan du reposoir représentait un dôme en tarlatane parsemée d'étoiles d'or ; mais comme il venait trop cher, nous nous sommes contentés de le faire en verdure, et peut-être le compléterons-nous l'année prochaine.

Madeleine écrit souvent. Dans sa dernière lettre à maman, elle lui parle de son jour de naissance et le lui souhaite heureux, disant que, pour elle, le bonheur est trouvé, que M^{me} Degyer lui a dit que le bon Dieu la [---]²⁸.

Vendredi, 25 mai 1894

Quel beau jour que celui de la Fête-Dieu, avec ses coups de canon depuis quatre heures du matin, ses reposoirs magnifiques, ses maisons garnies de mélèze et sa belle procession !

Nos peines ont été bien récompensées, notre reposoir était le plus charmant des trois. Son dôme de verdure surmonté de la croix entrelacée de lierre était formé par huit arceaux que nous avons

²⁸ Notice inachevée.

recouverts avec des branches de sapin formant guirlande. Ils étaient reliés entre eux par huit guirlandes également faites en branches de sapin et leur courbe élégante reposait sur huit colonnes blanches entourées de verdure. Tout autour, dans le fond, des fleurs ; sur le devant, une niche rustique mais richement ornée à l'intérieur d'une nappe de dentelles, de candélabres d'or, de fleurs, etc., pour recevoir le Très-Saint-Sacrement ; derrière, une grotte recouverte de mousse, de laquelle retombait un filet d'eau qui venait se perdre dans un petit lac entouré de plantes aquatiques et de pierres de couleurs et de formes diverses. Dans le fond, toujours les pierres de tuf garnies de lierre et de mousse.

Celui d'en haut représentait une chapelle blanche, très élevée, dans une forêt, avec un M en roses naturelles posé sur le devant.

Celui d'en bas, également une chapelle blanche, mais basse, garnie intérieurement de draperies en velours rouge, bordées de franges d'or. Tout autour, il y avait un parterre de fleurs et, au milieu, deux rondeaux²⁹ de marguerites.

Enfin, le reposoir de l'évêque, placé comme l'année dernière à l'entrée de l'évêché, était mieux qu'en 1893. Dans le fond, se trouvait un autel richement orné, recouvert d'un tapis en velours rouge brodé par M^{lle} Lucile Joris, et sur le devant, de légères colonnes bleuâtres entourées de verdure.

La procession était belle, mais il y avait peu de vierges ! J'en étais, ainsi que Louise et Henriette. Je portais la Sainte Vierge, Paula représentait saint Jean et son petit frère Jean, l'un des disciples. Tatie en bleu et blanc portait un drapeau du saint Cœur de Marie ; Marguerite [de Lavallaz] en blanc et or, un des rubans du grand drapeau ; Pouponne, celui de la Sainte Vierge avec Célestine Allet.

Je n'ai plus le temps d'en dire davantage. Le seul moment ennuyeux était celui où il a fallu défaire le reposoir et rendre les fleurs.

Mon petit filleul a la rougeole ; il est très gringé et ne veut pas rester au lit.

²⁹ Rondeaux, pour arceaux. - Voir plus loin, t. II, p. 343.

Mardi devait passer au Grand Conseil le recours en grâce de la femme [Crésence] Zenklusen, celle qui a étranglé sa sœur [Thérèse] pour s'emparer de sa fortune. C'est une espèce de brute sans aucune sensibilité, elle n'a que vingt-huit ans. Condamnée à mort à l'unanimité, elle n'avait d'espoir en la vie qu'en la clémence des députés. Déjà, le bourreau se trouvait à Saint-Maurice, son aide et la guillotine, à Sion, parce que la loi ordonne d'exécuter les condamnés dans les vingt-quatre heures. La cause avait été remise à une commission dont la majorité des membres trouvaient que la grâce ne devait point être accordée, et cependant la crainte de prendre sur eux la responsabilité d'une vie humaine leur fit rédiger un rapport plutôt favorable. Les messieurs, tels M. Jules Ducrey, Elie Perrig, etc., obligés par leur charge d'assister à l'exécution si elle avait lieu, firent leur possible auprès de leurs connaissances membres du Grand Conseil afin de les engager à demander la grâce ; ils étaient malades de frayeur. L'oncle Guillaume, qui devait surveiller l'installation de l'échafaud, écrivit au Grand Conseil pour obtenir la grâce ; puis les membres qui, dans l'assemblée, prirent la parole le firent en faveur de la condamnée, et aucun n'osa prendre sur lui de leur faire opposition. Enfin, tous les juges, qui avaient été unanimes à la condamner, parce que c'était leur devoir, étaient tous pour la grâce, également par crainte de la responsabilité de sa condamnation. Elle a donc été grâciée, mais un déplacement de dix voix l'aurait condamnée. Il y a eu 59 voix pour la grâce et 39 contre³⁰.

Quand l'oncle Guillaume est venu lui annoncer sa grâce, elle s'est jetée à ses pieds en le remerciant. Il lui a dit que c'était à Dieu qu'elle devait demander pardon et dire merci.

Ce qu'il y a de joli dans cette affaire, c'est que deux forçats ont donné sur leurs épargnes (ils n'ont que septante centimes par jour), l'un deux francs et l'autre trois, afin que l'on fasse dire des

³⁰ Sur cette affaire, voir d'abord la *Gazette du Valais*, 1893, n° 78, du 30 septembre, p. 3 ; puis, *ibidem*, 1894, n° 41, du 23 mai, p. 1 ; n° 44, du 2 juin, p. 2. - On trouvera en outre plusieurs rapports officiels (message, jugements, etc.) dans les annexes du *Protocole du Grand Conseil*, mai 1894, n° 21.

messes pour que la condamnée ne périsse pas sur l'échafaud. Et ces forçats ne la connaissaient pas, ils n'étaient pas même de son endroit. C'est peut-être à leur sacrifice que la femme doit sa vie ; le bon Dieu a fait tourner toutes choses en sa faveur. Espérons que son âme en profitera.

Vendredi, 1^{er} juin [1894], fête du Sacré-Cœur

Ce jour réunit trois belles fêtes : le premier jour du mois consacré au Sacré-Cœur, le premier vendredi du mois et de l'octave après la Fête-Dieu. Je me suis sentie remplie d'une joie spirituelle ; ah ! si cela pouvait continuer ainsi, je deviendrais bonne à force d'être heureuse.

Dans ma tournée pour les billets zélateurs, je me suis arrêtée chez M^{me} [Charles] de Rivaz et lui ai fait compliment sur Jeanne, que l'on a trouvée charmante à la procession de la Fête-Dieu, sous son voile de tulle. Chez M^{me} Emilie et Mayette [de Torrenté] se trouvait M^{me} Louise de Courten. Je crois qu'elles pleuraient quand j'ai frappé, du moins elles avaient les yeux rouges, et M^{me} de Courten a voulu se retirer dans la chambre à côté, mais son pied s'est trouvé embarrassé dans un drap que Mayette brodait et je l'ai vue cherchant à se sauver. Mayette lui a dit : « Mais, Louise reste ! c'est Marie-Philomen », et elle est rentrée.

Partout nous avons parlé de la nouvelle heure³¹. En voilà une invention ! Cela brouille tout le monde, on sonne midi à onze heures et demie, etc. Les horloges sont avancées d'une demi-heure et les heures de classe, de bureau, les messes, sont retardées du même temps, pour que tout reste comme auparavant. On dînera désormais à midi et demie ; la classe commencera à deux heures, etc., et les messes de huit et onze heures, à huit et demie, onze heures et demie. Et tout cela pour l'arrangement des employés du chemin de fer. Encore si toute l'Europe avait la même heure, mais c'est chose impossible ; on l'applique d'après les méridiens ;

³¹ L'heure de l'Europe centrale, avancée d'une demi-heure dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 43, du 30 mai, pp. 2-3.

ainsi, nous serons, dès aujourd'hui, en avance d'une heure avec la France, qui n'a pas voulu adopter ce ridicule système et ne serons d'accord qu'avec l'Allemagne et l'Italie ; l'Angleterre est d'un autre méridien. Il ne valait certes pas la peine de nous embrouiller pour ce résultat, car enfin le soleil n'avancera pas ; il fera nuit au même moment et le froid paraîtra en hiver comme auparavant. Déjà notre canton était en avance sur l'heure du soleil ; que sera-ce maintenant ?

Dimanche, 3 juin [1894]

Nous avons vu Alphonsine de Torrenté de retour de son voyage de noces. Son mari nous a saluées pour la première fois du titre de cousines. Elle a été à Besançon et vu le tableau peint par M^{lle} Blanche [Bourgeau]. Ses parents ne veulent pas croire qu'elle y ait travaillé ; il est vrai qu'elle n'avait que passé les couches de la manière indiquée et que l'oncle Charles l'avait complètement retouché.

Cette après-midi a eu lieu la réunion de Saint-Vincent de Paul à l'évêché. M. le curé [Abbet] nous a fait une charmante allocution sur le zèle que nous devons avoir pour le bien spirituel des âmes, surtout envers les membres de notre famille si nous en avons qui ne pratiquassent pas leurs devoirs religieux. Heureusement, dans la nôtre, quelque nombreuse qu'elle soit avec oncles, tantes, grands-oncles, grands-tantes, cousins et cousines, il n'y en a point de ce genre. Si tous ne sont pas aussi fervents, du moins ils remplissent leurs devoirs essentiels, et c'est une grande grâce de Dieu que cette union de sentiments religieux et conservateurs dans nos proches.

Mardi, 12 [juin 1894]

Tante Henriette est partie hier matin pour Lyon. Elle a eu dernièrement une vive déception en apprenant par une lettre de Madeleine, qu'elle ne pourrait pas loger à la Ferrandière. Elle se trouve chez M^{lle} Chambon, qui l'avait invitée. M. le curé lui a permis de dire à Madeleine tout ce qu'elle pourrait pour l'engager

à revenir. Je pense que ce sera bien inutilement. Elle ne nous a pas répondu sur ce que nous lui demandions de l'emploi de ses journées, ni de l'époque de sa prise d'habit. Elle avait parlé du mois d'août, mais maman désire qu'elle remette la cérémonie au mois de septembre, parce que cela nous dérangerait davantage pendant la saison des mayens. Elle lui a écrit dans ce sens, et tante Henriette doit en parler à la supérieure, ainsi que de la dot. Ces dames croient que Madeleine a une fortune particulière parce qu'elle est héritée de papa ; elles n'ont pas l'idée d'un pays pauvre comme le nôtre. Maman ayant droit à la moitié de l'usufruit, Augustin à la maison, et le reste partagé entre sept nous paie à peine la pension et nos vêtements. Encore sommes-nous dans les riches.

Lundi, 18 juin [1894]

L'oncle Henri de Torrenté est arrivé de Berne, samedi soir. Il avait écrit pour demander qu'on ne lui fît point d'ovation à cause de son deuil³². Mais on lui a répondu que c'était le pays que l'on fêtait en sa personne et qu'on ne pouvait pas accéder à ses désirs³³.

En conséquence, un cortège a été formé, qui devait se diriger depuis le sommet du Grand-Pont jusqu'à la gare. En tête marchaient des petits garçons portant des flambeaux, puis Alphonse de Kalbermatten avec le drapeau fédéral suivi d'autres petits garçons, un plumache³⁴ au chapeau et tenant les drapeaux de chaque canton. Troisièmement, il y avait les jeunes filles habillées de blanc portant les armoiries des treize districts du Valais, précédées d'une quatorzième avec un bouquet : Emma de Torrenté. Voici les treize autres par rang de taille : Rate Wolff, Jeanne de Rivaz avec le district de Sion, Caroline (celui d'Hérens), Marie-Louise Pitteloud, Blanche Spahr, Léna Delacoste, etc. Je ne me

³² En deuil de sa mère Constance et de son frère Charles.

³³ Henri de Torrenté vient d'être élu président du Conseil des Etats. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 45, du 6 juin, p. 1, et les autres journaux valaisans contemporains. - Sur sa réception à Sion, le samedi 16 juin, voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 49, du 20 juin, pp. 1-2.

³⁴ Plumache, s. m. Espèce de graminées (*Stipa pennata*) ; réunies en bouquet : plumet. - Voir Chr. Favre et Z. Balet, *op. cit.*, p. 382 : plumache, s. f.

souviens plus des autres. Les étudiants suisses les suivaient, puis la Société de gymnastique avec leur drapeau qui porte la devise « [---] et fort », les pompiers en costume, casque en tête, la Société d'agriculture, la municipalité, les députés et le Grand Conseil.

Il y avait foule à la gare. Je me suis trouvée très bien placée et j'ai pu tout voir malgré ma myopie. Lorsque le train est arrivé en gare, on a tiré un premier coup de canon. Les conseillers d'Etat, MM. Antoine de Riedmatten et Joseph de Kalbermatten, ont été à sa rencontre. Arrivé au milieu du passage que l'on avait laissé libre, l'oncle Henri a pleuré ! Il pensait probablement à sa mère et à son frère Charles qui s'étaient réjouis de ce jour, lorsqu'il a été nommé vice-président, et qui n'ont pu le voir.

Pouponne était là, mêlée à la foule, avec sa bonne, mais on ne la lui a pas montrée. Ces enfants ont maintenant si grande idée de leur père que Stéphanie prétendait à Pierre de Riedmatten, qui soutenait le contraire, que son papa est plus grand que le bon Dieu.

Lorsque le cortège a passé sur la Planta, on a tiré un second coup de canon, puis un troisième à son arrivée à l'hôtel de ville. Sur son passage, des feux de Bengale illuminaient la ville. M. Charles de Rivaz lui a fait un discours de bienvenue auquel il a répondu après avoir reçu le bouquet d'Emma de Torrenté, en rapportant tout l'honneur qu'il recevait au canton du Valais, auquel la Confédération avait voulu justement témoigner son estime, parce qu'il s'est toujours bien montré en toutes circonstances, etc. De là, il s'est rendu à son appartement de la rue du Château, accompagné du Conseil d'Etat, des jeunes filles et des petits garçons, tandis que le reste du cortège faisait le tour de la grande fontaine pour redescendre au café de la Planta, où ils ont eu [une] soirée familière.

Mayen de Sainte-Anne, samedi, 30 juin [1894]

Depuis plus d'une semaine, je me trouve ici et n'ai pas eu le temps d'écrire un mot.

Jeudi 21, par un temps magnifique, je partis à sept heures de Sion pour arriver aux mayens à dix heures. J'y trouvai

M^{me} Charles de Riedmatten, Aline et Elvire avec M. Léon de Torrenté et la petite Maria. Ernest aussi faisait déjà un séjour ici, parce qu'il fait peindre son chalet. Il m'invita de prendre mes repas chez lui, ce que j'acceptai de grand cœur.

Vendredi [22], M^{me} Charles de Riedmatten m'invita à dîner et je faisais mon déjeuner à l'esprit-de-vin.

Samedi [23], je redescendis pour la distribution des prix³⁵ et pour remonter lundi.

Enfin, mardi [26], ce fut le tour des autres, sauf maman, tante Henriette, Augustin et Louise.

J'appris lundi soir l'assassinat de M. Carnot, à Lyon, mais sans détails. Avide de nouvelles comme on l'est aux mayens, j'en parlai devant mes sœurs, [à] Anna et [à] Marie de Preux, qui descendaient jeudi passé. Le lendemain, Charles et Henri montaient pour m'apporter un paquet de *Gazette [du Valais]*.

Ce soir, je redescends pour assister à la comédie des collégiens, exercée par Augustin et composée par M. Léon Roten³⁶.

Jeudi, 5 juillet 1894

Maman est avec nous, aux mayens, depuis mardi. Comme on ne trouvait pas de mulet à cause de l'alpage, elle a pris la poste jusqu'à Vex, puis, de là, est montée à pied aux mayens. Louise et moi étions parties la veille, ayant suivi le chemin qui mène de

³⁵ Qui a lieu, au théâtre, le dimanche 24 juin, avec une représentation théâtrale donnée par les élèves des écoles primaires et composée des pièces suivantes : *Le sourd ou l'auberge pleine*, comédie en deux actes, [par Saint-Jovial (Paris, 1891)], et *La Vengeance de Maître Herbette*, opérette-féerie en un acte, [par l'abbé Auguste Thibault, (Paris, 1891)]. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 49, du 20 juin, p. 3, et n° 51, du 27 juin, pp. 2-3.

³⁶ Le dimanche 1^{er} juillet 1894, les étudiants du collège de Sion donnent, également au théâtre, à l'occasion de la clôture des cours, la représentation de deux pièces : *Le Martyre de la Pologne*, drame en trois actes, traduit en français, par Léon Roten [l'original allemand, *Der Polen Opfertod*, paraîtra en 1896 à Einsiedeln], et *Le violon de Stradivarius*, farce en un acte, par E. Bouly de Lesdain. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 52, du 30 juin, p. 3, et n° 53, du 4 juillet, p. 3 ; *Walliser Bote*, 1894, n° 26, du 30 juin, p. 3, et n° 27, du 7 juillet, p. 3.

Vex à la chapelle des Agettes dont c'était la fête, pour y faire une petite prière. Au mayen Rouiller, je vis Mayette qui me parla de Madeleine. — « Ce que je ne comprends pas, me dit-elle, c'est qu'on ait le courage de se séparer de sa mère quand on a le bonheur de la posséder encore ! » Pauvre Mayette !

Une forêt a brûlé, ce même jour, près de Lens³⁷, et de nouveaux meurtres anarchistes ont été commis contre les journalistes qui avaient flétri celui de l'assassin [Caserio] de Carnot³⁸. Que les hommes deviennent mauvais quand ils n'ont pas de religion et qu'ils sont à plaindre ! Plus encore que leurs victimes, parce qu'ils sont coupables et perdent le ciel, seul bien véritablement précieux.

L'enterrement de Carnot a été magnifique ; mais ce qui est mieux, on a célébré, pour lui, un office religieux à Notre-Dame [à Paris] auquel ont assisté les autorités françaises. Depuis longtemps cela ne s'était plus vu, et la religion a fait un grand pas. Si les suites en sont favorables, M^{me} Carnot y sera pour beaucoup, car c'est grâce à sa piété que son mari a pu recevoir les derniers sacrements. Ce que peut une femme chrétienne pour le bien en ce monde, quoique ce ne soit pas elle qui en retire la gloire ! Mais Dieu voit tout, cela suffit ; il rétablira la justice après notre mort et rendra [---]³⁹.

Vendredi, 6 [juillet 1894]

Nous aurions désiré d'avoir la messe, aujourd'hui, pour le premier vendredi du mois, mais il n'y en a eu qu'à la chapelle du mayen Roten. J'y suis allée pour arriver au Sanctus, parce que c'était loin de là chez nous. Mais j'avais mon ouvrage et suis restée chez tante Dionyse qui m'a invitée à dîner. Il y avait Erasme [de Courten] chez eux, avec le R. P. Séraphin. Jamais je n'ai trouvé un cousin si aimable ; je crois que l'air des mayens influence sur son moral.

³⁷ Les journaux contemporains ne signalent pas d'incendie dans la région de Lens.

³⁸ Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 53, du 4 juillet, p. 1.

³⁹ Notice inachevée.

M^{me} Mayette [Wolff] habite dans le même chalet, parce qu'elle a loué le sien à des étrangers, amis de M^{me} [Raphaël] Ritz. Elle et sa famille dînent dans la même chambre, mais pas à la même table. Nous avons discuté sur beaucoup de sujets.

Mardi, 10 juillet [1894]

Une indicible mélancolie s'est emparée de moi, je m'ennuie ! Je m'ennuie de ma vie inutile, de ma jeunesse qui s'en va sans que j'aie employé ses forces à un but quelconque. Dans ces dispositions, la moindre contrariété m'éprouve, la plus légère peine me fait pleurer. J'ai tant versé de larmes depuis dimanche que les yeux me brûlent comme du feu et en sont tout gonflés.

Faudra-t-il que ma vie se passe tout entière ainsi et que, pour consolation, je n'aie en perspective que la mort ? Je ne la désire pas, j'en ai peur, et cependant je crois qu'elle ne tardera pas à venir me chercher, car, vraiment, je ne me sens pas bien, et je crois que cette sensibilité excessive vient de mon état maladif. Je me trouve les jambes lourdes, elles sont plus enflées que d'habitude ; les reins me font mal et j'ai comme un feu intérieur qui me brûle l'estomac et la poitrine. Au moindre mouvement, je deviens tout en moiteur, je crois être pleine d'eau.

Mais le moral est encore bien plus malade, je me sens avide d'affection et me trouve isolée. J'ai bien maman, mais je n'ai qu'elle, et encore je la fais souffrir sans qu'elle puisse me soulager. Tante Henriette est toujours si bonne pour moi, mais je sens que je n'ai pas la première place dans son cœur, comme lorsque j'étais enfant. Je n'ai plus d'amie d'enfance ; Eugénie est religieuse ; Louise de Lavallaz, à Reckingen, au milieu de sa nombreuse famille, n'a guère le temps de penser à moi.

Louise, ma sœur, a un caractère trop opposé au mien pour m'être une confidente ; elle ne me comprend pas et redit, sans y penser, aux personnes du dehors ce qui se passe entre nous.

Henriette que j'ai tant aimée enfant, pour laquelle je me serais privée de tout, est celle qui me montre le plus d'indifférence. A son âge, je pleurais de voir pleurer mes sœurs ; elle parle, non pas froidement, mais volontairement des choses qu'elle sait me causer de

la peine ; elle me voit pleurer et chante en même temps. C'est ce qui me fait le plus souffrir.

Fanny est celle qui a le plus de cœur ; si elle m'offense, c'est par imitation des autres, sans vouloir m'affliger mais pour se donner de l'importance.

Je sais bien que ce n'est pas bien méchant ce qu'elles me disent et que je le prends trop vivement ; mais ce n'est pas leurs paroles qui me font de la peine, c'est leur manque d'affection pour moi. Elles sont jeunes, elles se suffisent entre elles avec leurs amies et nous laissent de côté sans regrets. Elles ne désirent pas notre société et cherchent au contraire à nous éloigner quand viennent chez nous les jeunes filles de leur âge. Comme nous étions autrement ! Tante Henriette et tante Nina avaient avec nous à peu près la même différence d'âge que nous avec nos sœurs, et combien notre joie était plus vive quand elles consentaient à jouer avec nous, comme nous le leur demandions avec instance, comme notre joie était doublée par leur présence ! C'est que nous les aimions, et quand on aime on veut faire participer à tout ce que l'on éprouve les personnes qui ont notre affection. Personne n'aurait osé dire d'elles, devant nous, quelque chose qui ne fût pas à leur avantage ; nous en aurions éprouvé un serrement de cœur qui se serait fait jour, et si c'était des égales qui nous auraient fait cette peine, nous aurions défendu de toutes nos forces nos tantes, jusqu'à nous attirer des paroles blessantes mais qui ne nous auraient pas blessées autant que celles qu'elles adressaient aux nôtres. Mes sœurs, au contraire, font chorus avec leurs amies, même contre nous. Si l'une d'elles ose se moquer d'un petit travers, d'un chapeau mal garni, d'une robe mal arrangée (et elles osent, voyant qu'on ne s'en fâche pas), au lieu de s'indigner, comme nous aurions fait, que l'on osât rire devant nous des personnes qui nous sont attachées, elles rient entre elles, elles approuvent leurs paroles, elles préfèrent l'approbation ou l'appréciation de leurs amies à celle de leurs sœurs ! Ah ! lors même que mes sœurs auraient tous les torts, je les soutiendrais devant les autres, devant celles qui ne font point partie de la famille !

Mais le sang n'est plus rien maintenant, on cherche au-dehors les satisfactions du cœur et l'on garde pour l'intimité les paroles

désagréables, celles qui blessent le cœur et la politesse et froissent les sentiments délicats.

Qui pourrait penser que des plaisirs inoffensifs, approuvés chez les autres, deviennent pour une sœur une source d'amertume et de taquineries ? Cela est cependant. Privée d'occupations comme je le suis, je m'étais intéressée aux poules qui peuplent notre place ; j'en avais fait couver, choisissant les œufs moi-même et suivant le développement qui se produit, jour par jour, dans l'œuf. Une fois nés, ces petits êtres, bien à moi, me ravissaient ; je cherchais à deviner d'après la couleur de leur duvet à laquelle de mes poules ils devaient le jour ; j'assistais au changement du duvet en plumes, et je m'attachais à eux. Hélas ! dès la première fois je ne pus goûter ma joie avec plénitude. La poule couveuse ne m'appartenait pas, mais à Henriette ; elle prétendit avoir droit sur mes poussins, je me fâchai, car elle ne s'en souciait pas comme affection, mais en voulait pour les tuer et que tante Henriette les lui paie. Souvent, lorsqu'elle me voyait jouissant de ma couvée, elle me répétait : « Tu m'en dois un », et cela suffisait pour m'enlever le plaisir du moment. Elle l'a eu, son poulet ; les miens ont été volés pour la plupart.

D'autres fois, elles chassent les poules qui m'appartiennent, se plaignent de ce qu'elles viennent autour d'elles, affectent de les trouver laides, et leur adressent les épithètes injurieuses quand elles voient que je suis là. Au fond, ce ne serait rien si elles ne choisissaient expressément pour cela les moments où je puis les entendre, et que, lorsque la volaille appartient à maman, elles ne s'en occupent pas.

Combien de fois n'ont-elles pas répété, cette année, que maman s'est achetée une couvée ! « Quel bonheur qu'elle ne soit point à toi, nous pourrions la manger ! » Ce n'est pas du tout qu'elles s'en soucient ; Caroline ne les aime pas, et d'ailleurs maman en achetait quand elle n'en avait pas ; mes sœurs n'y perdaient rien. — « Et puis, ceux-ci seront probablement trop petits encore pour être tués quand nous descendrons ! » Non, elles prennent plaisir à me contrarier, parce que, trop souvent, je prends la mouche. Je ne leur en veux pas, c'est naturel de se taquiner entre sœurs, mais j'aimerais qu'elles choisissent un sujet qui ne me tienne pas au cœur ; ces

remarques désobligeantes me blessent à la longue, et j'en suis venue à n'avoir plus de plaisir à ce que j'aimais, ce qui me montre, hélas ! le peu de délicatesse de sentiment de mes sœurs ; je préfère me priver d'une joie que de souffrir dans mon cœur ; cela me fait souffrir de voir que mes sœurs ne m'aiment pas assez pour vouloir m'éviter un froissement, qui ne leur rapporte rien que la satisfaction de m'avoir vexée.

Tante Henriette est aux mayens depuis hier soir. Si elle n'est pas montée plus tôt, c'est que tante Nina a été souffrante d'un empoisonnement par le marc de café ou d'une cholérine approchant du choléra, on ne sait pas au juste ; elle a souffert horriblement.

Les demoiselles Rouiller avaient avancé les messes de la chapelle d'en bas à l'heure nouvelle, avec l'avis de M^{me} de la Pierre. Les personnes habitant les mayens éloignés en étaient mécontentes, mais l'oncle Henri, à son arrivée, a tout fait changer, comme patron de la chapelle. Aussi, hier, nous y trouvions-nous une demi-heure trop tôt. En sortant de la chapelle, je dis à l'oncle Henri : « Est-ce grâce à vous que nous avons la messe à l'heure habituelle ? Je pensais que vous la retarderiez. — Certainement, me répondit-il, je ne suis pas de ces gens qui se lèveraient à minuit parce qu'on leur dirait que minuit est sept heures du matin. » Au contraire, M^{me} de la Pierre a été mécontente de ce changement, parce qu'elle a avancé toutes ses occupations d'une demi-heure, elle préfère aller d'après les montres que d'après le soleil et trouve qu'on aurait dû tout avancer, comme elle l'a fait. Je lui ai dit : « Mais, en hiver, la nuit et le froid ne s'en iront pas plus tôt. — Eh ! bien, qu'on fasse, pour les classes, un horaire d'hiver. » Je pensais qu'il n'y a pas seulement les enfants de classe qui sentent le froid et subissent l'obscurité.

Lundi, 30 juillet 1894

Le ciel est couvert, voilà ce qui m'engage à écrire. J'aurais tant à dire si j'avais le temps, ou si je pouvais porter ce cahier dehors, à la forêt, mais il me faudrait encore de l'encre, des plumes, tout un bagage dont on s'apercevrait, et comme chez nous la

discrétion est inconnue, que mes sœurs ne craignent pas de dire au dehors les choses les plus intimes qui se passent en famille, je suis obligée de me cacher pour tout ce que je ne veux pas voir être publié au dehors. Cela me coûte beaucoup, parce que j'ai un naturel expansif, et bien souvent je laisse échapper de mes pensées et de mes sentiments, ce que je regrette quand je les entends répéter et commenter par des personnes de la ville qui ne me connaissent que superficiellement et ne peuvent les comprendre. Avant, cela ne m'arrivait pas, j'avais Eugénie à qui je pouvais dire toutes les folies qui me passaient par la tête, étant sûre qu'elle me les garderait. Cela me soulageait et me donnait le temps de réfléchir et de me remettre. Hélas ! il est inutile de regretter les jours passés, mais que la discrétion est une belle chose, une grande sauvegarde de la réputation de chacun et du bonheur domestique ! Mais j'en reviens à nos occupations et plaisirs des mayens.

Un jour, c'était, je crois, le 17 juillet, un mardi, les habitants de nos quatre mayens, Charles, Jacques de Riedmatten, Dallèves et le nôtre, se sont mis en route pour faire une charmante promenade.

Il y avait M. Léon de Torrenté avec Aline, Jacques, sa femme et Léon ; Etienne, Raphy et Fanny Dallèves ; Louise, Augustin, Henriette, Caroline, Fanny et moi. Le rendez-vous était au mayen d'Ernest Stockalper, à six heures et demie de la nouvelle heure, ce qui fait six heures. Aline et son mari se sont fait attendre un peu, et nous étions trop tôt.

Nous sommes descendus beaucoup plus bas que Vex, jusqu'à la Borgne, ce qui nous a permis de voir tous les biens des habitants du village qui se trouvent en dessous. Il y en avait beaucoup, et nous y avons vu au milieu une petite chapelle dédiée à la Sainte-Famille⁴⁰, un peu avant de passer devant la tour du château de

⁴⁰ On trouvait effectivement autrefois, en Courtille, sur le chemin conduisant de Vex au château, puis à la Borgne, un oratoire démoli il y a environ quarante ans. L'existence de cet oratoire, mentionné à notre connaissance dans aucune publication, a été confirmée à M. Grégoire Ghika, archiviste cantonal, par des personnes âgées de Vex qu'il a interrogées à cet effet, mais nul n'a su dire à qui il était dédié.

Vex, où s'est passée la vie de cette malheureuse femme espagnole, dont on a fait une légende depuis ⁴¹.

Sur le versant opposé, après avoir traversé le pont Riva ⁴², la montée était raide et nous sommes arrivés à Mase à neuf heures de l'ancienne heure. A l'église, nous avons agité nos mouchoirs pour que l'on nous vît du mayen, mais maman et tante Henriette étaient, à cette heure, à la messe de la chapelle d'en bas et n'ont rien vu. Cette promenade était une suite de celle faite avec Marie-Louise, Madeleine et Elvire, en automne passé ⁴³. De Mase, nous nous dirigeâmes sur Saint-Martin, en passant par [Suen]. Après le village de Suen, nous vîmes une petite chapelle de la Sainte Vierge et puis nous descendîmes sur la route d'Evolène. Nous nous étions arrêtés à prendre nos dix heures, dans une jolie forêt où nous restâmes une heure. Jacques chanta et au même instant un étranger passa. Il nous salua pour répondre au coup de chapeau de Raphy et voici qu'à Euseigne, tandis que nous dînions, à la même place que l'année passée, en revenant du pas de Riedmatten, nous revîmes passer ce même étranger avec deux autres. Alors, ce furent de la part des messieurs des hurras, des cris : « C'est notre étranger ! » et des saluts auxquels il répondit.

Le seul ennui, c'est que Charlotte [de Riedmatten], ayant mal aux pieds et se sentant fatiguée, a dû prendre la poste jusqu'à Vex et nous quitter. M. [---], que nous avons vu à Euseigne et qui nous avait aidés aux reposoirs, nous a salués sans s'approcher de nous.

Le retour par les pyramides et Hérémente s'est fait assez vite pour que nous arrivions aux mayens avant sept heures.

Maintenant, Augustin est à Lyon chez M. Fougerat, mais il doit en revenir ce soir, et bientôt ce sera notre tour.

⁴¹ Cette légende est sans doute le fait d'une tradition orale, plus ou moins déformée. « Espagnole » a pu signifier, aux yeux des gens du pays, « étrangère », ou encore « étrange », c'est-à-dire une personne menant une existence bizarre. Il pourrait s'agir de cette Marion Vouille, mendicante habitant Combioulaz, dont M. Maurice Zermatten raconte l'histoire dans *Les Sèves d'enfance*, Bienne, 1968, pp. 54-61. Cette explication nous a été proposée par M. G. Ghika.

⁴² Le manuscrit porte *Rivaz*. Il s'agit du pont dit *Riva*, au-dessous de Combioulaz, qui n'a rien à voir avec la famille de Rivaz.

⁴³ Voir plus haut, t. II, pp. 223-225.

La prise d'habit de Madeleine est fixée au 6 août et nous partons le 1^{er} des mayens, et le 4 de Sion, pour y assister.

Tante Nina a fait venir une musique et hier nous avons dansé chez M^{me} [Charles] de Rivaz. Paul de Courten s'y trouvait ; il ne va pas mieux. Mercredi, il était venu nous voir et dîner chez nous, mais il paraît que cela l'a fatigué, aussi, hier, est-il remonté à mulet. Il nous avait aidées à garnir la chapelle, parce que c'était la veille de [la] Sainte-Anne, et nous l'avions fort bien arrangée, recouvrant avec des bouts de sapin les deux barrières de bois qui protègent les rosiers. Au-dessus, nous y avons mis un petit sapin, et le soir, M. Léon et Aline nous ont porté deux grands mélèzes pour mettre de chaque côté. Au-dessus de la porte, M. Léon a suspendu un panier rempli de marguerites. L'intérieur était tout blanc : fleurs naturelles et tapis, etc. Malheureusement, il a plu pendant la nuit ; aussi y a-t-il eu moins de monde qu'à l'ordinaire : M^{me} Léonce de Werra et sa fille Fanny, M^{me} Lucie de Courten avec Pierre et Anny [de Riedmatten], les dames de la Pierre moins Anna qui avait mal au cou, avec Marguerite [de Lavallaz] et Eugène [Ducrey].

Le jour de la Sainte-Madeleine, maman a invité les dames à rester au mayen, et les plus jeunes, c'est-à-dire M. Léon, Aline, Elvire, Jacques, sa femme et son fils [Léon], Anna et Laie de Preux et leurs frères, les Dallèves, etc., à faire un goûter dans la forêt de Salins. Nous avons suivi le bord du bisse et, de là, pris un chemin à travers la forêt qui nous a conduits au mayen de l'hôpital. Nous avons prié dans l'oratoire Zimmermann, à la chapelle d'en haut, et avons rencontré Léon de Lavallaz, de retour d'Angleterre.

Mardi, la jeunesse doit se réunir pour faire des guirlandes de mousse qui serviront à la fête des Etudiants suisses, fixée au 19 septembre.

Premier vendredi, 3 août [1894]

Nous sommes à Sion depuis avant-hier soir et à la veille de notre voyage. Je n'aime pas ces jours de préparatifs, ils me fatiguent, quoique je ne fasse pas grand-chose. Mais c'était hier la Portioncule, il a fallu monter aux Capucins sous l'ardeur du

soleil et, sans pouvoir se reposer, entrer et sortir de l'église, poussée, écrasée par la foule. Et pour entendre l'office, rester debout dans une chaleur étouffante, parce que l'église était pleine et qu'il n'y avait pas de place. De plus, le sermon du curé d'Evolène [Laurent Zufferey] était très long, mais bien pratique, sur les indulgences : 1^{er} point, ce que c'est que les indulgences ; 2^e point, l'Eglise a-t-elle le pouvoir de les accorder ? 3^e point, ce qu'il faut faire pour les gagner. J'avoue que la fatigue m'en a fait perdre une partie ; je ne pouvais plus respirer ; heureusement, je n'ai aucune disposition à prendre mal, je ne suis jamais tombée, sans connaissance, de ma vie.

J'ai vu aux Capucins plusieurs personnes de connaissance de Sion, des mayens et même d'ailleurs, et je leur ai recommandé de prier pour Madeleine. Il y avait M^{lles} Chappex, Caroline Rouiller, Esther de Sépibus, Rosalie Penon, Louise Bonvin, les deux demoiselles [Eugénie et Marie-Louise] de Chastonay venues de Sierre avec leurs tantes, M^{lles} Suzanne et Justine de Courten, M^{lle} Julie Cropt, etc., les dames [Charles] de Rivaz, [Edouard] Dubuis, Pauline Ribordy, Célestine de Courten, tante Marie de Courten et tante Léonie. Nous avons également rencontré Eugénie de Courten qui est dernièrement revenue de Paris, du couvent de Sainte-Clotilde, mais [qui] ne peut monter aux mayens, parce que son grand-père est malade et que ses parents restent ici.

Augustin est revenu mardi à midi, de Lyon, seul, car ses amis ayant voulu faire le voyage en bicyclette, ne sont arrivés qu'hier après-midi. Ce sont les deux messieurs Fougerat. Le second est encore plus petit que le premier, il n'a que dix-neuf ans. Nous avons soupé avec eux et, ce matin, ils se sont dirigés sur les mayens avec Augustin. Il faisait du soleil et ils n'avaient pas de parapluies quand, un peu après leur départ, le ciel s'est couvert et un petit orage s'est déclaré.

Augustin a vu Madeleine quatre fois et l'a trouvée très heureuse. Il nous a aussi raconté des choses intéressantes sur l'Exposition⁴⁴. Malheureusement, on a dû juger Caserio hier, et peut-être

⁴⁴ Il s'agit de l'Exposition universelle internationale et coloniale de Lyon, tenue du 29 avril au 11 novembre 1894.

qu'on l'exécutera pendant notre séjour à Lyon. Alors, gare aux bombes !

J'ai oublié de raconter les aventures de notre petit canari ; il s'était sauvé, maman ayant laissé la porte de la cage ouverte. Il a volé au-dessus du mayen de Jacques, puis au-dessous dans la sérande⁴⁵, et plus loin encore. Les petits garçons des fermiers le suivaient des yeux et à midi ont pu le reprendre parce qu'il s'est posé à terre. Mais l'autre jour, nous trouvons la cage à terre, tordue, et point d'oiseau dedans. Elle était posée sur la fenêtre près de la première rampe d'escalier et nous avons supposé qu'un chat sauvage était entré par la cuisine et l'avait mangé. Pauvre petit canari⁴⁶ !

Mais, l'autre jour, Augustin, en descendant le matin, trouva la cage tombée près de l'escalier (on l'avait posée, la veille, sur la fenêtre qui se trouve près de la première rampe). Elle était vide, les barreaux tordus. Quel émoi !

Nous avons supposé qu'un chat sauvage était entré par la fenêtre grillée de la seconde cuisine dont la porte se trouvait ouverte, et avait fait tomber la cage ; mais l'oiseau a-t-il pu se sauver ? a-t-il été mangé ?

Augustin penche pour la seconde supposition ; moi, pour la première, celle de l'espérance, et j'écoute sans cesse, en passant sous les arbres, si j'entends sa voix.

Pauvre petit canari ! Je m'étais attachée à lui. S'il a dû périr, j'aurais mieux aimé que ce fût en se sauvant, au moins il aurait joui de quelques jours enivrants de liberté.

Les oiseaux, on ne devrait pas les tenir en cage ; ils sont faits pour voler ; c'est triste de les voir obligés de replier leurs ailes et de ne pouvoir s'en servir.

Pour moi, si l'on m'en donnait, je les garderais l'hiver pour avoir la joie de les délivrer au printemps et jouir de leur contentement. On dit : « Mais ils périssent ! » Eh bien ! quand cela serait, une fois morts, ils ne sentent plus rien et ils auront du moins joui

⁴⁵ Sérande, s. f. Forêt, bosquet, de propriété privée.

⁴⁶ En reprenant sa notice après une interruption, l'auteur se répète par mégarde.

de leur vivant ! Ce n'est pas comme un homme, qui possède une âme et peut mériter en souffrant, ou espérer de trouver un moyen d'évasion. Un être humain comprend la mort et peut l'appréhender ; il voit ce qu'il laisse ici-bas, se fait des soucis ; il craint le jugement de Dieu, le purgatoire ; la responsabilité des actions de sa vie lui pèse, il en devra compte à un juge parfait qui sait tout, qui voit tout et connaît jusqu'à nos plus secrètes pensées ; à un juge infiniment juste, qui ne peut laisser impunie la moindre de nos imperfections. Je comprends qu'il craigne la mort quand l'attente, chez un dentiste, vous fait trembler. Mais un oiseau ne prévoit rien, et quand il a cessé de vivre, tout est fini pour lui.

Mayen de Sainte-Anne, [samedi], 11 août 1894

Depuis hier, nous sommes de retour aux mayens, après avoir fait un voyage bien agréable malgré quelques petits désagréments.

Maman avait écrit au chef de gare du Bouveret de nous procurer des billets aller et retour pour Lyon, par la Savoie, qui avaient un rabais à cause de l'Exposition et devaient durer six jours. Il nous dit que les billets étaient prêts à Saint-Gingolph ; là, Henriette et Augusta [Bruttin] sont descendues pour les prendre, mais un employé malhonnête les rappela grossièrement : « Venez donc, quand c'est moi qui ai vos billets ! » A trois heures et quelques minutes de l'heure française, nous étions à Lyon. Comme le couvent des Dames franciscaines se trouve près de la gare, nous y sommes allées ; nous sonnons à la porte, elle s'ouvre toute seule ; nous n'osions pas entrer quand une voix nous appela. C'était Madame [---] qu'Henriette connaissait. Elle fut contente de nous voir, nous fit entrer dans le parloir et nous offrit du vin et des fruits, ce que nous acceptâmes avec grand plaisir, car nous avions bien chaud ! C'était une température différente de celle des mayens. M^{me} [---] était à l'adoration mais vint nous rejoindre, son heure écoulée. Nous leur montrâmes nos photographies du mayen, de la chapelle, faites par M. [---], [qui] est amateur. Elles n'étaient en ce moment que deux dames de chœur, toutes deux connaissant Sion.

Après avoir assisté à la bénédiction, nous nous rendîmes à l'hôtel de Rome où nous avons arrêté nos chambres : il n'y en avait pas, et les dames qui tiennent cet hôtel ne nous avaient pas prévenues comme nous le leur avons demandé en leur envoyant des timbres. Quelle déception ! Elles nous envoyèrent conduire dans une maison particulière où l'on prend des pensionnaires. Nous montons, montons je ne sais combien d'étages ; c'était presque la tour de Pise ! Là, on nous fit entrer dans un salon, et une dame nous parla, parla jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour penser à aller chercher un autre logement. Alors elle nous dit qu'elle n'avait que ce salon à nous donner, qu'elle y mettrait un lit et ouvrit deux alcôves. Maman avait mal à la tête et moi aussi ; nous n'avons pas eu le courage de nous en aller et de reprendre nos effets.

Le lendemain, après avoir entendu la messe à l'église de Saint-Jean, située en face de nous, nous allâmes à l'Exposition, car on ne pouvait voir Madeleine ce jour-là. Nous avons commencé par visiter la coupole. Il y avait de tout ⁴⁷.

A huit heures moins quelques minutes, on nous fit entrer dans la chapelle du couvent et, peu d'instant après, les deux postulantes habillées, l'une de satin blanc, l'autre de soie blanche brochée, avec un voile de tulle, une couronne en fleurs de lis, des souliers de satin blanc, se sont avancées, un bouquet à la main, mais si vite qu'à peine a-t-on pu voir leur visage. Pour moi, je n'ai distingué que leur tournure, par derrière.

Madeline paraissait très grande et mince avec la longue queue de sa robe et avait bien meilleure façon que l'autre, plus petite et plus épaisse.

Elles sont arrivées près du chœur, se sont agenouillées un instant, puis assises pour entendre le sermon du R. P. Fayollat. Il leur a dit [---] ⁴⁸.

Quand il eut achevé, elles s'agenouillèrent près de la grille du chœur ; là, le père bénit leurs voiles de novice et le leur mit sur

⁴⁷ Notice inachevée. L'auteur avait réservé, en vue de la remplir, une page blanche. - En outre, à la fin de cette notice inachevée, l'auteur a dessiné à la plume, en marge, un buste d'enfant.

⁴⁸ Notice inachevée : une ligne en blanc dans le manuscrit.

la tête par-dessus l'autre. Alors elles sortirent et revinrent entendre la messe en habit de novice. A la communion, elles reçurent le bon Dieu pour qui elles ont tout quitté et nous les suivîmes à la table sainte avec les parents des autres religieuses. Enfin, elles entrèrent dans les stalles pour embrasser les religieuses et se retirèrent.

Nous prolongions notre prière, croyant que l'on viendrait nous avertir de venir déjeuner ; mais, ne voyant venir personne, nous sortîmes. Une dame nous attendait à la porte et nous fit entrer au grand salon, converti en salle à manger. Tous les autres parents s'y trouvait déjà. Nous commençons à déjeuner quand Madeleine arriva sans que nous l'attendions, nous saluant d'un air joyeux. L'émotion de la revoir, et en ce costume, nous fit toutes pleurer ; mais elle n'était pas émue et nous disait : « Ce n'est pas permis de pleurer quand je suis si heureuse. » En effet, son visage rayonnait, ses yeux brillaient de joie. Comme je pleurais aussi, elle me dit : « Comment, toi aussi ? moi qui comptais sur toi pour me comprendre. — Je te comprends bien, lui répondis-je, mais cela ne m'empêche pas d'être émue. » Augusta s'écria à travers ses pleurs : « Il est vilain, ton bonnet ! » parce qu'elle lui avait dit : « Je ne puis pas bien t'embrasser à cause du bonnet ! » Cette exclamation fit rire les personnes qui se trouvaient à notre table.

Au premier abord, en effet, son costume nous sembla lui aller mal ; sa figure paraissait plus maigre et plus pâle et sa façon, toute changée. Maman lui en fit la remarque ; elle nous répondit : « Vous comprenez que je ne me suis pas faite religieuse pour être belle ! » Elle nous a conduites dans la grande allée, encore toute verte cette année, puis au calvaire, à la grotte du fond où se trouvent peintes toutes les maisons du Sacré-Cœur. De là, nous avons passé devant le gymnase et y avons rencontré M^{me} Vaschalde qui nous a cordialement saluées, nous a pris les mains, nous disant : « Il faut que vous cherchiez à faire lever l'interdiction des couvents du Sacré-Cœur en Suisse, afin que nous fondions une maison en Valais et que Madeleine puisse revoir son pays ! »⁴⁹

⁴⁹ Ici, l'auteur a laissé deux pages blanches pour compléter ultérieurement sa notice.

Ce mois d'août, comme il a vite passé ! Beaucoup de personnes parlent déjà de redescendre à Sion, les Antoine de Lavallaz, entre autres. Nous avons été leur faire une visite, hier matin. Tante Marie avait enfermé Jean-Jean dans la chambre borgne, parce qu'il n'avait pas regardé ses lettres. Ce n'est pas tant de sa faute, à ce pauvre petit ; il est si distrait et ne peut appliquer sa pensée à rien. Je suis montée avec tante Marie pour le délivrer. Il pleurerait ; cette chambre borgne est un véritable cachot, tout noir, où il sent mauvais. L'Irlandaise, pensionnaire de M^{me} Antoine, a dit : « Moi croyais l'enfant mourir, comme lui criait ! » Nous avons parlé du mariage futur de M. Paul de Torrenté ; il aime, paraît-il, une jeune fille qui n'est pas de Sion. Léon, son ami et confident, n'a pas voulu nous dire qui. M. Armand [de Riedmatten] est venu avec sa femme et sa belle-mère faire une visite à maman, mais nous étions à faire des guirlandes de mousse dans une forêt, au-dessus du bisse. Auguste de Riedmatten y est venu et nous a bien amusés. Hier, il a passé ici, et Louise lui a offert d'y rester un moment, puis il est venu à la forêt où je me trouvais et m'a fait la lecture dans *Les salons d'autrefois*⁵⁰. Il cherchait des champignons pour M^{me} [Xavier ?] de Cocatrix.

Loulou de Courten était aussi aux guirlandes. Il se trouve chez son oncle, M. Ferdinand Wolff, ses parents étant au pèlerinage d'Einsiedeln⁵¹. Il m'a raconté que, pour avoir donné une gifle à son cousin, son oncle l'avait chassé, qu'il n'avait ni soupé ni déjeuné le lendemain, mais avait été dîner au mayen de l'hôpital. Il était rentré pour se coucher et resté au lit jusqu'à onze heures pour avoir moins faim.

Marie-Louise a voulu nous faire faire une promenade à Essertse mais il a plu et nous n'avons pas dépassé Thyon où nous avons dîné.

⁵⁰ *Les Salons d'autrefois. Souvenirs intimes*, par M^{me} de Bassanville, Paris, 1862-1864, 3 vol.

⁵¹ Le pèlerinage valaisan organisé à Einsiedeln du 20 au 22 août 1894. - Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 54, du 7 juillet, p. 2, et nombreux communiqués et comptes rendus dans les numéros suivants.

M. Ferdinand Stockalper a passé quelques jours aux mayens ; il y était pour la fête de l'Assomption. Nous avons communié, le matin, à une première messe de la chapelle d'en haut. Louise est restée pour la seconde, invitée à déjeuner chez Fanny de Lavallaz. L'après-midi, tante Henriette nous a offert le fromage rôti à la forêt de Vex ; nos cinq mayens s'y trouvaient.

Dimanche, 2 septembre 1894

Nous allons partir pour le mayen de Lavallaz. C'était hier la fête de tante Marie, mais elle nous a dit de venir aujourd'hui, parce que l'oncle Guillaume et M. Edouard seront là. Nous les avons vus monter aux mayens, hier soir, depuis la place des demoiselles Rouiller. Isabelle prend sa fête le 1^{er} septembre au lieu du 31 août, et nous avons été, Louise et moi, lui offrir nos vœux et un bracelet à cette occasion.

Il fait une chaleur accablante et nous sommes sur le point de descendre à Sion ! Que deviendrons-nous là-bas ? Ah ! beau temps des mayens, que tu passes vite ! et tout est fini pour une année, si nous vivons encore l'année prochaine. Mais j'entends les autres qui partent ; il faut que j'aille, parce que nous commençons une neuvaine à la chapelle d'en haut pour la Nativité de la Sainte Vierge.

Mercredi, 12 septembre 1894

Je suis seule aux mayens. Hier, la famille les a quittés pour Sion, et j'ai obtenu de maman de pouvoir rester jusqu'à ce qu'Augustin remonte pour arranger le fourneau. J'aimerais bien que ce ne soit pas déjà demain.

Le temps avait changé depuis mercredi ou jeudi passé ; il a fait très froid et même neigé, en sorte que mes sœurs regrettent moins de descendre.

Jeudi passé, M. [Bernard] Cropt, la famille Dallèves et celle de l'oncle Charles de Preux ont quitté les mayens. Le matin, M. le docteur Cropt est venu nous donner un dernier bonjour et nous

l'avons reçu au petit salon. Il s'est assis sur le canapé de bois et M^{me} Dallèves, sur le fauteuil ; puis, ils sont partis pour se rendre chez Marie-Louise et Ernest. Nous avons M. le curé de Vex [Pierre Fardel] à dîner et nous n'avions pas terminé notre repas que l'oncle Charles, Anna, Laie venaient nous faire leurs adieux.

Après leur départ, nous avons été au mayen d'Ernest attendre le départ de la famille Dallèves et de Célestine Barman. Il ne pleuvait plus, mais l'air était glacé.

Le lendemain étant le 7, nous nous sommes toutes confessées à M. le curé de Vex, afin de pouvoir communier pour l'anniversaire de la mort de papa et le premier vendredi du mois.

Le 8, jour de ma fête, le temps n'a pas changé. Enveloppés de fichus, nous ne parvenions pas à nous réchauffer. Maman m'a donné un bidon, cinq francs, un verre de toilette bleu avec le nom de Marie marqué en rose (malheureusement M. l'abbé Jacquier me l'a déjà cassé) et un petit sac de drap ; tante Henriette, du satin blanc pour peindre ; Augustin, une petite lanterne ; mes sœurs, un parasol ; Aline de Riedmatten, un petit couteau ; M. l'abbé, une caisse de raisins. Nous avons été faire nos adieux à la chapelle d'en haut et rencontré l'oncle Henri, Ida de Torrenté, Pouponne, la famille Du Grosriez. Le père et la mère fêtaient leurs cinquante ans de mariage ; ils ont invité Marie-Louise et Ernest.

Le lendemain a été le rendez-vous de plusieurs personnes, chez nous, sans qu'elles le sachent. Comme nous jouions au croquet pour nous réchauffer, les demoiselles Rouiller sont venues m'apporter un charmant ouvrage ; c'est un carré long d'étoffe pour mettre derrière les lavabos qu'elles ont brodé en bleu. Le matin, nous avons été faire nos adieux à la chapelle d'en bas ; il avait plu, neigé et grésillé.

La veille, nous les avons faits à la chapelle d'en haut, et près du mayen de Kalbermatten avons rencontré l'oncle Henri, Ida, Pouponne et Stéphanie qui se rendaient chez M^{me} Stéphanie [de Kalbermatten], où M. et M^{me} Du Grosriez donnaient une fête en l'honneur de leurs cinquante ans de mariage. Plus bas, nous voyons venir M. [Du Grosriez] avec Ernest. Louise, ma sœur, dit à Marie-Louise : « Il est sûrement venu vous inviter ! — C'est possible ! s'écrie-t-elle d'un air effrayé ; quel ennui ! pourquoi

n'ai-je pas pris un autre chemin ? » Une fillette passait. — « C'est la petite Du Grosriez, dit Louise. — Il ne manquait plus que cela, reprend Marie-Louise, elle aura peut-être entendu. » Un instant après, son père et Ernest arrivent, et le premier invite Marie-Louise très aimablement. — « Je vous remercie, dit-elle, je n'ai pas une toilette présentable. — A la montagne, tout est reçu », insiste-t-il, et la voilà forcée d'accepter l'invitation. Louise riait en descendant, quoique cela lui fît mal de rire. Mais le soir, Marie-Louise nous a raconté qu'elle s'était très bien amusée. Ils ont goûté dehors, sur la place du mayen Dubuis ; François, Lucie, Paul [de Kalbermatten] ont chanté. — « Oui, chantons à l'hymen du seigneur Maggeren et de sa noble dame, etc. ⁵² »

Mais je reviens à dimanche. Un instant après les demoiselles Rouiller, tante Marie est descendue avec les enfants. Aline et son mari, Charlotte de Riedmatten nous ont fait l'honneur et le plaisir d'une petite visite. M. Nantermod venait voir M. l'abbé Jacquier ; Augustin et les jeunes ont joué aux tarots avec eux, et pendant ce temps, Henri de Lavallaz, Anna, Marguerite et Piccolo arrivaient aussi. Nous étions je ne sais combien de personnes à table pour le goûter, quoique Charlotte, Aline, les demoiselles Rouiller n'aient pas voulu rester.

Voilà que mardi, jour du départ, il fait beau ; c'est contrariant. Je suis donc restée ; j'ai soupé chez M^{me} Charles de Riedmatten et passé la soirée avec elle, Elvire, Jacques, Charlotte et leur inséparable Léon. Il avait tinté à Vex et ces dames ne savaient si c'était pour Antoine [Pitteloud], leur fermier, ou pour sa sœur [Marie-Madeleine], tous les deux très mal. Jacques avait chargé un homme de Vex de lui crier depuis le village oui si c'était pour Antoine, et il a distinctement entendu ce oui, en sorte que tout le monde était triste, parce que c'était un ancien fermier qui avait servi sous cinq générations en comptant Léon [de Riedmatten]. Ils ont

⁵² Début du chœur du premier acte, scène I, de l'opéra *Blanche de Mans* :
Nous chantons à l'hymen
Du seigneur Maggeren,
Et de la noble Dame...

- Voir *Texte des chants*, cité plus haut, t. II, p. 234, note 143.

retardé leur départ des mayens d'un jour à cause de l'enterrement qui doit avoir lieu demain. Je pense y aller aussi.

Ce matin, je me suis levée tard ; j'ai eu de la peine à allumer le feu. Quand j'ai eu déjeuné, je me suis rendue à la chapelle d'en haut, puis, de là, chez M^{me} Charles de Riedmatten pour dîner. J'ai passé quelques heures avec ces dames, et suis revenue au mayen à trois heures et demie de l'ancienne heure. J'ai lavé ma robe noire et un fichu ; j'ai travaillé au crochet et à faire un pompon pour béret. Après une petite visite à la forêt, je suis revenue copier des proverbes jusqu'à ce que le fermier m'apportât mon lait et que Catherine [Vuissoz], de Pierre [Bonvin], vînt chercher les pantalons que maman avait préparés pour son frère Jean-Pierre [Bonvin]. J'ai soupé et passé la soirée chez Charlotte. Jacques et elle sont venus m'accompagner jusqu'ici par un magnifique clair de lune. On entendait jouer la musique de Bramois à Saint-Léonard.

Jeudi, 13 septembre 1894

Ce matin, après avoir déjeuné chez Jacques et Charlotte, je suis descendue avec eux, M^{me} Charles de Riedmatten, Elvire et M. Léon, à Vex, pour l'enterrement d'Antoine, leur fermier.

Il n'était pas encore dans la bière quand nous sommes arrivés mais sur un lit, recouvert d'un drap et de son habit blanc. Elvire a soulevé le capuchon et nous l'avons vu. Il n'avait pas changé. Sa femme, ses filles pleuraient ; son petit-fils Antoine, l'enfant de Madeleine Bovier, poussait des sanglots qui vous attendrissaient. Madeleine, elle-même très chagrinée, pensait à son mari, Charles [Pitteloud], qui est au militaire et ne reverra plus son père. Il en avait le pressentiment et voulait que Jacques lui verse une chaudière d'eau bouillante sur ses jambes, le jour de leur lessive, afin d'être dispensé du service. On est par trop raide pour ce militaire. Les soldats doivent revenir samedi ; on lui avait envoyé une dépêche où l'on disait qu'Antoine était à l'agonie, puis, deux jours après, une autre pour annoncer sa mort, et il n'a pu revenir pour l'enterrement. Marie-Louise est montée de Sion pour la triste cérémonie ; je l'ai chargée de saluer ma famille. Elle est

redescendue, depuis la vieille église⁵³, avec M^{me} Charles de Riedmatten et Elvire, et je suis remontée avec Charlotte, Jacques et M. Léon. On nous a offert un verre de vin chez Antoine, mais Charlotte et moi avons laissé aux messieurs le soin de prendre ce rafraîchissement devant la maison du mort.

Quand nous sommes arrivés là, avant l'enterrement, la table était mise à côté d'Antoine exposé, puis le cercueil est arrivé, ses fils l'ont mis dedans, ont cloué la boîte et portée devant la maison. Alors les parents se sont mis à table et ont mangé.

Ce n'est qu'après que nous sommes descendus, un cierge à la main, jusqu'à l'église. On enterrait en même temps sa sœur, la femme [Marie-Madeleine] Vuissoz, de sept ans plus âgée que lui. Elle est morte le même soir, quelques heures après lui. On l'a portée du mayen malade de la cholérine et, quand elle a passé devant la maison de son frère, elle n'a pu le voir, se sentant trop mal. On le dit à Antoine, qui répondit : « Cela ne fait rien ; je la prendrai en descendant ! » On ne savait ce qu'il voulait dire, car il n'avait pas le délire et a gardé sa connaissance jusqu'à la fin.

Nous sommes arrivés aux mayens à midi passé. Charlotte et Aline m'ont toutes deux invitée à dîner ; j'ai accepté chez cette dernière. Après avoir gardé Maria, je me suis amusée à voir Jacques emballer ses poules, dindes et son chat, puis partir Nathalie [de Riedmatten]. Enfin, tous sont descendus et je les ai accompagnés sur la promenade, puis revenue à Sainte-Anne où j'ai lavé une ancienne robe noire, lu et soupé. Je suis bien seule maintenant et ne vois que le fermier ou ses enfants qui viennent m'apporter le lait.

Vendredi, 14 [septembre 1894]

J'avais l'intention d'écrire longuement aujourd'hui et je croyais pouvoir le faire parce que le temps était mauvais. Hélas ! mon ménage me prend presque tous mes instants.

Ce matin, à huit heures et demie, je me suis rendue à la chapelle d'en bas, croyant pouvoir y entendre une messe : M. l'abbé

⁵³ L'église Saint-Sylve, au bas du village, ancienne église paroissiale.

Nantermod m'avait dit qu'il remonterait aux mayens jeudi soir. Mais non, la chapelle était fermée.

A mon retour, j'ai été dans le jardin de Marie-Louise Stockalper, selon le conseil qu'elle m'a donné hier, après l'enterrement d'Antoine, pour y creuser des pommes de terre que peut-être on aurait oubliées. Mais je n'avais pour tout instrument qu'une pelle à fourneau, aussi n'en ai-je trouvé que de toutes petites comme des noisettes, sauf trois plus grosses. Pour mon dîner, j'ai fait une soupe avec du beurre et de la farine en rochter auquel j'ai ajouté du lait, puis des choux, pommes de terre, salade, raves et carottes que j'avais fait cuire à part. Elle aurait été très bonne si je ne l'avais pas trop salée. J'ai pris ensuite mes grosses pommes de terre avec du fromage.

Il était une heure quand j'eus fini de relaver, et j'allai à la forêt y ramasser du bois, parce que je n'en avais plus pour allumer mon feu à la cuisine.

Enfin, j'ai bordé ma robe noire et suis montée à la chapelle d'en haut faire le chemin de la croix. Là, il y avait Ida Calpini et Marie de Werra. J'avais du plaisir à voir quelqu'un et de pouvoir leur parler. Je leur ai raconté mon installation solitaire, ce qui les a bien amusées. Il y avait un brouillard assombrissant encore le jour qui baissait à cette heure, aussi n'ai-je pu prier mon chapelet et ces jeunes filles sont venues m'accompagner un peu, en disant qu'elles se souviendraient de cette soirée à trois, au milieu des brouillards, goûtant chacune, malgré cela, les charmes des mayens et voulant y prolonger leur séjour le plus tard possible.

Mon souper n'a fini qu'à neuf heures.

Samedi ⁵⁴, 15 septembre 1894

Ce matin, à huit heures et demie, il y a eu messe à la chapelle d'en bas. J'y ai vu M^{me} Emilie de Torrenté qui m'a invitée à dîner pour demain, mais je n'ai pas accepté définitivement, ne sachant si Augustin viendrait ou non.

⁵⁴ Le manuscrit porte samedi 14 septembre 1894.

Quand je suis arrivée au mayen, il n'y était pas ; j'ai fait ma chambre et, le soleil s'étant levé, je me suis rendue à la forêt pour y chercher du bois, parce qu'il m'en manque pour mon dîner, puis je suis venue le faire. La fermière des Dallèves m'a porté des œufs à sept centimes pièce et m'a dit qu'Augustin était arrivé peu après mon départ pour la messe. Je l'ai attendu pour dîner jusqu'à près d'une heure, mais comme il tardait, j'ai mangé mon omelette, mon salame, mon fromage rôti. J'avais tout fini lorsqu'il vint. J'attendis la fin de son repas pour tout relaver. C'est une chose qui ne me va pas. Passe encore faire la cuisine, mais nettoyer les casseroles, tasses, assiettes, services, cela prend du temps et il faut ensuite mettre tout en ordre. Je ne comprends pas comment font les mères de famille qui font leur ménage elles-mêmes, et je plains les servantes. Je vois que, pour savoir commander, il faut avoir essayé de le faire ; moi, je ne serai jamais exigeante avec elles et leur serai toujours reconnaissante de m'éviter les choses de la vie les plus ennuyeuses.

Après, je suis montée à la chapelle d'en haut et j'ai demandé à M^{me} [Joseph] Calpini si M. Jacques monterait demain aux mayens, parce qu'Augustin resterait peut-être. Elle m'a répondu : « Probablement », et que des jeunes Etudiants suisses, Raphy entre autres, étaient montés ici pour y chercher des bouts de sapin. Je l'ai priée de leur dire de prévenir chez nous qu'Augustin resterait peut-être. Elle m'a montré un bénitier que Jacques lui a envoyé d'Einsiedeln et la tortue qu'il a rapportée de Lyon ; puis, Ida et Jeanne sont venues m'accompagner, et nous avons rencontré la jeune M^{me} [Armand de Riedmatten-] Du Grosriez avec son frère qui semblait lui donner des leçons pour peindre la chapelle.

Quand je suis arrivée à Sainte-Anne, point d'Augustin. Je l'attendis une demi-heure, puis j'allai à la forêt, ne trouvant pas la clef de la maison où nous étions convenus de la mettre. A cinq heures, je revins : personne ! et le billet que j'avais écrit pour le prévenir de mon retour était encore là. Je retournai à la forêt ; à mon retour, point d'Augustin, point de clef. Je commençais d'avoir peur, s'il avait oublié de me laisser les clefs et était descendu à Sion, s'il lui était arrivé un accident. J'allais encore voir à la petite fenêtre et ne trouvai rien. Alors, je pris la grande

échelle posée contre la grange, la traînai avec peine jusque dessous ma fenêtre que j'avais laissée ouverte. Mais, une fois là, impossible de la soulever. Alors je priai sainte Anne, mon ange gardien, et retournai à la petite fenêtre. Je poussai le grillage et enfonçai la main ; ô bonheur ! je sentis les clefs.

Augustin revint le soir ; il dort ici et restera peut-être jusqu'à lundi. Nous avons fait notre souper à [---] ⁵⁵.

Dimanche, 16 septembre 1894

Voici le dernier soir que je passe aux mayens, ah ! que je les regrette ! Adieu à cette belle nature, ces prés verts, cette grande forêt si variée, ces arbres, ces montagnes, le bon air pur ; adieu, quand il fait si beau ! Adieu pour une année, si ce n'est pour toujours ! Qui peut savoir ce que l'avenir nous réserve ? L'année passée, tante Constance et Charles de Torrenté se trouvaient aux mayens, et maintenant tous deux sont morts. Ailleurs, c'est le nouvel an qui inspire ces pensées ; ici, l'année semble finir avec les beaux jours de la montagne et une nouvelle recommence aux vendanges.

Ce matin, il y avait beaucoup de monde à la chapelle d'en bas, parce que là seulement se dit la messe. Nous y sommes arrivés, Augustin et moi, à peu près en même temps que la famille Du Grosriez. Il y avait déjà M. Albert Ribordy, les familles de Werra et Calpini. M^{me} Emilie de Torrenté, me voyant avec Augustin, me dit après la messe : « Voici que vous me faites faux-bond ! » Nous revînmes préparer notre dîner : des œufs à la coque, de la saucisse, du fromage, de la tomme que notre fermier Fidèle [Bovier] nous a donnée en cadeau ; ce qui nous manquait était le pain. Augustin a été au magasin pour en acheter, mais tout était fermé. Après la messe, M. l'abbé Nantermod nous a fait une jolie instruction sur l'évangile du jour ; c'est lui qui parlera au cimetière, mardi.

Après avoir écrit à Louise de Lavallaz, Augustin et moi avons été faire une visite à M^{me} Emilie de Torrenté qui nous a très bien reçus, nous a offert du sirop, des raisins, à Augustin les cigares,

⁵⁵ Notice inachevée.

puis à tous deux un goûter chaud : café au lait avec beurre et miel. Comme nos provisions commencent à s'épuiser, ce repas nous a fait bien plaisir. Nous avons discuté sur le préfet du collège. M. Léon Roten a demandé Augustin, en désespoir de cause ; mais comment un jeune homme pourrait-il commander à des professeurs supérieurs à lui par l'âge et l'expérience ? Aussi a-t-il refusé⁵⁶. La conversation a passé de là à l'intelligence des hommes et des femmes, à la politique, à l'appréciation des caractères.

Enfin, à six heures, nous nous sommes rendus ensemble à la chapelle, M^{me} Emilie pour y faire son chemin de croix, moi pour y prier mon chapelet.

En revenant il faisait nuit et pas de pain ! J'ai huché à la fermière des Dallèves qui nous a apporté le peu qu'elle avait ; nous avons partagé en quatre un morceau pour ce soir, un autre pour demain matin, puis nous avons soupé avec deux tasses de chocolat au lait chacun.

Ce soir, je viens d'écrire [---]⁵⁷.

Sion, [lundi], 17 septembre⁵⁸ 1894

Me voici de retour dans ma chambre bleue, au milieu de ma famille. Le temps des mayens me semble un rêve. Et cependant quel contraste en quelques heures ! J'arrive de ma solitude, de ma belle forêt où, cette après-midi encore, je me trouvais perdue au milieu des grands arbres et des rochers, car je m'y étais enfoncée assez avant pour chercher de la mousse, et j'arrive à Sion tout en fête⁵⁹. Les maisons sont ornées de drapeaux, l'arc de triomphe est magnifique, il y a dans les rues une animation inaccoutumée, dif-

⁵⁶ Est-ce que l'abbé Nantermod, confirmé en qualité de préfet des études par le Conseil d'Etat, en séance du 12 juillet 1893, avait manifesté l'intention de démissionner ? Quoi qu'il en soit Nantermod demeure en fonction.

⁵⁷ Notice inachevée.

⁵⁸ Le manuscrit porte 17 août 1894.

⁵⁹ Pour la fête centrale de la Société des Etudiants suisses, qui se déroule les 17, 18 et 19 septembre 1894, voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 71, du 5 septembre, p. 2 ; n° 73, du 12 septembre, p. 3 ; n° 75, du 19 septembre, p. 2 ; n° 76, du 22 septembre, pp. 1-2 ; n° 77, du 26 septembre, p. 2, ainsi que les autres journaux valaisans. Voir encore *Monat-Rosen*, t. 39, 1894/1895, pp. 453-468 et 505-525.

férentes baraques sur la Planta font entendre de la musique pour attirer le monde et sont illuminées. J'ai cependant eu bien de la peine à quitter les mayens. Après avoir tout enlevé dans ma petite chambre et tout nettoyé à la cuisine et ailleurs, je me suis rendue à la forêt lui faire mes adieux, comme [je] les avais faits, le matin, à la chapelle d'en haut. Puis, j'ai cueilli des fruits rouges d'alisier, les fleurs de notre jardin ; j'ai coupé des branches de sapin et de mélèze et j'en ai fait des bouquets que je suspendis par une ficelle autour de ma taille. Après avoir prié les litanies de sainte Anne, j'ai brûlé devant la chapelle ce qui me restait du cierge donné à l'enterrement d'Antoine Pitteloud. Enfin, je ne pouvais me décider à descendre, je regardais toujours derrière moi, comme si je ne devais plus jamais revoir ces chers et beaux mayens.

Au pont du Rhône, j'ai rencontré une femme qui m'a raconté l'arrivée des Etudiants suisses en cortège. — « Jamais je n'ai rien vu de plus beau », m'a-t-elle dit. Elle a eu l'amabilité de m'offrir de porter mon panier, m'a dit qu'elle avait passé quelques jours à notre mayen de Nendaz, chez Amoos.

A souper, nous avons eu les deux Etudiants suisses qui logent chez nous. L'un est de Soleure [Schubiger] et ressemble beaucoup à M. Peppino ; l'autre, d'Argovie, est le président de la section de Berne [Edmund Müller]. Henriette trouve qu'il a le type d'un Argovien et qu'il ressemble au P. Claude, capucin de ce canton. [Le] m[onsieur] de Soleure est étudiant en médecine, Augustin l'a connu à Munich. Nous lui avons conseillé d'aller consulter la femme d'Hérémente [Jeanne Dayer], quoi qu'il soit bien portant, mais parce qu'il n'a pas foi à la science de ces vieilles femmes. Plus tard, nous nous sommes promenées, Louise, Henriette et moi, avec Jeanne et Cécile de Lavallaz sur le Grand-Pont et [sur] la Planta devant les baraques.

Mercredi, 19 septembre ⁶⁰ [1894]

Quelle journée que celle d'hier ! Le matin, à huit heures moins un quart de l'ancienne heure, a eu lieu la messe pour les défunts

⁶⁰ Le manuscrit porte mercredi 18 août.

de la Société des étudiants suisses. Ceux-ci étaient revêtus de leurs insignes. Les porte-drapeaux se trouvaient dans le chœur, et au bas ceux qui avaient des cornes d'abondance autour de leur cou. Puis, en cortège, tous se sont rendus au cimetière ; nous les avons suivis. M. l'abbé Nantermod a fait un touchant discours sur les membres défunts, en particulier de M. Blanc, curé d'Ardon, de Charles de Torrenté, de M. Hallenbarter, mais on a trouvé qu'il aurait dû au moins nommer les morts des autres cantons.

Après-midi, dans le jardin de Marie-Louise Stockalper, plusieurs demoiselles ont fait des bouquets de fleurs pour les jeter aux étudiants. En effet, le soir, il y avait promenade aux flambeaux. Toutes sont venues sur notre balcon et, quand ils ont passé, leurs torches allumées et leurs drapeaux⁶¹ déployés, Augustin alluma un feu d'artifice, ils ont crié : « Bravo ! » puis, sans attendre la fin du cortège, nous courons chez M^{me} Antoine de Lavallaz où se trouvaient les fleurs. Là, en attendant les Etudiants suisses qui faisaient le tour de la ville, nous admirions les feux d'artifice partant de Valère ; c'était magnifique. Les premières arrivées avaient pris toutes les places, et les bouquets. Fanny de Kalbermatten et Cécile de Lavallaz devaient jeter une couronne au président central, M. [Antoine Von der Weid], [et] au président de la section du Valais, M. J[oseph] Burgener. Elles l'ont fait, nous avons jeté nos bouquets, et il y a eu alors un enthousiasme général. Les jeunes gens tendaient leurs mains pour en recevoir, c'était très gai et tout nouveau pour nous.

A la Planta, où ils se sont rendus ensuite, on a tiré un coup de canon si fort que Louise et moi n'avons pas voulu y rester. J'ai donc été dire mon chapelet et ma prière du soir, et j'ai trouvé, en rentrant, l'oncle Guillaume qui nous attendait pour nous conduire aux loges. On avait distribué des billets à toutes les dames qui avaient aidé à faire les guirlandes.

De là nous dominions la salle du théâtre convertie en salle de banquet. Les discours se sont succédé et après chacun le président central portait un toast. Les étudiants lançaient aux loges des poires, des pêches, des fleurs, la musique jouait, ou bien ils chan-

⁶¹ L'auteur a commis un lapsus calami : il avait écrit *flambeaux* déployés.

taient et pour s'accompagner frappaient sur les verres et les bouteilles. On a porté des toasts à la religion catholique, à la patrie, au Valais, aux demoiselles de Sion qui avaient travaillé pour orner les arcs de triomphe, etc., etc. Nous sommes restées jusqu'à minuit.

Même jour

Je reviens de Savièse, les étudiants suisses y allaient en corps pour y recevoir les candidats. Jacques de Riedmatten nous a fait entrer dans la maison de commune d'où nous pouvions très bien voir et entendre. Cette réception se fait très simplement. On lit les noms des candidats, ceux qui se trouvent présents sortent des rangs et viennent devant le président qui leur passe un ruban rouge, blanc, vert, autour du cou, et leur serre la main. Ils sont faits ainsi étudiants suisses. Parmi les reçus, il y avait Paul de Kalbermatten, le jeune [Otto de] Chastonay, C. Blanchoud⁶².

M. Comte, un vénérable prêtre de Fribourg, à cheveux blancs, a pris la parole au nom du président. Il a dit qu'en 1862, c'était lui qui avait établi la Société en Valais, aidé de M. [---] et [---]⁶³. Quelle fut ma joie quand je l'entendis nommer grand-papa et citer des paroles de lui. Le général de Riedmatten me disait : « J'aime cette jeunesse catholique... » Puis encore une fois : « Il faut que la jeunesse ose, me disait le général de Riedmatten, que les jeunes gens aient le courage d'affirmer leurs principes ! » Il a terminé en citant ces paroles de Sa Sainteté Léon XIII : « On prie encore, on communique quand il le faut, mais ce qui manque, en ce siècle, c'est de ne pas savoir se vaincre. Jeunes gens, oubliez-vous vous-mêmes pour les autres ; tant que vous penserez à vous, que vous vous aimerez, vous n'arriverez à rien pour le bien public. Si vous voulez qu'on vous estime, qu'on ait confiance en vous, pensez aux

⁶² Aucun Blanchoud ne figure au nombre des membres actifs en 1894/1895 de la S. E. S. dont les *Monat-Rosen* publient la liste.

⁶³ En blanc dans le manuscrit. - Il semble que l'abbé Comte, dont le discours n'est pas reproduit dans les comptes rendus, a plutôt évoqué des souvenirs de la fête centrale de 1862, tenue à Sion, sous sa présidence. - Voir S. Grüter, *Histoire de la Société des Etudiants suisses*, Fribourg, 1916, p. 398.

autres, et de préférence aux humbles, aux petits, alors vous deviendrez populaires. »

Après ce discours, nous nous sommes rendues, les demoiselles de Kalbermatten, Loulette, M^{me} [---] et moi, sur le pré où les étudiants prenaient le fromage rôti. Il y avait des tables dressées, le président a fait un discours pour remercier le peuple valaisan de son bon accueil : « On nous avait dit qu'à Sion, en Valais, nous serions bien reçus et l'on ne s'est pas trompé ! etc. » Un toast fut porté aux Saviésans, puis la musique a joué, les étudiants ont chanté, et je suis redescendue avec Loulette.

Jedi, [20 septembre 1894]

On vient de nommer le vicaire qui doit remplacer M. [Adrien] de Torrenté⁶⁴. Neuf messieurs de la municipalité se sont placés dans les stalles [à la cathédrale], en face de MM. les chanoines ; c'étaient MM. Edouard Wolff, Dr [Jean] Pitteloud, Ch. de Rivaz, [Gaspard] Lorétan [---]⁶⁵.

M. de Rivaz, le président, a lu les noms présentés : MM. l'abbé Jacquier, Jérémie Jean, [Jean-Baptiste] Müller et [Pierre-Marie] Lang, le sous-vicaire, puis a dit : « La majorité est dix, il y a dix-huit votants. » L'on a passé deux urnes pour recevoir les billets. M. Edouard Wolff faisait le dépouillement et M. de Rivaz lisait les noms : « M. l'abbé Jacquier. Un [greffier] inscrivait et disait : « Un ! — M. Jacquier, 2 ; M. Jacquier, 3 ; M. Jacquier, 4 ; M. Jean, 1 ; M. Müller, 1 ; M. Jean, 2 ; M. Jean, 3 ; M. Lang, 1 ; M. Jean, 4 ; M. Jacquier, 5 ; M. Jean, 5 ; M. Müller, 2 ; M. Jean, 6 ; M. Lang, 2 ; M. Jacquier, 6 ; M. Jean, 7 ; M. Jean 8. » Le président dit à haute voix : « Il n'y a pas eu de majorité dans le premier tour de scrutin ». — Ils recommencèrent. Cette fois-ci, les quatre ou cinq premières voix furent pour M. Jean. Il en eut dix ; M. Jacquier, six ; M. le sous-vicaire, deux⁶⁶.

⁶⁴ Décédé le 26 août 1894. - Voir un article nécrologique dans la *Gazette du Valais*, 1894, n° 69, du 29 août, p. 2.

⁶⁵ L'auteur a laissé ici une ligne blanche pour compléter sa liste. On la trouvera entière dans les *Ann. val.*, 1966, p. 279.

⁶⁶ Voir *Gazette du Valais*, 1894, n° 76, du 22 septembre, p. 3.

Mardi, 25 septembre [1894]

Augustin vient de terminer pour son ami, M. Schubiger, la caisse de raisins que nous lui avons promise. Il a voulu la faire lui-même, à sa manière, en posant les raisins en large, au lieu de les mettre comme tout le monde en long dans la partie la plus étroite de la boîte. Voyons comment elle arrivera à destination.

Il y a eu bal, jeudi soir [20], de cinq heures du soir à minuit, parce que le lendemain était jour des Quatre-temps. Caroline, Fanny et moi avons été à la loge [du Casino], tandis que Louise et Henriette dansaient en bas. Les jeunes gens paraissaient avoir beaucoup d'entrain quoiqu'ils fussent très comme il faut, mais peu savaient bien le français ; ils le comprenaient tous mais ne savaient pas le parler, ce qui mettait un peu de froid entre les demoiselles et eux.

Le lendemain, nos pensionnaires sont partis, l'un à dix heures, l'autre, M. Schubiger, a fait avec nous un dernier repas, parce qu'il voulait aller à l'Eggishorn et prendre pour Viège l'express de une heure.

Tout est redevenu calme maintenant, les arcs de triomphe ont disparu avec les étudiants, et aussi l'animation de la ville. Notre occupation est d'aller aux vergers ramasser des fruits, à la vigne chercher du raisin, en attendant les vendanges. Louise de Lavallaz est arrivée avec Tatie et Guillaume ; ces derniers ont dîné avec nous, ils ont bonne mine, mais elle, je ne l'ai pas encore vue ; il paraît, à ce que dit son frère Henri, qu'elle est toujours aussi maigre⁶⁷.

Samedi, 29 septembre 1894

Quelle aventure, jeudi ! Après avoir passé notre journée au verger, dînant là en plein air de fromage rôti, avec Paul de Courten, Henri de Lavallaz, ses enfants, Tatie et Guillaume. Paul avait peu d'appétit, il nous regardait ramasser les pommes mélan-

⁶⁷ Dans le manuscrit, manque ici un feuillet, et la fin de la notice sur la page suivante est caviardée.

coliquement. Vers le soir, comme je m'approchais de lui, il me dit : « Et toi, Marie, veux-tu que je t'apparaisse après ma mort ? — Oui, mais de jour, lui répondis-je. — Oh ! fit-il, chacun me met des conditions. »

Lorsque les fruits furent ramassés, nous prenions le chemin de la maison quand nous rencontrâmes Louise de Lavallaz qui courait à la gare, afin d'aller à la rencontre de ses enfants et de l'oncle Louis jusqu'à Sierre. Elle voulut prendre Guillaume avec elle, mais il dut se laver la figure, ce qui le retarda. Alors, Louise, ne le voyant pas avec elle, n'osa partir sans lui. A neuf heures, je retournai à la gare pour l'accompagner et voir ses enfants. Le train arriva, s'arrêta... et personne !... Louise, inquiète, cherchait partout. Une étrangère, anglaise, lui demanda : « Vous cherchez des enfants ? — Oui, six enfants avec un monsieur et une bonne. — Le monsieur avoir oublié une valise et quitter eux à Sierre, et la bonne descendre à Saint-Léonard avec enfants ; n'est-ce pas, il s'était trompé. Moi avoir voulu dire, mais il était trop tard, le train être parti ». Louise remercia et, tout ennuyée, alla commander une voiture à l'hôtel de la Poste pour les ramener. Mais elle les rencontra à Platta. Un homme de Saint-Léonard avait conseillé à la bonne de prendre une voiture. Adèle, déjà assez grande pour voir que sa bonne s'était trompée, s'était mise à pleurer. J'ai trouvé mon petit filleul très gentil ; il comprend déjà bien ce qu'on lui dit.

Mardi ⁶⁸, 9 octobre 1894

Le muscat presse davantage, cette année, à être pris, aussi avons [-nous] commencé nos vendanges par Uvrier. Tante Henriette, l'oncle Louis et nous, avons fait pique-nique. Toute sa famille y était, sauf Nicolas et le petit Jean. Il y a déjà une semaine de cela, depuis, c'était mardi passé [2 octobre].

Mercredi, ce fut le tour de Conthey. Louise, Augustin et moi avons vu, depuis notre vigne, passer la vendange d'un M. Droz, de

⁶⁸ Le manuscrit porte mardi 2 octobre 1894

Martigny, dans des bidons suspendus à des fils de fer. Pendant que le bidon plein descendait, le vide montait, et cela pour chaque brante, ce qui diminue beaucoup les peines et l'ouvrage. Il fait aussi monter de cette manière le fumier pour les tablas d'en haut. Il paraît que ce monsieur a fait sa fortune en Amérique ; c'est de là que lui sera venue cette ingénieuse idée ! Le soir, liqueur chez Marie-Louise avec les Dallèves.

Jeudi et vendredi se sont passés en préparatifs pour le départ de Caroline ; elle a reçu plusieurs visites et beaucoup de recommandations de ne pas se faire religieuse.

Samedi, elle est partie, le cœur gros, avec tante Henriette qui lui fera voir l'Exposition⁶⁹.

Dimanche [7], jour du Rosaire, nous nous retrouvions devant Saint-Théodule à gagner des indulgences en faisant des visites. J'y rencontrai M^{me} Ida et lui dis que j'aurais eu envie de voir l'oncle Henri pour le féliciter de sa célébrité, puisqu'on met son portrait dans les almanachs avec l'éloge de son talent. On dit même qu'il possède l'urbanité française, et c'est le contraire de sa nature !

Hier, lundi, nous avons vendangé à Magnot et fait soixante-deux brantes, sans pouvoir finir. Nous en espérons encore huit de fendant et dix d'amigne. Une voiture nous a reconduites, maman, Louise, Henriette et moi.

Aujourd'hui, vacances, c'est-à-dire qu'il nous faut remplir à Pagane deux corbeilles de raisin.

Nous devons, jeudi, dîner à la Sionne avec l'oncle Charles ; tante Henriette nous avait recommandé de ne pas lui dire qu'elle serait encore absente. Mais cette bavarde de Fanny va tout raconter à tante Nina. Elle est venue recommander à Rosine de ne point faire le pâté, qu'ils dîneraient chez eux ! Et voilà notre journée dérangée. Maman ne le regrette pas à cause de l'absence de Madeleine [et] de Caroline qui rendrait ce jour triste en le comparant à celui [des années antérieures].

⁶⁹ Voir plus haut, t. II, p. 287, note 44.

Lundi, 15 octobre [1894]

Pendant le séjour de tante Henriette à Lyon, j'ai reçu une lettre de Madeleine ; elle tient classe à des enfants de l'externat, des petites filles de quatre à six ans auxquelles il faut apprendre à faire le signe de la croix.

Tante Henriette est revenue samedi, par le train de cinq heures. En allant à sa rencontre à la gare, nous y avons vu M^{lle} Bertha Roten avec un chapeau de Contheysanne ; elle revenait de la vendange à la vigne de Conthey, qui touche la nôtre, avec son frère Henri. Nous l'avons plaisantée un instant sur son chapeau ! Elle m'a demandé des nouvelles de Madeleine. Tante Henriette nous en a donné, et de celles de Caroline qui, paraît-il, ne s'ennuie pas trop. Les élèves sont très gentilles pour elle et l'aident dans ses retards ; elle est en première. Dans un devoir de calcul donné à sa classe, Caroline a été la seule qui l'ait fait sans faute ! L'Exposition l'a ravie, elle a pris des notes ; les colonies étrangères l'ont particulièrement intéressée.

Mercredi [10] nous avons vendangé à Lentine et fait avec tante Marie de Lavallaz un excellent dîner. Avec elle et l'oncle Guillaume se trouvaient les enfants de Marie. Une nouvelle génération ! Dans le temps, c'était elle, Henri et Louise qui se rencontraient à cette même place pour ce même dîner, avec Louise et moi. Nous deux n'avons pas changé de position ni de manière de vivre et nous nous retrouvons toujours là ! Eux se sont mariés, ont une nouvelle famille, Marie est morte, Louise a sept enfants qui l'occupent, un autre intérieur, Henri de même pense à son ménage, à son garçon et ses trois filles. Comme le temps passe !

Jeudi, la vendange de la Sionne s'est passée sans nous. Tante Henriette a fait dix-huit brantes de moins que l'année dernière.

Vendredi, à Corbassière, nous avons dîné contre le rocher. L'oncle Guillaume n'y est pas venu parce que les chenilles ont fait du tort à sa vigne et qu'il s'attendait à peu de chose. Nous n'avons guère eu, trente-trois brantes sur [---] peurs ! Douze de plus que l'oncle Guillaume. Reynard et Augustin nous ont fait le fromage rôti ; c'était pittoresque à les voir près du feu, maman à côté ; on aurait dit un dîner sur une montagne, mais l'air n'est pas le même !

J'ai été porter, à notre retour, un panier de raisins à Eugénie. Elle m'a dit : « Je prierai pour toi, puisque je ne puis autre chose. Notre vœu de pauvreté nous laisse l'avantage de recevoir ⁷⁰ ! »

Aujourd'hui devait être notre dernier jour de vendange à Pagane et à la vigne de Fanny. Nous pensions faire quinze brantes dans cette dernière ; les quinze ont été faites et ce n'est pas fini ; il y en aura encore quatre ou cinq. A Magnot, l'on a trouvé dix de fendant et douze d'amigne.

Dimanche, 21 octobre 1894 ⁷¹

Caroline s'ennuie au couvent, elle sent le mal du pays. Ses compagnes, croyant lui faire plaisir, ont chanté pour elle un chant sur l'Helvétie, mais elle avait peine à retenir ses sanglots ! Heureusement, Madeleine est là pour l'encourager, la consoler et peut la voir tous les jours. Caroline est en première classe et se trouve plus forte en calcul que ses compagnes.

Ici, Henriette, Fanny et moi venons de terminer la retraite annuelle qui se donne chez les révérendes Dames franciscaines. Elle a été prêchée par un père liguorien, le P. [Othmar] Allet, frère de M. Louis Allet.

Les vendanges sont terminées. Tante Henriette nous a invités au dîner de celle de l'oncle Charles pour remplacer celui de la Sionne.

Lundi, 22 octobre ⁷² [1894]

Marie Stockalper se marie demain avec M. Alexis Graven, et Fanny Dallèves sera sa première amie de noces. La retraite ne l'a pas assez impressionnée pour qu'elle ne soit toute à la joie de ce plaisir et oublie les instructions contre la danse que chaque prédicateur de retraite se croit obligé de faire. Elle a un si heureux caractère, toujours satisfait, content de tout et de chaque chose,

⁷⁰ Dans la marge du manuscrit, dessin à la plume d'une petite fille.

⁷¹ Ce feuillet avec les deux notices a été recopié et collé dans le manuscrit. - Le manuscrit porte dimanche 20 octobre 1894.

⁷² Le manuscrit porte lundi 21 octobre.

sachant se plier aux circonstances et vouloir ce qu'on exige d'elle. Il est vrai que, jusqu'à présent, elle n'a pas encore souffert et qu'il ne s'est pas encore formé autour de son cœur ce calus qui, d'après un auteur dont le nom ne me revient pas, empêche les sensations heureuses d'y pénétrer, comme aussi enlève la faculté de ressentir avec vivacité les impressions diverses de la vie, que ressentent ceux qui n'ont pas connu la vraie souffrance.

Dimanche, 28 octobre ⁷³ 1894

La noce de Marie Stockalper a été magnifique. Il y avait dix voitures parce que le mariage s'est fait à Glis et non pas dans leur chapelle ⁷⁴, comme on l'avait pensé. Toutes les amies étaient en blanc, Amalia avec des rubans lilas ; M^{lle} [Anna] Stockalper, des revers de satin vert. La mariée, dans sa robe de soie blanche brochée et sous son voile de tulle, se montrait plus jolie que jamais. M. [Jean-Baptiste] Graven a fait un beau discours. Il a parlé de l'honneur qu'il recevait de voir son fils entrer dans l'illustre famille Stockalper de la Tour, dont les ancêtres avaient de glorieux faits gravés sur les plus anciennes annales du pays. Puis, il a fait l'éloge de la famille actuelle, de ce noble baron sans peur et sans reproche [Ferdinand], de madame, de ses filles si bien élevées, etc. Enfin, faisant allusion à la tour des Stockalper, il a dit aux jeunes mariés que cette tour devait leur rappeler trois choses : la première, que, comme cette flèche qui la surmontait s'élançait vers le ciel, eux aussi devaient élever leurs pensées et leurs actions en haut, vers Dieu, de rapporter tout à Lui, afin que leur mariage serve à le glorifier, ce qui doit être notre but, ici-bas (c'est à peu près le sens) ; 2^e que son fils, en voyant des nids d'hirondelles attachés aux vieux murs du château, s'était dit : « Ces oiseaux doivent se trouver bien là-haut ! M. Stockalper m'y aura-t-il aussi réservé une place ? », qu'étant entré, il avait aperçu de belles roses et en avait cueilli une. De là, il conclut que ces nids devaient rappeler aux jeunes époux l'amour du foyer, et il en fit une très belle descrip-

⁷³ Le manuscrit porte dimanche 26 octobre 1894.

⁷⁴ La chapelle du château Stockalper à Brigue.

tion. Enfin, cette tour, témoin des libéralités de tous les Stockalper, leur enseignait à être généreux, que la charité n'appauvrit jamais et qu'ils devaient toujours avoir la main ouverte pour les pauvres, etc.

M. Ferdinand Stockalper lui a répondu. M. Peppino a parlé en allemand, [disant] ses regrets à sa sœur qui les quittait. M. [Jean-] Charles de Courten a parlé au nom des amis de noces ; Erasme, M. [Eugène] Theiler, comme parents. M. [Raphaël] Dal-lèves, nommé major de table, a dit que c'était la première fois qu'il avait à remplir ce rôle dans une noce, quoique depuis vingt-cinq ans il l'eût exercé en toutes occasions, que c'était le clore agréablement, etc.

Les jeunes gens ont dansé le soir jusqu'à minuit passé et, le lendemain, ont continué la fête par une promenade en voiture. Aussi sont-ils revenus enchantés des demoiselles de Brigue, qui sont pieuses sans être bigotes comme celles de Sion, ont-ils ajouté. Ils ne sont revenus que jeudi matin par le train que nous prenions pour aller à la vendange de Saint-Maurice.

Malheureusement il a plu, et le vent nous empêchait de tenir nos parapluies ouverts ; aussi étions-nous bien mouillées ! Mais la journée n'en a pas moins été agréable, grâce au bon accueil de M^{me} Fanny Barman et au dîner de Marie-Louise. Il a eu lieu dans la ferme de l'Abbaye ⁷⁵ ; Louisa de la Pierre, Cécile [de Cocatrix] et sa sœur [Caroline], Fanny Barman, Marie-Louise, Louise et moi y avons fait honneur : il y avait des pommes de terre en robe de chambre avec du fromage, du salame ou jambon roulé, l'oie, une de celles des mayens, elle était énorme ! des petits pâtés de Lausanne, des bonbons, du raisin, etc.

On ne laissait pas emporter du raisin de l'autre côté du pont à cause du phylloxéra.

Mercredi, 21 novembre 1894

Un mois de passé sans que j'aie mis un mot dans ce cahier ! Il faut dire que nous avons eu la lessive ; que mes dimanches

⁷⁵ En Cries (comm. de Lavey-Morcles).

ont été pris ; enfin, que depuis quinze jours on chauffe la chambre grise et la bleue, aussi je ne viens dans la mienne que pour me coucher.

Glady et Fritz [de Courten] ont eu un fils ⁷⁶ ; dans ces circonstances, je nomme la mère la première, parce qu'il me semble que l'enfant est plus particulièrement à elle. Le père à la naissance d'un garçon jouit tout autant dans son orgueil que dans sa tendresse, si ce n'est plus ! Pourquoi, si ce n'est vrai, ferait-il une si grande différence entre un fils et une fille dans la joie que lui cause sa paternité nouvelle ? Les filles restent bien plus près d'eux, dans la famille, les entourent de soins plus constants et plus dévoués. Mais un fils perpétue cette famille, son nom ; un fils, s'il est intelligent, a dans la société un rôle actif et non secondaire, effacé, comme leurs sœurs ; un fils peut faire servir ses moyens, ses facultés, à son avancement, à rehausser sa famille, quelquefois à l'illustrer. Une fille peut lui être utile, mais rarement lui faire gloire ; si cela arrive, elle n'est plus dans son rôle de femme.

Voilà pourquoi chacun félicite Fritz d'avoir un garçon, pourquoi nous voyions depuis nos fenêtres les messieurs lui serrer la main, pourquoi sa figure resplendissait. Eh bien, je trouve qu'on est très ingrat envers les filles et souvent fort peu perspicace en désirant tant des garçons. Dans la plupart des familles, je ne vois pas qu'ils aient donné plus de satisfactions à leurs parents. Combien y en a-t-il qui, intelligents, ne font pas fructifier leurs talents, se laissent aller à l'oisiveté de la vie de café, quand ils ne se mettent pas à boire ou à dissiper leur fortune ? Combien se laissent entraîner par de mauvaises compagnies et sont une source de larmes pour leurs parents ! Et s'ils manquent d'intelligence, qu'en faire ? ils deviennent une charge ou bien se rabaissent au-dessous de leur position sociale, et il vaudrait mieux, alors, qu'ils ne portent pas un nom qu'ils ne peuvent ou ne veulent honorer. Et quand une famille est dans la gêne, qui l'aide ? N'est-ce pas les filles qui cherchent à gagner et s'expatrient même pour venir à son secours ? Leur éducation ne coûte guère, elles savent vite se rendre utiles. Un fils, après de longues études qui ont causé bien des soucis à

⁷⁶ Maurice de Courten né à Sion le 14 novembre 1894.

leurs parents, viennent-ils à gagner quelque chose, il leur faut un argent de poche pour faire comme leurs camarades plus riches ; viennent-ils à gagner beaucoup, ils se marient ! Et quand ils ont des enfants, c'est encore les parents qui doivent les aider.

En voici bien long, tout cela inspiré par l'enfant de Fritz, et cependant ce n'est pas lui que j'avais en vue ; je ne parlais que d'une manière générale, pour me défendre à moi-même la cause des femmes. Ah ! je comprends qu'elles soient plus pieuses que les hommes ; il leur faut une revanche, elles l'auront dans l'éternité, car dans ce monde elles sont trop rabaissées et injustement mises, non pas en second rang, mais dans aucun rang.

On fait toutes les affaires politiques, sociales, sans plus s'inquiéter d'elles que si elles n'existaient pas, et cependant les choses iraient bien mieux si elles pouvaient voter et prendre part à l'administration des finances. Nous n'aurions pas cette stupide heure centrale qui bouleverse les lois de la nature⁷⁷ ; la religion serait respectée, et notre indépendance cantonale n'irait pas se perdre dans la centralisation. Ah ! si l'on pouvait s'appuyer avec confiance sur le gouvernement fédéral ! mais là comme partout la loi du plus fort est toujours la meilleure. Qu'avons-nous à espérer de la Confédération ? qu'elle nous défende contre une puissance ennemie ? mais avec les engins de guerre actuels, une grande nation voudrait s'emparer de nous, pourrait-elle lui résister ? le courage fait moins que la force en ces temps-ci. Qu'elle vienne à notre secours dans des querelles particulières entre cantons par exemple, mais nous serions sûrs d'avance d'avoir le dessous, en qualité de catholiques et de conservateurs ; on l'a bien vu dans le Tessin⁷⁸ ! Malgré les réelles qualités de notre administration, la Confédération n'a pas encore assez de noblesse et de grandeur pour se défaire de l'esprit de parti. Quelle différence entre les cantons catholiques et protestants ! Nous laissons ceux-ci agir librement, à leur guise, dans le nôtre, quoiqu'il n'y en ait que deux ou trois qui soient valaisans, jusqu'à laisser sonner la cloche de leur temple le vendredi saint, quand notre liturgie nous défend ce jour-là de mettre

⁷⁷ Voir plus haut, t. II, pp. 274-275.

⁷⁸ Voir plus haut, t. I, p. 307.

les nôtres en branle, et que la sonnerie ne soit pas du tout, pour eux, une affaire de religion ; je crois même que Calvin l'avait défendue comme toute démonstration extérieure. Chez nous, catholiques, les cloches ont toujours été en honneur, et les protestants de Genève et d'autres cantons protestants défendent aux catholiques de sonner même à leurs plus grandes fêtes ! La Confédération ne dit rien : ce sont des catholiques, on peut blesser la liberté à leur égard ; leurs prêtres n'ont pas le droit de porter leur costume, tandis que les modes les plus excentriques pourraient exister sans que la Confédération s'en occupât. Nous avons permis aux quelques protestants étrangers qui se trouvaient à Sion de se bâtir un temple⁷⁹, et même, pour leur donner la place, on a exproprié le bien de quelques Valaisans ; à Genève, ils ont volé, c'est-à-dire pris injustement les anciennes églises des catholiques pour les donner à cette secte nouvelle, qui se nomme Vieux-Catholique. La Confédération s'est-elle inquiétée des moyens dont on s'est servi pour accomplir cette injustice, comme elle l'aurait fait si c'était nous qui aurions commis pareille chose ? Qui oserait le dire, ou plutôt le croire ? L'injustice cependant est une chose révoltante !

Il est permis à tous les malfaiteurs des autres pays de venir en Suisse chercher un refuge contre la justice de leurs lois, et les nôtres exilent des sociétés qui n'ont en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes ! Nous, Valaisans, profondément et sincèrement attachés à la foi de nos ancêtres, à leurs usages, à leurs coutumes, nous avons des couvents de jésuites, de dominicains⁸⁰, qui apportaient à notre canton le bienfait de l'éducation, de l'élévation morale des âmes, en même temps que la consommation qu'ils faisaient des produits du pays, augmentaient sa prospérité matérielle ; nous avons dû les renvoyer et pourquoi ? parce qu'un jour,

⁷⁹ Le premier temple protestant à Sion a été construit en 1876. - Voir Hans Jenny, *Kunstführer der Schweiz*, 4^e édit. rev., Berne, 1945, p. 361. Ce temple a été démoli pour faire place à un nouvel édifice en 1968-1970. - Voir A. Donnet, *Guide artistique illustré de Sion*, Sion, 1972, p. 9, n° 5 (*Sedunum nostrum*, annuaire n° 2).

⁸⁰ Les Dominicains n'ont jamais eu, en Valais, d'établissement durable ; par contre, les jésuites ont dirigé les collèges de Sion et de Brigue.

sur la foi de conventions mutuelles, nous sommes entrés dans la Confédération, et la Confédération n'a pas tenu ses promesses et elle voudrait maintenant que nous travaillions à sa puissance aux dépens de celle du canton ! Non, non, le Valaisan ne peut oublier qu'il a été indépendant pendant des siècles, qu'il a su défendre sa liberté avant d'entrer dans la Confédération, enfin, qu'il est valaisan avant d'être suisse ⁸¹.

Jeudi ⁸², 29 novembre [1894]

Je me suis tant animée, l'autre jour, contre la Confédération que je n'ai pas eu le temps d'inscrire ici ce que j'avais l'intention d'y mettre en commençant.

C'était d'abord que j'avais assisté au baptême du petit garçon de Fritz en qualité d'accompagné. Aglaé Rouiller était portechannette ; Erasme, parrain ; Léontine Odet, marraine. On lui donna les noms de René, Joseph, Maurice ; c'est un beau poupon qui ressemble à sa mère.

Caroline nous écrit chaque semaine ; elle a de bonnes places et ne paraît plus s'ennuyer. Madeleine nous a privés de ses lettres pour s'adresser à Louise et Cécile de Lavallaz qui en a reçu pour le jour de sa fête. Ce jour-là, elle est venue passer l'après-midi chez nous avec Fanny, Marie [et] Anna de Montheys. La veille, nous avons eu la visite de M^{lle} Suzanne de Courten, qui était venue passer deux jours à Sion, près de sa nièce, M^{lle} Eugénie de Chastonay, tandis que M^{lle} Justine [de Courten] accompagnait à Fribourg M^{me} [Victor] de Chastonay et sa fille Marie-Louise qui se fait sœur de charité.

La veille de son départ, après avoir assisté à la messe du Saint-Esprit qui commençait la session du Grand Conseil, je revenais avec M^{me} Ida de Torrenté quand, en passant dans notre cour, nous rencontrâmes M^{me} de Chastonay et nous lui parlâmes de la vocation de sa fille. — « J'aimerais la voir avant son départ,

⁸¹ L'auteur se fait ici l'écho d'une opinion qui, dans certains milieux valaisans, a encore cours aujourd'hui.

⁸² Le manuscrit porte jeudi 28 ou 29 novembre.

lui dis-je, si je l'osais. — Mais, certainement, me répondit-elle, et je vous recommande Eugénie qui va se trouver seule et qui a tant de peine du départ de sa sœur. »

L'après-midi, je me rendis chez elles ; depuis quelques jours, elles étaient définitivement installées, chez nous, dans l'appartement de M^{me} [Charles] Solioz. Je passai par derrière et vis ces demoiselles. La future sœur de charité était bien calme, sa sœur pleurait. Bientôt après, tante Dyonise, l'oncle Stanislas, Erasme et Agnès [Roten] vinrent aussi. M^{me} de Chastonay ne paraissait pas très émue. Nous avons fait l'éloge de l'ordre de saint Vincent-de-Paul, qui permet de sauver des âmes en soignant les corps.

Samedi, M^{me} de Chastonay était de retour à Sion, maman la vit se confesser avant elle, puis, le lundi, la rencontra chez tante Marie de Courten, qui a pris une bronchite après s'être cassé le bras. Le même jour, elle partit pour Sierre.

Dans la nuit d'avant-hier, on entendit du bruit dans leur étage, et le matin la servante de M^{me} Jean-Marie Roten dit que M^{me} de Chastonay, qui était partie pour Sierre afin d'organiser sa boucherie, y avait eu un coup d'apoplexie. Mais Marie-Louise Stockalper qui survint nous rassura, disant que les médecins de Sierre ne croyaient qu'à une forte crise nerveuse.

A onze heures, une seconde dépêche arriva à M. le conseiller d'Etat [Jean-Marie] de Chastonay, disant que c'était bien un coup d'apoplexie, et, à trois heures, une troisième⁸³ dépêche annonçait qu'elle était morte à une heure ! Qu'est-ce que la vie ? et que je plains cette pauvre M^{lle} Eugénie restée seule avec un jeune frère de quinze ans [Joseph] ! Il y a trois ans, leur famille se composait de six membres. L'aîné [Paul] parti pour se faire jésuite ; quelques mois après, son père mourait (on célébrait ce second anniversaire, il n'y a pas un mois), M^{lle} Marie-Louise se fait religieuse et leur mère meurt à son tour. Oh ! que c'est triste, que c'est triste ! Maman va demain à son enterrement, et je raconterai les détails de sa mort une autre fois⁸⁴.

⁸³ L'auteur a commis un lapsus calami : il a écrit « une seconde dépêche ».

⁸⁴ Voir plus loin, t. II, p. 319.

La dernière fois que j'ouvrais ce cahier, j'étais attristée par la mort de M^{me} [Victor] de Chastonay, et voici que M^{me} Charles de Rivaz se trouve très mal : elle a un cancer, c'est horrible ! M. Antoine Roten en a un aussi depuis trois ans au moins, dit-on, mais il ne voulait pas qu'on le sache ; les uns lui supposaient une maladie d'estomac ; les autres, un affaiblissement général. On lui avait conseillé de mettre du papier sur sa poitrine parce qu'il toussait ! Ce papier l'égratigna, il n'y fit pas attention, et l'on croit que les caractères imprimés lui empoisonnèrent le sang ; il n'a plus longtemps à vivre et je plains ses enfants, particulièrement M^{lle} Ida qui aime tant son père et le soigne si bien. Il me semble qu'après sa mort ce ménage sera je ne sais comment expliquer, mais M. Antoine groupait ses enfants autour de lui, les réunissait ; après, chacun ira de son côté et M^{lle} Ida se trouvera bien isolée. Si du moins l'un des trois s'était marié, une nouvelle famille atténuerait ce vide en grandissant ; mais non, M. Roten n'aura pas la consolation d'avoir de petits-enfants avant sa mort, et il le désirait tant !

Pour M^{me} de Rivaz, c'est encore plus triste : Jeanne, l'aînée de la famille, n'a que quatorze ans, elle est encore enfant de caractère, et Thérèse, cette pauvre petite, n'a pas six ans. Il y aura, dit-on, une année au mois de janvier que M^{me} Charles de Rivaz s'est aperçue de son mal ; ce n'étaient que des taches bleues, puis une petite grosseur. Au mois de mai, elle l'aurait montrée à son frère le médecin, M. Emmanuel Burgener, et déjà il lui aurait dit que c'était incurable et trop tard pour faire l'opération. C'est affreux de se voir condamnée ainsi à mourir peu à peu, sans espoir de guérison, et cependant, aux mayens, elle s'est encore montrée si gaie, a même dansé avec nous sur la place pour nous apprendre les quadrilles. Quelle énergie il lui a fallu pour pouvoir ainsi cacher son mal aux yeux de tous !

Jeanne est de retour ; on l'a fait revenir jeudi. Ce même jour, sa mère avait eu, le matin, un spasme nerveux que l'on avait cru qu'elle restait. Il paraît que l'ennui qui tourmentait cette pauvre enfant venait beaucoup de ce qu'elle savait sa mère souffrante.

A sa dernière visite à Aigle ⁸⁵, elle lui aurait dit : « Je suis condamnée ! »

Le premier vendredi, j'ai été demander de ses nouvelles. Jeanne et Antoinette de Torrenté m'ont reçue dans la chambre à côté, et j'ai entendu sa voix qui m'a paru encore forte. Jeanne lui a porté son billet « L'âme résignée » et elle a dit en le recevant : « Cela tombe toujours bien. » Depuis, elle a beaucoup souffert, ces deux dernières nuits. Marie-Louise de Riedmatten m'a dit qu'à chaque pansement on apercevait un progrès du mal et on lui en fait trois par jour ! mais je ne sais si elle est bien renseignée.

Mais j'en reviens à M^{me} [Victor] de Chastonay. Tante Marie-Thérèse se trouvait à Sierre le jour de l'accident. Elle la vit qui travaillait chez ses sœurs et lui demanda si elle était contente de son installation ici. — « Oh ! oui, lui répondit-elle ; à Sion, l'on peut mieux prier, il y a des bénédictions chaque jour, et les messes sont plus tardives, ce qui m'arrange mieux. » Plus tard, elle goûta, puis se rendit à l'église avec M^{lle} Justine, mais en sortit plus tôt afin d'aller surveiller le transport du bois qu'elle voulait prendre ou retirer. M^{lle} Justine la rejoignit et M^{me} de Chastonay se plaignit de n'être pas bien ; elles rentraient quand M^{me} Gabrielle poussa un cri, disant : « Oh ! ma nuque, ma nuque ! » et tomba dans les bras de sa sœur. De l'étage on avait entendu ce cri, on la transporta sans connaissance chez ses sœurs. Plus tard, un médecin la saigna et elle put se confesser, dire : « Priez pour que je fasse une bonne mort ! » puis retomba dans son premier état. M^{lle} Eugénie n'eut pas la consolation d'être reconnue par sa mère : le lendemain, entre midi et une heure, elle expirait.

On ne fit pas revenir M^{lle} Marie-Louise pour l'enterrement. Les sœurs de charité avaient demandé s'il le fallait par une dépêche, mais la famille, sur l'avis du curé de Sierre [Joseph-Marie Lagger], répondit non. Plus tard, on apprit qu'elle aurait désiré rendre les derniers devoirs à sa mère. Ce sera son premier sacrifice de la vie religieuse. Son jeune frère [Joseph] fit pitié à tous, le jour de l'enterrement ; il retenait ses sanglots mais, arrivé près de la tombe, il ne put se contenir davantage et s'éloigna.

⁸⁵ Au pensionnat Sainte-Clotilde.

M^{lle} Eugénie est revenue un jour, mais nous ne l'avons pas vue. Maintenant, elle reste à Sierre avec ses tantes ; son frère est chez M. Adolphe de Courten.

Hier, fête de l'Immaculée Conception, c'était jeûne et maigre ; il me semble que cela ne doit pas être dans l'esprit de l'Eglise, d'autant plus que ce n'est qu'en Valais que l'on jeûne pendant l'Avent. J'ai vu Eugénie, mais très peu.

Aujourd'hui, par un beau temps, Louise, Henriette, Fanny, avec les trois demoiselles d'Antoine de Lavallaz, avons été au lac de Montorge y voir patiner ; nous y avons rencontré Aline, Elvire et la petite Maria. Marie-Louise de Riedmatten patinait, mais, ne trouvant pas la glace assez gelée elle eut peur, chargea M. [---], l'employé de la banque Bruttin, de lui rapporter ses patins et redescendit avec nous.

Dimanche ⁸⁶, 16 décembre 1894

M^{me} de Rivaz vient de mourir ! Depuis deux jours on prévoyait sa fin. Elle ne souffrait plus du cancer, mais s'agitait beaucoup la nuit, repoussant les couvertures, voulant sortir, faisant toujours le geste de repousser quelque chose.

Chaque année, à cette époque, il y a un deuil qui fait souffrir. Que la vie est triste, et cependant que l'on aime à vivre, et à bien vivre, non pas pour l'éternité mais pour soi-même !

Et je pense que Dieu m'a faite pour la vie religieuse, que là seulement les facultés qu'il m'a données serviront à sa gloire, à mon salut, que j'ai besoin d'un soutien, d'une règle, pour venir en aide à ma faiblesse, d'une continuelle excitation au bien par l'exemple et les encouragements des autres ; mais, quand j'envisage tout ce qu'il me faudra quitter, je perds courage, je me demande si je serais capable de tant de sacrifices. Jamais je ne me suis trouvée plus heureuse ⁸⁷, je me trouve dans une quiétude sur le salut de

⁸⁶ Le manuscrit porte *mardi*, puis, sur une autre ligne dimanche 18 décembre 1894.

⁸⁷ Ici, une ligne caviardée.

mon âme que je n'avais pas depuis longtemps. Je me laisse aller au bien-être de vivre, sans réfléchir à plus tard. Je trouve chacun si bon, autour de moi, lorsque je songe à la vie religieuse ! Dans un couvent, je n'aurais pas, pour me gâter, leur indulgente affection ; je serais seule, on m'aimerait, on me consolerait ou du moins on tâcherait de le faire, mais ce ne serait que par charité et non pour moi-même ; je resterais une étrangère. Je devrais me suffire, m'occuper des autres, de mes devoirs, sans adoucissements naturels ; il y aurait tout un passé entre moi et les personnes avec lesquelles je vivrais. Je souffrirais dans mon âme, dans mon cœur, dans mes sens. J'aurais froid l'hiver, et l'été je ne verrais plus ces montagnes, ces beaux paysages qui m'enchantent. Je n'aurais plus ma liberté pour jouir de l'air pur, des bienfaisants rayons du soleil. Quand ma famille serait aux mayens, je traverserais peut-être de ces longs couloirs froids, enfermés, sans air. Adieu les senteurs enivrantes de la forêt, mes promenades dans les buissons, à travers les prairies, le long du bisse !

*A mon indépendance
Je devrais dire adieu
Et perdre l'espérance
D'être libre en tout lieu !*

Encore si ce n'était que cela, mais ma patrie, ma famille, maman !

J'aime tant mon pays ! il faudrait m'en détacher, et lorsque je me vois, par la pensée, éloignée du Valais, dans n'importe quelle position, il me semble que je n'aspire qu'à y retourner. L'exil me paraît une chose affreuse ; je pleure quelquefois, toute seule, en m'imaginant d'avoir été donnée comme otage en pays ennemi, et cependant cet exil aurait une fin, tandis qu'en me faisant religieuse, je le saurais éternel, ou peu importe puisqu'on ne s'appartient plus, éternel et d'autant plus pénible que sa propre volonté en est la cause sans pouvoir y mettre fin.

Je devrais quitter mes amies, mes sœurs, tous les liens de la famille, tous les souvenirs des anciens jours, tante Henriette, maman, cette pauvre maman qui a déjà dû faire tant de sacrifices ! Chaque fois que je pense à elle, je ne puis m'empêcher

de m'attendrir. Je me demande si je ne me trompe pas, si Dieu veut que je lui fasse encore ce chagrin, si ce ne serait pas mieux, de ma part, de les lui éviter et de la rendre heureuse. Je crois qu'elle souffrirait encore plus de mon départ que de celui de Madeleine, parce que j'ai vécu plus longtemps avec elle, dans les temps de sa jeunesse, j'ai plus de souvenirs communs. Ce n'est pas que je sois meilleure à son égard, mais j'ai plus besoin de ses soins, de son dévouement, elle se sent nécessaire à mon bonheur, et comment ferais-je pour me passer d'elle ? Oh ! maman, maman, que je t'aime ! Petite, je pleurais de voir des larmes dans tes yeux, j'en voulais à ceux qui te faisaient de la peine, te donnaient des ennuis ; maintenant, je suis moins sensible, plus habituée à voir souffrir, mais penser que c'est moi qui lui causerais ce chagrin, et volontairement, mon Dieu, ce serait bien pour vous, pour vous seul que je le pourrais. La foi fait accomplir des choses que la nature ne pourrait jamais supporter. Comment font, pour vivre, ceux qui ne l'ont pas quand ils doivent perdre des êtres chers ? Je n'ai jamais pu concevoir l'existence sans la foi, ni comprendre comment ceux qui ne l'ont pas peuvent être si bons, accomplir si régulièrement leurs devoirs ! Ceux-là ont bien plus de qualités naturelles que moi !

Dimanche, 23 décembre [1894]

Nous avons été bien inquiètes pour le nez d'Henriette. Tante Henriette était partie, avec elle, à Lausanne, et de là nous a écrit une carte qui nous a bien impressionnées. Maman a été remplacer tante Henriette qui nous est revenue avant-hier, apportant de meilleures nouvelles. Ces rhumes de cerveau, comme il faut les soigner ! Le sien lui a donné un abcès dans le nez, et nous avons craint qu'elle ne puisse revenir pour Noël, mais grâce aux prières, demain, maman et elle seront avec nous.

M^{me} de Rivaz et M. Iselin ont été enterrés le même jour, elle le matin, lui l'après-midi. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Le père de la première [Adolphe Burgener] l'a suivie de près, son enterrement a eu lieu, samedi, à Viège.

Marie-Louise a un érysipèle au nez ; elle ne pourra aller à la messe le jour de Noël, ni voir poser sa crèche, ni assister à l'arbre des pauvres de l'hôpital ; il y en a un pour les sœurs, l'autre pour les crétins. Tante Henriette nous a fait, ce soir, le poupon Jésus.

Vendredi ⁸⁸, 28 décembre 1894

Noël est passé ; maman et Henriette sont revenues de Lausanne la veille au soir. Nous sommes tous descendus à leur rencontre à la gare, ce qui nous a retardées, Louise et moi, pour notre poupon Jésus aux pauvres. Elvire n'était pas encore chez nous à notre retour et nous l'avons fait chercher. Il était déjà près de sept heures, de la nouvelle heure, et nous n'avions pas de sonnette ; aussi, au lieu de jeter aux portes, nous avons donné nos présents, bonbons, pommes et noix, aux mamans. Le matin du même jour, j'avais assisté à l'arbre de Noël de l'école enfantine et l'après-midi, à celui des enfants pauvres de la classe.

La messe de minuit a eu lieu une demi-heure plus tôt ; je ne m'y trouvais pas bien, avec une forte migraine et l'inquiétude de devoir sortir de l'église, mais heureusement j'ai pu entendre la messe tout entière. C'est cette émotion du nez d'Henriette qui m'a toute brassée !

A dîner, chez tante Henriette, Augustin vit, en parcourant la *Gazette* ⁸⁹, que l'ancien roi de Naples, François II, est mort ! C'est lui que grand-papa avait défendu à Gaète ; encore un souvenir qui disparaît ! Il était le fils d'une sainte [Christine de Savoie] dont nous avons la photographie ; grand-papa et grand-maman de Riedmatten l'ont vue vivante, et aussi, je le crois, exposée. Ses frères et sœurs sont les enfants de la seconde femme de Ferdinand II [Marie-Thérèse d'Autriche] et lui meurt sans enfants, et sans royaume. C'est égal, j'aimerais mieux être à sa place qu'à

⁸⁸ Le manuscrit porte vendredi 29 décembre 1894.

⁸⁹ C'est la *Gazette de Lausanne* qui, dans le numéro 307, du 28 décembre 1894 (p. 2), annonce la mort de Ferdinand II, ancien roi de Naples, survenue pendant un séjour au Tyrol.

celle de son usurpateur ; il n'aura pas à rendre compte à Dieu du bien mal acquis !

M. [Maurice] Rouiller vient de mourir d'une pneumonie. Nous allions, Louise et moi, demander de ses nouvelles quand Leutschen⁹⁰ nous apprend qu'il est mort. Nous montons quand même pour voir ces demoiselles ; elles sont dans une grande désolation, n'ayant plus ni père ni mère, ni leur tante Louise [d'Odet]. Les épreuves ne leur ont pas manqué depuis l'année 1887 ; M. Rouiller a fait une très belle mort ; il priait Dieu, sans cesse, de lui pardonner les fautes de sa vie et acceptait en expiation ses souffrances du moment, et il a bien souffert.

Que de morts cette année ! Il nous tarde qu'elle soit achevée ! Marie-Louise est guérie.

[Lundi], 31 décembre 1894

Un adieu à l'année 1894 ! Elle a été bien cruelle, emportant de nombreuses personnes de Sion, des connaissances. Ah ! si elle pouvait emporter aussi nos défauts et le vieil homme qui nous fait commettre tant de fautes !

⁹⁰ Il s'agit d'un homme, surnommé en réalité « Lötschen » (d'après sa vallée d'origine), qui portait l'eau dans les maisons. - Communication de M. Pierre de Riedmatten, à Sion.

Année 1895

[Mardi], 1^{er} janvier 1895

Salut à la nouvelle année ! Puisse-t-elle nous être plus propice que la précédente ! Hélas ! elle s'ouvre par un nouveau malheur arrivé à Sion. M. Paul Pignat a perdu sa femme, ce matin, d'un anévrisme. Il avait eu tant de peine à se marier, et voici qu'après quelques mois de vie conjugale, il perd son épouse avec son prochain espoir d'être père ! Déjà nous pensions aux bons mots de ses enfants, Phiphine et Popol, qu'il mettrait dans la *Gazette du Valais*, et le voici veuf et seul, comme auparavant !

On signale encore la disparition d'un M. Delaloye qui, à la naissance de son enfant, fut si désespéré de n'avoir *qu'une fille* que, le soir même, il quitta sa maison¹. Il paraît que souvent il avait recommandé les siens à M. [Jules] Zen Ruffinen.

Dimanche, 6 janvier 1895

M^{lle} Marie-Louise de Chastonay est revenue ; elle n'a pu supporter la vie si pénible de sœur de charité, sa santé en souffrait. Elle est partie dans un moment trop défavorable ; au commencement de l'hiver, aller à Fribourg, dont le climat est si rude ; la température, froide, humide, et pendant l'Avent, époque de jeûne,

¹ C'est l'auteur qui souligne. - La disparition de M[aurice] D[elaloye] est signalée, sans commentaire, dans la *Gazette du Valais*, 1895, n^o 1, du 1^{er} janvier, p. 3. Son corps ne sera retrouvé que le 8 mars suivant à Riddes, « sur les bords du Rhône ».

c'était trop. Ce qui lui coûtait le plus était le lever de si bonne heure ; on lui permettait cependant, pour l'habituer, de rester au lit jusqu'à cinq heures, mais plus tard elle aurait dû faire comme les autres et interrompre son sommeil dès quatre heures du matin ; c'est bien tôt si, comme je le crois, elles se sont mises à la nouvelle heure ; cela ferait trois heures et demie.

Nos visites de nouvel an sont terminées à part quelques exceptions, mais nous en recevons.

Aujourd'hui, je me suis rendue chez sœur Françoise (Eugénie), mais il est survenu du monde et je n'ai rien pu lui dire ; j'en avais cependant bien envie, car je voudrais lui confier mes tourments, mes répugnances à bien remplir mes devoirs. Elle est une religieuse toujours plus fervente, et chaque fois pleine de zèle et d'ardeur, disposée à tout souffrir pour Dieu. Je ne vois, moi, que les difficultés de cette pénible existence et l'amertume des sacrifices qu'il me faudrait faire. Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, car avec mon imagination qui porte tout à l'extrême, avec mes désirs qui ne calculent pas les moyens, me suis-je laissée entraîner à vouloir du trop beau que je ne pouvais atteindre, et mieux vaut plus d'humilité et le renoncement dans ma volonté même que d'entrer dans un ordre religieux trop parfait pour moi. Mais, quel est le but de ma vie ? Peu importe après tout, si Dieu me veut à Lui, il me le montrera et me donnera les forces, la santé nécessaire.

Henriette est invitée avec Augustin à passer la soirée chez M^{me} Stéphanie de Kalbermatten : il y aura une représentation.

Vendredi, 11 janvier 1895

M. Antoine Roten est mort hier matin. Il n'a pas beaucoup souffert ; c'est plutôt la faiblesse qui l'a emporté. L'oncle Louis est monté aujourd'hui à Rarogne avec M. Edouard ; M^{me} Stéphanie de Kalbermatten, déjà hier. On dit M^{lle} Bertha si affligée qu'elle ne veut plus manger. C'est une grande perte pour ses enfants et pour le pays ² !

² Voir les articles nécrologiques parus alors dans les journaux valaisans.

Samedi, 19 janvier 1895

Paul de Courten est très mal. Ce soir, il a été administré. Bien des personnes accompagnèrent le bon Dieu chez lui. Après ses frères, il y avait ses oncles, Antoine, Guillaume, Stanislas de Laval-laz, son parrain Henri, ses amis Albert de Torrenté, Etienne Dal-lèves, François de Kalbermatten, puis Raphy et un autre collégien, José [et] Guillaume de Kalbermatten. Les dames étaient si nombreuses qu'il s'en trouvait encore près de la cathédrale quand M. le vicaire [Jérémie Jean] arrivait au sommet de la pente du Sémi-naire.

On ne lui a pas donné l'extrême-onction. Il est content de mourir ; ce qu'il craignait, c'était de languir trop longtemps. Pauvre Paul toujours si gentil ! Voilà un poitrinaire qui ne s'est pas fait illusion sur son état ; combien de fois nous a-t-il parlé de sa mort prochaine, dans nos promenades de l'après-midi ! Cet automne, dans notre verger du Creuset, il a demandé à chacune de nous : « Voudrais-tu que je t'apparaisse après ma mort ? » Louise lui a dit, effrayée : « Oh ! non pas », et moi : « Oui, à condition que ce soit de jour³ ! » Une autre fois, il a promis à Louise de lui donner après sa mort une petite Sainte Vierge qu'il porte toujours sur lui et, pour changer le cours de ses idées noires, nous l'avons plaisanté sur le testament qu'il aurait à faire. — « Oh ! il ne sera pas long, répondit-il, je n'ai rien à donner. — Mais si, ta vigne », lui dis-je en riant, quoique je n'en eusse guère envie. Au nouvel an, je lui ai souhaité la santé. — « Cette année, dit-il, je n'en verrai [pas la fin]. »

Dimanche, 20 janvier [1895]

Ce matin, je suis allée voir Paul et ne l'ai pas trouvé changé. Il m'a demandé de mes nouvelles, m'a dit : « Au revoir ». Je lui ai répondu : « Je vais bien, et toi ? — Oh ! moi ! » et sur ces mots il s'est arrêté. Je voulais me retirer, mais tante Marie-Thérèse me retint, me demandant des renseignements sur mes

³ Voir plus haut, t. II, pp. 306-307.

leçons de peinture chez l'oncle Charles, et Paul semblait s'y intéresser, ce qui m'étonnait. Quand je me levai pour partir : « Prie pour moi, demanda-t-il. — Et toi aussi pour moi, répliquai-je. — Oh ! moi, j'ai déjà assez à faire avec mon mal ». Je me retirai sous une bonne impression.

Cette après-midi, je rencontrai Louise de Lavallaz et toute sa petite famille, y compris mon filleul, à la bénédiction des Dames. De là, ils se rendirent chez Paul, tandis que j'allai à Saint-Théodule. Un moment après la bénédiction du troisième dimanche, je les vis entrer aussi dans cette église et prier à haute voix. Je m'unis à eux et demandai ensuite à Louise des nouvelles de Paul. — « Il est à sa fin ! Je me suis unie aux dernières prières que l'on faisait pour lui, me répondit-elle. — Déjà ! m'écriai-je. — Oui, il attendait Léon [de Courten] qui ne se trouvait pas là, mais je viens de le voir accourir chez lui. » En rentrant, j'annonçai ces tristes nouvelles à maman et Louise et nous nous dirigeâmes de ce côté. Mais, rencontrant tante Marie, Paula et l'oncle Stanislas qui en revenaient, nous le crûmes déjà mort. — « Non, nous dirent-ils, mais il est à sa fin ! » et tante Marie raconta la scène touchante qui venait d'avoir eu lieu.

Quand Léon est arrivé : « Ah ! lui dit Paul, je t'attends depuis longtemps ; je t'attendais pour mourir, parce que je veux que tu voies ce que c'est que la mort : regarde ce qui reste maintenant de tout ce que l'on a fait ! Je meurs en chrétien parce que j'ai eu une mère chrétienne, un père chrétien ; aime-les, aimez-vous ! » Alors, Léon s'est jeté à genoux, priant son frère de lui pardonner ses torts, disant qu'il voulait faire demain sa confession afin de pouvoir mourir aussi. — « Non, pas encore, répondit Paul ; souviens-toi qu'à tout péché miséricorde ! » Quand nous sommes arrivées dans la chambre à côté, il y avait beaucoup de monde : tante Dionyse, l'oncle Stanislas, l'oncle Guillaume, Henri, Fanny, Cécile, Joseph de Lavallaz, Etienne et Albert, Marie et Anna de Montheys ; près de son lit, M. le vicaire qui l'assistait, sa maman, Mayon, [Jean-] Charles qui lui soutenait la tête, Léon ; de l'autre côté du lit, l'oncle Frédéric affaissé, Glady, Fritz, Erasme. On attendait sa mort d'un moment à l'autre, on en parlait à haute voix. Cependant M. le vicaire et M. l'abbé Jacquier lui firent des

invocations : « Jésus, Marie, Joseph » et autres, auxquelles il répondit. De temps en temps, quelqu'un demandait tout haut : « Vit-il encore ? — Est-ce fini ? »

Soudain, on nous fit prier, pour lui, cinq pater et cinq avé, puis il eut un accès de toux et se mit à parler. Il aperçut Joseph de Lavallaz, le salua de la tête et lui fit signe d'avancer : « Je ne t'avais pas vu encore », lui dit-il, puis, quand il lui dit au revoir : « Quand tu me reverras, ce sera dans mon lit à quatre planches. — Oh ! que dis-tu ? s'écria Joseph. — Mais oui, tu vois bien que c'est pour ce soir, reprit-il ; ce qu'il y a de pénible, c'est l'appréhension ! » Jeanne de Lavallaz s'approcha ensuite : « Adieu, Jeanne, ta place est déjà marquée au ciel, parmi les saintes. » Puis à Cécile qui s'approchait à son tour : « Je prierai pour que tu sois heureuse sur cette terre ! » Louise lui a aussi donné le bonsoir et lui demanda de prier pour elle. — « Je ne le puis pas, tu pries déjà assez. Saint Pierre ne serait pas content. Veux-tu que je demande pour toi un mari ? Ah ! je sais, je prierai pour que tes scrupules disparaissent ! — Comment ? tu plaisantes encore, lui dit Louise qui, comme nous, n'avait pu s'empêcher de sourire. — Oui, pour-quoi pas ? » Ce fut à moi de m'approcher ; je serrai sa main ; tante Marie-Thérèse me dit : « Fais le tour », et il répéta : « Fais le tour », mais je ne voulais pas déranger les personnes qui se trouvaient au pied du lit et je lui dis depuis là : « Adieu, prie aussi pour moi ! — Oui, je prierai », répondit-il ; puis il semblait vouloir me parler encore, mais je crois qu'il ne savait que me dire.

Le soir, à souper, nous racontâmes à Henriette et Fanny ce qui s'était passé. Elles eurent aussi envie de le voir et y allèrent avec Augustin. Paul dit à Henriette : « Que veux-tu que je demande pour toi ? — De faire une belle mort, comme la tienne. — Mais dans combien de temps ? Bientôt ? » Elle ne répondit rien. J'aurais voulu qu'elle demande la guérison de son nez ; cela me fait peur ce que Paul lui a dit, parce que je me souviens qu'il n'y a pas longtemps, étant en promenade avec nous, comme on lui parlait de mariage, il plaisanta, s'écriant : « Je me marierai au ciel, quand j'y serai ; j'y appellerai celle que j'aime. » Mes sœurs ont attendu l'arrivée du médecin, qui a rassuré tout le monde pour cette nuit.

Mardi, 22 janvier 1895

Paul n'est plus ! Il s'est éteint lundi à quatre heures, ce qui fait trois heures et demie. Qui l'aurait dit en l'entendant parler avec tant de force et de présence d'esprit, la veille au soir ? Il est mort comme un saint. M^{me} Antoine de Lavallaz le veillait ; mettant une banquette derrière son coussin, elle lui demanda s'il était mieux. — « Il faut bien que je varie de plaisirs pendant que je suis encore en ce monde », répondit-il ; puis, une autre fois, comme elle semblait l'encourager à vivre : « Tout est prêt pour l'autre monde, mais rien pour celui-ci ! » A trois heures, M. P[aul] appela sa mère : « Maman, dit-il, qu'attendiez-vous pour me faire vos adieux ? »

Aujourd'hui, nous avons travaillé à son catafalque tout blanc [---] ⁴.

Dimanche, 17 février 1895

C'est demain que MM. les chanoines voteront pour les quatre d'entre eux qui doivent être mis en candidature. Un coadjuteur va être donné à Mgr Jardinier, que son grand âge rend incapable d'administrer ce diocèse, avec droit de succession s'il lui survit. C'est donc comme si l'on nommait un nouvel évêque et je suis très curieuse de voir comment se fera cette élection ⁵.

On dit que les députés du Grand Conseil, réunis demain en session extraordinaire, se rendront mardi à la cathédrale. Les chanoines seront au chœur et le scrutateur présentera la liste des quatre candidats ; on lira leurs noms, puis les députés se rendront

⁴ Le manuscrit est ici incomplet d'un feuillet au moins.

⁵ Pour l'élection des évêques de Sion, l'on procède encore (jusqu'à 1919) suivant le mode fixé par le décret de la Diète du 22 mai 1807 : le Chapitre présente quatre candidats, parmi lesquels la Diète (aujourd'hui le Grand Conseil) choisit, au bulletin secret, l'élu. - Voir les journaux contemporains, notamment la *Gazette du Valais*, 1895, n° 14, du 16 février, p. 2, et *L'Ami du peuple*, 1895, n° 14, du 16 février, p. 3, qui publient les principaux articles du décret.

devant l'autel de Saint-Maurice⁶ pour délibérer ; un rideau les cachera aux regards du public. Déjà le bois qui doit le supporter est dressé dans la cathédrale ; c'est une espèce d'échafaudage.

Que ce sera drôle de les voir entrer là et que je me réjouis ! car je ne quitterai pas l'église de la matinée. Puis l'élection se fera, mais je crois qu'elle ne sera pas émouvante parce que M. le grand doyen, chanoine Blatter, n'aura pas de concurrent redoutable. C'est lui qui a fait marcher le diocèse pendant plus de six ans, il est juste qu'il ait sa récompense.

Tante Marie-Thérèse m'a fait lire des pensées qu'elle veut mettre sur une image mortuaire de Paul. Toutes lui vont si bien que je n'ai su laquelle choisir.

Mercredi, 20 février [1895]

L'évêque est nommé ! La journée d'hier a été féconde en émotions. A neuf heures (vraie), déjà les bancs des dames étaient presque entièrement occupés. Je me plaçai au bord de l'un d'eux. A dix heures (centrale), la cathédrale se trouvait envahie par une foule qui obstruait les passages ; il fallait qu'un sergent de police vînt la repousser. Les cloches se mirent à sonner, les gendarmes arrivèrent en corps jusqu'à la porte des baptêmes, grande ouverte, et là, au commandement de leur chef, se rangèrent en haie de chaque côté, laissant le chemin libre aux députés ; ceux-ci étaient précédés de deux huissiers en manteau rouge et blanc. Ils s'avancèrent au chœur où les chanoines occupaient déjà le côté de l'évangile, et se mirent de celui de l'épître. A peine placés, voici qu'un autre corps de gendarmes s'avance de la porte du fond, suivis du Conseil d'Etat. L'orgue joua, le *Veni Creator* fut entonné, puis M. le chanoine Kalbermatten donna lecture aussitôt d'une lettre

⁶ La chapelle Saint-Maurice, dite aussi chœur (nord) de la petite sacristie, qu'« une tenture rouge à franges d'or sépare de la nef. » - Voir *L'Ami du peuple*, 1895, n° 16, du 23 février, p. 1. - Voir aussi J.-E. Tamini, *La cathédrale de Sion...*, dans *Ann. val.*, 1940, p. 39. La chapelle Saint-Maurice se dressait du côté de l'épître, au sommet du bas-côté de la cathédrale, caché en partie par les stalles qui, alors, coupaient le transept.

de Mgr Rampolla⁷ qui autorisait la nomination du coadjuteur selon les coutumes du Valais. Un grand silence régnait, les oreilles étaient tendues pour saisir le nom des quatre candidats, quand il recommença la lecture en allemand. Enfin, il dit : « Voici le nom des chanoines proposés par le Vénérable Chapitre : 1^{er} François Blatter, grand doyen et grand vicaire ; 2^e M. le chanoine Grenat ; 3^e M. le chanoine Escher ; 4^e M. Abbet, docteur en théologie. Deux Français ! c'était à n'y pas croire !

Je quittais ma place pour aller dans l'allée de gauche lorsque MM. les députés se rendirent devant l'autel de Saint-Maurice. Là, je vis l'oncle Stanislas. — « La lutte sera, lui dis-je, entre M. Abbet et le chanoine Blatter. — Oh ! M. Blatter sera nommé », me répondit-il. Je m'avançai près de Marie-Louise de Stockalper qui occupait le premier banc permis, à côté des gendarmes. Ils me laissèrent passer.

Derrière le rideau, l'appel se fit : « M. Louis de Kalbermatten, etc. », d'après les plus hauts districts. Puis, le dépouillement : M. Abbet, un ; M. Abbet, deux ; M. Grenat, un ; M. Blatter, un, etc. M. Abbet avait de l'avance sur M. Blatter. Marie-Louise, émue, disait : « C'est que les billets du Haut-Valais sont dessous, ses députés ayant voté les premiers. » En effet, bientôt M. Blatter s'approcha bien près de M. Abbet, mais sans pouvoir l'atteindre. Celui-ci avait 41 voix ; M. Blatter, 36 ; M. Grenat, 19. Il n'y avait pas majorité absolue, il fallut recommencer. Mais Marie-Louise me dit : « Ce sera M. Abbet, car les voix de M. Grenat iront à lui. »

A ce second tour⁸, M. le chanoine Blatter devança M. Abbet ; il avait 20 voix [alors] que l'autre n'en avait que 6. Mais tout à coup il avança, le rejoignit, le dépassa : « M. Abbet, 50, criait-on, M. Blatter, 42 ; M. Abbet, 51. » Il se fit une rumeur, c'était la majorité. Il en eut 53 ; M. Blatter, 42 ; M. Grenat, 5 ou 6. MM. les députés ne se décidaient pas à sortir de leur rideau (ils ont dû rédiger une lettre) ; enfin, M. [Henri] Bioley s'avança, puis les autres.

⁷ L'auteur écrit *Paccola*.

⁸ Les chiffres donnés par l'auteur, pas plus pour le premier tour de scrutin que pour le second, ne correspondent à ceux qu'on trouve dans les journaux valaisans.

Ils rentrèrent au chœur. M. Léon Roten adressa au nouvel évêque un discours en allemand parce qu'il l'avait préparé pour M. le chanoine Blatter. M. le curé [Abbet] y répondit par quelques mots de remerciements. MM. les conseillers d'Etat apposèrent leurs signatures, M. le chanoine Blatter chanta le *Te Deum*, et tout fut terminé.

Mercredi des Cendres, 27 février [1895]

M. le chanoine Blatter est un saint. Maman et tante Henriette ont été lui faire visite ; il avait les larmes aux yeux en leur parlant. Il savait les noms de tous ceux qui avaient voté, pour lui et contre lui, et dit que plusieurs auraient pu, par reconnaissance, lui donner leur voix. Ce qui l'a surtout peiné, ce sont les calomnies répandues sur son compte, afin de le faire échouer. « On devrait penser que l'honneur d'un prêtre est quelque chose », a-t-il dit. En effet, les uns disaient qu'il était trop vieux et n'accepterait pas ; les autres, que c'était lui qui avait écrit à Rome pour demander un coadjuteur. — « Mais, a-t-il ajouté, la vérité se fera jour tôt ou tard ! » On sait déjà que cette demande est venue du Bas-Valais. Déjà, il y a quelque temps, il reçut une lettre demandant si Mgr [Jardinier] pouvait remplir les fonctions de son ministère, et il répondit : « Cela dépend de la manière dont on envisage la chose. Si l'on dit : « Peut-il en remplir toutes les fonctions ? » je répondrai non ; mais si l'on demande : « Peut-il remplir les principales » fon[ctions], comme la confirmation et l'ordination des prêtres ? » je répondrai oui. » Et comme on lui proposait une autre fois de demander un coadjuteur, il répliqua : « Je suis mal placé pour le faire, étant grand doyen », et il refusa, lorsque, plus tard, une lettre arriva de Rome, qui ordonnait d'en nommer un.

On lui a dit aussi que toutes les dames étaient contre son élection. Ce n'est pas vrai ; toutes celles des grandes familles sont pour lui, à part celle de la Pierre. — « Mais il y a des exceptions et je vous remercie de votre témoignage », a-t-il continué en se tournant vers maman et tante Henriette. Il leur a encore raconté qu'après son élection M. le curé [Abbet] était venu lui demander qui devait chanter le *Te Deum*. — « C'est ordinairement l'élu,

lui répondit-il. — Mais je ne me sens pas bien ! — Si vous le désirez, je le chanterai », reprit M. le chanoine Blatter, et il le fit, quoique son cœur dût être oppressé de l'ingratitude de quelques-uns.

Lui, qui a donné toute sa fortune aux orphelinats⁹, qui, chaque jour encore, distribue des aumônes à tous les pauvres qui attendent sa sortie de la cathédrale ; lui, qui n'aurait employé les revenus de l'évêché qu'à de nouvelles charités ; lui, le seul chanoine qui ait fait des dons à Sion, le plus élevé en grade qui, depuis huit ans, assumait toutes les charges d'un évêque sans en avoir les honneurs ; lui, dont la tête a conçu et organisé tant de bonnes choses ; lui, qui avait toutes les qualités qui font un bon évêque, ne pouvait-il s'attendre à être nommé ? C'était une occasion, pour les Valaisans, de lui témoigner leur reconnaissance des services rendus au pays¹⁰. Mais on oublie vite en ce monde. Je me souviens de l'enthousiasme avec lequel nous l'avions acclamé après sa donation à l'orphelinat. Si le coadjuteur avait été nommé alors, il était élu ; mais les années ont passé, et l'oubli des bienfaits les a suivies !

Demain, autre nomination, celle d'un député au Conseil des Etats pour remplacer M. [Gustave] Lorétan qui a succédé à M. Antoine Roten au Conseil national. On en fait encore une affaire de langue. Les Bas-Valaisans veulent un Français quand il y a déjà l'oncle Henri de Torrenté. Le Haut-Valais désigne l'oncle Louis [de Kalbermatten] ; il est le seul Allemand qui aurait de la chance de réussir et même, si l'élection passe au Grand Conseil, il est probable qu'il sortirait, parce que les Bas-Val[aisans] lui opposent M. [Henri] Bioley, antipathique aux radicaux. Mais l'oncle Louis n'aime pas les intrigues politiques ; s'il n'a pas, ce soir, dans une réunion préparatoire conservatrice, la majorité des voix, il renoncera à sa candidature, parce qu'il ne veut pas

⁹ Voir plus haut, t. I, p. 64.

¹⁰ Voir la *Gazette du Valais*, 1895, n° 18, du 2 mars, p. 2. - Voir aussi les articles nécrologiques écrits au lendemain de sa mort, 13 février 1897 : *Gazette du Valais*, 1897, n° 14, du 17 février, p. 2 ; n° 15, du 20 février, p. 2 ; *Walliser Bote*, 1897, n° 8, du 20 février, p. 1 ; n° 9, du 27 février, pp. 1-2 ; n° 10, du 6 mars, pp. 1-2. Et en outre H. A. v. Roten, *Aus der Briefmappe eines Walliser Menschenfreundes*, dans *Walliser Jahrbuch für 1972*, pp. 12-20.

s'appuyer sur les radicaux. Que sera-t-il arrivé ? J'aimerais qu'il réussisse, parce que ce serait, je crois, un bien pour le pays ; ils sont si rares, les hommes désintéressés en politique¹¹.

Mais nous sommes en carême. Hier, pour commencer et finir le carnaval, Fanny a réuni ses amies ; le soir, leurs frères sont venus les chercher ; il y avait MM. Jacques Calpini, Alphonse et François de Kalbermatten, Alfred de Werra, Etienne et Raphy Dallèves, les trois de Preux : Charles, Henri, René. Nous nous sommes amusés à la petite poste¹², à représenter des charades et avons dansé deux quadrilles. Alphonse de Kalbermatten a dansé les deux fois avec Fanny et s'est montré aimable pour elle. Celle-ci a récité un monologue sur un danseur, un blond correct, qui ne disait que des choses insignifiantes à sa danseuse, la fit tomber et le lendemain la demanda en mariage ; la jeune fille accepte et dit : « Vous qui dansez encore, retenez bien ceci, que les moindres valseurs font les meilleurs maris. » Il me semblait que ce blond correct devait être Alphonse ! Je ne sais s'il l'a pensé aussi, mais il dit ensuite à Fanny : « Je veux danser la prochaine valse avec vous » et je ne sais quoi encore, à quoi elle répondit : « Mais vous ne ressemblez pas au valseur du monologue, car vous savez très bien faire les compliments. »

Nous avons été faire visite de félicitations à M. le curé, Louise et moi, lundi matin. Il s'y trouvait Louise de Lavallaz, M. et M^{me} [Alexis] Graven (les jeunes). Chacun apprécie ses qualités, et si son élection n'avait été un passe-droit, une chose injurieuse pour M. le chanoine Blatter, tout le monde y aurait applaudi. Je crois qu'il le comprend et qu'il n'en veut pas à ceux qui ont voté contre lui. L'oncle Henri de Torrenté lui a dit franchement sa manière de voir, que s'il avait eu le droit de voter, sa voix n'aurait pas été pour lui, et M. le curé l'a embrassé. M. Raoul [de Riedmatten] de même lui a avoué que son vote avait été à M. Blatter.

¹¹ C'est le jeudi 28 février 1895 que le Grand Conseil a procédé au remplacement de Gustave Lorétan, conseiller aux Etats démissionnaire. Le choix s'est porté sur Louis de Kalbermatten. - Voir *L'Ami du peuple*, 1895, n° 18, du 2 mars, p. 2.

¹² Jeu non identifié. S'agit-il du jeu que Claude Aveline, dans *Le Code des jeux* (Paris, 1961, p. 306) décrit sous le titre de : *La poste court* ?

Il y a longtemps que je n'ai plus écrit ; je ne trouve jamais de temps pour le faire ; quand j'en ai, c'est à Caroline que je raconte ce qui se passe, elle me répond régulièrement. L'élection de M. le curé l'a bien étonnée, et encore plus les fiançailles d'Hélène Zimmermann avec M. [William] Haenni. C'est un événement gai au milieu de tant d'autres tristes.

Madeleine Gillioz est morte, le premier vendredi de ce mois [1^{er} mars], à huit heures du soir, mais nous ne l'avons su que le lendemain. Elle est restée dans un accès de toux. Depuis bien des années, elle ne se couchait plus dans son lit, mais dormait habillée sur son canapé, un très dur canapé. Elle ne voulait pas recevoir l'extrême-onction pour ne pas être obligée d'enlever ses bas et ses souliers, mais je crois qu'elle l'a reçue quand même. C'était un type à part, très intelligente quoique sans instruction, fort entendue dans les affaires et ne sachant pas lire. Elle avait acheté une vache à un certain Ganioz et une autre aux Kalbermatten, à condition que, durant sa vie, ils lui portassent un litre de lait par jour. La voyant si vieille, ils avaient fait le marché ; mais, comme elle a vécu longtemps après, ils ont été en grande perte ; aussi, sa mort ne les a pas attristés. Elle avait peur de mourir et demandait que l'on priât pour sa guérison, parce que, disait-elle, « on sait comment l'on est en cette vie, mais on ignore ce qui se passe de l'autre côté. Il me semble, ajoutait-elle, que l'on devra bien s'ennuyer, là-haut, à faire tous les jours la même chose ; encore s'il y avait des tonneaux à laver ! Mais voilà, peut-être que le bon Dieu mettra le vin dans des arbres creux. »

M. le curé est venu porter à Augustin un testament d'elle et l'a lu devant tante Henriette, en sorte que nous en avons eu connaissance. Il datait de 1867, était écrit par M. [Adrien] Mabillard, avait pour témoins le vieux curé [François] Stockalper, le chanoine [François] Machoud, je crois, et un chanoine [Joseph] Kalbermatten. Elle y disait : « Je donne tout ce dont je pourrai disposer à ma mort : 1^{er} un tiers à la Propagation de la foi ; 2^e un tiers aux pauvres de la ville, à être distribué par les dames de Saint-Vincent-de Paul ; 3^e un tiers pour des messes à dire le plus tôt possible

après ma mort ; de plus, un pain blanc de deux livres à tous les pauvres qui viendront à mon enterrement jusqu'au cimetière. »

Elle n'avait de fortune que ce qu'elle a gagné pendant sa vie. Or, elle est restée servante chez M. le chanoine Machoud près de trente ans, à cinq francs par mois. Elle a dû beaucoup économiser et vivre de privations pour amasser ce qu'elle a laissé. Elle travailla sans relâche tant qu'elle eut des forces, et ne chauffait sa chambre, en hiver, qu'à la dernière extrémité. La voyant se priver de tout, on la disait avare et on la croyait plus riche qu'elle n'était. Quand on a levé les scellés, on n'a trouvé, dans sa malle, que 540 francs et point de papiers. Les héritiers, ses petits-neveux, ont fait des recherches pendant trois jours et ont enfin acquis la certitude qu'elle avait une fortune de huit mille francs. Mais ils n'en auront que la moitié, puisqu'elle donne tout ce qu'elle peut donner. Elle a fait encore un autre testament, plus tard, mais je ne sais comment tout cela s'arrangera, le tribunal n'a pas encore réglé cette affaire. En attendant, les messes attendent ! Fiez-vous donc à ce que l'on exécute vos volontés après la mort ! Déjà bien des personnes se sont recommandées à nous pour son appartement¹⁸.

Je passe à un autre ordre d'idées. Je n'ai pas inscrit que l'oncle Louis a été nommé avec une grande majorité. M. Henri Roten, ayant appris sa résolution de ne pas laisser porter sa candidature au Grand Conseil s'il n'avait pas la majorité dans la réunion préparatoire, télégraphia aux députés haut-valaisans de venir y assister. Le candidat des Bas-Valaisans était M. Bioley. M. [Maurice] de Werra, le mari de Louisa [de la Pierre], le proposa dans un discours où il rappela les services qu'il avait rendus au pays. Mais ensuite vint le tour des Haut-Valaisans ; tous étaient pour l'oncle Louis, le district de Sierre aussi, et presque tous ceux du

¹⁸ Le testament de Madeleine Gillioz, daté du 22 décembre 1867, a bien été stipulé par le notaire Adrien Mabillard, mais au domicile du chanoine Hyacinthe Carraux, en présence de celui-ci et du chanoine Antoine-Ignace de Kalbermatten (Sion, Minutes des notaires, A. M., année 1867, pièce n° 4) et non des témoins indiqués par l'auteur. - Madeleine Gillioz habitait, au Grand-Pont, dans la maison de l'auteur. (Voir Recensement de 1880, vol. 50, fol. 375.)

Centre. Il n'y avait pas de lutte possible ; aussi M. Bioley renonça à sa candidature.

Le lendemain soir, la musique vint jouer sous les fenêtres de l'oncle Louis ; j'avais soupé chez eux, et j'ai assisté au concert de leur balcon.

Alphonsine de Torrenté a eu un joli petit garçon [Roger-Alexandre-Adolphe Bruttin] que l'on baptisa jeudi, mais dimanche il était mort. Pauvres parents, qui avaient fait tant de projets sur ce petit être ! Pauvre mère surtout, qui a tant souffert (elle a été en danger de mort) pour n'avoir qu'un cercueil ! M. Georges de Quay vient aussi d'avoir eu un enfant, une fille, je crois¹⁴.

On fête, ces jours-ci, aux Capucins, le bienheureux Didace, Espagnol que Léon XIII a béatifié l'année passée¹⁵. Les RR. PP. ont orné leur chapelle de guirlandes en bouts de sapin, parsemées de roses roses et blanches. Les autels en sont garnis et, au-dessus, ils ont un lambrequin en papier doré, avec une grande croix également dorée. Le R. P. Adolphe, gardien, a peint quatre tableaux depuis le mois de novembre. L'un représente l'Immaculée-Conception ; il est placé à l'extérieur de l'église, entouré de guirlandes de sapin et surmonté d'une croix en bouts de sapin. De chaque côté de la porte sont placés deux grands sapins.

Tous les matins, à six heures (vraie), il y a messe et bénédiction ; tous les soirs, à huit heures (centrale), sermon et bénédiction avec illumination. Nous y avons été, ce soir, mais pas moyen d'entrer dans l'église tant elle était déjà pleine de monde ; c'était une foule plus grande qu'à la Portioncule. A peine avons-nous pu entendre quelques mots du sermon de M. Dumoulin ; quant à prier, inutile ; on nous poussait, on nous bousculait, on se fâchait, c'était à mourir de rire, mais assez pénible d'un côté ; on se serait dit dans un pressoir tant on nous écrasait ; on étouffait, aussi quelques personnes se sont trouvées mal.

¹⁴ Erreur, c'est un fils, André.

¹⁵ Par un triduum à Saint-Maurice, les 17, 18 et 19 mars, et à Sion, les mêmes jours. - Voir *Gazette du Valais*, 1895, n° 21, du 13 mars, p. 2, et n° 22, du 16 mars, pp. 2 - 3.

On a voté hier la question de l'eau¹⁶. Un M. Dumont veut prendre l'entreprise de fournir à Sion une eau claire et en quantité suffisante pour que les personnes de la ville qui désireraient en avoir dans leur maison puissent en acheter. Mais cela coûte cher, et il faudra augmenter les impôts. Or, ils sont déjà bien assez élevés, et c'est ce qui a fait réfléchir plusieurs personnes. Enfin, l'important est d'avoir de la bonne eau, parce que, si l'on fait toutes ces dépenses, si l'on construit tous ces canaux, il faut du moins que l'on en retire un avantage sérieux. Eh bien, M. Dumont veut nous donner de l'eau de la Borgne et du Rhône, filtrée ; cette dernière dominera ; cela me dégoûte rien que d'y penser. Ernest a soumis un autre projet, par lequel nous aurions de l'eau de source, une très bonne source qui s'appelle l'eau de la Fille, probablement à cause de ses qualités. Il a dit que, jusqu'à présent, les villes qui avaient donné l'entreprise de l'eau à un particulier s'en étaient toujours repenties ; que ces entrepreneurs gagnaient beaucoup et que, si la ville voulait prendre elle-même l'entreprise, elle pourrait le faire, non seulement sans qu'il lui en coûtât rien, mais en en retirant même du bénéfice par l'eau qu'elle vendrait aux habitants. Comme nous y gagnerions ! Cependant la population désire tant avoir de l'eau, tout de suite, que le projet Dumont a été accepté. Un certain nombre de radicaux en ont fait une affaire de parti, mais tous les messieurs conservateurs, qui ont compris la question, ont été pour le rejet après avoir entendu Ernest et M. Paul de Rivaz. Ce sont les marchands, les industriels, qui ont fait la majorité, parce qu'ils voulaient de l'eau à tout prix, sans réfléchir aux suites, à ce qui en résulterait. Voilà comment nous sommes dirigés dans notre municipalité. Heureusement, il faut encore que ce vote soit approuvé par le Conseil d'Etat ; c'est une dernière chance de salut pour le budget de la ville.

¹⁶ L'assemblée primaire de Sion a ratifié le dimanche 24 mars le contrat passé entre la Municipalité et MM. Marius Dumont et Cie, à Bramois, pour fournir l'eau potable à la ville de Sion. - Voir *Gazette du Valais*, 1895, n° 24, du 23 mars, pp. 2 - 3 ; n° 25, du 27 mars, p. 2 ; n° 26, du 30 mars, p. 3.

Hier, après souper, nous avons été donner un bonsoir à l'oncle Louis, qui est parti pour Berne, ce matin, par le premier train. Henri et Anna [de Lavallaz] sont descendus aussi et ces messieurs ont naturellement discuté sur l'eau. Ils sont très ennuyés que le projet n'ait pas été rejeté. Demain, nous en parlerons sans doute à l'atelier.

Mardi de Pâques, 16 avril 1895

Le carême est fini, la semaine sainte est passée, jamais le temps de pénitence ne m'a paru aussi court ! Il est vrai que je n'en ai pas fait beaucoup, de pénitences, puisqu'il m'est défendu de jeûner. Mais les changements de saison sont toujours pénibles, il faut songer à tant de choses ! Je veux dire en fait de toilettes, c'est le tourment de ma vie. Mais je ne puis le dire qu'ici, parce que personne ne me comprendrait, et cependant il empoisonne toutes choses pour moi ! Je ne m'en inquiéterais pas si j'étais seule, ou indépendante, à mon ménage ; mais, à trente-trois ans, je suis moins libre qu'un enfant, parce qu'on n'exige de lui que ce qu'il peut faire et que, pour moi, je sens des entraves partout dans tout ce que je pourrais entreprendre et que ma jeunesse se perd dans l'inutilité pour n'avoir pas à lutter au-dessus de mes forces. Oh ! si je pouvais, d'un jour à l'autre, me trouver dans un couvent avec la conscience que Dieu me veut là, mais ma première expérience m'a rendue imbécile, hésitante. Je ne voudrais pas revenir une seconde fois, et supporterai-je les privations de la vie religieuse ? La santé est l'obstacle qui toujours se présente devant moi. Cécile Wolf et Gabrielle Debons reviennent toutes deux de Sainte-Clotilde pour cette cause ; on les dit poitrinaires.

Et cependant Dieu doit voir mes tourments. Pourquoi ne m'éclaire-t-il pas ? ne m'aide-t-il pas ? J'ai la volonté de suivre la route qu'il m'a tracée dans cette vie et je ne m'y trouve pas, je le sens. Je m'affaiblis de jour en jour et je ne voudrais pas mourir comme cela, et je ne puis pas changer, je n'ai plus de forces. Pourquoi donc suis-je encore en vie et ne suis-je pas morte enfant, alors que je savais faire des efforts pour Dieu ? Que sert à Dieu que je vive puisque je ne lui procure aucune gloire ?

Et ici on se passerait si bien de moi ! On pourrait habiller un mannequin d'un costume à la mode et mes sœurs auraient plus de plaisir à le contempler qu'une personne comme moi, à qui rien ne va, qui se tient mal et porte la toilette encore plus mal. Il suffit que je mette une chose pour qu'elle paraisse laide ou défraîchie ; les plus jolies choses, chez moi, deviennent de suite déplaisantes ; à quoi bon m'habiller ? Je sens bien que cela ne changera jamais ; j'ai déjà tant fait d'efforts pour y parvenir et c'est toujours à recommencer, cela m'empoisonne l'existence. Je ne suis bien que lorsque je suis seule, tant j'ai peur, si j'entre dans la chambre où ma famille se trouve, que l'on vienne à remarquer que ceci ou cela me manque, que l'on critique telle ou telle chose en moi. Oh ! l'âme n'est rien chez nous, avec ses sentiments élevés, ses nobles aspirations, ses pensées profondes ! L'extérieur avant tout, l'extérieur toujours ! Aucune jouissance à espérer sans que la manière dont on s'habillera pour la goûter ne vienne à la faire appréhender ; aucune réunion d'amies à laquelle on puisse penser avec plaisir tant que cette ennuyeuse question de toilette ne se dresse devant vos yeux pour n'y laisser qu'amertume et fatigue ! Toutes vos affections les plus chères ne sont, à cause d'elle, qu'un supplice de plus. Il n'y a qu'Eugénie dont je puisse goûter la présence sans avoir à souffrir, avant, pendant ou après l'avoir vue. Maman se laisse influencer par les autres, elle n'est déjà que trop portée à voir en mal tout ce qui la touche de plus près et les personnes qu'elle aime le mieux ; c'est un excès d'humilité qui lui fait douter du bien dans ce qui lui est le plus cher. Je crois qu'elle tuerait plutôt tous les germes des qualités morales qui se trouveraient dans l'âme d'un de ses enfants, si par là elle parvenait à lui extraire un défaut que le monde remarque.

De mes sœurs, je n'en dis rien ; elles ne comprennent pas ce qu'elles me font souffrir et croient qu'en me tourmentant je pourrais changer, comme si je ne l'aurais pas déjà fait alors et pour un but plus noble que celui d'éviter leur critique.

Tante Henriette est partie, hier matin, pour aller voir Caroline.

J'aurais passé une charmante après-midi, aujourd'hui, à Valère, avec Louise de Lavallaz et sa famille, si je n'avais été si abattue ;

mais, ce matin, on en est revenu à parler de toilette, à me faire des reproches. Cela me surexcite ! Je commence par me retenir, pour ne pas laisser les nerfs prendre le dessus et faire une scène ridicule ; je m'en vais aussitôt que je le puis, et quand je me trouve seule, les larmes me soulagent. Mais après, j'éprouve un abattement, une fatigue extrêmes ; tout me pèse, je voudrais ne plus voir et ne plus entendre, n'être obligée à me mêler de rien, et je ne puis jouir en cet état des meilleures choses.

Cependant, cette journée en plein air m'a fait du bien. Nous avons été voir le musée. [Alexandre] Wenger nous a montré les pièces d'argent anciennes, les colliers et les bracelets des Valaisannes au temps des Romains, une petite boîte ronde dans laquelle on mettait les saintes hosties pour les porter secrètement aux fidèles, la massue avec laquelle [Supersaxo] avait chassé le cardinal Schiner du château de [la Bâtiaz], des armures en fer, une jambe en bronze d'une statue d'un dieu romain, bien plus grande que grandeur naturelle, le bâton que tenait Napoléon I^{er} au passage du Simplon¹⁷, une cotte de mailles en fer, des fusils, hallebardes et autres anciennes armes, des drapeaux, etc.¹⁸. Le petit Jean était très gentil, très caressant.

[Dimanche], 19 mai 1895

Madeleine et Caroline sont favorisées ! Après la visite de tante Henriette, elles ont celle de maman. La première est partie le lundi de Pâques [15 avril], a fait sortir Caroline, l'a prise chez M^{lle} Chambon et toutes deux ont passé d'heureuses vacances. Elles ont rendu visite à M^{lle} Favre qui est à Lyon sœur de charité et qui a montré beaucoup de plaisir à les voir. Elle a dit que c'était un honneur pour elle de recevoir tante Henriette, qui lui a dit alors : « Ne dirait-on pas que je suis une reine ? — Presque, par rapport à moi, reprit l'humble sœur. — Mais pas du tout, s'écria tante Henriette déjà confuse, c'est moi qui suis votre très humble servante ! » ce qui fit beaucoup rire Caroline. — « Madeleine est une

¹⁷ Erreur. Il s'agit du passage du Saint-Bernard en 1800.

¹⁸ Voir le *Catalogue du Musée archéologique cantonal de Sion*, Sion, 1900, 47 p.

sainte, nous a dit tante Henriette à son retour, et Caroline, un véritable agneau ! Elle se laisse faire toutes les observations sans répliquer ; Madeleine est plus sévère pour elle que pour les autres, mais dans son intérêt... etc. »

Maintenant, c'est maman qui se trouve à la Ferrandière ; elle suit la retraite des dames depuis mardi, et déjà nous avons reçu d'elle une lettre. Caroline trouve les moments de réunion très courts, Madeleine ne le dit pas. C'est drôle, lors même que l'on est religieuse, il doit être permis de se réjouir des moments que l'on passe près de sa mère et de les trouver courts ! Caroline remercie Henriette d'une boîte de bonbons qu'elle lui a envoyée, et chaque fois qu'elle va trouver maman dans sa chambre, maman lui dit de manger un crémant, et elle ne se fait pas prier.

Cette après-midi a eu lieu la réunion des dames de l'association de Saint-Vincent-de-Paul. M. le curé [Abbet] a parlé des devoirs des parents envers leurs enfants, puis on a procédé aux élections. Tante Henriette est restée présidente et M^{me} de la Pierre, trésorière, malgré leur désir de déposer ces charges. M^{me} [Auguste] Bruttin et Louise ont été nommées dames de quartier.

Mardi, 11 juin 1895

Nous sommes à l'avant-veille de la Fête-Dieu. Hier, plusieurs demoiselles, Louise et Henriette ont dîné à la forêt de M. Oswald [de Riedmatten], où elles s'étaient rendues le matin déjà pour y ramasser des bouts de sapin. Augustin et moi n'y sommes allés que l'après-midi. Il a plu, mais nous avons bien travaillé et rempli neuf sacs le matin et quinze l'après-midi : vingt-quatre en tout. Des petites filles de classe nous ont aidés, mais il n'y avait point de jeunes gens : M. [Joseph] Burgener a été très mal d'une inflammation de poitrine, on a cru le perdre ; encore maintenant, il est très souffrant.

Aujourd'hui, nous avons garni les colonnes en bouts de sapin pour varier un peu, car le reste du reposoir sera le même que l'année dernière. Nous avons aussi garni les huit arceaux et fait une guirlande.

Le [---] mai ¹⁹ a eu lieu l'inauguration d'une statue de la Sainte Vierge au mont du château, à Ayent, et nous y avons été. Les paysans ont fait une route exprès pour le passage de la procession. Il y avait au commencement un arc de triomphe avec ces mots : « Ayent à Marie » ; plus loin, des banderolles en tarlatane avec des lettres d'or : « Aimons Marie » ; sur une autre : « Elle nous protégera », « Le Valais à Marie ». Au sommet, un autel dressé au pied de la statue. Grande procession, recueillement édifiant, messe chantée par M. le curé Abbet, sermon du P. Norbert [Fourneau], dominicain, retour de la procession à Ayent, bénédiction. Dîner en plein air avec nos provisions, charmante promenade.

Jeudi, 20 juin [1895]

La Fête-Dieu [13 juin] a été solennelle ; les reposoirs charmants ; la procession, belle ; les anges, tous jolis, mais il y avait peu de vierges autour de leur mère. Louise, Henriette et moi nous y trouvions : trois d'une famille sur treize de la ville, je me demande ce que ce groupe aurait été si nous avions trouvé des prétextes pour manquer, comme les autres demoiselles ; déjà nous ne savions comment nous placer pour former quelque chose qui ressemblât à un groupe. Aussi a-t-il paru un article dans la *Gazette du Valais* qui demandait s'il n'y a plus de jeunes filles à Sion, etc.²⁰

La veille de la Fête-Dieu nous est arrivée une surprise amusante : une lettre adressée à toutes les demoiselles qui aidaient au reposoir ; elle nous était envoyée par un de nos ouvriers de l'année dernière, M. Burki, qui s'unissait à notre travail et nous envoyait des compliments avec son souvenir. C'était très amusant, et le soir même les jeunes filles ont composé une réponse dans le même sens pour le remercier de ne nous avoir pas oubliées.

Samedi, Marie-Louise Stockalper, Louise et moi sommes parties avec la réunion d'Henriette pour Kippel où se fait la procession

¹⁹ Erreur. Selon la *Gazette du Valais*, cette inauguration a eu lieu le lundi de la Pentecôte, 3 juin. - Voir année 1895, n° 43, du 29 mai, p. 2 ; n° 44, du 1^{er} juin, p. 2 ; n° 45, du 5 juin, p. 3.

²⁰ Voir année 1895, n° 48, du 16 juin, pp. 2 - 3.

des habits rouges. On nous a donné un billet d'école à moitié prix. A Gampel, le village brûlé²¹ et reconstruit, M. le curé [Ignace Roten] nous a fait admirer son église et son chemin de croix. Arrivées à Kippel nous ne trouvons pas à nous loger toutes, comme on nous l'avait promis. Marie-Louise, Maria Calpini, Hortense [de Torrenté] et Louise sont parties pour l'hôtel de Ried. Mais, peu après, M^{me} Lucie de Courten et Pierre, M. et M^{me} Henri Ribordy et leurs pensionnaires, Marie-Louise de Riedmatten [---]²².

Mardi, 25 juin 1895

Je continue le récit de notre promenade à la vallée de Lötschen. Je disais donc que ces dames de Riedmatten et Ribordy, M. Clausen et un autre pensionnaire, arrivés à Kippel après le départ de Marie-Louise, avaient trouvé à s'y loger.

Quant à nous, M. le vicaire [Jérôme Brantschen] nous avait dit de monter à l'étage d'une maison que nous pensions être la sienne. Nous prenons possession d'une grande chambre. Après quelques instants, une porte s'ouvre et tout à coup nous voyons paraître un prêtre long, maigre, aux traits saillants, à l'allure militaire. Il se met à arpenter la chambre en nous regardant, ce qu'il fit en trois pas, puis il s'arrête et, désignant du doigt Marie-Louise Allet, il dit : « Vous, Allet ? — Oui. — Où M^{lle} Stockalper ? » Nous le lui apprenons ; alors il marche encore, reconnaît Camille de Riedmatten pour être la fille de M. Louis-Xavier et s'en va. C'était M. le curé [Johann Bellwald], et nous étions chez lui.

Après notre souper, auquel il ne parut pas, nous allâmes jusqu'à [Ried] où nous croyions trouver Marie-Louise et les trois autres, mais un jeune homme nous dit qu'elles n'avaient pas voulu loger là. Fanny Dallèves entra en conversation avec lui et s'enthousiasma si bien de l'amabilité des gens de l'endroit et de ce jeune homme en particulier qu'au retour elle nous disait que la vie des paysans lui plaît et qu'elle ne craindrait pas d'en épouser un. Les

²¹ Voir plus haut, t. I, p. 304.

²² Ici, un feuillet au moins a été arraché.

autres jeunes filles n'ont pas été de son avis, quoique trouvant aussi les paysans très bons.

Plus tard, comme nous étions réunies dans la chambre où nous avons soupé, M. le curé vint et nous fit donner des lumières, probablement pour nous envoyer coucher, quand M^{me} Lucie de Courten vint pour lui rendre visite. Il ne la renvoya pas tout à fait, mais elle comprit que sa p[résence] [---]²³.

Nous revenons d'une autre promenade, faite à la vallée d'Anniviers, avec Fanny, Joseph, Cécile, Jeanne de Lavallaz, Augustin, Louise et moi [---]²⁴.

Nous n'avons vu ni les feux de [la] Saint-Jean, ni la distribution des prix qui ont eu lieu pendant notre absence, et maintenant nous n'avons pas encore de catalogue pour voir les places des élèves. Adèle de Kalbermatten a eu le 1^{er} progrès de la plus petite classe ; Guillaume, le second progrès ; Riri Wolff, le second progrès d'une classe plus élevée. Nous leur avons donné à tous quelque chose pour leurs prix, et j'ai souhaité la fête à mon petit filleul, aujourd'hui, en lui donnant un bidon. Ce cadeau lui a fait un grand plaisir ; il répétait : « un bidon, un bidon ». Sa maman lui avait fait présent d'une hotte, et son grand-papa, d'une boule.

[Samedi], 29 juin 1895, St-Pierre et St-Paul

Tante Nina vient d'avoir une petite fille [Marguerite] ; Anna sera sa marraine et Charles, parrain. On ne sait encore comment on l'appellera. Jusqu'à présent, tante Nina va bien. J'ai annoncé cette nouvelle aux enfants de Louise de Lavallaz. Adèle s'est écriée : « Oh ! maintenant j'irai tous les jours la voir ! » Elle se trouve des droits sur cette petite fille parce qu'elle a choisi tante Nina pour sa future marraine de confirmation. Henriette [de Kalbermatten] s'est rappelé qu'elle avait prié à Longeborgne pour que l'ermite [Ineichen] apportât un poupon à tante Nina.

²³ L'auteur a laissé ici une page et demie en blanc.

²⁴ Ici, l'auteur n'a tracé que ces trois lignes, laissant le reste de la page en blanc, ainsi que la suivante.

C'était au mois de mai, je l'avais prise avec moi, un vendredi, à Longeborgne ; elle voulait demander une petite sœur à l'ermitte, et je lui ai dit : « A quoi penses-tu ? vous êtes déjà si nombreux ; demandes-en plutôt pour tante Nina. »

J'ai conduit hier le petit Jean et [Arnold] chez sœur Françoise ; il a été très sage, Arnold aussi. Les sœurs leur ont donné des images. Leur maman avait été consulter à Lausanne, parce qu'elle ne se trouve pas encore bien, et l'oncle Louis n'était pas revenu de Berne, en sorte qu'ils se trouvaient seuls.

Etienne et Fanny [---] ²⁵.

Mayen de Sainte-Anne, [mardi], 2 juillet 1895

C'est d'ici, au-dessus des plaines et des vallées, jouissant du bon air des montagnes, que je veux raconter le baptême d'hier.

Après avoir fait mon ballot, avant même de l'avoir cousu, je me rendis en toilette de dimanche à la cathédrale. Il était quatre heures et demie, et je n'eus pas longtemps à attendre avant d'entendre les roulements de la voiture, car pour cette petite dernière qui arrive si tard, après quatorze ans, et dont la naissance a étonné toute la ville, on a fait tout à la grande. Sa marraine était en blanc ; sa porte-channette, son accompagnée étaient en blanc ; elle-même portait une robe blanche avec une ceinture rose, sur lesquelles on avait posé le voile en tulle de la prise d'habit de Madeleine, une couronne de roses jaune pâle attachée d'un ruban blanc ; le parrain seul était en noir ; il avait très bonne façon, mais disparaissait dans la voiture sous les robes de ses sœurs et du poupon. C'était un joli coup d'œil de voir ces jeunes filles toutes jolies et revêtues de blanc.

Marguerite, Marie, Suzanne, Madeleine, Pauline de Preux a pleuré dès son entrée à l'église jusqu'au moment où son parrain et sa marraine l'ont conduite à l'autel de la Sainte-Vierge. Adèle de Kalbermatten tenait le voile pendant la cérémonie et Henriette, le

²⁵ Ici encore, l'auteur a laissé une page et demie en blanc.

bonnet. Tous les enfants de l'oncle Louis ont été la voir, même le petit Jean.

La voiture a passé par le Grand-Pont et nous nous sommes rendues, Louise et moi, chez tante Nina où un délicieux goûter nous attendait. Sur le berceau de l'enfant, l'oncle Charles avait suspendu, pour faire plaisir à tante Nina, son tableau de l'ange penché sur le berceau d'un enfant endormi. Tante Nina va très bien ; elle aime cette petite comme si c'était sa première enfant. On nous a servi un gâteau sur lequel était écrit : « Marguerite », des glaces, des framboises, etc.

A sept heures et demie, j'ai été faire mes adieux chez l'oncle Louis. J'ai demandé si Adèle voulait venir avec moi, aux mayens, pour quelques jours, mais l'oncle Louis n'avait pas envie de me la laisser ; elle-même, déjà déshabillée, n'a pas témoigné un grand désir de venir. Puis, je suis entrée dans la chambre longue faire mes adieux aux enfants. Nicolas, Arnold, mon petit Jean se sont montrés gentils et affectueux quand je voulais les quitter, mon filleul me rappelant pour m'embrasser encore une fois.

[Mercredi], 3 juillet [1895]

J'ai fait aujourd'hui une promenade à Thyon avec Aline, Elvire, Jacques, Charlotte et Léon, Virginie de la Pierre. Partis ce matin à sept heures, nous sommes arrivés avant dix heures, par un très beau temps. Je m'étais trompée de chemin et j'ai traversé beaucoup de forêts pour arriver, enfin, au mayen du Renard. J'ai rejoint les autres, au-dessus de l'alpage, dans un pré où nous avons dîné. Les messieurs nous ont quittées pour aller plus près des vaches, mais il y a eu peu de batailles sérieuses ; il paraît que les propriétaires des reines n'ont pas voulu les laisser combattre pour ménager leurs forces²⁶. Il y avait aussi à Thyon M. Raymond Evéquoz et sa famille, Mathilde de Torrenté avec des dames étrangères de leur mayen ; elle ne savait pas encore la naissance

²⁶ Le jour de la montée des vaches à l'alpage (l'inalpe) à Thyon, on a coutume de faire combattre les « reines » du troupeau.

de la petite Marguerite que je lui ai annoncée. D'autres étrangers se trouvaient encore là : M. le curé de Vex [Pierre Fardel], Chouchou et Piquette de Werra avec son frère Adrien, etc. Nous sommes revenus par Combirette et j'ai cueilli des fleurs que j'ai fait sécher pour envoyer à Caroline : des fleurs de vanille, d'arnica, etc.

Dimanche, 7 juillet 1895

Maman est arrivée avant-hier au soir, et le matin, Charles et Henri de Preux étaient venus nous faire une petite visite et nous donner des nouvelles de Sion. Tante Nina va toujours bien, mais elle n'a pas de lait ; cela l'ennuie, parce qu'elle aimerait tant pouvoir nourrir sa petite Marguerite.

Ernest et Etienne ont passé la soirée avec nous et nous avons joué à divers jeux : Charles et Fanny au moulin, Henri et moi au siège, puis au [jeu] du solitaire²⁷. J'avais eu mal aux dents toute la journée !

Hier matin, les dames Charles de Riedmatten nous ont fait une visite avec leur petite Maria. Charles [de Preux] m'a aidée à nettoyer deux encriers ; ils sont devenus tout blancs, mais il en a cassé un.

Ce matin, le père capucin a été pressé de nous dire la messe pour redescendre à Sion immédiatement après. Nous devions aller faire une promenade au bord du bisse avec Aline et Elvire, mais mon mal de dents me laisse un peu souffrante ; j'ai préféré rester à la forêt à lire *Les moines d'Occident*, de Montalembert. C'est un livre qui m'intéresse beaucoup, j'aime ce style, cette manière de raconter simple et détaillée qui nous fait voir les événements qu'il raconte comme s'ils se passaient sous nos yeux. La femme Bovier m'avait aussi prêté un vieux livre de la vie de sainte Anne, que j'ai lu aussi. Il est très original, mais je ne sais pas s'il faut croire tout ce qu'il dit, comme, par exemple, qu'un ange ordonna à sainte Anne de se marier trois fois, lorsqu'elle était déjà vieille à la mort

²⁷ Jeu du siège, jeu de poursuite non identifié. — Pour le jeu du solitaire, voir plus haut, t. II, p. 159.

de Joachim, son premier époux, ayant eu la Sainte Vierge après avoir passé l'âge de la maternité²⁸.

Lundi, 8 juillet [1895]

Augustin et Henriette ne sont pas encore arrivés. Je me suis levée tard. Marguerite de Lavallaz a dîné chez nous. J'ai passé mon après-midi à la forêt, après avoir décloué mes souliers. J'ai encore lu *Les moines d'Occident*, j'en suis à saint Wilfrid²⁹. Quelle vie courageuse les chrétiens menaient dans ce temps-là ! quelle différence avec notre époque civilisée mais si efféminée, sans énergie, et tant d'indifférence ou d'insouciance religieuse ! Je voudrais aussi être sainte, mais il faudrait que je sache me lever le matin, et ne pas m'arrêter à des pensées distrayantes et attachantes ; moi aussi, je manque d'énergie !

Mardi, 9 juillet 1895

Nous aurons la messe à Sainte-Anne depuis demain. Marie-Louise Stockalper a invité M. le chanoine [Henri] Stockalper, l'homme de la plus haute taille du Valais, et peut-être de la Suisse, à passer quelques jours chez elle. Elle est arrivée ce matin avec lui et a laissé M^{me} [Fanny] Barman toujours bien mal ; c'est pourquoi Célestine ne vient pas cette année. En revenant de la messe, qui s'est dite à la chapelle d'en bas, à huit heures et demie, j'ai entendu hucher ; c'était Laie qui se trouvait au-dessous de moi et que l'on a enfin décidée de monter aux mayens. Je crois qu'il lui en a beaucoup coûté de quitter sa petite sœur. Nous avons fait conversation malgré la distance : tante Nina, le poupon, tout le monde va bien. A la promenade Aloïs [-de-Riedmatten], je rencontrais Henriette qui était montée avec Laie et ne l'avait quittée

²⁸ C'était une opinion répandue par certains auteurs d'attribuer à sainte Anne d'autres noces et d'autres enfants. - Voir par exemple *Abrégé de la vie de sainte Anne...*, trad. de l'italien par François-Joseph Béthaz, Nice, 1885, p. 222. Et déjà Jacques de Voragine, *La Légende dorée...*, trad. Teodor de Wyzewa, Paris, 1913, p. 494.

²⁹ C'est-à-dire au XIV^e livre de l'ouvrage de Montalembert.

que pour prendre le chemin qui passe de notre côté. Enfin, nous voici plus nombreuses, mais il nous manque encore tante Henriette, Augustin et Caroline. La première se décide à passer quelques jours à Reckingen, chez Louise. Augustin est parti, ce matin, pour le col de Cheville.

Maman a reçu une lettre de Caroline.

Mercredi, 10 juillet 1895

Nous avons assisté, ce matin, à la messe de M. le chanoine Stockalper, dans notre chapelle. Il est si grand que la chasuble ne lui va que jusqu'à mi-corps ; Raphy, qui servait la messe, avait peine à la soulever pendant l'élévation.

A cinq heures (nouvelle), Henriette et moi sommes montées chez tante Marie de Lavallaz où maman et Louise nous avaient précédées. En passant, nous nous sommes arrêtées, un instant, au mayen de Kalbermatten, à causer avec Lucie ; puis, Emma est venue avec nous jusqu'à la chapelle [d'en haut] ; elle nous a dit que M. Charles de Werra est très mal ; heureusement, je ne le connais pas, mais il laisse onze enfants, je crois, dont les cadets sont encore tout jeunes. M. [Maurice] Chappelet est depuis quelques jours à l'agonie, M^{me} Fanny Barman a la jaunisse ; de plus, elle saigne du nez chaque nuit, ses jambes et son corps sont enflés jusqu'à la taille, tandis que le haut est d'une maigreur effrayante : c'est l'hydropisie.

A la chapelle, Emma est allée rejoindre les demoiselles Calpini et M^{lle} Anny Schultz, l'Allemande que cet hiver M^{me} [Isaline] Lorétan avait en pension. Henriette et moi avons dit une petite prière à la chapelle avant de nous rendre chez tante Marie. Maman et Louise venaient d'y arriver. On nous a offert du sirop et des bonbons, puis les enfants sont arrivés ; ils avaient été chez leur tante Mayette [Wolff]. Ils nous ont montré un ballon qui a été, je pense, lancé de l'hôtel ; tantôt il semblait retomber quand soudain il s'éleva au-dessus des montagnes et du soleil couchant.

Ce matin, M. le curé de Vex [Fardel] nous a fait une petite visite et nous a raconté bien des choses : la mort, que nous ignorions, de la nourrice de Louise, la femme [Madeleine] Rudaz ; le

chagrin de notre fermière qui a nourri un enfant de M. Franz de Sépibus, né maladif, chétif [Henri-Théodore], et qui n'a pas prospéré, ce dont les parents attribuent la faute à cette pauvre femme qui n'en peut rien ; enfin, M. le curé venait d'assister un homme de Vex, célibataire, qui se meurt du tétanos, pour avoir reçu un coup de pied de cheval, il y a plus d'une année. Il nous a aussi parlé des testaments du curé [Constantin] et du vicaire [Derivaz] d'Ayent.

Judi, 18 juillet 1895

Si je n'ai pas écrit ces jours-ci, c'est que nous avons veillé tous les soirs jusqu'à onze heures, minuit, à jouer aux tarots avec M. le chanoine Stockalper. Louise qui avait mauvais jeu, afin de pouvoir taper à son tour, joua seule sans atout, aussi fut-elle capot. M. le chanoine tapait sans cesse, devant elle, avec bon et mauvais jeu, aussi perdit-il jusqu'à 45 centimes quoique le taux ne fût qu'un centime les dix points ; Louise, qui n'avait plus d'argent à force de perdre, alla chercher partout des un et des deux centimes ; elle trouva aussi deux sous mais personne ne les voulait, seul le chanoine les accepta.

La veille de la Saint-Henri, un dimanche [14], nous devions faire une promenade dans l'après-midi ; mais Marie-Louise, chez qui nous étions, reçut la visite des dames de la Pierre et nous n'osâmes nous en aller. Les plus jeunes, apprenant que M. le chanoine s'appelle Henri, dirent bientôt après qu'elles voulaient aller au magasin lui acheter quelque chose pour sa fête, et elles partirent.

Le lendemain, pendant qu'il déjeunait, après la messe, avec le R. P. Exupère, nous allâmes lui offrir nos vœux, tandis que Fanny Dallèves apportait également une boîte, leur achat de la veille. Il y avait un compartiment de cigares en bonbons et dessous un autre, de vrais cigares. On dit : « C'est dommage que nous n'ayons pas composé quelque chose pour lui réciter. » Alors, Marie-Louise proposa de le faire pour le soir, disant qu'elle nous inviterait à la liqueur en place du judi, et qu'il faudrait arriver chez elle en procession, avec des lanternes vénitiennes. Alors, aidée d'un

peu tout le monde, j'arrangeai les paroles de « O monts indépendants »³⁰ pour un chant de circonstance. Le R. P. [Pierre-M.] Evéquoz vint nous donner un bonjour avant le dîner et Marie-Louise l'invita pour le soir. Il nous a raconté comme une grande partie de l'Espagne est ignorante des vérités de la religion, tellement qu'eux, missionnaires, devaient leur apprendre combien il y a de Dieu. — « Mais, que font alors les curés ? lui demandai-je. — Ils vendent leurs chevaux au marché, sont cordonniers, tailleurs, etc. » Le P. Exupère n'en revenait pas.

Après-midi, Anna de Preux et ses frères vinrent nous voir et nous donner d'excellentes nouvelles de tante Nina et de la petite Marguerite qui viendra nous voir dimanche.

Enfin, le soir, les Dallèves vinrent nous prendre ; ils apprirent le chant :

*O monts indépendants,
Rappelez nos accents,
Nos libres chants,
Car l'on s'apprête,
Pour une fête.
Joie est complète
Et cœurs contents.
Tous nos vœux de bonheur
Au généreux tapéur
Ah ! de grand cœur !
Que l'abondance
Des sous de France
Le récompense
De son ardeur.
De ces jours de plaisir
Gardons le souvenir
Pour l'avenir.
Qu'il nous console
Du temps qui vole
En course folle
Et va finir.*

³⁰ Le chant national suisse.

Puis, nous nous dirigeâmes, par rang de taille, au mayen de Marie-Louise, en procession avec nos lanternes vénitiennes à la main, et chantant de toutes nos forces³¹.

Jeudi, 25 juillet [1895], veille de la Sainte-Anne

Notre journée s'est passée à orner la chapelle. Le matin, je n'ai fait que de laver les vitres et d'écrire à tante Henriette, mais l'après-midi, nous avons été à la forêt prendre des plantes de fougère, de la mousse et des bouts de sapin. J'en ai fait une guirlande pour le dessus de la porte et, dans le vide, on a suspendu un panier de fleurs. Nous n'avons point mis d'arbre, cette année, mais orné deux tables rondes dont nous avons recouvert les pieds en bouts de sapin et le dessus de mousse entourant un vase à fleurs ; il y avait des roses et d'autres variétés, car chaque mayen d'alentour nous en avait offerts. Les fougères ont été mises dans une jardinière. Pour l'intérieur, Marie-Louise nous a donné des bouquets d'or avec des raisins bleus, qui font très bel effet.

Le soir, après avoir longtemps sonné la cloche, les Dallèves sont descendus pour le chapelet ; puis, à l'arrivée des dames Charles et Jacques de Riedmatten, nous avons allumé nos lanternes vénitiennes (il y en avait pour chacun) et avons fait une procession autour de la chapelle d'abord, puis à la forêt et chez les dames Charles de Riedmatten. M. Ferdinand Stockalper avait fait venir des feux de Bengale et d'artifice, mais les soleils n'ont pas réussi ; en revanche, les pétards ont fait du bruit. C'était charmant, nous nous sommes très bien amusées.

[Jeudi], 1^{er} août 1895

Nous descendons ce soir pour la Portioncule. Caroline arrivera demain avec Augustin qui est allé la chercher, et nous trouverons tante Henriette à Sion.

³¹ Notice inachevée. L'auteur a laissé ici une page blanche.

Tante Marie de Lavallaz est aujourd'hui pour la première fois à Sainte-Anne avec les enfants d'Edouard ; l'oncle Charles y est aussi avec Laie, ils descendent avec nous.

[Mardi], 13 août 1895

Nous voici tout près des fêtes d'août, et bien des choses se sont passées sans que j'aie pu les inscrire ici.

A Sion, nous n'avons trouvé que Catherine [Bacher] seule, tante Henriette n'était pas encore arrivée ; aussi sommes-nous immédiatement redescendues à la gare à sa rencontre. Nous n'avons pu nous confesser que très tard le soir.

Le lendemain, il y avait choix de dévotions : le Saint-Sacrement était exposé au Séminaire, on pouvait faire des visites chez les Dames blanches comme aux Capucins. J'ai assisté à l'office dans cette dernière église après quelques visites, puis de là j'ai été à l'adoration.

L'après-midi, j'ai fait mes commissions et me suis reposée un moment par la grande chaleur, avant de remonter aux Capucins où je n'ai pu rester longtemps, parce que nous voulions aller à la rencontre de Caroline. Pendant que nous l'attendions à la gare, le P. Bruno m'a fait la leçon sur le lever matinal et la nouvelle heure. Il m'a proposé un règlement de vie : lever à quatre heures et demie, coucher à huit, ce qui fait huit heures et demie ; à part cela, il était très agréable : promenade à la forêt, retour en disant le chapelet, méditation et lecture spirituelle, déjeuner, nouvelle promenade, et ainsi de suite. Il y avait un étranger qui attendait comme nous le train en retard, que notre discussion semblait intéresser beaucoup.

Enfin, le train siffle, entre en gare, et voilà Caroline qui embrasse tante Henriette. Je l'ai trouvée peu expansive en la comparant à nous. Avec quel enthousiasme Louise et moi sommes-nous rentrées en Suisse, en Valais, à Sion ! Au retour du Sacré-Cœur, il semblait que nos cœurs débordaient de joie ; nous ne pouvions exprimer nos sentiments tant ils nous dominaient. Revoir notre patrie, nos parents, c'était trop à la fois !

Elle, Caroline, quand nous lui avons demandé ses impressions sur son arrivée, répondit : « Que voulez-vous que je vous dise ? Je connais Sion depuis longtemps ! » Je ne puis dire combien ces mots m'ont désillusionnée ; décidément, elle n'a pas cet attachement du sol qui nous possède, qui nous aurait fait baisser avec larmes une pierre ramassée dans une rue de Sion, une herbe des mayens !

Je lui avais envoyé des fleurs cueillies à Thyon, le jour de l'alpage³², et j'avais pris beaucoup de peine à les placer entre des feuilles de papier pour les bien conserver, me privant pour cela du principal agrément de ces promenades, qui est de se sentir libre et de pouvoir cueillir les fleurs qui nous plaisent, sans préoccupation. Tandis que les autres faisaient des bouquets de rhododendrons, allant joyeusement d'un buisson à l'autre, j'en profitais pour faire une halte et arranger mes fleurs, et quand je me trouvais en arrière, je courais pour les rejoindre, mais je pensais à la joie qu'aurait Caroline en les recevant, je m'imaginai la voir les contempler, les sentir, pour tâcher d'y retrouver l'air du pays ; aussi y avais-je ajouté une branche du mélèze qui se trouve le plus près de notre chapelle. Et depuis mon envoi, j'attendais une de ses lettres avec impatience, afin d'y lire la joie qu'il avait causé. Maman en reçut [une] qui ne parlait pas de cela ; une autre lettre arriva, encore rien ; je crus qu'elle n'avait pas reçu la mienne ; enfin, elle me répondit quelques lignes insignifiantes, où il n'était nullement question ni de fleurs ni de l'alpage que je lui avais raconté ! Un jour, aux mayens, Elvire lui en demanda des nouvelles ; elle dit : « Ah ! oui, les quelques fleurs collées sur un petit morceau de papier ; mes compagnes en recevaient beaucoup de leurs sœurs ou parentes qui faisaient des excursions dans les montagnes ! » Voilà tout ce qu'elle avait vu dans ces fleurs, nées sur notre sol, nourries de la terre natale et qui devaient lui porter un peu de la patrie absente ! Je me suis bien promis de ne plus lui en envoyer ! Au reste, elle est devenue très gentille, com-

³² Le jour de la montée à l'alpage. - Voir *Glossaire*, t. I, pp. 311 - 312. - Voir aussi plus haut, t. II, pp. 348-349.

plaisante, mais un peu entière en ses idées et ne sachant pas encore se plier aux habitudes différentes de celles du pensionnat.

Le R. P. Evéquoiz est remonté aux mayens pour quelques jours chez M^{me} Dallèves ; le mardi 6, il nous a dit la messe, arrivant directement de Sion avec Annette Evéquoiz. Depuis, nous l'avons revu deux fois, le soir, en jouant aux tarots, chez Marie-Louise et chez M^{me} Dallèves. Le jour où il nous a dit la messe, nous avons joué avec lui au crapaud³³ ; il prenait intérêt au jeu, il est si gai ! Puis, une guêpe a piqué maman et, comme il y en avait d'autres qui bourdonnaient autour de nous, Etienne Dallèves et Augustin leur faisaient la chasse et les tuaient. Je ne voulais pas qu'on les écrasât sur moi ; le père n'avait pas bien l'air de comprendre ma pitié pour ces bêtes quand, tout à coup, ces messieurs se précipitèrent sur Marie-Louise et lui en écrasèrent une sur elle. — « Aïe, s'écria-t-elle, vous m'avez brisé le bras ! » et le père de dire : « Ecoute, Etienne, je préférerais être piqué par une guêpe que d'en être préservé de cette manière. — Vous comprenez maintenant, mon père, pourquoi je ne voulais pas les laisser tuer. — Ah ! oui, oui, je comprends maintenant. » Il y avait aussi chez nous *Kéko*³⁴ ou François de Courten qui doit dire sa première messe au mois d'octobre, je crois ; deux fois, ces messieurs se sont jetés sur lui, si brusquement, pour le même motif, qu'il en est venu tout rouge d'émotion !

Enfin, le père nous a quittés samedi, en disant : « Il faut que je vous fasse bien mes adieux, car maintenant je ne sais plus quand je vous reverrai. » C'est toujours triste de voir partir, mais encore plus quand il est probable que c'est pour toujours ! Je lui ai dit cependant : « Qui sait ? souvent, lorsque l'on pense ne plus jamais revenir, l'on se retrouve plus tôt que la probabilité ne pouvait le faire supposer. »

Mercredi, 14 [août 1895]

Tante Marie de Courten est ici depuis vendredi soir ; elle n'est pas tombée sur de beaux jours, il pleut presque continuelle-

³³ Voir plus haut, t. I, p. 407, note 84.

³⁴ *Kéko* pour *Cesco*, c'est-à-dire François.

ment depuis le mois d'août, cependant les canicules avaient été belles, sauf un orage le soir du troisième jour.

Nous avons eu depuis des orages. Dimanche passé, nous nous trouvions à la forêt de Vex, invitées au fromage rôti par M^{me} Dal-lèves quand un second coup de tonnerre et le ciel couvert me firent partir. Bientôt je fus suivie de toute la société, mouillée, parce que la pluie, une grande averse, l'avait surprise encore sous les arbres. Nous avons achevé de goûter chez nous. Il y avait tous les mayens environnants, et voilà qu'à peine changés et installés, l'orage s'arrêta, le ciel redevint bleu, pour recommencer à dix heures et demie du soir, au moment où nous allions nous coucher. Je n'osai pas monter dans nos chambres qui sont sous les toits ; heureusement, tante Henriette est venue me fermer le volet. A trois heures, nous fûmes réveillées par deux coups de tonnerre, très forts, dont un a tué une vache à Thyon.

Nous faisons une neuvaine à la chapelle d'en haut pour l'Assomption. Hier, j'ai été donner un bonjour à tante Marie, me trouvant si près de son mayen, mais elle faisait la classe à Jean-Jean et je me suis arrêtée avec Cécile de Lavallaz et M. Albert de Torrenté, assis l'un près de l'autre ; leur cour fait des progrès. Puisse ce mariage réussir ! Maintenant, je le crois.

Nous nous sommes amusées à découper des poupées de papier pour les enfants des étrangers, un beau garçon de trois ans qui s'appelle Lolo, et une chétive petite fille, à peu près du [même âge].

Samedi, 17 août [1895]

La petite de tante Nina a été très mal. La coqueluche règne partout, à Vex, à Ypresse ; l'enfant de sa nourrice l'avait, mais M^{me} Capelli disait que les enfants que l'on nourrit ne la prennent jamais, et tante Nina la lui avait confiée sans crainte ; mais elle l'a depuis le 1^{er} août. L'oncle Charles, inquiet, a voulu que tante Nina fasse monter la nourrice aux mayens, et quelques jours après ils avaient la petite Marguerite auprès d'eux ; mais, plus tard seulement, la maladie a paru inquiétante. Tante Marie de Courten a fait alors venir de Sion de l'eau de Lourdes par Fanny qui

est descendue pour se confesser ; Louise et moi avons été le même soir, mercredi, la lui porter. La nourrice était très inquiète, parce que la petite ne voulait plus rien prendre ; elle disait que c'était la dernière chose qu'un enfant laissait ; tante Nina aussi n'était pas rassurée, mais Laie se montrait pleine d'espoir.

Le lendemain, jour de la fête, tante Nina vint à la messe dans notre chapelle ; la petite allait mieux, elle avait tété. Mais ce même matin, le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin la trouva mal et dit à M^{me} Dallèves qu'il avait peu d'espoir qu'elle se remette, qu'elle avait encore une bronchite.

Le lendemain, à la fin de la messe, on vint nous dire que la petite était à sa fin. Maman, tante Henriette coururent aussitôt avec Henriette, Caroline et Fanny. Louise les suivit plus tard ; pour moi, je n'avais pas déjeuné ; je dus attendre que M. l'abbé [Jacquier] ait fini son action de grâces. Je craignais de la trouver morte et je priais la Sainte Vierge le long de la promenade Alois [-de-Riedmatten]. Quand j'arrivai, elle était mieux, le docteur se trouvait là. Après son départ, nous nous mîmes tous à genoux pour prier une dizaine de chapelet. Anna, Laie, les trois garçons avaient tous les yeux rouges tant ils avaient pleuré. Tante Henriette a passé la nuit là. Maintenant, elle va mieux et a pu téter deux fois. C'est à la Sainte Vierge qu'on le doit.

Le soir

La petite Marguerite est au ciel ! Pauvres parents, pauvre famille ! Déjà l'on s'était attaché à elle ; nous avons fait tant de projets pour son avenir, lorsqu'elle saurait marcher, nous reconnaitre. Il semblait qu'elle aurait dû vivre, envoyée si tard et reçue avec tant de bonheur. Mais Dieu l'a voulu ! Je croyais toujours que la Sainte Vierge la guérirait ; elle aurait été si bien élevée, si caressée, ne recevant que de bons exemples. Enfin, on ne peut pas comprendre les desseins de Dieu ; il a envoyé cette épreuve aux parents pour avoir un ange de plus au ciel, et la Sainte Vierge ne l'a pas sauvée, cela doit être pour le bien de tous, parce que chaque fois qu'on la priait, la petite allait mieux ; elle voulait nous montrer par là qu'elle avait envie de nous exaucer, mais que le

contraire valait mieux. La preuve que cette enfant était sous sa protection, c'est qu'elle est née un samedi, et morte un samedi.

Après-midi, j'allai à la chapelle d'en bas et je priai pour elle, puis je remontai pour aller demander de ses nouvelles ; l'oncle Charles et tante Nina étaient tout joyeux ! Je la vis, elle dormait paisiblement. Je ne pus rester parce que je devais aller passer l'après-midi chez Alphonsine de Torrenté avec Louise, mais elle vint m'accompagner, l'œil brillant de joie, toute rose de bonheur. Le docteur l'avait trouvée beaucoup mieux !

En revenant du mayen Alexandre [-de-Torrenté], nous rencontrâmes une dame étrangère qui a une fillette délicate et qui s'intéressait à la petite et à sa mère sans les connaître ; nous lui dûmes qu'elle allait bien mieux. Mais au mayen Dallèves, Fanny vint nous avertir qu'elle se trouvait de nouveau très mal. Vite j'y allai, et en chemin je rencontrai Etienne et Raphy qui m'annoncèrent qu'elle était morte ! Je trouvai toute la famille désolée ; tante Nina la tenait dans ses bras et parfois croyait que peut-être elle vivait encore. Anna la lui demanda, mais elle lui répondit : « Oh ! non, laisse-la moi, c'est ma seule consolation ! » Charles et René étaient descendus à Sion pour lui chercher du remède et n'étaient pas encore de retour.

Elle a eu, on le croit, la paralysie des poumons ; elle n'avait plus la force de cracher les glaires et peut-être a-t-elle été étouffée ; toujours est-il qu'elle a peu souffert. Jusqu'à cinq heures, ils étaient tous gais, mais alors tante Nina lui trouva une drôle de physionomie, et le médecin arriva, qui ne la trouva pas mieux. Alors l'inquiétude les reprit ; à six heures, elle soufflait court et cherchait à respirer ; on la porta près de la fenêtre, elle respira une dernière fois et c'était fini ! On crut qu'elle prenait mal, on lui donna de l'éther à respirer et je ne sais quoi encore. Tante Nina ne voulait pas croire que ce fût fini ; elle pensait que c'était un évanouissement comme les précédents ; mais il fallut bien se rendre à la réalité. Ce fut alors une scène de désespoir, Anna se jetait sur le lit, Laie poussait des cris. On envoya Henri à Sion commander une voiture pour demain, il rencontra en chemin Charles et René. Ces pauvres garçons arrivèrent bientôt après dans la chambre, baignés de sueur et sanglotant, et chacun se remit à pleurer. L'oncle

Charles est très abattu ; quand maman et les nôtres sont arrivés chez eux, ils l'ont trouvé agenouillé près du berceau et sanglotant. Tante Nina me disait en me montrant Marguerite, ses petites mains jointes : « Elle serait devenue pieuse ; elle aimait à faire « Jésus » ! Elle voulut lui mettre un objet pieux autour du cou et Laie lui passa son chapelet.

Maman est allée veiller avec tante Nina qui ne veut pas se séparer du corps de son enfant. Cependant, elle l'a, maintenant, déposée dans son berceau.

La nourrice aussi est bien chagrinée, quoiqu'elle n'ait jamais eu grand espoir.

Dimanche, 18 août 1895

Tante Nina, l'oncle Charles et leurs enfants sont venus à la messe dans notre chapelle, avant laquelle M. l'abbé [Jacquier] nous a fait une petite instruction et nous a parlé des épreuves que Dieu envoie pour notre sanctification. Plus tard, j'ai été voir la petite Marguerite ; elle reposait dans son berceau, entourée de fleurs blanches. Oh ! qu'elle était jolie ! Tante Nina, assise à ses côtés, n'a pas cessé de la regarder ; elle est si désolée, et cependant très résignée. M^{me} Adèle de Werra, Louiselle, des amies d'Anna et de Laie se trouvaient là quand je suis arrivée. A midi, je l'ai quittée et je suis revenue à quatre heures et quart. On l'avait déjà retirée du berceau et revêtue d'un bonnet. Un peu avant, M. Gotzaldi, le photographe, a bien voulu venir la prendre dans trois positions différentes : dans son berceau, sur les genoux de tante Nina et sur ceux de sa nourrice.

Enfin, il a fallu partir ; toute notre famille était là, tante Marie de Courten et tante Marie de Lavallaz aussi. Nous l'avons encore bien regardée, et puis on l'a fascée³⁵, enveloppée d'un châle, sa nourrice l'a prise, nous sommes sortis du mayen dont on a fermé les volets et la porte à clef. Le voiturier était déjà venu à cinq

³⁵ Fascer, emmailloter.

heures du matin ; Henri n'avait pas pensé de dire que c'était pour le soir.

Tante Nina m'a dit : « Tu viendras à son enterrement afin qu'elle ait beaucoup de monde. — Sans doute, nous descendrons toutes, lui dis-je, sauf maman et Caroline qui doivent tenir société à tante Marie de Courten, Caroline n'a pas de robe noire. » A la grange, près de laquelle passe le chemin qui conduit à la chapelle d'en bas, nous nous sommes séparés. Tante Henriette est descendue aussi.

Mercredi, 21 août [1895]

La petite Marguerite est enterrée. Nous sommes descendus, lundi soir en voiture. Tante Henriette nous attendait, tout était déjà en ordre dans sa chambre à manger ; elle avait pris Jeanne [Werlen] pour lui faire nos repas. Après le souper, nous avons été passer la soirée près du berceau de notre petite cousine. Elle était devenue encore plus jolie qu'aux mayens, avec sa robe et son bonnet de baptême, ses petites mains jointes et son chapelet autour du cou. Tante Nina ne cessait de la contempler et nous n'avions pas [le] courage de la quitter.

Le lendemain, quand j'arrivai elle était encore si bien ! mais en me penchant pour l'embrasser, j'ai vu sur sa joue gauche une tache bleuâtre très pâle. On a dû enlever tante Nina de là, afin de la mettre dans le cercueil, et je suis restée avec elle dans sa chambre, où je lui ai tenu compagnie pendant l'enterrement pour ne pas la laisser seule. Il paraît que les deux petites [Marie et Marthe] Andenmatten qui portaient la croix et la couronne étaient charmantes. Les personnes étaient assez nombreuses pour la saison d'été ; il y avait surtout beaucoup d'employés de l'oncle Charles ; on voit qu'il sait se faire aimer de tous.

Nous sommes remontés le même soir par Vex. M. le chanoine [Joseph] Kalbermatten a passé en voiture peu avant nous ; Henriette et Fanny l'ont rejoint après la courte de la Croix ; il a bien regretté de [ne] nous avoir pas vues plus tôt afin de nous offrir des places ; il se rendait chez Marie-Louise qui l'a invité. Un peu

plus haut que Vex, je l'ai rejoint et nous sommes arrivés tous ensemble aux mayens, quoique nous soyons parties à des heures différentes et par différents chemins. Il ne savait ni la mort ni même la naissance de la petite de tante Nina.

J'ai chargé tante Henriette de remettre à cette pauvre tante une image que j'avais peinte et où j'avais écrit cette pensée : « Toute larme qui tombe sur le sacrifice offert à Dieu en fait une fleur qui mûrit pour l'éternité. » Tante Henriette, qui n'est remontée que ce soir, m'a dit qu'elle en avait été contente. Tante Marie de Courten est descendue par la même voiture qui nous a ramené tante Henriette.

[Mardi], 27 août 1895

Notre pèlerinage, sans parler, à Saint-Barthélemy [Pralong]³⁶ a très bien réussi. Marie-Louise le faisait pour Arnold et pour obtenir la mort du petit [Henri-Théodore] de Sépibus que sa mère même l'a priée d'implorer parce qu'il devenait tout à fait idiot ; Louise et Henriette l'ont fait pour elles ; Caroline, pour [---] et moi, pour Louis de Courten qui bégaié depuis une frayeur qu'on lui a faite. Louise étant sur le mulet a laissé tomber sa mante de peluche et, pour ne pas rompre le silence, même par un geste, n'a pas osé le faire comprendre au conducteur ; sa mante est perdue ! Raphy et Augustin ont cherché à nous faire parler, mais tout ce qu'ils ont obtenu, ce sont des rires discrets et non défendus, puisque les muets rient aussi. Nous sommes arrivés à huit heures et demie déjà. A neuf heures, M. le curé d'Hérémençe [Joseph Praz] a dit sa messe et nous, croyant que tout était fini après qu'il l'eut dite, avons parlé. Mais voilà que M. l'abbé Jacquier arrive, s'habille et chante la grand-messe. Il n'y a que deux bancs dans la chapelle ; dans le premier se trouvaient les chanteurs, y compris Raphy. C'était une drôle d'harmonie, les uns allant plus vite, les autres plus lentement, et tout à coup s'élevant à des tons hauts, ce qui faisait

³⁶ Voir plus haut, t. II, p. 183 et p. 188.

un drôle d'effet. M. l'abbé fit une petite instruction sur la prière. Après la messe, on pria l'Angélus, puis on entonna les vêpres ; on pria fort le Salve Regina.

Nous avons dîné près de la chapelle avec M. le curé et M. l'abbé, puis avons continué notre course jusqu'à la Mandalon, où la crème est presque aussi épaisse que du beurre ; Marie-Louise a pu s'en régaler et nous aussi, et puis l'on trouvait, en chemin, des groseilles sauvages et des pommettes.

Avant-hier, fête de Marie-Louise et de Louise, nous avons passé une délicieuse soirée au mayen Stockalper avec le P. Stockalper, capucin (frère Augustin), la famille Léon de Torrenté, Jacques de Riedmatten, Dallèves et nous. M. Ferdinand Stockalper avait envoyé de Brigue un gâteau et une bouteille de liqueur pour les deux Louise, et pour remerciements nous avons écrit sur une carte : « Ont bu à la santé du baron Stockalper de la Tour... », suivaient nos signatures. Sur le revers, Alphonse de Kalbermatten dessina nos deux tables, nos quinze personnes et la chambre par quelques coups de crayon. Sur une autre, l'on écrivit : « Quelle joyeuse réunion s'assemble autour de cette table et savoure avec émotion gâteau, liqueur, présents aimables d'un absent cher et regretté. Mais si de lui le ciel nous prive, buvons du moins à sa santé, et tous en chœur disons : « Qu'il vive ! qu'il vive ! ah » oui, qu'il soit heureux ! » cher baron, ce sont là nos vœux ! »

L'après-midi, nous avons tous été souhaiter une bonne fête à Marie-Louise, lui porter nos cadeaux et nos vœux : Louise lui a donné une crépine ; Henriette, Caroline et Fanny, des serviettes à thé et moi, un coussin où j'avais peint sur satin blanc la chapelle d'en haut, et des fleurs aux quatre coins. Elle en a été très contente.

A Louise, j'avais donné un nécessaire de toilette en toile comme celui de maman ; tante Henriette, un parasol et une ceinture ; Fanny, une boîte peinte ; Henriette et Caroline, [---] ; maman, un collet. Je ne me souviens plus des autres. Je sais seulement que la veille, en revenant de notre promenade, elle trouva sur son assiette du souper six paquets. C'étaient Aline, Elvire, M. Léon, la petite Maria qui lui envoyaient une voilette, des bonbons, de la liqueur, etc. Quant à notre pèlerinage, il a fort bien réussi.

Jeudi matin, [29 août 1895]

M. l'abbé [Jacquier], Augustin, mes sœurs, les Dallèves et les trois garçons de Preux sont allés faire une promenade au Greppon blanc et je me suis levée pour la messe qui s'est dite à cinq heures (vraie), mais je n'avais pas envie de la promenade ; ce n'est qu'en les voyant partir que j'ai un peu regretté ma décision de la veille ; il était malheureusement trop tard, car je n'avais pas achevé de m'habiller.

Hier, tante Marie de Lavallaz est venue nous voir avec les enfants. Ils sont bien gentils ; Paula, très raisonnable ; Henri, poli, aimable et Jean-Jean, toujours le même étourdi. Les étrangers de leur mayen ont déjà quitté la montagne par crainte de la coqueluche.

Vendredi, 30 août [1895]

Mardi, Jacques et Charlotte [de Riedmatten] nous ont invités au fromage rôti ; nous étions les mêmes personnes qu'à la forêt de Vex, sauf maman et tante Henriette qui n'ont pas voulu y venir à cause de la petite de tante Nina, et il y avait Glady [d'Odet] en plus. Après avoir travaillé jusqu'au goûter, nous nous sommes assises autour d'une table, posée sur la place que ces MM. Léon [de Torrenté] et Jacques [de Riedmatten] ont si bien haussée et agrandie en faisant eux-mêmes le mur qui la soutient. Ces quatre messieurs, y compris Augustin et Raphy, nous servaient, revêtus de grands tabliers blancs. On nous passa de la viande salée, du salame, puis le fromage qui était délicieux. Glady était gaie, parlait beaucoup et me taquinait parce que je restais trop silencieuse. Deux étrangères arrivant près de la grange, Jacques chanta :

*O mes fleurs si jolies,
Deux souvenirs d'amour,
Dites-moi, mes chéries,
Reviendrez-vous encore* ³⁷ ?

³⁷ Le dernier vers est : « Reviendrez-vous un jour ? »

Cela nous fit rire, mais elles se hasardèrent enfin à traverser la place. Après, nous avons joué aux tarots, puis accompagné Glady.

Le lendemain, à midi, Charlotte reçut une lettre de M^{me} d'Odet qui lui disait que son père avait un érysipèle et que le médecin croyait que ce serait le commencement d'une maladie, qu'elle ferait bien de se décider à quitter les mayens, qu'une carte lui donnerait de ses nouvelles, le lendemain, mais que, s'il allait mal, on lui enverrait une dépêche.

Après avoir accompagné tante Marie, Louise et moi avons été chez Charlotte pour savoir ce qu'il en était. Elle faisait ses préparatifs de départ, était un peu agitée et inquiète en nous racontant ce que je viens de dire, et ajouta : « Si la carte m'apprend que papa est toujours dans le même état, je partirai demain pour aider Léontine [d'Odet] à le soigner. Si elle m'annonce qu'il est tout à fait bien, je resterai ici, quelques jours encore, pour terminer ma lessive et fermer le mayen. Si je reçois une dépêche, je pars immédiatement. Ce soir, je tremblais à chaque instant d'en voir arriver. » Nous cherchâmes à la rassurer, disant : « Point de nouvelles, bonnes nouvelles. » Cependant, j'ajoutai : « Il ne faut pas t'attendre à ce que ton père soit tout à fait bien demain ; un érysipèle ne se guérit pas d'un jour à l'autre ! » car je craignais pour M. d'Odet, déjà vieux et infirme.

Le lendemain, après avoir écrit dans ce cahier, je me rendis à la chapelle d'en haut, puis à celle d'en bas où j'entendis une seconde messe. J'accompagnai M^{me} Ida chez elle avec M^{me} Lucie de Courten et Marie-Louise de Riedmatten et vis son beau petit Henri [de Torrenté], si fort et si gracieux ; il vint à notre rencontre, ses gros bras nus tendus vers nous. De là, je revins au mayen Rouiller où j'appris que Charlotte avait reçu une dépêche : « Père très mal, venez, avertir Glady », qu'aussitôt elle était partie en courant, afin de pouvoir prendre l'express qui part à onze heures, tandis que Jacques allait avertir Glady ; que celle-ci avait reçu une seconde dépêche : « Une voiture vous attend à Vex », et qu'aussitôt elle était descendue, accompagnée d'Isabelle.

Isabelle revint de Vex pendant que j'étais encore là et dit que la voiture n'était pas encore arrivée. En passant devant son mayen, je revis Jacques et Léon qui allaient descendre, eux aussi.

Aujourd'hui, nous apprîmes que M. d'Odet était mort, que Charlotte avait pu prendre l'express, n'ayant mis que trois quarts d'heure pour descendre à Sion, mais que son père venait d'expirer et qu'elle ne l'a pas revu vivant. Pauvre Charlotte ! Pauvre Glady !

Ce soir, on a reçu les annonces de mort. Augustin ira à l'enterrement qui aura lieu demain, à dix heures.

La femme [Anne-Marie] Bovier est aussi bien mal de la cholérine et sa petite fille, de la coqueluche. Hier, nous sommes descendues à Vex pour la voir (la grand-maman), maman, Henriette et moi. Elle a paru très contente de notre visite. Son fils Antoine, son mari [Louis] et M. le curé de Vex [Fardel] se trouvaient là ; il nous a dit devant elle : « Oh ! elle ne craint pas la mort, n'est-ce pas ? — Non, murmura-t-elle, cela me fait de la peine pour mon mari de le laisser seul, mais pour moi, que ce soit comme le bon Dieu voudra. » On a parlé de la coqueluche et elle a appelé : « Madame, madame » ; maman s'est approchée et elle lui a dit : « Depuis que je me rappelle, il n'y a jamais eu la coqueluche chez nous ! » Je lui ai dit que nous priions à Sainte-Anne pour elle ; elle m'a dit : « Merci, merci. »

Lundi, 16 septembre [1895]

Nous partons aujourd'hui des mayens. La femme [Anne-Marie] Bovier est morte, on l'a enterrée le jour de notre lessive, le 2, je crois ; sa petite-fille Eugénie l'a rejointe deux ou trois jours après et a été ensevelie vendredi 6. Augustin et M. l'abbé [Jacquier] sont remontés le même soir et pendant une semaine nous avons eu la messe.

Le dimanche 8, c'était ma fête ; maman m'a donné une ceinture ; tante Henriette, un parapluie ; M. l'abbé, un livre de prières. Augustin est reparti pour aller à Zermatt avec la Société des sciences dans laquelle M. Pierre-Marie de Riedmatten l'a fait entrer³⁸. Il a été très content de sa promenade, mais le jour de leur

³⁸ La Société helvétique des Sciences naturelles a tenu sa 78^e assemblée, à Zermatt, du 8 au 11 septembre 1895, sous la présidence de Pierre-Marie de Riedmatten, professeur. - Voir *Actes de la Société helvétique des Sciences*

départ, M^{me} [Catherine] Seiler a pris un coup d'apoplexie et elle est morte le lendemain⁸⁹. Mes sœurs et Fanny Dallèves m'ont envoyé pour ma fête trois lettres anonymes, parce que je ne comprenais pas le courage de M. l'abbé Jacquier, qui déchirait, sans les lire, celles qu'il recevait et que je semblais regretter de n'en jamais avoir.

Sion, [mercredi], 25 septembre 1895

Je me suis tant ennuyée à Sion que, sous prétexte d'aller chercher mon châle russe que l'on avait oublié de descendre, je suis remontée aux mayens. La veille, Marie-Louise nous avait invités au fromage rôti à Magière, sa vigne de Saint-Léonard. Il y avait la famille Joseph de Kalbermatten, Elvire, les Dallèves et nous. Mais il faisait si chaud que l'on ne pouvait guère avoir de l'entrain. Cependant, vers le soir, nous avons dansé un quadrille sur le pré, au-dessus de la vigne. M. Ferdinand Stockalper et M. R. Dallèves y sont venus aussi, le second devant repartir pour Brigue a dû descendre plus tôt ; le voyant arriver à la gare, nous avons agité nos mouchoirs et huché de toutes nos forces. Il nous a vus et entendus.

Au mayen, la lettre anonyme que Fanny Dallèves m'avait écrite et qu'elle supposait devoir l'être par M. Loulou [de Cocatrix], a presque été réalisée. Comme j'arrivais de Sion et passais la promenade Aloïs [-de-Riedmatten], je m'entends appeler et saluer ; c'était Loulou. Je répondis laconiquement par un oui à ses questions et m'éloignai au plus vite, craignant qu'il ne me suivît. Mais non, bientôt, au contraire, j'entendis un coup de fusil et compris qu'il était à la chasse.

Quand j'arrivai à Sainte-Anne, j'ouvris le mayen et montai dans ma chambre, mais n'ayant pas l'intention d'y rester longtemps, je ne m'étais pas enfermée. Soudain, j'entendis marcher

naturelles, 78^e session, 1895, à Zermatt, Sion, 1896, 271 p. Voir aussi compte rendu dans la *Gazette du Valais*, 1895, n^o 73, du 11 septembre, pp. 2-3 ; n^o 74, du 14 septembre, pp. 1-2.

⁸⁹ Voir article nécrologique dans la *Gazette du Valais*, 1895, n^o 75, du 18 septembre, p. 3 ; *Walliser Bote*, 1895, n^o 38, du 21 septembre, pp. 2-3.

en bas et je criai : « Qui est là ? — C'est moi, mademoiselle, me répondit Loulou ; je viens vous inviter à dîner ; j'ai pensé que, comme vous êtes toute seule, cela vous ferait plaisir de venir dîner chez nous. — Je vous remercie, criai-je, mais j'ai tout ce qu'il me faut. » Comme il insistait, je craignis qu'il ne montât, car il faisait sombre dans toute la maison, je n'en avais pas ouvert les volets, alors je descendis. Heureusement ! il avait déjà monté la première rampe d'escalier ! A la porte d'entrée, il me dit : « Vous vous souvenez, mademoiselle, de la lettre que je vous ai écrite, il y a déjà longtemps ? — Mais vous ne m'avez jamais écrit ! — Si, à vous et à Louise. — C'était pour Louise. » Il ne me contredit pas, mais ajouta : « Eh bien, mes sentiments n'ont pas changé, je vous aime toujours ! » Et j'étais seule avec lui, les fermiers habitent d'autres mayens ! Je fis comme si je n'avais pas entendu et lui dis : « Il faut que je ferme le mayen, parce que je m'en vais. » En effet, je pris mon dîner et fermai la porte à clef. Sans se décourager, il continua : « Voulez-vous me permettre de vous donner un baiser ? » Alors, je pris mon air le plus sérieux et je lui dis d'un ton assez sévère : « Non, vous le savez, c'est une chose que je ne puis pas permettre. — Ah ! voilà ; voulez-vous au moins accepter mes grives, je viens d'en tuer deux à la chasse et un merle. — Non, merci. Je ne saurais qu'en faire. — Vous la porterez à Sion. Voyez comme elle est belle ! » et il me la montrait encore tout ensanglantée. Enfin, je parvins à m'éloigner sans qu'il me suivît ; je me rendis à la forêt, j'y dînai après avoir fait une petite fille avec de la boue de l'étang ; puis, après m'être reposée un instant, après avoir revu mes endroits préférés, les figurines que j'avais faites en terre : un enfant qui dort, une Sainte Vierge qui tient la main de l'Enfant Jésus et lui fait bénir la forêt, enfin un chasseur et son chien, je revins au mayen et allai faire une visite à Mayette de Torrenté et à Emilie. Je leur racontai l'aventure de Loulou qui les a bien amusées, mais Anne-Louise et le petit Maurice ne se trouvaient pas bien ; Pouponne et Stéphanie étaient en promenade.

M^{me} Ida monta avec nous, puis nous allâmes à la chapelle y faire le chemin de la croix. En sortant Mayette pleurait, elle me dit : « Quand je pense qu'en descendant tu trouveras ta mère, une famille, et moi, à Sion comme ici, je n'en ai point. Emilie est très

bonne, mais elle a ses enfants et ce n'est plus la même chose. »
Je la comprenais trop bien pour pouvoir dire autrement !

Le lendemain, j'eus toute une aventure avec une de mes poules que le fermier avait laissée au mayen, parce qu'il n'avait pu l'attraper et qu'il la trouve trop sauvage. C'est la fille de Babec.

Dimanche, 29 septembre 1895, Saint-Michel

Louise de Lavallaz est arrivée avec Adèle et Henriette lundi passé, et l'oncle Louis, jeudi, avec Tatïe et leur chien. Nicolas et les deux petits ne reviendront que plus tard, à cause de la coqueluche, ils sont là-haut, avec la bonne.

Rosine est ici, mais elle va repartir, et Caroline aussi.

Aujourd'hui, nous avons été faire visite à Charlotte toujours bien chagrinée de la mort de son père ; Léon a paru content de nous revoir.

Les vendanges sont commencées : vendredi, nous avons pris le rouge à Lentine et à la plantation, et tante Henriette, hier, à la Sionne. Elle est vraiment favorisée ; ses vignes n'ont pas gelé et elle n'a pas de maladie, tandis que nous, nous avons les deux choses, parce que les métraux des vignes qui n'ont pas gelé n'ont pas sulfaté. Demain, nous vendangeons le muscat à Uvrier.

Mercredi, 2 octobre 1895

Le soir, après la bénédiction, maman entendit des cris : « Au secours ! au secours ! » Un rassemblement se faisait devant la maison de ville et quelqu'un demanda ce qu'il y avait ; on lui répondit : « C'est... tel homme qui bat sa femme ; il paraît que cela dure déjà depuis une heure, et les enfants sont venus appeler au secours. » Plus tard, vers les onze heures, comme j'allais me coucher, j'entendis encore crier et, entrant dans la chambre de Louise, je la vis à la fenêtre. Elle me dit : « On a encore crié « au secours ! » d'une voix désespérée, et je me suis levée du lit pour venir, en chemise, à la fenêtre voir ce qu'il y a ; on disait :

« Venez vite, venez vite ! » Demain, nous saurons les détails, pourvu que la femme ne soit pas blessée gravement !

Caroline est partie, hier, par le premier train ; nous avons été l'accompagner à la gare ; tante Henriette la conduit et restera à Lyon jusqu'à vendredi, pour voir Madeleine. Comme nous étions levées, nous avons été assister, chez les Dames franciscaines, à la messe de Saint-Antoine. Avant de la commencer, le R. P. Bruno a lu les billets que l'on met tout le mois dans le tronc pour obtenir des faveurs de saint Antoine ; on en fait la lecture tous les premiers mardis du mois. Plusieurs avaient été dits, lorsque, tout d'un coup, celui-ci attira notre attention : « O grand saint Antoine, guérissez mon mari de sa paresse ; faites qu'il soit moins négligent dans l'accomplissement de ses devoirs et qu'il fasse ses comptes ! » Voilà qu'un fou-rire me prit et je ne savais plus comment faire pour m'arrêter.

Premier vendredi, 4 octobre 1895

Cet homme qui battait sa femme l'avait menacée de prendre un instrument avec lequel on coupe le bois ; c'est alors que les enfants ont eu peur et ont crié : « Au secours ! » La police est venue, mais l'homme voyant qu'on le conduisait à la maison de ville a promis de rester tranquille, et on l'a laissé retourner chez lui. Un moment après, il a recommencé et a saisi l'instrument, et pour la seconde fois les enfants ont crié.

Tante Henriette arrive ce soir.

On orne la cathédrale pour la première messe de François de Courten⁴⁰ ; M^{me} Lucie l'a fait laver tout entière pendant trois jours.

J'ai fait, ce matin, ma tournée des billets. M^{me} [Isaline] Lorétan m'a donné des nouvelles de M^{lle} Anny Schulz, son ancienne pensionnaire prussienne ; elle est en Angleterre maintenant pour y étudier la langue et les mœurs, et lui écrit régulièrement. Mayette et M^{me} Emilie se rendaient à la vigne ; son petit Maurice

⁴⁰ Célébrée à la cathédrale de Sion le dimanche 6 octobre 1895. - Voir *Gazette du Valais*, 1895, n° 81, du 9 octobre, p. 3.

a eu des hémorragies dans les yeux comme suite de la coqueluche ; le médecin lui a dit que cela provenait d'une faiblesse au cœur ! Pauvre mère, combien ce cœur la fait souffrir ! M^{me} Ida, que j'ai fait entrer aujourd'hui dans la Garde d'honneur, a au contraire trois beaux enfants, resplendissants de santé ; ils font plaisir à voir ; je lui ai dit que j'avais gagné mon pari, elle l'a avoué ; il était sur l'âge d'Eugénie de Courten.

Nous n'avons fait que vingt-quatre brantes à Uvrier, aujourd'hui.

Vendredi, 18 octobre [1895]

L'oncle Frédéric de Courten est plus mal ; son fils Pierre, arrivé mercredi ou lundi, n'ose pas repartir en le voyant dans cet état. Voici en abrégé ce qui s'est passé depuis que je n'ai plus écrit. La première messe de François de Courten [---]⁴¹.

Dimanche, 20 octobre [1895]

L'oncle Frédéric est mort, cette après-midi, à deux heures. Je venais d'avoir été demander de ses nouvelles, on m'avait répondu que l'on ne pouvait pas entrer parce que sa famille s'était enfermée, mais qu'il se trouvait toujours dans le même état.

J'allai aux vêpres des Capucins ; il y avait beaucoup de monde sur le chemin, on se rendait au cimetière pour l'inauguration du monument de M. Alphonse Bonvin, un monument où sa tête est représentée dans un médaillon, et qu'on dit avoir été, en partie, payé par les francs-maçons et auquel ses amis auraient contribué. On ne sait vraiment pas à quel titre on lui a élevé ce monument⁴²,

⁴¹ Notice inachevée.

⁴² Voir à ce propos *Le Confédéré*, 1895, n° 84, du 19 octobre, p. 3 ; n° 85, du 23 octobre, p. 3 ; n° 88, du 2 novembre, p. 3. - *La Gazette du Valais*, 1895, n° 86, du 26 octobre, p. 3, reproduit une correspondance valaisanne au journal *La Liberté*, de Fribourg, laquelle fait état d'« une manifestation maçonnique en plein Valais catholique sur un cimetière. »

parce qu'il ne s'est montré remarquable en rien, ni par son caractère, puisqu'il a renié sa foi en se mariant au temple et en élevant ses filles dans la religion protestante, ni par son intelligence, puisqu'il a mal fait ses affaires, ni comme citoyen : il n'a seulement jamais été militaire, je crois ; ce ne peut donc être que parce qu'il a été le seul monsieur de Sion anticatholique, non pratiquant, et qu'il est mort sans se confesser. Triste gloire que celle-là ; aussi entendais-je une femme dire, en regardant ce monument : « Oh ! pas besoin de ces choses-là, pourvu qu'on ait une bonne place dans l'autre monde ! » Comme j'aimerais mieux être à celle de l'oncle Frédéric qu'à la sienne ! Il a beaucoup souffert pendant sa vie, tant moralement que physiquement, mais il a maintenant sa récompense, car il offrait ses épreuves à Dieu.

Je me suis rendue directement chez lui ; il était encore chaud et avait un bandeau autour du visage ; aussi l'ai-je trouvé changé, amaigri ; mais à Henriette, qui l'a vu plus tard, il a paru très bien.

Il y a quelques jours, j'avais été lui porter un panier de raisins de la part de maman ; il souffrait beaucoup en ce moment-là et s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! [Jean-] Charles ! [Jean-] Charles, où es-tu ? Quand viendra-t-il ? » parce que lui seul et Fritz pouvaient le soulager, et tante Marie-Thérèse répondait : « Tu sais que M. [Maurice] de la Pierre l'emploie à la Société vinicole⁴³ ; il ne peut pas venir avant que ce soit fini ! » Et malheureusement Fritz est aujourd'hui à Saint-Maurice ; c'est lui qui lui fait ce remède, le soir ordinairement, et [Jean-] Charles, pendant la nuit et le matin. — « Oui, je sais que ce n'est pas de sa faute s'il n'est pas là, disait l'oncle Frédéric d'une voix surexcitée, mais je souffre tant, mon Dieu, mon Dieu ! Priez pour moi... Ce n'est pas plus tard qu'il faut prier, mais maintenant, pendant que je souffre !... [Jean-] Charles, [Jean-] Charles ! Viens ! » et toujours comme cela. Je priais tout le temps et j'étais bouleversée. Il m'appela : « Marie ! » Je me levai et m'approchai de lui ; il me serra la main nerveusement et me dit : « Je souffre

⁴³ La Société vinicole de Sion, fondée en 1872, a pour objet « l'établissement d'une ou plusieurs caves, à Sion, pour recevoir la récolte des vignes consignées par les membres sociétaires et la vente de ces produits. » - *Statuts de la Société vinicole de Sion*, Sion, 1872, 16 p.

tant ! Prie pour moi. — Je prie, lui dis-je, mais mes prières ne font pas d'effet. » Tante Marie-Thérèse me disait : « C'est toute la nuit comme cela, et l'on ne peut rien lui faire, rien pour le soulager ! » et à lui : « Cela t'enlèvera des peines du purgatoire », et comme cette idée semblait le calmer, je dis avec conviction : « Vous irez tout droit au ciel ! »

Dimanche, 27 octobre [1895]

A l'enterrement de l'oncle Frédéric ⁴⁴, je vis M^{lles} Bertha et Ida Roten pour la première fois depuis la mort de leur père ; nous avons parlé de lui. Combien je les plains de n'avoir plus ni père ni mère !

Lundi, 4 novembre 1895

Nous voici déjà à la Saint-Charles Borromée, fête de Caroline, de l'oncle Charles de Preux et de Charles. Nous avons été leur souhaiter une bonne fête et j'ai joué avec tante Nina au jeu de l'Halma ⁴⁵ ; elle m'a gagnée deux fois et moi, une. A Caroline j'ai envoyé une lettre et une image que j'avais peinte et dorée.

Mais la nouvelle du jour, c'est l'arrivée, à Sion, d'un homme [Gallais] et de sa femme qu'il doit traîner dans une brouette en faisant le tour du monde. Il vient de Paris et a déjà passé à [---] [et à] Lausanne. Ce soir, ils doivent coucher à Brigue, puis passer le Simplon, aller en Italie, à Venise.

Ils sont arrivés samedi soir, une dépêche d'Ardon les annonçait pour sept heures ; Henriette et moi avons attendu jusqu'alors, puis nous sommes rentrées. Malheureusement, car nous avons perdu le moment de leur arrivée, à sept heures et demie. Une foule nombreuse se trouvait là, et quelques paysans, restés depuis la foire, demandaient ce qu'il y avait. Ils criaient : « Vive la Suisse ! » et M. Imbiederland alluma un feu de Bengale en leur honneur.

⁴⁴ Voir *Gazette du Valais*, 1895, n° 85, du 23 octobre, p. 3 ; *L'Ami du peuple*, 1895, n° 85, du 23 octobre, p. 2.

⁴⁵ Jeu de l'Halma : jeu se jouant à deux ou à quatre, sur un échiquier de 256 cases.

Après la bénédiction, Joseph de Lavallaz nous conduisit au café de la Planta et nous fit entrer dans le cabestan⁴⁶, un cabinet à côté de la salle où le Parisien devait parler ; nous étions Marie de Montheys et Anna, les trois demoiselles Antoine de Lavallaz, Joseph, M. Albert de Torrenté, François de Kalbermatten. Il raconta son pari qui monte à 25 000 francs, plus 10 000 pour le voyage, et dit que nos routes sont caillouteuses et fatigantes. Je crois bien, elles montent. Il explique que, pour gravir le Simplon, il mettrait des crampons aux roues de la brouette et passerait dans le sillage de la diligence ; qu'en quittant l'Europe ils auraient une escorte de douze hommes afin de les préserver de tout danger ; qu'ils pourraient aller en bateau ; qu'ils étaient surveillés par des personnes inconnues envoyées par ceux qui ont offert le pari des 25 000 francs, etc. Après, il est venu nous distribuer des programmes et nous a dit quelques mots⁴⁷.

Une autre chose, bien plus importante, s'est passée hier, la votation pour la centralisation militaire. Heureusement, le peuple a eu plus de bon sens que ses députés et a rejeté la loi avec une majorité de dix-neuf mille voix⁴⁸. Quel bonheur ! notre canton restera ce qu'il est au lieu d'aller se perdre dans une centralisation qui ne profitera qu'à Berne et aux cantons les plus importants, qui ont déjà bien assez d'avantages. Et puis, si la loi avait passé, on en aurait bientôt fait une autre pour centraliser les écoles, et quel malheur pour les catholiques !

Samedi, 9 novembre 1895

Chacun parle maintenant du mariage de M. Adolphe Roten ; il épouse une femme méprisante, celle qui s'est mariée civilement

⁴⁶ Cabestan, s. m. Petit cabinet particulier. Déformation du terme cabinet.

⁴⁷ Voir la *Chronique séduoise* d'Oscar Perrollaz dans la *Gazette du Valais*, 1895, n° 89, du 6 novembre, p. 3 ; n° 91, du 13 novembre, p. 2.

⁴⁸ Votation fédérale du 3 novembre 1895 sur la centralisation militaire. La *Gazette du Valais*, notamment, recommande à ses lecteurs de voter non à toutes les questions. - Voir les articles sur ce sujet, dès le n° 85, du 23 octobre, et numéros suivants, et les commentaires après le rejet de la loi, n° 89, du 6 novembre, etc.

avec [Joseph] Oehler, du vivant de sa femme, il y a quelques années⁴⁹.

Tante Dionyse est souffrante, et le chagrin qu'elle a en est cause en partie. Ils sont affichés à la maison de ville ! L'oncle Louis l'apprit à son retour de Reckingen ; il ne voulait pas croire à une telle bêtise et folie de la part de M. Roten. Est-ce possible de perdre ainsi toute notion d'honneur ? Voilà où conduisent les passions ! Comme il faut surveiller l'éducation des jeunes gens ! Aucun sacrifice ne doit coûter quand il s'agit de les bien élever !

Vendredi, 22 novembre [18]95

Nous sommes en plein été de la Saint-Martin, il fait un temps magnifique, et Henriette et moi avons été, cette après-midi, à Longeborgne. J'ai remis à sa place le tableau de M. Ritz qu'on avait relégué dans l'autre chapelle⁵⁰.

Cependant il a plu fortement pendant deux jours et presque deux nuits, ce qui a causé une inondation de la Sionne et d'autres inondations assez importantes qui ont arrêté les trains et causé beaucoup de dégâts⁵¹. La fièvre nerveuse règne, on cite quinze cas ; pour moi, je n'en connais que quatre ou cinq : une petite [d']

⁴⁹ Joseph Oehler était en effet divorcé ; il s'était remarié en 1880 et mourut en 1884. Sa veuve qui, alors, est parfaitement libre d'épouser Adolphe Roten, est donc une « femme méprisable », parce que, quinze ans auparavant, elle avait épousé un divorcé ! A une époque où, à Sion, l'on n'en comptait que deux par an, il n'est pas étonnant qu'un divorce ait été une occasion de scandale, mais aujourd'hui où l'on en dénombre un millier annuellement dans l'ensemble du Valais...

On peut être surpris de rencontrer cette expression sous la plume de l'auteur : c'est d'ailleurs l'unique fois, dans tout son *Journal*, que Marie de Riedmatten se permet une telle licence. Plutôt que l'opinion personnelle de l'auteur, il faut y percevoir un écho de la mentalité contemporaine qui a cours en ville de Sion et qui va durer longtemps, puisque, quarante ans plus tard, on disait encore, en ville, que l'enfant né du second mariage d'Oehler était un « illégitime » !

⁵⁰ Sans doute l'ex-voto inventorié par W. Ruppen dans le catalogue des œuvres de R. Ritz : *Raphael Ritz (1829-1894). Das künstlerische Werk (Katalog der Werke)*, dans *Vallesia*, t. XXVII, 1972, p. 149 (n° 448 a).

⁵¹ Voir *Gazette du Valais*, 1895, n° 92, du 16 novembre, p. 2 : « Les inondations en Valais ».

Albert Ribordy, Célestine Allet et M^{lles} Henriette de Nucé, Louisa Calpini, Louison de Torrenté.

Vendredi, 29 novembre [1895].

Les personnes atteintes de la fièvre nerveuse sont très nombreuses ; deux sont mortes. Henriette de Nucé est très mal, les médecins n'ont plus d'espoir, une veine lui a sauté au poumon ; on l'a administrée aujourd'hui, elle a toute sa connaissance et ne veut pas mourir. Elle ne voulait pas même, dans sa frayeur, se confesser ni recevoir l'extrême-onction. — « C'est Jules [de Torrenté] qui vous a dit de me faire recevoir les derniers sacrements, s'écriait-elle ; je vois bien que je suis très mal ! » La petite Allet également est en danger ; on lui a fait faire, ce soir, sa première communion au lit ; elle a aussi reçu l'extrême-onction. Marie-Louise de Riedmatten, Stéphanie de Torrenté ont aussi la fièvre nerveuse ; je les ai vues toutes deux, Marie-Louise lundi, Stéphanie aujourd'hui. M. [Bernard] Cropt va moins bien, il a perdu connaissance en voulant aller à table. M^{me} [Emérentienne] Abbet est morte⁵².

Jeudi, 5 [décembre 1895]

Louison est bien mal ; ce matin, on la croyait à sa fin. Elle a trois typhus, une pneumonie aux deux poumons. Elle a reçu les sacrements et l'on prie beaucoup pour elle.

Dimanche, 8 décembre [1895]

Louison est morte, vendredi matin, vers les huit heures (de l'ancienne heure), on la croyait légèrement mieux. A trois heures, le docteur s'est retiré moins inquiet, et Pauline, Hortense qui l'avaient veillée jusqu'alors allèrent prendre un peu de repos ; sa mère resta et son père. Au matin, sa maman lui dit :

⁵² C'était la mère de l'évêque coadjuteur Jules-Maurice Abbet.

« Veux-tu que je te berce comme un enfant ? » et la prit dans ses bras. Louison chantonna avec elle ; lorsque revint le docteur, il l'ausculta, compta ses pulsations ; elle compta avec lui, quand, tout à coup, elle resta morte dans ses bras, subitement prise d'une paralysie du cœur.

Lundi, 30 décembre 1895

Cette année finit bien tristement ! Partout des morts ou des malades. La fièvre nerveuse augmente, de jour en jour il y a de nouveaux cas. M^{lle} Eugénie Solioz en est morte. Antoinette de Torrenté, Lucie de Kalbermatten, Henriette puis Hortense de Torrenté en sont atteintes, etc. Glady vient d'avoir eu un petit garçon [Paul-Léon-Marie] qui est mort quelques jours après son baptême ; elle-même a été très mal, les médecins l'ont cru perdue, atteinte de la fièvre puerpérale ; heureusement ils se sont trompés, ce n'était qu'une péritonite et, s'il ne survient rien, elle est hors d'affaire. Mais la famille la plus éprouvée est encore la famille Dallèves. M. Cropt, après s'être guéri de sa péritonite, est resté faible, puis il a pris un coup d'apoplexie et a reçu tous les sacrements. En même temps, M. Dallèves, qui avait pris froid, se mit au lit et eut une inflammation de poitrine. Une nuit, on le crut perdu ; son docteur, M. [Jean-Baptiste] Bonvin, lui avait dit, le soir : « Comme tu m'as prié en ami de t'avertir dès que je te trouverai en danger, je le fais et t'engage à te confesser ce soir, laissant la communion à demain matin. » M. Raphaël le remercia et voulut recevoir tous les sacrements le même soir. Il passa la nuit ; le lendemain, il était mieux ; le surlendemain, encore mieux ; on dit enfin que, selon toute probabilité, il était sauvé à moins qu'il ne survînt quelque chose d'imprévu. Le jour de Noël, sa famille était toute rassurée et le lendemain, Saint-Etienne, comme j'allais demander des nouvelles de M. Cropt, on me fit entrer, je le vis, et Marie-Louise me dit : « Quant à Raphaël, vous viendrez le voir lorsqu'il sera en convalescence. » Le jour de [la] Saint-Jean, il reprenait une nouvelle inflammation de poitrine sans que l'on pût comprendre comment. Aujourd'hui, il est très mal ; on ne sait s'il passera la nuit. Maman

et mes sœurs sont allées le voir après souper. Pour moi, qui avais assisté, comme accompagnée, au baptême⁵⁸ du petit d'Henri, Guillaume, Stanislas, Innocent de Lavallaz, et qui, de chez Anna, étais descendue chez l'oncle Louis pour y souper, je n'appris qu'à leur retour qu'elles l'avaient vu et qu'il leur avait parlé : je regrette bien de n'avoir pu aller avec elles.

⁵⁸ Le baptême de Guy de Lavallaz a eu lieu le lundi 30 décembre 1895.

Année 1896

Jeudi, 9 janvier 1896

Voilà dix jours de passés depuis la mort de M. Dallèves, et je ne puis croire encore que ce soit vrai. Il me semble que je dois le voir venir, lui-même, faire l'éloge du défunt. Il disait en parlant de son beau-père : « Je crains bien que nous ne puissions le conserver bien longtemps ; il ne verra peut-être pas la nouvelle année ! » Et M. Crompt va mieux et c'est lui qui est mort la veille du jour de l'an. On a vu combien il était aimé, chacun le regrette et il y avait foule à son enterrement ; on y est venu de toutes les parties du Valais. M. Gotzaldi, le photographe des mayens, s'y trouvait. Les orphelins, les orphelines, le Conseil d'Etat, les Etudiants suisses et les anciens officiers de Naples, dont le nombre s'éclaircit de plus en plus, tenaient les rubans du cercueil. Les messieurs, du moins un grand nombre, ne sont pas sortis après l'offrande, comme ils ont la mauvaise habitude de le faire, mais plusieurs ont entendu la messe entière à son intention.

Hier, Louise et moi avons été trouver M^{me} Dallèves et ses enfants ; naturellement nous avons parlé de lui, de son caractère si bien dépeint dans un article de *L'Ami du peuple*¹ [---].

¹ Notice inachevée. - Pour l'article nécrologique, voir *L'Ami du peuple*, 1896, n° 1, du 1^{er} janvier, p. 3, et aussi la *Gazette du Valais*, 1896, n° 1, du 1^{er} janvier, p. 2 ; pour les obsèques, *ibidem*, 1896, n° 2, du 4 janvier, p. 2, ainsi que le *Walliser Bote*, 1896, n° 1, du 4 janvier, p. 3.

Samedi, 11 janvier 1896

Il commence à faire froid, et c'est assez extraordinaire que nous ayons eu jusqu'à présent un si bon hiver et cependant, malgré cela, tant de malades ! Encore chaque jour, nous apprenons de nouveaux cas de fièvre nerveuse² ; parmi ceux-ci, les trois enfants de Joséphine Haenni, les trois plus jolis : Mimi, Marthe et le petit Edouard [Andenmatten] ; l'autre, Léonie, est chez sa tante M^{me} [Albert] Duruz.

L'oncle Guillaume va mieux, nous avons été hier lui souhaiter sa fête, et la santé.

Mardi, 21 janvier [1896].

Ratelette [Wolff] est morte, hier, d'une maladie au rognon ; on l'enterre demain. J'ai été la voir hier et aujourd'hui, exposée sur son lit, toute en blanc comme Louison et entourée de fleurs. Je ne puis en écrire davantage ce soir. Le petit Alexandre Dénériaz est également mort, hier à onze heures, de la fièvre nerveuse. Un autre Alexandre est né à peu près à la même heure, c'est le fils d'Alphonsine [Bruttin]. Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de la nouvelle épreuve qui vient d'atteindre la famille Dallèves : M. Cropt est mort, il y a quelques jours, jeudi soir, à huit ou neuf heures, et a été enterré samedi³. Glady est toujours souffrante.

Vendredi, 31 janvier 1896.

Voilà plus d'une semaine que Rate est morte et je n'en ai encore rien dit ; c'est que je n'ai pas eu le temps d'écrire : un jour, nous avons eu tante Nina et ses filles ; un autre, les demoiselles de Quay et Marie de Montheys ; hier, tante Henriette nous a réunies. Nous sommes en carnaval, et ces petites réunions de famille et d'amies, où l'on travaille jusqu'au goûter et où l'on joue

² Sur l'épidémie de typhoïde qui sévit à Sion, voir la *Gazette du Valais*, 1896, n^o 1, du 1^{er} janvier, p. 2 : « Epidémie typhoïde. »

³ Bernard Cropt est décédé à Sion le 16 janvier 1896.

aux cartes ensuite, nous le font seules rappeler. Il y a eu aussi la fête de Fanny, bien attristée par la mort de ses deux amies [Louison de Torrenté et Rate Wolff] ; Fanny de Werra, qui n'est pas encore remise de la fièvre nerveuse, lui a envoyé une jolie petite bonbonnière ; Fanny est la seule de son âge qui ait été préservée de maladie cette année. Madeleine lui a écrit une jolie lettre où elle lui dit que Caroline a été stupéfaite en recevant l'annonce de la mort de Rate, parce qu'elle ne la savait pas malade, Madeleine n'ayant pu encore lui communiquer la lettre de maman.

Pour moi, la dernière fois que je l'ai vue, c'était quelques jours avant sa mort, le jeudi ou le vendredi, je crois ; j'avais été avec Laie demander de ses nouvelles, et l'on nous a ouvert la porte afin que nous puissions la voir. Je n'ai pu distinguer les traits de son visage à cause de ma vue si faible, mais je l'ai vue nous faire un signe de tête. Elle était placée dans son lit, comme Marie de Lavallaz dans sa dernière maladie : la chambre, qui est celle de l'étage au-dessus exactement pareille, avait aussi deux lits disposés de la même manière ; cela m'a fait une pénible impression.

Le même jour, j'ai été demander des nouvelles de M. Antoine de Riedmatten, atteint d'une pleurésie ; il était faiblement pris mais crachait le sang ; maintenant il est remis de son inflammation de poitrine, mais il est très faible et n'a plus d'appétit. Nous le perdrons bien encore, cet hiver, qui nous enlève tant de personnes connues et aimées.

Les souffrances de Rate ont été affreuses ; elle a eu la décomposition du sang, et ses amies, qui l'ont vue dans son agonie, en ont rapporté une impression terrible ; elle avait changé de visage, ses cheveux se dressaient sur sa tête, elle jetait ses bras d'un côté et d'autre en poussant de sourds gémissements.

Elle est morte à une heure, je crois, ce qui fait midi et demie ; on avait été chercher son parrain, M. Adolphe Roten, et elle a expiré peu après. Quand, à cinq heures, j'ai été la voir exposée, ses amies entouraient son lit ; elle avait bien changé et, quoique jolie, je la trouvais moins bien que vivante, car ce qu'elle avait de bien, c'étaient ses jolis yeux bruns, riants et malicieux, son teint frais respirant la santé, ses joues rondes, sa mignonne petite bouche

qui souriait toujours ; et, morte, ses yeux étaient fermés ; sa bouche, contractée par la souffrance ; l'expression de sa physiologie, complètement changée.

Comme je la contempiais, M. et M^{me} Robert de Torrenté sont entrés. Madame a couru près du lit, a soulevé le voile qui recouvrait le visage de Rate, et un sanglot lui est échappé en contemplant l'intime amie de Louison. Soudain, je me sens touchée, c'était M^{me} Mayette [Wolff] qui passait devant moi ; M^{me} Robert marche à sa rencontre et, au pied du lit de la morte, elles tombent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre. Alors, toutes les amies se sont mises à pleurer et moi aussi. — « Elle m'avait tant témoigné d'affection à la mort de Louison », disait M^{me} Robert. M^{me} Mayette dit à Monsieur : « Permettez-moi de vous embrasser. » Puis ils se sont en allés, et M^{me} [Gustave] de Nucé s'est approchée de M^{me} Mayette : « Oh ! lui dit celle-ci, que vous êtes heureuse, vous, d'avoir conservé votre fille ! — C'est vrai ; j'ai bien prié pour la vôtre. — Ah ! refait M^{me} Mayette, vous avez mieux prié que moi, avec plus de foi, puisque Dieu vous l'a laissée. — Dieu a voulu la vôtre pour en faire un ange au ciel, reprit M^{me} de Nucé. — Je lui en avais déjà donné un, et je croyais avoir eu ma part d'épreuves, disait M^{me} Mayette. A peine un rayon de joie paraît-il dans notre maison qu'un voile de crêpe le recouvre ! — Mais comment, lui ai-je dit, comment cette maladie a-t-elle fait de si rapides progrès ? — Je ne sais ; les médecins disent qu'elle devait l'avoir depuis longtemps ; mais comme elle n'en souffrait pas, nous ne nous en sommes pas aperçus ! »

Après-demain aura lieu le sacre de M. le curé [Abbet].

Samedi, 1^{er} février [1896].

Aujourd'hui ont paru dans la *Gazette* les aventures de l'homme à la brouette [Gallais]. Il a été attaqué par des loups et en a été blessé ; quand il revint de l'hôpital où il s'était fait soigner, sa femme s'était enfuie, emportant tout l'argent, deux mille francs. Alors, il voulut se pendre, mais il fut sauvé. Le consul français lui procura les moyens de se rendre à Vienne, mais là il erra deux jours sans nourriture et on le trouva inanimé. On fit une

quête aux Français établis à Vienne et il put revenir à Paris, tout penaud de la triste fin de son voyage, et d'avoir perdu son pari ⁴.

Demain aura lieu le sacre de M. le curé. On lui a fait un bel arc de triomphe, devant la cathédrale, en sapins avec des drapeaux ; l'église est également ornée à l'intérieur. La cérémonie sera longue. Au retour du nouvel évêque à l'évêché, des enfants chanteront un chant dont les paroles ont été composées par M. [Oswald] Allet et l'air, par M. Isaac de Riedmatten. Il y aura foule ! Maman et tante Henriette se sont fait retenir leurs places, mais nous n'en trouverons probablement point. Mgr [Paccolat], de Saint-Maurice, sera l'évêque consécrateur, et Mgr Deruaz, de Lausanne et Genève, dira quelques paroles ; c'est un des évêques assistants ; l'autre est Mgr Haas, l'évêque de Bâle ⁵.

Samedi, 8 février ⁶ 1896.

En effet, je l'avais prévu, je n'ai vu du sacre que le cortège de l'évêché à la cathédrale et au retour dans l'église. Elle était si pleine de monde, de paysans, etc., que l'on pouvait à peine prier. Lorsque, à dîner, nous nous sommes raconté nos aventures mutuelles, c'était bien amusant. A Louise, une femme lui a dit : « L'église est à tout le monde, dans ces occasions-là il faut savoir se gêner. » Près de Fanny et de ses amies, il y avait des hommes qu'elles poussaient un peu. Louisa Calpini lui dit : « Heureusement que nous avons devant nous de bons paysans ! » L'un d'eux entendit et, la menaçant avec le doigt, lui dit : « Farceuse, va ! »

J'enviais ces messieurs du cortège qui avaient de bonnes places sans s'être donné de la peine. M. Charles de Rivaz m'aperçut, écrasée par la foule près de l'autel du curé et le dit à l'oncle Louis qui me salua de la tête, en souriant de ma mauvaise place. Ce que j'ai bien vu, c'est Mgr Deruaz et son chancelier ; c'est lui qui a prêché. Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage ce soir.

⁴ *Gazette du Valais*, 1896, n° 10, du 1^{er} février, p. 3 : « Variétés ».

⁵ Les journaux valaisans contemporains consacrent d'importants articles au sacre de Mgr Abbet, évêque titulaire de Troade, coadjuteur de Mgr Jardinier, qui a lieu le dimanche 2 février 1896.

⁶ Le manuscrit porte 8 janvier 1896.

Sœur Anastasie est bien mal de la fièvre typhoïde ; M. le chanoine Bagnoud, assez souffrant d'une petite vérole volante. Je ne sais ce qu'il y a, cette année, dans l'air de Sion ! Sœur Anastasie est la plus jolie des sœurs ursulines qui sont à Sion.

[Mercredi, 19] février [18]96.

Sœur Anastasie va mieux, elle est hors d'affaire.

Hier, nous avons fait carnaval en allant à Sierre. Déjà, ces derniers jours, nous avons reçu beaucoup d'invitations à passer l'après-midi ; chez tante Henriette, mercredi, et la veille, chez Adèle de Torrenté. Après le goûter, nous avons joué à différents jeux ; celui de la pantoufle⁷ nous a bien amusées parce que Louise ne le connaissait pas. Vers le soir, des masques sont arrivés ; c'étaient une Saviésanne, une Evolénarde, un mousse breton, une Alsacienne, un officier le sabre au côté et se tenant très droit. Nous avons su [que] l'officier, c'était Mathilde de Torrenté qui avait mis les habits de son beau-frère, M. Léon Bruttin. Nous nous sommes mis à danser jusqu'à dix heures du soir.

Le lendemain, ma leçon de peinture chez l'oncle Charles, et je suis montée avec sa famille chez tante Henriette où nous dînions. Nous avons joué au jeu de séries⁸ puis, le même soir, Augustin et moi avons soupé chez l'oncle Louis avec Henri et Anna. Là aussi nous avons gaiement joué à différents jeux, colin-maillard, le furet, etc.

Mardi, 17 mars 1896

M. Alphonse Aymon est mort, il y a environ une semaine ; on l'a enterré samedi. C'est l'abus de la boisson qui l'a emporté, mais il a fait ses devoirs. Je trouve triste à penser que sa mort

⁷ Sur le jeu de la pantoufle, voir L. de Valaincourt, *Jeux de Société*, Paris, 1903, pp. 118-119.

⁸ Jeu de séries, peut-être jeu de cartes. *La grande série* ? Voir Claude Aveline, *op. cit.*, p. 191.

était plutôt une délivrance qu'un chagrin ; sans doute, sa femme et ses enfants en auront eu, mais ils n'en seront pas moins soulagés de ne plus le voir revenir ivre à toute heure du jour et de la nuit, et de penser qu'il est mort repentant et dans son lit, tandis qu'on aurait pu trouver son cadavre sur la rue ou dans un fossé.

Mon filleul, le petit Jean, est malade ; il a jusqu'à présent la fièvre intermittente, jusqu'à 40,2°.

Jeudi, 9 avril 1896

Le carême est fini. Vive Pâques ! qui nous apporte la joie et le beau temps. Mon petit filleul s'est levé ce jour-là pour la première fois. Il a eu une inflammation de poitrine. Il était tout fier, lundi, de pouvoir se montrer à moi tout habillé ; il a déjà voulu se battre, mais il marche avec peine et peut à peine se tenir sur ses jambes. Louise lui a dit de me raconter l'histoire de Caïn et d'Abel et il l'a très bien sue, mais c'est comique de l'entendre parler avec son accent allemand : « Caïn tit à Apel te vénir avec lui dans lé champ, etc. » Ses frères et sœurs ont été à Valère, Arnold avec un habit de garçon.

Le soir de Pâques, nous apprenons que Nathalie [de Riedmatten] est bien mal et nous nous rendons chez les dames Charles de Riedmatten. On m'a fait entrer dans sa chambre où se trouvaient Elvire et Marie-Louise de Riedm[atten]. Elle était sans connaissance et avait une espèce de râle comme l'oncle Eugène de Lavallaz. Elle est morte lundi, à neuf heures du matin. Heureusement, elle ne s'est pas vue mourir et n'a pas souffert, je crois. Voici encore une ancienne connaissance de notre enfance qui disparaît. Elle était toujours si polie et, quoique manquant d'intelligence, elle avait conservé ses bonnes manières de l'ancien temps. Comme nous aimions à la faire chanter étant enfants : « Quand j'étais petite fille... », ou : « Madeleine a crou crou crou y frai... », qu'elle avait peine à prononcer à cause de son bégaiement, et comme nous la taquinions en lui disant qu'elle mourrait un jour ! Il me semble que je l'entends encore nous répondre : « Non, moi... p... pas, ja... ja... jamais ! » Et quand nous lui disions : « Vous allez

épouser Ratzec ! » elle répliquait en se fâchant : « N... non, je ne m... ma... rierai pas un pay... paysan ! Je suis, suis u... ne de... de... moiselle de Ried... Riedmatten ! Ra... Ratzec, fi donc ! » Un jour, nous lui demandâmes : « Et Dussex, l'épouseriez-vous ? — Du... Dussex, ça peut-être encore, ça res... ressemble à de Nucé ! » Elle savait lire en allemand et en français, et quand elle trouvait le mot mariage, elle se mettait à rire. L'ancien curé [François] Stockalper a cru pouvoir lui faire sa première confession ; il l'a préparée. Quand il a pensé qu'elle devait être prête, il la conduisit au confessionnal. Là, après avoir récité le Confiteor, elle dit : « Charles et Lé... Léon ont pris du su... sucre en ca... cachette. — Mais, lui dit le curé, il ne faut pas raconter ce qu'ont fait vos frères, mais vos péchés à vous. — Oh ! oh ! les m... miens, pas si bête ! », et elle sortit du confessionnal. Elle n'était donc pas de la communion, c'est pourquoi on lui a fait un enterrement d'enfant.

M. Joseph de Rivaz est aussi mort, mardi, à Marsens ; on l'entertera demain⁹.

Mardi, nous avons été passer l'après-midi chez Marie de Montheys. La veille, il y a eu au Casino un concert donné par les Etudiants suisses. Il était très bien joué et très varié, alternant les chants, le quatuor, les chœurs, avec l'orchestre, et des monologues fort bien récités par MM. [Léonce] Delaloye et [Edouard] Coquoz. Nous avons bien ri ! Mais la seconde partie, *Le prince aux pieds d'azur*, nous a tous attrapés ; au lieu de la représentation que nous attendions, ce n'étaient que des colloques plus ou moins intéressants et pleins d'allusions aux personnes de Sion¹⁰. Nous nous sommes amusés quand même.

⁹ Voir des articles nécrologiques dans la *Gazette du Valais*, 1896, n° 30, du 11 avril, p. 3 ; dans *L'Ami du peuple*, 1896, n° 30, du 11 avril, p. 3.

¹⁰ Sur la représentation donnée au Casino par les Etudiants suisses, le lundi de Pâques 6 avril 1896, voir la *Gazette du Valais*, 1896, n° 27, du 1^{er} avril, p. 3 (chronique sédunoise d'Oscar Perrollaz, *in fine*) ; n° 28, du 4 avril, p. 2 ; n° 29, du 8 avril, p. 3. - Elle comprenait deux parties : l'une, musicale, dirigée par Charles Haenni, et l'autre, dramatique, composée de monologues et de dialogues, et d'une pochade en un acte : *Le Prince aux pieds d'azur*, [par un auteur non identifié].

Caroline Rouiller est bien mal, dans la dernière période de sa maladie de cœur. Le Dr [Jean-Baptiste] Bonvin a dit, hier, à Marie-Louise que la poitrine commençait à s'attaquer. Que cela me fait de la peine ! J'ai été demander de ses nouvelles, hier après-midi ; on ne m'a pas fait entrer dans sa chambre, mais je l'ai vue un instant, avant mon départ ; je l'avais demandé, pensant que, peut-être, je ne la reverrais plus. Elle était assise sur un fauteuil, les jambes étendues, et prenait une tasse de chocolat. Je l'ai embrassée et suis sortie. On m'a dit de ne pas dire que j'avais pu la voir, parce qu'on avait refusé à d'autres personnes l'entrée de sa chambre. Elle m'a paru maigrie et n'a pu me dire grand-chose, mais ses sœurs, quoique inquiètes, ne la croient pas aussi mal qu'elle l'est, c'est-à-dire qu'elles espèrent voir la maladie se prolonger.

Marie-Louise Stockalper, que j'ai vue aujourd'hui, est au contraire moins malade qu'elle le croit. Elle reste au lit pour une petite attaque d'influenza. Le docteur est venu pendant que j'étais là, lui a trouvé 37,4° de f[ièvre].

Le lundi de Pâques [6], Augustin a reçu la visite d'un de ses amis, M. Fougerat. Nous lui avons fait à cette occasion un bon poisson d'avril. Comme il s'attendait à recevoir de lui une lettre qui lui annonçât son arrivée, Louise et Fanny de Lavallaz ont imaginé d'aller demander au télégraphiste du papier et une enveloppe de dépêche, et y ont écrit : « Arrive ce soir, Fougerat » ; puis, on a posé l'enveloppe ouverte sur la table. Quand Augustin est revenu d'Uvrier, il a pris la dépêche, la lut, demanda à ce que l'on préparât des rafraîchissements et se rendit à la gare. Louise vint à sa rencontre avec une lettre de ce même monsieur qui était arrivée et que nous avions cachée ; mais il prit un autre chemin, et entra dans la chambre bleue où se trouvait maman qui lui demanda, croyant que Louise lui avait montré la lettre et déjà crié : « Poisson d'avril ! » : « Et M. Fougerat, quand viendra-t-il ? — Il a manqué le train. — Mais quand arrivera-t-il ? te l'a-t-il dit ? — Comment veux-tu que je le sache, reprit Augustin, puisqu'il a manqué le train j'irai voir à celui de neuf heures. — Tu n'as

donc pas vu Louise ? — Non. — Ah ! c'était un poisson d'avril ! » Augustin a bien ri.

Aujourd'hui, il a reçu de M. [François] Duval une lettre qui lui apprend que ce monsieur a vu tante Henriette et Caroline à Fourvières et M. Fougerat à Lyon, parce que celui-ci n'avait pu se rendre à la foire de Leipzig, les enfants de son oncle ayant la scarlatine ; que M. Fougerat et lui avaient été à la Ferrandière voir tante Henriette, etc.

Mardi, 21 avril ¹¹ 1896

Caroline Rouiller est bien mal de sa maladie de cœur ; on vient de l'administrer aujourd'hui ; elle souffre beaucoup, a de grandes oppressions, ne peut dormir et ne veut pas prendre les remèdes qui sont des calmants. Il y a quelques jours, j'ai été la voir ; on ne laissait pas entrer, mais j'ai insisté pensant que ce serait peut-être la dernière fois que je la reverrais ; elle était sur un canapé et prenait une tasse de chocolat ; je l'ai embrassée, elle ne m'a rien dit, mais ses sœurs ne la croyaient pas encore aussi mal ; j'ai dit que je prierais pour elle.

Le lendemain, ou le même jour, tante Henriette est revenue de Lyon ; elle a fait route depuis Lausanne avec les demoiselles Roten, de Rarogne, et leur frère [Henri] et je leur ai donné un bonjour comme je me trouvais à la gare avec toute la famille, celles de tante Nina et de Louise de Lavallaz. Tante Henriette nous a donné d'excellentes nouvelles de Madeleine et de Caroline, la sainte et l'agneau ; elle nous a rapporté nos chapeaux d'été et des nougats, etc. Caroline vient d'écrire à maman et la remercie des caramels et de l'œuf de Pâques en chocolat qu'elle lui a envoyés.

Dimanche, 26 avril 1896

Caroline Rouiller est morte, mardi soir, à dix heures moins vingt de l'heure véritable (dix heures 10, heure centrale). On peut dire qu'elle est morte du cœur comme elle en a vécu.

¹¹ Le manuscrit porte mardi 22 avril 1896.

*O cœur, en te voyant
Je pense à mon amie.
Ce symbole touchant
Me dit toute sa vie.*

*Il peut la résumer :
Son cœur la fit agir,
Son cœur la fit aimer,
Son cœur l'a fait mourir.*

Elle a quitté la vie sans s'en apercevoir ; on l'avait levée pour la remettre dans son lit, elle fit le mouvement de rendre, et Mathilde, trouvant que cela allait long, lui releva la tête : elle ouvrait les yeux tout grands ; alors elle appela Isabelle qui la prit dans ses bras, elle s'y affaissa, et c'était fini.

Son enterrement a eu lieu jeudi. Fanny de Lavallaz, Marie de Montheys, Louise et moi portions les rubans du cercueil ; Pouponne, Clairette Leuzinger et la petite Andenmatten, la croix, la couronne et un bouquet. Marthe Andenmatten était sa filleule. Le catafalque blanc, orné de lis et de bouquets de fleurs également blancs, avait été fait par ses amies, Léontine Dubuis, M^{lle} Ida Roten, Marie Kuntschen, M^{me} Elisabeth [Kuntschen], etc.

Henriette, Marie-Louise et Fanny Dallèves partent demain pour Lourdes.

Dimanche, 3 mai 1896

Paula [Wolff] a fait, ce matin, sa première communion ; elle était bien préparée et avait une figure angélique. Tatie n'a pas pu avoir ce bonheur, elle est encore trop étourdie et n'est pas sage en classe. Ce matin, en voyant Paula si heureuse, elle s'est mise à pleurer. Léon de Riedmatten, Etienne de Kalbermatten, Xavier Rey, Pierre de Rivaz, Henriette de Torrenté et Henriette Wolff, Constant de Torrenté ont fait aussi leur première communion aujourd'hui. Ce soir a eu lieu le renouvellement des vœux du baptême.

Henriette est à Lourdes. Pendant leur voyage, les pèlerines nous ont écrit plusieurs fois : Marie-Louise, quelques mots depuis

le Bouveret ; Henriette, depuis Lyon pour raconter l'entrevue de Madeleine et de Marie-Louise ; voici ce qu'elle en dit : « La terrible entrevue a donc eu lieu, ce soir ; elle n'a pas été très orageuse. Marie-Louise était émue en arrivant au Sacré-Cœur. Après avoir attendu un bon quart d'heure, nous voyons venir Madeleine qui entre en disant : « Oh ! adieu, ma chère Marie-Louise. » Aussitôt, Marie-Louise se précipite dans ses bras en disant : O Madeleine, » ma chère Madeleine, c'est ma jolie Madeleine que je retrouve comme cela ! » Nous nous sommes assises, elle l'embrassait en sanglotant ; la main de Madeleine tremblait, ce qui prouve qu'elle était tout aussi émue. » Le lendemain, encore une carte d'elle, une lettre de Fanny Dallèves. Hier une carte de Marie-Louise écrite depuis Villefranche ; aujourd'hui, une autre de M^{me} de la Pierre, de Lourdes. Le premier soir, elles ont été déjà deux fois à la grotte.

M. le chanoine Schnyder a été nommé curé. M^{mes} Paul de Torrenté et Amédée Dénériaz ont eu une petite fille ; celle de M^{me} Paul s'appellera Yvonne [et celle de M^{me} Dénériaz, Aline Joséphine].

Samedi, 9 [mai 1896]

Henriette est revenue enchantée de son voyage ; elle a fait des connaissances, s'est rencontrée à Lourdes avec deux jeunes filles qui s'étaient trouvées élèves du Sacré-Cœur en même temps que Madeleine. Elle s'est baignée dans l'eau de Lourdes ; on lui a fait faire un acte de contrition tout haut, ce qui l'a effrayée.

M^{me} [Louise] Pitteloud est morte ; elle a laissé tout ce qu'elle pouvait de sa fortune aux MM. Pitteloud, déshéritant ses propres neveux à elle, les de Riedmatten. Elle avait 89 ans et se trouvait, depuis la mort de M. Crompt, la plus âgée personne de Sion.

M^{me} Félix Aymon vient d'avoir un garçon [Paul-Edouard], à [Sion].

Dimanche, 10 [mai 1896]

L'enchère de la fortune de Nathalie vient d'avoir lieu, cette après-midi. Elvire craignait que le mayen ne soit vendu ailleurs, mais il leur est resté. Valentine a acheté la vigne ; M. Adrien de Riedmatten, la créance qu'Augustin désirait.

On dit que M^{me} Héritier va se faire catholique ; ce sera Caroline [Rouiller] qui lui aura obtenu cette grâce.

M^{me} Charles de Riedmatten [---] ¹².

[Dimanche], 17 mai 1896

La nouvelle, que M^{me} Héritier devait se faire catholique, est fausse. Ce n'est pas plus vrai que M^{me} Pitteloud ait tout laissé aux neveux de ce nom. Elle n'a rien donné à M. Alphonse [Pitteloud], et seulement l'étage de sa maison à M. le docteur [Jean Pitteloud], qui lui est doublement parent à elle aussi, par sa femme. Jacques de Riedmatten, son filleul, a eu cinq cents francs, mais son domestique et sa servante, rien. On ne retrouve pas autant de fortune que l'on croyait, ce qui fait croire à ses héritiers qu'elle aurait donné de main à main à M. Alphonse.

Demain commence le Grand Conseil.

Tante Marie de Courten nous a invitées pour mardi, c'est-à-dire maman, Louise, Henriette ; pour moi, il n'y avait pas de place, mais comme Henriette doit aller à Lausanne, précisément ce jour-là, elle a dit à maman de me dire que je devais la remplacer.

Rosine est ici ; elle est venue pour l'enterrement de sa sœur [Catherine Imfeld], la mère de Jeanne [Werlen], morte d'une inflammation de poitrine.

Il y a eu deux nouveaux cas de petite vérole.

Dimanche de la Trinité, 31 mai [1896]

On crie : « Au feu ! au feu ! » Il est onze heures du soir ; Louise et moi, déshabillées, nous nous mettons à la fenêtre. Elle demande : « Où est le feu ? — Chez Gollet, à l'écurie. » Une autre voix dit : « Dans la rue des Remparts. » Une écurie, et dans cette rue où il n'y a pas de danger de personnes, cela ne nous inquiète

¹² Notice demeurée en suspens.

plus autant. On entend crier, les pompes arriver, le cornet crier¹⁸. Louise et maman veulent y aller ; j'ai envie de les imiter, mais il faudra me rhabiller.

Jeudi, 4 juin 1896

Quand nous avons été prêtes à partir pour le feu, le monde en revenait, tout était éteint. On avait suspendu à une des poutres de l'écurie une lanterne allumée, parce qu'une truie avait fait des petits ; la lumière a brûlé la poutre, puis le foin de la grange, au-dessus.

L'oncle Louis est parti pour Reckingen et non pas à Berne.

Nous sommes à ce beau jour de la Fête-Dieu ; les anges étaient charmants et nombreux ; les reposoirs, tous bien ; le nôtre, magnifique. Nous avons recouvert notre dôme avec de la tarlatane parsemée d'or et brodée de franges en or, mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage, j'ai trop sommeil !

Dimanche, 7 juin 1896

On vient d'enterrer, ce matin, Léonie Wirthner, morte jeudi, poitrinaire ; c'est encore une de nos gardes d'honneur que je perds ; elle se trouvait presque toujours au magasin quand j'y venais et, si elle n'y était pas, on l'appelait et elle accourait aussitôt.

A la procession de la Fête-Dieu, Adèle représentait saint Jean et le petit Jean, l'un des disciples ; il y avait aussi, parmi ceux-ci, Ricolet, Ferdinand [de Torrenté] et le petit Auguste Bruttin, tous les trois très mignons. Beaucoup de jeunes filles entouraient la Vierge ; on a supprimé sainte Justine.

Après dîner, nous avons été à Savièse y voir la procession qui est très curieuse ; c'était le tour du village d'Ornone. Un tout petit garçon en deuil se trouvait dans le cortège, c'était le fils de l'ancien porte-drapeau, mort à Noël 1895. Il a dû remettre le drapeau de son père, tout entouré de crêpe, au successeur désigné ; celui-ci a fait, paraît-il, un discours qui a fait pleurer bien des

¹⁸ Ce sinistre n'est même pas mentionné dans les journaux contemporains.

personnes. Je me suis trouvée avec M^{me} [Camille] Selz pour l'aller et pour le retour, et invitée, grâce à elle, chez la femme de son métral, M^{me} Virginie, sœur de la femme du marguillier. Elle nous a offert de la viande salée délicieuse, du pain de seigle, du beurre, du vin, etc. Je me suis bien amusée.

Vendredi, 19 juin [1896]

Les classes primaires sont terminées, beaucoup de personnes montent aux mayens. Nous avons assisté, ce soir, depuis le balcon, au départ de Marie-Louise de Riedmatten. Elle va chez Emilie de Torrenté et y restera jusqu'à son départ pour l'exposition de Genève¹⁴. M. Raoul lui paie ce voyage, c'est bien aimable de sa part, je lui en suis reconnaissante pour Marie-Louise. Nous, nous en revenons, mais la pluie, qui n'a pour ainsi dire pas cessé de tomber, nous a gâté une partie de notre plaisir. Néanmoins, elle nous a fort intéressées.

Demain, nous allons, en famille, à Longeborgne y remercier la Sainte Vierge de nous avoir préservés de toute maladie, cet hiver¹⁵.

.

Le jour de la Saint-Jean, on me rappela que c'était la fête de mon petit filleul ; je sortis aussitôt pour lui acheter quelque chose et, comme je me trouvais devant le magasin de M^{me} Frassen, je rencontrai Auguste [de Riedmatten], qui me dit : « Cousine Louise, voulez-vous me faire un grand, grand plaisir ? — Certainement, si je le puis. — Eh bien ! venez avec moi jusque chez [Maurice] Jost et je vous achèterai des pastilles. — Je vous remercie, mais je suis pressée. — Eh bien ! attendez-moi ici, je

¹⁴ Il s'agit de l'Exposition nationale suisse, tenue à Genève du 1^{er} mai au 15 octobre 1896.

¹⁵ Notice inachevée. L'auteur a laissé ici une page et demie en blanc. La notice suivante commence sur une nouvelle page, mais elle est incomplète d'un feuillet ou deux.

vous y porterais le cornet et vous en offririez de ma part à M^{me} Frasseren. — Oh ! non, non, cela, je ne le veux pas », et je rentrai chez nous pour y chercher quelque chose que j'avais oublié. Quand je reparus dans la chambre à manger, Louise me dit : « Un jeune homme vient de m'envoyer deux cornets de bonbons, devine qui c'est. — Oh ! je le sais, c'est Auguste ; il m'a pris pour toi, tout à l'heure, et a voulu me les donner. — Il les a envoyés par une petite fille, en lui disant que c'était pour M^{lle} Louise », me répondit-elle. Cependant elle me donna le cornet de pastilles et garda les caramels.

Au théâtre ¹⁶, je me trouvai à côté de M^{me} Antoine de Riedmatten et je lui offris de mes pastilles, sans lui dire qu'elles m'avaient été envoyées par son fils, parce qu'on dit qu'elle n'aime pas à entendre prononcer le nom d'Auguste. Mais la seconde fois que je lui en offris, elle me remercia en disant : « Cette cousine Marie a d'aimables attentions. » Alors, j'eus des remords d'accepter un compliment mérité par un autre, et je lui dis : « Savez-vous, ma cousine, d'où viennent ces pastilles ? C'est Auguste qui nous les a envoyées. — Eh bien ! répondit-elle, c'est ce qu'il aura fait de mieux dans sa vie ! — Oh ! repris-je, pour nous il s'est toujours montré très aimable. — Il serait difficile qu'il en fût autrement avec de si gentilles cousines. »

La comédie était assez bien ; le premier décor surtout, représentant la foire de Séville, m'a beaucoup plu ; mais il faisait très chaud au théâtre, et l'on exerce tant les acteurs à forcer leur voix qu'ils ont tous la même. José de Kalbermatten, qui jouait quoique déjà collégien, a seul fait exception et a très bien rempli son rôle. Guillaume a eu le premier prix de progrès ; Riri Wolff, le second, mais dans une classe plus avancée ; Adèle est quatrième pour le calcul, troisième pour l'application ; Henriette est sixième, elle a deux prix, deux premières [places], celles de lecture et d'ouvrage manuel. Jean Wolff est neuvième et a eu le prix de sagesse.

¹⁶ A la représentation donnée par les élèves des écoles primaires, le mercredi 24 juin. Ils y ont joué *La Foire de Séville*, opérette bouffe en deux actes, [par Ch. Leroy-Villars.] - Voir *Gazette du Valais*, 1896, n° 52, du 27 juin, p. 3.

Mayen de Sainte-Anne, jeudi, 25 juin [1896]

Je suis montée¹⁷ aux mayens à dix heures du matin. Le bagageur n'est arrivé qu'à huit, et au même instant il s'est mis à pleuvoir si abondamment que nous avons attendu que l'averse fût passée. Le bagageur a passé par La Vernaz et nous sommes arrivés aux mayens avant douze heures.

Le soir, Aline est venue me faire une petite visite avec Maria et m'inviter à dîner pour le lendemain.

Vendredi, 26 [juin 1896]

Je n'ai point de montre et ne sais à quelle heure je me suis levée. Je suis restée chez Aline jusqu'à trois heures ; elle m'a montré une belle couvée que M^{me} Charles de Riedmatten a achetée aux dames de Sépibus : une grosse clouque et quinze poussins. Maria est très gentille et intéressante.

J'ai été voir la forêt pour la première fois cette année, et j'ai trouvé mes statues de terre abîmées. J'ai creusé mon étang avec une pelle, et les ruisseaux.

Enfin, le soir, je me suis rendue à la chapelle d'en bas pour m'informer de l'heure de la messe ; j'y ai vu M^{me} Emilie [de Torrenté], Mayette et Marie-Louise de Riedmatten ; elles m'ont dit que la messe a lieu à huit heures et demie. J'y ai vu aussi M^{me} [Charles] Dufour, qui m'a paru bien souffrante. Augustin est arrivé ; il se trouvait déjà au mayen à mon retour de la chapelle.

Samedi, 27 [juin 1896]¹⁸.

.

¹⁷ Dans la marge, l'auteur a dessiné ici à la plume un buste de petite fille.

¹⁸ Seule la date de la notice a été écrite. Le reste de la page est demeuré en blanc. La page suivante a été remplie ultérieurement par une notice datée du 15 juillet et continuée cinq feuillets plus loin.

Mardi, [30 juin 1896].

Ce matin, Marie-Louise m'a réveillée en m'appelant sous mes fenêtres. Je me suis habillée aussitôt et suis descendue ouvrir la porte afin que l'on prît la chasuble que j'avais préparée et le calice. M^{me} Charles de Riedmatten, Aline, Elvire et Charlotte ont assisté à la messe ; le petit Léon et un de Werra l'ont servie. Aussitôt après qu'elle eût été dite, j'ai été faire ma chambre, puis chez Marie-Louise où j'ai déjeuné avec M. le curé¹⁹ et les petits servants. Marie-Louise lui a montré le tableau que j'ai donné à Ernest, mais je lui ai expliqué que c'est l'oncle Charles qui a presque tout fait. Elle lui a aussi montré le programme d'une comédie, *Une demande imprévue*, que les jeunes filles avaient jouée en 1891²⁰.

Louise et Fanny sont arrivées, et notre servante aussi. Un moment après, Marie-Louise, M. le curé et moi avons été visiter les mayens d'en haut, en longeant le bisse jusqu'à l'hôtel ; puis, nous avons pris le chemin qui conduit au mayen Blanchoud et, de là, au mayen de Lavallaz. Tante Marie s'y trouvait ; elle a présenté à M. le curé ses trois petits-enfants et il a fait une croix sur le front de Paula. Après les avoir quittés, il a dit : « Cette dame paraît bien bonne. » De là, nous avons été à la chapelle [d'en haut] et [sommes] redescendues par le mayen Dubuis, de Kalbermatten, Dallèves. Il était une heure cinq minutes quand nous avons dîné, et deux à la fin du repas. M. le curé connaît beaucoup les dames de Broissia dont une, Louise, était religieuse à la Ferrandière et sa sœur Jeanne, élève quand nous y étions.

Après-midi, M. le curé a écrit à sa mère et à son neveu, je crois. A trois heures, nous sommes partis pour visiter les mayens d'en bas, en passant par la forêt Rouiller. La chapelle était fermée ; nous avons été demander la clef à M^{me} Emilie de Torrenté, qui nous a offert un verre de sirop. Là, les deux prêtres français ont fait connaissance, et, en parlant de Lourdes, il s'est rencontré

¹⁹ Un prêtre français dont il sera question plus loin.

²⁰ Il n'en a pas été question dans le *Journal*. Il s'agit probablement de la pièce composée par Marie de Riedmatten elle-même ; voir Inventaire de ses manuscrits, n° 9 b, t. I, p. 44.

qu'Emilie et Mayette ont fait leur pèlerinage en même temps que ce M. le curé.

Il préfère les mayens d'en haut à ceux d'en bas ; celui de M. Robert de Torrenté lui a beaucoup plu, et la chapelle aussi.

Les enfants d'Anna de la Pierre nous ont fait une petite visite et je leur ai prêté le pied de berceau pour le petit Guillaume [- - -]²¹.

[Jeudi], 2 juillet [1896].

C'est la fête de la Visitation, [celle] de la chapelle d'en bas. La messe s'est dite plus tôt à cause de l'alpage. M. le curé de Vex [Fardel], sur lequel je comptais pour me confesser, parce que demain c'est le premier vendredi du mois, l'a dite à huit heures.

Cette après-midi, nous l'avons passée chez M^{me} Charles de Riedmatten. Maria ne se trouvait pas bien, elle a rendu, ce qui leur a fait bien peur, et ne [- - -]²².

Sion, [dimanche], 12 juillet 1896.

L'oncle Louis est mort ! mort d'une piqûre d'abeille. O mon Dieu, je l'aimais tant ! Je ne le regardais pas comme un oncle, mais comme un frère aîné, marié à ma cousine germaine, ma meilleure amie, ma parente du côté paternel, et du côté maternel, presque une sœur. L'oncle Louis, c'était un soutien, un appui pour nous ; on savait que nous le trouverions toujours au moment de l'affliction, d'un embarras quelconque, il avait tant de cœur ! Il avait, oh ! déjà employer ce mot-là ; il n'est plus, nous ne le verrons plus, nous n'entendrons plus sa voix. Et nous ne l'avons pas revu vivant, il a été deux jours sans connaissance sans que nous l'ayons su. Nous avons appris sa mort presque au même moment que sa maladie. Augustin avait été, le soir, chez tante Marie de Lavallaz ; elle venait de recevoir une dépêche ainsi

²¹ Notice inachevée.

²² Notice inachevée, et deux pages et demie en blanc.

conçue : « Louis assez gravement malade, suite d'accident. » Il vint nous dire cela ; aussitôt M^{me} Dallèves qui se trouvait là envoya prévenir Ernest ; il dit à Raphy d'aller au télégraphe demander des explications. Nous prîmes le chapelet, puis un pater et un ave pour lui ; on nous appelle pour le souper ; nous étions à table quand le facteur vint nous dire, de la part d'Ernest, que c'était une piqûre d'abeille. Cela nous a rassurés, mais il disait : « Oh ! je ne sais pas, c'est grave, assez grave. » Il était à peine parti que Raphy arrive : « Vous ne savez pas encore, dit-il d'un air embarrassé. — Oui, oui, répond tante Henriette, nous savons que c'est une piqûre d'abeille. — Mais il est mort ! » reprend-il. Alors, je crois que nous nous sommes levés. Tante Henriette a dit : « Je veux descendre. — Moi aussi, je viens avec toi », m'écriai-je. On apporta la dépêche, c'était le curé de Reckingen [Adolf Biderbost] qui télégraphiait à tante Henriette. J'ai été me changer et nous sommes descendues avec Ernest et Augustin ; nous avons pris une voiture à Vex, mais ne sommes arrivés à Sion qu'à onze heures du soir.

Le lendemain, par le train de huit heures, nous sommes parties pour Reckingen ; maman, Henriette, Marie-Louise et Adèle s'y trouvaient. Nous ne sommes arrivées qu'à quatre heures, et nous l'avons vu à peine une heure, parce qu'il a fallu repartir.

L'oncle Louis était à Reckingen depuis dimanche. Mardi, à deux heures du soir, il voit passer le Dr Mengis depuis la fenêtre ; il dit à Louise : « Je vais un instant au jardin. » Il sort, mais un instant après, avant d'avoir pu aller jusqu'au jardin, il revient en appelant : « Louise ! Louise ! — Pourquoi cries-tu ? tu me fais peur, répondit-elle. — Je suis piqué. » Elle lui enlève le dard, lui met de l'alcali ; il dit : « Mais n'ai-je pas une seconde piqûre là ? (montrant sa tempe). — Non, je ne vois rien. — Je me sens pas bien, je vais me coucher », et il monta, mais il ne fit qu'enlever son paletot et se coucher sur le lit, que déjà il dit : « Je sens que cela me vient ». — « Tatie, dit Louise, va vite appeler le docteur. — Oh ! ce n'est pas nécessaire, dit l'oncle Louis, ce sera comme l'autre fois. » Cependant on alla, et lui tomba sans connaissance. Le docteur le frictionna, il était devenu tout bleu, et l'on a cru que cela passerait. Il est mort à cinq heures du soir environ, Louise

se trouvait seule, les enfants avaient été prier avec toute la population.

Hier matin, il est arrivé par le train de huit heures. Henri de Lavallaz, Augustin, M. Henri Roten l'avaient accompagné la nuit, et ses proches parents qui se trouvaient à Sion l'ont attendu à la gare pour aller en cortège jusque chez lui. Là, on a ouvert la bière provisoire ; son visage était en sang, mais il ressemblait encore un peu ; à midi, déjà moins ; à quatre heures, il était méconnaissable.

J'écrirai les détails plus tard ; d'ailleurs qui pourrait décrire le chagrin de Louise ? Il était très ressemblant à Reckingen, comme s'il dormait.

Mercredi, 15 juillet 1896.

Je veux raconter, plus en détail, tout ce qui touche l'oncle Louis. D'abord, il a été piqué à la joue. Quand il est sorti, Babette lui dit : « Voulez-vous venir voir les abeilles de [- - -]²⁸ qui forment un rond devant la ruche ? » Il répondit : « Non, non, j'ai trop peur des abeilles ; j'en ai assez d'avoir été piqué une fois », mais il a regardé de loin, et c'est alors qu'il a été piqué ! Il demanda à Louise : « N'ai-je pas une seconde piqûre à la tempe ? — Non, je ne vois rien. — Cependant, dit-il, je ne me sens pas bien, je vais me coucher. » Louise dit à Tatie : « Va vite appeler le docteur. — Non, c'est inutile, dit-il encore, ce sera comme l'autre fois. » Cependant, Tatie alla. Quand l'oncle Louis tomba, son visage devint tout bleu, sa langue enfla, il ne pouvait plus respirer. On le frictionna plusieurs heures, le pouls se remit à battre, il reprit sa respiration. « Le danger est passé, dit le docteur, mais il restera encore longtemps sans connaissance. »

Le lendemain, le voyant encore en cet état, Louise télégraphia au Dr [Jean-Baptiste] Bonvin et au Dr Sierro ; le premier ne put venir, le second ne resta qu'une heure ; il voyait, paraît-il, qu'il n'y avait rien à faire, cependant il rassura Louise en lui disant de ne pas s'inquiéter et de faire ses remèdes.

²⁸ Ici un nom de lieu, semble-t-il, mais illisible.

Le surlendemain, jeudi soir à quatre heures, il semblait mieux et respirait plus facilement. Trois prêtres l'assistaient ; on lui donna l'extrême-onction ; il disait : « Adieu, adieu, adieu » très souvent, il gémissait, mais quand Louise lui disait de se calmer et de se reposer, il restait un instant tranquille. Sophie dit qu'elle lui a demandé en allemand s'il souffrait et qu'il a répondu *Ja*. Mais Louise ne croit pas et pense que même ses adieux étaient dits d'une manière inconsciente, tandis que le curé d'Ulrichen [Théophile Blatter], qui se trouvait là, croit qu'il a compris. Plus tard, à [- -] heures, la fièvre l'a pris ; alors Louise a pensé que ce serait fini. On a sonné la cloche de l'église pour que toute la population allât prier ; elle y envoya ses enfants, et c'est pendant qu'elle était seule de la fam[ille qu'il mourut] ²⁴.

Reckingen, dimanche, 9 août [1896].

Un mois aujourd'hui de la mort de l'oncle Louis. Pauvre Louise, elle a été bien triste ; heureusement qu'Henri [de Lavallaz] est venu la voir, mais je veux écrire un abrégé de ce qui s'est passé cette semaine.

Samedi, non pas hier mais le précédent [1^{er} août], j'ai quitté les mayens. Le matin, j'ai fait mon ballot, j'ai dégarni ma petite chambre bleue. L'après-midi, j'ai fait mes adieux à la forêt comme déjà les jours précédents. Je suis descendue le plus tard possible, à six heures et demie ; il pleuvait encore un peu et j'ai passé par La Vernaz afin d'arriver plus tôt. Elvire m'a accompagnée jusqu'au fond de la promenade. Jacques, Charlotte, M^{me} Charles m'ont donné le bonjour, Aline est descendue pour m'embrasser, M^{me} Léon de Torrenté ²⁵ s'est mise à la fenêtre pour me saluer. Je suis entrée à la chapelle d'en bas ; on confessait ; j'y ai vu Marie-

²⁴ Voir *Gazette du Valais*, 1896, n° 56, du 11 juillet, p. 1 ; n° 58, du 15 juillet, p. 3 ; *L'Ami du peuple*, 1896, n° 56, du 11 juillet, p. 1 ; n° 57, du 15 juillet, p. 2 ; *Walliser Bote*, 1896, n° 29, du 18 juillet, p. 2 ; n° 30, du 26 juillet, pp. 2-3.

²⁵ Mme Léon de Torrenté, c'est Aline ; il s'agit plutôt de Mme Philippe de Torrenté, sa belle-mère.

Louise de Riedmatten puis, au mayen Rouiller, ces demoiselles qui m'ont dit qu'Ernest venait de passer. J'ai voulu lui donner un bonsoir, mais déjà on ne le voyait plus. Des Agettes jusqu'au fond des Fournaises, je n'ai pas cessé de rencontrer du monde qui montait aux mayens ; tous m'ont saluée et quelques-uns m'ont chargé de dire à Louise bien des choses de leur part, M. Joseph de Kalbermatten, Pépé Aymon, M. l'abbé Jacquier qui se trouvait au fond de la pente des Fournaises, etc. Un ami d'Augustin était arrivé, aussi ai-je soupé à la cuisine après m'être confessée.

Dimanche [2]. J'ai tâché de gagner une indulgence plénière pour l'oncle Louis ; nous avons visité sa tombe que l'on a négligée jusqu'ici, mais maman nous a chargées de commander au jardinier d'y mettre deux plantes et la commission a été faite. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer en voyant la place où il se trouve maintenant. J'ai vu aussi, ce jour-là, le R. P. Borter ; Marie-Louise est descendue spécialement pour lui donner un bonjour, car elle savait qu'il devait venir. Nous avons dîné chez M^{me} Dallèves avec Marie-Louise qui m'a donné des pinceaux pour ma fête future.

Lundi [3]. J'ai dîné à la hâte de deux œufs que Jeanne [Werlen] m'a préparés et, quand je suis arrivée à la gare, le train avait trente-six minutes de retard. Comme je me trouvais assise dans mon compartiment, je vois devant moi une barbe rouge ; je regarde plus attentivement, c'était le R. P. Borter ; je le saluai et il vint s'asseoir à mes côtés, en me disant : « J'ai dit ce matin la messe dans votre chapelle de Sainte-Anne avec le P. Bonaventure, mon ancien condisciple ; je ne pouvais presque pas faire un écart aussi long, mais M^{lle} Stockalper m'a emmené de force. » Il m'a donné deux médailles, une pour moi, l'autre pour Louise de Lavallaz ; lui aussi a prié pour l'oncle Louis. Il m'a quittée à Sierre pour y aller saluer M. Louis de Courten qui s'y trouve. A Brigue, j'ai pris le supplément de la poste et me suis trouvée en face de jeunes mariés faisant leur voyage de noce, à ce qu'il m'a paru. Lorsque j'arrivai à Reckingen, je vis des enfants courir au-devant de moi, mais je ne les reconnaissais pas au premier abord, parce qu'ils étaient en bleu, blanc, jaune, et que je me les figurais habillés de noir. Tante Henriette et Louise m'attendaient auprès de Tatie qui avait une esquinancie. Pauvre Louise, elle fait ce qu'elle peut pour prendre

sur elle, mais c'est difficile ; heureusement ses enfants l'occupent beaucoup, elle leur fait la lecture et des habits noirs. Tante Henriette a été contente de me voir ; malheureusement, je me sentais un peu souffrante ; aux mayens, cependant, j'avais repris très bonne mine.

Mardi ²⁶ [4]. Tante Henriette est repartie par la diligence de neuf heures. Nous avons regardé l'église ensemble ; elle est vraiment charmante, pleine de dorures avec le brillant du neuf sur tous ses ornements et le marbre de ses autels ; il y a trois ans, je crois, que l'oncle Louis l'a fait restaurer avec l'argent de M. Taffiner et ce que grand-maman a laissé dans son testament. Les vitraux représentent la Sainte Vierge, sainte Adélaïde, saint Louis, roi de France, saint Joseph, saint Pierre et saint Jean. Au-dessus de la chaire il y a saint [- - -] ²⁷ ayant à ses pieds les quatre animaux qui représentent les évangélistes.

J'ai eu de la peine à voir partir tante Henriette ; ce jour-là, nous n'avons pas eu de messe ; elle s'était dite à cinq heures du matin. En revenant, j'ai écrit à maman, et l'après-midi, j'ai été porter ma lettre à la poste. Pour faire une petite promenade, je suis revenue par Saint-Antoine ²⁸. Comme on faisait les foins plus bas, je suis descendue dans le pré et j'ai aidé à râtelier. On m'a raconté que deux prêtres l'[- - -] ²⁹.

Vendredi, [14 août 1896].

Il a fait un temps magnifique. Les enfants ne sont revenus qu'à trois heures pour dîner ; je leur ai grillé du fromage rôti, parce que servantes et bonne étaient aux foins.

Le soir, Adèle est venue à Münster avec moi pour nous y confesser. Une femme a été nous chercher M. le recteur [Pierre]

²⁶ Le manuscrit porte *lundi*.

²⁷ En blanc dans le manuscrit. Quand je me suis rendu sur place pour identifier cette statue (juin 1974), l'église de Reckingen se trouvait en plein chantier de restauration.

²⁸ Une très belle chapelle, reconstruite au XVIII^e siècle avec des peintures représentant la vie de saint Antoine (Voir A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, p. 112), et rasée par une avalanche en février 1970.

²⁹ Notice inachevée, suivie d'une page et demie en blanc.

de Riedmatten. Je suis sortie de l'église après ma confession pour aller le saluer et nous avons parlé un instant.

Demain, la messe se dira à sept heures, parce que tous les prêtres vont à Münster pour la grand-messe solennelle.

J'ai reçu un paquet de Caroline : il y avait des livres pour Tatie, un pour Guillaume, des brosses et peignes de poupée pour Adèle et Henriette, un tableau du Sacré-Cœur en relief pour Tatie, des marbres dorés, etc., pour Arnold et Jean, de la poudre de bronze pour moi, etc. Tante Henriette envoyait aussi une médaille avec une chaîne à Henriette.

[Vendredi], 30 octobre [1896].

Je n'ai plus le courage d'écrire, mais je veux encore dire combien mon séjour à Reckingen m'a fait apprécier Louise ; c'est une vraie sainte. Jamais un murmure ; elle voit dans la mort de l'oncle Louis la volonté de Dieu. Elle m'a dit plusieurs fois : « Il l'a repris dans le moment le plus favorable pour lui, pour son bien. »

Croyant ne pas vivre longtemps, elle a écrit un cahier de recommandations pour ses enfants, vraiment admirables, parce qu'elle y pense à tout. Depuis la mort de l'oncle Louis, elle y a changé quelques petites choses qui n'avaient plus leur raison d'être. Ne s'intéressant à rien pour elle-même, elle pense sans cesse aux autres. Une sœur de Saint-Joseph, Sidonie, qui était revenue à Reckingen chez ses parents pour sa santé, a pris mal à l'église ; aussitôt que Louise l'a su, elle a été chez elle la soigner, elle l'a déshabillée et lui a fait reprendre connaissance. Elle s'est occupée des biens que l'oncle Louis avait en Conches, avec M. le chanoine Blatter qui est venu nous voir. Elle a dit à M. Dumoulin qu'elle voulait que ses fils fussent élevés chez les RR. PP. jésuites depuis la Rhétorique et qu'elle tenait à ce qu'ils apprennent l'allemand.

Elle a reçu quantité de témoignages sympathiques sur la mort de l'oncle Louis. Comme elle a fait faire, à Einsiedeln, des images mortuaires avec la photographie de l'oncle Louis et des prières en allemand, elle en a distribué : 1° à M. le curé [Biderbost] et à

chaque famille du village ; 2° à tous les prêtres de la vallée de Conches et à ceux qui ont connu l'oncle Louis ; 3° à tous les membres du conseil de chaque village de la vallée de Conches ; 4° à tous les députés allemands du Grand Conseil ; 4° [*sic*] à tous ses amis ; 5° aux personnes qui l'ont particulièrement aimé et connu.

Ce touchant souvenir a causé partout une satisfaction pleine de reconnaissance pour Louise et lui a valu des lettres de remerciements, qui toutes faisaient l'éloge de l'oncle Louis et témoignaient la douleur de sa perte. Ce sera de beaux souvenirs à montrer à ses enfants. Depuis les autorités les plus élevées de la Suisse jusqu'au moindre pauvre de Sion, tous font son éloge ; à tous, il était sympathique. Mais c'est Conches qui perd le plus, on ne sait pas qui pourra le remplacer comme député.

INDEX DES TERMES DE FRANÇAIS RÉGIONAL

- ACCOMPAGNE, s. f. Personne qui accompagne la porte-channette (voir ce terme) dans la cérémonie du baptême : II, 75, note 76.
- ALPAGE, s. m. Français régional pour désigner le jour de la montée à l'alpage : II, 356, note 32.
- BAGAGE, s. m. Convoi, transport : II, 58, note 67.
- BAGAGEUR, s. m. Transporteur de bagages : II, 396.
- BAVERON, s. m. Bavette d'enfant qu'on attache au cou : II, 256, note 16.
- BELOSSE, s. f. Prune bleue sauvage : I, 104, note 56.
- BISSE, s. m. Aqueduc : I, 93, note 40.
- BLEC, adj. Blet, mou, indolent : II, 120, note 5.
- BONBON DE PATE, s. m. Friandise : II, 218, note 123.
- BRANTE, s. f. Hotte étanche, munie de bretelles, servant à transporter à dos d'homme des liquides, notamment la vendange : I, 427, note 112.
- BRANTÉE, s. f. Contenu d'une brante.
- BRANTIER, s. m. Vigneron qui porte la brante : II, 203, note 106.
- BUMENTER, v. Mettre du fumier : I, 430, note 114.
- CABUSTAN, s. m. Petit cabinet particulier : II, 375, note 46.
- CACHEMOTIER, adj. Cachottier : I, 307, note 16.
- CAPONNERIE, s. f. Lâcheté : I, 385, note 62.
- CARAMEL, s. f. : I, 284, note 2.
- CHIQUE, adj. Ivre : II, 147, note 37.
- CHOTE, s. f. Abri, étable : II, 80, note 82.
- CLOUQUE, s. f. Poule couveuse : II, 41, note 39.
- CLOUQUER, v. Couvrir : II, 41, note 39.
- COQUE, s. f. Verre de poche, gobelet en nacre tenu par une chaînette : II, 165, note 58.
- COQUILLAGE, s. m. Coquille d'escargot : II, 95, note 101.
- CORDIALISER, v. Feindre d'être cordial : I, 291, note 8.
- COURTE, s. f. Raccourci : I, 173, note 7.
- CRÉPINE, s. f. Bonnet de nuit : II, 170, note 64.
- DOMMAGE, adj. « Une chose *pas dommage* » est une chose dont on se soucie peu qu'elle se détériore à l'usage : I, 164, note 35.
- DRAPELLE, s. f. Lange : II, 167, note 59.
- EDELWEISS, s. f. : II, 186, note 79.
- EMBRUNE, s. f. Myrtille : II, 190, note 90.
- ETRANGER (S'), v. Etre dépaysé, se gêner : II, 203, note 108.
- FASCER, v. Emmailloter : II, 361, note 35.
- FOIRER, v. Vendre à la foire : II, 216, note 120.

- FROMAGE ROTI, voir raclette.
- FUSTE, s. f., ou bossette, tonneau pour le transport de la vendange au pressoir : I, 164, note 34.
- GRINGE, adj. Forme locale de grincheux : I, 79, note 24.
- JURON, adj. Emploi adjectival du s. juron : II, 126, note 16.
- LOBENET, s. m. « Pive », fruit des conifères : II, 86, note 88.
- MAIGRI, E, adj. Amaigri, e : II, 74, note 74.
- MALFAITEUSE, s. f. Formé sur le s. m. malfaiteur : I, 338.
- MARIER, v. Français familial pour épouser : II, 212, note 116.
- MAYEN, s. m. Pâturage utilisé au début de l'été, au mois de mai : I, 60, note 8.
- MÉDECINE, s. f. « Mège » ou femme qui exerce la médecine : I, 414, note 100.
- MESSER, s. f. Francisation du mot patois *mestra*, baquet avec douve prolongée dans laquelle est pratiquée une ouverture pour la main qui l'empoigne : II, 209, note 113.
- MÉTRAL, s. m. Chef vigneron, qui engage et dirige les ouvriers des vignes : II, 203, note 107.
- MITE, s. f. Mitaine : I, 325, note 29.
- MONTON, s. m. Monceau, tas : II, 118, note 1.
- PARTIA, s. f. Lot de jardin : II, 200, note 103.
- PASSAGE, s. m. Chemin de table : II, 233, note 141.
- PATTE, s. f. Morceau de linge, d'étoffe ou de drap : I, 333, note 36.
- PEUR, s. m. Mesure agraire : I, 427, note 113.
- PLUMACHE, s. m. Plumet : II, 276, note 34.
- POLENAIS (Polney), s. m. Dénomination locale du Trolle des Alpes : I, 215, note 17.
- PORTE-CHANNETTE, s. f. Porteuse d'une petite channe remplie d'eau-de-rose lors de la cérémonie du baptême : I, 380, note 57.
- RACCARD, s. m. Grange à blé : II, 31, note 28.
- RACLETTE, s. f. Fromage rôti : I, 68, note 12.
- RÉGLISSE, s. m. dans l'usage populaire : I, 311, note 20.
- RIGOLETTE, adj. Rigolote, « presque synonyme de grisette » : II, 46, note 51.
- ROCHTER, s. m. Soupe de cerises à la farine grillée : II, 157, note 49.
- ROI DES PRÉS, s. m. Plante non identifiée : II, 176, note 69.
- ROND, s. m. Place aménagée en forme de rond : I, 401, note 80.
- ROSSE, s. m. Vieux, mauvais cheval : II, 51, note 57.
- SALAME, s. m. Salami : I, 381, note 58.
- SÉRANDE, s. f. Forêt, bosquet, de propriété privée : II, 288, note 45.
- TABLAR, TABLAS, s. m. Table de vigne en terrasse : I, 427, note 111.
- TAILLE, s. f. Corsage : I, 415, note 101.
- TAVILLON (ou Tavaillon), s. m. Bardeau : II, 28, note 26.
- TINE, s. f. Cuvier où l'on met cuver le vin : II, 199, note 101.
- TORCHE, s. f. Sorte de pain rond : I, 326, note 31.
- TOURMENT, adj. Remuant : I, 157, note 30.
- VERNE, s. f. Nom régional de l'aulne : I, 382, note 60.
- YODELER, v. Terme régional signifiant vocaliser : II, 84, note 86.

INDEX DES NOMS DE LIEUX

Abréviations

c.	commune	prov.	province
dép.	département	riv.	rivière
fl.	fleuve	v.	voir

Districts du Valais

B	Brigue	Mo	Monthey
C	Conthey	Ro	Rarogne oriental
E	Entremont	Rw	Rarogne occidental
G	Conches (Goms)	Se	Sierre
H	Hérens	Sm	Saint-Maurice
L	Loèche	Sn	Sion
Ma	Martigny	V	Viège

Cantons suisses

BE	Berne	SO	Soleure
BS	Bâle-Ville	SZ	Schwyz
FR	Fribourg	TI	Tessin
LU	Lucerne	UR	Uri
NW	Nidwald	VD	Vaud

A

Afrique : I, 244, 298.
 Agettes (les) (H) : I, 60, 181 ; II, 279, 402.
 — chapelle de la Visitation, v. Mayens-de-Sion, chapelle d'en bas.
 Aigle (VD) : I, 170, 174, 439.
 — pensionnat Sainte-Clotilde : I, 174, 273, 285 ; II, 319, 340.
 Aix-les-Bains (départ. Savoie) : II, 76.
 Alexandrie (Italie) : I, 227.
 Alger : I, 323.
 Algérie : I, 255.
 Allemagne : I, 126, 158, 235-236, 248, 266, 287, 294, 298, 305-306, 385 ; II, 68, 71, 105, 108, 136-137, 183, 275, 312, 333-334, 350, 387, 401, 404.
 Alsace : I, 340 ; II, 385.
 Amérique : I, 153, 244, 247, 292, 368, 395 ; II, 91, 102, 308.
 Ancône : I, 256, 258.
 Angers : I, 165 ; II, 239.
 « Anglais » (aux), v. Lyon.
 Angleterre : I, 74, 94, 135, 158, 182-183, 252, 360, 362, 422-423, 431 ; II, 25, 45, 80, 91, 115, 136-137, 154, 253, 275, 286, 371.
 Annecy (Haute-Savoie) : II, 35.
 Anniviers, vallée (Se) : II, 346.
 Arabie : I, 244.
 Ardon (C) : I, 419 ; II, 95, 148, 152, 199, 214, 303, 374.
 — Bois d' - : II, 147.
 — curé, v. Blanc, Joseph.
 Argentine : I, 306, 368.
 Argovie, canton : II, 302.
 Arles : II, 51.
 Arolla (c. Evolène, H) : I, 182-183 ; II, 187.
 Asie : I, 244, 422.
 Autriche : I, 182 ; II, 126.
 Avignon : I, 92, 159, 276.
 Ayent (H) (*Ayen*) : II, 344.
 — curé, v. Constantin.

B

Bagnes (E)
 — vallée : II, 44-45.

— commune : II, 47.
 Bâle : I, 395.
 — évêque, v. Haas.
 Baltschieder (V) : I, 368.
 Barcelone : II, 50-51.
 Batassé (c. Sion) : I, 109.
 Bâtiaz, v. Martigny.
 Bavière : II, 105, 128.
 Beauvergnier, v. Bovernier.
 Belgique : I, 235.
 Bellinzone (TI) : I, 307.
 Bengale, feux : I, 299-300, 314-315, 398, 408 ; II, 36-38, 41, 277, 354, 374.
 Berne : I, 225, 262 ; II, 228, 242-243, 276, 302, 340, 347, 375, 393.
 Besançon : II, 94, 96, 180, 275.
 Bethléem : I, 329.
 Bex (VD) : I, 99.
 Birse (*Birs*), riv. : I, 395.
 Blanc, mont : II, 190.
 Bleusy (c. Nendaz, C) : I, 411-412.
 Bologne : I, 260.
 Bordeaux : I, 250.
 Borgne, riv. : II, 225, 284, 339.
 Borromée, îles : II, 89.
 Bourg (Ain) : I, 155.
 Bouveret (Mo) : II, 289, 391.
 Bovernier (Ma) (*Beauvergnier*) : II, 45.
 Bramois (c. Sion) : I, 65, 314, 387, 391 ; II, 24, 132, 140, 145, 219, 223, 225, 296, 339.
 Breitmatten (c. Eischoll, Rv) : I, 156, 220.
 Bretagne : II, 385.
 Brigue : I, 112, 145, 159, 346-347, 422 ; II, 23, 79, 84, 131, 311-312, 364, 368, 374, 402.
 — collège : II, 315.
 Budapest : I, 129.
 Buenos Aires : I, 129, 368.

C

Cannes : I, 306 ; II, 202, 217.
 Cervin : I, 183 ; II, 92.
 Chalais (Se) : I, 365 ; II, 28-30, 36.
 Chambéry : I, 58.
 Champex (c. Orsières, E) : II, 70.
 Champlan (c. Grimisuat, Sn) : I, 139.

Champs-Marais (c. Conthey) : II, 201.
 Champsec (c. Bagnes, E) : II, 47.
 Cheilon (c. Hérémece, H), alpage :
 II, 184-186.
 Cheville (distr. Aigle, VD), pas, col :
 II, 350.
 Chèvres (H), pas, col : II, 186.
 Chine : I, 244-245, 262, 296.
 Civitanova (prov. Macerata) : I, 257.
 Clavoz, bisse : I, 366.
 Cleuson (c. Nendaz) : 411, 433.
 Collombey (Mo) : I, 225, 338, 350.
 Combioulaz (c. Vex, H) : II, 285.
 Combire (c. Nendaz, C), alpage : II,
 189.
 Combirette (c. Nendaz, C), alpage :
 II, 349.
 Conches (G), vallée : I, 78, 124, 145,
 150-151, 154, 156, 286 ; II, 404-
 405.
 Constance, lac : I, 100.
 Constantinople : I, 153.
 Conthey : I, 139, 163, 419 ; II, 93,
 161, 199-200, 250, 307, 309.
 Courtille (c. Vex, H) : II, 284.
 Crétel, Crételette (c. Randogne, Se) :
 I, 179.
 Cries (c. Bex, VD), vignoble et ferme
 appartenant à l'Abbaye de Saint-
 Maurice : II, 312.

D

Dent Blanche (Se et V), sommet : II,
 196.
 Dijon : II, 25-27, 78.
 Dole (dép. Jura) : II, 267.

E

Eggishorn (C et Ro) (*Eghichhorn*) :
 II, 306.
 Egypte : II, 137.
 Einsiedeln (SZ) : I, 125-129, 244 ; II,
 78, 89, 212, 232, 260, 278, 292,
 299, 404.
 Eischoll (Rw) : I, 156.
 Embd (V) : I, 102.
 Emmaüs : I, 272.

Ermites, Notre-Dame, v. Einsiedeln.
 Espagne : I, 337, 340, 350, 368-369 ;
 II, 44, 50-51, 92, 127, 242, 285,
 338, 353.
 Essertse (c. Hérémece) (*Issers, Is-
 sert*), alpage : II, 80, 292.
 Estavayer (FR) : I, 270.
 Europe : II, 274, 375.
 Euseigne (H) (*Useigne*) : II, 189, 285.
 — pyramides : II, 285.
 Evolène (H) : I, 286, 414 ; II, 159,
 187-189, 285, 385.
 — curé, v. Zufferey.

F

Faido (TI) : I, 226.
 Ferrandière, v. Lyon, Sacré-Cœur.
 Fiesch (G) : I, 158 ; II, 207.
 Fille, source (c. Savièse) : II, 339.
 Finges, bois (L et Se) : II, 23-24.
 Florence : I, 259.
 Fourvière, v. Lyon.
 France : I, 67, 71, 147, 158-159, 163-
 164, 195, 236, 245, 247, 249, 251,
 253-254, 257-258, 286, 288, 292,
 298, 362 ; II, 50, 80, 83, 100, 114-
 115, 190, 267, 275, 279, 289, 308,
 334, 383-384, 387, 397.
 Franciscaines du Saint-Sacrement, v.
 Sion, Dames Blanches.
 Fribourg
 — canton : I, 97, 244, 306, 414.
 — ville : I, 57, 224, 239, 241, 267,
 270-271, 290, 448 ; II, 150, 166,
 304, 316, 325, 372.
 — Visitation : I, 263-280, 290, 318.
 — Ursulines : I, 174, 290.
 Fully (Ma)
 — curé, v. Lanier.

G

Gaète : II, 323.
 Gampel (L) : I, 150, 304 ; II, 345.
 Gascogne : II, 222.
 Gemmi (L), col : I, 183.
 Gênes : I, 227-229, 241.

Genève, ville : I, 64, 143, 192, 239,
376-377 ; II, 25, 37, 50, 108-109,
116, 153, 155, 157, 170, 198, 315.
— lac : II, 75.
— exposition : II, 394.

Géronde (c. Sierre) : I, 122.

Glis (B) : II, 311.

Gornergrat (V) : II, 90.

Göschenen (UR) : I, 79.

Gothard, v. Saint-Gothard.

Goubing, tour (c. Sierre) : II, 212.

Gouille (la) (c. Evolène, H) : II, 187.

Granges (Se) : I, 180, 217 ; II, 31.

Grèce : II, 27, 126.

Grenette, v. Sion.

Grenoble : I, 106.

Greppon blanc (C et H), sommité :
II, 365.

H

Haudères (Les) (*Oders*) (H) : II, 187-
188.

Hérémence (H) (*Hermence, Héréman-
ce*) : I, 349, 414 ; II, 174, 178, 183,
189, 225, 285, 302.

— curé, v. Barras, Barthélemy ; Praz,
Joseph.

Hérens, vallée : I, 414.

— race : II, 102.

Hollande : I, 235.

Hongrie : I, 340.

I

Inde : I, 337, 340.

Irlande : II, 292.

Israël : II, 184.

Italie : I, 224-229, 232-235, 239, 243,
247-248, 254, 256, 259-261, 286,
291, 323, 369, 385 ; II, 51, 147,
239, 275, 374.

J

Japon : II, 153.

Jérusalem : II, 137-138.

Juif : I, 362 ; II, 177-180.

Jura (BE) : II, 138.

K

Kalpetran (V) : II, 90.

Kippel (Rw) : II, 344-345.

L

Lausanne : I, 59, 96-97, 224, 295, 341,
448 ; II, 25-27, 50, 76, 132-133,
197-198, 322-323, 347, 374, 389,
392.

— évêque, v. Deruaz.

La Vernaz (la *Verne*) (c. des Agettes,
H) : I, 103, 303, 421 ; II, 65, 396,
401.

Leipzig, foire : II, 389.

Lens (Se) (*Lenz*) : I, 433 ; II, 30, 156,
279.

Loèche-les-Bains (L) : I, 86, 95, 100,
102-103, 121, 297 ; II, 94, 188.

Loèche-Ville (L) : I, 103, 202, 271 ;
II, 114.

Londres : II, 137.

Longeborgne (anc. c. Bramois, aujourd'hui
Sion) : I, 58, 65, 81, 87, 201,
211, 258, 360-362, 389-391, 437 ;
II, 24-27, 73, 104, 109, 132, 136,
139-141, 145, 153, 156, 219-220,
223, 257, 259, 346-347, 376, 394.
— ermite, v. Ineichen.

Lons-le-Saunier (départ. Jura) : II, 267.

Lorette (prov. Ancône) : I, 256-257 ;
II, 153.

Lötschental (Rw) (vallée de *Leütch*) :
II, 324-325.

Lourdes : I, 182, 269, 347, 386, 421,
429 ; II, 158, 390-391, 397.

— eau : I, 421 ; II, 358, 391.

Lucerne : I, 224-225, 233, 262 ; II,
203, 212.

Lugano : I, 227.

— lac : I, 226.

Lyon, ville : I, 54, 56, 65, 70, 74,
106, 117, 137, 140, 180, 182, 236,
304, 319, 323, 350, 406, 414 ; II,
35, 78, 134, 230, 260, 265, 270,
275, 278-279, 285, 287, 289-290,
299, 309, 342, 371, 389, 391.

— Exposition : II, 290, 308-319.

— « Aux Anglais » : I, 92 ; II, 266.

- Fourvière : I, 92, 182 ; II, 266, 389.
- Sacré-Cœur (ou pensionnat de la Ferrandière) : I, 54, 62-64, 67, 70, 72, 77, 82-85, 91-92, 95, 97, 100, 102, 111, 116-118, 121, 129, 137, 140, 148, 159-160, 166, 171-172, 178, 180-182, 186, 191-192, 194, 198, 223, 236, 267, 277, 285 ; II, 265-266, 270, 275, 343, 355, 389, 391, 397.
- Villeurbanne : I, 54.

M

- Macerata (Marches) : I, 257.
- Magière (c. Saint-Léonard, Se), vigne : II, 368.
- Magnot (c. Vétroz, C) (*Magnon*) : I, 419 ; II, 94, 198, 308, 310.
- Mandalon (c. Hérémece), pâturage : II, 364.
- Maragnenaz (c. Sion) (*Maraignena*) : I, 63, 81, 197-198 ; II, 41, 51-52, 54, 64, 133, 231, 260, 265.
- Marseille : I, 153.
- Marsens (FR) : I, 347, 383 ; II, 387.
- Martigny : I, 96, 314-315 ; II, 37, 45, 47, 50, 70, 134, 139, 191, 308.
- château de la Bâtiarz : II, 342.
- Martigny-Combe : II, 45.
- Mase (H) (*Maze, Mage*) : II, 223-224, 261, 285.
- Maya (Se), sommité : II, 196.
- Mayens-de-Sion
 - Les mayens : *passim*.
 - Bisse (de Vex) : I, 93, 412 ; II, 63, 65, 158, 167, 179, 182, 286, 292, 321, 349, 397.
 - Chapelle d'en bas (de la Visitation, c. Agettes) : I, 178, 181, 297, 404, 412, 421 ; II, 62, 67, 71, 76, 78, 162, 164, 174-175, 272, 283, 285, 294, 298, 300-301, 350, 360, 362, 366, 396-398, 401.
 - Chapelle d'en haut (de Notre-Dame du Bon Conseil, c. Vex) : I, 180, 297, 403-404, 412 ; II, 64-65, 73, 77, 81, 88, 108, 157, 159-160, 164, 167, 169, 173, 179,

- 183, 268-269, 286, 293-294, 296, 298-299, 302, 351, 358, 364, 366, 369, 397.
- Chapelle Sainte-Anne (à la famille Philomen de Riedmatten) : *passim*.
- Chapelle Zimmermann : II, 85, 87, 286.
- Chalet (mayen, forêt, promenade)
 - Aloys(-de-Riedmatten), promenade : I, 403, 410 ; II, 86, 167, 350, 359, 368.
 - Berlettaz, v. de Lavallaz.
 - Blanchoud : II, 158-159, 167, 269, 397.
 - Bruttin : II, 179.
 - Calpini : II, 182.
 - de Cocatrix (Léon) : II, 62-63, 72, 158, 166, 182.
 - Dallèves : I, 174, 177, 199 ; II, 65, 77, 85, 170, 180, 284, 360, 397.
 - Dubuis : II, 295, 397.
 - Du Fay : II, 39.
 - Gabioud : II, 62.
 - Gaspoz : I, 421.
 - de l'hôpital : II, 286, 292.
 - de Kalbermatten : II, 65, 294, 351, 397.
 - Kuntschen : II, 169.
 - de Lavallaz (ou Berlettaz) : I, 199, 406, 412, 448 ; II, 65, 87-88, 163, 167, 173, 179, 269, 293, 358, 397.
 - Lovey : II, 85.
 - de la Pierre : II, 65, 175.
 - du Renard : II, 348.
 - de Riedmatten (Charles) : II, 284.
 - de Riedmatten (Jacques) : II, 284, 288.
 - de Riedmatten (Léon) : I, 102 ; II, 62.
 - de Riedmatten (Oswald) : II, 271, 343.
 - Rion : II, 85.
 - de Rivaz : I, 400 ; II, 65.
 - de Rivaz (nouveau mayen) : II, 89, 165, 167, 169.
 - Roten : I, 411 ; II, 174, 279.
 - Rouiller : II, 279, 366, 397, 402.

- Sainte-Anne (ou Philomen de Riedmatten) : *passim*.
 - de Sépibus : II, 85, 179.
 - Stockalper (Ernest) : I, 199, 215, 382, 408, 415 ; II, 83, 161, 278, 284, 294, 354, 364.
 - de Torrenté : I, 405 ; II, 77, 179.
 - de Torrenté (Alexandre) : II, 183, 360.
 - de Torrenté (Ferdinand) : II, 89, 398.
 - de Werra : II, 65.
 - Wolff : I, 412 ; II, 163, 193.
 - Zimmermann : II, 85, 97, 286.
 - Hôtel (Grand-) : I, 93, 398, 411, 412 ; II, 62-63, 181-182, 351, 397.
 - Ross-Platz : I, 412 ; II, 167.
 - Méribé (c. Hérémente), alpage : II, 184.
 - Mexico : I, 129.
 - Milan : I, 226, 230, 259-260 ; II, 191-192.
 - Molignon (c. Sion), (*Moullignon*), chapelle Sainte-Anne : I, 366.
 - Monaco : I, 192, 196, 201, 350, 411.
 - Mongré, v. Villefranche-sur-Saône.
 - Montagnier (c. Bagnes) : II, 47.
 - Montmartre : I, 319.
 - Monthey : I, 89, 143, 210, 314, 324, 351-353 ; II, 103.
 - Montorge, v. Sion.
 - Montreux : II, 130.
 - curé, v. Ferrazino.
 - Montserrat, couvent (Catalogne) : II, 50.
 - Morat (FR), bataille : I, 176.
 - Mörel (Ro) : I, 159.
 - Morges (VD) : I, 379.
 - Morgins (c. Troistorrents, Mo) : I, 141-142, 146, 395.
 - Münchenstein (BS) : I, 395 ; II, 104.
 - Munich : II, 104, 119-120, 302.
 - Münster (G) : I, 319-320 ; II, 403-404.
 - Muraz (Mo) : I, 335.
- N
- Naples : I, 105, 224, 245-250, 253-256 ; II, 132, 146, 148, 152-153, 162.
 - Service de - : I, 61, 202, 203 ; II, 380.
 - roi, v. François II.
 - Nax (H) : II, 215, 223, 225.
 - Nazareth : II, 104.
 - Nendaz (C) (*Nindaz*) : I, 398, 410-412, 433 ; II, 259.
 - mayen de Riedmatten : I, 411 ; II, 302.
 - Neuchâtel : II, 128.
 - New York : II, 104.
 - Noës (c. Sierre) : II, 30.
- O
- Oberammergau (Bavière) (*Oberamer-got*) : I, 305.
 - Océanie : I, 298.
 - Ornone (c. Savièse, Sn) : II, 393.
 - Ouchy (Lausanne) : II, 76.
- P
- Paray-le-Monial (dép. Saône-et-Loire) : I, 277, 319.
 - Paris : I, 69-70, 96, 174, 260 ; II, 28, 34-35, 91, 114, 137, 150, 180, 218, 230, 250, 279, 287, 374-375, 384.
 - diocèse : I, 236.
 - Notre-Dame : II, 279.
 - église Saint-Augustin : II, 218.
 - église Saint-Méry : II, 28.
 - église Saint-Joseph : II, 28.
 - café Véry : II, 34-35.
 - rue de Clichy : II, 28.
 - Parme, duchesse : II, 159.
 - Pausilippe, v. Naples.
 - Pise : I, 229-230 ; II, 290.
 - Plan des Morts (c. Hérémente) : II, 185-186.
 - Planchouet (c. Nendaz), mayen : I, 412.
 - Polatli (Turquie d'Asie) : I, 422.
 - Pompéi : I, 251-252.
 - Porrentruy (BE) : I, 295.
 - Pralong (c. Hérémente, H) : II, 183, 363.
 - Prarreyer (c. Bagnes) : II, 47.
 - Provence : I, 340.
 - Prusse : II, 371.

R

- Rarogne (Rw) : I, 150, 179 ; II, 24, 131, 166, 206, 326, 389.
 Réchy (c. Chalais, Se) : I, 365.
 Reckingen (G) : I, 123-126, 141-146, 150, 156, 158-160, 184, 186, 208-209, 304-306, 402, 410, 413-414, 418 ; II, 24, 32, 44, 69, 81, 204, 280, 351, 376, 393, 399-404.
 — chapelle Saint-Antoine : II, 403.
 — curé, v. Biderbost.
 Rhône, fl. : I, 171, 293-294 ; II, 325, 339.
 Riddes (Ma) : I, 163 ; II, 325.
 Ried (c. Blatten, Rw) : II, 345.
 Riedenbourg (Bavière) : I, 100.
 Riedmatten (H), col, pas : II, 183, 186-187, 285.
 Riffelalp (c. Zermatt, V), partie inférieure de l'alpage du Riffel : II, 90.
 Riffelberg (c. Zermatt, V), partie supérieure de l'alpage du Riffel : II, 90.
 Rio de Janeiro : I, 395.
 Rome : I, 147, 187, 222-225, 230-247, 256, 260, 267, 285-286, 359 ; II, 131-137, 148-149, 152, 154, 163, 168, 180, 195, 203, 205, 266, 333, 342.
 Rouge, mont (H) : II, 189-190.
 Roumanie : I, 340, 439 ; II, 22.
 Russie : I, 337, 397 ; II, 90, 209, 230, 368.
 Rüttenen (SO) : I, 176.

S

- Saillon (Ma) : I, 194, 354-355, 439 ; II, 27, 44-45, 125, 225, 254.
 Saint-Barthélemy (c. Evolène, H) : II, 188.
 Saint-Barthélemy (à Cleuson, c. Nendaz, C) : I, 411, 433.
 Saint-Barthélemy (à Pralong, c. Hérémenche, H) : I, 433 ; II, 183, 188, 363.
 Saint-Bernard (c. Bourg-Saint-Pierre, E)
 — col, hospice : II, 44-45, 79-80, 173, 179-181, 342.

- chanoines : I, 315.
 — chiens : II, 103.
 Saint-Gall, canton : I, 244.
 Saint-Germain (c. Savièse) : I, 63.
 Saint-Gingolph (Mo) : II, 289.
 Saint-Gothard, tunnel : I, 58, 79, 125, 224, 226.
 Saint-Léonard (Se) : I, 217, 418 ; II, 58, 122, 141, 193, 196, 210, 296, 307, 368.
 Saint-Martin (H) : I, 198 ; II, 285.
 Saint-Maurice : I, 98-99, 142-143, 164, 211, 224, 271, 298, 307, 335, 339, 394, 446 ; II, 103, 106, 109, 120-121, 124-125, 152, 198, 234, 250, 273, 312, 338, 373.
 — abbaye : I, 305, 350 ; II, 102, 312, 384.
 — Notre-Dame du Sex : I, 143.
 — pont : II, 312.
 Saint-Maurice-de-Lagues (c. Mollens, Se) : I, 179.
 Saint-Nicolas (V) : II, 90, 92.
 Saint-Pierre-de-Clages (c. Chamoson, C) : II, 165.
 Saint-Siège : I, 238.
 Saint-Théodule, v. Sion.
 Sainte-Clotilde, pensionnat, v. Aigle.
 Sainte-Vérène (c. Rüttenen, SO), ermitage : I, 176.
 Salins (Sn) : I, 60, 173 ; II, 212.
 — forêt : II, 286.
 — curé, v. Pralong, Joseph.
 San Jeronimo (Argentine) : I, 368.
 Sassenaire (H et Se), sommité : II, 196.
 Savièse (Sn) : I, 68, 107, 173, 217, 312, 335-336 ; II, 43, 134, 304-305, 385, 393.
 Savoie : I, 414 ; II, 289.
 Saxon (Ma) : I, 98-99 ; II, 1, 101, 191.
 — curé, v. Raboud, Emile.
 Sembrancher (E) : II, 45-47.
 Sempach (LU), bataille : I, 176.
 Serbie : I, 195.
 Séville : II, 395.
 Sicile : II, 30.
 Sierre
 — district : II, 337.
 — ville : I, 179, 224 ; II, 24, 28, 30-31, 133-134, 195, 210, 287, 307, 317, 319-320, 385, 402.

- curé, v. Lagger.
- Simplon, col : I, 241, 410 ; II, 342, 374-375.
- Sion, ville : *passim*.
- Agasse, vigne : I, 432 ; II, 92, 218, 222.
- Allée Julier : I, 391 ; II, 101.
- Arsenal : II, 29.
- Bénédicte Saint-Michel : II, 219-220.
- Brasserie : I, 321 ; II, 206.
- Café de la Planta : II, 38, 277, 375.
- Café Gollet : II, 250.
- Café Luy : I, 59.
- Café de la Tempérance : I, 431.
- Capucins, église et couvent : I, 63, 72, 81, 85-91, 110, 124, 178, 194, 211, 213-214, 292, 310, 316, 321, 330-331, 343, 347, 356, 363, 371, 378, 391, 417, 446 ; II, 57, 97, 105, 108, 145, 160, 234, 237, 286-287, 338, 355, 372.
- Casino, salle et Société : I, 66, 150, 170, 295, 314, 342-348, 351, 353 ; II, 15, 18, 23, 34, 37-38, 105, 110, 121, 242, 250, 265, 306, 387.
- cathédrale : I, 89, 153, 187-188, 191, 211, 213, 283, 287, 290, 293, 328, 375, 383, 417, 426, 428 ; II, 33, 57, 89, 107, 110, 145-146, 163, 217, 243, 247, 270, 305, 327, 330, 331, 334, 347, 371, 384.
- autel de la Sainte Vierge : II, 347.
- autel Saint-Maurice : II, 331, 332.
- autel du curé : II, 384.
- chapelle de l'Ossuaire : II, 57.
- Champs-de-Tabac, jardin : II, 231.
- Chapelle Sainte-Marguerite : II, 59.
- Chapelle de Tous-les-Saints (ou de la Toussaint) : I, 309, 389, 438 ; II, 106-107, 233.
- Cimetière : I, 63, 110, 141, 196, 198, 208-209, 211-218, 288-290, 293, 310, 321, 330, 383, 422, 439 ; II, 61, 107, 234, 253, 303, 337.
- Collège, institution : I, 57, 74, 79, 130, 134, 316 ; II, 58, 78, 133, 165, 216, 259, 276, 315.
- nouvel édifice : I, 358 ; II, 101, 103.
- musée du collège : II, 266.
- Colonne météorologique : I, 381, 389 ; II, 49.
- Consommation, magasin de la Société de - : I, 327.
- Corbassière, vigne, lieu-dit : I, 163, 186 ; II, 95, 201, 207, 225, 241, 309.
- Creuset, verger : II, 327.
- Dames franciscaines, dites Dames blanches (chapelle et pensionnat) : I, 165-167, 174, 191, 196, 203, 207, 210, 212, 215, 282-283, 293, 295, 313, 321-322, 326-327, 358, 377-378, 397, 400, 407, 439 ; II, 52, 57-58, 98-99, 103-104, 121, 134, 145, 205, 212, 217, 243, 260, 270, 310, 328, 355, 371.
- Ecole de droit : I, 74, 76, 335.
- Eglise du collège (ou des Jésuites) : I, 320, 393, 440 ; II, 143, 146, 155, 194.
- Eglise Saint-Théodule : I, 70, 201, 323, 360, 371, 421 ; II, 57, 93, 128, 135, 138, 145-146, 209, 260-261, 308, 328.
- Evêché : I, 95, 166, 312 ; II, 225, 235, 237, 272, 275, 383.
- Fabrique de tabacs : I, 204.
- Ferme du Rhône : I, 213.
- Fontaine du Lion : I, 89, 388 ; II, 46, 277.
- Fournaises : II, 76, 216-217, 268, 402.
- Franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges, v. Dames franciscaines.
- Frères de Marie : I, 387.
- Gare : I, 59, 61, 150, 197, 202-203, 224, 339, 363, 371, 376-377, 383, 391, 430 ; II, 25-26, 32, 41, 45, 76, 90, 104-105, 116, 133, 143, 150, 153, 197, 206, 209-210, 217, 225, 269, 276-277, 307, 309, 323, 355, 371, 388-389, 400, 402.
- Gouvernement, palais du - : I, 150 ; II, 269.
- Grand-Pont : I, 66, 83, 89, 380, 438, 442, 445 ; II, 24, 39-40, 248, 276, 302, 337, 348.

- Grenette : I, 83.
- Hôpital : I, 66, 81, 171, 205, 215, 387 ; II, 25, 116, 141, 143, 146, 229, 323.
- Hospice Sainte-Catherine : II, 110, 242.
- Hôtel de la Poste : II, 103, 150, 307.
- Hôtel du Midi : II, 246, 267.
- Hôtel de ville, v. Maison de ville.
- Jardin de l'évêque : II, 99.
- Lentine, vigne : I, 163 ; II, 97, 196, 309, 370.
- Maison Ambuel : I, 321, 326.
- Maison Clo : II, 225.
- Maison Dallèves : I, 384.
- Maison de ville (Hôtel de ville) : I, 73, 338, 407-408, 442, 444 ; II, 47, 277, 370-371, 375.
- Maison du Diable : I, 417, 430.
- Maison du sel : II, 221.
- Maison Julier : II, 129.
- Maison Kohler : I, 430.
- Maison Roten : II, 134.
- Majorie : I, 393.
- Mayennets, vergers : II, 231.
- Montorge, lac et colline : I, 282-283, 288, 398 ; II, 320.
- Moulin : I, 436 ; II, 42, 207.
- Orphelinat des filles : I, 64, 73, 208, 219, 367, 414, 433 ; II, 97, 101, 334.
- Orphelinat des garçons : I, 64, 329, 336 ; II, 13, 119, 121, 334.
- Pagane, vigne : I, 145, 200 ; II, 96, 98, 205-206, 208, 308, 310.
- Petit-Montorge : I, 366, 387 ; II, 129.
- Pharmacie Allet : I, 442.
- Pharmacie Zimmermann : I, 327.
- Planta, place ou palais du Gouvernement : I, 95, 166, 204, 243, 289, 292, 309, 358, 394, 398, 407-408, 419 ; II, 37, 39, 40, 99, 101-102, 129, 133, 143, 217, 228, 277, 302-303.
- Platta (*Plate*) : I, 164 ; II, 105, 307.
- Pont du Rhône : I, 204, 358, 386 ; II, 25, 59, 133, 160, 302.
- Postes, local des - : I, 442.
- Préfecture (maison de Kalbermaten) : I, 66, 94, 189, 381.
- Rue de Conthey : I, 107, 380 ; II, 40, 208.
- Rue de l'Église : I, 442.
- Rue de Lausanne : II, 39.
- Rue de Loèche : II, 134.
- Rue de Savièse : I, 80, 99, 302.
- Rue des Remparts : II, 392.
- Rue des Vaches : I, 449.
- Rue du Château : I, 88, 100, 374, 393, 426 ; II, 120, 135, 277.
- Rue du Rhône : I, 387 ; II, 225.
- Saint-Georges, « faubourg » et chapelle : I, 72, 204.
- Scex, Sous-le- : I, 197 ; II, 143.
- Séminaire épiscopal et sa chapelle : I, 211, 285, 287, 374, 390, 392-393, 402 ; II, 8, 327, 355.
- Sionne, riv., vallée, tour de la -, vigne : I, 72, 109, 164, 197, 283, 285, 289, 292-293, 309-310, 321-322, 333-334, 355, 359, 365, 371, 391, 428-429, 435-436 ; II, 94, 96, 105, 134, 207, 243, 308-310, 370, 376.
- vignes de Fanny : I, 198 ; II, 206-207, 310.
- Sitterie (*Sauterie*) : II, 96.
- Temple protestant : I, 393 ; II, 314, 373.
- Théâtre : I, 74, 124, 139, 393 ; II, 23, 53, 121, 160, 278, 303, 395.
- Tour des Sorciers : I, 391 ; II, 243.
- Tourbillon : I, 408 ; II, 107, 114-115, 135, 233, 243, 267.
- Tunnel : I, 393.
- Ursulines : I, 162, 211 ; II, 52, 89, 205, 221, 385.
- Valère, église, colline : I, 69, 81, 138, 196, 198, 215, 309, 363, 374, 378, 387, 398, 407, 438 ; II, 13, 33, 43, 106, 146, 154-155, 233, 243, 262, 303, 341, 386.
- prélet (*prailé*) : I, 150, 196 ; II, 233, 262.
- terrasse : II, 233.
- ermite, v. Follonier, Antoine.
- Wissigen : I, 205.
- Soleure, ville : I, 173-175 ; II, 210, 302.

— Arsenal : I, 176.
 Souabe, guerres : I, 176.
 Soulalex (c. Orsières) : II, 46.
 Souste, La - (L) : I, 202-203.
 Stalden (V) : II, 90.
 Stans (NW), diète : I, 176.
 Strasbourg : I, 236.
 Suen (*Soims*) (c. Saint-Martin, H) : II, 285.
 — chapelle de la Vierge : II, 285.
 Sydney (Australie) : I, 129.

T

Tanay (c. Vouvry), lac : I, 153.
 Tessin : I, 226, 307 ; II, 38, 150, 314.
 Thyon (c. Vex, H), alpage : I, 60 ; II, 80, 179, 190, 292, 348, 356, 358.
 Toulon : II, 230.
 Trappistes, tunnel des - (c. Sembrancher, E) : II, 45.
 Troistorrents (Mo) : II, 45, 47.
 Tullins (départ. Isère) : I, 424.
 Turin : I, 58, 129 ; II, 188.
 Turquie : I, 240.
 Turtig (c. Rarogne, Rw) : I, 179.
 Tyrol : II, 323.

U

Ulrichen (G)
 — curé, v. Blatter, Th.
 Uvrier (c. Sion) : I, 58, 133, 143, 186, 271, 418, 424-425 ; II, 92-93, 168, 193, 196, 203-204, 209, 307, 370, 372, 388.
 — Pères liguriens, chapelle et pensionnat : I, 424 ; II, 93, 104, 168, 204-205, 248, 269.

V

Val-d'Illiez (Mo) : I, 225.
 Valère, v. Sion.
 Vatican : I, 237, 239 ; II, 137, 168.
 Vaud, canton : I, 182-183, 192, 224,

295, 304, 402 ; II, 20, 46-47, 91, 261.

Venise : I, 260 ; II, 132, 148, 374.
 — lanternes vénitienes : I, 60, 299-300 ; II, 176, 243, 352, 354.
 Vernamiège (H) : II, 223, 225.
 Vérollez (c. Saint-Maurice) : I, 143.
 Versegères (c. Bagnes) : II, 47.
 Vésuve : I, 251-252 ; II, 153.
 Vevey : I, 297-298 ; II, 90-91.
 Vex (H) : I, 60, 93, 157, 173, 186, 199, 215, 294, 300, 339, 381-382, 386, 396-397, 403-404, 408, 410, 415, 420, 447 ; II, 59, 65-66, 84, 121, 125-126, 141, 151-152, 155-156, 161, 169, 181, 192-193, 215, 268, 279, 284-285, 358, 362-363, 366-367, 399.
 — Chapelle Sainte-Famille : II, 284.
 — Forêt : I, 78, 173, 199, 396 ; II, 81, 84, 86, 189, 192-193, 216-217, 232, 293, 295-296, 352, 358, 365.
 — Pont Riva : II, 285.
 — Tour de Vex : II, 284.
 — Vieille église : II, 297.
 — curé, v. Fardel.
 — président, v. Gauthier, Joseph.

Viège, vallée : I, 414.
 — ville : II, 90, 110, 124, 306, 322.
 — rivière : II, 90.
 Vienne (Autriche) : I, 194, 370 ; II, 177-178, 383-384.
 Villefranche-sur-Saône (départ. Rhône)
 — ville : I, 116-117 ; II, 391.
 — Mongré, collège des Jésuites : I, 116-118, 121, 129-130, 133, 144-145, 160 ; II, 78.
 Villeurbanne, v. Lyon.

W Y Z

Walenstadt (SG) : II, 232.
 Wandfluh (c. Bürchen, Rw) : I, 179.
 Ypresses (*Yprès, Ipress*) (c. Vex) : I, 410, 415 ; II, 358.
 Zermatt (V) : I, 154 ; II, 44, 58, 90-92, 367-368.
 Zurich : I, 80, 125, 129.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Avertissement

1. Quand une date n'est pas précédée d'un nom de lieu, il s'agit toujours de la ville de Sion.
2. Si une date est précédée d'un tiret (—), c'est que notre référence ne donne pas de nom de lieu.
3. Si, à la suite de la première date (naissance), on ne trouve pas de référence, c'est que cette date est tirée de la source donnée à la suite de la seconde date (décès).
4. Dans l'indication d'une alliance, le conjoint transcrit en italique possède sa propre notice dans l'index, à sa place alphabétique.
5. Si, dans l'énoncé d'une alliance, seul le prénom de l'épouse est transcrit en italique, cette particularité signifie que la notice de cette dernière figure sous le patronyme de son mari, à sa place alphabétique.
6. L'auteur a coutume, le plus fréquemment, de mentionner parentes et amies sous leur nom de jeunes filles longtemps encore après leur mariage : on trouvera donc, pour une même personne, des attestations le plus souvent à son nom de fille et, plus rarement, à son nom d'alliance.

Abréviations et sigles

*	naissance	∞	mariage
bapt.	baptême	†	décès

AG	<i>Almanach généalogique suisse</i> , t. VI, 1936, et t. VII, 1943.
Arm.	<i>Armorial valaisan</i> , Zurich, 1946.
AV	Archives cantonales, Sion.
EC	Registre de l'état civil et registre des familles.
ECC∞	Registre de l'état civil, mariages.
Fp	Faire-part, ou image mortuaire, ou article nécrologique signalé dans le fichier des AV, ou encore communication de la famille.
G	Erich Gruner, <i>L'Assemblée fédérale suisse 1848-1920</i> , Berne 1966.
GBW	Généalogies manuscrites des familles de Saint-Maurice, établies par le chanoine François Boccard, continuées par Maurice de Werra, à l'Office de l'état civil, à Saint-Maurice.
GC	Généalogie manuscrite établie par Jacques Calpini, Sion.
GCn	Joseph et Eugène de Courten, <i>Famille de Courten. Généalogie et services militaires</i> , Metz, 1885.

- GCo Généalogie manuscrite établie par Maurice de Cocatrix, aux AV.
 GK Généalogie manuscrite établie par Alphonse de Kalbermatten, aux AV.
 GM *Généalogie Macognin de la Pierre*, publiée par A. Donnet, dans *Vallesia*, t. XIV, 1959, pp. 239-243.
 GP Généalogies manuscrites établies par Walter Perrig, aux AV.
 GS Généalogie manuscrite de Sépibus, propriété de l'hoirie de Sépibus, à Sion.
 Rec. Recensement fédéral du 1^{er} décembre 1880, ville de Sion, aux AV.
 Rp. Registres de paroisse.
 S. Aloys Bonifaz Schlunz, *Familienregister von Brig-Glis*, 1 vol. in-fol. manuscrit, dans le fonds W. Perrig, aux AV.

A

- Abbet, Adèle (* le 13 mai 1841.Rp. - † le 10 février 1911.EC.), fille de Joseph et d'Emérentienne Mermoud. Célibataire. Institutrice. Sœur de l'évêque : I, 152.
 — Emérentienne (* — le 18 janvier 1815. - † le 23 décembre 1895. EC.), fille de Joachim Mermoud et de Marie-Joséphine Bochatay, veuve de Joseph-Marie Abbet (1814-1853.Arm.), avocat. Mère de l'évêque : II, 377.
 — Eugénie (* — le 29 avril 1835. - † le 7 janvier 1889.EC.), fille de Florentin Moret et de Lucrèce Ribordy, épouse de Maurice Abbet, tailleur : I, 287, 290.
 — Jules (* à Vienne, Autriche, le 19 juillet 1884. Sion, Rp. - † à Crans/Chermignon, le 3 juin 1938. EC.), fils d'Ernest et de Césarine de Torrenté. Professeur de langues : II, 56.
 — Jules-Maurice (* à Bex, le 12 septembre 1845. Saint-Maurice, Rp. - † le 11 juillet 1918.EC.), fils de Joseph et d'Emérentienne Mermoud. Curé de Sion 1880, évêque coadjuteur 1895, évêque de Sion 1901 : I, 72, 89, 135, 187, 189-190, 205, 269, 282-283, 292, 302, 311, 357, 380, 402, 441-446 ; II, 49, 56, 98, 119, 123, 201-202, 237-239, 248, 255, 258-261, 266, 275, 332-336, 343-344, 377, 383-384.
 — Marguerite (* à Vienne, Autriche, le 27 juin 1887.EC. - † à Köniz, BE, le 12 janvier 1966, EC.), fille d'Ernest et de Césarine de Torrenté. ∞ à Riddes, le 11 décembre 1918 (EC) Charles-Louis Ribordy (1866-1925.EC.), fils d'Antoine et d'Adrienne de Torrenté, notaire à Riddes : II, 56, 81.
 Abel : II, 386.
 Adam : II, 125.
 Adam, Adolphe, compositeur de musique : II, 13.
 Addy, Alphonse, v. P. Marcel, cap.
 Adélaïde, sainte : II, 403.
 Adolphe, père (François Constantin) (1837-1918), capucin, gardien au couvent de Sion 1895, peintre : II, 338.
 Ador, Gustave (1845-1928), de Genève, conseiller d'Etat, conseiller fédéral : II, 37.
 Aebischer, Paul : II, 200.
 Aebischer, Philippe (1848-1932), professeur et journaliste à Sion, puis publiciste à Paris sous le pseudonyme d'Henry Flamans : I, 107.
 Agathe, sœur (Cécile Gaillard) (1872-1933), religieuse ursuline : II, 89.
 Agnès, sainte : I, 247.
 Agnès, servante à Evolène : II, 188.
 Albrecht, demoiselles : I, 374.
 — Isabelle (* le 17 novembre 1859. Rp.), fille de Germain Debons et de Marie Roch. ∞ le 29 octobre

- 1878 (Rp) Emile Albrecht, fils de Joseph et de Catherine Lambriger, bijoutier au Grand-Pont : I, 350.
- Aletti, Palmyre, v. Mme Joseph Roten. Alexandre II, tsar : II, 230.
- Alexis, père (Joseph May) (1821-1896), capucin, gardien à Sion de 1878 à 1881 : I, 437 ; II, 173-174.
- Alfred, père (Claude Mermillod) (1830-1911), capucin, de Genève, prédicateur missionnaire. Frère du cardinal Mermillod : I, 67, 157.
- Aline, v. de Riedmatten, Aline.
- Allet, Célestine (* le 21 juillet 1885. EC.), fille de Louis et de Joséphine Rey. Célibataire : II, 272, 377.
- Elisa (* le 14 mai 1818.Rp. - † le 17 avril 1891.EC.), fille d'Antoine Theiler et d'Elisa de Riedmatten, veuve de Louis Allet : I, 368, 371.
- Franz (1820-1890), fils de Franz et de Marie-Josèphe Stockalper. Jésuite en Allemagne : I, 202-203.
- Ignace (* — le 1^{er} mars 1826. - † à Uvrier, le 30 octobre 1888.EC.), fils de Franz et de Marie-Josèphe Stockalper. Religieux rédemptoriste : I, 202, 271.
- Louis (* le 22 janvier 1840.Rp. - † le 18 décembre 1911.EC.), fils de Louis et d'Elisa Theiler, inspecteur scolaire, officier d'état civil, aide à la poste aux Mayens-de-Sion. ∞ le 30 novembre 1870 (Rp) Joséphine Rey (1845-1914. EC.), fille d'Alphonse et de Marie-Josèphe Indermatten : II, 182, 248, 257, 310.
- sa femme : I, 178.
- Marie-Louise (* le 12 août 1872. Rp. - † le 22 décembre 1932.EC.), fille de Louis et de Joséphine Rey. Célibataire : II, 345.
- Marthe (* le 7 novembre 1882.EC. - † le 3 juillet 1927.EC.), fille de Louis et de Joséphine Rey. Célibataire : II, 257.
- Maurice (* — le 28 avril 1829. - † à Loèche, le 18 avril 1887.EC.), fils de Franz et de Marie-Josèphe Stockalper, anc. officier au service des Deux-Siciles : I, 202.
- Oswald (* à Loèche-Ville, le 23 janvier 1864.EC. - † le 1^{er} juin 1948.EC.), fils de Louis et d'Elisa Theiler, professeur au collège de Sion, chancelier d'Etat. ∞ le 4 mai 1903 (EC) Marie de Nucé (1871-1945.EC.), fille de Gustave et d'Henriette Penon : II, 384.
- Othmar (* à Loèche-Ville, le 18 juillet 1861. - † à Rome, le 20 novembre 1914. Fp.), fils de Gustave et d'Hélène Allet. Religieux rédemptoriste : II, 310.
- Alphonse de Liguori, saint : II, 107.
- Amoos, Alexandre (1828-1891.EC.), fils de François et de Marie Pott, fermier de la famille de Riedmatten au mayen de Nendaz : I, 411 ; II, 302.
- Anastasie, sœur (Philomène Warber) (1867-1950), religieuse ursuline : II, 385.
- Andenmatten, Edouard (* le 3 septembre 1893.EC.), fils de Philippe et de Joséphine Haenni : II, 381.
- Léonie (* le 11 septembre 1891. EC.), fille de Philippe et de Joséphine Haenni. ∞ le 6 septembre 1915 (EC) Eugène Reichlen (1885-1971), fils de Louis-François et de Marie-Elisabeth-Joséphine Bise, professeur : II, 381.
- Marie (dite Mimi) (* le 14 janvier 1887.EC. - † le 2 novembre 1958. EC.), fille de Philippe et de Joséphine Haenni. ∞ le 21 avril 1908 (EC) Alphonse Sidler (1878-1950. EC.), fils d'Armin et d'Euphémice de Reyff, juge-instructeur : II, 49, 121, 263, 362, 381.
- Marthe (* le 26 août 1889.EC. - † le 15 octobre 1969.EC.), fille de Philippe et de Joséphine Haenni. Célibataire : II, 362, 381, 390.
- Andereggen, Alexandre (1864-1932), vicaire d'Hérémence 1891, curé de Monthey 1919 : II, 85.

- Andréoli, Jean, madame, née Jeanne Rossi (1832-1908), tailleuse : II, 17.
- Angèle, condisciple à La Ferrandière : I, 193.
- Angoulême, duchesse d' : I, 249.
- Angues, fièvre : I, 302.
- Anita, v. Cropt, Anita.
- Anne, sainte : I, 185, 421 ; II, 60, 193, 215, 300, 302, 349-350.
- Anthonioz, Jean (* — le 4 juillet 1853. - † le 16 octobre 1924.EC.), fils de François-Joseph et de Jeanne Bergoin, voiturier : I, 402 ; II, 152, 200, 205.
- Antille, mademoiselle, qui personnifie la Suisse au cortège du 1^{er} août 1891, à Sion : I, 407.
- madame, commerçante à la rue de l'Eglise : II, 213.
- demoiselles : 374.
- Antoine, saint : II, 9, 11, 132, 198, 371, 403.
- Antoine, les demoiselles : les filles d'Antoine de Riedmatten.
- Anzevui, Jean (1835-1926), fils de Jean et de Marie Crettaz, hôtelier à Evolène : II, 187, 189.
- Arlettaz, madame, locataire du mayen Charles de Riedmatten : I, 400.
- madame, marchande de mode à Sion : II, 146.
- Alfred (* le 7 avril 1859.Rp. - † le 13 novembre 1891.EC.), fils de Germain et de Marie Imhoff, négociant, conseiller municipal de Sion. ○ de Louise Chappex : I, 442-445.
- sa femme : I, 443-444.
- Augustin, saint : I, 103.
- Augustin, père (Louis Stockalper) (1869-1935), capucin, étudiant en théologie au couvent de Saint-Maurice : II, 364.
- Aveline, Claude : II, 335, 385.
- Aymon, famille : II, 158, 179.
- Alphonse (* le 26 mai 1847.Rp. - † le 12 mars 1896.EC.), fils de Germain et de Caroline Schwarzleitner, propriétaire. ○ le 20 juin 1870 (Rp) Stéphanie Brunner (1849-1900.EC.), fille de Ferdinand et de Christine Brunner : II, 385-386.
- sa femme : II, 386.
- Caroline (dite Pépé) (* le 8 mars 1861.Rp. - † à Cannes, le 5 avril 1938.EC.), fille de Charles et d'Eugénie Dufour. ○ I en 1886 Léon de Cocatrix, fils de Xavier ; ○ II en 1905 Edouard de Torrenté, fils d'Antoine : I, 261 ; II, 402.
- Félix (* le 24 mai 1854.Rp. - † le 2 janvier 1932.EC.), fils de Charles et d'Eugénie Dufour, imprimeur. ○ à Monthey, le 9 juin 1892 (EC) Hedwige de Lavallaz (1866-1900.EC.), fille de Charles et de Léonie Dufour.
- sa femme : II, 391.
- Georges (* — 1872 - † à Lausanne, le 2 janvier 1904.EC.), fils d'Alphonse et de Stéphanie Brunner, ingénieur. Célibataire : I, 408.
- Lina (* le 9 mai 1871.EC. - † aux Planches/Montreux, le 24 août 1942.EC), fille d'Alphonse et de Stéphanie Brunner. ○ I le 3 décembre 1900 (EC) Alfred Rehfoüs (1860-1912), fils de John-Urbain et de Rose-Mathilde Jolimay, peintre. ○ II à Genève, le 27 décembre 1915 (EC) William Montillet (1879-1940), organiste : I, 310, 338, 340, 394, 397-398, 409, 422, 423 ; II, 25, 38.
- Paul (-Edouard) (* le 6 mai 1896.EC. - † à Bergame, le 6 juillet 1971.Fp.), fils de Félix et d'Hedwige de Lavallaz, ingénieur-chimiste : II, 391.
- Pépé, v. Aymon, Caroline.

B

- Babette, domestique chez Mme Adèle de Kalbermatten : I, 200 ; II, 400.
- Bacher, Catherine (* à Obergesteln, le 22 octobre 1859.EC.○. - † le 13 juin 1901.EC.), fille de Dominique

- et de Brigitte Andereggen, employée de maison chez Henriette de Riedmatten. ○ le 19 mars 1898 Jean Schoepfer (1867-1928.EC.), fils de Jean et de Françoise Portmann, maître vigneron : I, 57, 269, 370, 405 ; II, 25, 76, 355.
- Baechler, Alfred, v. P. Hilaire, cap.
- Baedecker, Karl : I, 230, 235, 241-242.
- Bagnoud, Adrien (* — le 12 octobre 1847. - † le 26 mars 1918.EC.), chanoine de Sion 1886, grand doyen du Chapitre : I, 232 ; II, 139, 141, 385.
- Etienne (1803-1888), abbé de Saint-Maurice 1834 et évêque de Bethléem 1840 : I, 271.
- de Baillet, Louise (1811-1890) assistante (et non supérieure) des religieuses du Sacré-Cœur à Lyon : I, 129.
- Balet, Zacharie : II, 200, 276.
- Balleyguier, Noémi, écrivain : I, 333.
- de Banville, Théodore : II, 121.
- Barat, madame, v. Madeleine-Sophie Barat, sainte.
- Barberini, Emmanuel (* le 9 décembre 1856.Rp. - † le 3 janvier 1921.EC.), fils d'Emmanuel et de Joséphine de Preux, contrôleur d'impôt cantonal. ○ le 19 septembre 1898 (EC) *Adèle de Torrenté*, fille d'Alexandre : I, 150, 421.
- Barlatey, Cyprien (1821-1891), avocat et notaire à Monthey, député au Grand Conseil 1852-1857 et 1869-1873, député au Conseil des Etats 1869-1871, membre du Tribunal d'appel 1857-1891 : I, 314.
- Barman, Albert (* à Saint-Maurice, le 23 août 1880.EC. - † à Genève, le 12 juillet 1940.EC.), fils d'Albert et de Fanny Stockalper. Célibataire : I, 305.
- Célestine (* — le 19 septembre 1806. - † à Saint-Maurice, le 29 octobre 1892.EC.), fille de Melchior de Quartéry et de Sophie de Chaignon, veuve de Joseph-Hyacinthe Barman (1800-1885.Arm.) : II, 105.
- Célestine (* à Saint-Maurice, le 24 mai 1878.EC. - † à Saint-Maurice, le 14 novembre 1950.EC.), fille d'Albert et de Fanny Stockalper. Célibataire : I, 305 ; II, 70, 105, 170, 176-179, 189-190, 294, 350.
- Fanny (* à Naples, le 8 mai 1854. GBW. - † à Saint-Maurice, le 1er novembre 1898.EC.), fille d'Auguste Stockalper et de Célestine Stockalper. ○ à Monthey, le 19 février 1877 (EC) Albert Barman (1829-1917.EC.), fils de Joseph-Hyacinthe et de Célestine de Quartéry : I, 141, 224, 297-298, 437 ; II, 19, 312, 350-351.
- Barmondière, comtesse de la -, v. Bottu, Thérèse.
- Barras, Barthélemy (1837-1922), curé d'Héremence 1870, de Chalais 1888 : II, 30-31.
- Bartel, Pierre (1836-1896), jésuite, apôtre de Notre-Dame de Mont-Roland : II, 120.
- Barthélemy, saint : II, 183, 188.
- Bassanville, Anaïs Lebrun (1802-1884), comtesse de -, femme de lettres : II, 292.
- Baunard, Louis, Mgr (1828-1919) : I, 54, 85, 92, 100, 182.
- Béaussi (?), artiste du théâtre Wetzell : II, 102.
- Beeger, Maurice (* le 18 décembre 1870.Rp. - † à Loèche-les-Bains, le 29 août 1915.EC.), fils de Joseph et de Clémentine Angst, imprimeur. ○ I le 4 octobre 1892 (EC) *Ida Müller*, fille de Gaspard ; ○ II le 24 juillet 1907 (EC) Mathilde Müller (1865-1940.EC.), sœur d'Ida et veuve de Jean Mouthon : II, 94.
- Beerli, Jean-Baptiste (* — le 16 novembre 1833. - † le 24 février 1905.EC.), fils d'Ambroise et de Marie Hafen, secrétaire-copiste à la Chancellerie d'Etat : II, 100.

- Bellwald, Johann (1851-1907), prieur de Kippel 1876 : II, 345-346.
- Benoît, saint : II, 259.
- Benoît Labre, saint : I, 91, 235.
- de Berluc, Anne, d'Apt (Vaucluse), élève de La Ferrandière, puis religieuse du Sacré-Cœur (non identifiée) : I, 161 ; II, 266.
- Bernard de Clairvaux, saint : I, 122.
- Bernard, Victor, auteur dramatique : I, 366.
- Bescherelle, Louis-Nicolas : II, 46.
- Besson, Marie, élève de La Ferrandière : I, 118.
- Béthaz, François-Joseph : II, 350.
- Bethsabée, épouse de David : II, 259.
- Beuniger, madame, à Munich : II, 127.
- Beuret, Elise, v. sœur Gabrielle.
- Biderbost, Adolf (1865-1958), curé de Reckingen de 1889 à 1896 : II, 399, 404.
- Bioley, Henri (* à Forli, le 13 août 1841. - † à Monthey, le 23 mai 1913.G.), fils de Joseph et de Victorine de Bons, conseiller d'Etat. ∞ à Monthey, le 28 novembre 1867 (Rp) *Sidonie* Delacoste, fille de François : II, 332, 334, 337-338.
- Henri (* le 13 septembre 1882.EC. - † à Monthey, le 22 février 1954.EC.), fils d'Henri et de Sidonie Delacoste. Avocat et notaire, préfet : I, 103.
- Sidonie (* à Monthey, le 24 septembre 1841.Rp. - † à Monthey, le 18 octobre 1919.EC.), fille de François Delacoste et de Madeleine Devantéry. ∞ en 1867 *Henri Bioley*, fils de Joseph : I, 103.
- Blache, Noémi, de Joyeuse (Ardèche), élève à la Ferrandière : I, 161.
- Blachère, Isabelle, de Largentière (Ardèche), élève à la Ferrandière : I, 118.
- Blanc, Joseph (1840-1893), curé d'Arndon depuis 1873 : II, 214, 303.
- Pierre (1824-1900), aumônier de prisons à Carouge, chanoine honoraire : I, 143.
- Blanchoud : II, 304.
- Blatter, François (* — le 23 avril 1820. - † le 13 février 1897.EC.), de Reckingen, chanoine, puis doyen du Chapitre de Sion : I, 64, 200, 209, 215, 218, 329 ; II, 331-335, 404.
- Théophile (1864-1935), curé d'Ulrichen de 1894 à 1899 : II, 401.
- Vincent (1843-1911), peintre : I, 124.
- Boieldieu, François-Adrien, compositeur de musique : II, 234.
- Bois, Victoire (1808-1894), mère, religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrandière : II, 266.
- Boll, madame, négociante au Grand-Pont, à Sion : I, 450.
- Bonaparte, Napoléon (-Joseph-Charles-Paul), dit Jérôme (1822-1891), fils du roi Jérôme : I, 359.
- Bonaventure, père (Lorenz Zenhäuser), (1841-1926), d'Unterbäch, capucin : II, 402.
- Bonnard, Albert (1858-1917), rédacteur de la *Gazette de Lausanne* : II, 263-264.
- de Bons, Amélie (bapt. à Saint-Maurice, le 8 juillet 1860.Rp. - † à Saint-Maurice, le 27 janvier 1944.EC.), fille de Maurice et d'Aline de Lavallaz. Célibataire : I, 386.
- Charles-Louis (bapt. à Saint-Maurice, le 18 juillet 1809.Rp. - † à Saint-Maurice, le 1^{er} septembre 1879.EC.), fils de Charles-Joseph et de Catherine Catelani, conseiller d'Etat, écrivain. ∞ à Saint-Maurice, le 7 juillet 1834 (Rp) Amélie de Rivaz (1813-1901.EC.), fille de Benjamin et de Louise Joris : II, 234.
- sa veuve : II, 234.
- Roger (* à Saint-Maurice, le 1^{er} août 1838.Rp. - † à Saint-Maurice, le 7 octobre 1886.EC.), fils de Charles-Louis et d'Amélie de Bons, rentier, écrivain. Célibataire : II, 234.
- Bonvin, famille : I, 350 ; II, 210.
- deux demoiselles : I, 71.

(Bonvin)

- Alphonse (* — le 24 janvier 1847. - † le 15 février 1894.EC.), fils d'Alphonse et de Sophie Zenklusen, négociant. ○ le 14 juin 1875 (EC) Emma Chappuis (1846-1917. EC.), fille d'Etienne et de Jeanne-Suzanne Thomas : II, 255, 372-373.
- Antoinette, madame (* à Sierre, le 16 novembre 1812.GP. - † le 15 septembre 1887.EC.), fille d'Antoine de Preux et de Catherine de Preux, veuve du Dr Isaac Bonvin (1804-1867.GP.), fils de Jean-Baptiste et de Virginie-Catherine Bruttin, médecin : I, 220.
- Charles-Marie (bapt. le 10 novembre 1833.Rp. - † le 6 février 1883. EC.), fils d'Alphonse et d'Anne-Marie Zuber, marchand de fer. ○ le 13 octobre 1856 (EC) *Emilie Bonvin*, fille d'Isaac : I, 113 ; II, 173.
- Emilie (bapt. le 4 mars 1833. Rp. - † le 22 juillet 1893.EC.), fille du Dr Isaac et d'Antoinette de Preux. ○ en 1856 *Charles-Marie Bonvin*, fils d'Alphonse : I, 110, 157, 220 ; II, 173.
- Emilie (* le 7 décembre 1859. - † à Monte-Carlo, le 16 novembre 1942.GP.), fille de Charles-Marie et d'Emilie Bonvin. ○ à Londres (GP) Emile Crettaz (1858-1909. GP.), fils du Dr Benoît et de Justine Rey : I, 411.
- Emma (* à Sierre, le 7 juillet 1857. GP. - † le 12 février 1945.EC.), fille de Jean-Baptiste et d'Anne-Thérèse Raimer. Célibataire. Première zélatrice du Sacré Cœur : I, 347, 383 ; II, 105.
- Isaac (* le 7 novembre 1876.Rp. - † à Londres, le 31 juillet 1921. EC.), fils de Charles-Marie et d'Emilie Bonvin, hôtelier : I, 110.
- Isaline (* le 31 janvier 1841.Rp. - † le 17 mai 1924.EC.), fille d'Isaac et d'Antoinette de Preux. ○ en 1862 *Gaspard Lorétan*, fils d'Eugène, v. Lorétan, Isaline.
- Isaline (* le 22 avril 1862.Rp. - † à Martigny, le 17 juin 1936.EC.), fille de Charles-Marie et d'Emilie Bonvin. ○ le 27 octobre 1887 (EC) Jules Morand (1860-1930. GP.), fils de Charles et d'Hortense Delaquis, avocat : I, 110, 113, 220, 326, 411 ; II, 47.
- Jean-Baptiste (* le 13 octobre 1822.Rp. - † le 1^{er} février 1902. EC.), fils de Jean-Baptiste et de Virginie-Catherine Bruttin, médecin. ○ à Kempten, Bavière, le 26 mai 1849 Marie-Thérèse Raimer (1824-1907), fille du Dr Georg et d'Antonia von Zieglere (GP) : I, 83, 86, 88, 99-100, 170, 346, 383 ; II, 40, 83-84, 125, 268, 359-360, 378, 387, 400.
- sa femme : I, 383.
- Jean-Joseph (*et non* Jean-Pierre) (* à Vex, le 15 mars 1868. - † à Vex, le 2 septembre 1957.EC.), fils de Pierre et de Madeleine Salamolard : II, 296.
- Léonie (* — le 19 mars 1859. - † en Bavière.GP.), fille de Jean-Baptiste et d'Anne-Thérèse Raimer. Mariée en Bavière : II, 105.
- Louise (* le 2 janvier 1867.Rp. - † à Monte-Carlo, le 11 février 1945.GP.), fille de Charles-Marie et d'Emilie Bonvin. ○ Joseph Guillon (GP) : II, 253, 287.
- Marie (* le 6 avril 1846.Rp. - † le 13 juin 1915.EC.), fille du Dr Isaac et d'Antoinette de Preux. ○ en 1886 *Benoît Curiger*, fils de Conrad : I, 220.
- Marie-Louise (* le 14 février 1868. Rp. - † le 4 janvier 1951.EC.), fille d'Othmar et de Marie de Torrenté. Célibataire : II, 258, 260.
- Mathilde (* le 24 décembre 1838. Rp. - † le 1^{er} février 1889.EC.), fille d'Isaac et d'Antoinette de Preux. ○ en 1858 *Pierre-Marie de Riedmatten*, fils de Pierre-Xavier : I, 220.

(Bonvin)

- Michel (bapt. le 20 novembre 1825.Rp. - † le 28 décembre 1913. EC.), fils de Xavier et de Catherine Seiler, agriculteur. Célibataire : I, 366.
- Othmar (* le 3 août 1836.GP. - † le 23 janvier 1902.EC.), fils d'Isaac et d'Antoinette de Preux, marchand de vin. ∞ le 9 octobre 1866 (EC) Marie de Torrenté (1842-1918.EC.), fille de Joseph-Marie et de Marie-Josèphe Roten : I, 173.
- sa femme : I, 173, 320.
- Pierre (* à Vex, le 22 mai 1832. - † à Vex, le 24 novembre 1914. EC.), fils de Vincent et de Crescence Pitteloud, transporteur. ∞ Madeleine Salamolard : I, 199 ; II, 121, 193, 296.
- Pierre (* le 26 juin 1863.Rp. - † le 10 septembre 1933.EC.), fils de Charles-Marie et d'Emilie Bonvin, commerçant. ∞ à Monthey, le 19 avril 1892 (EC) Célestine Beck (1863-1944.GP.), fille du Dr Alphonse et de Célestine Lang.
- Sophie (* — le 7 mai 1807. - † le 4 juin 1887.EC.), fille de Simon Zenklusen et de Catherine Mabilard. ∞ le 3 décembre 1837 (Rp) Alphonse Bonvin (1808-1879.GP.), fils de Charles-Joseph et de Marie-Christine Mabilard, notaire : I, 220.
- Sophie (* à Sierre, le 20 avril 1856.GP. - † à Marsens, FR, le 14 mai 1891.EC.), fille du Dr Jean-Baptiste et de Marie-Thérèse Raimier. Célibataire: I, 80, 347, 383.
- Suzanne (bapt. le 28 octobre 1869. Rp. - † le 7 février 1946.EC.), fille d'Othmar et de Marie de Torrenté. ∞ I le 26 juin 1898 (EC) Cyrille Turin (1865-1904. EC.), fils de Jean-Joseph et de Catherine Vernaz, avocat : I, 340 ; II, 239, 258, 260.
- son père : II, 255.
- Borel, demoiselles, hôtes des Mayens-de-Sion : II, 158.
- Borgia, sœur (Marie Krapf) (1865-1915), religieuse ursuline : I, 175.
- Bornet, Barthélemy, v. P. Jérémie, capucin.
- Botter, Joseph (1850-1936), de Ried-Brig, prêtre 1875, chancelier épiscopal 1877-1884, en 1885 capucin sous le nom de P. Théodore : II, 203, 402.
- Bosco, Jean, v. Jean Bosco, saint.
- Bottu, Thérèse (1755-1842), comtesse de la Barmondière, bienfaitrice de Mongré : I, 55, 116.
- Bougaud, Emile (1824-1888), théologien et prélat français : I, 85.
- Bouhours, Dominique (1628-1702), jésuite, littérateur : I, 107.
- Bouly de Lesdain, Eugène (1804-1884), auteur dramatique : II, 278.
- Bourban, Pierre (1854-1920), chanoine de Saint-Maurice : I, 66.
- Bourdin, Alexandre : I, 414.
- Jean-Baptiste (1819-1902), fils de Melchior et de Marie-Thérèse Rubi. ∞ à Hérémente, le 29 mai 1856 (Rp) *Jeanne Dayer*, fille de Nicolas : I, 414.
- Bourgeau, Blanche (* à Besançon, le 11 janvier 1868.EC. - † à Ornans, Doubs, le 12 novembre 1950. EC), fille de Jules, pharmacien, et d'Adèle-Antoinette Chapitey. ∞ à Besançon, le 12 novembre 1893 (EC) Joseph Jacquemin : I, 305 ; II, 81, 96, 267-269, 275.
- Bovier, famille, fermiers de Sainte-Anne : I, 93.
- Anne-Marie (* à Vex, le 8 février 1826.Rp. - † à Vex, le 2 septembre 1895.EC.), fille de Barthélemy Crettaz et de Madeleine Bovier. ∞ en 1847 *Louis Bovier*, fils de Fidèle : I, 104, 414-415 ; II, 61, 349, 367.
- Antoine (* à Vex, le 17 septembre 1865.Rp. - † à Vex, le 4 février 1904.EC.), fils de Louis et d'Anne-

(Bovier)

- Marie Crettaz, notaire, président de Vex. ○○ à Vex, le 4 mai 1893 (EC) Marie - Madeleine - Eugénie Pitteloud (1863-1906.EC.), fille d'Antoine et de Madeleine Siervo : II, 152, 268, 367.
— sa femme : II, 268.
- Daniel (* à Vex, le 21 février 1856.Rp. - † à Vex, le 18 février 1943.EC.), fils de Louis et d'Anne-Marie Crettaz, fermier du mayen de Sainte-Anne. ○○ à Vex, le 21 avril 1883 (EC) Marie-Catherine Rudaz (1862-1922.EC.), fille de Joseph et de Marie Favre : II, 164.
- Eugénie (* à Vex, le 19 janvier 1894.EC. - † à Vex, le 5 septembre 1895.EC.), fille de Daniel et de Marie-Catherine Rudaz : II, 367.
- Fidèle (* à Vex, le 17 mars 1851. Rp. - † aux Agettes, le 5 mars 1931.EC.), fils de Louis et d'Anne-Marie Crettaz, fermier à Sainte-Anne : II, 300.
- Joseph (* à Vex, le 3 janvier 1864. Rp. - † à Clarens, le 22 septembre 1938.EC.), fils de Louis et d'Anne-Marie Crettaz, fermier au mayen de Sainte-Anne : I, 405, 415.
- Louis (* à Vex, le 2 juin 1825. Rp. - † à Vex, le 15 décembre 1905.EC.), fils de Fidèle et de Marie Quinodoz. ○○ à Vex, le 4 février 1847 (Rp) *Anne-Marie* Crettaz, fille de Barthélemy : I, 104 ; II, 367.
- Madeleine (Anne-Marie dite -) (* à Vex, le 20 janvier 1870.EC. - † le 6 mai 1972.EC.), fille de Louis et d'Anne-Marie Crettaz. ○○ en 1888 (EC) *Charles Pitteloud*, fils d'Antoine. Nourrice d'Arnold de Kalbermatten : I, 447 ; II, 65, 193, 216, 296.
- Bracco, musée mécanique : II, 228, 230.
- Brantschen, Jérôme (1839-1913), vicaire de Kippel depuis 1879 : II, 345.
- Bremond, Henri (1855-1933), abbé : I, 117.
- Brémond, Antoine (* — le 2 septembre 1806. - † le 19 janvier 1887. EC.), fils de Jean-Baptiste et de Salomé Lugon, du canton de Fribourg, rentier : I, 220.
- Breyton, Marie, élève de la Ferrandière : I, 118.
- Brindlen, Henriette (* le 6 avril 1863. Rp. - † le 5 juin 1943.EC.), fille de Joseph, notaire, et d'Henriette de Kalbermatten, institutrice. Célibataire : I, 105, 164.
- Brisson, Louis (1817-1908), fondateur des Oblats et Oblates de saint François de Sales, confesseur des visitandines, à Fribourg : I, 264.
- Broissia, Jeanne, de Dole (Jura), élève à la Ferrandière : II, 397.
- Louise (1854-1929), de Dole (Jura), religieuse du Sacré-Cœur : II, 397.
- Brunelleschi, Filippo, architecte : I, 259.
- Brunet-Lecomte, Marie-Antoinette, de Jailleu (Isère), élève à la Ferrandière : I, 118, 161.
- Brunner, Pauline (* le 15 janvier 1859.Rp. - † en Angleterre avant octobre 1891 selon le contexte), fille de Ferdinand et de Victoire Mutter. ○○ en 1883 *Joshue Alfred Vardy*, fils de Richard : I, 76, 135, 423.
- Raphaël, curé de la cathédrale, à Sion : I, 197 ; II, 13.
- Victorine (* le 13 mai 1860.Rp. - † à Brigue, le 31 octobre 1907. EC.), fille de Ferdinand et de Victoire Mutter. ○○ en 1882 *Joseph Seiler*, fils d'Alexandre : I, 76.
- Bruno, père (Pierre-Jean-Baptiste Noirjean) (1855-1933), de Bassecourt, capucin au couvent de Sion, prédicateur à la cathédrale de 1894 à 1896 : II, 355, 371.

- Bruttin, banque : II, 320.
- famille, demoiselles : I, 426-427 ; II, 44, 81, 106, 248.
 - Adolphe (* le 5 juillet 1865.Rp. - † le 21 novembre 1937.EC.), fils d'Auguste et de Célestine Rey, banquier. ○ le 20 octobre 1891 (EC) *Aloysia de Riedmatten*, fille de Louis-Xavier : I, 356, 417, 424, 426.
 - sa femme : II, 160.
 - Alexandre (* le 20 janvier 1896. EC. - † à Champéry, le 17 août 1933.EC.), fils de Léon et d'Alphonsine de Torrenté, professeur : II, 381.
 - Aloysia, v. Bruttin, Adolphe, madame.
 - Alphonsine (* le 27 octobre 1878. EC. - † le 28 décembre 1954.EC.), fille d'Auguste et de Célestine Rey. Célibataire : I, 289, 426 ; II, 81, 160, 194.
 - Alphonsine, madame, v. Bruttin, Léon, madame.
 - Augusta (* le 1^{er} janvier 1870. Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 10 juin 1940.Fp.), fille d'Auguste et de Célestine Rey. Célibataire : I, 124, 152, 310, 327, 340, 356, 409, 426 ; II, 20, 70, 247-248, 289, 291.
 - Auguste (* — le 22 mai 1835. - † le 1^{er} janvier 1894.EC.), fils de Philippe et de Marie Fischer, professeur, puis banquier. ○ le 18 septembre 1862 (EC) Célestine Rey (1842-1930.EC.), fille d'Alphonse et de Marie-Josèphe Indermatten : I, 426 ; II, 21, 108, 194, 246-248.
 - sa femme : I, 178, 309, 358, 374, 426 ; II, 148, 194, 213, 234, 248, 343.
 - Auguste (* le 25 juillet 1893.EC. - † le 7 avril 1970.EC.), fils d'Adolphe et d'Aloysia de Riedmatten, banquier : II, 180, 213, 393.
 - Emma (* le 14 avril 1873.Rp. - † le 27 septembre 1934.EC.), fille d'Auguste et de Célestine Rey. ○ en 1901 *Léonce Cretton*, fils d'Alphonse : I, 57, 73, 152, 426 ; II, 169.
 - Hélène (* le 28 octobre 1881.EC. - † le 18 décembre 1916.EC.), fille d'Auguste et de Célestine Rey, inspectrice fédérale. Célibataire : I, 426.
 - Léon (* le 18 septembre 1863.Rp. - † le 16 janvier 1922.EC.), fils d'Auguste et de Célestine Rey, banquier. ○ le 7 mai 1894 (EC) *Alphonsine de Torrenté*, fille d'Alexandre : I, 351, 394, 426 ; II, 239, 258, 275, 385.
 - sa femme : II, 381.
 - Marie (* le 22 septembre 1868. Rp. - † le 5 mai 1940.EC.), fille d'Auguste et de Célestine Rey. Célibataire : I, 426.
 - Roger-Alexandre-Adolphe (* le 5 mars 1895.EC. - † le 10 mars 1895.EC.), fils de Léon et d'Alphonsine de Torrenté : II, 338.
- Buchberger, Michael : II, 107.
- Burdet, Jacques : I, 402.
- Burgener, Adolphe (* — le 25 décembre 1811. - † à Viège, le 19 décembre 1894.EC.), fils de Joseph et d'Elisabeth Roten, préfet. ○ le 28 juin 1836 (Rp) Emma de Riedmatten (1812-1885.AG.), fille d'Emmanuel et de Madeleine de Lavallaz : II, 322.
- Emmanuel (* 1845.AG. - † à San Remo, le 1^{er} février 1908. EC.), fils d'Adolphe et d'Emma de Riedmatten, médecin : II, 318.
 - Hélène (* — le 24 octobre 1878. - † à Viège, le 17 mai 1964. EC.), fille de Jodoc et de Madeleine de Lavallaz. Célibataire : II, 266.
 - Jodoc (* — le 21 février 1842. - † à Viège, le 22 février 1903.EC.), fils d'Adolphe et d'Emma de Riedmatten, notaire, juge cantonal. ○ le 13 juin 1871 (Rp) *Madeleine* de Lavallaz, fille d'Eugène : II, 123-124.
 - sa femme : II, 266.

(Burgener)

- Joseph (* — le 17 septembre 1872. - † le 23 avril 1964.EC.), fils d'Adolphe et de Stéphanie Bayard, avocat et notaire, conseiller d'Etat : II, 159, 213, 265, 271, 303, 343.
- Madeleine (* le 7 septembre 1850. Rp. - † à Viège, le 20 décembre 1924.EC.), fille d'Eugène de Lavallaz et de Madeleine Stockalper. ○ en 1871 *Jodoc Burgener*, fils d'Adolphe : II, 124, 266.
- Oswald (* — le 9 avril 1873. - † à Viège, le 4 janvier 1955.EC.), fils de Jodoc et de Madeleine de Lavallaz, banquier : II, 266.
- Burki, artisan à Sion : II, 344.
- Burnat, Ernest (1833-1922), architecte à Vevey, peintre : I, 297.
- Burtin, Marguerite (* — le 27 mars 1821. - † le 13 mars 1894.EC.), fille de Jean-Pierre Pochon et de Marie-Angélique Paccolat. ○ Joseph Burtin : II, 258.

C

- Cabrin, Antoine (* — le 7 janvier 1831. - † le 19 avril 1902.EC.), de Fellers, GR, fils de Jacques et de Catherine Cabrin, relieur.
- Caillet-Bois, Julien (1834-1895), adjudant de gendarmerie à Sion : II, 26.
- Caïn : II, 386.
- Calpini, famille, demoiselles : II, 300, 351.
- Cécile (* le 22 novembre 1870. Rp. - † le 23 septembre 1945.GC.), fille d'Othmar et de Julie de Torrenté. Célibataire : II, 35.
- David (* le 5 avril 1871.Rp. - † le 25 novembre 1893.EC.), fils de Joseph-Marie et de Marie Rachor, ingénieur. Célibataire : II, 218, 239, 241.

- Emma (* le 28 juillet 1872. - † à Paris, le 27 janvier 1958. GC.), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor, religieuse carmélite : I, 176, 289.
- Fernande (* le 24 mars 1869.Rp. - † le 10 mai 1947.EC.), fille d'Othmar et de Julie de Torrenté. ○ en 1892 (EC) *Pierre de Preux*, fils de Ferdinand : II, 35.
- Ida (* le 5 décembre 1875.Rp. - † à Sierre, le 17 février 1902. EC.), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor. ○ en 1900 *Otto de Chastonay*, fils de Jean-Marie : I, 170 ; II, 52, 298-299.
- Jacques (* le 13 novembre 1868. Rp. - † le 17 novembre 1938.EC.), fils de Joseph-Marie et de Marie Rachor, greffier du tribunal de Sion. ○ à Lausanne, le 10 octobre 1905 (EC) Marie-Pauline Trincano (1877-1951.EC.), fille d'Augustin et de Paula-Odile Maudruz : II, 12, 21-22, 88, 217, 299, 335.
- Jacques, archiviste de la ville de Sion : I, 381.
- Jeanne (* le 30 mai 1887.GC.), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor, religieuse missionnaire aux Indes : II, 299.
- Joseph-Marie (* le 12 septembre 1829.Rp. - † le 6 octobre 1903. EC.), fils de Jacques et de Catherine Penon, avocat. ○ le 4 février 1868 (Rp) *Marie Rachor*, fille de David.
- sa femme : II, 299.
- Julie (* le 2 avril 1873.Rp. - † le 8 mars 1942.GC.), fille d'Othmar et de Julie de Torrenté. Célibataire : II, 35.
- Louis (* le 14 mai 1848.Rp. - † le 9 novembre 1918.EC.), fils de Joseph et de Catherine Bonvin, notaire. ○ le 4 juillet 1870 (EC) Christine Zenklusen (1848-1934. EC.), fille d'Henri et de Marie-Christine Bonvin : I, 59.
- Louisa, v. sœur Marie-Joseph.

(Calpini)

- Louiselle (* le 1^{er} septembre 1876. Rp. - † le 16 mai 1943.GC.), fille de Louis et de Christine Zenklusen. Célibataire : I, 299.
- Lucien (* le 14 février 1859.Rp. - † à Martigny, le 29 décembre 1934.EC.), fils de Jean-Baptiste et de Joséphine Vouilloz, médecin. ∞ à Martigny, le 27 septembre 1887 (EC) Céline Morand (1865-1936.GC.), fille de Charles et d'Hortense Delaquais : I, 262, — sa femme : I, 262.
- Madeleine (Marie-) (* le 8 mars 1839.Rp. - † le 1^{er} février 1908. EC.), fille de Jacques et de Catherine Penon, directrice de la confrérie du Rosaire. Célibataire : I, 70 ; II, 49.
- Marguerite (* le 10 décembre 1885. - † le 16 octobre 1949.GC.), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor. ∞ Lucien Berthoumeau, ingénieur : II, 117.
- Marie (* — le 26 avril 1848. - † le 25 avril 1925.GC.), fille de David Rachor et de Marie Antille. ∞ en 1868 *Joseph-Marie Calpini*, fils de Jacques : I, 176, 195.
- Marie (* le 5 avril 1874.Rp. - † à Corbières, FR, le 29 novembre 1915.GC.), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor. ∞ le 17 décembre 1897 (GC) Gaspard Müssler (1870-1949.GC.), fils d'Aloys et de Madeleine Hach : I, 170 ; II, 143, 345.
- Calvin, Jean : II, 315.
- Canisius, v. Pierre Canisius, saint.
- Capelli, Antoine, madame, née Marie-Louise Laederich (* le 15 juillet 1860. Rp. - † le 29 mai 1927.EC.), fille d'Edouard et de Crésence Zehner. ∞ le 25 septembre 1886 (EC) Antoine Capelli (1859-1925. EC.), fils de Gaspard et de Dominique Passardi, vitrier : II, 358.
- Carlos, petit élève d'Adrienne Robatel : II, 205.
- Carnot, Sadi, président de la République française : II, 278-279. — sa femme : II, 279.
- Caroline, reine de Naples : I, 249.
- Carraux, Hyacinthe (1802-1872), chanoine de Sion 1857 : II, 337.
- Caserio, Santo (1873-1894), anarchiste italien : II, 279, 287.
- Catherine, sainte : I, 193 ; II, 242.
- Catherine, v. Bacher, Catherine.
- Caverot, Louis (1806-1887), archevêque de Lyon depuis 1877, cardinal : I, 92, 181.
- Cécile, sainte : I, 235.
- Cécile, petite amie d'Adèle de Kalbermatten : II, 218.
- de Cérenville, Edouard (1843-1915), médecin, professeur à l'Université de Lausanne : II, 250.
- Cérésolo, Alfred (1842-1891), pasteur aux Ormonts, à Vevey et à Blonay, auteur d'un guide *Valais-Chamonix* (Zurich, 1889, 759 p.) en collaboration avec F.-O. Wolf : I, 304.
- César : I, 249.
- de Chaignon, Xavier (* — le 16 août 1837. - † à Saint-Maurice, le 9 mai 1893.EC.), fils de Victor-Théobald et de Claudine Perrault. Célibataire : I, 313.
- Chambon, demoiselle, maîtresse de pension d'Augustin de Riedmatten à Lyon : I, 319, 323, 363 ; II, 275, 342.
- Chamfort : II, 112.
- Chantal, sainte, v. Jeanne de Chantal, sainte.
- Chappelet, Maurice (1827-1895), fils de Jean-Joseph et d'Adèle Bioley, député, préfet, juge-instructeur, conseiller national : II, 351.
- Chappex, Joseph (* — le 5 septembre 1827. - † à Massongex, le 3 février 1911.EC.), conseiller d'Etat, conseiller aux Etats. ∞ Célestine Delacoste : II, 153.
- Mathilde (* — le 3 juin 1858. - † à Massongex, le 30 mars 1930.

(Chappex)

- EC.), fille de Joseph, conseiller d'Etat, et de Célestine Delacoste. Célibataire : I, 71, 321, 338, 343, 363, 392 ; II, 15, 287.
- Chappuis, demoiselle, en villégiature aux Mayens-de-Sion : II, 88.
- monsieur, en villégiature aux Mayens-de-Sion : II, 77.
- ses deux enfants : II, 77.
- Charles Borromée, saint : I, 261.
- Charles I^{er}, roi d'Angleterre : I, 74.
- Charles VII, roi de France : I, 362.
- Charmot, François, S. J. : I, 117.
- de Chastonay, Charlotte (* — le 9 février 1877. - † à Sierre, le 7 juillet 1951.EC.), fille de Jean-Marie et d'Alice de Werra. ∞ à Sierre, le 20 janvier 1914 (EC) Pierre Berclaz (1859-1950.EC.), fils d'Etienne et de Geneviève Crettol, avocat, sous-préfet : II, 131, 133.
- Eugénie (* — le 9 janvier 1872. - † à Sierre, le 28 juin 1939.EC.), fille de Victor et de Gabrielle de Courten. ∞ en 1900 Charles de Preux, fils de Benjamin : II, 163, 239, 287, 316-320.
- Gabrielle, v. de Chastonay, Victor, madame.
- Jean-Marie (* — le 4 décembre 1845. - † à Sierre, le 4 juin 1906.EC.), fils de Gaspard et de Julie Roten, pharmacien, président du Conseil bourgeois de Sierre, conseiller d'Etat, conseiller aux Etats. ∞ en janvier 1871 (AG) Alice de Werra (1847-1921.EC.), fille de Maurice et de Madeleine de Courten : II, 31, 153, 317.
- sa femme : II, 131, 133.
- Joseph (* à Sierre, le 23 janvier 1880. - † à Berne, le 12 septembre 1937.GP.), fils de Victor et de Gabrielle de Courten, conseiller d'Etat : II, 317, 319-320.
- Marie-Louise (* — le 11 décembre 1873. - † à Sierre, le 23 août 1914.EC.), fille de Victor et de Gabrielle de Courten. Célibataire : II, 287, 316-317, 325.
- Otto (* — le 2 octobre 1875. - † le 3 septembre 1943.EC.), fils de Jean-Marie et d'Alice de Werra, juge cantonal. ∞ I le 21 juillet 1900 (EC) Ida Calpini, fille de Joseph-Marie ; ∞ II à Brigue, le 24 janvier 1905 (EC) Amalia Stockalper, fille de Ferdinand : II, 304.
- Paul (* à Sierre, le 13 décembre 1870. - † à Berne, le 5 novembre 1943.Fp.), fils de Victor et de Gabrielle de Courten, religieux de la Société de Jésus : II, 317.
- Victor (* — le 9 mars 1843. - † à Sierre, le 15 novembre 1892.EC.), fils de Gaspard et de Julie Roten, député, conseiller national. ∞ — le 20 avril 1869 (AG) Gabrielle de Courten (1840-1894.EC.), fille de Louis et de Suzanne de Courten : II, 110-111, 194, 317.
- sa femme : II, 111, 163, 173, 239, 317-319.
- Chatain, Henriette, v. Mme Marie-Immaculée, religieuse franciscaine.
- Chavanis, Amélie, de Lyon, élève à la Ferrandière : I, 161.
- de Chavanne, Alexandrine, élève à la Ferrandière, présidente des Enfants de Marie : I, 64.
- Chouchou, v. de Riedmatten, Eugène.
- Christine de Savoie, 1^{re} femme de Ferdinand II : II, 323.
- Clair, Charles (1835-1899), anc. professeur : II, 180.
- Claude, père (Johann-Josef Scherrer) (1852-1908), de Saint-Gall, capucin, vicaire au couvent de Sion : I, 372 ; II, 302.
- de Clausel, demoiselle, maîtresse de pension à Rome : I, 231, 233, 240, 246, 256.
- Clausen (non identifié) : II, 345.
- Alfred (* à Zermatt, le 25 septembre 1877. - † à Brigue, le 28 mars 1957.EC.), fils de Félix et de Ma-

(Clausen)

- rie Cathrein, Dr en droit, juge cantonal. ∞ à Brigue, le 14 janvier 1907 (EC) *Victoire Perrig*, fille d'Elias : I, 112.
- Félix (* à Saint-Maurice, le 20 mars 1834. - † à Brigue, le 4 septembre 1916.EC.), fils d'Ignace-Joseph et de Catherine Schiner, avocat et notaire, juge à la Cour d'appel, juge fédéral depuis 1891 : I, 398.
- Clo, Joseph, madame, née Wilhelmine Oehler (1842-1894.EC.), fille de Joseph et de Louise Hoffman, veuve de l'ingénieur Joseph Clo (1832-1889.EC.), fils de Joseph et de Julie Pignat : II, 255.
- Liseley (Louise) (* le 19 juillet 1866.Rp.), fille de Joseph et de Wilhelmine Oehler : II, 13.
- Louis (bapt. le 20 juillet 1835.Rp. - † le 4 juillet 1920.EC.), fils de Joseph et de Julie Pignat, employé de chemin de fer, journaliste et compilateur : II, 101.
- Wilhelmine (* le 2 décembre 1863. Rp. - † le 6 septembre 1898. EC.), fille de Joseph et de Wilhelmine Oehler. ∞ en 1888 *Jean Travelletti*, fils de Jean : II, 255.
- Clotert, Pierre, pseudonyme du P. Tharsice Crettol, cap.
- Clotilde, épouse de Clovis : I, 84, 250.
- Clovis, roi des Francs : I, 84.
de Cocatrix, famille : I, 203.
- André (* à Saint-Maurice, le 5 octobre 1867. - † à Saint-Didier en 1917.GCo.), fils d'Oscar et de Marie de Quartéry, caporal dans la garde suisse pontificale. Célibataire : I, 232.
- Caroline (* à Saint-Maurice, le 26 mars 1872. - † à Saint-Maurice, le 2 décembre 1912. GCo.), fille d'Adolphe et de Marie-Cécile Aymon. Célibataire : II, 312.
- Cécile (* à Saint-Maurice, le 2 juin 1863. - † à Saint-Maurice, le 10 décembre 1924.GCo.), fille d'Adolphe et de Marie-Cécile Aymon. Célibataire : II, 312.
- Charles-Marie (* — le 12 août 1855. - † à Polatli, Turquie, le 22 septembre 1891.EC.), fils de Xavier et de Marie Aymon, ingénieur. Célibataire : I, 419, 422-423.
- Georges (* à Saint-Maurice, le 19 février 1865. - † à Saint-Maurice, le 27 mars 1943.GCo.), fils d'Oscar et de Marie de Quartéry, officier de carrière. Célibataire : II, 42.
- Léon (* le 15 mars 1854.Rp. - † à Marsens, FR, le 31 juillet 1904. EC.), fils de Xavier et de Marie Aymon, ingénieur. ∞ le 6 décembre 1886 (EC) *Caroline Aymon*, fille de Charles : I, 261, 386 ; II, 62-63, 72.
- sa femme : I, 299, 335.
- Louis (Loulou) (* le 12 janvier 1859.Rp. - † à Monthey, le 21 février 1931.EC.), fils de Xavier et de Marie Aymon. Célibataire : I, 96-97, 170, 177, 183-186 ; II, 43, 368-369.
- Loulette (Marie-Louise) (* à Saint-Maurice, le 23 janvier 1868. - † en Belgique, en août 1905.GCo.), fille d'Adolphe et de Marie-Cécile Aymon, religieuse de la congrégation de Sainte-Clotilde sous le nom de M^{me} Saint-Maurice : I, 285.
- Mathilde (* le 14 juin 1860.Rp. - † le 29 novembre 1948.EC.), fille de Xavier et de Marie Aymon. ∞ I en 1882 *Oswald de Riedmatten*, fils de Léon ; ∞ II en 1906 *Raoul de Riedmatten*, fils d'Antoine : I, 113, 152, 184, 186, 348 ; II, 256.
- Oscar (* à Saint-Maurice, le 19 mars 1863. - † à Saint-Maurice, le 3 novembre 1941. GCo.), fils d'Oscar et de Marie de Quartéry, chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice : I, 305, 375.

(de Cocatrix)

- Paul (* à Saint-Maurice, le 25 juin 1868. - † à Martigny, le 21 mai 1937.EC.), fils d'Amé-Louis et de Marie Morand, agent de la Banque cantonale, préfet, conseiller d'Etat : II, 42.
- Xavier, madame, née Marie Aymon (* — le 20 octobre 1832. - † le 17 mars 1913.EC.), fille de Germain et de Caroline Schwarzleitner. ○ le 31 mai 1853 (Rp) Xavier de Cocatrix (1825-1876. EC.), fils de François-Joseph et de Catherine de Courten, médecin : I, 184, 186 ; II, 292.
- Colomb, Christophe : I, 228.
- Joséphine (1833-1892), romancière française : I, 88.
- Combalet, Théodore (1798-1873), prêtre et orateur, un des plus fervents disciples de Lamennais : I, 66.
- Comte, Joseph (1837-1907), curé-doyen de Châtel-Saint-Denis 1865-1907, chanoine honoraire de Saint-Maurice : II, 304.
- Confucius : I, 152.
- Constantin, François, v. P. Adolphe, cap.
- Victor (1835-1895), curé d'Ayent depuis 1872 : I, 235, 239 ; II, 352.
- Contat, Antoine (* à Monthey, le 15 décembre 1869.Rp. - † à Berne, le 21 août 1927.EC.), fils de François et d'Henriette de Torrenté, aspirant au notariat en 1891, avocat et notaire, vice-chancelier de la Confédération : I, 346, 394.
- Coppée, François : I, 307 ; II, 242.
- Coquoz, Edouard (1876-1947), élève de Physique au collège de Sion en 1896, avocat et notaire à Martigny : II, 387.
- Marguerite, madame (* — le 4 décembre 1829.Rec.), née Gaillard, épouse de Pierre-Joseph, tailleur à Sion, couturière : I, 273.
- Cottet, Adélaïde, de Lyon, élève à la Ferrandière : II, 70.

- de Courten, famille : I, 342.
- demoiselle, de Conches : I, 78.
- Adèle (* le 2 juin 1858.Rp. - † à Sierre, le 20 mars 1923.EC.), fille d'Adolphe et d'Adélaïde de Courten. ○ le 21 janvier 1883 (EC) Joseph de Preux (1857-1893.EC.), de Venthône, fils de Ferdinand et de Catherine de Preux, notaire : I, 430.
- ses sœurs : I, 430.
- Adolphe (* à Sierre, le 14 novembre 1836.AG. - † aux Mayens-de-Sion, le 23 août 1913.EC.), fils de Louis-Eugène et de Suzanne de Courten, officier au service du Saint-Siège. ○ le 23 octobre 1866 (Rp) Célestine Wolff (1843-1922. EC.), fille de Ferdinand et de Catherine Roten : I, 283 ; II, 134, 194, 212, 320.
- sa femme : I, 283, 329 ; II, 31, 134, 287.
- Adrien (* à Sierre, le 8 février 1806. - † à Sierre, le 24 février 1887.EC.), fils de Maurice et de Justine de Courten, propriétaire. ○ à Saint-Maurice, le 29 avril 1835 (Rp) Laurette de Rivaz (1811-1895.EC.), fille de Benjamin et de Louise Joris.
- sa femme : II, 148.
- Antoinette (* le 1^{er} avril 1893. EC.), fille de Fritz et de Glady d'Odet, veuve de Charles-Marie de Rivaz (1881-1917.EC.). ○ II en 1921, *Louis Wolff*, fils d'Henri, veuf de Charlotte Brenning : II, 149, 232.
- Célestine, v. de Courten, Adolphe, madame.
- Charles-Albert (* le 18 février 1870.Rp. - † le 2 janvier 1947. EC.), fils d'Adolphe et de Célestine Wolff, banquier. ○ le 27 septembre 1897 (EC) *Antoinette de Torrenté*, fille de Flavien : II, 31-32.
- Constance (* à Sierre, le 12 janvier 1862.AG. - † à Paris, le 12 avril 1936.EC.), fille de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz,

(de Courten)

- religieuse des dames de Sainte-Clotilde : I, 107.
- Erasme (* à Sierre, le 20 juin 1807. - † le 19 décembre 1871.GCn.), fils de Pancrace et de Marie-Jeanne Duchemin, officier retraité du service du Piémont. Célibataire : I, 189.
 - Erasme (* à Sierre, le 27 septembre 1868. E.C.C. - † le 22 novembre 1933.EC.), fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, avocat, juge cantonal. ∞ à Monthey, le 18 février 1897 (EC) Amélie de Lavallaz (1868-1960. EC.), fille de Charles et de Léonie Dufour : I, 346, 355, 412 ; II, 37, 104-105, 119, 149, 194, 196-197, 249, 279, 312, 316-317, 328.
 - Eugène-Ernest (* à Sierre, le 12 septembre 1834.AG. - † à Sierre, le 1^{er} octobre 1893.EC.), fils de Louis et de Suzanne de Courten, notaire. ∞ le 11 juillet 1867 (Rp) Louise de Werra, fille d'Alfred : II, 194, 210, 212.
 - Eugénie (* le 24 novembre 1876. Rp. - † à Sierre, le 9 juillet 1954. EC), fille d'Adolphe et de Célestine Wolff. ∞ le 5 mai 1903 (EC) Paul Burgener (1874-1951. EC.), fils d'Adolphe et de Stéphanie Bayard, médecin : I, 212 ; II, 134, 287, 372.
 - François (* le 15 octobre 1872. Rp. - † le 20 juin 1936.EC.), fils de Victor et de Lucie de Riedmatten, chanoine de Sion : II, 357, 371-372.
 - Frédéric (* — le 15 juin 1803. - † le 20 octobre 1895.EC.), fils de Maurice et de Justine de Courten, contrôleur de l'impôt cantonal. ∞ le 7 février 1854 (EC) Marie-Thérèse de Lavallaz, fille d'Antoine : I, 347 ; II, 139, 148-150, 194, 328, 372-374.
 - Frédéric (dit Fritz) (* à Sierre, le 10 février 1863. - † le 22 février 1901.EC.), fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, fille ployé de banque. ∞ à Saint-Maurice, le 22 octobre 1888 (EC) Gladys d'Odet, fille de Maurice : I, 271, 304, 305, 313, 363, 379, 430, 447 ; II, 12, 15, 149, 194, 233, 313, 316, 328, 373.
 - sa femme : I, 302, 312-313, 325, 341, 363, 373, 430, 447 ; II, 12, 15, 232, 313, 316, 328, 378, 381.
 - Guillaume (* le 7 août 1851.Rp. - † à Saint-Maurice, le 20 avril 1913.EC.), fils d'Adolphe et d'Adélaïde de Courten, chanoine de Saint-Maurice : II, 195.
 - Henri (* le 9 octobre 1867.Rp. - † à Einsiedeln, le 13 novembre 1947.EC.), fils d'Adolphe et de Célestine Wolff, religieux bénédictin à Einsiedeln sous le nom de P. Sigismond 1888, professeur au collège, sous-prieur 1919-1926 : I, 186 ; II, 78, 194, 212, 232.
 - Jean-Charles (* à Sierre, le 24 novembre 1870. - † le 16 mai 1934.EC.), fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, avocat, juge cantonal : I, 351, 432-433 ; II, 130, 138, 168, 170-175, 194, 196, 249, 312, 328, 373.
 - Joséphine (* à Sierre, le 17 mai 1859.AG. - † à Paris, le 18 mai 1928.Fp.), fille de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, religieuse des dames de Sainte-Clotilde : I, 292.
 - Julie (* le 1^{er} juin 1860.Rp. - † le 3 juin 1927.EC.), fille d'Adolphe et d'Adélaïde de Courten. ∞ I en 1883 Etienne Wuilloud, fils de Xavier ; ∞ II en 1890 Adrien Ribordy, fils de Louis : I, 293, 309, 325-326.
 - Justine (* à Sierre, le 8 avril 1845. - † à Sierre, le 15 juin 1931. EC.), fille d'Eugène et de Suzanne de Courten. Célibataire : I, 156, 179 ; II, 173-174, 180, 287, 316, 319.
 - Léon (* à Sierre, le 24 avril 1864. AG. - † le 5 décembre 1942.EC.),

(de Courten)

- fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, employé de bureau. ○ le 14 novembre 1904 (EC) Ida Cabrin (1857-1955.EC.), fille d'Antoine et de Madeleine Huser : II, 149, 194, 328.
- Louis (* à Sierre, le 11 novembre 1835.GCn. - † à Nancy, le 4 mars 1937.Fp.), fils de Louis et de Suzanne de Courten, commandant de la garde suisse pontificale. ○ 1886 Anne de Turmel († 1935), fille de Joseph, veuve de Jules de Lesguern (AG) : I, 231-241, 267 ; II, 194-195, 212-213, 402.
 - sa femme : I, 233, 236, 241.
 - sa belle-mère : I, 241.
 - Louis (dit Loulou) (* le 19 juin 1880.Rp. - † à Zurich, le 7 juin 1905.EC.), fils d'Adolphe et de Célestine Wolff, étudiant en médecine, auteur de la *Terre valaisanne* : I, 275-276 ; II, 292, 363.
 - Louise (* — le 10 août 1838. - † à Sierre, le 14 novembre 1903.EC.), fille d'Adrien et de Laurette de Rivaz. Célibataire : II, 194-195.
 - Louise (* — le 13 octobre 1843. - † à Soleure, le 1^{er} septembre 1913.EC.), fille d'Alfred de Werra et de Léonie de Rivaz. ○ en 1867 (Rp) *Eugène-Ernest de Courten*, fils de Louis. Se retire à la Visitation, à Soleure, après le décès de son mari : II, 274.
 - Lucie (* le 17 décembre 1850.Rp. - † le 4 novembre 1925.EC.), fille d'Antoine de Riedmatten et de Stéphanie Asselin de Crèveœur. ○ en 1870 *Victor de Courten*, fils de Pancrace : I, 170, 178-179, 190, 439 ; II, 18, 20, 33, 47, 237, 247, 249, 286, 345-346, 366, 371.
 - Marie (tante Marie) (* le 10 septembre 1820.Rp. - † le 20 janvier 1901.EC.), fille d'Antoine de Lavallaz et de Madeleine de Courten. ○ le 22 février 1843 (Rp) Eugène de Courten (1806-1880.EC.), fils de Pancrace et d'Elisabeth de Courten : I, 273, 433-435, 439 ; II, 17, 21, 44, 74-75, 98, 120, 142, 148, 155, 164, 174, 176-178, 181, 195, 212, 218, 287, 317, 328, 357-358, 361-363, 392.
 - Marie-Thérèse (tante Marie-Thérèse) (bapt. le 15 octobre 1833.Rp. - † le 6 juin 1902.EC.), fille d'Antoine de Lavallaz et de Madeleine de Courten. ○ en 1854 *Frédéric de Courten*, fils de Maurice : I, 113, 137, 305, 331, 341-342, 432-433 ; II, 42, 104, 120, 134, 138, 149-150, 168, 194-195, 202, 319, 327-331, 373-374.
 - Marion ou Mayon (Marie-Laurette) (* à Sierre, le 24 août 1860.AG. - † le 12 juin 1924.EC.), fille de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz. Célibataire : II, 36, 148, 196, 328.
 - Maurice (-Léon-Joseph) (* le 23 mai et † le 2 juin 1891.EC.), fils de Fritz et de Glady d'Odet : I, 385, 389.
 - Maurice (* le 14 novembre 1894.EC. - † à Soleure, le 6 janvier 1945.EC.), fils de Fritz et de Glady d'Odet, ingénieur, colonel d'artillerie : II, 313-314, 316.
 - Paul (* à Sierre, le 28 mars 1873.AG. - † le 21 janvier 1895.EC.), fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, étudiant. Célibataire : II, 81, 99, 129, 133-134, 194, 196, 214, 255, 258, 286, 306-307, 327-331.
 - Paul-Léon-Marie (* le 21 décembre et † le 26 décembre 1895.EC.), fils de Fritz et de Glady d'Odet : II, 378.
 - Pierre (* à Sierre, le 16 novembre 1865.AG. - † à Bordeaux, le 1^{er} décembre 1941.Fp.), fils de Frédéric et de Marie-Thérèse de Lavallaz, prêtre S. M. : II, 149-150, 194-197, 202, 345, 372.
 - Suzanne (* à Sierre, le 14 juin 1841.GCn. - † à Sierre, le 25 sep-

(de Courten)

tembre 1920.EC.), fille de Louis et de Suzanne de Courten. Célibataire : I, 232-233, 235, 237-238, 241 ; II, 131, 134, 163, 173-174, 180, 287, 316.

— Suzanne (Suzon) (* à Sierre, le 15 avril 1877.EC. - † le 7 octobre 1925.EC.), fille de Victor et de Lucie de Riedmatten. Célibataire : I, 190.

— Thérèse (* le 26 avril 1890.EC. - † le 15 mai 1974.EC.), fille de Fritz et de Glady d'Odet. Célibataire : I, 325.

— Victor (* à Solère, le 11 novembre 1810. - † le 24 novembre 1887.EC.), fils de Pancrace et d'Elisabeth de Courten, officier retraité du service du Saint-Siège. ○ le 27 juillet 1870 (EC) *Lucie* de Riedmatten, fille d'Antoine : I, 189, 220.

Cousine Charlotte, v. de Nucé, Charlotte.

Craven, Augustus, madame, née Pauline de la Ferronnays (1809-1891), femme de lettres : I, 123, 322.

Crescentino, Berthe-Catherine (* le 2 décembre 1883.Rp. - † le 24 mai 1908.EC.), fille d'Adrien et de Catherine Zoni. Célibataire : II, 149.

— Catherine (* le 15 février 1850. Rp. - † le 20 avril 1933.EC.), fille de Jean Zoni et de Marianne Cardis. ○ le 14 avril 1873 (EC) Adrien Crescentino (1852-1905. EC.), fils de Joseph et d'Elisabeth Mabillard, caissier municipal à Sion : I, 374-375 ; II, 108, 149, 214.

— une de ses filles : II, 214.

Crettaz, Marguerite (* — le 22 août 1889. - † à Nendaz, le 13 septembre 1908.EC.), fille d'Emile et d'Emilie Bonvin. ○ Eugène Rey, de Lens : I, 411.

Cretton, Alphonsine (* à Sierre, le 28 mai 1873.EC. - † à Wil, SG,

le 12 avril 1952.EC.), fille d'Alphonse et de Stéphanie de Nucé. ○ le 27 avril 1897 (EC) Charles Kessler, fils de Joseph-Laurent et de Marie-Clémentine Acklin, commerçant : II, 265.

— Léonce (* à Sierre, le 28 mars 1871.EC. - † le 15 décembre 1950.EC.), fils d'Alphonse et de Stéphanie de Nucé, ingénieur. ○ le 24 septembre 1901 (EC) *Emma Bruttin*, fille d'Auguste : II, 265.

Cropt, Anita (* à Vouvry, le 29 juin 1862.EC. - † à Vouvry, le 22 mars 1922.EC.), fille d'Hippolyte Pignat et de Françoise Roch. ○ I en 1882 *Edouard Cropt*, fils de Bernard ; ○ II à Vouvry, le 24 mai 1888 (EC) Adolphe Ducrey (1854-1919.EC.), fils d'Henri, négociant : I, 104, 109.

— Bernard (Etienne-) (bapt. à Martigny, le 7 décembre 1798.Rp. - † le 16 janvier 1896.EC.), fils de Bernard-Antoine et de Marie-Joséphine Meilland, Dr en droit, professeur à l'Ecole de droit de Sion 1825-1895. ○ le 26 septembre 1838 (Rp) Fanny Stockalper (1814-1872.Rp.), fille de Maurice et de Françoise Augustini : I, 346, 410 ; II, 81, 83, 85, 95, 165, 171, 181, 293-294, 377-378, 380, 391.

— Edouard (* à Martigny, le 25 septembre 1841.Rp. - † à Batassé, le 6 octobre 1882.EC.), fils de Bernard et de Françoise Stockalper, banquier. ○ à Vouvry, le 17 janvier 1882 (EC) *Anita Pignat*, fille d'Hippolyte : I, 109.

— Edouard (* le 15 novembre 1882. EC. - † à Vouvry, le 5 septembre 1920.EC.), fils d'Edouard et d'Anita Pignat, notaire : I, 109.

— Gabriel (* le 26 mars 1857.Rp. - Absent du pays depuis 1882), fils de Joseph et d'Anaïs Bruttin, notaire : I, 97.

— Joseph (bapt. à Martigny, le 18 mars 1803.Rp. - † le 1^{er} avril 1895.EC.), fils de Samuel et de

(Crompt)

- Julie Riche, rentier. ○ le 4 janvier 1849 (Rp) Anaïs Bruttin (1815-1880.EC.), fille du colonel Joseph-Ignace et de Marguerite de Werra : I, 97, 350.
- Julie (* le 30 mai 1851.Rp. - † le 1^{er} mai 1928.EC.), fille de Joseph et d'Anaïs Bruttin. Célibataire : I, 287-288, 360 ; II, 287.
- Cuchet, Joseph, de Pont d'Ucel, par Aubenas (Ardèche), élève de Mongré, frère puiné de Léon : I, 129.
- Léon, de Pont d'Ucel, par Aubenas (Ardèche), élève de Mongré, frère d'Octavie : I, 129.
- sa mère : I, 129.
- Octavie, de Pont d'Ucel, par Aubenas (Ardèche), élève de la Ferlandière, sœur de Joseph et de Léon : I, 129.
- Curiger, Benoît (* à Einsiedeln, le 5 octobre 1857. - † le 20 juin 1927. GP.), fils de Conrad et de Catherine Oechsle, ingénieur forestier. ○ le 19 septembre 1886 Marie Bonvin, fille d'Isaac.
- sa femme : I, 426-427 ; II, 260.
- Othmar (1888-1963), fils de Benoît, architecte : I, 442.

D

- Dallèves, famille (Raphaël, sa femme et ses enfants) : I, 182, 297, 300, 408 ; II, 39, 71, 81, 104, 120, 176-177, 286, 293-294, 299, 301, 308, 353-354, 364-365, 368, 378, 380-381.
- enfants de Raphaël : Etienne, Fanny, Raphy : I, 102, 182.
- Alexis (* — le 17 mai 1856. - † le 18 février 1894.EC.), fils d'Evarest et d'Elise Briand, négociant : II, 255.
- Etienne (* le 18 février 1873.EC. - † le 1^{er} février 1966.EC.), fils de Raphaël et de Marie Crompt, avocat et notaire. ○ le 14 mai 1900 (EC) Caroline de Riedmat-

- ten, fille de Philomen : I, 102, 117, 177, 217, 406, 410, 414, 416, 418, 422 ; II, 9-12, 23, 39-40, 66, 68, 83, 85, 99, 129-130, 134, 157, 161, 165, 167, 171-177, 181, 184, 186-191, 222, 250, 268-269, 284, 327-328, 335, 347, 349, 357, 360.
- Fanny (* le 17 février 1874.EC. - † le 16 janvier 1902.EC.), fille de Raphaël et de Marie Crompt. ○ en 1900 Louis Evéquo, fils de Maurice : I, 73, 102-103, 177, 195, 233, 298-299, 310-311, 326, 335-338, 343, 349, 381, 383, 389, 393, 397, 408-409, 417-421, 433 ; II, 23, 30, 32, 36-37, 39, 48, 52, 81, 86, 89-92, 95, 98, 118, 129-135, 140, 146, 165, 170-171, 176, 189, 214, 222, 235, 250, 265, 267-269, 284, 310, 345, 347, 352, 360, 368, 390-391.
- Raphaël (bapt. le 17 septembre 1829.Rp. - † le 31 décembre 1895. EC.), fils d'Alexis et de Catherine Stockalper, chancelier d'Etat, président du Pius-Verein. ○ le 16 juin 1867 (EC) Marie Crompt (1839-1925.EC.), fille d'Etienne et de Françoise Stockalper : I, 60, 74, 107, 153, 174, 182-183, 199, 285-286, 310, 329, 353, 386, 390, 410, 418 ; II, 39, 68, 71, 85, 90-93, 98, 104, 122, 130, 135, 165, 167, 173, 181-182, 188, 312, 368, 378-379, 380, 399.
- sa femme : I, 58, 196, 285-286, 305, 310, 323, 337, 346, 353, 373, 389, 393-394, 408-409, 414, 418 ; II, 14, 19-22, 29, 39, 66, 79, 83, 85-86, 90, 98, 124, 135, 148, 165, 167-168, 171, 173, 267, 294, 357-359, 380, 402.
- Raphy (* le 26 janvier 1878.EC. - † le 6 juillet 1940.EC.), fils de Raphaël et de Marie Crompt, artiste peintre. Célibataire : I, 103, 177, 410, 418 ; II, 30, 39-40, 67, 85, 90, 162, 165, 170, 175, 177, 181, 183, 188-189, 201, 263, 284-285, 299, 327, 335, 351, 360, 363, 365, 399.

- Darbellay, Esther (* le 18 mars 1873. Rp. - † le 23 octobre 1964.EC.), fille de Georges et d'Augustine Delaloye. ○ en 1890 *Amédée Dénériaz*, fils d'Alexandre: I, 320.
- Daudet, Alphonse : II, 191.
- Daye, Jeanne (1820-1897), fille de Nicolas et de Marguerite-Jeanne Anzevui, « médecine » ou « mègè » à Hérémece. ○ en 1856 *Jean-Baptiste Bourdin*, fils de Melchior : I, 414 ; II, 302.
- Debons, Gabrielle, élève de Sainte-Clotilde, à Aigle : II, 340.
- Dédèle, v. de Kalbermatten, Adèle.
- Degyer, madame, maîtresse à la Ferrandière (non identifiée) : II, 271.
- Delacoste, Léna (Madeleine) (* le 3 novembre 1877.EC. - † le 24 mars 1910.EC.), fille de Jules et de Marie-Louise de Torrenté. ○ le 4 avril 1904 (EC) Henri Allet (1874-1948.EC.), fils de Louis et de Joséphine Rey, pharmacien : II, 191, 276.
- Marie-Louise (* le 22 décembre 1843.Rp. - † le 13 septembre 1922.EC.), fille d'Alexandre de Torrenté et de Catherine Beeger. ○ I le 15 avril 1863 (EC) Guillaume Stucky, fils de Louis et de Sophie de Quay ; ○ II le 28 février 1874 (EC) Jules Delacoste (1840-1902.EC.), fils de François et de Madeleine Devantéry : I, 217.
- Delacour, Alfred Charlemagne Lartigue, dit - (1815-1883), auteur dramatique : II, 23.
- Delaloye, Gabriel (1869-1950), curé de Massongex 1895, chanoine de Sion 1919, vicaire général 1919-1941 : I, 267.
- Jeanne (* le 5 novembre 1884.EC. - † le 25 juin 1962.EC.), fille de Maurice et d'Odile Delaloye, sœur de l'abbé John Delaloye (1879-1928). Célibataire : II, 141.
- Léonce (1876-1920), fils de Maurice et d'Odile Delaloye, étudiant de philosophie au collège de Sion en 1896, médecin à Monthey : II, 387.
- Louis : I, 419.
- Maurice (1846 - 1895.EC.), fils d'Emmanuel et de Marie Gaillard, cafetier à Sion : II, 325.
- Pauline, v. sœur Marie-Emmanuel.
- Delaporte, le P. Victor, S. J., auteur dramatique : I, 398.
- Delasoie, Maurice (1866-1939), agriculteur à Sembrancher : II, 46.
- Stanislas (1867-1931), agriculteur, voiturier à Sembrancher: II, 46-47.
- Deldevez, Edouard - Marie - Ernest (1817-1897), compositeur de musique : II, 126.
- Delestang, Jeanne, de Marseille, élève à la Ferrandière : I, 161.
- Délèze, Pierre, abbé, historien : I, 292, 406.
- Delpit, Albert (1849-1893), journaliste et littérateur : II, 76.
- Demangeon, Charles-Joseph (1830-1915), frère de Marie, de 1873 à 1891 assistant du supérieur général : I, 87.
- Dénériaz, dames : II, 152.
- monsieur (non identifié) : II, 242.
- Alexandre (bapt. le 15 novembre 1830.Rp. - † le 6 février 1885.EC.), fils d'Amédée et d'Amélie Ducrey, propriétaire, président du Conseil bourgeoisial de Sion 1871-1885 : I, 58-59.
- Alexandre (* le 19 mars 1889.EC. - † le 20 janvier 1896.EC.), fils de Paul et de Bertha Selz : II, 381.
- Aline-Joséphine (* le 27 avril 1896.EC.), fille d'Amédée et d'Esther Darbellay. Célibataire : II, 391.
- Amédée (* le 1^{er} juillet 1860.EC. - † le 9 septembre 1918.EC.), fils d'Alexandre et de Joséphine Bonvin, avocat, président du Conseil bourgeoisial 1897-1918. ○ le 1^{er} décembre 1890 (EC) *Esther Darbellay*, fille de Georges : I, 320.
- sa femme : I, 312, 320 ; II, 391.

(Dénériaz)

- Angèle (* le 16 octobre 1870.Rp. - † le 28 mars 1946.EC.), fille de Nestor et de Marie-Louise Perrollaz. ○○ en 1894 *Georges de Quay*, fils de Maurice : II, 111, 263.
- Blanche (* le 14 octobre 1871.Rp. - † à Soleure, le 14 mars 1930.EC.), fille d'Ernest et de Madeleine Müller, religieuse visitandine sous le nom de sœur Marie-Bernard : II, 56, 181.
- son père : II, 181.
- sa mère : II, 181.
- Jules (* le 13 mars 1862.Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 25 août 1918.EC.), fils d'Alexandre et de Joséphine Bonvin, médecin. ○○ le 28 avril 1890 (EC) *Anna de Nuce*, fille de Gustave : II, 56.
- Paul (* le 7 septembre 1857.Rp. - † le 31 octobre 1913.EC.), fils d'Alexandre et de Joséphine Bonvin, marchand de vin. ○○ le 7 novembre 1887 (EC) *Bertha Selz*, fille de Melchior : II, 164, 171, 208.
- Dennery, Adolphe (1811-1899), auteur dramatique : II, 13.
- Dépassel, Hermann, époux d'Alice Oppliguer, pianiste : I, 402.
- Depret, Juliette (1838-1913), mère, religieuse du Sacré-Cœur, supérieure à la Ferrandière jusqu'en 1890 : I, 64, 92, 117, 168, 267, 272.
- Derivaz, Joseph (1843-1895), vicaire d'Ayent depuis 1884 : II, 352.
- Deruaz, Joseph (1826-1911), évêque de Lausanne et Genève depuis 1891 : II, 384.
- son chancelier : II, 384.
- Desaugiers, Marc-Antoine (1772-1827), auteur dramatique : I, 76.
- Descours, monsieur, père de Louise et d'Elisabeth : I, 118.
- Elisabeth, de Lyon, élève à la Ferrandière : I, 119, 161.
- Louise († le 5 août 1882), de Lyon, élève à la Ferrandière : I, 102, 118, 178.
- sa grand-mère : I, 118.
- Dethel, demoiselle, tertiaire à Dijon : II, 26.
- Detorrenté, Joseph-Marie (1857-1899), notaire à Monthey : I, 324.
- Deucher, Adolf (1831-1912), Dr méd. et Dr jur., conseiller fédéral de 1883 à sa mort : II, 103.
- Didac, saint, franciscain espagnol : II, 338.
- Didier, G., rédemptoriste : I, 424.
- Dirac, madame, marchande de mode, de passage à Sion : I, 311.
- Dodelet, v. de Torrenté, Edouard.
- Dollinger, demoiselle, sans doute ancienne élève de la Ferrandière : I, 137.
- Donizetti, Gaetano, compositeur de musique : I, 261.
- Donnet, André : I, 179-181, 309, 319, 321, 411, 419 ; II, 92, 106, 188, 315, 403.
- von Dormeyer, Tonie, Allemande, fiancée à Henri Roten : I, 306, 318.
- Dormi, comte ou vicomte français en séjour prolongé à Sion avec sa famille : I, 286, 288, 322.
- Dreyfus, Abraham (1847-1926), auteur dramatique : I, 170.
- Drot, Hélène, élève à la Ferrandière : I, 178.
- Droz, Gaspard (1831-1896), propriétaire, rentier à Martigny : II, 307-308.
- Dubuis, famille : II, 33.
- du moulin, famille : I, 348 ; II, 42.
- Célestine (bapt. le 19 juin 1834.Rp. - † le 19 avril 1905.EC.), fille de Pierre Evéquo et d'Angélique Duc, veuve de François Dubuis : I, 224, 227, 230, 236, 240, 246 ; II, 79.
- sa fille : II, 79.
- Edouard (* à Conthey, le 20 mars 1864.EC. - † le 6 décembre 1901.EC.), fils de François-Adrien et de Célestine Evéquo, avocat. ○○ le 24 avril 1892 (EC) *Louise de Kalbermatten*, fille de Joseph : I, 446 ; II, 34, 247.

(Dubuis)

- sa femme : II, 287.
- François (* le 12 mai 1893.EC. - † à Lausanne, le 1^{er} décembre 1962.EC.), fils d'Edouard et de Louise de Kalbermatten, médecin-dentiste : II, 153, 247.
- Hélène (* à San José, Argentine, le 14 avril 1873.EC. - † le 6 février 1960.EC.), fille de François-Baptiste et de Philomène Deymona. ○ en 1894 *Camille Selz*, fils de Melchior : II, 208.
- Léontine (* le 22 novembre 1857. Rp. - † le 30 novembre 1936.EC.), fille de François-Adrien et d'Amélie Evéquo. Célibataire : I, 189, 298 ; II, 15, 64, 390.
- Marie (-Emilie) (* à Savièse, le 19 novembre 1858.EC. - † le 5 juin 1882.EC.), fille de François-Adrien et d'Amélie Evéquo. ○ en 1879 *Jules Ducrey*, fils d'Henri : I, 92 ; II, 15.
- Marie-Thérèse, v. sœur Rose, religieuse franciscaine.
- Pauline (* à Conthey, le 6 mars 1870.EC. - † le 12 février 1960.EC.), fille de François-Adrien et de Célestine-Joséphine Evéquo. ○ en 1890 *Joseph Ribordy*, fils d'Antoine : I, 320, 340.
- sa famille : I, 410.
- Ducrey, César (* — le 25 mars 1811. - † le 15 janvier 1897.EC.), fils de Claude-Marin et de Catherine Passy, anc. capitaine au service de Naples. ○ le 11 août 1875 (Rp) *Elisa Wuilloud*, fille de Pierre-Xavier : II, 175.
- sa femme : I, 312 ; II, 175, 238.
- Elisa (* le 31 mars 1850.Rp. - † le 6 mars 1917.EC.), fille de Pierre-Xavier Wuilloud et de Joséphine Penon. ○ en 1875 *César Ducrey*, fils de Claude-Marin : I, 155, 312 ; II, 175.
- Emilie (* le 27 juillet 1858.Rp. - † le 24 février 1930.EC.), fille de

- Ferdinand et d'Emilie Duc. ○ en 1881 *Charles de Torrenté*, fils de Charles-Louis : I, 71, 103, 108 ; II, 133, 175.
- Eugène (* le 16 mars 1891.EC. - † à Lutry, le 17 janvier 1975.EC.), fils de François et de Virginie de la Pierre, médecin : II, 93, 175, 286.
- Ferdinand (* — le 24 avril 1806. - † le 18 avril 1887.EC.), fils de Joseph et de Marie-Josette Passy, anc. officier au service de Naples. ○ le 19 mai 1853 (Rp) Emilie Duc (1818-1877.EC.), fille de Jean-Baptiste et d'Antoinette de Nuccé, veuve de Joseph Duc : I, 202.
- François (* à Naples, le 22 mai 1859. - † le 21 août 1933.GM.), fils de Joseph et d'Amalia Mazzoni, médecin. ○ le 30 avril 1890 (GM) *Virginie de la Pierre*, fille de Maurice : I, 297 ; II, 32, 106, 181, 239.
- Henri (* le 24 mai 1882.EC. - † le 9 septembre 1939.EC.), fils de Jules et de Marie Dubuis, banquier : I, 88, 90.
- Jules (* le 27 mai 1846.Rp. - † à Lausanne, le 11 avril 1905.EC), fils d'Henri et d'Hortense Morand, avocat, conseiller d'Etat. ○ le 7 octobre 1879 (EC) *Marie Dubuis*, fille de François-Adrien : I, 88, 369 ; II, 33, 153, 273.
- sa femme : I, 88, 90.
- Maurice (* aux Mayens-de-Sion, le 12 juillet 1893.EC. - † le 11 octobre 1975.EC.), fils de François et de Virginie de la Pierre, ingénieur : II, 172, 174-175.
- Du Fay, Isabelle (* à Bourbon, Vendée, le 11 mars 1829.GM. - † le 6 octobre 1891.EC.), fille de Louis Macognin de la Pierre et de Virginie de Preux. ○ à Saint-Maurice, le 21 novembre 1849 (Rp) Charles-Louis Du Fay (1813-1882.EC.), fils de François-Emmanuel et de Judith Du Fay de Lavallaz : I, 89, 421-422, 434, 438-439.

- Dufour, Charles, madame, née Marie Duc (* le 20 juin 1840.Rp. - † à Monthey, le 7 avril 1899.EC.), fille de Joseph et d'Emélie Duc, veuve de Charles Dufour (1839-1898.EC.), fils de Pierre-Marie : II, 396.
- Du Grosriez, famille: II, 294-295, 300.
— père : II, 294.
— mère : II, 294.
— petite fille : II, 295.
- Dumont, Marius (1873-1914), ingénieur à Bramois : II, 339.
- Dumoulin, Germain (1841-1930), jésuite, recteur de la famille de Courten, à Sierre, 1880 : I, 117, 402, 411 ; II, 67, 77, 226, 338, 404.
- Dupont, Emile (1841-1901), chirurgien en chef de l'Hôpital cantonal à Lausanne de 1876 à 1887 : I, 99-100.
- Duquaire, Marie, de Villefranche, élève à la Ferrandière : I, 162.
- Duruz, Albert (* à Estavayer, le 16 octobre 1860.EC. — † à Fribourg, le 18 juillet 1945.Fp.), fils de Claude-Joseph et de Madeleine-Marie Urfer, écrivain valaisan sous le pseudonyme de Solandieu. ○ le 4 février 1891 (EC) *Marie Haenni*, fille de Pierre : I, 306 ; II, 234, 264-265.
— sa femme : II, 108, 149, 234, 264, 381.
- Dussex (non identifié) : II, 387.
- Dutheil, Eugénie, comtesse de La Rochère, femme de lettres : I, 287.
- Duval, François (* à Commugny, VD, le 24 mai 1869.Rp.○. — † le 5 décembre 1937.EC.), fils d'Adrien et de Virginie Foa, artiste peintre. ○ le 24 novembre 1903 (Rp) *Elisa de Sépibus*, fille de Théodore : I, 432 ; II, 79-80, 189-191, 389.
- E
- Eccœur, Adrien (1845-1903), curé de Troistorrents de 1875 à sa mort : I, 232.
- Edouard, monsieur, v. Wolff, Edouard.
- Elisabeth, impératrice d'Autriche-Hongrie : II, 130.
- Elisabeth, reine d'Angleterre : I, 337.
- Elisabeth, sœur de la Charité, à Naples : I, 248-249.
- Elvire, v. de Riedmatten, Elvire.
- Emilie, v. Ducrey, Emilie (○ Charles de Torrenté).
- Emmanuel, sœur, v. sœur Marie-Emmanuel.
- Erckmann-Chatrion (Emile Erckmann et Alexandre Chatrion) : I, 393.
- Erné, Lina, v. Gessler, Lina, madame.
- Ernest, v. Stockalper, Ernest.
- Escher, Adolphe (1882-1897), chanoine de Sion 1876 : II, 195, 332.
- d'Espiney, Charles, écrivain français : I, 64.
- Esseiva, Léon-Henri (1854-1925), chanoine, puis prévôt de la collégiale Saint-Nicolas à Fribourg : I, 225.
- Eugénie, v. Joris, Eugénie.
- Evéquo, Anne (* le 27 juin 1870.Rp. — † le 8 mai 1973.EC.), fille de Maurice et d'Antoinette Roten. Célibataire : II, 357.
— Henri (* le 1^{er} octobre 1860.Rp. — † le 14 février 1953.EC.), fils de Maurice et d'Antoinette Roten, ingénieur forestier. Célibataire : I, 224 ; II, 265.
— Louis (* le 20 juillet 1865.EC. — † à Conthey, le 10 octobre 1905.EC.), fils de Maurice et d'Antoinette Roten, banquier. ○ I le 23 avril 1900 (EC) *Fanny Dallèves*, fille de Raphaël ; ○ II le 19 septembre 1904 (EC) *Henriette de Torrenté*, fille de Robert : I, 283.
— Maurice (* — le 20 septembre 1824. — † le 30 mai 1889.EC.), fils de Jean-Pierre et d'Angélique Duc, avocat, député, conseiller aux Etats. ○ le 8 juin 1857 (Rp) Antoinette Roten (1839-1914.EC.), fille d'Antoine-Louis et de Joséphine de Gottrau : I, 283, 355.

(Evéquois)

- sa femme : I, 148, 283, 285-286.
- Pierre-Marie (1851-1953), de Conthey, religieux rédemptoriste : II, 353, 357.
- Raymond (bapt. le 14 mai 1863. Rp. - † le 19 juin 1945.EC.), fils de Maurice et d'Antoinette Roten, avocat et notaire, conseiller national. ∞ aux Mayens-de-Sion, le 19 août 1889 (EC) Joséphine Dubuis (1867-1945.EC.), fille de François-Adrien et de Célestine Evéquois : I, 283, 393, 418, 439 ; II, 34, 111, 242, 263-264, 348.
- sa femme : I, 418, 439.
- Exhenry, Théophile (1865-1926), lieutenant au bat. 12 en 1892, hôtelier à Champéry : II, 46.
- Expupère, père (Martin Rey) (1839-1916), capucin : II, 352-353.

F

Fama, famille : I, 98.

- Adolphe (* à Saxon, le 3 avril 1853.EC. - † à Lausanne, le 8 mars 1940.Fp.), fils de Joseph et de Jeanne Vellino, officier de carrière. ∞ I à Paris, le 23 novembre 1881 (EC) Jeanne-Emilie-Nelly Millet (* à Poitiers, le 29 janvier 1864.ECCO.), fille de René et d'Eléonore Dutour. Divorce prononcé le 5 mars 1885 (ECCO) : I, 96 ; II, 50 (?).
- Fardel, Pierre (1835-1899), curé de Vex de 1870 à sa mort : I, 178, 382, 410 ; II, 59, 71, 85, 87, 126, 151-152, 169, 172, 214-215, 294, 349, 351-352, 367, 398.
- Faust, Georges (* — le 8 février 1856. - † le 24 août 1916.EC.), fils de François-Joseph et d'Anne-Marie Nigg, pharmacien : I, 392 ; II, 37.
- Favre, demoiselle, sœur de Charité à Lyon : II, 342.
- Christophe : II, 200, 276.
- Germain, v. P. Marcellin, cap.

- Fayollat, Henri (1834-1896), S. J., prédicateur à la Ferrandière : II, 290.
- Félix, Célestin-Joseph (1810-1891), prédicateur jésuite : I, 97.
- Ferdinand II, roi de Naples : II, 323.
- Ferrazino, Joseph (1851-1899), curé de Montreux : I, 296.
- Flora, servante chez Marie-Louise Stockalper : II, 84, 161.
- Follonier, Antoine (1838-1887), de Saint-Martin, prêtre séculier, gardien et ermite de Valère : I, 198 ; II, 106.
- Fontoynt, Victor, S. J. : I, 117.
- Forel, Auguste : I, 183.
- de la Forest-Divonne, Lucile (1847-1933), mère, religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrandière : I, 83, 102, 116, 140, 159-160, 223, 275-278.
- Foucher Paul (1810-1875), auteur dramatique : II, 126.
- Fougerat, Louis, ami d'Augustin de Riedmatten et son condisciple aux Facultés catholiques de Lyon : II, 189-190, 285, 287, 388, 389.
- son frère : II, 287.
- Fourneau, Norbert (1853-1910), dominicain qui prêche à Sion en 1895 : II, 344.
- Fournier, Joseph, abbé : I, 412.
- Fracheboud, André, père OCR : I, 122 ; II, 195.
- Franc, demoiselles: Ernestine, Athalie, Esther et Laure, filles de Léon (1822-1902), pharmacien à Monthey, et d'Elisa Corboud : I, 143.
- Marie-Laure (* à Monthey, le 30 octobre 1864.Rp. - † le 7 juillet 1947.EC.), fille de Léon et d'Elisabeth Corboud. ∞ en 1887 Franz de Sépibus, fils de Théodore : I, 210.
- Nathalie (au baptême prénommée Athalie) (* à Monthey, le 3 mai 1861.Rp. - † à Monthey, le 20 septembre 1908.EC.), fille de Léon et d'Elisabeth Corboud. Célibataire : II, 265.

- Franciolini, César (1847-1895), fils de Jules et de Crescence Spahr, boulanger à la rue du Rhône et aux Mayens-de-Sion : I, 405.
- François I^{er}, roi de Naples : I, 250.
- François II, roi de Naples : II, 323.
- François d'Assise, saint : I, 265.
- François de Sales, saint : I, 279.
- François-Xavier, saint : I, 194, 235, 265.
- Françoise Romaine, sainte : I, 233.
- François-Joseph, empereur d'Autriche : II, 130.
- Françoise, sœur, v. Joris, Eugénie.
- Frank, Gustave (1848-1925.EC), cordonnier allemand établi au Grand-Pont, à Sion : I, 270.
- Franscini, Elisabeth (* — le 2 mars 1819. - † le 23 novembre 1898.EC.), fille de Jean-Pierre Morisod et d'Anne-Marie Mottet. ∞ le 22 juin 1848 (Rp) Joseph Franscini (1824-1897.EC.), fils de Ferdinand et de Judith Bianchetti, gypseur : I, 444.
- Franzoni, Albert (1857-1931), dentiste à Sion, peintre genevois : II, 188.
- Frasseren, Catherine (* le 5 février 1871.Rp.), fille de Cyprien et d'Ange-Marie Russi. ∞ le 16 janvier 1893 (EC) Martin Ebner, fils de Martin et de Marie-Anne Beck, coiffeur à Monthey : II, 108, 394-395.
- Cyprien, madame, née Ange-Marie Russi (* — le 28 septembre 1840. Rec. — † le 16 juin 1918.EC.), fille de Joseph et de Catherine Riva, marchande de mode à la rue de Savièse, à Sion. ∞ le 17 novembre 1866 (EC) Cyprien Frasseren (1836-1900.EC.), fils de Frédéric et de Rosalie Gay : II, 234.
- Freppel, Charles-Emile (1827-1891), évêque d'Angers : I, 165.
- Froelich, Lorenz (1820-1908), peintre, graveur, dessinateur danois : II, 120.
- Fullerton, lady Georgina (1812-1885), romancière anglaise : I, 322, 344.

G

- Gabioud, Joseph (* le 15 mai 1861. Rp. - † le 16 janvier 1916.EC.), fils d'Etienne et d'Hortense Bovier, notaire, vice-président de la Société d'agriculture. Célibataire : II, 32, 34.
- Pierre (-Marie-Frédéric) (* le 21 janvier 1866.Rp. - † le 14 avril 1901.EC.), fils d'Etienne et d'Hortense Bovier, propriétaire. ∞ le 14 mai 1891 (EC) *Elise Zimmermann*, fille de Jacques : I, 386-387; II, 80.
- Gabriel, ange : I, 258.
- Gabrielle..., élève à la Ferrandière : I, 193.
- Gabrielle, sœur (Elisa Beuret) (1855-1926), religieuse ursuline : I, 175, 188.
- Gaëtan, saint : I, 234.
- Gaillard, Cécile, v. sœur Agathe.
- Emile (1833-1896), notaire à Orsières, puis à Sembrancher, député au Grand Conseil 1869-1873, 1877-1881 et 1885-1893, conseiller national 1887-1896 : I, 314.
- Galerini, Antoine (* le 20 septembre 1841.Rp. - Emigré en Argentine), fils d'Ange-Marie et de Marie-Josèphe Bircher, libraire à Sion : I, 107, 368.
- Galien, Adèle (1846-1901), mère, religieuse du Sacré-Cœur à la rue Boissac à Lyon : I, 118.
- Gallais, Charles, rédacteur à *l'Eclair*, à Paris, et sa femme : II, 374, 383-384.
- Ganios (non identifié) : II, 336.
- Maximilien (1818-1887.EC.), fils de François-Emmanuel et de Françoise Dupraz, journalier à Maragnenaz : I, 81 (?).
- Garbely, Jeanne (* à Ulrichen, le 28 mai 1857.ECCO. - † le 27 février

(Garbely)

- 1937.EC.), fille naturelle de Catherine Imfeld, servante chez Madame Philomen de Riedmatten. ○ le 22 mars 1881 (EC) Ferdinand Werlen (1858-1941.EC.), fils de Ferdinand et de Catherine Meyer, tonnelier : I, 57, 402 ; II, 84, 154, 161, 362, 392, 402.
- sa fille Anna : I, 402.
- Garibaldi, Giuseppe : I, 96, 249.
- Garin, Marie - Joséphine, madame (1845-1914), libraire à la Corraterie, à Genève : I, 64.
- Gaspoz, Antoine, abbé : II, 187.
- Gattlen, Ferdinand (1833-1902), aumônier de l'hôpital de Sion de 1878 à sa mort : I, 205 ; II, 141.
- Gaume, Jean-Joseph (1802-1879), théologien et écrivain français : II, 149.
- Gauthier, Joseph (1827-1902), président du Conseil municipal de Vex 1875-1892 : I, 318.
- Gauye, Jean (1854-1912), curé de Nendaz de 1889 à 1897 : II, 259.
- Gay, Delphine, v. de Girardin, Emile, madame.
- Geneviève, sainte : II, 233.
- Germain, Jeanne, de Fleurie (Rhône), élève à la Ferrandière : I, 118.
- Germanier, simple : II, 146.
- Gessler, Lina, madame (* — le 29 septembre 1859. - † le 21 octobre 1921.EC.), fille de Philippe Erné et de Joséphine Peyer. ○ le 20 novembre 1878 (EC) Charles Gessler (1850-1908.EC.), fils de François-Joseph et de Marie-Véronique Keller, imprimeur : II, 192.
- Ghika, Grégoire : I, 69, 215 ; II, 284-285.
- Gilbert, Nicolas (1751-1780), poète français : I, 170.
- Gilliard, Alfred, *erreur probable pour* André (1873-1895.EC.), fils d'Edmond et de Marie Malherbe : II, 165.
- Gillioz, Madeleine (1815-1895.EC.), fille d'Etienne et de Marie-Madeleine Zuber, ménagère. Célibataire : II, 336-337.
- Giordano-Thomaso, famille : I, 248, 255.
- de Girardin, Emile, madame, née Delphine Gay (1804-1855), femme de lettres : I, 140.
- Glady, v. d'Odet, Glady.
- Glasson, demoiselle, de Fribourg : II, 150-153.
- sa mère : II, 150.
- Gobelet, Jeanne-Françoise (* — le 8 novembre 1825. - † le 13 février 1903.EC), fille de Jean-Charles et de Jeanne Luyet. ○ François Reynard, fils de Gabriel : I, 63.
- Goffiné, Léonard (1648-1719), écrivain religieux populaire dont le *Bréviaire du Chrétien* a été traduit dans toutes les langues : II, 247.
- Gollet, famille : I, 374 ; II, 213.
- Anna (* le 29 avril 1886.EC. - † le 24 mars 1906.EC.), fille de Balthasar et d'Eugénie Delaloye. Célibataire : II, 214.
- Balthasar (* — le 6 janvier 1847. - † le 22 octobre 1915.EC.), fils de François et de Christine Delaloye, camionneur. ○ Eugénie Delaloye (1849-1908.EC.), fille de François : II, 392.
- Octavie (* le 10 août 1875.Rp. - † le 7 septembre 1899.EC.), fille de Balthasar et d'Eugénie Delaloye. Célibataire : I, 164 ; II, 213.
- Golliard, Madeleine, v. sœur Marie-Emmanuel.
- Gotzaldi (ou Gozzaldi), « photographe des Mayens » : II, 361, 380.
- Grand-maman, v. de Kalbermatten, Adèle, née Taffiner.
- Grand-papa, v. de Riedmatten, Augustin, général.
- Grangé, Eugène (1810-1887), auteur dramatique : I, 366 ; II, 13.

Grasso, famille : II, 100.

- Aline (* le 1^{er} mars 1859.Rp. - † le 8 décembre 1943.EC.), fille de Barthélemy et de Jérôme Grasso. ∞ en 1885 *Othon Wolf*, fils de Ferdinand : I, 154, 157.
- Barthélemy (* le 20 août 1857.EC∞. - † le 26 juin 1901.EC.), fils de Barthélemy et de Jérôme Grasso, commerçant. ∞ à Corsier, VD, le 14 septembre 1892 (EC) Julia-Louise Cavin (1872-1942.EC.), fille de Jean-Daniel et de Fanny-Emilie-Louise-Jenny Henry : II, 100.
- sa femme : II, 100.
- Sylvie (Marie-) (* le 29 mars 1863.Rp. - † le 9 janvier 1932.EC.), fille de Barthélemy et de Jérôme Grasso. Célibataire : II, 100.

Graven, Alexis (* le 6 avril 1867.Rp. - † le 2 mars 1933.EC.), fils de Jean-Baptiste et de Marie Calpini, avocat et notaire, conseiller municipal, juge cantonal. ∞ à Brigue, le 23 octobre 1894 (EC) *Marie Stockalper*, fille de Ferdinand : II, 310-311, 335.

- sa femme : II, 335.
- Jean-Baptiste (* — le 20 février 1839. - † le 19 février 1907.EC.), fils de Jean-Baptiste et de Catherine Nanzer, avocat, conseiller d'Etat. ∞ le 26 mai 1866 (Rp) Marie Calpini (1846-1925.EC.), fille de Joseph et de Marie-Josèphe Imfeld : II, 311.

Grenat, Pierre-Antoine (1824-1905), chanoine de Sion, historien : I, 138, 287 ; II, 214, 332.

- sa sœur religieuse : I, 138.

Grenouillet, madame, de Porrentruy, zélatrice de la Garde d'honneur : I, 295.

Gribouille, type de sottise, d'imbécillité : I, 296.

Grisogono, Joseph (1848-1903.EC.), hôtelier à Saint-Maurice : II, 120.

Gross, demoiselle (non identifiée) : II, 70.

Grüter, Sebastian : II, 304.

Guéranger, Prosper (1806-1875), bénédictin français : I, 347.

Guerlac, Othon : II, 112.

Guillaume II (1859-1941), empereur d'Allemagne : II, 127, 134.

de Gumpertz, Marguerite (1844-1883), mère, religieuse du Sacré-Cœur à la rue Boissac à Lyon : I, 118.

H

Haas, Leonhard (1833-1906), évêque de Bâle depuis 1888 : II, 384.

Haenni, Charles (* le 7 juillet 1867.Rp. - † le 18 février 1953.EC.), fils de Pierre et de Françoise Tavernier, organiste, compositeur de musique. ∞ à Beaulon, Allier, le 20 avril 1892 (EC) Marie-Léonie Wild (1867-1949.EC.), fille d'Antoine et de Françoise Hopfner : II, 121, 153, 234, 262-265, 387.

- sa femme : II, 263.
- Joséphine (* le 27 mai 1861.Rp. - † le 26 novembre 1932.EC.), fille de Pierre et de Françoise Tavernier. ∞ le 22 février 1886 (EC) Philippe Andenmatten (1857-1901.EC.), fils de Donat et de Catherine de Kalbermatten, notaire : II, 381.
- Marie (* le 21 février 1857.Rp. - † le 3 juin 1936.EC.), fille de Pierre et de Françoise Tavernier. ∞ en 1891 *Albert Duruz*, fils de Claude-Joseph : I, 306.
- Pierre (* — le 27 avril 1831. - † le 4 mai 1899.EC.), fils de Pierre et de Thérèse Eggo, armurier. ∞ le 15 septembre 1856 (Rp) Françoise Tavernier (1826-1894.EC.), fille d'André et de Françoise Debons.
- sa femme : II, 213.
- Pierre (* le 5 mai 1893.EC. — † à Brigue, le 18 mai 1918.EC.), fils de Charles et de Marie-Léonie Wild, chimiste : II, 153.

(Haenni)

- William (* le 19 novembre 1869. Rp. - † le 1^{er} août 1937.EC.), fils de Pierre et de Françoise Tavernier, ingénieur. ∞ le 23 septembre 1895 (EC) *Hélène Zimmermann*, fille de Xavier : II, 336.
- Hahn, Christophe (1844-1925), né à Genève, pasteur de l'Eglise réformée à Sion de 1881 à 1892 : I, 357 ; II, 80.
- sa femme : II, 80.
- Halévy, Ludovic (1834-1908), romancier et auteur dramatique : II, 36.
- Hallenbarter, François (1850-1894. EC.), recteur de Saint-Jacques, à Sion : II, 181, 262, 303.
- Hareng, Paul, personnage fictif : I, 416.
- Harent, Clémentine (1870-1924), de Lyon, élève à la Ferrandière, puis religieuse du Sacré-Cœur : I, 187.
- Hauger, Victor (1845-1915), rédemptoriste, supérieur du Pensionnat d'Uvrier 1880-1893 : II, 248.
- Haymoz, dame, marchande de mode, de passage à Sion : I, 165.
- Henri, saint : I, 103.
- Hercule : I, 259.
- Héritier, dame (non identifiée) : II, 392.
- Marie, vendangeuse en 1893 : II, 207.
- Heymann, Marie-Noëlle, religieuse franciscaine à Sion : I, 166.
- Hilaire, père (Alfred Baechler) (1861-1923), de Praroman, FR, capucin au couvent de Saint-Maurice : I, 372.
- Holopherne : I, 249, 362.
- Huguet, Henri, auteur dramatique : I, 366.
- Humbert I^{er}, roi d'Italie : I, 250 ; II, 134.
- Huot, François, bénédictin : I, 204.
- Ida, petite amie de Caroline de Riedmatten, à Loèche-les-Bains : I, 95.
- Ignace de Loyola, saint : I, 234.
- Imbiederland, Pierre (* — le 22 avril 1846. - † le 16 janvier 1916.EC.), fils de Joseph et de Louise Ritz, cafetier : II, 374.
- Imesch, Dionys (1868-1947), chanoine de Sion 1917, historien : I, 64, 69.
- Imfeld, Catherine (* — le 10 février 1821. - † le 14 mai 1896.EC.), fille de Pierre et d'Ursule Imoberdorf. Célibataire : II, 392.
- Rosine (* — le 24 avril 1832.Rec.), fille de Pierre et d'Ursule Imoberdorf, servante chez Henriette de Riedmatten : I, 59, 95, 159, 342 ; II, 59, 181, 193, 213, 228, 249, 308, 370, 392.
- Immer, pensionnat installé à la Berlettaz, aux Mayens-de-Sion : II, 87-88.
- Imoberdorf, Johann-Baptist (1840-1913.EC.), lieutenant-colonel de la garde suisse pontificale : I, 237.
- Ineichen, Eugène (1834-1907.EC.), de Macugnaga, soldat au service de Naples, employé à l'hôpital de Sion, « ermite » de Longeborgne de 1878 à sa mort : I, 360, 437 ; II, 219, 346-347.
- Isaac : II, 71.
- Isabelle, sœur (Renée-Sophie Legros) (1865-1892), de Craon (Mayenne), religieuse des Dames franciscaines : II, 58, 81.
- Iselin, Isaac (* à New York, le 20 avril 1833. - † à Lausanne, le 13 décembre 1894.EC.), fils d'Isaac et d'Aimée-Jeanne-Suzanne-Emilie Roulet, veuf d'Eugénie Senn, directeur de la Fabrique de tabacs, à Sion. ∞ II le 17 septembre 1888 (EC) Cécile Wuilloud (1853-1929. EC.), fille de Philippe Buffat et de Marie Englerth, veuve de Xavier Wuilloud : I, 204 ; II, 322.

J

Jacob : II, 71.

Jacquier, métral : I, 435-436.

— Adrien (1854-1898.EC.), abbé, professeur au collège de Sion : I, 178, 180, 182, 305 ; II, 80, 84, 87, 172-173, 180, 191, 294-295, 305, 328, 359, 361, 364-368, 402.

Jardinier, Adrien (* à Monthey, le 15 avril 1808.Rp. - † le 26 février 1901.EC.), fils de Pierre-Joseph et de Marie-Catherine Pinguet, chanoine de Sion 1865, évêque de Sion 1875 : I, 65, 135, 309, 330, 388, 422 ; II, 43, 191, 255, 330, 333, 384.

— Philomène (* à Monthey, le 2 mai 1837.Rp. - † le 13 juin 1913.EC.), fille de Pierre-Antoine et d'Angélique Donnet, nièce de l'évêque. Célibataire : II, 255.

Jean, saint, apôtre : I, 217 ; II, 64, 197, 272, 393, 403.

Jean Bosco, saint (1815-1888), fondateur des Salésiens 1845 : I, 64.

Jean, Jérémie (1859-1926), vicaire 1894, puis curé de Sion en 1915 : II, 305, 327-328.

Jean-Jean, v. Wolff, Jean.

Jeanne d'Arc : I, 92.

Jeanne de Chantal, sainte : I, 85-86, 88, 265.

Jeanne-Françoise, sœur (Julie Monneret) (1835-1892), de Genève, supérieure de la Visitation, à Fribourg, de 1883 à 1889 : I, 264-267, 274-275, 278-279, 291-292.

Jeanne-Madeleine, religieuse de la Visitation à Fribourg : I, 263.

Jenny, Hans : II, 315.

Jérémie, père (Barthélemy Bornet) (1834-1891), capucin, gardien du couvent de Saint-Maurice : I, 335.

Joachim, père de la Sainte Vierge : II, 350.

Joinville, duc de - : II, 115.

Joris, Eugénie (* le 29 juillet 1863.Rp. - † à Fribourg, le 31 janvier 1925.

EC.), fille de Louis et de Madeleine Penon, institutrice, puis religieuse ursuline (profession, le 8 décembre 1891) sous le nom de sœur Françoise : I, 59, 67-73, 75-76, 80, 82-83, 86, 90, 101, 104-109, 116, 138, 141, 148, 153-158, 173-174, 177, 211, 287, 290, 293, 306, 333, 345-346, 364, 423-424, 437, 448-449 ; II, 67-68, 77, 85, 89, 94-97, 100, 105, 111, 119, 125, 129, 154, 195, 205-206, 213-214, 221, 241, 261, 280, 284, 310, 326, 341, 347.

— Julie (* le 20 juin 1865.Rp. - † le 17 février 1941.EC.), fille de Louis et de Madeleine Penon. Célibataire : I, 155, 173, 293 ; II, 100.

— Louis (* — le 27 août 1820. - † le 9 mai 1879.EC.), fils de Pierre-Frédéric et d'Anne-Séraphine Joris, avocat, veuf d'Adélaïde Durey ; ∞ II le 13 janvier 1859 (EC) *Madeleine Penon*, fille d'André : I, 138.

— Louis (* le 24 novembre 1867.Rp. - † le 5 juillet 1898.EC.), fils de Louis et de Madeleine Penon, commis de pharmacie. Célibataire : II, 169.

— Lucile (* le 6 août 1859.Rp. - † à Aigle, le 27 avril 1940.Fp.), fille de Louis et de Madeleine Penon, institutrice, puis religieuse de Sainte-Clotilde sous le nom de Marie de Sales : I, 59, 73, 155, 173-174, 176, 310, 448 ; II, 272.

— Madeleine (bapt. le 10 mai 1823. Rp. - † le 9 octobre 1901.EC.), fille d'André Penon et de Marie-Josette Andenmatten, veuve de François Fumeaux. ∞ II en 1859 *Louis Joris*, fils de Pierre-Frédéric : I, 59, 80, 155, 448 ; II, 85, 254.

Joseph, saint : I, 51, 194, 254, 265, 323, 327, 329, 336, 354-356, 359-360, 367, 370-371, 413, 423 ; II, 11, 26, 114, 128-129, 138, 178, 198, 261, 403.

Josette, v. Rudaz, Josette.
 Jost, Marie (* à San Jeronimo, Argentine, le 13 septembre 1862. ECCC. - † le 11 mai 1950.EC.), fille de Maurice et de Victoire Rey. OO en 1890 *Albert Roten*, fils de Charles : I, 306.
 — Maurice (1828-1909.EC.), négociant rue de la Cathédrale, à Sion : II, 394.
 Joyard, Henri (1852-1904), jésuite, prédicateur : I, 147.
 Judith : I, 249, 362.
 Juillard, Georges (1839-1922), d'Ayent, curé de Savièse 1873-1896 : I, 68.
 Julien, Berthe (1842-1920), mère, religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrandière : I, 82-83, 118 .
 Julier, Augustin (1849-1917.EC.), abbé, professeur au Séminaire et au collège de Sion, chancelier de l'évêché : I, 155, 325 ; II, 235.
 — Marie (* le 7 avril 1867.Rp.), fille de Raphaël et d'Antoinette Calpini : II, 150.
 Juliette, servante chez Louis de Kalbermatten : II, 142.
 Justin, saint : II, 233, 393.

K

Kalbermatten, Joseph (1831-1896.EC.), de Hohtenn, chanoine de Sion depuis 1889 : I, 371-372 ; II, 43, 331, 336, 362.
 — Joseph (* le 28 février 1864.Rp. - † le 18 mars 1907.EC.), fils de Maurice et de Philomène Chanton, voiturier : I, 427.
 de Kalbermatten, famille : II, 33, 74, 336.
 — demoiselles, filles de Joseph : I, 189, 439 ; II, 34, 61, 165, 305.
 — Adèle (* — le 24 mars 1817. - † le 30 avril 1887.EC.), fille de François Taffiner et d'Anne-Marie de Sépibus. OO en 1847 (AG) Louis de Kalbermatten (1806-1862), fils de Louis-Grégoire et de Louise de

Nucé : I, 64, 66-67, 78, 81, 83, 85, 87, 98, 113-115, 141-151, 160, 174, 184-186, 190, 192, 199-214, 218-220, 250, 264, 269, 337, 372 ; II, 403.
 — Adèle (* le 18 février 1854.EC. - † le 23 décembre 1872.Rp.), fille de Louis et d'Adèle Taffiner. Célibataire : I, 202.
 — Adèle (* le 22 novembre 1888.EC. - † le 30 septembre 1968.EC.), fille de Louis et de Louise de Lavallaz. OO en 1911 *Charles de Torrenté*, fils de Charles : I, 264, 294-295, 304, 311, 322, 324, 331, 356, 358-359, 380, 420, 449 ; II, 17, 96, 109, 128, 141, 143, 211, 217-222, 229-231, 233, 240-241, 244, 257, 307, 346-348, 370, 393, 395, 399, 403-404.
 — Alphonse (* le 25 août 1870.Rp. - † le 23 février 1960.EC.), fils de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten, architecte. OO le 14 mai 1900 (EC) Fanny de Riedmatten, fille de Philomen : II, 34, 247, 249, 270, 276, 335, 364.
 — Antoine-Ignace (1788-1871), chanoine de Sion depuis 1830 : II, 337.
 — Arnold (* le 6 mai 1891.EC.), fils de Louis et de Louise de Lavallaz, ingénieur : I, 379-381, 386, 396, 398, 403-404, 408, 447 ; II, 63, 65-66, 74, 76, 83-84, 105, 117, 141-145, 151, 206, 211, 217, 219-223, 228-233, 239-241, 347-348, 363, 386, 403.
 — Emma (* le 24 décembre 1867.Rp. - † le 30 juin 1953.EC.), fille de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten. Célibataire : I, 189, 309, 404, 446 ; II, 33, 75, 242, 251.
 — Etienne (* le 20 juillet 1886.EC. - † à Lausanne, le 1^{er} avril 1958.EC.), fils de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten, architecte : I, 322-323 ; II, 33, 117, 390.
 — Fanny (* le 24 décembre 1867.Rp. - † à Monthey, le 12 septembre 1951.EC.), fille de Joseph et de

(de Kalbermatten)

- Stéphanie de Riedmatten. ○ le 16 février 1896 (EC) Albert de Lavallaz (1867-1917.EC.), fils de Pierre-Marie et de Marie-Louise Detorrenté : I, 189, 309, 404, 446 ; II, 263-264, 303.
- François (* le 29 mai 1872.Rp. - † le 25 janvier 1954.EC.), fils de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten, notaire, conservateur du Registre foncier. ○ le 5 novembre 1900 (EC) *Jeanne de Rivaz*, fille de Charles : I, 343, 349, 407-408 ; II, 21, 165, 168, 247, 295, 327, 335, 375.
 - Guillaume (* le 4 juillet 1887.EC. - † le 24 octobre 1961.EC.), fils de Louis et de Louise de Lavallaz, banquier, président du Grand Conseil : I, 285, 289, 321, 324, 326, 331, 365-366, 371 380, 402, 408, 420, 447 ; II, 17, 63, 74, 98, 116, 128, 141, 150, 153, 211-212, 220-223, 229, 231, 233, 241, 245, 306-307, 327, 346, 395, 404.
 - Henriette (* le 18 février 1890. EC.), fille de Louis et de Louise de Lavallaz, filleule d'Augustin de Riedmatten : I, 324, 339, 356, 358, 363, 371, 380 ; II, 96, 128, 142, 144, 206, 211, 219-220, 223, 228-233, 240-241, 244, 346-347, 370, 395, 399, 404.
 - Jean (* le 8 juillet 1892.EC. - † à Saint-Maurice, le 7 juin 1967. EC.), fils de Louis et de Louise de Lavallaz, ingénieur forestier. Filleul de baptême de l'auteur : II, 72-77, 81, 84, 96, 126, 141-147, 150, 155-159, 167, 203-206, 211, 217-223, 228-233, 236-237, 240-241, 244-247, 257, 261, 272, 307, 328, 342, 346-348, 386, 393-394, 404.
 - José (* le 9 février 1884.EC.), fils de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten, médecin : I, 309, 322, 380, 404 ; II, 33, 117, 160, 244, 270, 327, 395.
 - Joseph (* le 19 septembre 1840.Rp. - † le 12 septembre 1920.EC.), fils de Joseph-Emmanuel et de Françoise de Courten, architecte. ○ le 10 juillet 1866 (Rp) Stéphanie de Riedmatten (1845-1930. EC.), fille d'Antoine et de Stéphanie de Crèvecoeur : I, 150, 170, 189, 194, 198, 205, 231, 290, 309, 313, 358, 366, 368, 403, 407 ; II, 33, 117, 143, 242, 247, 270, 277, 402.
 - sa femme : I, 218, 309, 403 ; II, 34, 141, 247, 258, 270, 294, 326.
 - sa mère : I, 189.
 - sa famille : II, 368.
 - Joséphine (bapt. le 6 juin 1812. Rp. - † le 13 août 1852.Rp.), fille de Louis-Grégoire et de Louise de Nucé. ○ en 1836 *Gaspard Stockalper*, fils de Maurice : I, 189.
 - Louis (* le 3 juillet 1856.EC. - † à Reckingen, le 9 juillet 1896. EC), fils de Louis et d'Adèle Taffiner, député au Grand Conseil, conseiller aux Etats. ○ le 13 novembre 1882 (EC) *Louise de Lavallaz*, fille de Guillaume : *passim*.
 - Louis (* le 22 janvier 1884.EC. - † le 22 décembre 1888.EC.), fils de Louis et de Louise de Lavallaz : I, 137, 139, 141, 145, 150-156, 185-186, 197, 206, 209, 214, 216, 263-264, 280, 289, 293, 324, 326, 332, 372.
 - Louise (dite Loulette) (* le 12 mars 1869.Rp. - † le 6 mars 1938. EC.), fille de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten. ○ en 1892 *Edouard Dubuis*, fils de François-Adrien : I, 189, 309, 340, 343, 404, 446 ; II, 32-33, 141, 153, 247, 305.
 - Lucie (* le 9 novembre 1873.Rp. - † le 17 février 1953.EC.), fille de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten. Célibataire : I, 349 ; II, 247, 295, 351, 378.
 - Madeleine (* le 24 mai 1840.Rp. - † le 29 décembre 1909.EC.), fille de Louis et de Madeleine de Lavallaz. ○ le 6 février 1861 (Rp)

(de Kalbermatten)

Philomen de Riedmatten, fils d'Augustin, mère de l'auteur : *passim*.

— Marie (* le 3 juillet 1848.Rp. - † le 2 février 1872.Rp.), fille de Louis et d'Adèle Taffiner. ∞ en 1871 *Henri de Torrenté*, fils de Charles-Louis : I, 148, 202.

— Marie (dite Tatie) (* le 2 mai 1885.EC. - † le 14 avril 1964.EC.), fille de Louis et de Louise de Lavallaz : *passim*.

— Nicolas (* le 19 juin 1886.EC. - † le 5 février 1927.EC.), fils de Louis et de Louise de Lavallaz. Célibataire : I, 173, 184-186, 190, 199, 201, 208, 215, 285, 289, 292, 304, 322, 333-334, 358, 421 ; II, 96, 108-109, 142, 206, 211, 219-221, 228-229, 307, 348, 370.

— Paul (* le 31 août 1878.EC. - † à Siest, Landes, le 27 août 1967.EC.), fils de Joseph et de Stéphanie de Riedmatten, ingénieur : I, 404 ; II, 33, 247, 295, 304.

— Stéphanie, v. de Kalbermatten, Joseph, madame.

Kastner, Charlotte, v. sœur Marie de la Providence.

Kay, Ludovine, v. de Lavallaz, Antoinette, madame.

Kneipp, Sébastien (1821-1897), prêtre et guérisseur bavarois, qui préconisait les méthodes hydrothérapeutiques : II, 108, 118.

Krapf, Marie, v. sœur Borgia.

Kuntschen, famille : II, 93, 134.

— Catherine (bapt. le 15 avril 1809.Rp. - † le 28 décembre 1890.EC.), fille d'Alphonse et de Catherine de Sépibus. Célibataire : I, 332.

— Elisabeth (* le 18 janvier 1857.Rp. - † le 1^{er} mai 1933.EC.), fille de Charles de Rivaz et de Marie de Sépibus. ∞ en 1880 *Joseph Kuntschen*, fils de François-Joseph : II, 7, 15, 216, 390.

— Emmanuel (* le 10 août 1816.Rp.

- † le 22 novembre 1896.EC.), fils d'Alphonse et de Marguerite Andenmatten, prêtre, recteur de Sainte-Barbe : I, 178, 408 ; II, 177-178.

— Eugénie (* le 19 mai 1884.EC. - † à Monthey, le 1^{er} janvier 1971.EC.), fille de Joseph et d'Elisabeth de Rivaz. Célibataire : II, 169.

— Eugénie, v. Perrig, Elias, madame.

— Joseph (* le 12 novembre 1849.Rp. - † le 16 avril 1928.EC.), fils de François-Joseph et de Victoire de Riedmatten, conseiller d'Etat. ∞ le 4 mai 1880 (EC) *Elisabeth* de Rivaz, fille de Charles : II, 103, 135, 169, 193.

— Marie (* le 10 septembre 1847.Rp. - † le 1^{er} novembre 1941.EC.), fille de François-Joseph et de Victoire de Riedmatten. Célibataire : I, 298, 317, 324, 349, 356, 359, 439 ; II, 20, 135, 232, 235, 249-250, 265, 390.

— Pierre (* le 11 août 1893.EC.), fils de François-Joseph et d'Elisabeth de Rivaz, ingénieur forestier. Célibataire : II, 193, 216.

— Rosalie (* le 22 juillet 1820.Rp. - † le 18 février 1893.EC.), fille d'Alphonse et de Catherine de Sépibus. Célibataire : I, 137.

L

Labiche, Eugène, auteur dramatique : I, 139, 307, 393 ; II, 121.

Lacordaire, Henri, dominicain : I, 123 ; II, 137.

de Lafarge, Marie (* 1857), religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrière : I, 160.

La Fontaine, Jean de : II, 41-42.

Lagger, Joseph-Ignaz (1853-1913), de Münster, curé de Sierre de 1889 à 1906, chanoine de Sion 1907 : I, 372 ; II, 319.

— Marie, servante chez les Philomen de Riedmatten : I, 370.

- Lagrange, François (1827-1895), vicaire général d'Orléans, écrivain : I, 114.
- Laie, v. de Preux, Marie (1876-1948).
- Landry, Charles-François, écrivain vaudois : II, 199.
- Lang, Pierre-Marie (1845-1895), vicaire de Viège : II, 305.
- Lanier, François-Clément (1855-1890), vicaire de Savièse 1880, curé de Fully 1884 : I, 293-294.
- Laurent, saint : I, 185 ; II, 168.
- Laurent de Brindes, saint : I, 91.
- de Lavallaz, famille : II, 64, 74, 122, 243.
- Aglaé (bapt. à Saint-Maurice, le 12 décembre 1799.Rp. - † à Collombey, le 2 février 1891.EC.), fille de Louis de Preux et d'Aglaé Helfflinger, veuve de Maurice de Lavallaz (1795-1857.Rp.) : I, 350.
- Antoine (bapt. le 20 novembre 1786.Rp. - † le 23 décembre 1870.EC.), fils de Joseph-Maurice et de Madeleine de Courten. ○ en le 12 juin 1816 (Rp) Madeleine-Eléonore de Courten (1800-1869.Rp.), fille d'Eugène-Libérat et de Marie-Constance de Kalbermatten : I, 341-342 ; II, 122, 218.
- sa femme : I, 342.
- Antoine (* le 25 septembre 1829.Rp. - † le 28 octobre 1898.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine de Courten, comptable de l'Etat. ○ le 3 mars 1858 (EC) Ludovine Kay (1837-1928.EC.), fille de Didier et de Catherine Parvex : I, 342, 403, 408 ; II, 15, 76, 122, 150, 194-195, 269, 292, 327.
- sa femme : I, 331, 341-342, 384, 388, 394, 410, 431 ; II, 22, 29, 37, 106, 120, 131, 143, 163, 194, 292, 303, 330.
- sa famille : II, 121, 173, 300, 375.
- Cécile (* le 2 septembre 1871.Rp. † aux Mayens-de-Sion, le 13 juillet 1941.EC.), fille d'Antoine et de Ludovine Kay. ○ en 1897 *Albert de Tcrrenté*, fils de Flavien : I, 163, 192, 281, 290, 293, 310, 340, 344, 351, 358, 371, 401, 418, 431 ; II, 15, 87-88, 93, 99, 105-106, 114-115, 131, 145, 150, 165, 179, 194, 258, 269, 271, 302-303, 316, 328-329, 346, 358.
- Dionyse (* le 29 janvier 1846.Rp. - † à Rarogne, le 7 août 1928.EC.), fille de Nicolas Roten et de Madeleine de Riedmatten. ○ en 1867 *Stanislas de Lavallaz*, fils d'Antoine : I, 141, 189, 198, 206, 271, 330, 335, 393 ; II, 104, 164, 173-174, 194, 266, 279, 317, 328, 375.
- Eugène (* le 28 mai 1822.Rp. - † le 9 février 1893.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine de Courten, agriculteur. ○ à Saint-Léonard, le 22 novembre 1849 (Sion, Rp.) *Madeleine Stockalper*, fille de Maurice : I, 90 ; II, 120-126, 386.
- sa femme : I, 90 ; II, 122, 124.
- Eugène (* à Collombey, le 2 juin 1868. - † à Collombey, le 12 décembre 1926.EC.), fils de Pierre-Marie et de Marie-Louise Detorrenté, avocat, conseiller national : I, 346 ; II, 119.
- Eugénie (* le 7 septembre 1850.Rp. - † le 18 mai 1890.EC.), fille d'Eugène et de Madeleine Stockalper. Célibataire : I, 194, 196, 204 ; II, 124.
- Fanny (bapt. le 2 mars 1827.Rp. - † à Annecy, le 11 mai 1892.Fp.), fille d'Antoine et de Madeleine de Courten, religieuse de Saint-Joseph : II, 35-37.
- Fanny (* le 13 août 1862.Rp. - † le 12 juillet 1951.EC.), fille d'Antoine et de Ludovine Kay. Célibataire : I, 86, 192, 281, 290-293, 305, 310, 312-313, 321, 323, 327, 340-343, 348, 351, 353, 358, 371, 373-374, 376, 379, 381, 384-385, 388, 392, 394, 397, 401, 404, 412, 420, 431-433, 437-438, 441, 447-448 ; II, 11-12, 15-17, 22, 24-27, 30, 36-37, 39, 45-47, 87-88, 93,

(de Lavallaz)

- 99, 103, 105-106, 114, 121, 131, 136, 145, 165, 173, 194, 221-222, 229, 249, 265, 269, 293, 316, 328, 346, 388, 390.
- Guillaume (bapt. le 19 juillet 1835. Rp. - † le 28 juillet 1899.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine de Courten, directeur du pénitencier. ○ le 20 septembre 1858 (EC) *Marie* de Riedmatten, fille d'Augustin : I, 59, 66, 109-110, 163-164, 197, 202-203, 297, 300, 330, 342, 359, 380-381, 413, 418-422, 433, 447 ; II, 26, 44, 72, 77, 87, 94-95, 109, 116, 122-124, 167, 179, 194-197, 217, 273, 293, 303, 309, 327-328, 346, 381.
- Guillaume (Guy) (* le 28 décembre 1895.EC. - † le 5 janvier 1951. EC.), fils d'Henri et d'Anna de la Pierre, agriculteur : II, 379, 398.
- Henri (* le 17 septembre 1860. Rp. - † le 22 mars 1939.EC.), fils de Guillaume et de Marie de Riedmatten, avocat et notaire. ○ le 19 septembre 1887 (EC) *Anna Macognin de la Pierre*, fille de Maurice : I, 59, 107-108, 148, 169, 199, 215-216, 297, 339, 344, 348, 351, 356, 380-381, 413, 442-443 ; II, 32, 34, 38, 48, 59, 69, 75, 87, 91, 122, 130-131, 170, 194, 204, 207, 212, 295, 306, 309, 327-328, 340, 379, 385, 400-401.
- sa femme : I, 339, 344, 348, 351, 356, 381, 413 ; II, 32, 170, 295, 340, 379, 385.
- ses enfants : II, 87, 306.
- Henri (dit Piccolo) (* le 6 février 1891.EC. - † le 8 avril 1964.EC.), fils d'Henri et d'Anna de la Pierre, marchand de vin : I, 356 ; II, 69, 77, 87, 117, 175, 295.
- Jeanne (* le 19 décembre 1875. Rp. - † le 23 décembre 1954.EC.), fille d'Antoine et de Ludovine Kay, institutrice. Célibataire : I, 327, 398-399 ; II, 15, 82, 145, 165, 194, 219, 222, 302, 329, 346.
- Joseph (* le 13 mars 1864.Rp. - † le 22 mars 1930.EC.), fils d'Antoine et de Ludovine Kay, avocat. ○ le 19 juin 1900 (EC) *Emma de Torrenté*, fille de Flavien : I, 331, 344, 351, 353, 379, 438 ; II, 11, 15, 22, 33, 37, 48, 106, 165, 194, 328-329, 346, 375.
- Léon (* le 2 octobre 1865.Rp. - † le 14 avril 1939.EC.), fils d'Antoine et de Ludovine Kay, professeur de langues. Célibataire : I, 393-394, 401, 404, 431 ; II, 286.
- Louise (* le 9 septembre 1861.Rp. - † le 14 décembre 1929.EC.), fille de Guillaume et de Marie de Riedmatten. ○ en 1882 *Louis de Kalbermatten*, fils de Louis : *passim*.
- Madeleine (bapt. le 26 novembre 1818.Rp. - † le 26 mai 1841.Rp.), fille d'Antoine et de Madeleine de Courten. ○ le 10 avril 1839 (Rp) *Louis de Kalbermatten* (1806-1862. Rp.), fils de Louis-Grégoire et de Louise de Nucé : I, 110.
- Madeleine (* — le 15 octobre 1820. - † le 3 avril 1887.EC.), fille de Maurice Stockalper et de Françoise Augustini. ○ en 1849 *Eugène de Lavallaz*, fils d'Antoine : I, 90, 194-196, 220, 224.
- Madeleine, v. Burgener, Jodoc, madame.
- Marguerite (* le 10 juin 1889. EC.), fille d'Henri et d'Anna de la Pierre ○ en 1910. *Henri de Preux*, fils de Charles : I, 315, 413 ; II, 61, 69, 79, 87, 117, 143, 173, 175, 272, 286, 295, 350.
- Marie (* — le 1^{er} septembre 1834. - † le 16 janvier 1915.EC.), fille d'Augustin de Riedmatten et d'Henriette de Torrenté. ○ en 1858 *Guillaume de Lavallaz*, fils d'Antoine: I, 66, 69, 77, 86, 95, 99-100, 103, 110, 112, 114, 121, 141, 149, 180, 211, 213, 224, 273, 297, 300-303, 316-317, 321, 324-333, 347, 365-368, 401, 403-404, 412, 418, 421, 434, 439 ; II, 17, 21, 41, 44, 63, 69-77, 87-88, 95-98, 116-

(de Lavallaz)

- 117, 120, 154, 163, 165, 167, 171, 173-174, 179, 194-197, 207, 249, 267, 292-295, 309, 351, 355, 358, 361, 365-366, 396.
- Marie (* à Naples, le 29 juin 1859. ECCC. - † le 27 décembre 1889.EC.), fille de Guillaume et de Marie de Riedmatten. ∞ en 1881 *Edouard Wolff*, fils d'Edouard : I, 61, 66, 69-74, 82, 90, 95, 99-100, 103-106, 112-113, 139-141, 149, 169, 184-185, 190, 215-216, 224, 269, 271, 283, 289, 297-304, 311, 313, 321, 324, 326, 328, 330, 342-343, 348, 367, 370-372, 392, 403-404 ; II, 21, 29-30, 43-44, 63, 95, 156, 309, 382.
- Stanislas (* le 10 août 1839.Rp. - † le 12 juillet 1914.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine de Courten, bibliothécaire cantonal de 1870 à 1878. ∞ le 20 février 1867 (EC) *Dionyse Roten*, fille de Nicolas : I, 107 ; II, 104, 120, 122-124, 163, 173-174, 194, 243, 266, 317, 327-328, 332.
- Laya, Léon († 1872), auteur dramatique : II, 165.
- Lazare : I, 180.
- Legros, Renée-Sophie, v. sœur Isabelle.
- Lehon, Adèle (1806-1894), supérieure générale des religieuses du Sacré-Cœur : I, 129, 147, 181.
- Lenz, auteur dramatique non identifié : I, 170.
- Léon XIII, pape : I, 91, 112, 129, 147, 187, 235-240, 258, 260, 281, 285 ; II, 137, 154-155, 304, 338.
- Leroy, Louis (1812-1885), auteur dramatique : I, 393.
- Le Roy-Villars, Ch., auteur dramatique : II, 395.
- Leutschen, orthographe phonétique de «Lötschen», surnom donné, d'après sa vallée d'origine, à un porteur d'eau : II, 324.
- Leuzinger, Clairette (* le 16 novembre 1887.EC.), fille de Jacob et de Clarisse Joris. Célibataire : II, 390.
- Henri (* le 1^{er} août 1879.EC. - † le 7 juillet 1956.EC.), fils de Jacob et de Clarisse Joris, avocat et notaire. ∞ le 13 janvier 1913 (EC) Thérèse de Rivaz, fille de Charles : II, 111.
- Jacob (* — le 17 mars 1841. - † le 18 novembre 1892.EC.), fils de Gaspard et de Marie Winteler, caissier-adjoint de l'Etat. ∞ le 20 avril 1876 (EC) Clarisse Joris (1846-1926.EC.), fille d'Alexis et de Clarisse Grasset : II, 111.
- sa femme : II, 111.
- Lietti, famille : II, 83.
- femme (non identifiée) : II, 209.
- Ernest (* le 11 août 1874.EC), fils de Joseph et de Marguerite Bessero, filleul de confirmation d'Augustin de Riedmatten : I, 282.
- Joseph (* — le 19 mars 1836. - † le 23 août 1892.EC.), fils de Salvatore et de Marie Baglioni, maçon. ∞ le 29 septembre 1861 (RP) Marguerite Bessero (1839-1907.EC.), fille de Jean et de Jeanne Boinard : II, 83.
- Marguerite (* le 27 mars 1879.EC.), fille de Joseph et de Marguerite Bessero, filleule (?) de Louise de Lavallaz, servante chez cette dernière : I, 282 ; II, 233, 241.
- Marie-Louise (* le 1^{er} janvier 1862.Rp. - † à Saxon, le 30 avril 1928.EC.), fille de Joseph et de Marguerite Bessero. ∞ en 1892 *Joseph Lombardi*, fils d'Auguste : II, 7.
- Lolo, garçon étranger : II, 358.
- Lombardi, Joseph (Charles-) (* à Varzo, le 17 avril 1867. - † à Saxon, le 31 décembre 1925.EC.), fils d'Auguste et de Marie Viano, ferblantier. ∞ à Saxon, le 1^{er} janvier 1892 (EC) *Marie-Louise Lietti*, fille de Joseph : II, 7.
- Lorenz, Antoinette (* le 3 mai 1878.Rp. - † le 16 juillet 1913.EC.), fille d'Hubert et de Joséphine Ebi-

(Lorenz)

- ner. ○ en 1910 Henri Anthamatten : I, 376.
- Joséphine (* le 29 juillet 1876.EC. - † le 2 novembre 1956.EC.), fille de Joseph et de Marie Julier. ○ Abon El Chéhet : I, 281-283.
- Lorétan, Aloys (bapt. le 20 mai 1827. Rp. - † à Bramois, le 7 novembre 1908.EC.), fils d'Eugène et de Marie-Josèphe Wirthner, médecin. ○ à Bramois, le 25 août 1859 (Rp) Joséphine Barberini (1830-1917.EC.), fille de Jacques-Emmanuel et de Marie-Aloysia Burgenner : I, 360, 391.
- sa femme : II, 213.
- Eugène (* le 4 juillet 1862.Rp. - † à Berne, le 24 octobre 1944.EC.), fils d'Aloys et de Joséphine Barberini, ingénieur : II, 140.
- Gaspard (bapt. le 29 mars 1836. Rp. - † le 19 août 1915.EC.), fils d'Eugène et de Marie-Josèphe Wirthner, ingénieur forestier. ○ — le 11 septembre 1862 (GP) Isaline Bonvin fille d'Isaac : II, 305.
- Gustave (* — le 3 novembre 1848. - † à Loèche, le 24 juillet 1932. EC.), fils de Joseph et de Joséphine Gattlen, juge-instructeur, conseiller aux Etats, conseiller national : II, 334-335.
- Hermann (* le 10 septembre 1862. E.C.C. - † à Genève, le 24 mars 1938.EC.), fils de Gaspard et d'Isaline Bonvin, chimiste. ○ à Bâle, le 15 septembre 1892 (EC) France Huguenin (1872-1947.EC.), fille de Daniel-Edouard et de Marie-Isabelle-Clotilde Köchlin : II, 19, 203.
- sa femme : II, 203.
- Isaline (* le 31 janvier 1841.Rp. - † le 17 mai 1924.EC.), fille d'Isaac Bonvin et d'Antoinette de Preux. ○ en 1862 *Gaspard Lorétan*, fils d'Eugène : I, 213, 309, 427 ; II, 108, 148, 351, 371.
- Marie (* le 25 avril 1865.Rp. - † à Granges, le 20 mai 1934.EC.), fille d'Aloys et de Joséphine Barberini. ○ à Bramois, le 15 octobre 1903 (EC) Maurice Germanier (1862-1943.EC.), fils de Modeste et de Zénobie Gillioz, veuf de Césarine Bétrisey, juge-instructeur : II, 13.
- Max (* le 6 septembre 1865. Rp. - † à Sierre, le 25 novembre 1913. EC.), fils de Gaspard et d'Isaline Bonvin. Célibataire : II, 203.
- Pierre (* le 12 avril 1873.Rp. - † le 9 février 1892.EC.), fils de Gaspard et d'Isaline Bonvin. Célibataire : II, 19.
- Stéphanie (* 1862.Rec.), de Loèche-les-Bains, servante chez Charles de Preux : I, 102.
- Lötschen, surnom, v. Leutschen.
- Louis, saint, roi de France : I, 258 ; II, 403.
- Louis de Gonzague, saint : I, 213, 234-235, 265 ; II, 67.
- Louis-Marie Grignon de Montfort, saint : I, 240.
- Louis (1845-1921), prince de Bavière, héritier présomptif : II, 127.
- Louis XIV, roi de France : I, 195.
- Louis XV, roi de France : I, 352.
- Louis XVII : II, 43.
- Louise, v. de Lavallaz, Louise.
- Louise-Raphaël (Quenet), sœur, religieuse de la Visitation, à Fribourg : I, 263.
- Louiselle, v. de Torrenté, Louiselle.
- Loulette, v. de Riedmatten, Marie-Louise, ou de Kalbermatten, Louise.
- de Lubac, Henri, S. J. : I, 117.
- Thérèse, de Lyon, élève à la Ferrière : I, 118.
- Luc, saint : I, 234.
- Lucile, madame, v. de la Forest, Lucile.
- Luitpold (1821-1912), régent de Bavière 1886 : II, 127.
- Luyet, Germain (1845-1894), curé de Mase de 1891 à sa mort : II, 224.

Lyet, Louis (* — le 9 novembre 1871. - † le 22 avril 1894.EC.), fils de Louis-Jules et d'Augustine Berger, sous-lieutenant au 44^e d'infanterie, domicilié à Lons-le-Saunier. Célibataire : II, 267.

M

Mabillard, métral : I, 427.

— Adrien (1815-1875), de Grimisuat, notaire à Sion 1848, secrétaire du département de l'Instruction publique de 1848 à 1874 : II, 336-337.

Machoud, François (1794-1870), cha-noine de Sion : II, 336-337.

Macognin de la Pierre, v. de la Pierre. Madeleine, sainte : I, 103, 157 ; II, 225.

Madeleine, servante chez Louis de Kalbermatten : I, 216.

Madeleine-Sophie Barat (1779-1865), sainte, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus : I, 54.

Maine, Aline (bapt. à Saint-Maurice, le 3 avril 1861.Rp. - † au Brésil, le 22 mai 1891, d'après le contexte), fille de Hilaire et de Caroline Follonier, d'une famille originaire de Mussidan (Dordogne) et établie à Saint-Maurice : I, 224, 285, 395-396 ; II, 43.

— Charles-Marie-Joseph (* à Saint-Maurice, le 21 novembre 1858.Rp. - émigré au Brésil), frère de la précédente : I, 395.

Maistre, Antoine, instituteur, histo-rien : II, 189.

Manuel, Eugène (1823-1907), poète et littérateur : II, 36.

Manzotti, Luigi (1835-1905), auteur dramatique : I, 262.

Marcel, père (Alphonse Addy) (1845-1929), d'Orsières, capucin, gardien du couvent de Sion : I, 286, 375-376.

Marcellin, père (Germain Favre) (1859-1933), capucin : II, 194-195.

Marguerite, reine d'Italie : I, 250.

Marguerite, fille de la fermière des de Lavallaz : II, 64.

Marguerite, servante chez Antoine de Lavallaz : II, 93.

Marguerite, servante chez Louis de Kalbermatten, v. Rudaz, Margue-rite.

Marguerite-Marie, sainte : I, 265.

Marie, servante chez Marie-Louise Stockalper : I, 395.

Marie, servante chez Mme Philomen de Riedmatten ou chez Louise de Lavallaz : I, 405 ; II, 84, 150.

Marie-Antoinette, reine de France : I, 249.

Marie Stuart : I, 340.

Marie-Emmanuel (Madeleine Gol-liard) (1856-1915), religieuse à la Visitation de Fribourg : I, 271-280, 290-291.

Marie-Eugène, v. de Riedmatten, Ma-rie, fille d'Eugène.

Marie-Gabrielle, sœur (Pauline Dela-loye) (* à Ardon, le 4 juillet 1865. - † à Fribourg, le 8 décembre 1947. Fp.), religieuse à la Visitation de Fribourg, reçue le 7 mars 1888, professe le 28 avril 1889, sœur de Mgr G. Delaloye : I, 267-268.

Marie-Grégoire, v. de Riedmatten, Marie, fille de Grégoire.

Marie-Immaculée, sœur (Henriette Chatain) (1849-1904), religieuse franciscaine à Sion de 1885 à 1899, vicaire (et non supérieure) de 1896 à 1899 : I, 397 ; II, 26, 63, 260.

Marie-Joseph, sœur (Louise Calpini) (1877-1964), fille de Joseph-Marie et de Marie Rachor, religieuse à la Visitation de Fribourg : I, 263 ; II, 377, 384.

Marie-Louise, v. Stockalper, Marie-Louise.

Marie-Stéphane, sœur (Joséphine Ro-bert) (* en 1861), religieuse fran-ciscaine à Sion de 1890 à 1893 et 1899 à 1905, supérieure de 1902

- à 1905, où elle quitte Sion et rentre dans le siècle : II, 134.
- Marie de la Providence, sœur (Charlotte Kastner) (1823-1895), religieuse à la Visitation de Fribourg depuis 1861 : I, 274.
- Marie-Thérèse d'Autriche, 2^e femme de Ferdinand II, roi de Naples : II, 323.
- Mariéthod, Barthélemy (1834-1920), gardien de Tourbillon : II, 107, 114-115.
- son fils : II, 114-115.
- Jacques (1836-1904), huissier : II, 122.
- Mario, pseudonyme de Marie Trolliet.
- Mars, Antony (1862-1915), auteur dramatique : II, 58.
- Martin, saint : I, 248.
- Martin, Colin : I, 341.
- Esther (* à Monthey, le 14 juin 1862.Rp. - † à Monthey, le 18 février 1929.EC.), fille de Léon Franc et d'Elisabeth Corboud. ∞ à Monthey, le 20 juin 1887 (EC) Aristide Martin (1861-1926.EC.), fils d'Alfred et d'Augustine Bovéry, agronome, préfet : I, 353.
- Marius (* à Monthey, le 6 juillet 1858. - † le 14 décembre 1897. EC.), fils d'Alfred et d'Augustine Bovéry, notaire, greffier du tribunal de Monthey, musicien et poète : I, 327.
- Marx, Philomène (1837-1897), née Dörig. ∞ Emmanuel Marx, boulangère à la rue du Rhône et aux Mayens-de-Sion : I, 405.
- Marzilier, auteur dramatique : II, 126.
- Masson, Eugène (1821-1901), fondateur du domaine viticole du Mont d'Or : II, 199.
- Georges-Eugène (1850-1920), fils du précédent, gérant du domaine viticole du Mont d'Or : II, 199-200.
- Mathilde, sainte : I, 194.
- Maurin, Marie-Ange, de Crest (Drôme), élève à la Ferrandière : I, 161.
- May, Joseph, v. P. Alexis, capucin.
- Mayennet, femme : II, 140.
- Mayette, v. de Torrenté, Mayette (Marie).
- Médecis, Côme Ier : I, 259.
- Jean : I, 259.
- Laurent : I, 259.
- Meilhac, Henri (1831-1897), auteur dramatique : II, 36.
- Meilland, Joseph (1825-1905), chanoine du Saint-Bernard, prieur de Martigny 1874-1899 : I, 315.
- Mengis, Albert (1851-1897), médecin à Münster : II, 399.
- Mermillod, Claude, v. P. Alfred, capucin.
- Gaspard (1824-1892), évêque de Lausanne, Genève et Fribourg 1883-1891, cardinal : I, 231, 238-239, 266-267, 359 ; II, 21.
- Mévilior, Henri (1891-1936), fils de Joseph et d'Elisabeth Zuber, employé CFF, conseiller bourgeoisial : I, 438.
- Meynet, Joséphine (* le 22 octobre 1869.Rp.), fille de Charles-Louis et de Sophie Burnier : I, 145 (?).
- Michel, archange, saint : I, 319-320 ; II, 92.
- Michel, Louise (1830-1905), révolutionnaire française : I, 298.
- Michel-Ange : I, 231, 259.
- Michelet, Marcel, chanoine de Saint-Maurice : II, 39.
- Micromégas (pseudonyme), auteur dramatique : I, 76.
- Migne, Jacques-Paul, abbé : I, 122.
- Minola, Charles (* — le 9 décembre 1827. - † le 13 juillet 1898.EC.), fils de François et de Dominique Franzi, négociant à la rue de Lausanne : II, 231.
- Moinaux, Jules (1815-1895), auteur dramatique : II, 242.
- Monique, servante chez les Philomen (?): I, 67.
- Molière : I, 197.
- Monneret, Julie, v. sœur Jeanne-Françoise.

Monniot, Victorine (1824-1880), femme de lettres : I, 107 .

Monod Jules (1860-1928), publiciste : I, 68.

Montagné, Prosper : I, 436.

de Montalembert, Charles (1810-1870), écrivain : II, 349-350.

de Montheys, demoiselles : II, 21, 212.

— Anaïs (bapt. le 12 juillet 1825.Rp. - † le 11 octobre 1892.EC.), fille d'Ignace et de Justine Chapelet. Célibataire : II, 98.

— Anna (* le 4 février 1868.Rp. - † le 15 octobre 1933.EC.), fille de Ferdinand et de Léonie de Lavallaz. Célibataire : I, 178, 332, 341, 392-393, 398, 432, 439 ; II, 106, 121, 194, 243, 245, 316, 328, 375.

— Léonie (bapt. le 2 avril 1832.Rp. - † le 13 janvier 1905.EC.), fille d'Antoine de Lavallaz et de Madeleine de Courten. ○ le 27 décembre 1855 (EC) Ferdinand de Montheys (1824-1903.EC.), fils d'Ignace et de Justine Chapelet, avocat, journaliste, conseiller national : I, 88, 178, 201, 332, 398, 439 ; II, 21, 106, 120, 156, 194, 218, 287.

— Marie (* le 21 septembre 1863.Rp. - † le 21 novembre 1935.EC.), fille de Ferdinand et de Léonie de Lavallaz. Célibataire : I, 71, 88, 97, 100, 105-106, 145, 178, 272, 285, 292, 321, 332, 339, 341, 371, 375, 380, 385, 392-395, 398, 402, 410, 432-433, 439 ; II, 23, 27, 98, 106, 121, 125, 145, 156, 161, 194, 243, 245, 249, 316, 328, 375, 381, 387, 390.

de Montlovier, Jeanne, de Valence, élève à la Ferrandière : I, 118.

de Montserrat, Anne-Marie (* — le 9 août 1854. - † le 27 octobre 1889.EC.), fille d'Auguste et de Marie-Sophie Fabry. ○ en 1885 *Raoul de Riedmatten*, fils d'Antoine : I, 266-267.

de Montyon, Jean-Baptiste-Antoine Auger, baron (1733-1820), philan-

thrope français, fondateur d'un prix de vertu décerné par l'Académie française : I, 298.

Moos, Fabien (* à Ayent, le 9 mai 1859.EC. - † le 6 juin 1903.EC.), fils de Théodule et de Marie-Romaine Fardel, notaire. ○ le 13 novembre 1892 (EC) *Marie Wirthner*, fille de Léon : I, 446 ; II, 255.

de Morand, Marie (1837-1913), religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrandière : I, 193.

Morand, Adolphe (* à Martigny, le 12 octobre 1890.EC.), - † à Bex, le 26 décembre 1952.Fp.), fils de Jules et d'Isaline Bonvin, agriculteur : I, 411.

— Marc (* à Martigny, le 21 juillet 1888.EC. - † à Martigny, le 19 mars 1971.EC.), fils de Jules et d'Isaline Bonvin, avocat et notaire, président de Martigny : I, 411.

Morel, Elisabeth, élève à la Ferrandière : I, 161.

Moret, Adolphe (1859-1952), chanoine de Saint-Maurice, professeur au collège : II, 121.

Müller, madame : II, 82.

— Catherine, née Margelisch, marchande de mode à la rue de Savière : II, 144.

— Edmund, de Rickenbach (LU), candidat médecin, président de la Burgundia en 1894 : II, 302.

— Ida (* le 16 janvier 1869.Rp. - † le 10 juin 1905.EC.), fille de Gaspard et de Louise Chessex. ○ en 1892 *Maurice Beeger*, fils de Joseph : II, 94.

— Jean-Baptiste (1858-1919), curé de Venthône 1890-1896 : II, 305.

N

Nana, v. de Preux, Anna.

Nantermod, Jean-Joseph (1844-1927), professeur au collège de Sion 1868, directeur du Séminaire 1883, aumônier militaire : I, 57, 209-211 ; II, 37, 133, 255, 295, 298, 300-301, 303.

Napoléon Ier : I, 249 ; II, 342.

Nathanaël : II, 184.

de Nédonchet, Mathilde, élève à la Ferrandière ou personnage fictif : I, 157.

Néron : I, 251.

Nicolas de Flue, saint : I, 176.

Noirjean, Pierre-Jean-Baptiste, v. P. Bruno, capucin.

de Nucé, famille : II, 210.

— demoiselles (filles de Gustave) : I, 170.

— Anna (* le 12 janvier 1870.Rp. - † le 23 août 1946.EC.), fille de Gustave et d'Henriette Penon. ○ en 1890 Jules Dénériaz, fils d'Alexandre : I, 63, 163.

— Charlotte (* — le 8 juin 1804. - † le 22 novembre 1882.EC.), fille de Benjamin et de Charlotte de Preux. Célibataire : I, 59, 67, 80-81, 104, 109, 112, 134.

— Gustave (* — le 27 août 1836. - † le 26 juin 1892. EC.), fils de Joseph et de Virginie Bussy, négociant. ○ le 28 janvier 1869 (EC) Henriette Penon (1844-1904.EC.), fille de Charles et d'Henriette Kuntschen : II, 55-56, 61, 67.

— sa femme : I, 309 ; II, 56, 383.

— Henriette (* le 18 mars 1876.EC. - † le 23 mai 1951.EC.), fille de Gustave et d'Henriette Penon. ○ le 29 octobre 1900 (EC) Joseph Dufour (1874-1936.EC.), fils de Charles et de Marie Duc, architecte : II, 210, 377.

— Olga (* le 9 novembre 1882.EC. - † le 20 février 1948.EC.), fille de Gustave et d'Henriette Penon. Célibataire : II, 61.

O

d'Odet, famille : II, 20.

— Charlotte (* à Massongex, le 29 août 1862.EC.○. † le 17 mars 1932.EC.), fille de Maurice et d'Isabelle de Chaignon. ○ en

1885 Jacques de Riedmatten, fils de Léon : I, 430 ; II, 20, 66, 176.

— Glady (dite Claudine) (* à Massongex, le 12 juillet 1866.EC.○. - † le 6 septembre 1939.EC.), fille de Maurice et d'Isabelle de Chaignon. ○ en 1888 Fritz de Courten, fils de Frédéric : I, 298, 320, 341, 385, 389 ; II, 20, 120, 149, 365-367.

— Léontine (* à Massongex, le 14 octobre 1863. - † le 7 mai 1934. EC.), fille de Maurice et d'Isabelle de Chaignon. Célibataire : II, 15, 316, 366.

— Louise (-Marie) (* le 4 septembre 1831.Rp. - † le 8 février 1892. EC.), fille de Charles et d'Aglaé de Bons. Célibataire : I, 289, 293 ; II, 15, 18-20, 324.

— Maurice (bapt. le 16 mars 1822. Rp. - † à Massongex, le 29 août 1895. EC.), fils de Charles et d'Aglaé de Bons, notaire. ○ I à Saint-Maurice, le 6 novembre 1850 (Rp) Caroline de Bons (1829-1855.Rp.), fille de Joseph et de Mélanie de Courten ; ○ II Isabelle de Chaignon († 1869.Rp.), fille de Théobald et de Claudine Perrault ; ○ III à Saint-Maurice, le 7 décembre 1871 (RP) Léontine de Chaignon († 1904. EC), sœur de la précédente épouse : II, 366-367, 370.

— sa 3^e femme : II, 366.

Oehler, Emma (* le 27 avril 1867. EC.), fille de Joseph et de Marie Selz : I, 171.

— sa mère : I, 171.

— sa grand-mère : I, 171.

— Joseph (* le 11 juin 1844. Rp. - † le 16 février 1884.EC.), fils de Joseph et de Louise Hoffmann, divorcé d'avec Marie Selz dès le 13 mars 1880, orfèvre. ○ le 19 juin 1880 (EC) Isabelle Converset (1860-1942.EC.), fille de Louis et de Caroline Coppet : I, 171 ; II, 376.

Offenbach, Jacques, compositeur de musique : II, 242.

- Oncle Antoine, v. de Lavallaz, Antoine (1829-1898).
 Oncle Charles, v. de Preux, Charles (1846-1905).
 Oncle Eugène, v. de Lavallaz, Eugène (1822-1893).
 Oncle Frédéric, v. de Courten, Frédéric (1863-1901).
 Oncle Gaspard, v. Stockalper, Gaspard (1808-1873).
 Oncle Guillaume, v. de Lavallaz, Guillaume (1835-1899).
 Oncle Henri, v. de Torrenté, Henri (1845-1922).
 Oncle Louis, v. de Kalbermatten, Louis (1856-1896).
 Oppediguer, Alice (* 1871), pianiste de Lausanne : I, 402.
 Orsat, Alphonse (1837-1903), négociant, président de Martigny 1888-1898 : I, 314.

P

- Paccolat, Joseph (1823-1909), abbé-évêque de Saint-Maurice depuis 1888 : II, 384.
 Pascal, Agathe, de Saint-Chamond, élève à la Ferrandière : I, 137.
 Passerat, Joseph (1772-1858), rédemptoriste 1796, général de 1820 à 1848 ; son procès en béatification introduit en 1901 : II, 107-108.
 — Madeleine (bapt. le 22 juillet 1815. Rp. - † le 27 juin 1893.EC.), fille de Nicolas et de Catherine Coutaz, tailleur. Célibataire : I, 225, 335, 400, 402, 410 ; II, 26, 107-108, 136, 138, 141, 143, 146, 153, 160-161.
 Paul, apôtre, saint : I, 122, 193, 235, 242 ; II, 120, 162.
 Pauline, v. de Torrenté, Pauline.
 Pecci, Joachim, cardinal, v. Léon XIII.
 Pellet, Pauline (1842-1907), religieuse du Sacré-Cœur à la Ferrandière : I, 182.
 Penon, famille : II, 210.
 — Ferdinand (* le 4 février 1822.Rp. - † le 22 janvier 1892.EC.), fils d'André et de Marie-Josette Andenmatten, imprimeur. ○ le 7 février 1847 (Rp) Fanny Gresset (1827-1894.EC.), fille de Maurice et de Marguerite Perrin : II, 18.
 — Rosalie (* le 1^{er} juin 1847.Rp. - † le 26 janvier 1916.EC.), fille de Charles et d'Henriette Kuntschen. Célibataire : I, 178 ; II, 56, 287.
 Peppino, v. Stockalper, Joseph.
 Perrig, Elias (* à Brigue, le 23 mai 1856.EC. - † à Brigue, le 3 décembre 1942.GP.), fils de Franz Stephan et d'Antonia Wyer, avocat et notaire, député. ○ I le 14 octobre 1879 (Rp) Eugénie Kuntschen, fille de François-Joseph ; ○ II à Brigue, le 6 septembre 1888 (GP) Amanda Seiler, fille d'Alexandre : I, 112 ; II, 273.
 — Eugénie (* le 11 avril 1852.Rp. - † à Brigue, le 9 février 1883.EC.), fille de François-Joseph Kuntschen et de Victoire de Riedmatten. ○ en 1879 Elias Perrig, fils de Franz Stephan : I, 112.
 — Victoire (* à Brigue, le 1^{er} avril 1881.EC. - † à Brigue, le 26 juin 1971.EC.), fille d'Elias et d'Eugénie Kuntschen. ○ en 1907 Alfred Clausen, fils de Félix : I, 112.
 Perrin, Marie (1851-1929), ou Perrin, Valentine (1855-1931), religieuses du Sacré-Cœur à la Ferrandière : I, 118, 187, 198.
 — Paul : I, 98.
 Perrollaz, Joseph (1820-1889), de Magland, S. J., recteur de Mongré 1872-1875 : I, 181.
 — Oscar (* le 8 juin 1874.Rp. - † à Paris, le 7 décembre 1923.Fp.), fils de Joseph et de Joséphine Arlettaz, publiciste. ○ à Bienne, le 17 avril 1899 (EC) Marguerite Imer (1876-1966.Fp.), fille de Paul-Lucien et de Marguerite Nyfenegger : I, 69 ; II, 375, 387.
 — sa femme : I, 69.

- Perroud, demoiselle, de Collombey, couturière à Sion : I, 327, 338-339.
- Philips, Anglais de passage à Sion avec sa femme et sa fille: II, 57-58.
- Philomène, sainte : I, 103, 236.
- Piccolo, v. de Lavallaz, Henri (1891-1964).
- Pie IX, pape: I, 107, 243; II, 137, 180.
- Pierre, apôtre, saint : I, 232, 242-245, 258 ; II, 162, 180, 329, 403.
- Pierre Canisius, saint : I, 244.
- Pierre d'Alcantara, saint : I, 267.
- de la Pierre, famille, dames Macognin - : I, 434 ; II, 162, 204, 286, 333.
- Anna (* le 25 janvier 1868. - † le 20 janvier 1935.GM.), fille de Maurice et de Joséphine de Riedmatten. ∞ en 1887 *Henri de Lavallaz*, fils de Guillaume : I, 148, 292, 315, 337, 346, 348, 380, 390, 427 ; II, 19-20, 41, 61, 69, 75, 103, 144, 173, 175, 286, 398.
- Joséphine (* le 25 février 1839. - † le 2 février 1920.GM.), fille de Grégoire de Riedmatten et de Nathalie de la Jonquière. ∞ en 1860 *Maurice Macognin de la Pierre*, fils de Louis : I, 80, 315, 339, 346, 427, 434 ; II, 75, 79, 83-84, 103, 128, 143-144, 175, 238, 283, 343, 352, 391.
- Louise (* le 10 juin 1861. - † à Saint-Maurice, le 18 septembre 1937.GM.), fille de Maurice et de Joséphine de Riedmatten. ∞ en 1880 *Maurice de Werra*, fils de Camille : I, 212, 313 ; II, 79, 103, 109, 312, 337.
- Maurice (* à Saint-Maurice, le 29 mai 1832. - † le 25 juin 1907. GM.), fils de Louis et de Virginie de Preux, conseiller d'Etat. ∞ le 14 juin 1860 (Rp) *Joséphine* de Riedmatten, fille de Grégoire : I, 203, 283, 430, 434 ; II, 103, 146, 160, 373.
- sa femme : I, 283, 339, 434.
- Virginie (* le 12 juin 1870. - † le 22 septembre 1954.GM.), fille de Maurice et de Joséphine de Riedmatten. ∞ en 1890 *François Ducrey*, fils de Joseph-Eugène : I, 283, 289, 297, 315 ; II, 79, 103, 144, 172, 174, 348.
- Pierrehumbert, William : I, 164, 325-326, 333 ; II, 203.
- Pignat, Mélanie (* le 20 avril 1850. Rp. - † le 15 décembre 1924.EC.), fille de Louis et de Mélanie Pignat, modiste. Célibataire : I, 375.
- Paul (* le 9 juillet 1854.Rp. - † le 9 juillet 1935.EC.), fils de Louis et de Mélanie Pignat, secrétaire au département de l'Instruction publique, rédacteur de la *Gazette du Valais*. ∞ à Martigny, le 6 juin 1894 (EC) *Marie-Delphine Saudan* (1860-1895.EC.), fille de Félix et de Mélanie Chappot : I, 368 ; II, 325.
- sa femme : II, 325.
- Pilate : II, 205.
- Pitteloud, famille : II, 391.
- Alphonse (* à Vex, le 15 février 1848. - † le 14 novembre 1901. EC.), fils d'Antoine et de Madeleine Sierro, avocat et notaire, juge à la Cour d'appel : II, 392.
- Antoine (* à Vex, le 18 septembre 1818. - † à Vex, le 11 septembre 1894.EC.), fils d'Adrien et de Marie-Marguerite Genolet, fermier au mayen de Sainte-Anne. ∞ à Vex, le 9 novembre 1854 (Rp) *Madeleine Gauthier* (1825-1904. EC.), fille de Barthélemy et de Marie-Barbe Moren : II, 295-298, 302.
- sa femme : II, 296.
- ses filles : II, 295.
- ses fils : II, 297.
- Antoine (* à Vex, le 15 janvier 1889.EC. - † le 2 septembre 1946. EC.), fils de Charles et de Madeleine Bovier : II, 296.
- Augustin (* à Vex, le 2 octobre 1893.EC. - † à Vex, le 11 avril 1894.EC.), fils de François et de Catherine Favre, filleul d'Augustin de Riedmatten : II, 215-216, 218.

(Pitteloud)

- Bonaventure (* à Vex, le 7 septembre 1883.EC. - † à Genève, le 18 septembre 1917.EC.), fils de François et de Catherine Favre : II, 190, 216.
- Charles (* à Vex, le 14 janvier 1863.Rp. - † à Vex, le 6 décembre 1940.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine Gauthier. ∞ à Vex, le 15 avril 1888 (EC) *Madeleine Bovier*, fille de Louis : II, 218, 296.
- François (* à Vex, le 20 septembre 1855. - † à Vex, le 27 octobre 1924.EC.), fils de Barthélemy et de Madeleine Gauthier, fermier au mayen de Sainte-Anne. ∞ à Vex, le 22 mai 1877 (EC) *Marie-Catherine Favre*, fille de Sébastien : I, 386 ; II, 70, 151, 161, 184, 190, 193, 215.
- Jean (* — le 9 février 1844. - † le 13 juillet 1901.EC.), fils d'Antoine et de Madeleine Sierro, médecin à Sion : II, 82, 194, 259, 305, 392.
- Jean-Baptiste (* à Vex, le 7 octobre 1881.EC.), fils de François et de Catherine Favre : I, 416.
- Louise (bapt. le 11 octobre 1807. Rp. - † le 29 avril 1896.EC.), fille de Pierre-Joseph Duc et de Mansuette de Riedmatten, veuve du Dr Xavier Pitteloud (1822-1875. EC.), fils de François et de Crésence Imbiederland : II, 391-392.
- Marie-Catherine (* à Vex, le 27 juin 1851.EC. - † à Vex, le 7 février 1942.EC.), fille de Sébastien Favre et d'Anne-Marie Quinodoz. ∞ en 1877 *François Pitteloud*, fils d'Antoine : II, 216.
- Marie-Eléonore (* à Vex, le 22 février 1878.EC. - † à Vex, le 18 mars 1958.EC.), fille de François et de Catherine Favre. ∞ à Vex, le 1er décembre 1904 (EC) *François-Adrien Rudaz* (1876-1943. EC.), fils de François et de Catherine Sierro. - L'auteur n'est en tout cas pas sa marraine de baptême : I, 245-246 ; II, 83, 151, 157, 215, 221.
- Marie-Louise (* le 30 mai 1878. EC. - † le 16 décembre 1973.EC.), fille de Jean et de Caroline Zimmermann. ∞ Dr Joseph Germanier (1874-1958.EC.), fils de Joseph-Marie : II, 276.
- Marie-Madeleine (* — le 21 novembre 1810. - † à Vex, le 11 septembre 1894.EC.), fille d'Adrien et de Marie-Marguerite Genolet, veuve de Barthélemy Vuissoz : II, 295, 297.
- Valérie (* le 2 janvier 1876.EC. - † le 19 janvier 1969.EC.), fille de Jean et de Caroline Zimmermann. Célibataire : II, 160.
- Planchamp, Justin (* — le 13 juillet 1870. - † à Saint-Maurice, le 9 février 1923.EC.), fils de Florian et de Joséphine Vannay, avocat et notaire à Vouvry : II, 168.
- Plantier, Emile (1846-1924), jésuite, aumônier d'étudiants : II, 191-192, 196, 216-217, 225.
- de Ponlevoy, Armand (1812-1874), jésuite, écrivain : I, 123.
- Possetti, Elisabeth (* 1850.Rec.), d'Embd, servante chez Charles de Preux : I, 102.
- Pouponne, v. de Torrenté, Marie (1888-1956), fille d'Henri.
- Pralong, Joseph (1859-1925), curé de Salins de 1890 à 1894 : II, 212.
- de Prandière, Anne-Marie, de Saint-Etienne, élève à la Ferrandière : I, 161.
- Praz, Joseph (1861-1931), curé d'Héremence 1892 : II, 85, 363-364.
- de Preux, Anna (dite Nana) (* le 8 avril 1875.Rp. - † le 6 mars 1919. EC.), fille de Charles et de Nina de Riedmatten. Célibataire : I, 101-102, 108, 159, 170, 177, 305, 311, 335, 384, 398, 428 ; II, 49, 53, 75, 82, 84, 88, 94, 96, 105, 108, 180,

(de Preux)

- 189-190, 204, 230, 234, 259, 269, 278, 286, 294, 346-347, 353, 359-361.
- Charles (* le 3 novembre 1846. Rp. - † le 20 novembre 1905.EC.), fils de Charles et d'Irène de Preux, directeur de l'Arsenal et du Musée de Valère. ∞ le 10 juin 1874 (EC) *Nina de Riedmatten*, fille d'Augustin : I, 59, 69, 72, 131, 139, 150, 174, 196, 224, 292, 305, 311, 350, 388, 392, 407-408, 428-430, 435-436 ; II, 7, 14, 27, 29, 75, 93-96, 99, 102, 105, 108, 120, 148, 153, 166-167, 173, 180, 182, 194, 204, 207, 228, 230, 235, 241, 275, 294, 308, 310, 328, 348, 355, 358, 360-361, 374, 385, 397.
- sa famille et ses enfants : I, 139, 408 ; II, 94, 175, 182, 293.
- Charles (* à Venthône, le 22 février 1858. ECCO. - † à Sierre, le 24 décembre 1922.EC.), fils de Benjamin et de Julie de Chastonay, juge-instructeur de Sierre, conseiller d'Etat, conseiller national. ∞ à Sierre, le 12 novembre 1900 (EC) *Eugénie de Chastonay*, fille de Victor : II, 31.
- Charles (* le 4 décembre 1877.EC. - † le 30 octobre 1961.EC.), fils de Charles et de Nina de Riedmatten, directeur du Pénitencier cantonal. ∞ le 25 avril 1911 (EC) *Marthe de Rivaz*, fille de Charles, veuve de Marc Wolff : I, 64-65, 79, 152, 197, 335-336, 428 ; II, 147, 153, 165, 167, 189, 235, 278, 286, 335, 346-347, 349, 359-360, 365, 374.
- Henri (* le 17 août 1879.EC. - † le 29 novembre 1963.EC.), fils de Charles et de Nina de Riedmatten, ingénieur. ∞ le 16 septembre 1910 (EC) *Marguerite de Lavallaz*, fille d'Henri : I, 64-65, 197, 372, 375, 377, 399, 429 ; II, 153, 165, 182, 189, 193, 278, 286, 335, 349, 360, 362, 365.
- Irène (* — le 1^{er} novembre 1814. - † le 24 avril 1898.EC.), fille de François de Preux et de Thérèse Zumoffen, veuve de Charles de Preux († 1871).
- Joseph (* le 31 août 1858.Rp. - † le 7 février 1893.EC.), fils de Ferdinand et de Marie-Louise de Preux, notaire. Célibataire : I, 123.
- Marguerite (* le 29 juin 1895.EC. - † aux Mayens-de-Sion, le 17 août 1895.EC.), fille de Charles et de Nina de Riedmatten : II, 346-350, 353, 358-365.
- Marie (* le 7 juin 1844.Rp. - † le 24 janvier 1925.EC.), fille de Charles et d'Irène de Preux. Célibataire : I, 351 ; II, 27.
- Marie (dite Laie) (* le 5 septembre 1876.EC. - † le 21 décembre 1948.EC.), fille de Charles et de Nina de Riedmatten, religieuse franciscaine : I, 177, 296-297, 304-305, 311, 334, 384, 399, 405, 408, 428, 436 ; II, 49, 53, 59-61, 65, 67, 69, 71-72, 76, 78, 81, 109, 146, 153, 160, 166-168, 170, 174, 176, 178-179, 204, 217, 230, 260, 278, 286, 294, 350, 355, 359-361, 382.
- Marie-Louise (bapt. le 25 mars 1827.Rp. - † le 10 février 1892. EC.), fille de Louis de Preux et de Madeleine Blatter, veuve de Ferdinand de Preux (1834-1889. EC.), fils de César et de Catherine de Courten, notaire : II, 19, 35.
- Nina (Anna) (* à Sorrente, le 27 septembre 1851. Sion, Rp. - † le 21 février 1922.EC.), fille du général Augustin de Riedmatten et d'Henriette de Torrenté. ∞ en 1874 *Charles de Preux*, fils de Charles : I, 64-65, 67-69, 72, 79, 85, 101-104, 131, 139, 141, 150, 152, 159, 196, 198, 224, 285-286, 292, 310-311, 315, 320, 326, 328, 334-337, 350-351, 372-373, 377, 390-391, 394, 402, 407, 428, 430, 435-436 ; II, 7, 15, 19, 36, 48, 75, 96,

(de Preux)

- 99, 105, 147-148, 153, 166-173, 176-177, 180, 182, 230, 235, 259, 269, 281, 283, 286, 308, 346-350, 353, 358-363, 374, 381, 389.
- Pierre (* le 30 juin 1866.Rp. - † le 9 décembre 1903.EC.), fils de Ferdinand et de Marie-Louise de Preux, notaire. ∞ le 10 mai 1892 (EC) *Fernande Calpini*, fille d'Othmar : II, 19, 35, 123.
- René (* le 26 mars 1881.EC.) - † le 16 février 1973.EC.), fils de Charles et de Nina de Riedmatten, chancelier de l'Etat du Valais. ∞ le 11 novembre 1912 (EC) *Anne-Marie (Anny) de Riedmatten*, fille de Raoul et d'Anne-Marie de Montserrat : I, 197 ; II, 35, 147, 153, 156-160, 165, 189, 204, 286, 335, 359-360, 365.
- Xavier (1740-1817), évêque de Sion 1807 : I, 69.

Q

- de Quay, demoiselles : II, 381.
- André (* le 9 mars 1895.EC. - † le 7 octobre 1973.EC.), fils de Georges et d'Angèle Dénériaz, pharmacien : II, 338.
- Eugénie (bapt. le 22 mai 1841.Rp. - † le 7 avril 1874.Rp.), fille d'Alphonse Bonvin et de Sophie Zenklusen. ∞ le 23 septembre 1858 (Rp) Maurice de Quay (1830-1880.EC.), fils de Joseph et de Marie-Eléonore Horn, pharmacien : I, 220, 445.
- Georges (* le 6 janvier 1868.Rp. - † le 18 février 1955.EC.), fils de Maurice et d'Eugénie Bonvin, pharmacien. ∞ le 10 juin 1894 (EC) *Angèle Dénériaz*, fille de Nestor : II, 242, 263, 338.
- Madeleine (bapt. le 18 mai 1829. Rp. - † le 21 juillet 1915.EC.), fille de Philippe de Torrenté et d'Adélaïde de Riedmatten. ∞ le 8

février 1875 (Rp) Maurice de Quay (1830-1880.EC.), veuf d'Eugénie Bonvin : I, 205 ; II, 121, 125.

- Marie (* le 21 novembre 1859. Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 10 juillet 1938.EC.), fille de Maurice et d'Eugénie Bonvin. ∞ le 13 septembre 1908 (EC) le Dr Hermann Rey (1867-1943.EC.), fils de Cyrille et de Marguerite Gerold, médecin : I, 126.
- Sophie (* le 24 juillet 1861. Rp. - † le 4 février 1951.EC.), fille de Maurice et d'Eugénie Bonvin. ∞ en 1917 (EC) Emile Solioz (1849-1934.EC.), fils d'Antoine et de Monique de Courten : II, 181.
- Quentin, Léon, auteur dramatique : II, 36.

R

- Raboud, Emile (* 1853), de Vionnaz, curé d'Isérables 1880, de Saxon de 1884 à 1889, † en Amérique selon Tamini et Délèze : I, 292-293.
- Ragozzi, Jean (* 1851), fils de Jean et de Marie-Catherine Antoniotti, décorateur. ∞ II à Lausanne, le 22 septembre 1890 (EC) Louise-Ambrosine-Octavie Delapierre (* 1870), fille de Joseph et de Catherine Ronco. Expulsé de Sion en 1894 : II, 10-11.
- sa femme : II, 101, 254.
- Rambert, Eugène (1830-1886), auteur et critique littéraire romand : II, 92.
- Rampolla, Mariano, cardinal, secrétaire d'Etat de Léon XIII : II, 332.
- Raphaël : I, 232, 237, 239, 261.
- Rappaz, André, chanoine de Saint-Maurice : II, 121.
- Ratzec (Rasec = César), surnom de Charles Roten (1832-1913) : II, 387.
- Ratisbonne, Alphonse (1812-1884), de la Société des prêtres de Notre-Dame de Sion : I, 237 ; II, 137.

- Ravachol, François-Claudius Königstein, dit - (1859-1892), anarchiste français : II, 34-35.
- Réau, Louis : I, 433.
- Régnauld, Emile (1829-1901), jésuite, prédicateur à la Ferrandière en 1883 : I, 117.
- Reichenbach, Pierre : I, 414.
- Remi, saint : I, 250.
- Revilliod, Jacques-Louis (1842-1929), professeur à la Faculté de médecine de Genève : I, 192.
- Rey, Anna (* le 5 juin 1883.EC. - † le 17 juin 1971.EC.), fille de Xavier et de Marie Allet, téléphoniste. Célibataire : II, 245.
- Marie (* à Loèche, le 5 avril 1846.EC. - † le 23 décembre 1893.EC.), fille de Louis Allet et d'Elisa Theiler. ○ en 1867 Xavier Rey (1843-1889.EC.), fils d'Alphonse et de Joséphine Indermatten, secrétaire au Département militaire : II, 245.
- Martin, v. P. Exupère, capucin.
- Xavier (* le 24 juin 1884. - † le 2 février 1917.EC.), fils de Xavier et de Marie Allet, employé de bureau. Célibataire : II, 160, 390.
- Rey-Bellet, Augustin, métral d'un alpage de la famille de Riedmatten, à Champéry : II, 102.
- Reynard, famille : II, 231.
- (non identifié) : II, 260, 271, 309.
- Adèle (* le 15 novembre 1858. - † à Savièse, le 8 décembre 1948.EC.), fille de François et de Jeanne Gobelet, à Maragnenaz. ○ à Savièse, le 20 janvier 1898 (EC) Joseph Dubuis (1868-1928.EC.), fils de Joseph-Adrien et de Marie-Marguerite Varone, vice-président : II, 41, 54.
- Catherine (* à Maragnenaz, le 23 novembre 1857.Rp. - † à Savièse, le 16 juin 1891.EC.), fille de François-Marie et de Jeanne-Françoise Gobelet. ○ en 1882 *François-Joseph Varone*, fils de Germain : I, 63, 68.
- Euphrosine (* — le 21 février 1852. - † à Savièse, le 28 mai 1933.EC.), fille de François et de Jeanne Gobelet. Célibataire : II, 64-66.
- François-Marie (* — le 20 mars 1819. - † le 26 octobre 1888.EC.), fils de Gabriel et de Marie-Catherine Udry, agriculteur, fermier à Maragnenaz. ○ *Jeanne-Françoise Gobelet*, fille de Jean-Charles : I, 63.
- ses enfants : I, 63.
- Germain (* — le 9 septembre 1849. - † le 26 mai 1911.EC.), fils de François et de Jeanne Gobelet. ○ *Marie* Dubuis, fille de Baptiste : II, 52, 54, 102.
- Marie (* — le 16 janvier 1853. - † le 2 février 1916.EC.), fille de Baptiste Dubuis et de Catherine Mabillard. ○ *Germain Reynard*, fils de François : I, 63 ; II, 136.
- Reynès, Marie, de Montpellier, élève à la Ferrandière : I, 118.
- de Ribaupierre, François, artiste peintre : II, 27.
- Paul (1853-1918), ingénieur, responsable de la voie ferrée de Lausanne à Sion : II, 27.
- Ribordy Adrien (* le 17 mars 1851.Rp. - † le 5 avril 1916.EC.), fils de Louis et de Joséphine de Torrenté, ingénieur. ○ le 17 décembre 1890 (EC) *Julie de Courten*, veuve d'Etienne Wuilloud : I, 309, 325.
- Albert (* le 6 octobre 1846.Rp. - † le 19 mars 1929.EC.), fils de Cyprien et de Victorine de Nuced, notaire. ○ le 20 décembre 1882 (EC) Célestine Imwinkelried (1855-1919.EC.), fille de Maurice et de Célestine de Preux : II, 89, 300, 377.
- sa femme : I, 426.
- sa fille : II, 377.
- Henri (* le 10 mai 1855.Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 30 juillet 1936.EC.), fils de Louis et de José-

(Ribordy)

- phine de Torrenté, négociant, officier d'Etat civil. ○ le 19 mai 1889 (EC) Léonie de Courten, fille d'Adolphe : II, 345.
- sa femme : II, 345.
- Joseph (* le 27 août 1857.Rp. - † au Trédonchet sur Ayent, le 2 août 1923.EC.), fils d'Antoine et de Marie Bruttin, avocat et notaire. ○ le 24 novembre 1890 (EC) Pauline Dubuis, fille de François-Adrien : I, 150, 320 ; II, 138.
- sa femme : I, 320 ; II, 287.
- Léonie (* le 27 juin 1862.Rp. - † le 6 septembre 1935.EC.), fille d'Adolphe de Courten et d'Adélaïde de Courten. ○ en 1889 Henri Ribordy, fils de Louis : I, 340.
- Louis (* — le 15 février 1815. - † le 17 août 1887.EC.), fils de Daniel et d'Antoinette Delasoie, avocat. ○ à Saint-Léonard, le 23 juillet 1850 (Sion, Rp) Joséphine de Torrenté (1829-1889.EC.), fille de Joseph-Marie et de Joséphine Roten : I, 220.
- sa femme : I, 287-290.
- Marie (* le 17 février 1862.Rp. - † le 16 février 1942.EC.), fille d'Antoine et de Marie Bruttin. ○ en 1885 Paul de Rivaz, fils de Charles : I, 71, 100, 106, 139, 339, 350 ; II, 18, 61, 89, 169.
- Pauline, v. Ribordy, Joseph, madame.
- Richard-Royé, Marie (1819-1886), religieuse du Sacré-Cœur, économe à la Ferrandière : I, 181-182.
- Ricolet, v. de Torrenté, Henri (1893-1962).
- de Riedmatten, famille, dames : I, 63, 75, 81, 83, 89, 308, 320, 445 ; II, 33, 92, 219-220, 345.
- Adrien III, évêque de Sion 1640-1646 : II, 219.
- Adrien IV, évêque de Sion 1646-1672 : II, 114.
- Adrien (* le 19 août 1844.Rp. - † le 13 août 1905.EC.), fils d'Eugène et de Madeleine de Lavallaz. ○ I le 24 novembre 1868 (Rp) Alexandrine de Torrenté, fille d'Alexandre ; ○ II le 8 décembre 1880 (EC) Louiselle de Torrenté, fille de Charles-Louis : I, 57, 421 ; II, 39, 391.
- Adrienne (bapt. le 25 août 1821.Rp. - † à Breitmatten, Eischoll, le 6 août 1887.EC.), fille de Pierre-Louis et de Catherine de Lavallaz. Célibataire : I, 141, 150, 155-156, 220.
- Aline (* le 8 juillet 1861.Rp. - † le 24 octobre 1946.EC.), fille de Charles et de Léonie de Nucé. ○ en 1891 Léon de Torrenté, fils de Philippe : I, 59, 69, 71-72, 78-79, 102, 107, 110, 126, 138-140, 265, 271, 300, 310, 315, 321, 325, 327, 334-337, 340, 343, 347, 349, 354-358, 375, 379, 400-401, 404, 407, 419, 439, 449 ; II, 12, 16-17, 20, 27, 35, 44-45, 59-62, 66-67, 79, 81, 85-86, 89, 118, 121, 125, 146, 161, 166, 173, 254, 256, 258-259, 278, 284, 286, 294-297, 320, 348-349, 364, 396-397, 401.
- Aloysia (* le 8 octobre 1866.Rp. - † le 17 mai 1942.EC.), fille de Louis-Xavier et de Camille Bonvin. ○ en 1891 Adolphe Bruttin, fils d'Auguste : I, 356, 417, 424, 426-427 ; II, 108, 180.
- Anna (* le 25 juillet 1860.Rp. - † à Montolieu, Aude, le 10 avril 1931.Fp.), fille d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur, religieuse de Saint-Vincent de Paul : I, 153.
- Anna (* le 25 juin 1864.Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 25 août 1910.EC.), fille de Pierre-Marie et de Mathilde Bonvin, habite l'Usine à Gaz. ○ en 1893 Charles Walther, fils d'Alphonse : I, 417, 426-427 ; II, 13, 222.
- Anny (Anne-Marie) (* le 19 octobre 1889.EC.), fille de Raoul et

(de Riedmatten)

- d'Anne-Marie de Montserrat. ○○ en 1912 *René de Preux*, fils de Charles : II, 191, 286.
- Antoine (bapt. le 2 octobre 1811. Rp. - † le 6 décembre 1879.EC.), fils de Pierre-Louis et de Catherine de Lavallaz, conseiller d'Etat. ○○ à Saint-Maurice, le 30 novembre 1843 (Sion, Rp) Stéphanie Asselin de Crèvecœur (1824-1905. EC.), fille d'Alphonse et de Marie-Josèphe Kohler : I, 205, 261, 283 ; II, 21, 33, 38, 122-123, 165, 218-220, 245-250, 277, 382.
- sa femme : I, 204-205, 312, 339-341, 445 ; II, 20-21, 33, 38, 143, 218, 238, 245-250, 395.
- les demoiselles Antoine : Ida, Valentine, Anna, Augusta et Emma : I, 97, 139.
- Armand (* le 29 janvier 1848. Rp. - † le 28 décembre 1926.EC.), fils d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur, avocat et notaire, Dr en droit. ○○ à Abbeville, Somme, le 2 mai 1892 (EC) Louise Lefèvre Du Grosriez (1870-1920. EC.), fille de Charles-Ferdinand et de Jeanne d'Aux : II, 37-38, 206, 218, 292.
- sa femme : II, 37-38, 218, 292, 299, — sa belle-mère : II, 292.
- son beau-frère : II, 299.
- Auguste (* le 2 février 1862.Rp. - † le 24 juin 1911.EC.), fils d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur, viculteur. ○○ à Savvèse, le 18 octobre 1900 (EC) Jeanne-Marie Gobelet (1871-1940. EC.), fille de Germain-Adrien et de Marie-Barbe Favre : I, 153, 387 ; II, 19, 32, 38, 47, 102, 265, 292, 394-395.
- Augustin (bapt. le 29 mai 1796. Rp. - † le 19 août 1867.EC.), fils de Joseph-Augustin et de Marie-Josette Ambuel, général au service de Naples. ○○ le 18 décembre 1821 (Rp) Henriette de Torrenté (1804-1876.EC.), fille de Joseph-Marie et de Marie-Josèphe de Riedmatten : I, 105, 173, 237, 266, 286 ; II, 29, 304, 323.
- sa femme : I, 274 ; II, 323.
- Camille (* le 15 mai 1872.Rp. - † le 29 juillet 1926.EC.), fille de Louis-Xavier et de Camille Bonvin. Célibataire : I, 426 ; II, 260, 345.
- Charles (bapt. le 31 décembre 1826.Rp. - † le 29 mars 1886.EC.), fils d'Aloys et de Mansuette de Riedmatten, rentier. ○○ le 21 juin 1860 (EC) Léonie de Nucé (1834-1909.EC.), fille de Joseph et de Virginie de Bussy : I, 60, 93, 102, 160 ; II, 400.
- sa femme : I, 72, 337, 354, 390, 394, 400-405, 439 ; II, 8, 10, 12, 45, 61, 85, 88-89, 156, 159, 161, 164, 169, 173, 178, 230, 254, 256, 258, 278, 295-297, 349, 354, 386, 396-398, 401.
- Charles (* le 16 octobre 1851.Rp. - † à Saillon, le 2 février 1894.EC.), fils d'Eugène et d'Alexandrine de Riedmatten, prêtre, vicaire de Nendaz 1884, curé de Saillon 1886 : I, 116, 194 ; II, 254.
- Charlotte, v. de Riedmatten, Jacques, madame.
- Élvire (* le 28 septembre 1867.Rp. - † le 23 octobre 1948.EC.), fille de Charles et de Léonie de Nucé. Célibataire : I, 78, 288, 300, 306, 310, 320-321, 325, 327, 334, 337, 340, 354-355, 358, 390, 394, 400-401, 407, 410, 420, 424-425, 445, 449 ; II, 12, 16-17, 20, 24-25, 35-36, 45, 66-67, 79, 85, 88-89, 118, 146, 159, 161, 173-174, 184-189, 223-224, 230, 245, 249, 254, 256, 258, 265, 268-269, 278, 285-286, 295-297, 320, 323, 348-349, 356, 364, 368, 386, 391, 397, 401.
- Emma (* le 24 novembre 1862. EC. - † le 4 février 1951.EC.), fille d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur. ○○ en 1890 *Oscar de Werra*, fils de Gustave :

(de Riedmatten)

- I, 283, 306, 323, 340, 343 ; II, 18, 20, 62, 249-250.
- Emmanuel (* à Uvrier, le 7 avril 1870.Rp. - † le 7 avril 1940.EC.), fils de Maurice et de Marie Gillioz, fonctionnaire de l'Etat. ○ à Berne, le 25 mars 1899 (EC) Anna Kernen (1870-1923.EC.), fille de Jacob et de Catherine Sommer : II, 212, 249.
 - Eugène (dit Chouchou) (* à Loèche-les-Bains, le 13 août 1882.EC. - † le 23 mai 1954.EC.), fils d'Adrien et de Louiselle de Torrenté, banquier : I, 102, 104, 108, 446 ; II, 160, 349.
 - Henriette (tante) (* le 25 novembre 1845.Rp. - † le 11 avril 1911.EC.), fille d'Augustin et d'Henriette de Torrenté. Célibataire : *passim*.
 - Hermine (* le 29 septembre 1855.EC. - † à Montolieu, Aude, le 30 mai 1931.Fp.), fille d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur, religieuse de Saint-Vincent de Paul : I, 323.
 - Ida (* le 19 juin 1854.Rp. - † le 13 novembre 1942.EC.), fille d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecœur. ○ en 1885 *Henri de Torrenté*, fils de Charles-Louis, veuf de Marie de Kalbermatten : I, 97, 148-149, 343.
 - Isaac (qui par la suite se prénomme Roger) (* le 3 janvier 1871.Rp. - † à Buchs, Saint-Gall, le 8 juillet 1934.EC.), fils de Louis-Xavier et de Camille Bonvin, professeur à Vienne en Autriche : II, 13, 384.
 - Jacques (* le 17 avril 1862.Rp. - † le 17 juin 1927.EC.), fils de Léon et d'Eugénie Penon, agriculteur. ○ à Saint-Maurice, le 2 juin 1885 (EC) *Charlotte d'Odet*, fille de Maurice : I, 96-97, 406 ; II, 42-43, 60-62, 66-69, 79, 160, 164, 168-175, 192, 232, 284-288, 295-297, 304, 348, 354, 365-367, 401.
 - sa femme : II, 42, 61-62, 168-169, 232, 257, 284-286, 295-297, 348, 365-366, 370, 391, 397, 401.
 - sa famille : II, 364.
 - Joseph (* le 16 avril 1841.Rp. - † le 4 mars 1887.EC.), fils de Pierre-Xavier et de Marie de Preux, secrétaire à l'Etat. ○ le 3 mars 1873 (EC) Joséphine de Montheys (1842-1906.EC.), fille de Melchior et de Laurette Wolff.
 - sa femme : II, 85, 258.
 - Joseph-Augustin (* — le 28 août 1751.AG. - † le 19 juin 1837.Rp.), fils d'Emmanuel et d'Anne-Catherine Willa, père du général Augustin : I, 286.
 - Jules (* — le 2 juillet 1859. - † le 12 juillet 1915.EC.), fils de Pierre-Marie et de Mathilde Bonvin. Célibataire : II, 13.
 - Laurence (* — le 10 août 1864. - † le 1^{er} janvier 1940.EC.), fille de Maurice et de Marie Gillioz, à Uvrier, institutrice. Célibataire : II, 249.
 - Léon (* le 23 mai 1825.Rp. - † le 28 janvier 1890.EC.), fils d'Aloys et de Mansuette de Riedmatten, géomètre. ○ le 29 juillet 1851 (Rp) Eugénie Penon (1824-1884.EC.), fille d'André et de Marie-Josette Andenmatten : II, 287.
 - Léon (* à Massongex, le 17 avril 1886.EC. - † le 22 avril 1920.EC.), fils de Jacques et de Charlotte d'Odet, avocat et notaire. ○ le 26 septembre 1911 (EC) *Marie de Torrenté*, fille d'Henri : I, 430 ; II, 43, 62, 160, 232, 284, 286, 295, 348, 370, 390, 397.
 - Lia (* le 10 décembre 1882.EC. - † le 30 septembre 1972.EC.), fille d'Oswald et de Mathilde de Cocatrix. ○ le 19 juin 1909 (EC) Louis Buzzini (1878-1951.EC.), fils de Gottardo et de Sophie Leclert, homme de lettres : I, 113 ; II, 256.

(de Riedmatten)

- Louis-Xavier (bapt. le 15 mai 1834. Rp. - † le 1^{er} mai 1898.EC.), fils de François-Pierre et de Marie de Preux. ○ le 21 juin 1863 (Rp) Camille Bonvin (1834-1872.Rp.), fille d'Isaac et d'Antoinette de Preux : I, 426 ; II, 260, 345.
- Madeleine (bapt. le 21 mars 1827. Rp. - † le 25 janvier 1869.Rp.), fille d'Emmanuel et de Madeleine de Lavallaz. ○ le 11 janvier 1841 (Rp) Nicolas Roten (1816-1864.AG.), fils d'Antoine et de Françoise de Guzman : I, 189.
- Madeleine (* à Uvrier, le 4 avril 1857.Rp. - † le 22 juillet 1922. EC.), fille de Maurice et de Marie Gillioz, institutrice. Célibataire : I, 149 ; II, 70.
- Marie (bapt. le 23 septembre 1835. Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 7 juillet 1887.EC.), fille d'Eugène et de Madeleine de Lavallaz. Célibataire : I, 213, 220.
- Marie (-Thérèse) (* le 12 mai 1837.Rp. - † le 17 novembre 1887.EC.), fille de Grégoire et de Nathalie de la Jonquière. Célibataire : I, 211, 216-217, 220.
- Marie-Louise (Louette) (* le 18 janvier 1859.Rp. - † le 27 mai 1922.EC.), fille d'Eugène et d'Alexandrine de Riedmatten. ○ le 14 juillet 1919 (EC) Louis Müller (1861-1924.EC.), fils d'Alexandre et de Marie-Louise Anderledy, veuf de Catherine Volken, chef de cuisine : I, 116, 194, 340, 342, 394, 439 ; II, 10, 12, 22, 24-27, 44-47, 175, 254, 319-320, 345, 366, 377, 386, 394, 396, 402.
- Nathalie (bapt. le 5 janvier 1829. Rp. - † le 6 avril 1896.EC.), fille d'Aloys et de Mansuette de Riedmatten, simple. Célibataire : II, 297, 386, 391.
- Oswald (* le 18 septembre 1856. Rp. - † à Saint-Maurice, le 21 mai 1904.EC.), fils de Léon et d'Eugénie Penon, géomètre. ○ le 21 février 1882 (EC) *Mathilde de Cocatrix*, fille de Xavier : I, 418, 445 ; II, 271, 343.
- sa femme : I, 386.
- Philomen (* à Naples, le 21 octobre 1836. Sion, Rp. - † le 7 septembre 1879.EC.), fils d'Augustin et d'Henriette de Torrenté, rentier, père de l'auteur. ○ le 6 février 1861 (Rp) *Madeleine de Kalbermatten*, fille de Louis : I, 53, 69, 78, 110, 115, 121, 133, 196, 202, 228, 260, 306, 397, 406, 434 ; II, 16, 78, 251, 253, 294.
- Pierre (* — le 8 novembre 1829. - † à Münster, le 23 août 1901.EC.), fils d'Adrien et de Waldburga Werlen, prêtre, recteur de la Trinité, à Sion, depuis 1869 : I, 292 ; II, 244, 404.
- Pierre (* à Genève, le 5 avril 1888.EC.), fils de Raoul et d'Anne-Marie de Montserrat, banquier. ○ le 17 avril 1929 (EC) *Marie de Torrenté*, fille de Léon : II, 191, 263, 277, 286, 324.
- Pierre-Marie (* le 4 avril 1832. Rp. - † le 16 novembre 1906.EC.), fils de Pierre-Xavier et de Marie de Preux, professeur. ○ le 5 juillet 1858 (Rp) *Mathilde Bonvin*, fille d'Isaac : II, 266, 367.
- Raoul (* le 6 juillet 1849.Rp. - † le 19 octobre 1936.EC.), fils d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèvecoeur, banquier. ○ I à Echenevex, Ain, le 5 août 1885 (EC) *Anne-Marie de Montserrat*, fille d'Auguste ; ○ II à Zurich, le 21 juin 1906 (EC) *Mathilde de Cocatrix*, fille de Xavier, veuve d'Oswald de Riedmatten : I, 267 ; II, 33, 38, 81, 191, 236-237, 247, 249, 263, 335, 394.
- sa première femme : I, 266 ; II, 71.
- Roger, v. de Riedmatten, Isaac.
- Stéphanie, v. de Riedmatten, Antoine, madame.
- Valentine (* le 22 septembre 1858. Rp. - † à Lausanne, le 10 février

(de Riedmatten)

- 1946.EC.), fille d'Antoine et de Stéphanie Asselin de Crèveceœur. ○○ en 1887 *Charles Stockalper*, fils de Charles : I, 71, 97, 152, 169-170, 177-178, 185, 189, 194, 205, 211, 338, 340, 343 ; II, 38, 202, 249, 391.
- Xavier (* le 2 mai 1886.EC. - † le 15 décembre 1965.EC.), fils d'Oswald et de Mathilde de Cocatrix, ingénieur : I, 326 ; II, 160, 165.
- Rion, Anna (* le 21 février 1881.EC. - † à Fribourg, le 30 janvier 1966. Fp.), fille de Denis et d'Ernestine de Nucé, religieuse carmélite sous le nom de sœur Saint-Jean de la Croix : I, 178.
- Denis (* le 12 mai 1849.Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 24 août 1916.EC.), fils de Joseph et de Christiane Zuber, notaire. ○○ le 15 juillet 1873 (EC) Ernestine de Nucé (1844-1891.EC.), fille d'Alphonse et de Marie de Riedmatten.
- sa femme : I, 178.
- Ernest (* le 26 juillet 1846.Rp. - † le 9 juillet 1913.EC.), fils de Joseph et de Christiane Zuber, relieur : I, 374.
- Ritz, Raphaël (* à Brigue, le 17 janvier 1829. - † le 11 avril 1894. EC.), fils de Laurent et de Joséphine Kaiser, artiste peintre. ○○ à Tübingen, le 27 septembre 1875 Lina Nördlinger († 1922), fille d'un ingénieur (Ruppen) : I, 244 ; II, 114, 376.
- sa femme : II, 280.
- de Rivaz, famille : II, 177, 285.
- Charles (* — le 25 septembre 1822. - † le 30 octobre 1883.EC.), fils de Charles-Louis et d'Elisabeth de Lavallaz, conseiller d'Etat, conseiller national. ○○ le 17 août 1849 (Rp) Marie de Sépibus (1823-1914.EC.), fille de Gaspard et d'Anne-Marie de Kalbermatten.
- sa femme : II, 89, 171, 265.
- Charles (* le 30 mai 1850.Rp. - † le 22 juin 1914.EC.), fils de Charles et de Marie de Sépibus, conseiller municipal. ○○ le 1^{er} juin 1875 (EC) Marie Burgener (1853-1894.EC.), fille d'Adolphe et d'Emma de Riedmatten : I, 401, 444 ; II, 62, 66, 72, 167, 171, 277, 305, 384.
- sa femme : I, 178, 400, 402, 405-406 ; II, 15, 20, 61-62, 89, 213, 234, 238, 274, 286-287, 318, 320, 322.
- Jean (* aux Mayens-de-Sion, le 11 juillet 1893.EC. - † le 5 avril 1914.EC.), fils de Paul et de Marie Ribordy, étudiant : II, 169.
- Jeanne (* le 13 mai 1878.EC. - † le 2 avril 1956.EC.), fille de Charles et de Marie Burgener. ○○ en 1900 *François de Kalbermatten*, fils de Joseph : I, 401 ; II, 66, 167, 169, 171, 178-179, 274, 276, 318-319.
- Joseph (* le 26 décembre 1851.Rp. - † à Marsens, Fribourg, le 7 avril 1896.EC.), fils de Charles et de Marie de Sépibus, journaliste : II, 387.
- Marcelle (* le 1^{er} février 1891. EC.), fille de Paul et de Marie Ribordy. Célibataire : I, 350.
- Marthe (* le 29 juillet 1884.EC. - † aux Mayens-de-Sion, le 16 juillet 1957.EC.), fille de Charles et de Marie Burgener. ○○ I en 1905 *Marc Wolff*, fils d'Henri ; ○○ II en 1911 *Charles de Preux*, fils de Charles : I, 401 ; II, 66, 72, 87.
- Paul (* le 9 décembre 1853.Rp. - † le 14 juin 1905.EC.), fils de Charles et de Marie de Sépibus, ingénieur. ○○ le 24 août 1885 (EC) *Marie Ribordy*, fille d'Antoine : I, 350 ; II, 89, 339.
- Paul (1888-1959), fils de Paul : I, 355.
- Pierre (* le 25 juin 1886.EC. - † à Saint-Malo, le 19 novembre 1969.Fp.), fils de Paul et de Marie Ribordy, ingénieur : II, 390.

(de Rivaz)

- Thérèse (* le 12 mai 1889.EC. - † le 21 mars 1954.EC.), fille de Charles et de Marie Burgener. ○ en 1913 *Henri Leuzinger*, fils de Jacob : II, 318.
- Robatel, Adrienne (* le 29 janvier 1873.Rp. - † le 2 décembre 1956.EC.), fille d'Ernest et de Marie-Louise Wolff, institutrice. Célibataire : II, 205.
- Robert, Joséphine, v. sœur Marie-Stéphane, religieuse franciscaine.
- Robillard, Victor, compositeur de musique : II, 36.
- Rochette, Henri (1834-1906), jésuite, directeur de Notre-Dame de Mongré 1881-1889 : I, 118, 134.
- Rose, sainte : I, 235.
- Rose, sœur (Marie-Thérèse Dubuis) (1856-1932), religieuse franciscaine à Sion de 1889 à 1894 : I, 440 ; II, 108, 124.
- Rosette, v. Rudaz, Josette.
- de Rosière, Paul († 1918), secrétaire du Conseil central de Lyon de l'Œuvre de la Propagation de la foi de 1887 à sa mort : I, 385.
- Rosine, v. Imfeld, Rosine.
- Rossi, Luigi (1864-1890), député au Grand Conseil, conseiller d'Etat tessinois : I, 307.
- Rossier, Nicolas, v. P. Séraphin, capucin.
- Roten, demoiselles : les filles de Charles (Eugénie, Julie, Mathilde) : I, 368.
- demoiselles : les filles d'Antoine : II, 194.
- Adolphe (* le 2 novembre 1842.Rp. - † le 22 mars 1909.EC.), fils de Nicolas et de Madeleine de Riedmatten, propriétaire. ○ le 20 novembre 1895 (EC) Isabelle Converset (1860-1942.EC.), fille de Louis et de Caroline Coppet, veuve de *Joseph Oehler* (1844-1884.EC.) : II, 375-376, 382.
- Agnès (* à Rarogne, le 24 octobre 1874.AG. - † à Rarogne, le 12 décembre 1940.EC.), fille de Louis et de Marie-Thérèse Viotti. Célibataire : I, 212 ; II, 52, 74, 266, 317.
- Albert (* le 20 février 1862.Rp. - † le 9 décembre 1939.EC.), fils de Charles et de Marie Wolff, médecin ○ à San Jeronimo, colonie de Santa Fe, Argentine, le 13 décembre 1890 (EC) *Marie Jost*, fille de Maurice : I, 306, 368-369, 378-379.
- sa femme : I, 378.
- Antoine (Jean-) (* — le 23 mars 1826. - † à Rarogne, le 10 janvier 1895.EC.), fils de Hildebrand et d'Anne de Courten, conseiller national. ○ le 1^{er} juillet 1851 (Rp) Eugénie de Riedmatten, fille de Pierre-Louis et de Catherine de Lavallaz : II, 149-151, 164, 166, 194, 318, 326, 334, 374.
- Bertha (* — le 25 avril 1852. - † à Rarogne, le 3 janvier 1922.EC.), fille d'Antoine et d'Eugénie de Riedmatten. Célibataire : I, 179 ; II, 103, 131, 149, 166, 202, 206, 309, 326, 374, 389.
- Charles (* le 8 juillet 1832.Rp. - † le 1^{er} août 1913.EC.), fils d'Antoine et de Joséphine de Gottrau, chancelier d'Etat. ○ le 12 mai 1859 (EC) Marie Wolff (1839-1923.EC.), fille du général Edouard et de Marie-Louise de Riedmatten : I, 216, 302, 310, 329, 369.
- sa femme : I, 369-370 ; II, 148-150, 246, 258.
- Charles (* le 28 décembre 1866.Rp. - Emigre en Argentine où il a fait souche et est décédé à une date ignorée de sa parenté sédunoise), fils de Charles et de Marie Wolff : I, 368-369, 378.
- Edmond (* le 2 août 1869.Rp. - Assassiné à San Jeronimo, Argentine, le 15 mars 1891), fils de Charles et de Marie Wolff : I, 368-370, 378-379.

(Roten)

- Edmond (* 1891), droguiste: I, 368.
 - Eugénie (* le 10 juillet 1863.Rp. - † le 3 janvier 1947.EC.), fille de Charles et de Marie Wolff. Célibataire : I, 370, 377-378, 389, 420, 441 ; II, 158, 164, 197, 246.
 - ses sœurs : II, 197.
 - Ferdinand (* le 21 juin 1847.Rp. - † le 13 octobre 1923.EC.), fils de Nicolas et de Madeleine de Riedmatten. Célibataire: I, 93, 148.
 - Henri (* — le 15 février 1856. - † à Rarogne, le 18 décembre 1916. EC.), fils d'Antoine et d'Eugénie de Riedmatten, député, conseiller national, conseiller aux Etats. ∞ à Einsiedeln, le 30 août 1906 (EC) Maria-Bertha Feigenwinter (1883-1967.EC.), fille d'Ernest et de Berthe-Adélaïde Blarer von Wartensee : I, 149-150, 205, 216, 306, 313, 318-320, 324, 349, 356-359, 371-372, 386, 398 ; II, 19-20, 34, 69, 103, 132, 138, 149-151, 166, 207, 246, 265, 309, 337, 389, 400.
 - Ida (* à Rarogne, le 28 mai 1854. AG. - † à Rarogne, le 15 janvier 1945.EC.), fille d'Antoine et d'Eugénie de Riedmatten. Célibataire : I, 90, 99, 149-150, 349, 359 ; II, 103, 131, 149, 202, 206, 318, 374, 389-390.
 - Ignaz (1840-1906), curé de Gampel de 1877 à 1905 : II, 345.
 - Jean-Marie (* — le 18 octobre 1817. - † le 15 novembre 1882. EC.), fils de Nicolas et de Julie de Courten, notaire. ∞ le 30 juin 1847 (Rp) Rosine Wolff, fille d'Alexis.
 - sa femme : I, 95-96 ; II, 108, 317.
 - Joseph (* le 3 avril 1860.Rp. - † le 18 avril 1944.EC.), fils de Charles et de Marie Wolff, hôtelier. ∞ à Cannes, le 12 mai 1902 Palmyre Aletti (1862-1913), veuve de Georges-Paul Brenning (AG) : I, 306 ; II, 197, 246.
 - sa femme : I, 306.
 - Julie (* le 20 juin 1865.Rp. - † le 4 mai 1957.EC.), fille de Charles et de Marie Wolff. Célibataire : I, 340, 389.
 - Léon (-Lucien) (* — le 5 janvier 1824. - † à Breitmatten, c. Eischoll, le 5 août 1898.EC.), fils de Hildebrand et d'Anne de Courten, conseiller aux Etats, conseiller d'Etat, écrivain. Célibataire : I, 74 ; II, 27, 110-111, 130, 278, 301, 333.
 - Patience (* — le 8 septembre 1795. - † le 27 mai 1882.EC.), fille d'Antoine et de Julienne Devantéry. ∞ II Adrien de Riedmatten (1761-1835.AG.), colonel : I, 88.
 - Rosine (* le 20 septembre 1822. Rp. - † le 14 décembre 1902.EC.), fille d'Alexis Wolff et de Rosine Bertrand. ∞ en 1847 Jean-Marie Roten, fils de Nicolas : I, 95-96, II, 108, 317.
- v. Roten, Hans-Anton : II, 334.
- Rouchas, Isabelle (1856-1939), religieuse du Sacré-Cœur à la Ferlandière : I, 187.
- Rouiller, famille : II, 162.
- demoiselles (Aglaré, Caroline, Isabelle et Mathilde) : I, 71, 88-90, 99, 139, 184, 192, 196, 293, 309, 320, 323, 326, 338, 387, 438 ; II, 15, 18-20, 62, 76, 79, 102, 172, 175, 259, 283, 293-295, 324, 402.
 - Aglaré (* le 28 décembre 1853.Rp. - † le 28 février 1947.EC.), fille de Maurice et de Clémentine d'Odet. Célibataire : I, 293, 309-310, 312-313, 317, 391 ; II, 106, 316.
 - Caroline (*peut-être erreur pour Victoire*) (1854-1920.EC.), de Martigny-Bourg, lingère : I, 434.
 - Caroline (* le 30 décembre 1856. Rp. - † le 21 avril 1896.EC.), fille de Maurice et de Clémentine d'Odet. Célibataire : I, 85, 88, 95-96, 99, 189, 298, 316, 321-322, 327 ; II, 67, 238, 253, 287-291.
 - Emma (* — le 29 janvier 1869. - † le 14 décembre 1951.EC.), fille

(Rouiller)

- de Joseph-Frédéric et d'Emilienne Perrier, professeur de musique. ∞ le 12 septembre 1906 (EC) Alfred Delacoste (1874-1951.EC.), fils de Jules et de Marie-Louise Detorrenté, professeur : II, 191-192, 228.
- Isabelle (* le 17 août 1858.Rp. - † le 4 septembre 1939.EC.), fille de Maurice et de Clémentine d'Odet. Célibataire : I, 173, 300, 379, 439 ; II, 161, 293, 366, 390.
- Mathilde (* le 21 juin 1861.Rp. - † le 18 mai 1928.EC.), fille de Maurice et de Clémentine d'Odet. ∞ le 28 mai 1900 (EC) Joseph Allet (1878-1935.EC.), fils de Louis et de Joséphine Rey, employé à l'Etat du Valais : I, 90, 152-153, 194, 300, 310, 323, 340, 343-344, 353, 355-356, 359-360, 379 ; II, 67, 121, 161, 259, 390.
- Maurice, madame, née Clémentine d'Odet (* — le 23 novembre 1820. - † le 3 avril 1887.EC.), fille de Charles et d'Aglaé de Bons. ∞ le 8 janvier 1852 (Rp) Maurice Rouiller (1823-1894.EC.), fils de Jean-Claude et de Madeleine Rouiller, avocat : I, 88, 195, 214, 220 ; II, 18, 324.
- son mari : I, 391 ; II, 20, 259.
- Roux, César (1857-1934), médecin à Lausanne : II, 239.
- Royer, Alphonse (1803-1837), auteur dramatique : I, 261.
- Rudaz, Adrien-Jean-Louis (* à Vex, le 2 février et † le 11 février 1893. EC.), fils de Jean et de Marie Bonvin : II, 121.
- Josette (dite parfois par l'auteur : Rosette) (* à Vex, le 28 juillet 1857.Rp. - † à Vex, le 17 novembre 1943.EC.), fille de François et de Marie-Jeanne Pitteloud. ∞ à Vex, le 17 janvier 1887 (EC) Antoine Bovier (* 1849.EC.), fils de Barthélemy et de Marie Crettaz, nourrice de Jean de Kalbermatten : II, 141, 143, 150.
- Madeleine (* à Vex, le 3 octobre 1849.Rp. - † le 22 mars 1895.EC.), fille de Charles-Barthélemy et d'Elisabeth Favre. ∞ Barthélemy-Cyprien Lugon : I, 199 ; II, 351.
- Marguerite (* à Vex, le 18 avril 1862.Rp. - † le 6 février 1952. EC.), fille de François et de Marie-Jeanne Pitteloud, servante chez Louis de Kalbermatten. ∞ à Vex, le 21 octobre 1892 (EC) François Favre (1857-1909.EC.), fils de Jean et de Madeleine Gauthier : I, 358, 380 ; II, 125-126, 141, 143-144, 150-151, 211, 219, 221, 223, 229, 231, 257.
- Marie (* à Vex. le 3 août 1862. Rp. - † à Vex, le 20 mars 1948. EC.), fille de Pierre Bonvin et de Madeleine Salamolard. ∞ à Vex, le 22 janvier 1891 (EC) Jean Rudaz (1844-1909.EC.), fils de Barthélemy et de Catherine Rudaz : II, 121, 193.
- son mari : II, 193.
- Ruppen, Walter : I, 244 ; II, 376.
- Ruprecht (1869-1955), fils du prince Louis de Bavière : II, 127.

S

- Saint-Clair, André (1859-1936), missionnaire apostolique depuis 1887, prêtre 1889 : I, 439-441, 446 ; II, 104.
- de Saint-Exupéry, Antoine (1900-1944) : I, 117.
- Saint-Jovial, auteur dramatique : II, 278.
- de Saint-Léger, Georges Costard (1860-1901), camérier de S. S., missionnaire apostolique à Fribourg : I, 241, 267.
- Salomon : II, 259.
- Samson : I, 254.
- Sandean, Jules (1811-1883), romancier : II, 23.

- Savonarole, Jérôme, dominicain : I, 259.
- Schaller, Alphonse, de Baltschiedler, émigré en Argentine, meurtrier d'Edmond Roten en 1891 : I, 368.
- Victoire, lessiveuse : II, 160.
- Scherer, Elisa, maîtresse laïque au pensionnat de la Visitation à Fribourg : I, 271-272.
- Johann-Josef, v. P. Claude, capucin.
- Schiner, Hildebrand (1754-1819), médecin et avocat : I, 68.
- Mathieu, évêque de Sion, cardinal : II, 342.
- Schnyder, Maurice (1837-1913), chanoine de Sion 1889, curé de Sion 1896-1902 : II, 148, 248, 255, 267, 391.
- Schubiger, Ferdinand (1870-1951), de Soleure, étudiant en médecine en 1894 : II, 302, 306.
- Schüle, Rose-Claire : II, 224.
- Schultz, Anny, pensionnaire allemande chez Mme Lorétan : II, 351, 371.
- Scribe, Eugène, auteur dramatique : II, 234.
- Scupoli, Laurent (1530-1610), théologien italien : II, 213.
- de Ségur, Anatole, frère du prélat : I, 114.
- Sophie (1799-1874), femme de lettres : I, 296.
- Seiler, famille : II, 90, 131.
- Alexandre (* à Blitzingen, le 21 février 1819. - † à Zermatt, le 10 juillet 1891.EC.), fils de Christian et de Marie Bürcher, hôtelier, fondateur de la station touristique de Zermatt : II, 101-102.
- Amanda (* à Brigue, le 12 avril 1868. - † à Brigue, le 3 juillet 1943.GP.), fille d'Alexandre et de Marie Cathrein. ○ en 1888 *Elias Perrig*, fils de Franz-Stephan : I, 112.
- Catherine (* — le 12 mars 1834. - † à Zermatt, le 12 septembre 1895.EC.), fille d'André Cathrein et de Catherine Venetz, veuve d'Alexandre Seiler, hôtelière : II, 368.
- Joseph (* — le 2 décembre 1838. - Trouvé mort dans le bois de Finges, territoire de Sierre, le 27 février 1892.EC.), de Niedergesteln, fils de Joseph et de Marie Imboden. Célibataire : II, 23-24.
- Joseph (* à Zermatt, le 23 juillet 1858.EC. - † à Brigue, le 25 mai 1929.EC.), fils d'Alexandre et de Catherine Cathrein, hôtelier. ○ le 8 mai 1882 (EC) *Victorine Brunner*, fille de Ferdinand : I, 76 ; II, 131.
- Selz, Bertha (* le 21 janvier 1867. Rp. - † le 17 octobre 1958.EC.), fille de Melchior et d'Elisabeth Frachebourg. ○ en 1887 *Paul Dénériaz*, fils d'Alexandre : I, 150 ; II, 208.
- Camille (* le 3 août 1871.Rp. - † le 21 octobre 1963.EC.), fils de Melchior et d'Elisabeth Frachebourg, commerçant. ○ le 26 mars 1894 (EC) *Hélène Dubuis*, fille de François-Baptiste : II, 208.
- sa femme : II, 394.
- Melchior (* le 10 octobre 1840. Rp. - † le 4 mars 1934.EC.), fils de Jean et de Marie-Angélique Valetti, négociant. ○ le 26 mars 1865 (EC) Elisabeth Frachebourg (1845-1919.EC.), fille d'Alexandre et de Julienne Durier : II, 208.
- de Senger, Hugo (1832-1892), chef d'orchestre et directeur de chœur à Genève : I, 297, 376.
- de Sépibus, famille, dames : II, 159, 396.
- demoiselle (non identifiable) : II, 61.
- demoiselles, sœurs de Léopold : Elisa, Esther, Jeannette, et de Théodore : I, 194, 405 ; II, 133.
- Adèle (* le 14 février 1867.Rp. - † à Paris, le 28 février 1910.Fp.), fille de Théodore et de Mathilde de Werra, religieuse de Sainte-Clotilde

(de Sépibus)

- de sous le nom de sœur Marie-Mathilde : I, 349, 358 ; II, 169, 265.
- Charles (* à Naples, le 11 novembre 1858. - † le 27 janvier 1946. EC.), fils de Théodore et de Mathilde de Werra, secrétaire. ∞ à Rome, le 27 avril 1893 (GS) Ernestine Cocastelli di Montiglio (1861-1918.EC.), fille d'Adelme et de Marie O'Hegerty : II, 131, 155, 159.
 - sa femme : II, 131, 155, 159.
 - Elisa (* le 14 septembre 1872.Rp. - † le 31 janvier 1962.EC.), fille de Théodore et de Mathilde de Werra. ∞ en 1903 François Duval, fils d'Adrien : I, 290.
 - Esther (* le 4 janvier 1840.Rp. - † à Fribourg, le 1^{er} janvier 1924. EC.), fille de Gaspard et d'Esther Ambuel. Célibataire : II, 131, 287.
 - Esther (* le 9 novembre 1868.Rp. - † le 23 juillet 1938.EC.), fille de Théodore et de Mathilde de Werra, institutrice. Célibataire : I, 340, 343.
 - Franz (* à Naples, le 4 juillet 1857.EC∞∞. - † le 11 mars 1933. EC.), fils de Théodore et de Mathilde de Werra, négociant. ∞ à Monthey, le 9 octobre 1887 (EC) Marie-Laure Franc, fille de Léon : I, 424 ; II, 194, 265, 352.
 - sa femme : I, 358 ; II, 66, 263-264, 363.
 - Henri-Théodore (* le 19 août 1894.EC. - † le 24 août 1895.EC.), fils de Franz et de Marie-Laure Franc, idiot : II, 352, 363.
 - Jeannette (bapt. le 30 mars 1819. Rp. - † le 20 janvier 1900.EC.), fille de Gaspard et d'Anne-Marie de Kalbermatten. Célibataire : I, 350.
 - Marc (* le 3 août 1889.EC. - † à Sao Paulo, Brésil, le 25 octobre 1970.Fp.), fils de Franz et de Marie-Laure Franc, pharmacien.
 - Marie-Laure, v. de Sépibus, Franz, madame.
 - Mathilde (* le 7 mai 1865.Rp. - † le 28 octobre 1940.EC.), fille de Théodore et de Mathilde de Werra. Célibataire : II, 131.
 - Théodore (* à Mörel, le 9 novembre 1825.GS. - † le 9 novembre 1905.EC.), fils de Gaspard et d'Anne-Marie de Kalbermatten, commandant de la Gendarmerie cantonale. ∞ à Loèche, le 15 septembre 1856 (GS) Mathilde de Werra (1833-1883.GS.), fille de François et de Laure Dupuy.
 - sa femme : II, 131.
 - Séraphin, père (Nicolas Rossier) (1857-1928), capucin : II, 279.
 - de Serres, Isabelle (1865-1946), de Valence, élève à la Ferrandière, puis religieuse du Sacré-Cœur : I, 118 ; II, 266.
 - Sidonie, sœur de Saint-Joseph à Reckingen : II, 404.
 - Sierro, Jean-Pierre (* — le 26 novembre 1853. - † le 13 mai 1928. EC.), fils de Jean-Pierre et d'Anne-Marie Mayoraz, médecin. ∞ le 9 août 1893 (EC) Fanny Favre (1872-1942.EC.), fille de Joseph, avocat, et de Stéphanie Calpini : II, 76, 136, 178, 400.
 - Sigismond, père, v. de Courten, Henri.
 - Simler, Josias (1530-1576), théologien et historien suisse : I, 68.
 - Siraudin, Paul (1813-1883), auteur dramatique : I, 344 ; II, 23.
 - Solioz, Aurélie, madame (* — le 11 décembre 1830. - † le 6 février 1894.EC.), fille de Guillaume de Gribaldi et de Louise-Victoire Devantéry, veuve de Joseph Solioz (1829-1887.EC.), fils de Jean-François et de Marie-Louise Bonvin, notaire : II, 254-255.
 - Charles (* à Evian, le 4 mars 1856. EC. - † en Grèce, en 1932.Fp.), fils de Joseph et d'Aurélien de Gribaldi, avocat et notaire, directeur de la *Valeria*. ∞ à Monthey, le

(Solioz)

- 29 janvier 1883 (EC) *Léopolda* Franc, fille d'Adolphe : I, 243, 368-369 ; II, 107, 121, 154.
- sa femme : I, 313, 320-321, 331, 338, 340, 343, 350-351, 389, 420, 441, 447 ; II, 11, 107, 158, 178, 213, 234, 239, 245, 317.
- Eugénie (* le 13 mai 1854.Rp. - † le 25 décembre 1895.EC.), fille d'Antoine et de Monique de Courten. Célibataire : II, 378.
- *Léopolda*, madame (* à Monthey, le 5 avril 1863. - † le 6 septembre 1907.EC.), fille d'Adolphe et de Marie-Zoé Bovéry. ∞ en 1883 *Charles Solioz*, fils de Joseph, v. Solioz, Charles, madame.
- Sophie, domestique des de Kalbermaten, à Reckingen : II, 401.
- Sorel, Albert (1842-1906), historien français : I, 311.
- Soullier, Martial, abbé, écrivain français : I, 71.
- Spahr, Blanche (* le 17 septembre 1879.Rp. - † à Lausanne, le 28 février 1953.Fp.), fille d'Emile et de Catherine Mouthon. ∞ le 27 novembre 1907 (EC) Pierre Barman (1880-1944.EC.), fils de Pierre-Louis et de Philomène Motteiz, député, conseiller aux Etats : II, 276.
- de Staël, Germaine : I, 311.
- Stanislas Koska, saint : I, 234, 265.
- Steiger, François-Joseph, madame, née Marie-Catherine-Antoinette Andréoli (* le 20 janvier 1860.Rp.), fille de Jean et de Jeanne Rossi, tailleuse. ∞ le 9 février 1891 (EC) François-Joseph Steiger (* à Rheinfelden, le 22 septembre 1868. E∞∞), fils de François-Joseph et d'Anne-Marie Waldmeier : II, 16-17.
- Stockalper, famille : II, 104, 131, 161, 268, 311-312.
- Amalia (* à Brigue, le 15 février 1875. - † le 23 juin 1949.EC.), fille de Ferdinand et de Clorinda Aloisi. ∞ en 1905 *Otto de Chastony*, fils de Jean-Marie, veuf d'Ida Calpini : II, 103-104, 148, 311.
- Anna (* à Brigue, le 6 avril 1863. E∞∞. - † à Lenzerheide, GR, le 15 mars 1919.Fp.), fille de Ferdinand et de Clorinda Aloisi. ∞ Joseph Bläsi : I, 417-418, 421-422 ; II, 103-104, 311.
- Antoine (* — le 14 février 1810. - † à Brigue, le 29 juillet 1892. EC.), fils de Maurice et de Françoise Augustini, officier au service du Saint-Siège, préfet. Célibataire : II, 79.
- Charles (* à Saint-Maurice, le 21 février 1855.Rp. - † à Saint-Maurice, le 1^{er} septembre 1917. EC.), fils de Charles et d'Elise Jost, banquier. ∞ le 30 mai 1887 (EC) *Valentine de Riedmatten*, fille d'Antoine : I, 177, 185, 211 ; II, 247.
- sa femme : II, 247.
- Elodie (bapt. à Saint-Maurice, le 6 avril 1831.Rp. - † à Saint-Maurice, le 11 janvier 1894.EC.), fille de Charles-Auguste de Bons et de Zoé de Preux, veuve de *Jules Stockalper*, fils d'Eugène : II, 250.
- Ernest (* le 9 juin 1838.Rp. - † le 1^{er} mai 1919.EC.), fils de Gaspard et de Marie-Josèphe de Kalbermatten, ingénieur. Célibataire : I, 58, 69-70, 79-83, 106, 108, 169, 189, 192, 196, 199, 201, 215, 269, 274, 276, 284, 287-288, 314, 346, 350-351, 356-357, 372, 380, 397-398, 402, 406 ; II, 7, 17, 44, 50-51, 77, 81, 86, 88, 90-91, 139, 141, 153, 159-164, 173, 178, 191, 197-198, 212, 223, 237, 240, 247, 263, 278, 294-295, 339, 349, 397, 399, 402.
- Ferdinand (* à Sierre, le 24 février 1837.AG. - † à Brigue, le 18 février 1909.EC.), fils de Ferdinand et de Julie de Courten, officier au service du Saint-Siège. ∞ en 1863 (AG) Clorinda Aloisi

(Stockalper)

- (1837-1908.EC.), fille d'Aloisi et de Maria Quintarelli : II, 84, 86, 103, 293, 311-312, 354, 364, 368.
- sa femme : II, 311.
 - ses filles : II, 311.
 - François (* à Brigue, le 26 septembre 1814. - † le 12 avril 1889. EC.), fils de Gaspard-Emmanuel et de Clara de Chastonay, curé de Sion 1868-1880, grand vicaire 1880 : I, 66, 338 ; II, 336, 387.
 - Gaspard (* à Loèche, le 3 septembre 1808.S. - † le 27 mai 1873. Rp.), fils de Maurice et de Françoise Augustini. ○ le 1er mai 1836 (Rp) Marie-Josèphe de Kalbermatten, fille de Louis-Grégoire et de Louise de Nucé : I, 64.
 - Henri (bapt. à Saint-Maurice, le 13 septembre 1863.Rp. - † à Saint-Maurice, le 22 juillet 1935. EC.), fils d'Adolphe et de Stéphanie Riche, chanoine de Saint-Maurice : II, 350-352.
 - Joseph (dit Peppino) (* à Rome, le 21 avril 1868.EC. - † à Brigue, le 24 août 1955.EC.), fils de Ferdinand et de Clorinda Aloisi, avocat et notaire. ○ à Zermatt, le 18 septembre 1899 (EC) Bertha Seiler (1861-1909.EC.), fille d'Alexandre et de Catherine Cathrein : I, 338, 346, 373, 381, 389, 394, 397-398, 406-410, 417-418, 425, 428, 434 ; II, 23, 38, 41, 84, 86, 92, 103, 131, 138, 148, 210, 302, 312.
 - Jules (bapt. à Saint-Maurice, le 6 mars 1831.Rp. - † à Saint-Maurice, le 28 juin 1893.EC.), fils d'Eugène et d'Henriette de Quartéry, officier au service de Naples, président de Saint-Maurice. ○ à Saint-Maurice, le 4 septembre 1856 (Rp) *Elodie* de Bons, fille de Charles-Auguste : II, 121, 162.
 - sa femme : II, 162.
 - Léonie (* — le 17 novembre 1856. - † à Brigue, le 28 juillet 1944.

- EC.), fille de Théodore et de Constance Perrig. ○ en 1877 (EC) Wilhelm Willa (* 1850), fils de Franz-Joseph et de Célestine Allet, notaire : II, 210.
- Louis (* à Saint-Maurice, le 29 avril 1869.Rp. - † à Saint-Maurice, le 2 décembre 1935.EC.), fils d'Adolphe et de Stéphanie Riche, capucin sous le nom de P. Augustin, v. P. Augustin.
 - Marie (* à Brigue, le 6 août 1871. E.C. - † le 24 octobre 1948. EC.), fille de Ferdinand et de Clorinda Aloisi. ○ en 1894 *Alexis Graven*, fils de Jean-Baptiste : II, 103-104, 310, 312.
 - Marie-Louise (* le 1er mars 1837. Rp. - † le 7 avril 1900.EC.), fille de Gaspard et de Marie-Josèphe de Kalbermatten. Célibataire : *passim*.
 - Petermann (1865-1925), fils de Théodore et de Constance Perrig, prêtre, recteur de Ried-Brig 1893-1899 : II, 170-171.
- Stucky, Edouard (bapt. le 29 octobre 1869.Rp. - † à Saint-Léonard, le 9 juin 1887.EC.), fils de Guillaume et de Marie-Louise de Torrent, employé à la gare de Sion : I, 217, 220.
- Sue, Eugène : II, 46.
- Supersaxo, Georges († 1529) : II, 342.

T

- Taffiner, François-Joseph (1790-1852), père d'Adèle, député à la diète : I, 209 ; II, 403.
- Tamini, Jean-Emile, abbé, historien : I, 292, 406 ; II, 331.
- Tante Adèle, v. de Kalbermatten, Adèle (1854-1872).
- Tante Adrien, v. Roten, Patience (1795-1882), veuve d'Adrien de Riedmatten.
- Tante Alexandre, v. de Torrenté, Alexandre, madame, née Eugénie Jaggi.

- Tante Constance, v. de Torrenté, Constance.
- Tante Dionyse, v. de Lavallaz, Dionyse.
- Tante Emma, v. de Riedmatten, Emma.
- Tante Fanny, v. de Lavallaz, Fanny (1827-1892), religieuse.
- Tante Henriette, v. de Riedmatten, Henriette (1845-1911).
- Tante Léonie, v. de Montheys, Léonie (1832-1905).
- Tante Madeleine, v. de Lavallaz, Madeleine (1820-1887), épouse d'Eugène.
- Tante Marie, v. de Courten, Marie (1820-1901).
- Tante Marie, v. de Lavallaz, Marie (1834-1915), épouse de Guillaume.
- Tante Marie-Thérèse, v. de Courten, Marie-Thérèse (1833-1902), épouse de Frédéric.
- Tante Nina, v. de Preux, Nina (1851-1922), épouse de Charles.
- Tatie, v. de Kalbermatten, Marie (1885-1964).
- Tavernier, le jeune - : II, 118.
- petite fille, élève des classes enfantines à Sion : I, 326.
- Taxil, Léo (1854-1907), écrivain français : II, 259.
- Teilharde de Chardin, Pierre, jésuite : I, 117.
- Terrant, monsieur, pèlerin à Rome : I, 227.
- Tharsice, père (Crettol), capucin : I, 179.
- Théaulon de Lambert, Léon, auteur dramatique : I, 344.
- Theiler, fumiste à Sion : II, 108.
- Eugène (* — le 12 août 1824. - † le 16 février 1902.EC.), fils de Calasance et de Joséphine de Courten, employé de l'Etat. ∞ le 8 septembre 1845 (Rp) Antoinette Zenklusen (1820-1893.EC.), fille de Simon et de Catherine Mabilard : I, 342 ; II, 39, 150, 312.
- Théodore, père, v. Borter, Joseph.
- Thérèse d'Avila, sainte : I, 233, 265 ; II, 195.
- Thérèse de l'Enfant-Jésus, sainte : II, 195.
- sa sœur Céline : II, 195.
- Thibault, Auguste, abbé, auteur dramatique : II, 165, 278.
- Thierry, Edouard (1813-1894), directeur du *Journal des demoiselles* : II, 120 (?).
- Thiesson, abbé, écrivain religieux : I, 107.
- Thiévon, disciple d'Augustin de Riedmatten à Mongré : I, 406, 409.
- Tissot, Joseph (1840-1894), missionnaire de Saint-François de Sales, écrivain sacré : I, 187-188.
- Victor (1845-1917), écrivain : I, 414.
- de Torrenté, famille, demoiselles : I, 81 ; II, 44, 81, 162.
- Adèle (* le 1^{er} décembre 1866.Rp. - † le 14 avril 1952.EC.), fille d'Alexandre et d'Eugénie Jaggi. ∞ en 1898 *Emmanuel Barberini*, fils d'Emmanuel : I, 305, 388, 389, 426 ; II, 104, 106, 233, 269, 385.
- Adrien (* à Naples, le 30 juin 1846. Sion, Rp. - † le 26 août 1894.EC.), fils de Ferdinand et de Pauline Giordano, prêtre, recteur de Saint-Nicolas et vicaire de Sion : I, 94, 113, 282-283, 309, 338, 343 ; II, 248, 305.
- Albert (* le 28 août 1872.Rp. - † le 27 décembre 1962.EC.), fils de Flavien et d'Elisa Burgener, notaire. ∞ le 14 novembre 1897 (EC) *Cécile de Lavallaz*, fille d'Antoine : I, 407 ; II, 134, 165, 242, 258, 271, 327-328, 358, 375.
- Alexandre (bapt. le 20 octobre 1815.Rp. - † le 11 décembre 1888. EC.), fils de Joseph-Marie et de Marie-Josèphe de Riedmatten, conseiller d'Etat. ∞ I le 2 novembre 1838 (Rp) Catherine Beeger († le 12 mai 1854.Rp.), fille de Melchior et de Marie-Josèphe Oggier ; ∞ II le 30 août 1864 (Rp) Eugénie Jaggi (1844-1917).

(de Torrenté)

- EC.), fille d'Eugène et de Marguerite Indermatten : I, 355 ; II, 120.
- sa 2^e femme : I, 358 ; II, 237.
 - ses filles : I, 310, 333, 389 ; II, 191.
 - Alexandrine (* le 15 novembre 1846.Rp. - † le 27 avril 1869.Rp.), fille d'Alexandre et de Catherine Beeger. ○ en 1868 *Adrien de Riedmatten*, fils d'Eugène : II, 56.
 - Alphonsine (* le 11 juin 1865.Rp. - † le 5 février 1947.EC.), fille d'Alexandre et d'Eugénie Jaggi. ○ en 1894 *Léon Bruttin*, fils d'Auguste : I, 305, 389 ; II, 56, 96, 106, 180, 233, 239, 258, 265, 267-269, 275, 338, 360.
 - Anne-Louise (* le 24 novembre 1887.EC. - † à Genève, le 8 décembre 1971.Fp.), fille de Charles et d'Emilie Ducrey. ○ 1914 Marcel Meyer de Stadelhofen († 1973) : II, 108, 369.
 - Antoine (bapt. le 21 novembre 1829.Rp. - † le 20 février 1907.EC.), fils de Mathias et de Louise Theiler, forestier cantonal. ○ le 27 novembre 1861 (Rp) Sylvie Wolff (1842 - 1917.EC.), fille d'Edouard et de Marie-Louise de Riedmatten : II, 63.
 - sa femme : II, 63.
 - Antoinette (* le 15 septembre 1873.Rp. - † le 22 juillet 1952.EC.), fille de Flavien et d'Elisa Burgener. ○ en 1897 *Charles-Albert de Courten*, fils d'Adolphe : II, 165, 319, 378.
 - Berthe (* le 9 avril 1854.EC. - † le 4 décembre 1938.EC.), fille d'Alexandre et de Catherine Beeger. ○ en 1902 Vincent Pitteloud (1845-1917.EC.), pharmacien : I, 310 ; II, 177.
 - Césarine (* le 2 décembre 1850.Rp. - † à Vienne, Autriche, le 3 mai 1915.EC.), fille d'Alexandre et de Catherine Beeger. ○ à Vienne, le 7 février 1881 (EC) Ernest Abbet (1847-1920.EC.), fils de Joseph et d'Emérentienne Mer-moud, Dr en médecine et phil., à Vienne : II, 56.
 - Charles (* le 29 novembre 1857.Rp. - † le 17 janvier 1894.EC.), fils de Charles-Louis et de Constance de Rivaz, secrétaire au département de l'Intérieur. ○ le 5 décembre 1881 (EC) *Emilie Ducrey*, fille de Ferdinand : I, 202, 348 ; II, 12, 62, 67, 93, 146, 162, 234, 239, 243, 246, 249, 251-254, 257, 262, 275-277, 300, 303.
 - sa femme : I, 103, 108, 348 ; II, 62, 76, 93, 108, 146, 149, 213, 243, 251-254, 257, 265, 274, 298, 300-301, 369-371, 394, 396-398.
 - Charles (-Ferdinand) (* le 14 septembre 1882.EC. - † le 2 décembre 1961.EC.), fils de Charles et d'Emilie Ducrey, ingénieur. ○ le 28 octobre 1911 (EC) *Adèle de Kalbermatten*, fille de Louis : I, 103, 108 ; II, 213, 251.
 - Charles-Louis (bapt. le 10 mai 1812.Rp. - † le 7 septembre 1879.EC.), fils de Joseph-Marie et de Marie-Josèphe de Riedmatten, officier au service de Naples. ○ à Saint-Maurice, le 10 décembre 1844 (Rp) *Constance* de Rivaz, fille de Benjamin : I, 66, 196.
 - Constance (bapt. à Saint-Maurice, le 12 juin 1821.Rp. - † le 13 février 1894.EC.), fille de Benjamin de Rivaz et de Louise Joris. ○ en 1844 *Charles-Louis de Torrenté*, fils de Joseph-Marie : I, 71, 79, 334, 338, 343, 374, 446 ; II, 108, 119, 148, 162, 213, 234, 251, 253-254, 257, 276-277, 300.
 - Constant (* le 17 janvier 1885.EC. - † le 2 janvier 1957.EC.), fils de Charles et d'Emilie Ducrey, pharmacien. Célibataire : II, 213, 390.
 - Delphine, v. de Torrenté, Jules, madame.
 - Edmond (* le 9 juillet 1868.Rp. - † le 14 juin 1952.EC.), fils de

(de Torrenté)

- Flavien et de Victoire Kuntschen, ingénieur. ○ à Zurich, le 10 novembre 1896 (EC) Fanny-Elise Waser (1872-1960.EC.), fille de Johann-Heinrich et d'Emilie Syz : I, 283.
- Edouard (dit Dodelet) (* le 23 juillet 1869.Rp. - † le 2 juin 1935.EC.), fils d'Antoine et de Sylvie Wolff, hôtelier. ○ le 20 septembre 1905 (EC) *Caroline Aymon*, fille de Charles, veuve de Léon de Cocatrix : I, 93, 443.
 - Emilie, v. de Torrenté, Charles, madame.
 - Emma (* le 22 février 1877.EC. - † le 22 avril 1963.EC.), fille de Flavien et d'Elisa Burgener. ○ en 1900 *Joseph de Lavallaz*, fils d'Antoine : II, 165, 258, 276-277.
 - Ferdinand (* le 30 décembre 1893.EC.), fils de Jules et de Delphine de Werra, Dr en droit : II, 252, 393.
 - Flavien (* le 22 décembre 1838.Rp. - † le 9 juin 1906.EC.), fils d'Antoine-Louis et d'Antoinette de Riedmatten, conservateur des hypothèques. ○ I le 16 janvier 1866 (Rp) Victoire Kuntschen (1845-1869.AG.), fille de François-Joseph et de Victoire de Riedmatten ; ○ II à Viège, le 12 septembre 1871 (AG) Elisa Burgener (1839-1913.EC.), fille de Joseph et d'Emma de Riedmatten : I, 283, 346; II, 93.
 - sa 2^e femme : I, 283 ; II, 93, 235.
 - Henri (* à Naples, le 6 décembre 1845. Sion, Rp. - † le 20 janvier 1922.EC.), fils de Charles-Louis et de Constance de Rivaz, avocat, conseiller d'Etat, conseiller aux Etats. ○ I le 12 octobre 1871 (EC) *Marie de Kalbermatten*, fille de Louis ; ○ II le 18 janvier 1885 (EC) *Ida de Riedmatten*, fille d'Antoine : I, 148, 178, 218, 314, 334-335, 338-340, 347 ; II, 62, 107, 119, 154, 194-195, 236, 242-243, 247, 276-277, 283, 294, 308, 334-335.
 - sa 2^e femme : I, 149, 178, 205, 334, 338, 340, 347 ; II, 20, 62, 76, 79, 107, 119-120, 149, 166, 247, 294, 308, 316, 366, 369, 372.
 - Henri (dit aussi Ricolet) (* le 5 novembre 1893.EC. - † à Londres, le 28 mars 1962.EC.), fils d'Henri et d'Ida de Riedmatten, avocat et notaire, ambassadeur de Suisse : II, 236-237, 243, 247, 366, 393.
 - Henriette (* le 12 juillet 1884.EC. - † à Lausanne, le 25 décembre 1968.EC.), fille de Robert et de Marie Ducrey. ○ en 1904 *Louis Evéquoz*, fils de Maurice, veuf de Fanny Dallèves : II, 77, 378, 390.
 - Hortense (* le 2 août 1872.Rp. - † le 6 avril 1957.EC.), fille de Robert et de Marie Ducrey. Célibataire : II, 111, 200, 345, 377-378.
 - Ida, v. de Torrenté, Henri, madame.
 - Jules (* le 17 décembre 1857.Rp. - † le 8 juin 1926.EC.), fils de Ferdinand et de Pauline Giordano-Thomaso, caissier d'Etat. ○ I à Saint-Maurice, le 6 juin 1892 (EC) *Delphine de Werra*, fille de Gustave ; ○ II le 5 février 1901 (EC) Fanny de Nucé (1865-1937.EC.), fille de Gustave et d'Henriette Penon : I, 59, 150, 169, 355, 394, 446 ; II, 32, 239, 251-252, 377.
 - sa 1^{re} femme : II, 251-253.
 - Léon (* le 16 avril 1860.Rp. - † le 2 janvier 1942.EC.), fils de Philippe et de Léonice Barman, propriétaire. ○ le 2 septembre 1891 (EC) *Aline de Riedmatten*, fille de Charles : I, 354-355, 379, 394, 400-401, 407, 439 ; II, 59-62, 68, 85-86, 125, 164, 185-189, 256, 265, 278, 284, 286, 292, 295-297, 364-366.
 - sa mère : I, 354.
 - sa famille : II, 364.
 - Louis (* le 3 mars 1875. - † le 1^{er} août 1962.EC.), fils de Fla-

(de Torrenté)

- vien et d'Elisa Burgener, ingénieur forestier : I, 407.
- Louiselle (* le 25 août 1854.Rp. - † le 30 octobre 1930.EC.), fille de Charles-Louis et de Constance de Rivaz. ○ en 1880 *Adrien de Riedmatten*, fils d'Eugène : I, 57, 66-67, 103-104, 108, 374, 446 ; II, 108, 148, 162, 177, 213, 234-237, 254, 257, 361.
 - Louison (* le 6 avril 1879.EC. - † le 6 décembre 1895.EC.), fille de Robert et de Marie Ducrey. Célibataire : I, 336, 349 ; II, 179-180, 191, 234, 377-378, 381-383.
 - Maria (* le 27 novembre 1866.Rp. - † le 16 janvier 1957.EC.), fille d'Antoine et de Sylvie Wolff. ○ en 1901 Léon Chevassu, fils de Ferdinand : II, 63.
 - Maria (* le 18 février 1894.EC.), fille de Léon et d'Alaine de Riedmatten. ○ en 1929 *Pierre de Riedmatten*, fils de Raoul : II, 256-259, 278, 297, 320, 349, 364, 396, 398.
 - Marie (Pouponne) (* le 7 janvier 1888.EC. - † — le 26 mars 1956. Fp.), fille d'Henri et d'Ida de Riedmatten. ○ en 1911 *Léon de Riedmatten*, fils de Jacques : I, 335, 338 ; II, 49, 62, 79, 120, 211, 235-236, 247, 256, 272, 277, 294, 369, 390.
 - Mathilde (* le 8 juin 1852.Rp. - † le 20 février 1918.EC.), fille d'Alexandre et de Catherine Beger. Célibataire : II, 143, 177, 348, 385.
 - Maurice (* le 7 avril 1889.EC.), fils de Charles et d'Emilie Ducrey, avocat et notaire, député, préfet du district de Sion. ○ le 17 septembre 1912 (Fp) Marie Evéquoz (* 1890.EC.), fille de Raymond : II, 62, 369, 371-372.
 - Mayette (Marie) (* le 11 février 1860.Rp. - † le 29 avril 1925.EC.), fille de Charles-Louis et de Constance de Rivaz. Célibataire : I, 66, 71, 76, 80, 108, 150, 152, 196, 334, 338-339, 348 ; II, 12, 17, 108, 132, 145-148, 162, 177-178, 213, 253-254, 257, 265, 274, 279, 369, 371, 396, 398.
 - Paul (* le 8 avril 1863.Rp. - † le 8 décembre 1951.EC.), fils de Philippe et de Léonice Barman, propriétaire viticulteur. ○ à Genève, le 13 février 1895 (EC) Adèle Mallet (1873-1962.EC.), fille de Léonce et de Stéphanie Bénit : II, 86, 292.
 - sa femme : II, 391.
 - Pauline (* le 5 février 1852.Rp. - † le 22 mai 1931.EC.), fille de Ferdinand et de Pauline Giordano-Thomaso. Célibataire : I, 67, 71, 224-227, 230-237, 239-240, 248, 250, 253, 255-261, 334, 374, 405 ; II, 108, 149, 177, 213, 234, 377.
 - Philippe (bapt. le 5 octobre 1831. Rp. - † le 23 mai 1880.EC.), fils de Philippe et d'Adèle de Riedmatten, ingénieur. ○ à Martigny le 30 décembre 1858 (Rp) Léonice Barman (1835-1906.EC.), fille de Maurice et d'Eugénie Morand.
 - sa femme : II, 125, 401.
 - Robert (* le 19 décembre 1844. Rp. - † le 31 août 1906.EC.), fils de Ferdinand et de Pauline Giordano, comptable, président de la ville de Sion 1885-1892. ○ le 20 avril 1871 (EC) Marie Ducrey (1848-1918.EC.), fille d'Henri et d'Hortense Morand : I, 180, 310 ; II, 41, 177-178, 200, 377, 383.
 - sa femme : II, 14, 177-178, 235, 377, 383.
 - Stéphanie (* le 11 avril 1890.EC.), fille d'Henri et d'Ida de Riedmatten. Célibataire : I, 49, 119, 211, 247, 277, 294, 369, 377.
 - Vincent (* le 8 juin 1854.Rp. - † à Collombey, le 30 mai 1927. EC.), fils de Ferdinand et de Pauline Giordano-Thomaso, prêtre, professeur au collège de Sion : I, 225 ; II, 64.

(de Torrenté)

- Vivie (Sylvie) (* le 30 mars 1864. Rp. - † le 30 avril 1942.EC.), fille d'Antoine et de Sylvie Wolff. Célibataire : II, 63.
- Yvonne (* le 27 avril 1896.EC.), fille de Paul et d'Adèle Mallet. ∞ en 1921 Edmond Roten, fils d'Albert : II, 391.
- Travelletti, Ferdinand (* — le 24 décembre 1879. - † à Vex, le 15 novembre 1949.EC.), fils de Jean et de Crésence Rudaz, cafetier-restaureur à Vex : I, 386, 405.
- Jean (* à Vex, le 23 avril 1861. E.C.C.C. - † à Vex, le 19 mars 1937. EC.), fils de Jean et de Crésence Rudaz, ingénieur. ∞ le 31 octobre 1888 (EC) *Wilhelmine Clo*, fille de Joseph : II, 255.
- Troillet, Louis (1869-1943), fils de Sigéric et d'Esther Gard, avocat et notaire à Bagnes : II, 168.
- Trolliet, Marie (1831-1895), en littérature Mario***, femme de lettres. Célibataire : I, 224-228, 230, 237, 256.
- Troyon, Charles (1867-1948), directeur de l'Union Chorale de Lausanne : I, 402.

U

- Ulrich, Aloys-Xavier (1806-1889), prêtre, provicaire de la cathédrale de Sion : I, 113, 292.

V

- Vaez, Gustave (1812-1862), librettiste : I, 261.
- Vaillant, Auguste (1861-1894), anarchiste français : II, 250.
- de Valaincourt, L. : I, 409 ; II, 159, 385.
- Valentine, v. de Riedmatten, Valentine.
- Vallouy, Paul (1832-1899), artiste peintre : I, 297.

- Vardy, Joshua Alfred (* 1852), fils de Richard Elliott et de Suzanne Shoveller, notaire à Londres. ∞ le 22 octobre 1883 (EC) *Pauline Brunner*, fille de Ferdinand : I, 135, 423.
- Richard Elliott († 1883), père du précédent, libraire à Londres : I, 135.
- Varone, métral de Ch. de Preux : II, 96, 209.
- François-Joseph (* à Savièse, le 19 mars 1857.EC.C.C. - † le 6 juin 1897.EC.), fils de Germain-Joseph et de Barbe Bridy, agriculteur. ∞ à Savièse, le 26 avril 1882 (EC) *Catherine Reynard*, fille de François-Marie : I, 63, 68.
- Vaschalde, Marie (1833-1922), religieuse du Sacré-Cœur, maîtresse générale à la Ferrandière jusqu'en 1887 : I, 64, 70, 82, 91-92, 102, 117, 119, 121, 127, 129, 137, 140, 147-148, 159-160, 180, 182, 276 ; II, 266, 291.
- Veillas, Jeanne, élève à la Ferrandière : I, 161-162, 172.
- Venetz, Joséphine (bapt. le 18 décembre 1832.Rp. - † le 25 juillet 1903.EC.), fille de Jacques Calpini et de Catherine Penon, veuve de François Venetz (1821-1870) qu'elle avait ∞ le 21 juin 1870 (Rp), directrice de l'Ecole normale des institutrices françaises, à Sion : I, 57, 67, 145, 152, 155, 162, 337, 348 ; II, 56.
- Vergères, métral de la vigne de Magnot : II, 198-199.
- Véry, tenancier du café de ce nom à Paris : II, 34-35.
- Victoire, la grosse : I, 442.
- Victor-Emmanuel II, roi d'Italie : I, 249, 257.
- Victor-Emmanuel III, roi d'Italie : I, 250.
- Vincent de Paul, saint : I, 157 ; II, 77.
- Virginie, jeune plébéienne de Rome : I, 249.

Virginie, madame, femme d'un métral : II, 394.

Vivien, J. : I, 55, 117.

Von der Weid, Antoine (1867-1942), président central de la Société des étudiants suisses 1894/1895 : II, 303-305.

de Voragine, Jacques : II, 350.

Vouille (ou Vuille), Marion (1853-1944), fille de Martin et de Josette Micheloud, ∞ de Jean-Joseph Lugon-Moulin, mendiante à Combioulaz : II, 285.

Vuichard, Raymond (1836-1902), curé de Cressier-Le Landeron 1870-1908, missionnaire apostolique : I, 359-360, 361.

Vuilloud, Emile (1822-1889), fils de Hyacinthe et d'Elisabeth Domengeoz, architecte : I, 66, 83, 419.

Vuissoz, Catherine (* — le 15 décembre 1865. - † à Vex, le 3 avril 1965.EC.), fille de Pierre Bonvin et de Madeleine Salamolard, veuve de Jean Vuissoz : II, 193, 296.

— Marie-Madeleine, v. Pitteloud, Marie-Madeleine.

W

Walther, Alphonse (* — le 14 septembre 1836. - † le 22 août 1898. EC.), fils d'Aloys et de Marie-Joséphine Zeiter, de Selkingen, conseiller d'Etat : II, 153.

— Charles (* le 15 janvier 1869.Rp. - † le 27 juin 1907.EC.), fils d'Alphonse et de Marie-Thérèse de Riedmatten, étudiant à l'Ecole de Droit, à Sion, notaire. ∞ le 25 octobre 1893 (EC) *Anna de Riedmatten*, fille de Pierre-Marie : II, 13, 222.

Waltz, Rudolf : I, 176.

Warber, Philomène, v. sœur Anastasie.

Watteau, Antoine : I, 337.

Wenger, Alexandre (* à Sierre, le 26 mars 1857.EC. - † le 8 décembre 1912.EC.), fils d'Alexandre et

d'Elisabeth Berchtold, relieur et marguillier, gardien du Musée de Valère depuis 1887 : II, 106, 342.

Werlen, Jeanne, v. Garbely, Jeanne. — Pierre-Marie (* le 16 juin et † le 26 juin 1893.EC.), fils de Ferdinand et de Jeanne Imfeld : II, 161.

de Werra, famille, ou membre de la famille non identifié : I, 250 ; II, 300, 397.

— Adèle, v. de Werra, Léonce, madame.

— Adrien (* le 7 juin 1880.EC. - † le 6 octobre 1942.EC.), fils de Léonce et d'Adèle de Riedmatten, ingénieur forestier : II, 349.

— Alfred (* le 22 juin 1870.Rp. - † le 6 avril 1912.EC.), fils de Léonce et d'Adèle de Riedmatten, employé de banque. Célibataire : II, 335.

— Anne (* à Naples, le 22 mars 1856.AG.), fille d'Eugène et d'Eugénie Fischer. ∞ Louis Grieco : I, 71.

— Catherine (* à Saint-Maurice, le 14 septembre 1891.EC.), fille d'Oscar et d'Emma de Riedmatten. ∞ en 1916 *Jean Wolff*, fils d'Edouard : II, 247.

— Charles (* — le 11 février 1846. - † à Saint-Maurice, le 10 juillet 1895.EC.), fils de Meinrad et de Joséphine de Rivaz, avocat et notaire, député, conseiller national : I, 314-315 ; II, 351.

— Delphine (* à Saint-Maurice, le 5 septembre 1864. - † le 17 janvier 1894. EC.), fille de Gustave et de Delphine de Cocatrix. ∞ en 1892 *Jules de Torrenté*, fils de Ferdinand : I, 394, 446 ; II, 251.

— Fanny (* le 13 novembre 1877. EC. - † le 28 juin 1966.EC.), fille de Léonce et d'Adèle de Riedmatten. Célibataire : I, 164 ; II, 286, 382.

— Henri (* à Saint-Maurice, le 20 juin 1872.Rp. - † à Saint-Maurice,

(de Werra)

- le 5 mai 1940.EC.), fils de Charles-Marie et d'Eugénie de Werra, avocat et notaire, président de Saint-Maurice 1909-1916, député au Grand Conseil : I, 335; II, 159, 168, 172, 175.
- Léonce (bapt. à Saint-Maurice, le 3 juillet 1842.Rp. - † le 2 juillet 1903.EC.), fils d'Alfred et de Léonie de Rivaz, caissier de l'Etat. ∞ le 11 septembre 1867 (EC) Adèle de Riedmatten (1841-1912.EC.), fille d'Eugène et de Madeleine Du Fay : I, 391 ; II, 27.
 - sa femme : I, 391 ; II, 132, 286, 361.
 - Louise (* le 25 novembre 1872.Rp. - † le 20 octobre 1923.EC.), fille de Léonce et d'Adèle de Riedmatten, religieuse franciscaine : I, 381, 386, 391.
 - Marie (-Madeleine) (* le 27 octobre 1881.EC. - † aux Mayens-de-Sion, le 23 juillet 1948.EC.), fille de Léonce et d'Adèle de Riedmatten. ∞ le 22 octobre 1901 (EC) Augustin de Riedmatten, fils de de Philomen : II, 132, 298, 349.
 - Maurice (* à Saint-Maurice, le 22 septembre 1850.Rp. - † à Saint-Maurice, le 15 juillet 1914.EC.), fils de Camille et de Louise Jost, zouave pontifical. ∞ le 1^{er} mai 1880 (EC) *Louise de la Pierre*, fille de Maurice : II, 337.
 - Oscar (bapt. à Saint-Maurice, le 24 novembre 1862.Rp. - † le 10 septembre 1929.EC.), fils de Gustave et de Delphine de Cocatrix, banquier. ∞ le 29 septembre 1890 (EC) *Emma de Riedmatten*, fille d'Antoine : I, 306, 323 ; II, 18, 33, 247.
 - sa femme : I, 313 ; II, 247.
 - Piquette, v. de Werra, Marie-Madeleine.
- Wetzel, « théâtre » et sa troupe : II, 100, 102, 104-105, 177.
- Wilfrid, saint : II, 350.
- Willa, madame, marchande de confection : I, 210.
- Willibord de Paris, capucin : I, 165.
- Wirthner, Léonie (* le 19 août 1867.Rp. - † le 4 juin 1896.EC.), fille de Léon et de Julie Rumpf. Célibataire : I, 166, 374 ; II, 234, 393.
- Marie (* le 30 décembre 1875.Rp. - † le 10 octobre 1915.EC.), fille de Léon et de Caroline Inder-schmitt. ∞ I en 1892 *Fabien Moos*, fils de Théodule ; ∞ II le 27 juillet 1910 (EC) Emile Putal-laz (1878-1944.EC.), fils de Pierre-Louis et de Marie-Rosalie Germanier, greffier : I, 446.
- Wirz, Adelbert (1848-1925), président du Piusverein suisse en 1885 : I, 227.
- Wiseman, Etienne (1802-1865), cardinal anglais : I, 82.
- Wolf, Cécile (* le 1^{er} juillet 1866.Rp. - † le 20 novembre 1937.EC.), fille de Ferdinand-Othon et de Joséphine Wuilloud, professeur de piano. Célibataire : I, 137-138, 154, 340, 426 ; II, 18, 340.
- Joséphine (* le 19 octobre 1843.Rp. - † le 25 janvier 1884.EC.), fille de Xavier Wuilloud et de Joséphine Penon. ∞ en 1865 *Othon Wolf*, fils de Ferdinand : I, 137-138.
 - Marie-Agnès-Joséphine (* le 6 mai 1893.EC. - † le 5 juin 1899.EC.), fille d'Othon et d'Aline Grasso : II, 153.
 - Othon (Ferdinand-) (* à Hagenbach, Wurtemberg, le 11 octobre 1838. - † le 27 juin 1906.EC.), fils de Ferdinand et de Marie Bertsel, de Gmünd, Wurtemberg, professeur au collège de Sion. ∞ I le 30 août 1865 (EC) *Joséphine Wuilloud*, fille de Xavier. ∞ II le 11 juillet 1885 (EC) *Aline Grasso*, fille de Barthélemy : I, 89, 137, 154 ; II, 153.
 - sa 2^e femme : I, 374 ; II, 108.

Wolff, dames : II, 150.

- Anna (* le 26 mai 1886.EC. - † le 28 novembre 1888.EC.), fille d'Henri et de Marie Roten : I, 264.
- Edouard (bapt. le 5 juin 1808. Rp. - † le 8 janvier 1881.EC.), fils d'Alexis et de Rosine Bertrand, général au service de Naples. ○ le 17 août 1836 (Rp) Marie-Louise de Riedmatten (1817-1893. EC.), fille de Pierre-Louis et de Catherine de Lavallaz : I, 61.
- sa femme : I, 189, 205-206, 208, 216, 330 ; II, 163-166, 173, 238.
- Edouard (* le 3 avril 1855.Rp. - † le 7 avril 1932.EC.), fils d'Edouard et de Marie-Louise de Riedmatten, professeur au collège de Sion. ○ le 11 septembre 1881 (EC) *Marie de Lavallaz*, fille de Guillaume : I, 61, 66, 69, 74, 82, 99-101, 112-113, 121, 141, 169, 206, 271, 289, 303, 313, 316, 342, 354, 367-369, 380, 403, 413, 418-419, 433-434 ; II, 20-22, 75, 77, 171, 173, 263, 293, 305, 326, 355.
- Emma (* le 21 novembre 1880. - † au Pâquier, Fribourg, le 23 décembre 1967.EC.), fille d'Henri et de Marie Roten, religieuse carmélite : I, 57, 202, 206 ; II, 197.
- Ferdinand (* le 22 novembre 1847. Rp. - † à Lucerne, le 15 décembre 1918.EC.), fils de Ferdinand et de Célestine Roten, banquier. ○ à Lucerne, le 6 octobre 1884 (EC) Marie Müller de Schmidigen (1857-1917.EC.), fille de Karl-Emanuel et d'Emilie Schnyder de Wartensee : I, 241 ; II, 212, 292.
- sa femme : I, 241 ; II, 212.
- Henri (* à Naples, le 25 septembre 1852.EC. - † le 27 avril 1887. EC.), fils d'Edouard et de Marie-Louise de Riedmatten, propriétaire. ○ le 12 avril 1875 (EC) *Mayette Roten*, fille de Nicolas : I, 204-206, 209, 214, 216, 220, 264.
- sa femme : I, 271 ; II, 383.
- Henri (dit Riri) (* le 19 mai 1887. EC. - † le 1^{er} juin 1969.EC.), fils d'Edouard et de Marie de Lavallaz, banquier. Célibataire : I, 215, 289, 321, 330-331, 380, 392, 401, 403, 418, 439 ; II, 43, 64, 95, 97, 98, 116, 154, 179, 197, 245, 346, 365, 395.
- Henriette (* le 5 février 1884. EC. - † à Loèche, le 18 mai 1970. EC.), fille d'Henri et de Marie Roten. ○ le 2 mai 1905 (EC) le baron Léon de Werra (* à Loèche, le 22 septembre 1864. - † à Loèche, le 19 juillet 1945. EC.), fils de Léon et de Marie-Louise Inalbon, notaire : I, 206 ; II, 219, 390.
- Jean (dit aussi Jean-Jean) (* le 7 décembre 1889.EC. - † le 22 juillet 1944.EC.), fils d'Edouard et de Marie de Lavallaz, chimiste. ○ le 3 mai 1916 *Catherine de Werra*, fille d'Oscar : I, 301, 311, 321, 381, 391, 413 ; II, 69, 87, 96-97, 141, 154, 167, 174, 197, 272, 292, 358, 365, 395.
- Louis (* à Viège, le 19 juin 1882. EC. - † le 24 septembre 1964. EC.), fils d'Henri et de Marie Roten, géomètre. Veuf de Charlotte Brenning (1890-1918.EC.), ○ II le 1^{er} juin 1921 *Antoinette de Courten*, fille de Fritz, veuve de Charles-Marie de Rivaz : I, 206.
- Marc (* le 7 mars 1877. EC. - † le 12 février 1905.EC.), fils d'Henri et de Marie Roten, employé fédéral. ○ le 9 janvier 1905 (EC) *Marthe de Rivaz*, fille de Charles : I, 206.
- Marie (* le 1^{er} septembre 1882. EC. - † le 8 juin 1884.EC.), fille d'Edouard et de Marie de Lavallaz : I, 103-106, 112, 139-141, 328.
- Marie (dite Rate) (* le 22 août 1878.EC. - † le 20 janvier 1896. EC.), fille d'Henri et de Marie Roten. Célibataire : I, 206 ; II, 197, 276, 381-383.
- Marie (Mayette) (* le 26 mars 1852. Rp. - † le 5 janvier 1910.EC.), fille de Nicolas Roten et de Made-

(Wolff)

- leine de Riedmatten. ○ en 1875
Henri Wolff, fils d'Edouard : I, 57, 165, 202, 205-206, 208, 302-303 ; II, 164, 280, 351, 383.
- Paula (* le 16 avril 1885.EC. - † le 8 juillet 1962.EC.), fille d'Edouard et de Marie de Laval-laz. Célibataire : I, 149, 206, 269, 271, 283, 289, 293, 317, 321, 330-333, 347, 380, 388, 392, 403, 418, 449 ; II, 21, 40, 44, 48, 63, 69, 88, 95, 97, 116-117, 134, 154, 179, 197, 245, 272, 328, 365, 390, 397.
- Wuilloud, Etienne (* le 23 décembre 1857.Rp. - † le 25 novembre 1888.EC.), fils de Xavier et de Josette Penon, ingénieur. ○ le 22 janvier 1883 (EC) *Julie de Courten*, fille d'Adolphe : I, 293, 309.
- de Wyzewa, Teodor : II, 350.

Z

- Zeiter, Marie-Stéphanie (* le 28 janvier 1888.Rp.), fille de Joseph et de Marie-Catherine Vannay : II, 49, 136.
- Zenhäusern, Lorenz, v. P. Bonaventure, capucin.
- Zenklusen, famille : II, 150.
- Crésence (* — le 22 août 1865. - † le 28 février 1934.EC.), fille de François et de Thérèse Glaisen, meurtrière de sa sœur Thérèse : II, 273-274.
- Thérèse (* — le 4 mars 1867. - † étranglée à Ried-Brig, le 27 septembre 1893.EC.), fille de François et de Thérèse Glaisen : II, 273.
- Zen Ruffinen, famille : I, 202.
- Ignace (* à Loèche-Ville, le 7 septembre 1882.EC. - † à Sierre, le 31 mai 1941.EC.), fils de Léon et d'Emma Roten, avocat, conservateur du Registre foncier, à Loèche : I, 103.
- Jules (* — le 17 mai 1847. - † à Loèche-Ville, le 1^{er} mars 1926.EC.), fils d'Ignace et de Rosalie de Werra, ingénieur, conseiller d'Etat, conseiller aux Etats : II, 325.
- Léon (* à Loèche-Ville, le 10 mars 1849. - † à Loèche-Ville, le 3 novembre 1888.EC.), fils d'Ignace et de Rosalie de Werra, avocat, député. ○ le 16 mai 1877 (EC) Emma Roten, fille de Nicolas et de Madeleine de Riedmatten : I, 271. — sa femme : I, 103, 271.
- Marile (* — le 28 septembre 1856. - † à Loèche-Ville, le 28 août 1937.EC.), fille d'Ignace et de Rosalie de Werra. Célibataire : I, 271 ; II, 103.
- Rosalie (* — le 15 juillet 1829. - † à Loèche-Ville, le 15 octobre 1888.EC.), fille de Gaspard de Werra et de Rosalie de Werra. ○ d'Ignace Zen Ruffinen (1808-1890), conseiller d'Etat, conseiller aux Etats : I, 271.
- Zermatten, Maurice : II, 101, 285.
- Zimmermann, André (* le 1^{er} mars 1883.EC. - † à Longeborgne, le 22 septembre 1939.EC.), fils de Xavier et d'Emma Fumeaux, religieux bénédictin sous le nom de P. Bénon : I, 154 ; II, 263.
- Caroline (* le 16 juin 1873.EC. - † à Berne, le 12 mai 1918.EC.), fille de Xavier et d'Emma Fumeaux. Célibataire : I, 306.
- Elise (* à Vevey, le 30 mars 1868.EC.○) fille de Jacques et de Marie-Jeanne Tornier. ○ en 1891 *Pierre Gabioud*, fils d'Etienne : I, 386-387.
- Emma (* le 23 décembre 1848.Rp. - † le 16 mars 1915.EC.), fille de François Fumeaux et de Madeleine Penon. ○ en 1871 *Xavier Zimmermann*, fils de Gustave : I, 155, 157.
- Gustave (* le 14 février 1877.EC. - † à Brigue, le 25 septembre 1926.

(Zimmermann)

- EC.), fils de Xavier et d'Emma Fumeaux, prêtre, professeur au collège de Brigue, compositeur de musique : II, 263.
- Hélène (* le 24 janvier 1875.Rp. - † le 25 mars 1932.EC.), fille de Xavier et d'Emma Fumeaux. ∞ en 1895 *William Haenni*, fils de Pierre : I, 448 ; II, 336.
- Jean, v. Zimmermann, Pierre.
- Jérôme (* le 18 février 1881.EC. - † le 14 juin 1921.EC.), fils de Xavier et d'Emma Fumeaux, prêtre, directeur du Séminaire : I, 154.
- Pierre (nommé à l'état civil Jean, Pierre, Louis, a été d'abord appelé Jean, puis Pierre) (* le 24 juin 1885.EC. - † le 15 septembre 1918.EC.), fils de Xavier et d'Emma Fumeaux, pharmacien : I, 154, 157.
- Xavier (* le 17 juillet 1848.Rp. - † aux Mayens-de-Sion, le 13 juillet 1927.EC.), fils de Gustave et de Sophie Duc, pharmacien. ∞ le 1^{er} août 1871 (Rp) *Emma Fumeaux*, fille de François : I, 157.
- sa femme : II, 85, 97.
- Zufferey, Laurent (1858-1928), de Saint-Luc, curé d'Evolène de 1890 à 1900 : I, 361 ; II, 188, 287.
- Zwissig, Elie : I, 164 ; II, 199.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	I, 9
1. L'auteur	I, 10
2. Contexture du Journal	I, 11
3. Conception du Journal	I, 13
4. Intérêt du Journal	I, 19
I. Connaissance de l'auteur	I, 19
II. Mine de renseignements sur la vie quoti- dienne, à Sion, vers la fin du XIX ^e siècle	I, 29
1. La vie familiale	I, 30
2. La vie religieuse	I, 31
3. La vie économique	I, 31
4. La vie politique. - Echos du monde	I, 32
5. La vie de société	I, 33
6. La vie intellectuelle et artistique	I, 34
5. Edition du Journal	I, 39
Inventaire des manuscrits de l'auteur	I, 44
Tableaux de famille :	
A. Philomen de Riedmatten	I, 47
B. Augustin de Riedmatten	I, 48
C. Louis de Kalbermatten	I, 48
D. Antoine de Lavallaz	I, 49
Abréviations	I, 50

Journal intime de Marie de Riedmatten

Préface	I, 51
Introduction	I, 53
Année 1882	I, 63
Année 1883	I, 112
Années 1884 et 1885	I, 137
Année 1886	I, 169
Année 1887	I, 192
Année 1888	I, 220
Voyage à Rome et à Naples	I, 224
Essai de vie religieuse à la Visitation de Fribourg	I, 263
Année 1889	I, 282
Année 1890	I, 301
Année 1891	I, 334
Année 1892	II, 7
Année 1893	II, 116
Année 1894	II, 247
Année 1895	II, 325
Année 1896	II, 380
Index des termes de français régional	II, 406
Index des noms de lieux	II, 408
Index des noms de personnes	II, 418
Table des matières	II, 487

Ces volumes, le quatorzième et le quinzième de la « Bibliotheca Vallesiana »,
collection dirigée par André Donnet, ont été achevés d'imprimer
le 17 octobre 1975
sur les presses de l'Imprimerie Pillet à Martigny

Prix septembre 1975

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1920 Martigny, avenue de la Gare 19

Etudes, témoignages et documents pour servir à l'histoire du Valais

Collection dirigée par André DONNET

*

VOLUMES PARUS

1. Edmond BILLE. *Jeunesse d'un peintre (1878-1902)*. Suivi de ses « Heures valaisannes ». Mémoires présentés par S. Corinna Bille.

La découverte intime du Valais par un artiste au tempérament puissant, dont les qualités d'écrivain ne le cèdent en rien à celles du peintre.

Un vol. de 318 pages, illustré de 8 portraits par Edm. Bille. 1962. Fr. 25.—

2. Henri MICHELET. *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*. *Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles*. Préface de Maurice Daumas, conservateur au Conservatoire national des Arts et Métiers, Paris.

Première étude d'ensemble sur les recherches d'un Valaisan jusqu'à ce jour plus célèbre que bien connu, inventeur du moteur à explosion et d'une linotype, pionnier de la navigation mécanique et des fours industriels.

Un vol. de 395 pages, illustré de 5 hors-texte et de 21 figures. 1965. Fr. 30.—

3. *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*. Publiés par André Donnet.

Témoignage unique sur la vie quotidienne, au cours de sa carrière au service étranger, d'un Valaisan qui incarne l'homme moyen : enfance à l'armée ; campagnes et garnisons avec femme et enfants ; occupations et déboires d'une longue retraite.

Un vol. de 296 pages, avec un portrait. 1966. Fr. 30.—

4. *Documents relatifs aux capucins de la province de Savoie en Valais (1603-1766)*. Publiés par Jean-Paul Hayoz et Félix Tisserand, ofm cap.

Concernent principalement le conflit suscité en 1628-1630 par la rencontre de deux équipes de missionnaires venant,

l'une de Savoie, l'autre des cantons confédérés, et la séparation des couvents de Saint-Maurice et de Sion d'avec la province de Savoie et leur réunion à la province suisse (1765-1767.)

Un vol. de 182 pages, illustré de 16 planches. 1967. Fr. 25.—

5. Charles-Emmanuel de RIVAZ. *Mes Souvenirs de Paris (1810-1814)*. Publiés par Michel Salamin.

Les affaires du Valais traitées à Paris par son représentant au Corps législatif ; l'exactitude d'un homme politique soucieux de paraître et de se ménager ; les derniers jours de l'Empire napoléonien vus par un spectateur ennuyé mais impartial.

Un vol. de 342 pages, avec un portrait de l'auteur. 1967.

Fr. 25.—

6. Paul SAUDAN et Norbert VIATTE. *Lettres - Textes inédits*. Précédés de « Témoignages ». Lettre-préface du cardinal Charles Journet.

« Hommage de gratitude à deux maîtres éminents et magnanimes... laissant derrière eux un grand, un pur sillage de lumière. » (Cardinal Journet). Vingt-deux témoignages d'amis et d'anciens élèves ; correspondance musicale de P. Saudan avec G. de Saint-Foix (1936-1953) ; bibliographie, lettres, fragments d'un Journal de N. Viatte.

Un vol. de 380 pages, illustré de 8 hors-texte. 1968. Fr. 30.—

7. Emile BIOLLAY. *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance. La libération et l'occupation d'un département réuni*.

L'histoire singulière du Valais libéré en 1813, attaqué en 1814, mais que plus d'un lien rattache encore à la France alors qu'il endure l'occupation autrichienne et cherche à se créer une existence politique indépendante des cantons suisses.

Un volume de 551 pages. 1970.

Fr. 35.—

8. 9. 10. André GUEX. *Le demi-siècle de Maurice Troillet. Essai sur l'aventure d'une génération 1913-1970*.

Qu'avons-nous gagné, qu'avons-nous perdu dans cette aventure du Valais, fondamentalement transformé en un demi-siècle ? C'est la question à laquelle tente de répondre cette longue et patiente chronique, retraçant, année après année, l'action des hommes et le jeu des circonstances ou des événements. Car, en histoire, il n'y a ni miracles ni mutations spontanées.

Trois vol. vendus ensemble (297, 336 et 250 pages. Frontispice). 1971.

Fr. 88.—

11. Pierre DEVANTHEY. *La Révolution bas-valaisanne de 1790.*

Sur la Révolution de 1790 déclenchée par l'affaire du Gros-Bellet, plus célèbre que connue, voici enfin un ouvrage d'ensemble qui en étudie le déroulement, les causes, les revendications et les principaux protagonistes.

Un vol. de 475 pages, avec huit hors-texte. 1972. Fr. 35.—

12. Anne TROILLET-BOVEN. *Souvenirs et propos sur Bagnes.*

Issue de l'Ecole libre de Bagnes, servie par une mémoire exceptionnelle, l'auteur livre, à travers son ouvrage, un excellent témoignage du genre de culture qu'ambitionnaient de donner à leurs élèves les maîtres de cette Ecole.

1 vol. de 264 pages. 1973. Fr. 25.—

13. *Correspondance relative à l'adolescence de Maurice Troillet.* Cent cinquante-trois lettres (1889-1904) choisies, annotées et présentées par André Donnet.

Les lettres ici rassemblées révèlent non seulement les années de formation du futur homme d'Etat Maurice Troillet mais aussi à leurs racines, les traits de son caractère qui apparaissent dans le milieu familial, l'attachement à la terre, les germes de la vocation politique, les pratiques religieuses, les amitiés nouées au collège, les difficultés d'adaptation au régime des divers établissements que le jeune homme a fréquentés.

1 vol. de 284 pages, illustré d'un hors-texte. 1973. Fr. 30.—

14. 15. Marie de RIEDMATTEN. *Journal intime* (1882-1896). Edition intégrale publiée sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion. Texte établi, annoté et présenté par André Donnet. Préface de Bernard de Torrenté, président de la Bourgeoisie.

S'il fait connaître une âme d'une qualité peu commune, le *Journal intime* de Marie de Riedmatten apporte aussi à l'historien, à l'ethnologue, au sociologue une foule de renseignements sur la vie quotidienne, à Sion, à la fin du XIX^e siècle.

2 vol. vendus ensemble (450 et 480 pages), 8 pl. hors-texte

Fr. 90.—

Autres ouvrages relatifs au Valais diffusés par Payot, Lausanne :

— Albert BÜCHI. *Le Cardinal Mathieu Schiner.* Adapté de l'allemand par André Donnet. Neuchâtel, La Baconnière, 1950, 320 pages.

— André GUEX. *Valais naguère.* Lausanne, Payot, 1971, 240 pages. Album comprenant 281 photographies.

